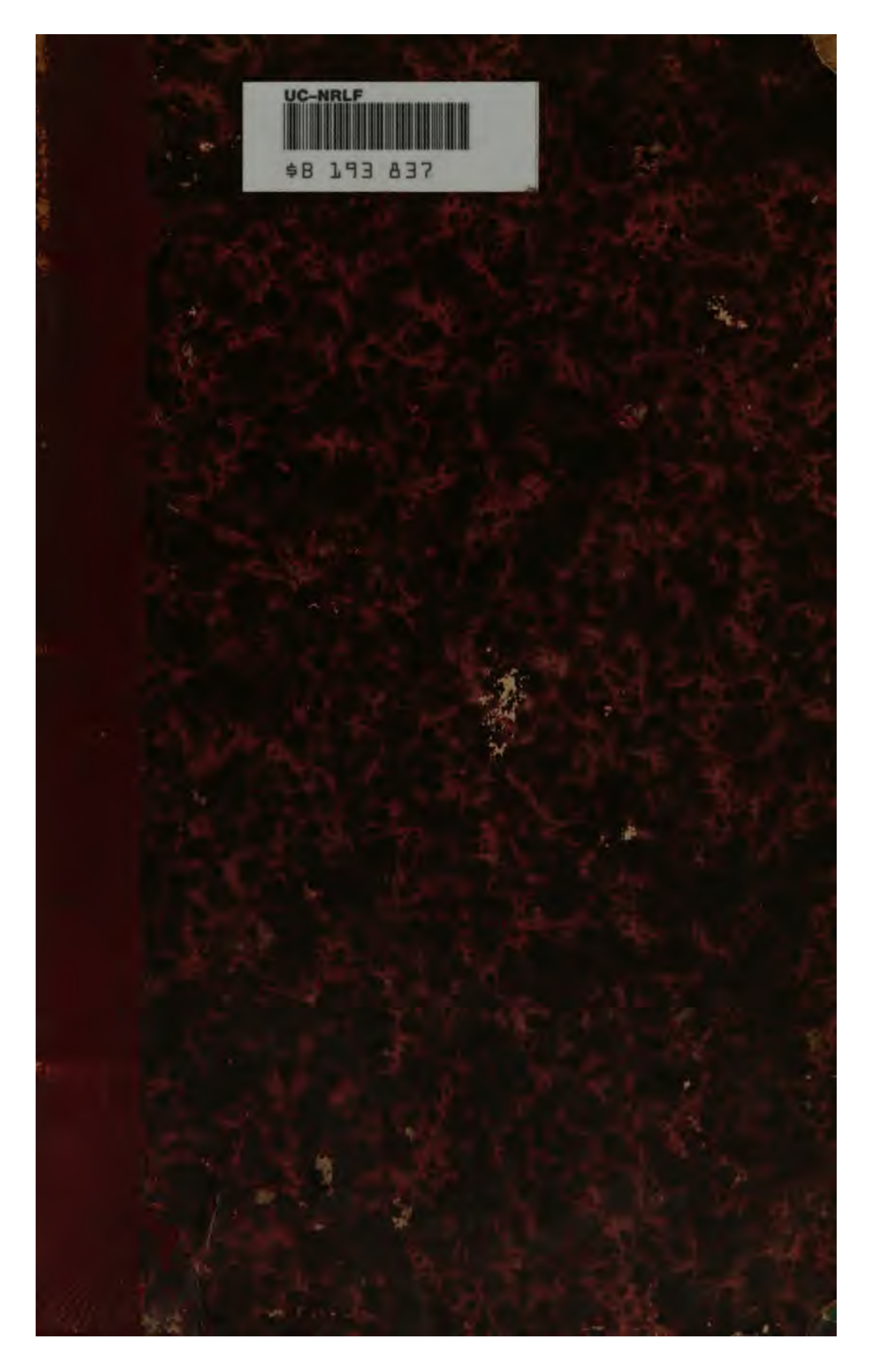
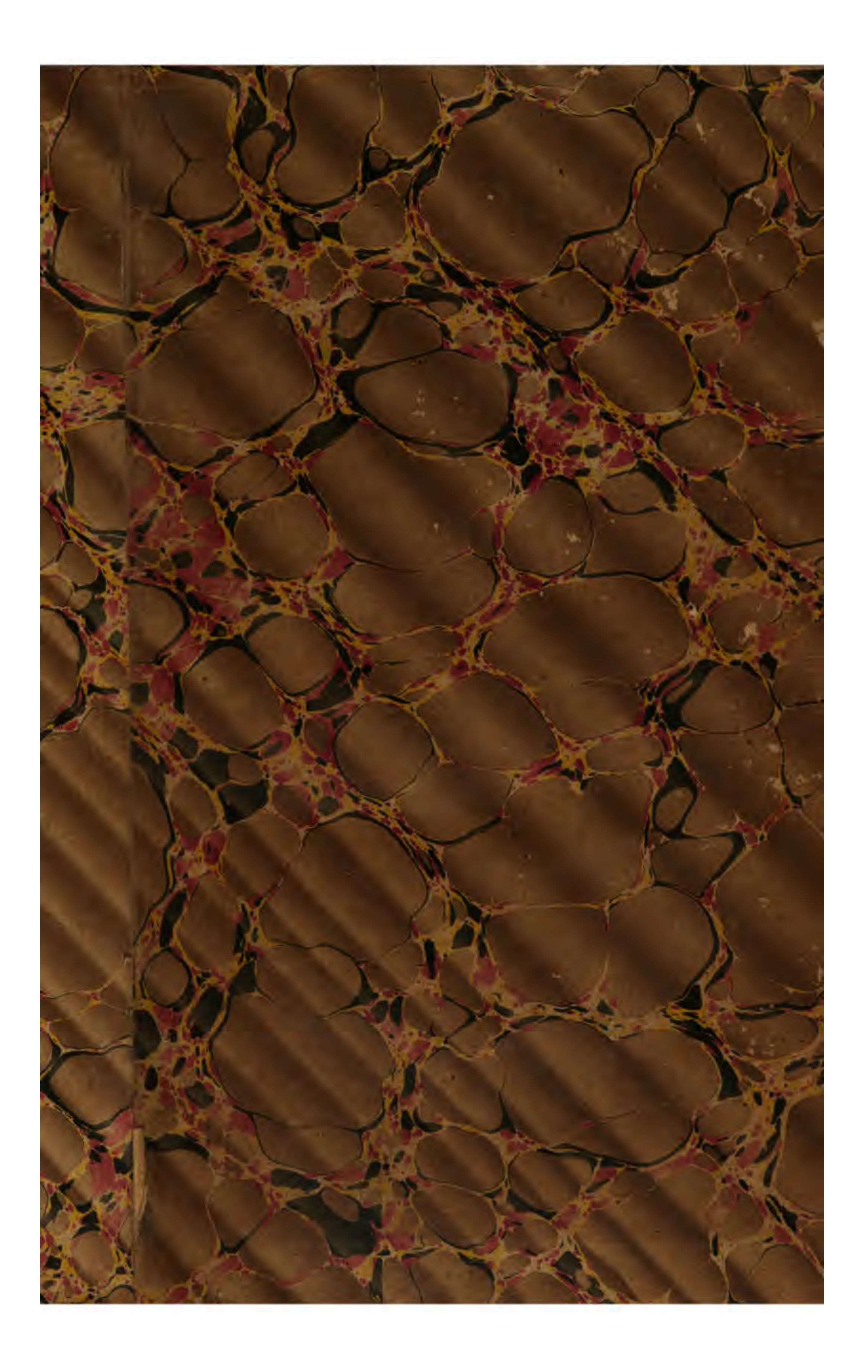
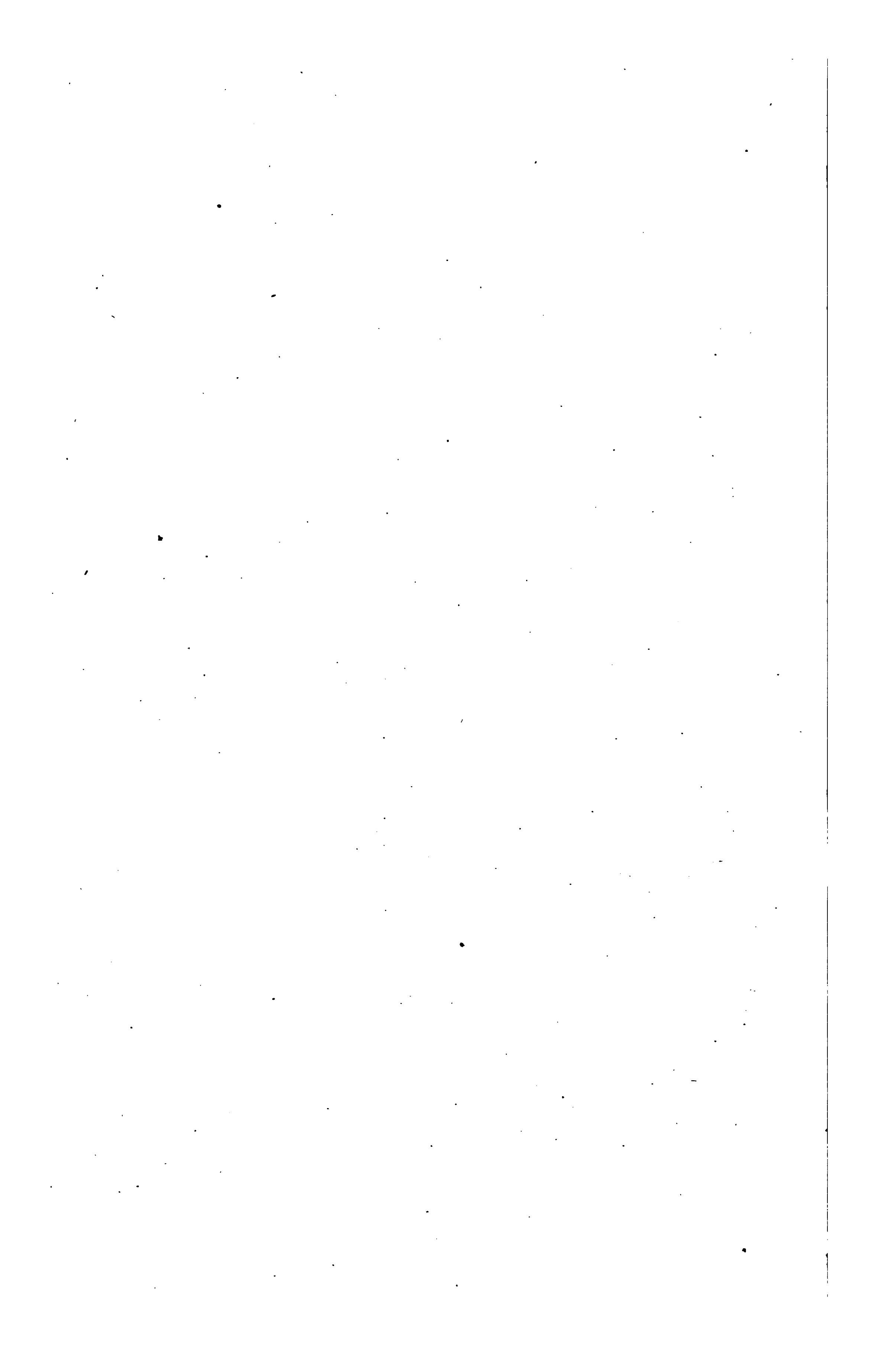


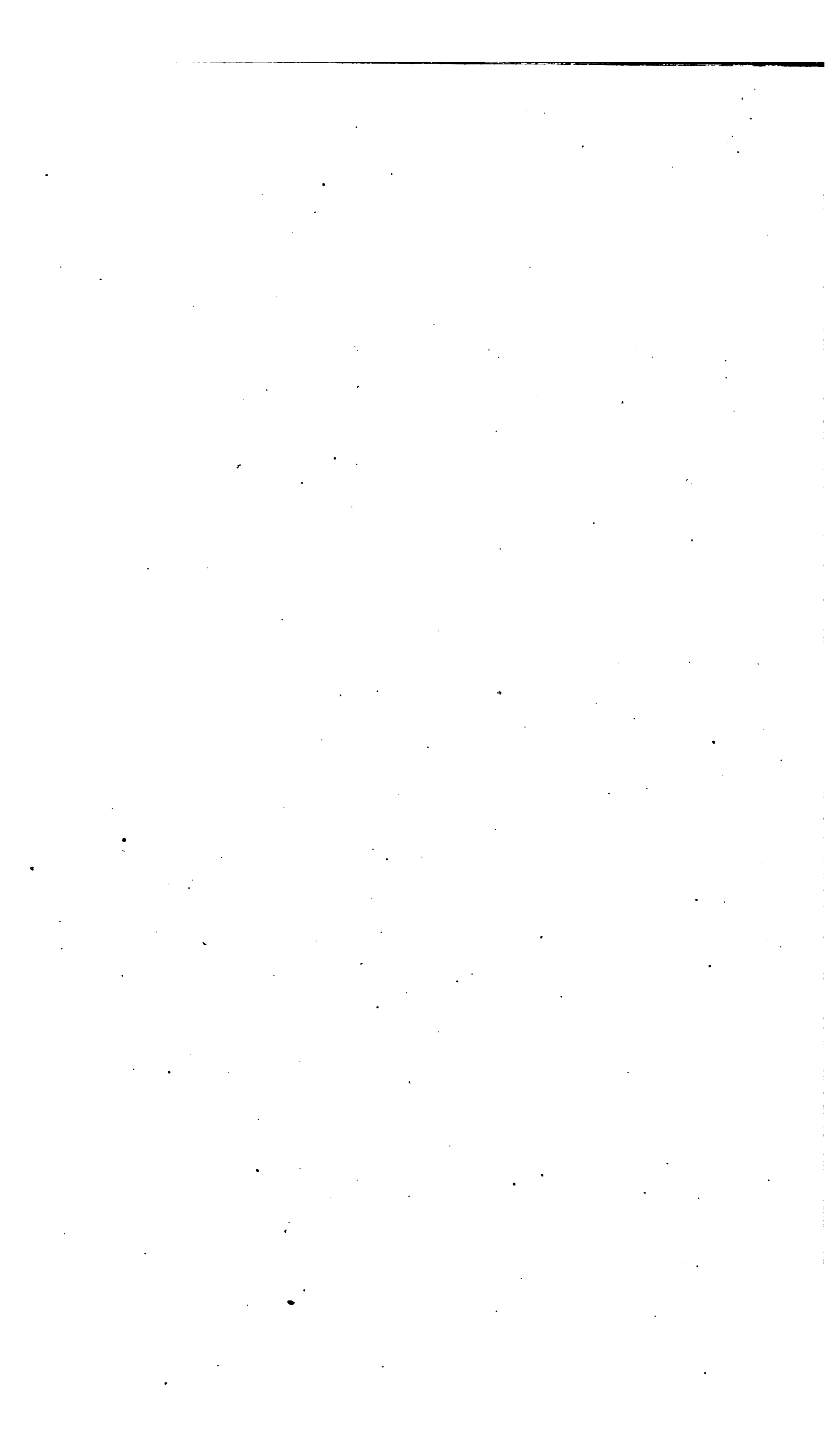

BERKELEY
LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA

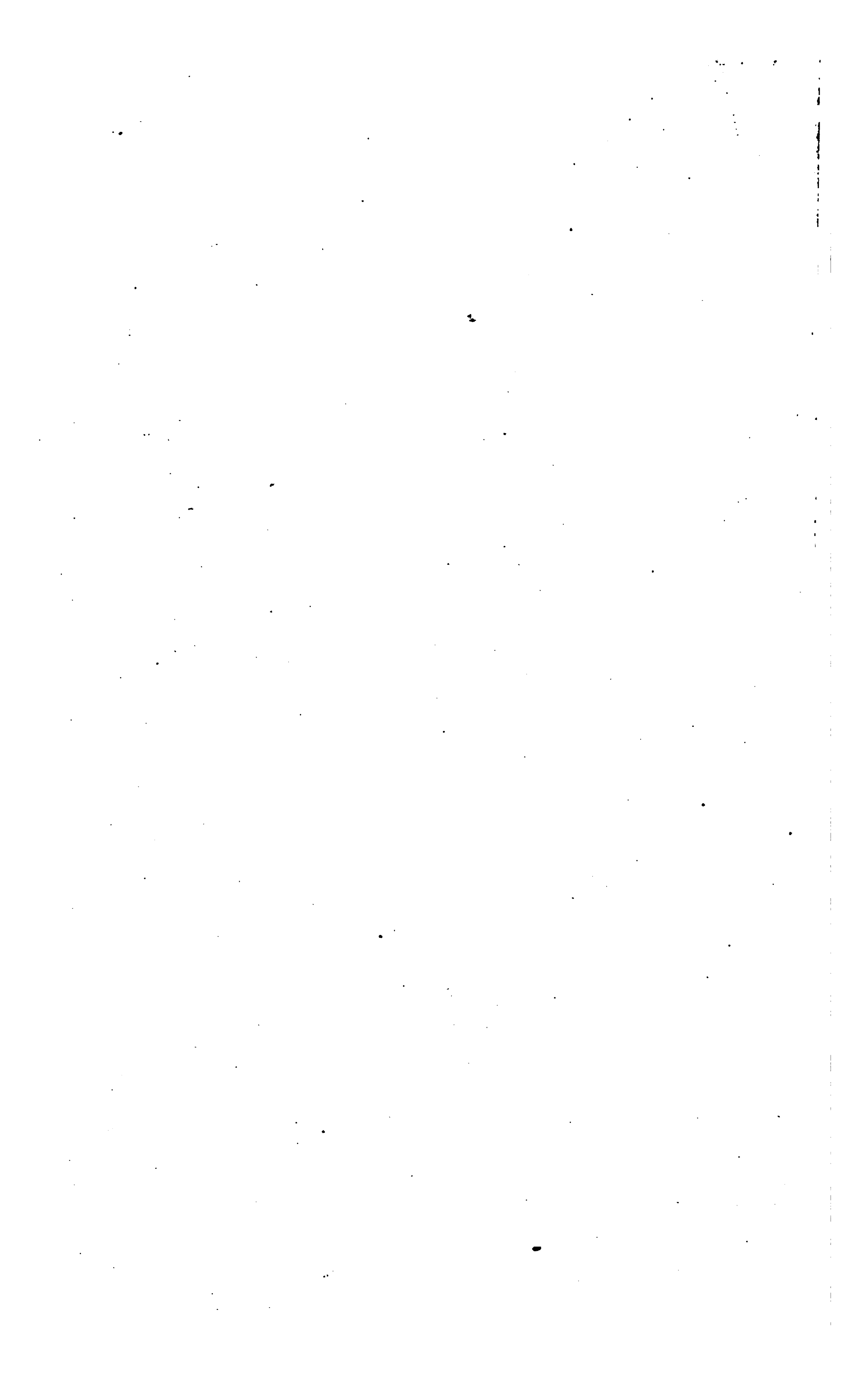












HISTOIRE DIPLOMATIQUE

DES

CONCLAVES

Paris. — Imprimerie Poupart-Davyl et Cᵉ, 30, rue du Bac.

HISTOIRE DIPLOMATIQUE

DES

CONCLAVES

PAR

F. PETRUCCELLI DELLA GATTINA

MEMBRE DU PARLEMENT ITALIEN

TROISIÈME VOLUME

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Ce, ÉDITEURS

à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1865



LA PAPAUTÉ ET LA LIBERTÉ

PAPES DU XVIIe SIÈCLE

GRÉGOIRE XV

I. Caractère du mouvement social et politique du XVIIe siècle. Nécessité historique de la création de la nation et de l'Église ; enfantement de l'autocratie papale et monarchique. *L'Église c'est moi* crée *L'État c'est moi.* Insurrection du droit contre cette absorption de la force. La lutte entamée au XVIe siècle continue au XVIIe. L'unité monarchique prépare l'unité nationale. Opinion curieuse de Boccalini sur la soumission des Italiens à l'étranger. — II. Paul V contracte la gale, suivie d'hydropisie, et meurt. Préparatifs pour la nouvelle élection, selon les ambassadeurs de Savoie et de Toscane. Situation du collége. Papables en perspective. Prétentions de l'ambassadeur d'Espagne. Ce que le cardinal Savelli raconte à Medici, en voyage, sans trop se gêner. Le cardinal de Savoie s'apprête à tous les rôles. Opinion de l'Empire et de la France sur ce cardinal, selon Gondi à Paris et Altoviti à Vienne. Dietristein, au secours. Les cours manipulent un pape en vue de la guerre de la Valteline. Ce qu'écrit de Madrid Giuliano de Medici ; utilité des cardinaux plébéiens. Un peu de tout et sur tous. D'Elci complète les renseignements. Position de Borghese et de Montalto, chefs du collége. Chasse à Medici. Chances de Giustiniani. — III. Division des factions. Leur situation le soir de l'entrée en conclave. Importante dépêche de d'Elci, qui voit, fait, crayonne, partis, papables, ambassadeurs. Tous s'aident pour apprivoiser le Saint-Esprit. Campori mousse. La crainte d'une surprise tient en éveil. Tout le monde sur pied. — IV. Innocents moyens de Campori pour se propitier les votes. Son plan de bataille et celui de Borghese. Apprêts d'attaque et de défense. Sauli, doyen, se met de la partie. Orsini et Ubaldini en campagne tandis que les autres dînent. Réponse naïve de Medici. Assaut et parade entre Borghese et Ubaldini. Course à Tonti. Chassé-croisé de tout le conclave. Activité

des ambassadeurs. Courrier de Venise. Le naïf Zapata s'invite à dîner. Madruzzo va dormir pour mieux servir César. Comment Sforza prend Tonti. Borghese trotte de son côté. Satan au chevet d'Aquino. Utilité d'avoir un ambassadeur à son service. On obtient de Zapata qu'il aille se coucher. Borgia se fâche. Franchise d'un cardinal jésuite. Coup de cornes du fougueux d'Este. Il se brise contre le Tudesque. L'ambassadeur de France quitte le conclave à l'aube. — V. Jour du combat. Borghese aborde le scrutin pour Campori. A quoi sert une fièvre en conclave. Message de l'ambassadeur de Venise. Medici monte Monti. Borghese vire de bord et tire sa bordée. Orsini le prend au vol et attrape Ludovisio. Borgia demande leur parole de gentilshommes aux cardinaux. Ludovisio pape, par crainte de pire. — VI. Dépêche de Medici, qui raconte l'histoire du conclave, et autres choses. — VII. Grégoire XV selon l'orateur de Venise, Zeno. Histoire de ce pape. Sa conduite du temps de la guerre de la Valteline. Sa maladie et sa mort.

I

Le dix-septième siècle est la cristallisation des principes que le quinzième siècle avait entrevus, que le seizième avait posés. Ces principes ne sont pas nombreux. D'un côté, c'est l'incarnation de l'autorité élevée à l'état de monopole; de l'autre, c'en est la négation. Le morcellement des communes et des fiefs avait rendu nécessaire la constitution de cette personnalité que l'on appelle nation ou État. La corruption des mœurs des ecclésiastiques avait rendu urgent le renforcement du pouvoir qui devait les morigéner. On avait rêvé l'organisation de la nation, ou de l'État, comme devant être le faisceau de toutes les forces du peuple. On avait souhaité une hiérarchie de l'Église spirituelle. La monarchie absolue et la papauté autocratique jaillirent de ces réformes. Au pape, qui au concile de Trente avait dit : « L'Église, c'est moi ! » les princes répondirent : « L'État, c'est nous ! » Et l'absorption fut complète.

Mais en face de cette assimilation de fait se dressa

le droit. Contre l'empiétement du roi s'insurgèrent les franchises ecclésiastiques et féodales. Contre cette résistance du pape s'arma le droit monarchique. En face des deux, le droit du peuple se dessina et se redressa derrière eux. Puis, au pape, qui pose son autorité au nom de Dieu, la monarchie répond : « Votre Dieu est aussi le mien. » A la monarchie, qui se donne comme émanant de Dieu, le pape reproche qu'elle le méconnaît, le blasphème, l'offense en la personne de son vicaire. Au Dieu du pape et du roi le peuple, par les penseurs, ses mandataires, et les insurrections permanentes, oppose un démenti sévère : « Il n'y a de Dieu que le droit, la justice, la raison ; votre Dieu et vous, vous êtes la violence ! » Alors la lutte entamée au seizième siècle continue dans le dix-septième, avec les mêmes armes, les mêmes moyens, la même tactique, la même âpreté, la même persistance, et aboutit au même résultat. La monarchie grandit. La papauté recule devant la monarchie. Le peuple s'éclipse en apparence, souffre dans toutes les aspirations de son âme, dans toute sa dignité nationale et d'homme, dans tous ses intérêts, dans toutes les expansions de son cœur. Cependant il atteste son droit par la pensée, formule sa protestation, se prépare à une explosion de vengeance définitive et suprême, se manifeste par des insurrections localisées, mais presque annuelles.

Je ne veux pas anticiper sur la synthèse avant d'avoir esquissé l'analyse. Il suffit d'avoir présenté la boussole de l'histoire de ce siècle. La série des démolitions continue. La dévorante convoitise de la monarchie abat tous les jours les démarcations factices et mobiles des États et prépare l'unité. La tyrannie stupide de l'Espagne et de l'Empire et de leurs gouverneurs envenime la haine contre l'étranger et fait de l'indépen-

dance une passion, une religion. Le roi sape le pape et l'écrase. Le pape enseigne l'insurrection contre les rois et en donne l'exemple sous le nom de résistance aux attentats contre les droits et la liberté de l'Église. Les droits du peuple se dessinent dans l'ombre comme les paroles fatales du festin de Balthazar. Sixte V, ce Louis XIV de la papauté, avait montré ce que peut la papauté qui veut. Louis XIV, ce Sixte V de la royauté, indiquera ce que peut la monarchie qui ose. Le peuple prend note de tout et se souvient. L'audace avait été le droit du pape. La force est le droit du roi. Force et audace sont le droit de l'Espagne et de l'Empire, qui pèsent sur l'Italie. Force et audace sont le droit de ces honteux principicules qui, sous la livrée du Catholique ou de la maison d'Autriche, broient le peuple.

Mais ce peuple? mais l'indigénat? Qu'on ne se réjouisse point : *Hodie mihi, cras tibi!* Trajano Boccalini, contemporain, dans son curieux livre : *Pietra di paragone politico*, introduit la France, qui dit à l'Espagne : « L'entreprise de subjuguer toute l'Italie n'est pas aussi facile que vous vous plaisez à le croire. Lorsque j'eus les mêmes caprices, je pus me convaincre, par mon immense ruine, que les Italiens sont une race d'hommes qui a toujours les yeux ouverts pour vous échapper, et qui ne s'apprivoise jamais par le servage étranger ; qu'ils sont très-astucieux. Quoiqu'ils adoptent facilement les mœurs de leurs dominateurs, dans la profondeur de leur cœur ils choient vivement la haine ancienne ; puis, grands marchands de leur servitude, ils en trafiquent avec tant d'artifices que, ayant adopté une paire de braies de Séville, ils vous forcent à croire qu'ils sont devenus de bons Espagnols, et qu'ils sont devenus de parfaits Français pour avoir revêtu un collet de Cambrai. Mais lorsque vous voulez toucher au fond des

choses, ils vous montrent plus de dents que n'en ont cinquante paquets de scies. »

Voilà le fil d'Ariane de ce siècle : nous allons le suivre.

II

Le célèbre abbé Scaglia, un des diplomates les plus fins de l'Italie, écrivait au duc de Savoie, dans une dépêche en chiffres sans date : « J'ai été un de ceux qui croyaient que le pape Paul V aurait à vivre longuement. Maintenant je dois dire à Votre Altesse qu'il y a trois mois que Sa Sainteté contracta la gale et qu'elle continue à en souffrir. La maladie est devenue même plus grave depuis que l'hydropisie s'est déclarée. Cela ne le laissera pas vivre longtemps, si même il ne meurt tout d'un coup. L'ambassadeur de France, qui devait partir, ne s'éloigne plus. Il est nécessaire que Votre Altesse fasse venir immédiatement le cardinal de Savoie, qui peut seul déjouer par son autorité un grand nombre d'intrigues. Les Florentins ont ourdi leurs desseins en se donnant comme partisans des Espagnols et s'assurant de ce côté. La France promet et donne des pensions pour se créer un parti parmi les cardinaux. »

L'abbé Scaglia ne se trompait point. Paul V, frappé d'apoplexie à Sainte-Agnès, bien que son agonie se fût prolongée de quelques jours, mourait enfin le 28 janvier 1621.

Le même jour, l'ambassadeur du grand-duc, Guicciardini, mandait au secrétaire d'État Pichena : « Le pape est mort. On travaille à son successeur. Borghese trouve ses créatures de très-mauvaise humeur contre

lui, et il désespère presque de pouvoir faire à sa façon. La plus grande partie concourt pour Ludovisio ou Aracœli; mais Borghese n'agrée pas volontiers ce dernier, en sorte que Ludovisio en profitera. Borghese manœuvre pour gagner Montalto et puis Medici, qui servira de contre-poids, s'il sait bien se conduire. Plusieurs des créatures de Borghese, débandées, demandent un chef et un abri. Giustiniani se remuera beaucoup, mais il ne plaît guère; on le croit dangereux, — *cervello pericoloso*. Dans le vieux collége, l'affaire se restreint à Sauli et à Monti. Farnese voudrait capter Aldobrandino et que Medici lui portât l'appui de Montalto, afin d'exclure les Borghese. Montalto, de son côté, ne croit pas Aldobrandino; il pense qu'il est périlleux de se brouiller avec Borghese, ne veut pas entendre parler d'exclusions, et ne se croit pas assez fort pour glisser les siens avant ceux de Borghese, en sorte qu'il s'est accommodé avec celui-ci. L'ambassadeur d'Espagne a osé demander à d'Este, Farnese, Sauli, Orsini de ne donner d'exclusions et d'inclusions autres que celles de son roi. Personne n'a voulu lui promettre cela; et les plus tendres pour les Français s'en sont ressentis. Il baissera donc de ton. Montalto, qui est un homme roide, lui a déclaré qu'il servira le roi en ce qu'il pourra, mais qu'il ne veut assumer aucune obligation ni se lier préalablement pour servir Borghese. L'ambassadeur de France essaya de se serrer à Borghese. Farnese aura avec lui Aldobrandino et ses créatures. Mais, s'ils peuvent le faire à leur avantage, ils serviront l'Espagne. Ils désirent un pape selon le collége, non pas au service de Borghese et du Catholique. Montalto est toujours contraire à Aldobrandino. On espère que Medici les rapprochera et empêchera ainsi que Borghese agisse à sa façon. »

Le cardinal de Médicis écrivait à son tour, le 4 février : « J'ai rencontré en voyage le cardinal Savelli. Il dit que Borghese, poussé par d'Este, a ruiné Campori avec trop de hâte. D'Este attend de Campori pape la restitution de Ferrare. Il est malheureux que Borghese se laisse mener par d'Este, qui est léger et le trompera, et par Enzo Bentivoglio, qui est plus propre à cultiver du blé qu'à faire des papes. Savelli m'a mis aussi en garde contre Bandini, qui est son ennemi, en disant qu'il a une mémoire solide, et que le grand-duc Ferdinand outragea le père de ce Bandini, dont la famille figura parmi les conjurés contre Julian de Médicis. Savelli dit en outre que Sanesio est une ganache, —*furfante;*— que Ginnasio est exclu par l'Espagne et incapable de gouverner; que Sauli est culbuté par Aldobrandino; que Aracœli a affecté la sainteté avec tant d'importunité qu'il ne peut le souffrir non-seulement comme pape, mais aussi comme cardinal; qu'il n'est pas sûr si l'Espagne agréera Aquino, exclu par le duc de Savoie. »

Le grand-duc était jaloux de ce duc de Savoie, qui tâchait d'étendre son État par les armes, tandis que la maison de Médicis, ayant conservé l'instinct marchand, s'efforçait de s'agrandir par les intrigues, par l'appui de la cour de Rome. Le cardinal de Savoie, qui s'apprêtait à aller à Rome et prétendait au titre de cardinal-prince, éveillait l'envie du cardinal de Médicis : et de là un grand mouvement de cabales et de pratiques, une grande anxiété. Ennemi de l'Espagne, le cardinal de Savoie était traité avec réserve par le parti de cette monarchie, et surtout par les Médicis. Les petites cours de l'Italie avaient toutes leurs prétentions, leur but et couraient la curée de la papauté. Medici a déjà dit pourquoi le duc de Modène portait Campori. Quant à

Parme, Pichena écrivait de Florence au cardinal de Médicis, le 3 et le 4 février : « Aldobrandino s'est jeté dans les bras du duc de Parme et veut le servir (Aldobrandino était le neveu de Clément VIII). Pour réunir Montalto et Farnese, le duc de Parme propose le mariage d'une sienne très-jolie fille naturelle avec le fils du prince Peretti. Que Votre Seigneurie Illustrissime tâte cette affaire. Savoie exclut Monti. Que Votre Seigneurie Illustrissime tâche de ne pas déplaire à Borghese, de faire ses propres affaires et de travailler pour Monti. »

Nous verrons ce que voulait Savoie. De Paris, Gondi mandait au grand-duc, le 26 février : « On a offert à Bentivoglio la coprotection de la France. Le cardinal de Savoie jouit de ce protectorat. Mais comme il ne sera pas à Rome, ou que, s'il y était, il tirerait toujours les intérêts du roi à la remorque de ceux du duc son père, on a voulu ouvrir cette fenêtre sur son toit. Bentivoglio a accepté pour le service de Dieu, mais principalement pour le service de Borghese, auquel il sera très-utile d'avoir une créature de son oncle, bien sûre, dans le parti français, sans parler de son propre intérêt à lui, Bentivoglio, qui obtient une pension de 6,000 écus, outre des espérances de mieux. »

Cette nomination déplut fort au duc et au cardinal de Savoie. Mais la France avait peut-être raison de se méfier. Altoviti, en effet, écrivait de Vienne au grand-duc, en date du 23 janvier 1621 : « On nous annonce les manéges qui sont sur le tapis pour les affaires d'État. Il semble que l'Espagne aura à se remuer beaucoup à Rome pour le nouveau pape ; au moins on s'en préoccupe grandement et ouvertement. On parle ici d'offrir, avec une grosse pension, le coprotectorat à Savoia, qui a déjà le protectorat de France. Mais il ne paraît

guère vraisemblable que Savoia veuille l'accepter ni qu'il veuille se rendre à Rome, où il devrait renoncer aux prétentions d'un titre qui n'est pas en usage parmi les cardinaux. En tout cas, on verra ce qu'obtiendra le prince Philibert, qui porte au duc des offres si considérables, afin qu'il passe au parti d'Espagne. Il le persuadera peut-être. » Après quoi ce même envoyé du grand-duc mandait, le 6 février : « Dietristein avait le pied à l'étrier pour retourner en Moravie. Aldobrandino l'appelle à Rome, parce que le pape meurt. Il ira : c'est un vote pour l'Autriche. D'ici on presse en faveur de Mellini, et le désir qu'on en a fait aussi espérer la réussite. Dietristein secondera les vues de l'Empereur et de l'Espagne, dont il dépend entièrement. La faction espagnole l'emportera peut-être, et nous sommes à une époque et dans une situation où une élection plutôt qu'une autre importe beaucoup. Montecucoli prend la poste pour Rome, afin d'y servir le cardinal de Médicis. »

La situation grave qu'indique Altoviti était la guerre de la Valteline, pour laquelle toute l'Europe était sur pied, principalement Venise, l'Autriche et l'Espagne. Aussi cette puissance mettait en œuvre toutes ses forces, afin d'obtenir à Rome un pape ami pour abaisser Venise. Le 18 février, Giuliano de Medici écrivait de Madrid au grand-duc : « La mort du pape a causé du chagrin. On compte beaucoup sur l'union avec Borghèse, négociée, je crois, par le cardinal Cennini. Celui-ci me nomme Campori comme un des principaux candidats de cette cour, puis Santa Susanna. Il m'apprend que don Pedro de Toledo avait donné de très-mauvais renseignements contre Ludovisio, et il pense que, intérieurement, cette cour ne l'agrée point. On verrait aussi de mauvaise grâce parvenir un Génois

qui élèverait davantage la république de Gênes. Il me dit en outre que Monti les agaçait, parce qu'il est de la maison de Bourbon. Il paraît que Borghese, pour attirer les Espagnols, a excepté tous les autres. Don Baldazar de Zuniga m'a confirmé que Campori est leur héros. Santa-Susanna sera accepté aussi, si Cennini arrive à temps. On loue surtout, comme plus à propos, les sujets de naissance plébéienne. On craint que la France n'exclue Mellini, ainsi que Aquino. Mais on ne court pas après celui-ci, quoique bon, parce que Napolitain, noble, et d'une maison qui a hésité, — *ha titubato*. — Malgré les mauvaises recommandations de don Pedro de Toledo, on accepterait Ludovisio, auquel on paye déjà une pension. Don Baldazar dit que Zapata devrait frapper d'exclusion Monti, contre lequel sont arrivées de mauvaises notes; mais à cause de Votre Altesse et du cardinal de Médicis on ne l'écartera point. Il paraît qu'on ne l'exclut que pour ne pas provoquer les représailles de Votre Altesse et de Medici, mais qu'on le repoussera adroitement par le moyen des inclusions, et qu'on laissera ainsi l'exclusion dont le frappe Savoie suivre son cours (1). En un mot, je pense que Ludovisio et Monti sont dans la même position : cette cour ne les repousse point, mais elle ne se soucie non plus que l'on traite d'eux. Orsini s'est offert. Le confesseur du roi me dit que l'ambassadeur de Savoie avait annoncé ici que leur cardinal irait à Rome et ferait tout ce que les ministres du roi lui demanderaient : on a ri de cela en s'attendant à tout le contraire. »

---

(1) En réalité, la cour d'Espagne exclut Monti. Puis on négocia, et il y a des lettres de la grande-duchesse et la réponse du roi, lequel agrée Monti pour plaire au grand-duc.

Orso d'Elci, autre ministre du grand-duc à Rome, ajoutait de son côté, le 7 février, la veille de l'entrée en conclave : « J'ai vu l'ambassadeur d'Espagne. Il manœuvre par les inclusions plutôt que par les exclusions. On ne veut pas que, pour le moment, on s'occupe du vieux collége, mais uniquement des créatures de Borghese, parmi lesquelles : 1° Aquino, 2° Campori, 3° Mellini, 4° Ludovisio, et enfin Santa-Susanna. Farnèse voudrait que nous nous alliassions avec lui et Aldobrandino. Borghese a accepté la proposition que nous amènerions Farnese à voter pour Campori et pour un autre de ses sujets, lesquels exclus, on traiterait Monti. Les cardinaux que les Espagnols et Borghese rejettent sont Aracœli et Ginnasio; de Caraffa, ni bien ni mal. Borghèse nous a promis aussi d'appuyer Medici, si, dans le conclave, il a besoin d'exclure quelqu'un, excepté ses créatures. Nous sommes donc tranquilles. Quant à Campori, Borghese est sûr de lui, et ceux qui l'excluent sont également sûrs de leur fait. Nous verrons qui se trompe. »

Enfin, voici quelle était la position de Montalto et de Borghese, les deux chefs de parti les plus forts et les plus habiles. Le comte Orso d'Elci mandait de Rome, le 6 février : « Montalto et Borghese s'étaient déjà arrangés avant notre arrivée. Montalto, considérant qu'il avait des forces moindres, s'avisait de chercher parmi les créatures de Borghese un pape affectueux, — *amorevole,* — se réservant toutefois que, si ces créatures rencontraient des difficultés, elles s'obligeaient toutes à donner sur les siennes. Montalto s'est laissé aller trop vite et trop faiblement à suivre les volontés de Borghese. Mais cette union des trois, — Medici compris, — amoindrit le parti d'Aldobrandino et de la France. Borghese a avec lui vingt-neuf cardinaux, mais

en désaccord. On a traité jusqu'ici de Campori, mis en avant par d'Este avec plus d'ardeur que de prudence, au grand déplaisir de Borghese, ainsi qu'il me l'a dit. En sorte qu'Ubaldini, Crescenzio, Orsini se sont dressés contre lui à toute outrance, tandis que le vieux collége montre pour ce candidat une fort médiocre inclination. L'exclusion par conséquent paraît certaine. Malgré cela, Borghese ne s'effrayera guère de l'essayer en conclave : il espère dans la faveur de Medici, Zapata, Montalto. Si Campori ne prend point, Borghese proposera Aquino ou Ludovisio, qui jouissent de plus de faveur et rencontrent moins d'objections. Pour tous ceux-là concourent avec ardeur Montalto, Sforza, les Espagnols et presque toutes les créatures de Borghese. Aquino est plus suivi. Les Français l'acceptent aussi, parce qu'il est d'une maison appartenant à la vieille faction angevine. Aldobrandino ayant demandé à l'ambassadeur de France d'exclure Aquino, l'ambassadeur y a consenti, à condition qu'Aldobrandino rejetât Ludovisio, ce qu'il ne veut point.' Ces oppositions n'allongeront pas le conclave si les Borghese restent unis. J'ai agi de façon à tirer du mérite même de ce que l'on conclura sans nous. Borghese s'offre à nous. Il désirait être appuyé pour Campori ou pour quelque autre des siens; et s'il échoue, il acceptera Monti, Giustiniani, Sauli, ou autre de Montalto, excepté les Aldobrandino. Il demande que Medici ne se laisse pas persuader par Orsini à exclure Campori. Nous, n'ayant ni des forces propres ni neutres, avons fait alliance avec Borghese pour le mieux. Zapata, Borgia, Albuquerque, n'étant pas d'accord sur le moyen de gouverner le conclave, ne se sont pas découverts. Borgia favorise Aquino, mais Zapata ne veut guère de lui, parce qu'Aquino écrivit en Espagne contre le duc d'Ossuna, vice-roi de

Naples. Borghese m'a demandé comment nous sommes avec Giustiniani. J'ai répondu que Votre Altesse désire d'abord Monti, puis Sauli. Borghese penche plutôt pour Giustiniani que pour Monti, contre lequel, jusqu'ici, il n'y a aucune exclusion ni expresse ni tacite. Cependant le grand-duc Ferdinand, lorsqu'il était cardinal, eut une querelle de mots avec Giustiniani, à propos de Donato delle Antille, et laissa échapper la menace qu'il ferait tuer Giustiniani à coups de bâton. Il faut aviser. Or, comme celui-ci a un grand nombre d'ennemis qui l'excluent, il ne sera pas difficile de trouver. »

Quant à Borghese, Pietro Guicciardini écrivait, le 8 février : « Du vivant du pape Paul, Borghèse pensa toujours porter Campori. Cela occasionna des dissensions parmi ses créatures ; mais, malgré la capacité du sujet et la faveur des Espagnols, il paraît que son Campori ne lui réussira guère. Celui-ci écarté, Borghese veut encore une de ses créatures. Mais il y a quelque difficulté pour toutes et pour tous. Les moins combattus sont aujourd'hui Aquino, puis Ludovisio. Il paraît qu'un des deux a la chance de réussir. Aquino jouit d'une grande faveur, et Borghese ne peut abandonner ce cardinal de son oncle. Les Espagnols font semblant de le vouloir, bien qu'on en doutât auparavant. Montalto est son ami. Aldobrandino l'accepte par peur d'avoir pis. Aquino sans santé ne serait qu'un dépôt. Ludovisio jouit également de beaucoup de considération, excepté parmi quelques créatures de Borghese même, lesquelles, soit par rivalité, soit pour avoir été exclues, comme Campori, excluent à leur tour. On refroidit Borghese en lui disant que Ludovisio, aussitôt élu pape, contractera des parentés avec Colonna, ennemi de Borghese : mais la principale opposition contre Ludovisio est qu'il n'a ni la tête ni l'esprit que les

temps exigent. Aracœli est repoussé par les Espagnols: Borghese, quoique ami, en secret ne le veut guère. Aldobrandino et Montalto l'accepteraient; mais, lors même que les Espagnols se résoudraient à l'admettre sérieusement, ce serait une mauvaise affaire. Santa-Susanna, Mellini, Sauli, Varallo paraissent jeunes après un pontificat de seize ans. Quoique fort, Borghese ne méprise personne, il se montre même très-obséquieux envers les créatures de Montalto et d'Aldobrandino. Mais, comme on ne croit pas à la vérité de ces prévenances, on en déduit qu'il rencontre des obstacles parmi les siens; car, du reste, il est supérieur à tous les autres, sans contestation. Cependant, si le pape n'est pas nommé en quatre jours et que les siens rompent la discipline, Borghese sera forcé de sortir de leurs rangs. En ce cas, Giustiniani a plus de chances que tout autre. Ce cardinal a un cerveau brûlé, mais il a de la valeur, des amis, les Espagnols sympathiques, et Borghese le préfère parmi les créatures de Sixte, espérant de lui la ruine de Colonna. Le connétable Colonna est si haï par le collége que, pour l'humilier, le collége voterait pour Giustiniani. Quant aux autres, les difficultés sont plus graves. »

Dans ces négociations on passa les jours des funérailles et on arriva au 8 février, jour de l'entrée en conclave.

Voyons d'abord comment les cardinaux étaient classés.

III

Comme toujours, le sacré collége se partageait en plusieurs factions. La faction des vieux, ayant pour chef Montalto, se composait de Sauli, Giustiniani,

Monti, et s'unissait à eux Peretti, neveu de Montalto. Venait ensuite la faction d'Aldobrandino suivie par Bandini, Cesi, Bevilacqua, Bellarmino, Deti, Ginnasio, Delfino, Senesio et Pio. La troisième faction marchait avec Borghese et comprenait Berberino, Mellini, Lanti, Leni, Tonti, Varallo, Caraffa, Rivarola, Filonardi, Crescenzio, Serra, Aracœli, Ascoli, Ubaldini, Muti, Savelli, Ludovisio, Aquino, Campori, Brioli, Santa-Susanna, Valiero, Roma, Gerardi, Scaglia, Pignatelli, Cappone, Orsino. Il y avait trois Espagnols : Zapata, Madruzzo et Borgia. De la cinquième faction, dite des Français, faisaient partie : Bonzy, Sforza, Farnese, Este, lesquels étaient tous, en sous-ordre, chefs de faction par eux-mêmes. Les Florentins suivaient Medici. Ces fractions de partis formaient ensuite deux groupes : le premier, le plus nombreux, composé de Montalto, Medici, Farnese, d'Este et les Espagnols, avait pour chef Borghese. L'autre, celui d'Aldobrandino, réunissait les Français, Ubaldini et Sforza avec leurs adhérents, lesquels firent cause commune avec Aldobrandino afin de submerger Campori.

Ainsi la situation du collége, le soir du 8 février, était la suivante. Dès le 6 février, Guicciardini avait écrit au grand-duc : « Tout indique qu'aussitôt entré en conclave on choisira Aquino avec le concours de Borghèse, Montalto, les Espagnols. Si celui-ci échoue, Ludovisio n'échouera point. Aldobrandino est venu avec tant de hâte et par un si mauvais temps qu'il est malade. » Et le 9, Orso d'Elci avait mandé à la duchesse : « J'ai laissé le cardinal en conclave. L'accord entre Farnese et Montalto est solide : ils régleront notre cardinal. J'ai la parole de Borghese qu'il aidera Monti et éloignera Giustiniani, qui n'est pas à propos pour Son Altesse. » Orso d'Elci avait déjà écrit au grand-

duc, en sortant du conclave, l'importante dépêche que voici :

« Hier soir s'est fermé le conclave. Ayant dépensé un si long temps à bien ajuster l'union entre Farnese, Medici et Montalto, ainsi qu'à régler la façon par laquelle ils devaient se gouverner avec Borghese, et n'ayant eu ni là ni au dehors l'opportunité de visiter tous les cardinaux, plus de vingt lettres, que je n'ai pu présenter, me sont restées. Nous convînmes enfin que les trois susdits cardinaux favoriseraient Campori, que Borghese prône avant tout autre, en prémier lieu, et puis encore une autre de ses créatures, Aquino ou Ludovisio, à son choix. Si ni Campori ni l'autre candidat de Borghese ne réussissent pas, Borghese concourra à l'élection de Monti avec au moins dix-huit votes de son parti. A quatre heures de la nuit, je portai moi-même cette conclusion à Borghese, qui en resta satisfait, et promit de son côté d'en remplir les conditions. Il est difficile de prévoir la durée et le résultat de ce conclave. Toute la journée d'hier, jusqu'à trois heures de la nuit, Campori tint le haut du trône, et les vieux et ceux qui l'excluent semblaient fort abattus. Borghese prétendait qu'il avait vingt-neuf votes de ses créatures, les Espagnols et Medici, Montalto et Farnese. D'autre part, le chef de l'exclusion est Orsini, jeune homme sans autorité, sans suite. Et quoique Aldobrandino et les Français fassent partie de l'exclusion, il ne paraît guère que cela puisse suffire. La faction Borghese, se croyant sûre de son pape, paraissait disposée à l'acclamer aussitôt le collége monté de Saint-Pierre au conclave, et il est probable que, si elle l'eût osé, Campori aurait réussi. A vingt-deux heures, les cardinaux se réunirent à la chapelle pour jurer les bulles et accom-

plir les autres fonctions d'usage. Mais, comme le collége craignait que partout où des cardinaux se rassemblaient, ils pussent faire éclore ce pape, Farnese, Medici et Montalto estimèrent opportun de s'y trouver personnellement, bien que l'ambassadeur et moi eussions la conviction que Borghese n'aurait pas osé une démarche pareille sans nous la communiquer. Toutefois il parut à Farnese et au duc de Poli qu'il ne fallait point mépriser cette crainte, et appelés à aviser, nous décidâmes que, si Borghèse manquait à la convenance de donner cette participation à ses amis, la dignité de ces princes leur ordonnait de passer au parti de l'exclusion. Farnese et Medici adoptèrent cet avis. Rien à la chapelle; mais le bruit circulait que l'adoration de Campori aurait eu lieu dans la nuit, aussitôt le conclave fermé. Grande agitation donc dans toutes les cellules, dans tous les groupes. Cependant le temps aidait le parti de l'exclusion; et l'ambassadeur de France consigna à Priuli et à Valiero des lettres de la république de Venise, laquelle, sous la menace de peines fort graves, leur ordonnait de suivre le parti du Très-Chrétien. A trois heures de la nuit, Borghese me dit que les siens le poussaient à tenter la pratique de Campori aussitôt le conclave fermé. Je lui donnai le conseil de prendre garde de blesser le vieux collége, déjà fort mal disposé contre un candidat, créature du pape décédé, cardinal tout récent, qui serait nommé pape la nuit, et la nuit même de l'entrée en conclave, à la suite de quelques violences, car d'Este avait menacé Bevilacqua et Pio de la vengeance du duc de Modène contre leur famille, s'ils n'accédaient point à cette nomination. Borghese comprit la force de ces raisons, mais il se sentait entraîné par les siens. En le quittant, je rencontrai Sforza, qui me souffla à l'oreille qu'il allait de ce pas chez Zapata

pour lui déclarer qu'il ne voulait pas de ce Campori. Cette résolution de Sforza, que Borghese tenait pour très-sûr, l'ayant gagné par l'intermédiaire des Espagnols, me frappa, et je pus conseiller Montalto et Farnese de s'offrir avec d'autant plus d'assurance pour Campori, même pour l'essai de cette nuit, que son exclusion était certaine. Ils goûtèrent mon conseil, et, au nom des trois cardinaux, j'allai moi-même en renouveler l'offre à Borghese, lequel, avec un certain nombre des siens, s'efforçait de rattraper Priuli, qui venait de recevoir de la République la lettre dont j'ai parlé. Borghese fut charmé de la proposition que je lui portais, et me dit qu'il allait envoyer rassurer Orsini sur l'élection de Campori, tout le collége s'offrant comme garant que ce pape ne manquerait pas à sa maison et que la maison Borghese, où il avait une sœur, lui resterait fort obligée. Après Campori, Borghese essayera Aquino et Ludovisio. Excepté Aldobrandino, tout le collége accepte Aquino. Mais il est fort malade, et les Espagnols semblent refroidis depuis que les Français l'ont agréé. A Ludovisio s'opposent seulement la France et quelques zélés qui le considèrent comme impropre à la tiare dans le temps actuel. Mais, fort désiré par les Espagnols et par Aldobrandino, Borghese ne peut pas lui faire défaut. Borghese a promis aux Espagnols de ne pas proposer Aracœli ni Caraffa, qui n'est pas indiqué parmi les confidents du Catholique. Voilà pour les vieux de la faction Borghese ; et comme le collége ne tournera guère les yeux vers les jeunes, il est nécessaire de s'adresser aux créatures de Montalto ou d'Aldobrandino. Parmi les Aldobrandino, il n'y a que Ginnasio, ouvertement exclu par l'Espagne, et Bandini, refusé par Borghese. Parmi les trois possibles de Montalto, Sauli est exclu par Aldobrandino et par

plusieurs des Borghese; Monti n'a pas d'ennemis, Aldobrandino adhère à cette nomination, Borghese promet de l'aider, les Français le veulent, quoiqu'ils craignent Savoie. Mais le marquis de Cœuvres m'a dit que les Espagnols tiennent ce cardinal comme par trop Français, comme par trop attaché aux Vénitiens, et qu'ils ne le laisseront pas aboutir. J'ai conseillé à Monti de ne rien brusquer, car acculer Borghese aux créatures de Montalto, c'est réchauffer sa sympathie pour Giustiniani, qui a de puissants amis, parmi lesquels Zapata, Albuquerque, Aldobrandino, Savoia, s'il vient, et les Français. J'ai rappelé à Lotti, conclaviste de notre cardinal, de se tenir aux créatures de Borghese, si Monti est bien impossible, ou de favoriser Santa-Susanna ou Mellini. Giustiniani s'aide, combattu seulement à outrance par le connétable Colonna. On craint ce cardinal, mais les chefs de faction le prendront s'ils ne réussissent point dans leurs vues. Il se confie beaucoup en Savoia et en l'abbé Scaglia, qui entrerait comme conclaviste de ce cardinal. Zapata et Albuquerque, ses amis personnels, le poussent. Il est à craindre. Voilà l'état du conclave hier soir. Mais les choses y changent d'heure en heure. »

IV

La candidature de Campori, comme nous venons de le voir, avait été vivement conduite. D'abord ce cardinal s'était aidé par lui-même, en promettant à Borghese de ne pas tourner les yeux en arrière sur l'administration du pontificat de Paul V; sans parler que Borghese, voulant lui-même être pape et se sachant trop jeune, désirait faire occuper la chaire de

saint Pierre par un homme plein de vie qui lui laissât le temps de mûrir. Campori avait ensuite gagné d'Este, en lui promettant, même par écrit, de trancher en faveur de sa maison le procès de Comacchio, qu'elle avait avec le saint-siége, et de l'aider à reprendre Ferrare. Il avait gagné Bentivoglio, en lui promettant de restaurer sa famille dans cette domination de Bologne qu'elle avait longtemps possédée. Il n'avait pas manqué d'essayer d'attirer à son exaltation même le cardinal Montalto et quelques-unes de ses créatures par une égale ampleur de promesses. Ce que voyant, Borghese l'aida, en assurant Montalto de concourir à l'élection d'un des siens, voire même à la sienne, soit après la mort de Campori, soit qu'il échouât. Ayant acquis Montalto, Borghese prit du même coup Medici, qui avait ordre du grand-duc, comme nous avons vu, de suivre Montalto, s'il ne pouvait réussir à créer pape Monti. Borghese l'attira à lui en lui donnant parole de concourir à l'élection de Morti s'il accédait à celle de Campori, et que celui-ci fût repoussé. Medici tint sa parole; Borghese le trompa. Par ordre du duc de Parme, Farnese devait marcher serré avec Medici. Farnese le suivait avec répugnance pour Campori; mais Medici l'exigea. Par d'Este, Borghese et Campori saisirent les Espagnols. On leur promit d'aider le roi catholique dans son expédition contre Venise et de donner le chapeau au frère du duc Albuquerque. Cette dernière négociation fut connue par Aldobrandino en allant de Saint-Pierre au conclave. Il la communiqua immédiatement aux ambassadeurs de Venise et de France, afin qu'ils intervinssent au conclave avant la clôture des portes et, avec leur autorité, l'aidassent à déjouer le plan de Borghese en mettant sûr pied l'exclusion.

Borghese croyait avoir fabriqué cette élection avec la plus grande solidité. Il comptait sur une surprise. Pignatelli avait laissé échapper qu'ils entraient en conclave avec le pape fait, qui était Campori. Orsini, ennemi mortel de Borghese, court chez Ubaldini, qui ne l'aimait guère plus que lui, et ensemble ils vont s'ouvrir à Aldobrandino et aux Français. Lancellotti se met à la tête de cette exclusion, et Crescenzio et Filonardi l'aident, quoique peu après ces deux derniers cardinaux dussent s'arranger avec Borghese et passer dans son camp. Arrivé en conclave, le prince Peretti visita Ubaldini, le consolida dans ses desseins d'aider Orsini et obtint que le cardinal Peretti, son frère, votât avec eux l'exclusion de Campori.

Les votes connus de l'exclusion, entrant en conclave, étaient donc : Aldobrandino avec neuf des siens, Orsini, Ubaldini, Bonzy, Sforza. Priuli se réunit à eux plus tard, après avoir donné communication, très-adroitement, aux Espagnols et au duc d'Albuquerque, leur ambassadeur, qu'il s'éloignait de leur faction.

Borghese caressait d'autant plus son idée d'une exaltation subite qu'il ne voyait à la messe en Saint-Pierre ni Aldobrandino, ni Ubaldini, ni Lancellotti. Il les savait malades, et ce dernier l'était au point qu'il mourut en effet soudainement le soir même, à deux heures de la nuit. Mais les deux premiers cardinaux que Borghese aperçut dans la chapelle Pauline furent Ubaldini et Aldobrandino. Cette vue troubla le neveu de Paul V. Il se douta que son projet avait été contreminé et qu'on lui avait préparé des obstacles. Pour ne rien compromettre, il ajourna l'exaltation au lendemain. La nuit, il passa la revue de son parti et le raffermit. Sauli, d'autre part, dérangeait ses desseins, car, prié par Orsini et conseillé par Cesi à ne pas pre-

cipiter cette élection, il se feignit fatigué, ne voulut pas lire toutes les bulles ce jour même, et se retira dans sa chambre. Borghese alla le prier de se déclarer pour Campori; Sauli répondit : « Je veux rester libre de tout engagement; je ne promets rien ! » Les cardinaux allèrent dîner : Orsini et Ubaldini mirent à profit ce temps. Le temps joue le rôle de grand électeur dans la création du pape. Le prince Peretti les aida. Orsini se rendit chez Medici et essaya de le détourner de son aveugle obéissance à Montalto. Medici répondait simplement : « Le grand-duc me l'ordonne. » Orsini eut beau lui rappeler que son père, lorsqu'il était cardinal, tint en conclave toujours la première place, eut l'initiative, ne se laissa remorquer par personne; que si le grand-duc savait le péril que la maison Orsini courait par cette élection, Son Altesse révoquerait ses ordres ; qu'il ne disait pas cela seulement à cause de ces dangers, auxquels la maison Orsini était habituée, et qu'elle savait conjurer même par la force, mais à cause de la paix de l'Italie... Medici resta inébranlable et promit seulement que l'appui de la maison de Médicis ne manquerait jamais à celle d'Orsini dans le cas où Campori réussirait. D'ailleurs n'étaient-ils pas parents?

Ubaldini alla voir Borghese lui-même. Celui-ci, avant d'être assailli, assaillit le premier et demanda à Ubaldini son vote en faveur de Campori.

— Mon vote, répond Ubaldini, ne change rien à l'exclusion de ce sujet : elle est complète.

— Que Votre Seigneurie Illustrissime me donne toujours sa puissante voix, ajoute Borghese, et ne se soucie point du reste.

— Eh bien! s'écrie alors Ubaldini, arrachons le masque et jouons à cartes découvertes. Je fais, je ferai

la guerre à votre candidat de toutes mes forces. Ce n'est pas pour vous déplaire : je ne veux pas de ce Campori. Mais que Votre Seigneurie Illustrissime choisisse un autre cardinal parmi ses créatures : Mellini, Lanti, Crescenzio, Aracœli, Ludovisio même qui franchit les portes du conclave en ce moment, et je suis prêt à vous suivre aveuglément.

— Je vous remercie, réplique Borghese avec sa grâce et sa courtoisie ordinaires. Je n'exclus personne des candidats que Votre Seigneurie Illustrissime me fait l'honneur de m'indiquer. Mais, pour le quart d'heure, je suis résolu à pousser Campori.

Ubaldini retourne à sa cellule, où l'attendaient Orsini et le prince son frère. Ceux-ci revenaient de leur tournée pour embaucher celles des créatures de Borghese qui pouvaient se déclarer sans reproche d'ingratitude. Survint Peretti, et l'on se communiqua le résultat de leurs négociations. En ce même instant arrivait en conclave le cardinal Tonti. Une nuée de cardinaux se précipite sur lui, chacun pour l'attirer dans son parti. Ubaldini se hâte à son tour et se croise avec Campori, qui sortait avec Pignatelli de la cellule du nouvel arrivé. Pignatelli essaye de l'attirer à Campori, comme créature de Paul V. Ubaldini lui répond : « A Borghese et aux siens, oui ; à Campori, jamais ! » Puis il voit Tonti, et s'entend avec lui.

En quittant ce cardinal, il rencontre l'ambassadeur de France qui, ne se donnant pas le temps de manger, était accouru à l'invitation pour changer le pli du conclave. Ils entrent ensemble chez Sforza, afin de se renseigner réciproquement sur ce qu'ils avaient fait et de se concerter sur ce qu'ils allaient faire ; on se donne rendez-vous chez Bevilacqua. Ubaldini y va. L'ambassadeur se rend chez Bonzy, qui, cloué au lit par la goutte,

ne sortait guère. Ubaldini revoit Orsini, et tandis qu'ils vont ensemble, ils rencontrent Zapata et l'ambassadeur d'Espagne. Orsini assure le duc d'Albuquerque que S. M. Catholique n'avait pas de meilleurs serviteurs qu'Ubaldini et lui, et que, s'ils ne concouraient pas à l'élection de Campori, ce n'était pas pour fâcher le roi, mais parce qu'ils croyaient que ce cardinal aurait mal servi Sa Majesté elle-même.

Cette fiévreuse négociation dura jusqu'à l'*Angelus*, sans que ni les cardinaux ni les ambassadeurs cessassent un instant de trotter. Sur ces entrefaites arrivait un courrier de Venise, par lequel la République ordonnait à ses cardinaux Priuli et Valiero d'obéir aveuglément aux injonctions de Delfino, qui avait son secret. L'ambassadeur dit à son tour que la république considérerait et punirait comme rebelles les cardinaux, qui voteraient pour Campori, ainsi que leurs familles. Il sortit du conclave à deux heures de la nuit. Peu après sortait également l'ambassadeur d'Espagne, laissant à Zapata le soin d'achever la négociation. Or celui-ci était tellement sûr du succès de Campori, qu'il dit au duc d'Albuquerque : « Je m'invite à souper chez Votre Excellence mercredi soir ! »

Le brave homme alla souper en effet ce jour-là, mais le pape élu était tout autre que son candidat. Le prince Savelli, ambassadeur de l'Empire, se séparait à la même heure de Madruzzo, qu'à la prière de Borghese et de Zapata il sollicitait pour Campori. Le prince disait que c'eût été servir l'empereur que de favoriser cette élection, car Campori était un parfait serviteur de la maison d'Autriche, et la preuve que celui-là était bien le pape qu'il leur fallait, c'était l'acharnement avec lequel la France et Venise le repoussaient. Madruzzo répondit : « Pour le moment, je vais me coucher; le

nouveau jour me portera nouveau conseil. Votre Excellence sait que je n'ai jamais manqué au service de S. M. Impériale, et que je vins exprès au conclave passé, quoique mourant. »

En attendant, Orsini, Ubaldini, Pio, l'ambassadeur de France, Antoine et Ferdinand Orsini, le prince Peretti, Mgr Vulpio et Mgr Donozat se réunissaient chez Bevilacqua, voulant se mettre au courant de ce que chacun avait fait de son côté. Arrive Sforza, qui, ayant vu Borghese entrer chez Tonti, y était allé à son tour pour savoir s'il tenait toujours ferme.

— Je le crois bien, répond ce cardinal; Campori a commis des assassinats dans sa jeunesse, et il est faussaire; et les documents sont ici, dans le conclave, en sorte que peut les voir qui veut. Puis il s'est déclaré contre la France et contre Venise, ce qui veut dire la guerre en Italie. Je ne voterai donc jamais en sa faveur.

— Et que Votre Seigneurie Illustrissime y ajoute encore, dit Sforza, qu'elle doit le repousser si elle ne veut pas que l'on attente à sa vie, puisqu'on a déjà essayé de lui ôter l'honneur.

— Comment ça? s'écrie Tonti en pâlissant.

— Eh bien! continue Sforza, les amis de Borghese disent que Votre Seigneurie Illustrissime est un fourbe qui a été exilé de Rome. Quant à moi, qui ai parfaitement examiné la vie de Votre Seigneurie, je ne lui connais d'autre fourberie que celle d'avoir pris possession de l'archiprêtrise de Santa-Maria Maggiore avec cinquante voitures de cortége.

Tonti était à eux.

Borghese, pour son compte, ne restait pas oisif. Voyant d'abord qu'en retardant l'adoration il perdait d'heure en heure des votes, il prend la résolution de l'accomplir la nuit même, à sept heures. Or, comme la

présence de l'ambassadeur français le gênait, il lui fit savoir par le gouverneur de Borgo, Mgr Varese, qui avait commission de fermer le conclave, qu'il était temps de sortir. On lui répond d'une voix unanime et d'un ton haut et insolent, que Son Excellence partirait lorsqu'il lui plairait, et pas avant. Puis Borghese envoie Santa-Susanna chez Bellarmino, afin de l'avertir de se tenir prêt à aller en chapelle cette nuit même, lorsqu'il serait appelé. Bellarmino répond : — Je ne veux pas prêter mon concours à faire un pape de cette façon : je ne bougerai pas jusqu'à demain.

Filonardi, qui alla chez Aquino, n'en revint pas plus heureux. Ce cardinal, auquel Borghese avait promis le jour même le pontificat, était au lit, presque moribond. Filonardi s'introduit chez lui brutalement et du ton impérieux d'un laquais qui obéit à un maître tout-puissant, lui dit : — Levez-vous vite, monseigneur, Borghese veut faire le pape cette nuit, à sept heures, et veut se servir de votre vote.

Le malade, profondément frappé et blessé de ce procédé, mourut deux jours après. Borghese, accompagné de Savelli, Pignatelli, Filonardi et Roma, va sonder l'intention de Priuli et de Valiero. Malgré les ordres contraires de Venise, ces deux cardinaux, ménageant les apparences, restèrent fermes pour Campori.

Les cardinaux de l'exclusion, qui avaient pénétré la résolution de Borghese de nommer Campori cette nuit même, prièrent d'abord l'ambassadeur de France de ne pas quitter le conclave avant le jour. Ils donnèrent ensuite l'éveil aux cardinaux amis, et plusieurs d'entre eux se couchèrent en ordonnant à leurs conclavistes de ne pas les réveiller avant le jour, quoi qu'il pût arriver. Ubaldini avait vu Madruzzo à deux heures et l'avait trouvé favorable. Après le départ de l'ambas-

sadeur impérial; Medici et Savelli s'étaient représentés chez ce cardinal pour tâcher de le retourner. A cinq heures, Sforza et Bevilacqua reviennent, et Maduzzo les assure que, pour cette nuit, il dormirait. Les mêmes cardinaux se rendent ensuite chez Zapata, et après une négociation difficile, ils lui arrachent aussi la promesse que, pour cette nuit, il ne quitterait pas sa chambre.

Avec Borgia, qu'ils virent après, leur mission fut plus satisfaisante : — Je ne veux pas de Campori, s'écrie ce cardinal; mon roi m'ordonne de ne pas nommer certains sujets qui lui déplaisent, mais il ne m'oblige point à donner ma voix à ce candidat.

A six heures, Ubaldini put faire dire à Ludovisio que l'exclusion de Campori était arrêtée.

Borghese s'aperçut alors que toute cette affaire tenait à l'adhésion de deux cardinaux dont le collége faisait grande estime, Bellarmino et Madruzzo. Quoique le jésuite et le Tudesque se fussent tous les deux expliqués sans détour, Borghese voulut essayer personnellement de réouvrir la négociation. Il se rend chez Bellarmino et le fait réveiller. Le jésuite impatienté s'écrie :

— Cette heure-ci vous paraît-elle donc propre à faire un pape?

Borghese s'excuse.

— Je ne voulais savoir, dit-il, que les raisons pour lesquelles Votre Seigneurie Illustrissime répugne au choix de Campori ?

— Ah! réplique Bellarmino, si ce n'est que cela, je vous les dirai demain, ces raisons; mais si vous êtes si pressé de les savoir, vous n'avez qu'à entrer dans la cellule de mon voisin Ubaldini, qui vous les dira tout au long et aussi bien que moi. Bonne nuit, maintenant.

La partie était perdue. Borghese se rend avec sa

suite chez Madruzzo, puis chez Zapata. Les deux répondent de la même façon : — Rien pour cette nuit ; nous verrons demain.

— Ces hommes nous échappent, s'écrient Savelli et Bentivoglio en sortant de la chambre.

D'Este, plus entêté et plus arrogant que les autres, ne se contente pas de ce refus et ne craint pas d'être indiscret. Il avait déjà reçu peu avant une correction de Pio, auquel il avait reproché les bienfaits de la maison d'Este, et une autre de Bevilacqua, qu'il avait menacé de son ressentiment.

— Ceux de ma maison ne se repentent jamais de ce qu'ils font, réplique ce dernier, car ils ne font que ce qui est honorable. Pouvez-vous en dire autant, monseigneur?

D'Este, un peu abasourdi, le quitte pour aller réveiller Madruzzo et lui demander son mot définitif, en ajoutant qu'il tenait prêt un courrier afin d'annoncer cette nuit même sa conduite à l'Empereur, en même temps que Zapata aurait écrit au roi d'Espagne.

— Et moi aussi j'ai des courriers à envoyer, s'écrie Madruzzo, et je sais écrire, et mes lettres sont lues, ainsi que les vôtres et celles de Zapata. Je ne me donne donc pas de souci pour cela : laissez-moi dormir.

D'Este partait, et peu après Madruzzo confirmait à Ubaldini sa ferme résolution de ne rien conclure pour cette nuit. Borghese promit au conclaviste de Madruzzo un canonicat à Saint-Pierre s'il faisait changer d'avis à son maître : le conclaviste repoussa l'offre en s'exclamant :

— Ah bien oui ! remuez-moi donc cet Allemand !

Le jour pointait, — c'était neuf heures. Mgr Varese court chez Bevilacqua pour prier l'ambassadeur de France de sortir, car les chefs d'ordres avaient ordonné

de fermer le conclave. Bevilacqua sort de sa cellule, et rudoyant Mgr Varese :

— Allez, lui dit-il, allez d'abord faire sortir le marquis Bentivoglio de chez Borghèse, et soyez plus respectueux envers vos maîtres et envers le représentant du roi très-chrétien.

Varese part, et les cardinaux de l'exclusion, voyant leur affaire assurée, se décident à la fin à faire fermer le conclave.

L'ambassadeur, en effet, sort; ils donnent l'ordre à leurs conclavistes de veiller et vont se coucher.

C'était la veille d'armes; elle promettait un beau jour de combat.

Plusieurs cardinaux avaient déjà instruit Orsini et Ubaldini qu'ils seraient avec eux lorsqu'ils seraient sûrs de ne pas se compromettre par une aventure. Il fallait donc avoir le nombre des excluants bien compté. On força Madruzzo à se déclarer, en le laisant pousser par l'impatience de Borghese. Crescenzio vient à eux ouvertement. La congrégation publique, où l'on devait lire les pièces de procès contre Campori, pour donner de l'éclat à l'exclusion, devenait inutile. Borghese, d'ailleurs, voyant l'adoration compromise, se décidait à essayer du scrutin. Mais, pour empêcher qu'on ne lui escamotât les votes, il donna ordre aux siens de ne pas voter dans le scrutin, mais d'attendre l'accès, où l'on votait à voix haute. Son but était celui-ci. Il lui manquait trois votes. Si dans le scrutin régulier ces trois votes venaient, alors il chargeait avec les siens, et le pape était nommé : si, au contraire, les trois votes manquaient, il attendrait un moment plus propice et ne gaspillerait pas son homme.

L'heure de la chapelle arrive. Sauli, le doyen, dit la messe et communie. Les cardinaux, moins Montalto,

Aldobrandino, Cesi et Aquino, malades, ainsi que Farnese et Capponi, qui n'étaient pas malades mais qui faisaient semblant de l'être pour d'autres raisons. Ils ne voulaient pas Campori, mais l'un avait engagé sa parole à Medici, l'autre à d'Este de voter pour lui. En se donnant pour malades, ils votaient par bulletin secret et pouvaient voter à leur fantaisie. Les bulles lues, le scrutin a lieu. Bellarmino obtient le plus grand nombre de votes, et Campori pas un seul.

— Je m'y attendais, s'écrie Pignatelli.

Le plan de Borghèse échoue.

Orsini, ne voulant plus rien faire ce jour-là, ouvre la porte et sort de la chapelle avec ses amis.

Pendant le dîner, l'ambassadeur de Venise fait demander une audience. C'était une excuse. Les ambassadeurs de France et de Venise avaient su que Borromeo et Savoia allaient arriver le soir. On connaissait que ces deux cardinaux voteraient contre le candidat de Borghese. C'était donc pour renforcer l'exclusion qu'ils voulaient gagner encore ce jour et attendre ce secours. Borghese s'en doute. La congrégation avait déjà décidé d'accorder l'audience : il fait révoquer l'ordre, et, dans l'après-dîner, convoque chez lui les siens, afin de les conduire à l'adoration de Campori. Mais Campori lui-même, craignant l'exclusion publique appuyée des pièces que ses ennemis s'étaient procurées, conjure l'orage en refusant l'épreuve de l'adoration, jusqu'au moment où le nombre des suffrages pour le scrutin lui sera assuré. Bevilacqua, qui, sous prétexte de négocier, s'était convaincu de ce fait, en donne communication à Aldobrandino et l'oblige à se lever pour se placer à la tête de la faction. Borghese, de son côté, pour terminer l'affaire, après avoir ordonné de former l'exclusion de Monti, afin de se

mettre à l'abri d'un coup imprévu et d'une diversion par ce cardinal, va trouver Montalto et Zapata.

Tandis qu'il négociait avec Montalto, Medici arrive et lui dit de ne plus songer à Campori, qui avait absolument naufragé, et de lui tenir au contraire sa parole d'appuyer un candidat qu'il proposerait. Et il nomme justement ce Monti, contre lequel Borghèse venait d'ordonner qu'on organisât l'exclusion. Cette proposition bouleverse Borghese, lié par sa parole. Il répond que, quant à lui, il tiendrait sa promesse, mais que Zapata venait de lui apprendre que Monti déplaisait à sa cour.

Orsini arrive sur ces entrefaites. Borghese ne voulait pas qu'il connût ces nouvelles bases de négociations. Voyant, d'autre part, que, s'il donnait son consentement à la proposition de Medici, Monti serait inévitablement pape, malgré la fanfaronnade de Zapata, coupe court aux deux pratiques. Il se tourne donc vers Orsini et lui dit :

— Monseigneur, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir la promotion de Campori, et Votre Seigneurie Illustrissime a tout entrepris pour me la faire manquer. Vous êtes satisfait. Maintenant, je suis ici pour faire une proposition qui déplaît peut-être à tout le monde ; mais on le veut, et je me résigne. Je propose Ludovisio pour pape, — ainsi que le cardinal Ubaldini me le demandait hier.

Orsini soupçonne que ce n'est qu'une diversion. Il le prend cependant au mot et répond :

— Je le veux, venez avec moi et allons en causer avec mes amis.

— Allez-y, réplique Borghese, je vais apprêter les miens.

Il se rend chez Capponi, qui mettait déjà son rochet, croyant l'affaire de Campori arrangée, puisque dans le

conclave on parlait déjà de pape fait. Il le détrompe. Ubaldini accepte d'emblée, même au nom des siens, sans les consulter. Et tandis que Borghese court en donner la nouvelle à Montalto, Ubaldini voit Aldobrandino. Il se rencontre avec Campori, qui venait d'arranger son affaire avec Pignatelli. Ubaldini lui crie à brûle-pourpoint :

— Ludovisio est pape !

Campori rougit, pâlit, chancelle; enfin il s'exclame :

— Que la volonté de Dieu soit faite !

— Elle le sera, réplique Ubaldini.

Et abordant Bevilacqua, qui ne savait encore rien de la nouvelle, il la lui apprend. Ils voient ensuite Orsini et lui disent :

— Ça va bien !

— Quoi donc ?

— Ludovisio est pape !

Borgia les écoute et s'arrête :

— Vous dites ?

— Ludovisio est pape !

Borgia, plein de joie, s'écrie alors :

— Vous êtes des chevaliers, messieurs : j'espère que vous dites vrai ?

— Sur notre parole, répond Bevilacqua, Ludovisio est pape !

— Votre parole de cardinal ? demande Borgia en hésitant.

— Non, répliquent les autres, sur notre parole de gentilshommes.

Puis ils courent tous vers la cellule de Ludovisio. Ubaldini, qui était resté un peu en arrière, rencontre Medici, et le prenant par la main lui dit :

— Venez chez Ludovisio.

— Attendez donc que Montalto soit averti, répond Medici; je vais chez lui.

— Vous y trouverez Borghese, qui lui porte la nouvelle, ajoute Ubaldini, et entre chez Aldobrandino.

Bevilacqua et Orsini lui avaient appris la nouvelle, et Aldobrandino approuvait tout. Ses créatures sont prévenues : Montalto arrive. Tout le monde est debout. Les malades se lèvent — Aquino excepté, qui agonisait déjà. A vingt-trois heures et trois quarts tout était prêt dans la chapelle. On lève Ludovisio presque sur les bras, on l'y porte, on l'élit. Il donna son vote à Sauli.

Voici maintenant le récit officiel de ce conclave ordonné par le cardinal de Médicis à son conclaviste Lotti, et qu'il expédie au grand-duc dans deux annexes à sa dépêche du 11 février 1621 :

« J'ai donné l'ordre à Lotti, qui écrira ce conclave en détail pour obéir à Votre Altesse (1). Mais comme il est nécessaire de rapporter plusieurs particularités que l'on est en train de recueillir, sur les discours et les probabilités plutôt que sur la pratique et la substance de la chose, ce qui est long, je prends la résolution de raconter à Votre Altesse, en résumé, ce qui s'est passé, ainsi que mon devoir me l'ordonne.

« Comme Votre Altesse le sait, j'entrai en conclave avec une alliance formée entre Farnese, Montalto et moi, et une capitulation avec Borghese, de concourir pour deux de ses créatures, et lui pour une de Montalto, à mon choix. Cet accord, dans le conclave comme au dehors, fut toujours mis en avant en mon nom et puis en celui de mes amis. Le conclave a duré environ quinze heures, mais il a marché avec tant de violence

(1) Lotti l'écrivit, et sur le sien nous avons rédigé le nôtre.

que, dans un autre temps, il aurait duré deux mois. Borghese mit immédiatement sur le tapis la pratique de Campori, dont il se croyait sûr. Mais Orsini et Ubaldini s'opposèrent avec une telle véhémence, qu'il fut impossible à Borghese d'en venir à bout. Il fit alors appeler Lotti, et lui exprima son anxiété sur les manœuvres de ses adversaires, — qui cependant n'avaient que seize votes, tandis qu'il en fallait dix-huit pour l'exclusion. Il lui exprima aussi ses craintes pour le succès de Campori, et lui révéla que Orsini craignait également Monti, non pas pour des raisons spirituelles, ainsi que l'on dit maintenant, mais comme étant son ennemi; puis il me proposa d'essayer Monti, mais en m'engageant à m'assurer d'abord des Espagnols, qui me préparaient des difficultés. Je communiquai ce message de Borghese à Farnese et à Montalto. On décida de pousser Monti, malgré les Espagnols, car si Borghese disait vrai, sa faction, celle de Montalto et celle d'Aldobrandino, dont Farnese se promettait le concours, auraient emporté l'élection. Mais, tandis que je faisais ces apprêts, Borghese, rencontrant Lotti, lui annonce qu'il a changé d'avis et le charge de me supplier de lui laisser d'abord mettre en avant Ludovisio, car ses créatures l'auraient abandonné s'il se fût borné à ne proposer d'entre elles que le seul Campori. Cette raison nous convainquit plus que la volubilité de Borghese ne nous blessa. Nous comprîmes sa situation, et d'accord avec Farnese et Montalto, nous consentîmes qu'il tentât l'épreuve de Ludovisio, avec promesse de présenter ensuite Monti, et que, si celui-ci succombait également, chacune des parties resterait libre. Borghese fut charmé de cette résolution et dit à Lotti :

« — Apprenez à ces seigneurs que je vais les voir,

et que le pape est fait, car tout le monde accepte Ludovisio.

« Ce cardinal, en effet, fut nommé avec le consentement de tout le monde, bien que le vieux collége eût désiré un peu de grabuge pour en profiter. Maintenant, par les dispositions que prend le pape d'exalter tous les ennemis de Borghese, on comprend que celui-ci eut peut-être raison de se méfier. Mais Borghese était combattu par la crainte de perdre les Espagnols s'il présentait Monti, ou de me perdre s'il le tenait en arrière, et de voir tout tomber dans la confusion si le compromis entre nous était brisé. Cela l'engagea à précipiter le choix de Ludovisio. Voilà la raison intime de cette nomination. A l'exclusion de Campori concoururent les dix votes d'Aldobrandino, Orsini, Ubaldini, Sforza, Madruzzo, Bonzy comme Français, et Tonti. Sauli et plusieurs autres restaient indécis. A minuit, Borghese voulait charger, — *dar dentro*, — et à cette heure Sforza et Madruzzo étaient encore avec lui. Mais à ce moment Sforza se déclara ouvertement contraire, et Madruzzo, qui s'était couché, répondit qu'il ne voulait plus bouger et qu'il prendrait une résolution le lendemain. Zapata tenta de le persuader, et le brava presque, ainsi que d'Este; mais cela ne servit à rien. Borghese se trouva vaincu, et le temps aurait empiré la situation, car Savoia et les Français allaient arriver. L'Espagne a nommé cinq candidats, tous des Borghese: ce sont Campori, Ludovisio, Aquino, Santa Susanna et Mellini. Elle a donné l'exclusion ouverte à Ginnasio et Aracœli. On n'a parlé d'aucun autre. La mort d'Aldobrandino a été accélérée par le chagrin de se voir mis de côté et oublié, avec dix créatures, sans pouvoir rien faire autrement que par l'intermédiaire de Farnese, dont il se voyait séparé par l'autorité de Votre

Altesse. Farnese s'est trouvé blessé d'avoir eu, après vingt ans de cardinalat, à subir l'ordre du duc de Parme d'appuyer des créatures de Borghese, Campori par exemple, qu'il n'estimait point. Malgré cela, Farnèse s'est conduit avec beaucoup d'honneur. Montalto a éveillé le doute que — sollicité par Orsini, qui se jeta à ses pieds et lui avoua que sa maison eût été détruite si Campori devenait pape — il n'ait promis de s'abstenir, et que, à cause de cela, il ne se soit mis au lit sous prétexte d'infirmité. Cela est possible. Les astuces des vieux sont infinies. Le rôle d'Orsini et d'Ubaldini dans l'exclusion de Campori n'a pas été difficile. Le collége penchait à les seconder. Moi-même j'ai accepté ce candidat et Ludovisio, que j'aurais pu écarter, à cause de Monti. Je ne voulais pas déplaire à Borghese, qui, je le croyais, devait préférer Monti à Ludovisio. En effet, il s'en repent de ce moment. Grégoire XV ne vivra pas longtemps. »

Dans une autre lettre, le cardinal de Médicis confirme les mêmes nouvelles et ajoute, à propos de Monti, que le Zapata menaçait d'une exclusion ouverte, car, à la veille d'une guerre contre Venise, son roi ne pouvait admettre comme pape un homme dont la famille est aussi attachée à la république. Il ajoute que Borghese n'était pas content de la nomination de Ludovisio, et qu'il lui semblait temps de donner quelque chose pour acheter des cardinaux. Puis, dans une lettre à la grande-duchesse, du 11 février, Medici mande : que Aldobrandino était mort d'asthme, de froid, de la fatigue du voyage et du conclave ; que la place de camerlingue restant vide, il serait bon de l'acheter pour 150,000 écus, dont 120,000 pour le prix courant de la charge, et le reste comme cadeau au cardinal neveu ; que Borghese est un homme faible, vil, faux, ayant

tous les défauts qu'un homme peut avoir en négociant, impropre à être leur ami; qu'il faut se créer des adhérents avec de l'argent, et qu'il faut lui en envoyer; qu'il serait utile de faire un cadeau de 5 ou 6,000 écus au cardinal neveu et un diamant de 1,000 écus à chacun des parents du pape. « Il serait bien, finit-il, que je restasse ici pendant quelque temps pour cultiver la vigne où naissent les papes, pour le service de la maison. »

En Espagne, l'élection de Ludovisio ne déplut point, mais on n'en fit pas de fêtes (1).

V

Qui était Grégoire XV?

Raniero Zeno, orateur de Venise, de retour de la cour d'Urbain VIII, 1623, dit au sénat :

« Le pape Ludovisio arriva au pontificat dans un âge avancé. Il était fort délicat, avait le cœur petit, frêle, mal disposé; il détestait les négociations difficiles qui ébranlaient sa santé délabrée, et en surchargeait son neveu. Celui-ci, jeune homme d'esprit élevé, ne perdit pas une occasion pour grandir sa famille; il songea plutôt aux moyens de réussir, en se rangeant du côté de l'Espagne, qui pouvait le combler largement de bienfaits, qu'aux remontrances continuelles de ceux qui travaillaient à protéger la liberté commune. Je commençai par le seconder, car il aimait la flatterie, était vaniteux et présomptueux. Je finis par me mettre en contradiction avec lui, lorsqu'il faisait mal; et alors,

---

(1) Dépêche de Giuliano de Medici du 15 mars 1621.

se sentant humilié, la mauvaise humeur surgit entre nous. Je pris la résolution d'acheter avec de l'or la secrétairerie, et je sus tout. Je résistai, je grondai, je me plaignis, et auprès des bons Italiens la renommée de la république grandit, comme ce gouvernement qui, dans l'imminence des grandes calamités nationales, se montra toujours ou intrépide à se manifester, ou protecteur de la liberté italienne en danger... La cour de Rome est la grande école des abus : là l'esprit s'aiguise par l'astuce et le mensonge, la dissimulation y prédomine, la présomption du plus puissant y prévaut, l'avarice, la fraude, la tromperie s'y font la part du lion. »

Élu le 9 février 1621, Grégoire XV mourut le 8 juillet 1623. On le croyait un politique habile. Il était insouciant, très-confiant dans le savoir-faire de son neveu, qui ne savait bien faire que pour engraisser la famille Ludovisio. Grégoire XV fonda le collége *de Propaganda fide*, — ce huis clos du charlatanisme catholique. De l'argent de ses sujets il aida l'Autriche dans la guerre de trente ans. Il combla de faveurs la société de Jésus. Dans les affaires de la Valteline, il sollicita l'intervention de la France pour modérer l'outrecuidance espagnole et sauvegarder ce que l'on appelait alors la *liberté* de l'Italie. Il écrivit au roi catholique pour l'engager à la modération et à ne pas rompre par la guerre. Il fut écouté. Philippe III, en mourant, conseillait dans son testament la paix. Richelieu comprit l'importance de ne pas laisser l'Espagne et l'Autriche s'emparer d'un pays qui leur donnait les portes de l'Italie grand ouvertes. Cela importait principalement à la France, à Venise, au duc de Savoie.

La Valteline, soumise aux Grisons, s'en était séparée, en massacrant les protestants à Tirano. Les Espagnols

aidaient de Milan les Valtelins, L'Europe s'en émeut. On traite. Aucune convention n'est agréée. Les Grisons prennent les armes. Vaincus, l'Espagne et l'Autriche se partagent le pays. Les protestants de Partenzo exterminent cinq cents Autrichiens de la garnison. La réaction de l'Autriche, laquelle, comme toujours, ne demande que des prétextes pour occuper les États voisins, est terrible. Elle s'approprie toutes ces montagnes et en partie la Valteline. Pressé par Pesaro, ambassadeur de Venise, et par Charles-Emmanuel, duc de Savoie, Richelieu se décide à une ligue. On en communique les bases au pape. On signifie à Madrid de remettre les choses en l'état précédent et de quitter le pays occupé. Redoutant d'en venir immédiatement à la guerre, on prend la détermination de consigner en dépôt au pape les forts de la Valteline jusqu'au rétablissement de la paix. Pour remplir cette condition, Grégoire XV met sous les ordres de son frère, Orazio Ludovisio, quinze cents fantassins et cinq cents chevaux, « canailles et voleurs glanés dans les rues et sur les places, plus que soldats », dit Botta. Les Valtelins envoient des ambassadeurs pour offrir leur province au pape, soit comme patrimoine de l'Église, soit comme patrimoine de la famille Ludovisio. Grégoire accepte l'offre avec empressement, et, s'il ne fût pas mort deux mois après, les Ludovisio eussent renouvelé l'exemple des Médicis et des Farnese. En attendant, Grégoire, par un bref, glorifiait les Valtelins d'avoir brisé le joug protestant des Grisons. Mais l'acte plus considérable de ce pontife, c'est la bulle par laquelle il règle d'une manière définitive la méthode de l'élection des papes. Nous en donnons le résumé dans un appendice à la fin de ce volume.

Le 1er juillet 1623, l'abbé Scaglia mandait au duc de

Savoie : « Le pape est au lit depuis quinze jours. Sa maladie commença par la diarrhée : puis, un délabrement d'estomac et un manque d'appétit. » Le 4 il ajoutait : « Plus d'espoir sur la vie du pape. Depuis samedi, à sa maladie s'est ajoutée la fièvre tierce, qui l'a brisé et le conduit au tombeau dans un moment où personne ne s'y attendait. » Le 8 juillet 1623 Grégoire mourut.

URBAIN VIII

I. Situation de l'Italie, du collége et des partis, à la mort de Grégoire XV. Dépêche de Scaglia au duc de Savoie. Les papables, leurs profils, leurs incompatibilités, leurs chances. L'ambassadeur de Venise esquisse le portrait des chefs du collége. Les deux maréchaux du conclave. Manœuvres des Espagnols. — II. Dispositions du collége le soir de son entrée en conclave; soigneuse dépêche de l'ambassadeur de Toscane. Bases des partis. Leurs premières escarmouches pour se sonder réciproquement. Bandini en avant. Mellini entre en scène. Maladresse de Crescenzio. Ludovisio convoque une réunion de nuit. Toilette du cardinal Gaetano. Mellini succombe. Dépêche de Scaglia. Gentillesses tudesques de Madruzzo. Rapprochement de Ludovisio et Borghese. Paix bâclée. Nouveaux préparatifs. Ginnasio. Autre coup de Ludovisio. Borghese évite le piége. Tactique de Borgia. Ludovisio devine le piége. Autre essai de Borgia et d'Este. Confusion. Billet de Lotti, du conclave; dépêches de Scaglia. — III. Suite des négociations inutiles; affaires de ménage. Dépêches d'ambassadeurs; billets du conclave. Physionomie du corps électoral. Fin du prologue. — IV. Comment on entame Barbarino en se promenant au Belvédère. Pourquoi Ludovisio s'empare de Barbarino, créature de Borghese. Négociation et négociateurs. Borghese accepte poliment et froidement. Bruit dans le conclave. On rengaîne Barbarino. Course aux boiteux. Borghese tombe malade, avec plusieurs autres. Exaspération du collége, à cause de la longueur. On reprend Barbarino. Réunion des principaux cardinaux; leurs résolutions. On sollicite Borghese. Réponses évasives. Borgia veut souper avant de traiter. Grand mouvement. Toutes les troupes donnent. Borghèse cède. Les vieux meurent ou se rendent, moins trois. Barbarino changé en Urbain VIII. — V. Relations officielles sur ce conclave, de Borgia pour le roi d'Espagne, de Savoia pour le roi d'Angleterre, de Mantovani pour le duc de Modène.—VI. Portrait d'Urbain VIII, par Raniero Zeno, ambassadeur de Venise. Importance des cardinaux depuis Grégoire XV jusqu'à nos jours. — VII. Principes de politique adoptés par Urbain VIII. Son histoire, sa conduite, son orgueil. Mot de Pasquino sur ses tendances. Il renforce l'autorité papale, méprise ses prédécesseurs, agace les princes italiens. Sa conduite lors de la guerre pour la succession de Mantoue et la uerre de trente ans. Son démêlé avec le duc de Parme. Peur d'Urbain. Guerre de Castro. Émotion et ligue des princes italiens. Pape peu ecclésiastique. Urbain fait rage par l'inquisition et pour les libertés de l'Église. Son népotisme. Innocente conspiration contre sa vie atrocement punie. Son mot pour sa famille.

I

Le conclave s'ouvrait dans un moment fort difficile. Toute l'Europe courait aux armes. D'un côté l'Espagne et l'Autriche, d'un autre la France, la Savoie, Venise. Les princes d'Italie étaient partagés, car cette guerre pour la Valteline en effrayait quelques-uns, à cause du débordement de la prépondérance espagnole dans la Péninsule, en exaltait quelques autres, — ceux qui se sentaient élevés par le mouvement de rotation de l'Espagne. Dans une autre époque, lorsque la papauté était encore une des forces sociales et politiques de l'Europe, le collége des cardinaux eût été dominé par les influences des cours. En ce siècle, en ce moment, le collége était miné par les intrigues de quelques cardinaux. L'Espagne pesait encore, mais elle ne faisait pas pencher la balance. Le monde marchait en dehors de la papauté, devenue maintenant la monarchie des États de l'Église.

A la mort de Grégoire XV, le sacré collége se divisait en plusieurs factions. Il y avait les Espagnols, les Français, les Borghesi, les Ludovisio, les Aldobrandino, les mécontents, la faction des vieux, les Vénitiens. Montalto était mort, mais il restait encore trois créatures de Sixte V, dont Sauli, qui était aussi le doyen. Ces groupes ensuite se rassemblaient sous deux drapeaux, enseignes des deux camps ennemis, Borghese et Ludovisio. Les Espagnols, qui visent toujours au solide, s'alliaient aux Borghesi, les plus nombreux, les plus considérés du conclave et qui avaient le plus de chance de réussir. Les Français, forcément rejetés dans les Ludovisio, s'y tenaient, non pour en

devenir les aveugles instruments, mais pour s'en servir selon le désir de leur couronne. Les mécontents se disaient prêts à courir sus à Campori, à Cennini, à Mellini, si Borghese tentait de forcer l'élection avec eux. Les Vénitiens, débris des cardinaux de Sixte V, attendaient les dissensions des chefs de faction, comptaient sur la longueur du conclave, pointaient la mort ou la maladie de quelques-uns des conducteurs des partis, pour qu'on s'adressât à eux, pour qu'on fît un dépôt, ce qui ne pouvait tomber que sur eux, tous décrépits ; aussi tâchaient-ils de se bien mettre avec tout le monde.

Le 15 juillet, l'abbé Scaglia écrivit au duc de Savoie : « Les factions peuvent se partager en deux, — celle de Ludovisio et celle de Borghese. La première est faible en nombre, divisée par la qualité et dans les intérêts, elle a moins de sujets pour l'inclusion et l'exclusion. Celle de Borghese est plus forte, mieux unie, bien que le chef jouisse de moins de crédit pour son manque de résolution et d'activité. Jusqu'ici, aucun des deux ne s'est découvert. Ludovisio ne peut exclure qu'indirectement, présentant un candidat digne et agréable au collége. Ludovisio paraît décidé d'entrer en conclave en déclarant qu'il portera ses votes aux plus considérables, tels que Sauli, Bandini, Ginnasio, Borromeo, Aracœli, Santa Susanna, San Severino, — parmi lesquels Aracœli et Santa Susanna, créatures de Borghese. Ils poussera ainsi celui-ci à choisir un de ces deux, et aura de la sorte un pape ami. Si Borghese résiste, son parti se dissout. Puis, n'acceptant pas une de ses créatures, parmi lesquelles Aracœli est peu aimé des cours, Borghese doit se jeter dans les créatures de Ludovisio, dont Ginnasio est le plus possible. Cette détermination de Ludovisio aurait ennuyé

beaucoup Borghese ; mais il a eu l'imprudence de livrer son secret, en sorte que Borghese aura le temps de se mettre en garde. Celui-ci, pour sa part, ne songe qu'à rendre possible une de ses créatures, et maintient ainsi l'unité de sa faction. En résumé, il procure des sujets très-désagréables à Ludovisio, tels que Varalli, Mellini, Campori, bien que très-distingués. Après ceux-ci, il désire Cennini et Cremona. Les Espagnols avaient borné leur exclusion à deux cardinaux, Borromeo et Caraffa ; mais, à cause de la nouvelle bulle, cela aussi est incertain. Les Français ne se sont pas encore déclarés. »

Les sujets papables étaient nombreux : il y en avait dans toutes les factions ; ce qui, joint à la bulle nouvelle de Grégoire XV, qui réglait la forme de l'élection et la compliquait, rendait difficile le choix et plus difficile encore l'accord entre les chefs des factions.

Parmi les créatures de Sixte il y avait Sauli, vieillard de quatre-vingt-cinq ans, plein de ruses et d'expérience, rompu aux intrigues des conclaves ainsi qu'aux affaires, vu favorablement par la France, et aussi bien que par la France désiré par plusieurs princes d'Italie. Clément VIII ne l'aimait pas, se doutant qu'il l'avait combattu dans son élection, ce qui provoqua la bruyante exclusion que lui fit Pierre Aldobrandino. Maintenant ce cardinal était mort, la rancune calmée, ce vieillard frappait le tombeau de sa tête décharnée ; en cas de dépôt, on pouvait donc se souvenir de lui. Mais il fallait vaincre l'exclusion de Jacques Aldobrandino, et apaiser l'inimitié de Mellini, de Varallo et de Serra, et peut-être aussi de Santa Susanna. Borghese le portait avec trépidation, car on craignait l'influence toute-puissante qu'exerçait sur lui son valet de cham-

bre Antonio Manfroni et la femme de celui-ci (1).

Monti, à qui Sixte V donna le chapeau renoncé par Ferdinand de Médicis, était âgé de soixante-quinze ans. Il était d'un caractère jeune et agréable, peu zélé, tête politique d'ailleurs. Le collége n'avait aucun éloignement pour lui. La Toscane, Urbino, Parme le désiraient, ainsi que la France et l'Empire. L'Espagne l'écarta dans le dernier conclave, se doutant que, devenu pape, il élèverait le grand-duc de Toscane au rang de roi, raison pour laquelle l'avait repoussé et le repoussait encore le duc de Savoie, jaloux des Médicis. Maintenant il paraissait que Monti s'était entendu avec l'Espagne, et le roi catholique lui faisait même une pension de 2,000 écus. Capponi, Ubaldini, Orsini étaient ses ennemis, et ils travaillaient d'Este, pour l'avoir avec eux ainsi que Savoia, si la France ne le lui défendait pas. Borghese l'aimait : Pignatelli le voulait. Il n'avait que deux neveux qui servaient dans la cour d'Urbino.

La dernière créature de Sixte V était Borromeo, neveu de saint Charles, âgé de soixante ans, nature sévère, orgueilleuse, têtue, zélée, ennemie des moines, choyant la réforme des mœurs. Il conseilla la bulle électorale de Grégoire XV. Il disait que l'Italie, pour être heureuse, devait troquer la plume et l'épée contre le chapelet. Le collége ne sympathisait guère avec lui. Il ne plaisait pas aux Espagnols; Borghese le redoutait. Mais Ludovisio l'honorait et l'aimait, Farnese le portait, la faction des bigots le désirait; la Toscane le

(1) Ces portraits sont extraits de la relation de Zeno au sénat de Venise en 1623, et d'un manuscrit qui se trouve dans l'archive de Florence, dossier n° 3884.

rejetait. Malgré sa prudence, il caressait des idées qui eussent été étranges dans un gouvernement.

Parmi les créatures de Clément VIII, Bandini tenait la première place. Il était Florentin, de famille républicaine. Son oncle avait été décapité sur la place publique. Il avait soixante-quatre ans, bel homme, fort instruit dans les choses du monde et dans la science d'État, bonne tête, des pensées élevées, ayant l'Italie devant ses yeux; mais, par ambition, fort partisan des étrangers. Bandini avait quatre-vingt-trois neveux et petits-neveux, sans compter les maîtresses et sans parler des cousins. Paul V le persécuta, ce qui ne le faisait pas aimer par Borghese, ni par Savelli, avec qui il était en procès, ni par d'Este par contre-coup, ni, par raison d'État, par la Toscane, ni par Farnese, à cause de son alliance avec Medici. Ludovisio et Aldobrandino le proposaient, et Capponi et Ubaldini en faisaient l'épouvantail de Borghese pour l'attirer à San Severino, qu'ils protégeaient.

Ginnasio, Bolonais, âgé de soixante-douze ans, fut promu par Clément VIII, dont il avait été nonce en Espagne, où il gagna 200,000 écus au jeu chez la duchesse de Uzeda. Ses années ne le gênaient point. Il était gai, aimable, beaucoup plus adroit qu'il ne voulait le paraître, mais néanmoins esprit borné, tenace, enclin à l'avarice. Il affectait son peu d'estime pour Aldobrandino, et traitait avec dédain Capponi et Ubaldini, qui chauffaient ouvertement la candidature de Bandini, son rival. Ses amis particuliers étaient Sforza, Bevilacqua et Savelli. Avec le reste du collége, il n'était ni bien ni mal, n'ayant ni d'ardents amis, ni d'ennemis avoués. Il avait un neveu et une nièce dont il retardait le mariage, espérant les utiliser en les marchandant chèrement dans le siége vacant. Ce qui pouvait lui

nuire, car Borghese craignait un redoublement d'alliances des Aldobrandino ou des Colonna avec le nouveau pontife.

Aracœli, de la maison Calamino, Romagnol, avait soixante-quatorze ans. Vieillard vigoureux, bon homme, quoique dominicain. Il connaissait bien les choses du ciel, fort mal les choses du monde, rempli de zèle monacal. Lorsqu'il fit la visite de son ordre, dont il fut général, il déplut aux Espagnols. Le roi catholique le rangea parmi ses suspects, peut-être pour plaire aux jésuites. Maintenant la faction espagnole ne le combattait pas, elle le subissait. Il s'était accommodé aussi avec Borghese, qui ne le goûtait guère. Ubaldini, Capponi, Ludovisio le soutenaient. D'autres, au contraire, le croyant hypocrite, le repoussaient comme un homme sévère, sensible à la vengeance, visant aux réformes. Il était glouton.

Mellini, Romain, avait soixante et un ans. Nonce en Espagne, Paul V le fit cardinal. Grégoire XV ne l'aimait point, il l'offensa même et se douta de son caractère sournois, trop prudent et trop rusé. Mellini était encombré de neveux et plein de dettes qu'il se plaisait à laisser crier. Les Espagnols le voyaient favorablement; les Français et Aldobrandino, point. Sauli le détestait. Le sacré collége le croyait peu important. Ludovisio l'écartait en première ligne. Mais il avait une grande intelligence des choses du monde, et surtout de celles de l'Italie, — de l'Italie d'un cardinal, bien entendu.

Cobellucci, connu sous le nom de Santa Susanna, était considéré comme jeune, n'ayant que cinquante-huit ans. Paul V le fit secrétaire des brefs et cardinal, et Grégoire XV lui continua la faveur souveraine. Il était mélancolique, dur, homme difficile et obstiné,

peu gracieux, mais lettré et voyant sans défiance les gens de lettres. Puis partisan furieux de la juridiction ecclésiastique, avide de domination, sévère, plébéien et rempli de parents. Il plût aux Espagnols dans l'affaire de la Valteline, plus tard les choqua ; il déplut à plusieurs cardinaux, ayant poussé chaudement Grégoire à publier sa bulle de 1622 pour l'élection du pontife. Borghese le redoutait, mais Ludovisio, Ubaldini et Capponi le prônaient. Sa candidature rencontrait de la méfiance et de la répugnance : c'était un repoussoir.

Campori, qui soutint un si rude combat dans le dernier siége vacant, n'avait guère plus de soixante-quatre ans. Paul V l'avait nommé commandeur du Saint-Esprit, ensuite cardinal. Il avait une force d'esprit peu ordinaire. On lui fit la guerre à cause de Borghese, mais on ne cessa pas de constater sa droiture et son adresse. Il laissait un doute dans l'âme même de ceux qui le portaient. On lui donnait le vote en conclave, on en médisait dehors. Borghese l'aimait toujours. Les Espagnols le souhaitaient. Aldobrandino, Cesi et Tonti, trois de ses ennemis, étaient morts; Montalto se repentit de l'avoir combattu. Il lui restait encore des amis, mais tièdes. Campori, plébéien, d'une intelligence soudaine et facile, et d'une grande capacité, comprenait à merveille le bien que l'Italie obtiendrait de l'alliance de Rome et de Venise. L'acharnement avec lequel on le persécutait était inexplicable; il effrayait. Sous ce crâne bosselé se cachait le mystère; cette vie ardente de domination se couvrait d'ombres.

Ascoli était un capucin, et Paul V, qui le créa cardinal, se repentit aussitôt d'avoir empourpré cet enragé théologien, sincère comparativement aux autres cardinaux, mais plébéien et par trop moine. Par con-

séquent, quoique Borghese le protégeât, il ne jouissait d'aucune faveur dans le collége. Ces seigneurs ne goûtaient pas le froc, même doublé de moire rouge.

Varallo n'était pas rangé parmi les jeunes, quoiqu'il n'eût que cinquante-quatre ans, parce que la débauche et la goutte le vieillissaient et l'estropiaient; ces infirmités lui étaient cependant utiles. Il fut inquisiteur à Malte, nonce en Suisse. Varallo montait rapidement au ciel du pontificat, car Borghese le regardait comme une de ses créatures les plus chères, il jouissait de la confiance des Espagnols, le collége le voyait bien. Mais il eut la maladresse d'attaquer la bulle de Grégoire, ce qui lui attira la haine de Ludovisio et la méfiance de ceux qui prirent part à cette nouvelle loi électorale de la papauté. Puis la mort de Cesi lui nuisit; sa parenté avec Mellini augmenta le nombre de ses adversaires. Pignatelli le poussait, et plusieurs autres en faisaient autant pour contrarier Ludovisio. Ses manières étaient douces et agréables; mais il ne comprenait rien aux affaires d'État et subordonnait tout à certaines lubies vulgaires de conscience et de religion. La conscience et la religion à la cour de Rome sont des objets d'exportation, non de consommation intérieure.

Scaglia, dominicain, aussitôt fait cardinal par Paul V, fixa des yeux avides sur la tiare. Il renia sa patrie; il était de Brescia et se fit Crémonais, afin de ne pas passer pour Vénitien. Jeune d'âge, vieux de ruse, clérical de savoir, Anglais de ténacité. Il connaissait sa théologie et puis l'art du couvent et de l'inquisiteur. Il parlait bien, était plébéien, mais très-hautain. Il haïssait Aracœli, qui était son supérieur, parce que le froc déteste le froc. La maison de Farnese le protégeait. Il faisait converger toutes les forces de son esprit, toutes les opérations de sa vie vers le pontificat,

son but suprême. Hypocondriaque, triste, avec cette pensée fixe qui le dominait, il se tuait à se bien mettre, à se bien tenir avec tout le monde, à faire oublier sa naissance, son état. Quelques-uns le flattaient; personne ne songeait à en faire un pape, si ce n'est le cardinal de Savoie, qui lui donnait l'argent pour lui frayer le chemin au siége de saint Pierre. Les Français et les Vénitiens le repoussaient; il sentait le sang.

Cennini était créature de Borghese. Nonce jadis en Espagne, il en revint pauvre. Agé de soixante ans, sujet du grand-duc, mais peu aimé par lui, il était astucieux sous le voile de la prudence et convoitait la tiare en se disant content de son chapeau rouge. Il usait son esprit à paraître sans esprit; il était si fourbe qu'il réussit à passer pour sot.

Barbarino fut nonce en France. Paul V le fit cardinal et légat de Bologne. Florentin, âgé de cinquante-quatre ans, sain, valide, lettré, prudent, tête bien organisée et obstinée. Son âge, qui dans le collége passait pour jeune, dispensait ses ennemis de se prononcer sur son compte. Les Florentins ne l'aimaient guère, le sachant très-agréable à Borghese. Les Français le portaient, les Espagnols ne se déclaraient pas contre lui. En général, il ne répugnait pas aux couronnes, étant par éducation, par tact, par goût, plus prince que prêtre. Son frère le haïssait mortellement.

Sagrati se mit en relief dans la révolution de Ferrare. Grégoire le fit cardinal par amitié personnelle, non pour éminence de mérite. A cinquante-huit ans, il connaissait la jurisprudence, mais non pas la vie du monde et les affaires d'État. Il était peut-être bon. On le disait inepte; né pour servir, il ne saurait commander. Pour devenir pape, l'aide de Borghese ne lui suffisait point; il lui aurait fallu l'aveuglement obstiné

du Saint-Esprit. Ludovisio le tint loin. Pour les couronnes, il était un mystère, et par conséquent écarté. Par les temps qui couraient, l'inconnu était dangereux; mais surtout *il avait encore son père vivant!*

San Severino fut chapelain du roi d'Espagne. Paul V l'envoya nonce en Flandre; Grégoire le nomma cardinal. Il avait soixante ans, l'esprit médiocrement délié et orné, plongé dans la philosophie et dans la théologie plus que dans la politique et dans la science des cours. Ubaldini et Capponi, le favorisant avec trop de zèle, lui attiraient l'opposition éveillée de Borghese, lequel soupçonnait que ces deux sujets ne prolongeassent sous un nouveau pontificat l'autorité dont ils jouissaient sous Grégoire XV. Cet empêchement était considérable, mais San Severino était jeune, sain, patient, avisé; il pouvait, il savait attendre.

Tels étaient les personnages principaux qui se présentaient dans la passe d'armes du siége vacant de Grégoire. Les plus considérables, les généraux se tenaient en arrière. Ils composaient la pièce, les autres la jouaient. On voyait les pantins; la main qui tenait le fil d'archal se cachait dans un nuage de carton, — je devrais dire de parchemins, où s'inscrivaient les compromis, les promesses, les obligations, les patentes, les pensions, le prix de chaque vote porté ou retiré, la faveur des dieux du monde, plaise ou non au Dieu du ciel, auquel on donnait un vicaire. Cependant Raniero Zeno esquisse le profil de quelques autres cardinaux qui me paraissent curieux. Ludovisio, dit-il, a un esprit très-vif, plein de ressources, capable de gouverner, et le convoitant ardemment, ne se souciant guère des conseils, fier, tranchant du maître, de politique ambiguë. Il négocie avec habileté et ruse; il est tenace et sent fortement de lui-même. Il prouva sa

capacité dans le conclave lorsque, avec une suite peu nombreuse, hardi, insinuant, il réduisit son adversaire à la retraite, et, rejetant les candidats de Borghese, enleva Barbarino. L'art espagnol prévaut en lui et corrompt son goût. Borghese est mou et efféminé. Aldobrandino est médiocre; il entend la politique. Il est extrêmement gras, et à cause de cela presque toujours infirme. Sforza est un homme à vie joyeuse, plus soldat que prêtre. Farnese est aimé; il songe à ses affaires et habite plus ses fiefs que la cour. La goutte l'a recoquillé de façon qu'il peut à peine se tenir debout. Bevilacqua excède en compliments; il ne vaut pas grand'chose dans les négociations, n'a pas de santé, suit la France. Peretti a trahi les espérances qu'on avait fondées sur lui; il fait peu de bruit, il est froid, retiré, ne montre aucune préférence dans ses affections, joue l'Italien. Madruzzo passe pour Espagnol; peut-être il ne l'est pas. En tout cas, il dit librement ce qu'il pense. Dietristein est Autrichien. Il est fidèle à l'Empereur, qui ne le charge pas de ses commissions à cause de son incapacité naturelle; il ne réussit jamais. Sourdis est fort volage; il semble qu'il ait fait serment de n'être jamais de l'avis de personne, et, si quelqu'un est du sien, il trouve mille raisons pour changer. Pio a des manières convenables; il s'agite beaucoup pour les amis, a une grande présomption, penche vers la France. Deti vit à la cour exilé de la cour, tellement il a été maltraité par les maladies de son intempérance. Il est inutile à soi-même et aux autres; personne ne se soucie de lui. Zapata vécut à Rome en bon camarade, délié, spirituel, toujours agréable. Il manifesta à Naples un caractère atroce, fit des massacres, peut-être pas injustes, certainement inopportuns. On n'a pu jamais trop se fier à lui; il est Espagnol en tout. Savoia a les manières

de prince; il est modeste et simple, et cache sa pensée sous le masque de la modestie. Si les péchés de jeunesse ne nuisaient pas à Rivarola, il pourrait courir comme un autre. Borgia est l'Espagnol le plus modeste de l'Espagne, nation de fanfarons; agréable dans les négociations, caractère doux, apte et fin à traiter, meilleur ambassadeur que cardinal. Ubaldini est fort capable, âpre à la besogne, parlant librement et bien, obstiné. Capponi est ingrat et vénal, vif, meilleur administrateur de justice que politique, ayant en politique des idées ridicules. Orsini a la figure et les manières gentilles. Il est passé de la France à l'Espagne avec peu de profit; il s'est donné au spiritualisme, jouit des richesses, sait peu des affaires du monde et est tout jésuite, Santa Severina est sombre, infidèle, faux. Il voulut être pape; je lui fis savoir que Venise l'écartait. Roma est l'exemple de ce que fait à Rome la fortune pour des gens de son espèce; il vit à part et est un reproche honteux contre Borghese pour une telle promotion. Gaetani est tout Espagnol, circonspect; il a l'esprit élevé, écrit bien, surtout lorsqu'il est sarcastique. Queva est un grand diplomate, funeste à l'Italie.

La dissension entre les deux généralissimes commença dans les congrégations préalables. Ludovisio et Borghese n'avaient dans leurs caractères aucun point de contact qui leur prescrivît de se rapprocher. Borghese était homme du monde, Ludovisio homme d'Église; l'un était de son siècle, l'autre un anachronisme, et même incomplet. Dans les premières escarmouches, avant d'entrer en conclave, Ludovisio l'emporta sur Borghese. Les indifférents étaient pour le premier. On engagea l'action en sondant l'intention de l'Espagne sur Aracœli, que, dans le dernier conclave, les Espagnols avaient repoussé. Ludovisio, en provo-

quant cette explication, voulait, comme nous avons dit, mettre Borghese dans la nécessité ou de contrarier le roi catholique, ou de choquer ses créatures, en résistant à ce qu'une d'elles fût mise en discussion. Le duc de Pastrana vint en aide à Borghese. La cour d'Espagne avait tout récemment indiqué Aracœli parmi ses exclus. Pastrana avait même demandé l'exclusion directement à Borghese et à Ludovisio. Celui-ci ne pouvait pas la refuser. Borghese, ne tenant pas à ce candidat, se résigna à la demande, et, ne l'appuyant point, dit aux siens que, le sachant mal vu par les Espagnols, il ne voulait pas l'exposer à un échec. Le duc de Pastrana, ne le voyant pas proposé ouvertement par Ludovisio, ni soutenu par Borghese, se crut délivré sans trop d'éclat d'un candidat fâcheux (1).

Cette exclusion arrangée avant le conclave, les Espagnols discutèrent s'il fallait publier, avant de se renfermer pour l'élection, les noms des sujets que Sa Majesté Catholique refusait, ou bien se taire et proclamer l'exclusion au fur et à mesure qu'on aurait mis des candidats déplaisants sur le tapis. Doria et quelques autres étaient pour remettre cette défense odieuse au moment où elle serait devenue inévitable ; Borgia, qui

(1) L'ambassadeur du duc de Savoie donne une autre version, mais qui aboutit à la même conclusion dans sa dépêche du 17 juillet, puis il ajoute : « Plus nous approchons de la clôture du conclave, plus le nombre des éligibles se restreint. D'une part, les difficultés que rencontrent Santa Susanna, qui s'est volontairement mis de côté, et Aracœli, que l'on écarte adroitement ; d'autre part, les espérances de Susa, Campori, Vercelli, Ascoli, Cremona, Cennini, s'accroissent. Si Borghese sait agir, une de ses créatures sortira pape du conclave. Les Espagnols ont donné l'exclusion à Caraffa et à Borromeo. »

devait prononcer la parole du roi, craignant d'être surpris comme l'avait été Avila lors du conclave de Léon XI, voulut que l'exclusion fût préalable. Les ambassadeurs Pastrana et Albuquerque pensaient qu'il fallait s'expliquer contre Aracœli et Borromeo, et se réserver au sujet de Monti et de Caraffa, dont la candidature leur paraissait moins probable. Aussi le jour de l'entrée en conclave, le 19 juillet, ces deux ambassadeurs, en faisant leur visite aux cardinaux, se déclarèrent-ils contre Borromeo (1) et Aracœli, tandis que l'ambassadeur de France faisait entendre que Sa Majesté Très-Chrétienne avait certaines répugnances pour quelques cardinaux, dont Bentivoglio et Savoia et les ambassadeurs de l'Empire, de Venise et de Toscane parlaient en termes généraux.

---

(1) Ippolito Buondelmonti, résident du grand-duc à Milan, mandait, les 26 juillet et 9 août, que le duc de Feria, gouverneur, lui avait assuré que Sa Majesté Catholique écartait Borromeo, archevêque de Milan, « tout en lui donnant le magnifique fief d'Angiera, sur le lac Majeur. Comment cela s'accorde-t-il avec l'exclusion ? » Mais Averardo Medici, écrivant de Madrid au grand-duc, le 25 juillet et le 3 août, confirmait cette nouvelle : « On dit ici qu'on ne veut proposer aucun sujet nominativement, et que ce sont les ordres donnés à Rome au duc de Pastrana. On exclut seulement Borromeo et Caraffa. Zapata ne va point à Rome. Sandoval se donne comme malade pour rester ici. Savoia s'offre au service du roi. » Et Buondelmonti lui-même note, dans sa dépêche du 19 juillet, « que le duc de Feria tient prisonnier dans le château de Pavie, depuis six mois, le comte Charles Borromeo, l'aîné des neveux du cardinal. »

II

Les cardinaux entrèrent en conclave le 19 juillet 1623. Quelle était la situation du collége?

Le comte d'Elci écrivait le 20 juillet au grand-duc : « Le conclave fut fermé hier soir. J'ai peu à rapporter. A cause de la nouvelle bulle, on a fait peu de pratiques ouvertes. Les Espagnols ont déclaré que Borromeo, Caraffa, Aracœli, ne jouissaient point de la confiance de Philippe IV. Borghese a promis aux Espagnols de les seconder pour Aracœli; Ludovisio s'en plaint. Les ambassadeurs ont à ce propos expédié un courrier à Madrid, afin de provoquer un contre-ordre pour Aracœli. L'exclusion de Borromeo est justifiée par l'amitié de ce cardinal pour le duc de Savoie. Celle de Caraffa était inutile; ce cardinal n'a aucune importance. Ludovisio, ainsi que les Espagnols et les Français, accepterait volontiers Santa Susanna après Aracœli; mais Borghese ne l'agrée point. Santa Susanna serait pape s'il arrivait à rassurer Borghese sur sa personne. Les yeux sont fixés sur Borghese, qui est le plus puissant et qui a plusieurs créatures capables qu'il veut essayer. Il désire avant tout autre Campori, malgré l'échec du dernier conclave et l'opposition de Ludovisio et des vieux, qui concourent à la tiare avec ce candidat. Les affaires de Campori sont donc désespérées. Suivent Mellini et Varallo, abhorrés par Ludovisio et harcelés par d'autres inimitiés privées dans le collége. En sorte qu'il ne faut compter non plus sur ceux-ci, malgré le désir des Espagnols et de Borghese. Scaglia et Ascoli ne sont pas considérés, et le trop grand empressement de Scaglia a révolté plus d'un car-

dinal. On croit Barbarino convenable, mais trop jeune, et lui-même ne veut pas être proposé. Cependant, si Borghese incline à la promotion d'une de ses créatures plus jeunes, Ludovisio accepterait Barbarino. Borghese veut Cennini; Pignatelli s'y oppose, ainsi que Ludovisio et Savoia : on le croit un homme de valeur et trop familier de Borghese, ainsi que Campori. Voilà pour les Borghese. Il y a maintenant les Sixte V, c'est-à-dire Sauli et Monti. Les princes sollicitent pour Sauli; les Aldobrandino le rejettent, bien que Gaetani et Farnese aient fait espérer qu'ils ne s'opposeraient guère. En secret cependant Farnese et Ludovisio le repoussent, car Grégoire XV fit décapiter un parent de Sauli, lequel avait écrit une satire contre les cardinaux, malgré qu'il eût demandé à Sauli si ce poëte était son parent. Monti n'a ni amis ni ennemis. Il a peu fait pour le saint-siége, et on lui pardonne ses fautes de jeunesse à cause de la tranquillité qu'il conserve en sa vieillesse. Il lui est utile d'être considéré comme un homme agréable et tranquille, bien que peu libéral, et d'être vieux, bien que décrépit. L'amitié de Votre Altesse lui sert d'un côté, lui nuit de l'autre. Les Espagnols ne le repoussent pas; les Français promettent, si Savoia n'agit pas à contre-sens; Ludovisio et Farnese s'engagent, mais les Aldobrandino résistent, et Borghese ne l'acceptera que lorsqu'il n'aura plus aucun espoir pour les siens. Les espérances de Votre Altesse restent donc dans les limbes, — sauf à se relever, au conclave fatigué et ennuyé (1). Bandini est très-bien auprès de tout le monde.

---

(1) Nicolini écrivait au ministre Pichena la même chose, en ajoutant que Savoia écartait Monti ouvertement, à cause de la maison Médicis. « Puis, Borghese va avec Savoia. Ludovisio ne se

Aldobrandino le désire; malgré cela, Borghese s'oppose, et Savoia s'offre à l'appuyer. Interpellé, je répondis que Votre Altesse n'avait aucun motif de répulsion, Bandini a bien d'autres difficultés à vaincre. Ginnasio se leurre tout seul de grandes espérances; personne ne l'exclut, personne ne le veut. Sa plus grande difficulté est sa grande amitié pour le connétable Colonna, car Ludovisio et Borghese, qui goûtent fort peu ces Colonna, ne feront aucun frais pour le pousser. Gaetano et Sagrati l'excluent ouvertement. San Severino est un bon chevalier, mais cardinal nouveau et inconnu. »

Les portes du conclave fermées, les deux bandes se trouvèrent l'une en face de l'autre. Borghese avait vingt-deux votes pour l'exclusion, — toutes les créatures de son oncle Paul V, excepté Capponi, Ubaldini et d'Este.

Mais hors l'exclusion, Borghese ne pouvait compter aveuglément sur ses cardinaux; car, assuré du secret par le vote au scrutin, obligatoire par la bulle de Grégoire, on n'obéissait pas toujours à la volonté du chef, on ne respectait pas ses desseins.

La bande de Ludovisio était moins compacte, car sous son drapeau s'étaient rangés d'autres cardinaux que ceux de Grégoire XV. Farnese dirigeait la faction, par consentement respectueux de Ludovisio. Borromeo se battait dans ces rangs, ainsi que cinq cardinaux de Clément VIII, par dévouement à Aldobrandino, c'est-à-dire Bandini, Deti, Ginnasio, Madruzzo et Pio. Puis les trois qui abandonnaient Borghese, et Zolleren, en tout ce qui ne contrariait point les intérêts de la mai-

---

déclare point mais se tient dans le vague de concourir pour le sujet le plus convenable. » Dépêche du 20 juillet 1623.

son d'Autriche : en un mot, dix-neuf voix. Ces cardinaux, ne pouvant proprement compter sur la papauté pour eux-mêmes, marchaient serrés lorsqu'il s'agissait de battre un ennemi (1), aidés en cela par les papables de Paul V et par Medici qui, quoique entré avec l'intention de rester neutre, ainsi que Savoia, avait fini par s'annexer à Ludovisio, comme Savoia à Borghese.

Venaient ensuite les dissidents. Sauli et Monti guerroyaient pour leur propre compte. Peretti obéissait à son instinct, et dans les cas douteux à Medici. Celui-ci entretenait des intelligences dans le camp de Borghese, où il avait des votes à sa disposition. Bevilacqua suivait Savoia, lorsqu'il ne se jetait pas tantôt à Aldobrandino, tantôt à Borghese. Sforza allait avec les Espagnols, surtout lorsqu'il s'agissait des vieux. Les trois Espagnols tâchaient de se conserver indépendants, toutes les fois qu'on ne discutait point de sujets interdits par leur roi, quoique Pastrana leur eût enjoint de se tenir avec Borghese, qui appuyait les exclusions du roi. Des Français, il n'y en eut aucun de la France même.

Disposés ainsi, le matin du 20 juillet, les cardinaux vinrent au premier scrutin. On restait sur la défensive, une partie observant l'autre. Par conséquent, chaque parti donna ses votes aux siens, ou à *nemini*. Bandini, le premier exposé au feu, eut treize voix et quatre accès. Le soir il en eut vingt-deux, ce qui laissa respirer Ludovisio, espérant avec Bandini faire démordre Bor-

(1) Lotti, conclaviste de Medici, mandait le 18 juillet : « Ludovisio assure qu'il a l'exclusion certaine de toutes les créatures de Borghese. »

ghese de ses trois sujets choisis : Mellini, Campori et Cennini. Mais, le lendemain, ce même Bandini descendit à douze votes, et entrèrent en scène Mellini et Santa Susanna. Ludovisio eut tort de mettre en avant du premier coup son meilleur capitaine, malgré l'avis de Farnese, qui conseillait de laisser le collége jeter sa gourme sur un sujet moins caractéristique. Bandini était la bête noire de Borghese. Ludovisio eut l'innocence de vouloir essayer si quelqu'une des créatures de Borghese déserterait. Borghese eut le calme, après le refus de Savelli, de ne pas se mettre lui-même à la tête d'une exclusion publique de Bandini, et répondit en présentant Mellini le lendemain. Il avait parlé à Sforza, d'Este, Bevilacqua et passé le mot d'ordre aux siens. Mellini eut vingt-six votes. Ludovisio parut décontenancé. Sforza, vieux partisan, conseilla à Borghese de serrer les files et de porter dès le lendemain même Mellini au pontificat. Il fallait agir sur Medici, Borromeo, Ubaldini, Pio, Capponi, auxquels personne n'avait soufflé mot, et cependant amis de Mellini. Aldobrandino, quoique à Ludovisio, aurait suivi ses amis et Savoia, lequel obéissait aux ordres de la France que d'Este lui communiquait. Mellini, d'ailleurs, était parmi les confidents du roi d'Espagne, et les principales créatures de Ludovisio étaient aux gages, ou adhérents, ou sujets de ce prince. Borghese ne sut se décider, croyant que les vingt-six voix de Mellini, plutôt que des votes sincères et sympathiques, exprimaient une protestation ou un épouventail contre Bandini et Ludovisio. Les vieillards, en outre, n'auraient pas voté lorsqu'il se serait agi sérieusement de le faire, ne voulant pas se suicider dès le premier jour du conclave, avant d'avoir été désabusés. Néanmoins Borghese voulut essayer. La nuit tombée, il se déguisa et s'en alla chez Medici, tandis que Mellini,

ayant également changé d'habit, se rendait chez Bandini. Les autres allèrent tous en mission où les chefs les croyaient utiles. Sforza sonda Borromeo. Tous ne reçurent qu'une réponse : — La bulle nous laisse le temps de traiter, rien ne nous force à la précipitation, nous sommes bien disposés, seulement nous sentons le devoir d'en donner communication à Ludovisio, et il serait bon que vous le fassiez vous-mêmes, ne fût-ce que pour ôter à Ludovisio, par cette courtoisie, le prétexte d'une exclusion brutale. Borghese suit le conseil. Il envoie Crescenzio, qui avait un penchant naturel aux négociations, mais qui eut la maladresse de se présenter à Ludovisio en le sommant de se prononcer immédiatement. C'était donner beau jeu au neveu de Grégoire XV. Il dit : « Il faut que j'en parle d'abord aux miens. » Jamais il ne voulut démordre de cette décision, quoique, par l'audace de la proposition, il soupçonnât la situation beaucoup plus grave et les forces de l'ennemi beaucoup plus nombreuses.

Ludovisio toutefois se rendit aux cellules d'Ubaldini et de Capponi et les convoqua chez lui, ainsi que Pio, Aldobrandino et plusieurs autres de ses créatures. Gaetano intervint à la réunion en chemise, enveloppé dans sa houppelande cramoisie, un bonnet blanc sur la tête. Il n'avait pas pu mettre la main sur ses conclavistes pour l'habiller. Cela égaya la conférence pendant toute la nuit ; mais pendant toute la nuit aussi on travailla. Le lendemain, Ludovisio avait réuni trente-trois voix pour l'exclusion. Or, comme il devait à Borghese une réponse à la proposition de Crescenzio, il envoya Gozzadini pour lui dire, avant le scrutin, qu'ayant consulté les siens, ils s'étaient tous déclarés contraires à cette élection.

— Je connaissais d'avance les intentions de Sa Sei-

gneurie Illustrissime Ludovisio, répond Borghese; je les connaissais du vivant de son oncle par les injustices qui furent prodiguées aux créatures du mien. Cependant je ne me vengerai pas pendant le siége vacant : j'attends le nouveau pontife.

— Vous faites bien, monseigneur, reprend Gozzadini; il vaut mieux souffleter avec la main d'un autre et montrer un visage souriant. Votre Seigneurie Illustrissime est passée maître en courtoisie.

L'imprudente explosion de colère de Borghese fut adroitement exploitée par Ludovisio avec les adhérents mêmes de Borghese, qui se croyaient aussi dignes du pontificat que Mellini. Ils s'en plaignirent à Borghese, qui répondit :

— C'est ainsi que me fit dire Pierre Aldobrandino, après la mort de mon oncle !

On vint au ballottage. Il y avait trente-quatre cardinaux en conclave. Mellini eut vingt votes. Il vota pour *nemini*. Ludovisio, quoique de nature expansive et violente, sut contenir sa joie. Seulement, ayant rencontré Savoia devant la salle royale, et sachant que ce cardinal avait donné une vive impulsion à la promotion de Mellini, il se plaignit que, contrairement à la parole donnée, il eût patronné ce sujet. A quoi Savoia répondit :

— Monseigneur, ne parlez pas de tenir la parole avec mes égaux avant d'y bien réfléchir. Rappelez-vous seulement que vous m'avez promis de ne pas songer à Bandini, et que vous avez préparé son exaltation avec tant d'éclat.

L'abbé Scaglia mandait au duc de Savoie, à la date du 22 juillet : « Les cardinaux en conclave s'amusent. Ils donnent leurs votes à la diable — *a sproposito*, — pour enfoncer ceux qui ont le plus de chance de réussir.

Medici est sorti malade. On a découvert que Mellini, Scaglia et Varallo avaient formé une association pour s'aider mutuellement. Jusqu'ici rien d'important, excepté quelques mots bien doux échangés entre Borghese et Capponi. Par cette chaleur, les cardinaux sont très-mal. » Ce Mellini avait promis aussi aux Ludovisio de donner à son neveu la veuve d'Aldobrandino, ce qui refroidit Borghese pour le prôner (1). Lotti, de son côté, mandait du conclave, le 23 juillet : « Nous ne faisons rien : on perd le temps dans les scrutins. On lessive les créatures de Borghese, Ludovisio et Aldobrandino, pour en arriver à un tiers, par fatigue. Les choses donc vont toutes seules. Les Espagnols, qui essayèrent une réconciliation entre Borghese et Ludovisio, échouèrent. Borghese, ayant consulté Borromeo, les Espagnols effrayés coururent le conclave toute la soirée. Ils se trompaient. Madruzzo se joue à sa façon. Il demanda à Scaglia si, lui aussi, voulait monter sur l'âne et se faire fustiger; à Cennini, s'il lui semblait avoir figure de pape ! et riait grassement. Il dit à Lanti qu'il n'eût à s'attendre jamais qu'il donnât son vote à un cardinal plus jeune que lui ; à Ascoli, que la tiare n'était pas un morceau pour un moine ! Madruzzo est Allemand. »

La rivalité, en effet, entre les deux chefs prenait les allures de l'inimitié. A peine s'ils se saluaient froidement, hautainement. Cela blessait les apparences. Borgia, Savoia et Medici, redoutant que cela ne blessât à la fin les convenances, s'interposèrent pour ménager un

(1) Dépêche de Corradini au duc de Modène, du 6 août. Il ajoute : « Un courrier d'Allemagne porta l'ordre aux cardinaux allemands de marcher d'accord avec les Espagnols. »

rapprochement. Ils trouvèrent Ludovisio très-souple, car il voyait dans sa souplesse un moyen de réussir. Le lendemain donc, après le scrutin, dans la chapelle, en présence de tout le collége, Ludovisio s'approcha de Borghese et lui tendit la main. Borghese accueillit les avances en grand seigneur et y répondit avec cette courtoisie froide et acérée qui satisfait la personne, mais bouleverse l'âme. Les cardinaux applaudirent à cette réconciliation. Mais on comprit sans beaucoup de peine qu'elle n'adoucissait nullement les esprits. En sorte que les médiateurs eux-mêmes crurent qu'il était inutile, et peut-être blessant, de chercher en ce moment quelque moyen de donner une consistance quelconque à cette paix bâclée. On resta donc trois ou quatre jours sans rien essayer. Mais la menace d'un conclave long et fastidieux pesait sur tout le monde.

On songea à raccorder les divergences sur des sujets indifférents. Il y en avait trois : Sauli, Monti et Ginnasio. Ce dernier n'était ami ni de Ludovisio ni de Borghese, à cause de son grand attachement pour Aldobrandino. Mais les créatures de Borghese craignaient qu'étant obligé de choisir en dehors d'elles, il ne se vît contraint à accepter Sauli, son ennemi implacable. Rivarola, Savelli et Serra s'efforcèrent de calmer le ressentiment que Borghese nourrissait contre Ginnasio, afin de le tenir prêt à toutes les éventualités. En faveur de Monti s'interposaient Lotti et Cinzio Medici, conclavistes de Medici, plus aimés par Borghese que par leur maître. Pour Sauli se remuaient auprès d'Aldobrandino Farnese et Gaetano, mais avec si peu de profit, qu'ils perdirent vite l'espoir même d'un dépôt en la personne de ce cardinal, lorsque le conclave serait fatigué. Aldobrandino étant contraire, Ludovisio reculait, tandis que Borghese fuyait. L'espoir de

l'intervention des tiers s'évanouit donc bientôt, d'autant plus que Borghese ne cessait de se montrer très-attaché aux siens, et que Ludovisio, en outre des siens, caressait aussi l'espoir de ces créatures de Borghese qui l'avaient favorisé dans l'exclusion de Mellini.

Ludovisio essaya un autre coup. Il fit proposer à Borghese de choisir parmi trois de ses propres créatures, que Ludovisio aurait la générosité de lui indiquer, et pour lesquelles il s'offrait à voter. Le but de Ludovisio était, ou au moins il parut tel à Borghese, de lui aliéner les deux créatures qu'il aurait négligées et de faire échouer celle qu'il eût préférée, par une combinaison de ces différentes sous-factions dans lesquelles le conclave était fractionné. Borghese repoussa l'offre, si même, au dire de Ludovisio, il ne se méfiait de presque tous ses adhérents. Le collége murmurait.

Borgia, qui portait la voix pour le roi d'Espagne, voulut arriver par un autre chemin. Il ambitionnait le rôle de médiateur ; mais, en réalité, il devait favoriser Borghese par ordre du duc de Pastrana, auquel Borghese assurait les exclusions d'Espagne. Avec les apparences donc de proposer des candidats agréables à sa couronne, Borgia donnait à Ludovisio le choix des amis les plus chers et les plus convoités de Borghese. Il l'acculait adroitement à la nécessité ou de se déclarer contre l'Espagne, ou de faire les affaires de Borghese, ou de frapper des nouvelles exclusions, et de se rendre ainsi odieux au collége. Ludovisio, les siens consultés, répondit : — C'est à Borghese, qui connaît ses cardinaux mieux que personne, de désigner le candidat qui lui convient; c'est à moi de voir si je puis le seconder et avec combien de voix.

Cette réponse déjoua la médiation de Borgia, car Borghese ne redoutait rien tant que de se déclarer en

faveur d'un de ses cardinaux, et de courir le danger de déplaire aux autres. Borgia, qui, dans le fond, tendait avec les Espagnols vers Ludovisio malgré les ordres du roi, sentit sans peine que Ludovisio écartait toute médiation ultérieure.

Les deux parties restaient inexorablement fixes dans leur détermination : Borghese et Ludovisio voulaient chacun un pape dévoué, tiré de leur propre parti. Borgia, qui jouait toujours son rôle à contre cœur, entama des pourparlers pour Sauli, auquel Borghese finissait par se résigner, voyant les difficultés redoubler, d'autre part, contre ce candidat. D'Este fait reparaître Campori avec de bonnes raisons, que tout le monde trouve mauvaises. On commençait à perdre la boussole, et Dietristein demandait aux cardinaux et aux conclavistes : — *Qui tiaple ferez-fous babe.* En effet, Varallo, parce que de trois ans plus jeune que Borghese ; Madruzzo, parce que Autrichien ; Ascoli, parce que personne ne voulait de lui, ce dont il se montrait tout penaud ; Caraffa et Aracœli, parce qu'ils se savaient disgraciés par l'Espagne ; Santa Susanna, parce qu'il paraissait convaincu qu'avec la nouvelle bulle il était impossible de créer le pape ; Cennini et Campori, parce que la défaite leur avait ôté tout espoir ; Scaglia, Gaetano, San Severino, Sagrati... bref, personne ne se voyait plus possible, tous se retiraient avec rage ou résignation en arrière et invoquaient... le Saint-Esprit? non : l'inconnu, les ambassadeurs. Mais l'inconnu était encore très-ténébreux, les ambassadeurs étaient inébranlables. Borgia fit même du bruit contre tout le monde, lorsqu'un beau matin les votes, qui n'avaient pas cessé de tomber sur Mellini et sur Varallo, passèrent d'un coup sur Borromeo, — un autre des exclus d'Espagne, — sans que l'on pût de-

viner de quel côté cette faveur lui était arrivée. Cela dura ainsi du dimanche 23 juillet jusqu'au samedi 29.

Le 26, Lotti mandait : « Toutes les créatures de Ludovisio et de Borghese ont été exclues jusqu'ici, excepté Scaglia et Ginnasio, dont on n'a rien à craindre. Mellini a sombré ; Bandini, pire encore : tout le monde demande de ne pas être proposé. Toute l'affaire est donc en ceci, à qui criera le premier : « Je suis fatigué ! » Les jeunes disent que les vieux mourront de souffrance ou naturellement. La plus grande difficulté est de tenir ferme les vieux et de laisser Borghese se dissiper. »

L'abbé Scaglia écrivait, à la date du 29, au duc de Savoie : « Ce qui est arrivé de plus remarquable dans le conclave, c'est la proposition de Ludovisio à Borghese de nommer une créature de Paul V. Borghese accepta : Ludovisio nomma Aracœli, Santa Susanna, Scaglia et Conti. Borghese demanda que Ludovisio donnât tous ses votes à quelqu'un de ces sujets ; il en aurait complété le nombre par l'accès et achevé l'élection. Ludovisio n'agréa point cette réponse vague et retourna à Bandini, le plus redouté par Borghese. Celui-ci riposta en mettant en avant Mellini, le plus haï par Ludovisio. On gaspille le temps ainsi. Borgia essaye le rôle de médiateur, et en son nom, non pas comme ministre d'Espagne, il propose Ginnasio et Scaglia. Bentivoglio s'escrime bien, et il est bien conseillé. L'ambassadeur de France a fait des remontrances à Aillè de ce que le vieux collége se plaint que la faction de son roi vise moins à servir Sa Majesté qu'à contenter Borghese. Aillè a répondu que l'honneur et les intérêts de la France étaient bien soignés. »

III

Les négociations, malgré cela, continuèrent. Voici les dépêches de Lotti et de Scaglia par ordre de date. Lotti mandait, toujours du conclave, les 30 et 31 juillet : « On dit tant de choses sur cette excommunication que je m'étais presque décidé à ne plus écrire ; mais je ne sais résister à la tentation. Rien ne marche ici : nous sommes occupés à détruire. Farnese me disait en soupirant, hier soir, qu'il ne voyait plus le moyen de sortir d'ici. Cependant le temps d'entrer en danse approche. Madruzzo est guéri, et personne ne montre maintenant de vouloir se donner d'autres maladies. Il ne serait pas impossible que Borghese aussi commençât à s'ennuyer de rester cloîtré. » Puis le 2 août : « Depuis hier les choses marchent et ne vont pas bien pour nous. Hier, Santa Susanna attrapa vingt-quatre votes ; Borghese en est peiné et soupçonne Borromeo, Medici et Farnese. Dans la chapelle, à l'ordinaire, on combat avec Santa Susanna et Mellini. D'Este et les Français voudraient mettre en avant Ginnasio. Borghese ne se résignera jamais à un tel pape. »

Le 4 août, Lotti ajoutait : « La négociation de Santa Susanna s'est évanouie. Cette nuit, Savoia traita pour Aracœli ; les Espagnols sont en colère. Nous et les amis ne l'appuions point. » A la même date écrivaient le comte d'Elci, Nicolini et Vibo, secrétaire du cardinal de Savoia. Le premier mandait : « Pressé par les Espagnols, par Ludovisio et par quelques-unes de ses créatures, Borghese reste douteux sur Ginnasio. Il est à craindre que, ballotté ainsi il ne tombe dans un des Aldobrandini sans que personne lui en sache gré. Bar-

barino commence à fixer les yeux et éveiller quelque espoir, car les vieux n'ont pas assez de force pour repousser, à cause de l'âge, un cardinal qu'aucun prince ne rejette. Pastrana a désapprouvé la conduite de Borgia d'avoir soutenu Santa Susanna et déplu à Borghese. On ne comprend pas que Savoia ait, lui aussi, commis cette faute. On ne parle pas encore de Sauli. Il est Gênois : et aux exceptions vieilles et nouvelles, on ajoute qu'il ne veut pas faire l'ecclésiastique, qu'il ne dit pas la messe et n'y assiste même pas. Dans les scrutins, jusqu'ici n'ont retenti que les noms de Bandini, Mellini, Borromeo et Santa Susanna. Il reste encore les créatures les plus prônées par Borghese, c'est-à-dire Campori, Cennini, Barbarino et les deux moines. Borghese est effrayé. »

« Scrutin sur scrutin, écrit Nicolini, sans aboutir à rien. Borghese n'a pas encore proposé les candidats qu'il désire ; il a uniquement manœuvré pour fatiguer et ennuyer ses adversaires. Les plus tenaces pour l'exclusion sont les vieillards ; et il y en a vingt-deux au-dessus de soixante ans, tout prêts à l'exclusion, lents à l'inclusion (1). Ludovisio, avec le concours de Borghese, voulut essayer Barbarino; celui-ci, très-habile, connaissant son âge de cinquante-six ans, s'opposa. Borghese a fait accuser Borgia auprès de Pastrana comme peu soucieux des intérêts du roi. Pastrana a dissimulé. Monti est le moins combattu des trois vieux cardinaux possibles. On l'acceptera comme dépôt. On reproche à Ginnasio l'avarice et le conné-

(1) « La plus grande difficulté, c'est cette expulsion insaisissable de vingt-deux aspirants à la papauté mus par un seul et même intérêt. » Nicolini, dépêche du 5 août.

table; à Sauli, Manfroni et sa femme, et de n'avoir pas assisté aux cérémonies en Saint-Pierre. Plusieurs malades en conclave.

En effet, Vibo mandait au duc de Savoie, à la même date : « Les cardinaux Peretti et Gherardi sont sortis du conclave, et quinze ou seize conclavistes sont malades, ainsi que Farnese, Valiero et Borghese. Si la chose continue, le nombre s'accroîtra. Cependant voilà dix-sept jours que nous sommes ici, et les difficultés sont plus graves qu'au premier jour. Les craintes, les soupcons, les inimitiés, les intérêts et les autres passions conduiront l'affaire avec une grande langueur. Nous ne viendrons jamais à bout de mettre ensemble trente-sept voix, nécessaires pour l'élection, parmi des factions si contraires, et où les promesses et les infidélités aux promesses sont si faciles. Borghese est plus fort, Ludovisio est bien fin. L'Espagnol a ses intérêts à part, nageant entre deux eaux, ainsi que le Florentin, uni à Farnese. Notre cardinal de Savoie est ici presque seul, bien qu'il se soit acquis une très-grande autorité. Tout ce qui s'est passé ici n'a été que ruse, Ludovisio portant Bandini, et Borghese Mellini. Tous les essais que l'on projette avortent. Borghese ne veut démordre de ses créatures. Les cardinaux se fâchent de cette reclusion; S. A. le prince de Savoie s'y plaît et écoute tout le monde. Il voudrait amener une conclusion dans la personne d'Aracœli ou de Borromeo, ou bien de Barbarino ou de Ginnasio. Nous attendons les cardinaux français, qui viendront nous fortifier. »

Enfin, le 5 août, la veille de l'élection, Lotti écrivait : « Ginnasio ne prend point; Borghese le réprouve intérieurement et m'a prié de lui créer des obstacles par l'intermédiaire de mon maître. Borghese verrait

triompher ses ennemis, par Ginnasio et ses parentés, et Borghese a des beaux-frères qui l'environnent et ne cessent de lui prêcher de ces raisons qui arrêteraient non-seulement un homme, mais une rivière. L'essai de Savoia en faveur d'Aracœli a manqué. Et nous restons, comme toujours, à qui se fatiguera le premier. » Scaglia confirme les mêmes nouvelles, à la même date.

La situation est donc celle-ci, esquissée par Lotti, dans sa dépêche posthume du 11 août, à madame la grande-duchesse : « Aracœli était exclu par les Espagnols, Santa Susanna par Borghese lui-même ; Campori avait contre lui les deux partis, Mellini et Varallo étaient ennemis déclarés de Ludovisio ; on ne voulait pas de Cennini parce qu'il avait déjà mangé le pain de Borghese ; de Scaglia, parce que trop intime de Mellini ; personne ne se souciait d'Ascoli, et l'on n'avait jamais songé à Lante, parce que Ludovisio le redoutait ; en sorte qu'il ne restait que Barbarino, auquel, vu surtout sa jeunesse et sa vigoureuse santé, tout semblait s'opposer. »

Voilà le prologue. Nous allons voir la pièce.

IV

Un soir, en se promenant au Belvédère, Borgia et Ludovisio causaient naturellement de l'élection. Borgia passait en revue les papables l'un après l'autre, sondant, sans faire semblant, les dispositions et l'esprit de son interlocuteur. Au nom de Barbarino, jeté là au milieu des autres, Ludovisio bondit, comme frappé d'un rayon de lumière, et sa figure se déride. Borgia insiste. L'autre s'écrie à la fin :

— Si Borghese le veut, va pour Barbarino !

Il était tard, on rentra. Après souper, Gaetano entre dans la cellule de Ludovisio, son voisin. Celui-ci lui demande son avis sur Barbarino. Gaetano approuve. On le discute. Il fallait trente-quatre votes. Ils commencent à compter et s'exaltent au point de croire qu'ils pourraient se passer de Borghese, dont Barbarino était la créature. Ils comptaient les créatures de Grégoire, les plus jeunes de Clément, Farnese, Medici, Borromeo et leurs adhérents, deux des Florentins, Capponi et Ubaldini, deux Espagnols, puis Doria, puis Zelleren, puis d'Este et Savoia, ce qui faisait vingt et un votes. Borghese n'aurait dû apporter qu'un contingent de treize voix, qu'il pouvait très-bien fournir sans toucher ses farouches papables. L'Espagne, la France, le grand-duc agréaient ce sujet. Tout le collége le voyait sans méfiance.

Or, pour quelle raison Ludovisio s'emparait-il d'une créature de son rival et s'en faisait-il le promoteur ? Elle est très-simple.

Barbarino avait été fait cardinal par Paul V, sur la demande de la France, où Barbarino était légat, lorsque la cour de Versailles vit que le pape donnait la pourpre à Mellini, légat en Espagne. Paul V n'avait pu s'y refuser ; cependant, non-seulement il ne se montra jamais sympathique à ce cardinal, mais il le contraria, lui fit du tort, et peu s'en fallut qu'il ne le disgraciât, Barbarino ayant dit que la façade de Saint-Pierre, dont on examinait alors le projet, était bosselée de fautes d'architecture. Borghese ne l'avait pas invité une seule fois à Frascati, comme toutes les autres créatures de son oncle. Ainsi Barbarino se trouvait dans cette faction par hasard, y restait par convenance, et il eût été le dernier à qui Borghese aurait jamais songé. Ludovisio envoya donc Gaetano chez Barbarino, en

secret, et il se rendit personnellement chez Farnese, Aldobrandino et Medici. Tous accueillirent la proposition avec empressement, parce que tous étaient pressés, ennuyés.

— Je nommerais saint Pierre lui-même, dit Madruzzo ; allons en enfer, mais sortons d'ici, où je suis dévoré par les puces.

Ces cardinaux tâchèrent ensuite d'arranger directement leurs affaires avec Barbarino, principalement ses compatriotes Capponi et Ubaldini.

Gaetano fit son ouverture à Barbarino. Celui-ci le remercia, mais le pria de ne pas chauffer le traité avant d'en avoir donné communication à Borghese. Barbarino pensait charger de cette mission Pignatelli, ami intime de Borghese, et pria Torres de prendre le rôle de Gaetano, afin de ne pas éveiller des soupçons prématurés en se faisant voir avec lui. Barbarino se rencontra avec Pignatelli, qui accepta la mission avec empressement et envoya le chevalier Lotti. Celui-ci trouva Borghese bien disposé. Ludovisio, de son côté, le fit solliciter par Farnese. Borghese accueillit la proposition avec la même faveur, mais sans ardeur, pour ne pas violer, disait-il, les égards qu'il devait à ses papables.

Aussitôt cette pratique connue, un bruit immense s'élève dans le conclave. Les vieux, les papables, les créatures de Borghese ne tarissent plus de plaintes et de récriminations. Ennuyé et bien avisé, Barbarino lui-même prie Borghese et Ludovisio d'ensevelir son affaire, ou de la remettre à un moment plus opportun. Cela est fait. Le conclave retombe alors, comme nous avons vu, dans le calme plat, et l'on recommence à revenir sur les sujets déjà repoussés, on rechauffe les négociations déjà écloppées. On sollicite Lotti d'engager

Farnese à se rendre de nouveau chez Borghese pour lui proposer Scaglia :

— Certes, non, répond Farnese, c'est assez d'un échec!

On met sur le tapis Santa Susanna, une autre des créatures de Borghese, et également peu aimée. Le voyant étalé par ses adversaires, Borghese se déclare ouvertement contre lui. Cela monte Ludovisio. Borghese reprend Mellini.

Cette obstination choque bien du monde. Ludovisio apprête ses votes. Au scrutin du 2 août, Mellini réunit ses vingt-deux votes ordinaires, Santa Susanna vingt-quatre. Et dans le scrutin du soir, Mellini descend à vingt et un et Santa Susanna saute à vingt-cinq.

Borghese se plaint avec l'ambassadeur d'Espagne de la défection des Espagnols, que le duc de Pastrana rudoie vertement. Mais ni ces reproches ni les pratiques continuées la nuit du 3 août n'améliorent la situation. Mellini baisse à dix-neuf et Santa Susanna à vingt-deux voix. Ludovisio voyant son candidat se déprécier, le retire avant de l'avoir entièrement gaspillé, en disant :

— Je le reproposerai lorsque les cardinaux que l'on attend seront arrivés.

Sur ces entrefaites, le soir, Borghese tombe malade. Sforza, Farnese, Peretti, Priuli, Ghirardi, Pignatelli, Ginnasio, Valiero, San Severino, et Aldobrandino avaient déjà les fièvres. L'air du conclave était infecté. Les cardinaux qui n'aspiraient pas à la papauté murmuraient violemment. Les neutres se révoltaient. Il y avait un cri général contre Borghese, car Ludovisio menait sa barque fort habilement. Amis et ennemis ne savaient comprendre la façon de négocier de Borghese, qui s'obstinait à ne vouloir que les siens, et

lorsqu'on lui en proposait un, il le repoussait ou hésitait. Pour provoquer une diversion, Borghese fait répandre le bruit dans le conclave qu'on traitait sourdement pour Aracœli, et pour mieux accréditer la chose, il envoie Savelli chez Borgia, afin de s'offrir à faire l'exclusion de ce cardinal, mal vu par l'Espagne. Borgia donne dans le panneau et passe sa nuit debout, à condenser la foudre qui devait frapper ce pauvre moine qui, grattant sa gale, ne se doutait de rien.

Le 5 août, la fièvre reprend Borghese avec plus de force et acquiert le caractère d'une fièvre tierce. Il s'alarme, et, formant la résolution de sortir du conclave, appelle ses créatures dans sa cellule et leur annonce sa détermination, en les priant de se tenir unies, de lui rester fidèles, et de continuer à se laisser guider par sa parole, qui leur serait portée par le cardinal Leni. Il pensait ne pas s'éloigner du Vatican, afin d'être à la portée de leur continuer ses conseils. On lui promet tout.

Cette résolution de Borghese exaspère le collége. On y voit l'intention d'un prolongement indéfini du conclave, car Borghese ne serait pas sorti s'il n'eût trouvé ses exclusions assurées. Zelleren parle avec une grande véhémence de la violation des bulles, de l'impertinence, des méchants desseins contre le collége : « Il veut nous faire crever tous ici donc? » s'écrie-t-il. Les cardinaux indépendants, les mécontents, les vieux s'ameutent presque. On veut prendre la décision de lui défendre la sortie. Ludovisio, Pio, Medici, Gaetano, se rendent dans la cellule de Farnese, sur le point, lui aussi, de demander la permission de partir. On discute. Lui refuser l'autorisation de s'en aller semble odieux, la lui accorder, dangereux. On convient d'en finir. Le moyen, c'était de reprendre la

pratique de Barbarino. On le lui aurait annoncé, tandis que les cardinaux principaux, Medici, Farnèse, d'Este, Savoia et autres se seraient réunis sous la présidence de Borgia, à qui l'on donnait cette préférence pour tenir les Espagnols fermes contre les ordres de Pastrana et calmer la jalousie que ce triomphe des Français eût pu réveiller. Cela fait, ils se rendraient tous chez Borghese et le persuaderaient de la nécessité de clore le conclave et d'accéder sincèrement à Barbarino. Enfin on visiterait aussi Ludovisio pour achever la pratique. Ces résolutions furent approuvées. Mais comme l'heure du scrutin du soir approchait, on décida d'en remettre l'exécution à plus tard.

Au scrutin, Borghese demande la permission de s'éloigner du conclave pour aller se soigner dehors. On y consent facilement.

L'accord pris chez Farnèse subit quelques changements. Les Espagnols, et puis Savoia, et Valiero, les uns après les autres, vont voir Borghese afin de l'engager à ne pas partir avant d'avoir créé le pape et de se décider pour Barbarino. Borghese répond comme la première fois : « Je suis prêt, il faut vaincre seulement les difficultés des miens. » Mais avec Valiero il s'ouvrit mieux; il dit que Torres et les conclavistes de Ludovisio hantaient trop souvent la cellule de Barbarino, en sorte qu'on aurait pu croire que lui, Borghese, n'entrait pour rien dans l'élection et qu'il n'obtiendrait de ce pape aucune gratitude, ni aucune bienveillance. Valiero le calme. Gaetano va chez Borgia pour l'appeler chez Farnese et mettre à exécution le premier projet. C'était l'heure du souper. Borgia demande d'abord à *prendre une bouchée*. Capponi, sachant cela, quitte Ludovisio, court chez Borgia et l'arrache de table en grommelant. Borgia suit Capponi en grignotant des *biscottini* par

les corridors. Farnese envoie chercher Savoia avec beaucoup de distinction. Borgia le visite à son tour et y trouve Bentivoglio. Savoia était favorable. Ils discutent des votes à trouver. Bentivoglio quitte la cellule et se précipite chez Barbarino, pour accommoder ses affaires avant les autres. Barbarino soupait tranquillement. Borgia et. Savoia vont ensuite chez Farnese, puis chez Medici, qui avait déjà accaparé d'autres votes. Ils arrangent la pratique.

L'heure étant avancée et Borghese plus malade, ils remettent au lendemain de lui en donner communication. Quelques créatures de Borghese cependant, ayant eu connaissance du traité, se ménagent un arrangement avec Barbarino. Barbarino ne refuse rien. Pignatelli, malade, fait solliciter Borghese de céder. Borghese, décidé à sortir après le scrutin du lendemain, poussé par un de ses vieux, qui resta à son chevet toute la soirée, change d'avis. Barbarino a connaissance de cette nouvelle et la communique à Savoia. Celui-ci envoie son conclaviste chez Borghese pour le ramener à sa première résolution. Pignatelli se lève exprès pour aller lui parler dans le même sens. C'était huit heures de la nuit. Borghese cède. A l'aube, il reçoit la visite de Savoia. Ils causent ensemble de la manière d'annoncer l'élection de Barbarino à ses créatures. Borghese se décidait à le dire aux jeunes, directement, avec franchise ; mais, n'ayant pas le courage d'en parler à quelques-uns des plus vieux, Savelli s'en charge. Il trouve ces vieux redoutés mieux disposés que Borghese ne le croyait. Ils avaient su que Borgia, avec les deux cardinaux princes, et Ludovisio se concertaient déjà dans la cellule de Borghese. Tout le conclave parlait de la chose comme étant arrangée. On avait même rappelé Ghirardi du dehors. Il ne manquait désormais que de se

rendre à la chapelle. Ceux de Borghese demandaient seulement de ne pas voter les premiers. Ludovisio et les autres auraient commencé; ils se seraient déclarés par l'accès. Ce fut accordé, car c'était pour mieux constater leur loyauté.

Au troisième signe de la cloche, tous les cardinaux accourent à la chapelle, excepté San Severino, Pignatelli, Borghese et Ghirardi, grelottant de fièvre. Cependant Borghese ayant su que déjà Barbarino avait vingt-sept voix, et que pour le créer pape il ne fallaït que la sienne et celle de huit de ses créatures, il se lève et tout tremblant — il disait que c'était de joie — accourt à la chapelle. Toutes les opérations faites, on compte les bulletins, — il n'y en avait que cinquante-trois : les cardinaux étaient cinquante-quatre ; on refait l'accès. Barbarino est nommé par vingt-quatre cardinaux — ce qui, réuni aux vingt-six votes du scrutin, lui faisait cinquante voix. Trois, probablement celles des vieillards, lui avaient manqué. Ceux-ci n'avaient pu se décider à tuer l'espoir.

Barbarino prit le nom d'Urbain VIII.

V.

J'ai suivi, pour ce conclave, la relation de Lotti à la cour de Toscane. J'ai maintenant la relation rédigée pour le roi d'Espagne par le cardinal Borgia; celle envoyée au roi d'Angleterre par le cardinal de Savoia, et celle de Mantovani, agent du duc de Modène. Je vais donner les deux premières et résumer l'autre.

« Seigneur, en exécution des ordres royaux de Votre Majesté, les ambassadeurs ducs de Pastrana et

d'Albuquerque, le cardinal Prisco et moi, nous prîmes la résolution de déclarer l'exclusion de Borromeo et d'Aracœli, afin de ne pas nous embarrasser d'une exaltation que nous ne pourrions plus éviter. Le jour de la clôture du conclave, dans la visite au collége, nous déclarâmes à Borghese et à Ludovisio, chefs de faction, la volonté de Votre Majesté, et ils *promettieron con mucho gusto executarla.* Les cardinaux Farnese, d'Este, Aldobrandino, Sforza, Bandini, Ginnasio et ceux qui sont les plus dévoués à Votre Majesté, s'offrirent à nous seconder. Le conclave fermé, nous commençâmes l'élection du nouveau pontife par bulletins secrets, selon la dernière bulle de Grégoire, et Ludovisio présenta Bandini ; Borghese présenta Mellini, sans aucun effet des deux côtés, car Borghese repoussa Bandini, à cause du chagrin qu'il avait fait à Paul V, et Ludovisio déclina Mellini, comme peu gracieux pour Grégoire XV. Je tâchai de donner satisfaction aux exclus en leur montrant ma disposition à les appuyer à l'aide de l'autorité de Votre Majesté, afin d'apaiser les plaintes des chefs de faction, avec la plus grande habileté possible. Après ceux-ci, Ludovisio présenta Santa Susanna, personne âgée de très-grande influence, ce dont se plaignit Borghese, en disant que, du temps de Paul V et depuis, ce cardinal l'avait toujours entravé. Il me pria de l'aider dans l'exaltation de Campori ou de Cennini. Je fis ce que je pus, en me servant de l'autorité de Farnese ; mais nous ne pûmes persuader Ludovisio ni le restant du collége, car l'un fut exclu dans le conclave passé, et tous les deux sont *criados de Burghisio, que parece los tomara por instrumento para vengar en su exaltation los disgustos que hacia recivido en el pontificado passado.* Je m'efforçai de désabuser Borghese

de l'espoir de cette nomination, pour laquelle ne suffisait point le prestige de Votre Majesté, dont je m'étais servi pour l'aider et le satisfaire. Les incommodités du conclave étaient grandes, le danger des fièvres nous menaçait tous. Dieu permit que Borghese tombât malade et demandât de sortir du conclave, avec l'évident péril que l'élection serait prorogée. En cette extrémité, étant toujours inquiet de la nomination de Borromeo ou d'Aracœli, *je me rissolvi de assegurar estos peligros, certificandome del cardinal Ludovisio en que sugeto de los de Burghisio concurria.* Il me dit qu'il n'admettrait que Barbarino, qui était le plus agréable au collége. Je communiquai cela à Borghese, qui consentit immédiatement. J'en informai, la nuit, Savoia, Farnese, Medici, d'Este, que je trouvai favorables. Réunis, ce matin, pour prendre une résolution, nous sommes convenus que, avec lesdits cardinaux, les forces de Votre Majesté et celles de Ludovisio, nous voterions pour Barbarino. En effet, nous lui portâmes vingt-six votes. Puis, dans l'accès que Borghese s'était réservé, ayant reçu vingt-quatre autres votes, Barbarino en réunit cinquante. Des cinquante-quatre cardinaux que nous étions en conclave, trois lui ont manqué. Urbain VIII se reconnaît élu *de la poderosa mano* de Votre Majesté (1). Ses qualités le désignaient

(1) Urbain se moquait peut-être de Borgia, car il écrivait au roi de France : « Nous devons à Votre Majesté une entière obligation pour ce que Savoia a fait dans notre exaltation; aidé par Bentivoglio et l'ambassadeur de Votre Majesté. C'est Votre Majesté qui a distillé dans l âme de Savoia l'amour qu'il nous porte. » D'autre part, le cardinal de Médicis mandait au grand-duc : « Valiero me dit, que l'ambassadeur d'Espagne se plaignit sévèrement avec Borgia, Prisco et Doria de ce qu'on eût nommé Barbarino, peu affectionné

pour la place où Votre Majesté l'a mis, dont il faut espérer qu'il sera très-reconnaissant. Votre Majesté, *como cabeza universal de la Iglisia,* est son unique appui. Les cardinaux Borghese et Ludovisio ont montré un grand désir de servir Votre Majesté. Farnese et d'Este ont rempli leurs promesses, ainsi que Mellini, Sforza, Gaetano et Savelli, lequel avec une grande vérité et exactitude m'a tenu au courant des négociations de la faction Borghese. Prisco a servi avec beaucoup de zèle. Je n'ai ni vu ni entendu que Savoia ait rien fait au goût et pour le service de Votre Majesté. Doria et le cardinal de Florence se sont conduits avec un grand respect. Que Dieu garde la vie et la personne royale et catholique de Votre Majesté comme la chrétienté le désire. »

Mantovani ajoute que Ludovisio accepta Barbarini parce qu'il avait été toujours son ami, et parce qu'il désespérait d'avoir un des siens ou un neutre; que Borghese l'avait accepté faute de mieux, et parce qu'il était malade; que les Français l'avaient poussé avec véhémence, l'ayant connu comme nonce en France toujours attaché à cette couronne; que les Espagnols l'avaient subi par peur de Borromeo, Aracœli, Caraffa ou Monti; personne donc par inspiration du Saint-Esprit, lequel, en vérité, ne devait pas avoir une sympathie excessive pour un cardinal qui prenait la place de vicaire de Dieu, étant malade de la vérole. Enfin voici ce que Savoia mandait au roi d'Angleterre, le 6 août 1623.

« Le cardinal de Savoia entra en conclave jeune,

à l'Espagne. Les Vénitiens, craignant beaucoup ce pape, dit Borgia, ressentirent un vif chagrin de ce choix. »

sans partisans, au milieu d'un si grand nombre de renards qui s'estimaient le sublimé de la politique. L'ambassadeur de France lui avait recommandé, de la part du roi, Aracœli ou Barbarino. Borghese et Ludovisio se battaient. Savoia chercha à se donner un parti, et gagna Cesis secrètement, *con dargli a mangiare;* d'Este par un mariage; Pio, en lui laissant l'intérêt de l'argent qu'il lui devait; Bentivoglio, en le menaçant de rapporter au roi de France sa conduite s'il ne l'aidait, en sa qualité de protecteur de la couronne; et d'autres avec des moyens pareils. Pour faire une diversion à Mellini, poussé par Ludovisio, Savoia s'offrit à Borghese et réunit vingt-six votes pour Santa Severino. Ludovisio va voir Savoia, qui lui promet de ne plus pousser ce cardinal, à condition que lui, Ludovisio, ne proposerait pas de candidat avant d'en informer Savoia, ainsi qu'ils en étaient convenus avec Borghese. Les Espagnols mettent en avant leurs confidents. Savoia dégaîne Aracœli. Les Espagnols vont le prier de le retirer, et Savoia consent, aux mêmes conditions qu'il avait faites à Ludovisio et à Borghese. Medici, stupéfait de cette tactique, n'ose pas avancer son Monti. Savoia se rend maître ainsi de l'exclusion. Restait la proposition de Barbarino. Vingt-deux vieux le battaient en brèche ; Barbarino lui-même hésitait, dans la crainte qu'on ne voulût le ruiner par une exclusion prématurée. Savoia lui dépêche son secrétaire Vibo pour le calmer. Barbarino embrasse et rembrasse Vibo. Borghese, malade, veut sortir et confie la direction de ses créatures à Savoia. Celui-ci le prie de rester jusqu'au lendemain. Le lendemain, il propose de nouveau Barbarino, qui est élu. Les vieux paraissaient rêver à un pareil succès. »

C'est un peu gascon, mais le cardinal Maurizio de

Savoie en fit bien d'autres, moins innocentes que ces fanfaronnades. C'est ce même cardinal qui, après avoir aimé sa belle-sœur, la duchesse régente Christine, et avoir par ambition et jalousie porté la guerre civile, appelé les étrangers en Piémont, et dévasté misérablement ce pays, finit par s'accommoder avec sa parente, dont il épousa la fille, sa propre nièce, fille de son frère.

Voilà donc Barbarino élu. Qui était cet Urbain VIII, le pis-aller de tout le collége?

VI

Raniero Zeno racontait ce qui suit au sénat de Venise, à son retour de Rome, en 1623 : « Je craignais que la bulle de Grégoire n'eût rencontré l'opposition des factions et des prétendants... Les Espagnols, qui étaient maîtres du conclave, oublièrent les convenances de leur politique et concoururent pour Barbarino. Cette élection plut à la cour d'Espagne, qui fonda dessus de grandes espérances. Urbain VIII a cinquante-six ans. Il tomba malade en conclave sous l'influence de l'air corrompu par l'abondance des comestibles, et à cause des désordres du corps occasionnés par la véhémence des passions, qui, en ce temps, exerçaient une grande domination sur les cardinaux, brisaient le corps de quelques-uns, en tuaient d'autres. Lui-même me dit que la gourmandise et la faiblesse des jambes l'avaient repris. Urbain a un aspect vénérable ; il est grand, brun, aux traits nobles et aux poils noirs qui commencent à grisonner, extraordinairement élégant et recherché dans les habits, beaucoup de grâce aristocratique dans le goût et dans les mouvements du

corps. Il parle admirablement bien et sur toutes les matières dont on cause; il sait se défendre tant qu'il veut et montrer une très-grande habileté. Il s'est plu jusqu'ici à la poésie; il s'en est amusé même au milieu d'études plus sérieuses. Il aime les poëtes et a protégé les belles-lettres tant qu'il a pu. Cela ne lui causa pas la moindre distraction dans l'étude du droit. Pour les négociations politiques, en vertu de ses dispositions naturelles, il s'aida, dès sa jeunesse, de la lecture, de la causerie, de la conversation avec des hommes d'expérience; puis il se perfectionna pendant sa nonciature en France, où l'on traite les plus grandes affaires de l'Europe. Il est chaste, bien que, dans la conversation familière, ayant une nature facile et l'esprit vif, il se laisse aller aux bons mots, aux facéties, aux traits, et ne conserve pas sa rigueur spirituelle, ce qui donne à penser. Il répond avec candeur et ingénuité, de telle façon que je serais disposé à le croire, si cette franchise n'était si éloignée du cœur des princes, qui songent uniquement à inventer des phrases ambiguës pour éviter de traiter, dresser des embûches et ourdir des trames. Urbain ne penche pas à faire des grâces. Il soupçonne d'être toujours trompé dans les négociations, et comme il sent énormément sa supériorité dans les affaires d'État, il est probable qu'il sera absolu et traitera tout seul; d'autant plus qu'il y est obligé par la raison très-grave que, tous les cardinaux s'étant engagés au service qui d'un prince et qui d'un autre, il ne peut attendre d'eux que des conseils intéressés. Urbain insiste sur un avis qu'il croit bon; on le considère pour cela comme entêté. Mais aussi il se fâche, et il pique par des mots celui qui résiste. On le calme cependant facilement. Par sa réserve, il cache facilement ses desseins et ses pensées. Il paraît enclin

à la paix, d'autant plus qu'il manque d'argent. La chambre a 16 millions de ducats de dette. Il semble disposé à s'offrir comme médiateur entre la France et l'Espagne. Il pointe toutefois l'occasion d'occuper le duché d'Urbin à la mort du duc, sans dégaîner, et les princes qui auraient le plus à craindre de cet agrandissement de l'Église ne sont pas à même de s'y opposer. D'autre part, Urbain s'efforce de pénétrer les intentions des princes, ne se fiant guère aux simples paroles, mais exigeant des déclarations par écrit. Tout petit mot ambigu l'alarme, et, dans sa manière de négocier, je ne sais s'il montre plus de méfiance que de crainte. Si Urbain accepte de mauvaise grâce les conseils contraires à la paix, il sera plus facile lorsqu'il s'agira d'affaires entièrement temporelles; pour les spirituelles, le zèle l'emportera sur sa nature douce. Dans ses discours, il use de mots mielleux, même dans les matières qui ne le satisfont pas pleinement; mais lorsqu'on touche les deux points susindiqués, oubliant sa grâce facile, il blesse, il s'emporte, et l'on doit d'autant plus craindre son indignation que, mettant du temps à se résoudre, il persiste dans ses résolutions. »

Zeno esquisse ensuite le portrait des neveux du pape, fait pressentir qu'ils n'auront aucune modération pour prendre de l'argent et ajoute, à propos des cardinaux : « Le faste des cardinaux est extrême; mais ils ne comptent guère dans le conseil du pape. Grégoire XIV fut le premier qui commença à les mépriser ouvertement; car il prenait de son chef des résolutions graves et ne les communiquait au consistoire qu'après l'exécution. Clément VIII, en treize ans de pontificat, les insulta sans se déguiser, les tenant dans leurs bornes, leur cachant tout ou ne les informant que des choses déjà terminées, pour leur montrer qu'on ne les oubliait

pas tout à fait. Paul V, marchant sur les brisées de ses prédécesseurs, aussitôt nommé pape, accentua ce dédain, surtout dans l'affaire de l'interdit de Venise, et montra sans détour que les cardinaux ne servaient jamais qu'à faire une grande et pompeuse couronne aux papes. »

Aujourd'hui, 1865, ils n'ont pas d'autre mission.

VII

Urbain VIII porta au pontificat trois principes politiques : défendre le territoire de l'Église; le fortifier et le faire craindre, même par la guerre si la nécessité l'exigeait; s'opposer à l'agrandissement de la maison d'Autriche.

Les derniers de ses prédécesseurs avaient plus ou moins pataugé dans la théologie et dans la boue ensanglantée de l'inquisition; Urbain, inquisiteur aussi, mais libre et ambitieux, se dégagea tant qu'il put du pontife et prit les allures de prince brillant et guerrier. Il passait son temps à tracer des plans de fortifications, à écrire des vers mondains et quelquefois lubriques. Il avait toujours dans ses mains Pétrone, qu'il lisait à haute voix et interprétait, se nourrissait des poëmes lascifs du chevalier Marini, qu'il humait avec délices, et des théoriciens en stratégie. Quelqu'un ayant loué les monuments de marbre de ses prédécesseurs, il s'écria : « Et moi, j'en élèverai en fer! » En effet, il fit construire, aux frontières du Bolonais, la forteresse de Castel-Franco, augmenta les œuvres de défense du château Saint-Ange, établit une manufacture d'armes à Tivoli, appliqua à un arsenal les ter-

rains de la bibliothèque du Vatican, fit travailler au port franc de Cività-Vecchia, où les Turcs venaient vendre les prises faites sur les chrétiens, apprêta soldats et munitions de guerre, et, pour environner de murs et embastionner Magnocavallo, il n'épargna même pas les antiquités du jardin Colonna. On enleva les bronzes du Panthéon, et l'on s'apprêtait à se servir des pierres du tombeau de Cecilia Metella pour la fontaine de Trevi, lorsque le peuple s'y opposa par la force. Pasquin s'écria : « Ce que ne firent pas les barbares, les Barbarini le font ! » Ce même bon Pasquin se demandait une autre fois : « Le pape est-il catholique? » Et il se répondait : « Non, il est très-chrétien! » pour indiquer que Urbain penchait plutôt vers la France que vers l'Espagne. Urbain fit transférer à Rome les cendres de la comtesse Mathilde et sculpter sur le socle du monument de la fameuse châtelaine de Canossa le bas-relief de Stefano Speranza, où l'on voit Henri IV aux pieds de Grégoire VII.

Urbain VIII usait de l'autorité absolue; et, pour mieux la faire sentir aux autres, il contredisait toujours et prenait des résolutions capricieuses, contrairement à l'attente de tout le monde. Il ne consulta jamais les cardinaux, qu'il méprisait; il abolit la consulte pour l'administration de l'État. Les ambassadeurs ne pouvaient jamais aboutir à rien avec lui. Contarini, ambassadeur vénitien, racontait au sénat « que, pendant les audiences, il s'occupait à parler ou à professer ; il continuait avec l'un la conversation entamée avec un autre ; et il fallait l'écouter, l'admirer et lui montrer une très-grande vénération, lors même qu'il repoussait la demande. » Il résistait à tout le monde, s'élevait sur le monde. Peut-être jamais insolence et orgueil plus grands n'avaient siégé sur la chaire de saint

Pierre. Le passé, les précédents, les anciennes constitutions de l'Église, n'avaient aucune signification pour lui. Il avait l'habitude de dire que la décision d'un pape vivant valait mieux que celle de cent papes décédés. Il révoqua l'arrêt du peuple romain, de ne plus élever de statues aux papes vivants, en disant : « Des arrêts pareils ne peuvent pas s'appliquer à un pape comme moi (1). » Il faisait tout, il pensait à tout; fastueux, dur, ardent d'esprit, impatient, hautain, si quelquefois il se radoucissait sous le charme de la flatterie, ses indignes neveux le rejetaient dans des accès plus arrogants. Les princes et les États italiens le détestaient, soit parce qu'il les forçait à sévir par l'inquisition contre les hérétiques; soit parce que ses neveux, jaloux des Farnese et des Médicis, travaillaient à se donner un État souverain en Italie; soit parce qu'il ne respectait point l'inviolabilité des États indépendants, comme dans l'affaire de la république de Lucques, qu'il mit en interdit parce que les magistrats ne toléraient point que le cardinal Facchinetti et ses frères, des scélérats, s'entourassent de sbires et de goujats et bravassent la loi, le gouvernement, les citoyens, la justice, les familles ; soit enfin parce qu'il infiltrait la haine parmi les cardinaux, et soulevait les Barbarini contre les Médicis, s'environnant des deux côtés de sacripants et de brigands, « en sorte que désormais, dit Botta, les voleurs

(1) « Le pape dit que ce fripon — *furfante* — de Clément VIII, cet imbécile de Paul V — *coglione* — avaient miné le siége apostolique. Il parla avec respect des Vénitiens avec Cornaro; mal du grand-duc, ainsi que du cardinal Magalotti, et les traita de parasites, d'ingrats, de traîtres, adonnés à tous les vices et à toutes les luxures. » Dépêche de Belisario Guarini au cardinal de Medici, du 11 juillet.

et les assassins, aux mains sanglantes, faisaient la garde autour de la pourpre romaine (1). »

Dans l'affaire de la succession de Mantoue, Urbain, qui détestait l'Espagne et redoutait l'agrandissement de la maison de Savoie (2), favorisa le duc de Nevers, désirant dans le duché un prince indépendant de l'Espagne. A cette époque, on appelait *liberté* de l'Italie l'équilibre de l'Espagne et de la maison d'Autriche par la France. C'est pourquoi Urbain écrivait à Richelieu, qui assiégeait alors la Rochelle, « que le siége de ce boulevard des huguenots n'était pas plus agréable à Dieu qu'une intervention dans les affaires de Mantoue; que le roi se montrât seulement à Lyon et se déclarât pour la liberté de l'Italie, car il mettrait, lui aussi, une armée en campagne (3). » Lorsque Richelieu, pour abattre la puissance de la maison d'Autriche, obligea le duc de Savoie à traiter avec lui pour conquérir et se partager le duché de Milan, et changer la distribution des États taliens, Urbain se mit de la partie, guettant les provinces de Naples qui pouvaient lui échoir. Le grand-duc, qui n'avait rien à gagner, Venise, qui redoutait autant la France que l'Espagne et l'Empire, firent échouer la conquête et le partage. Dans le même temps il favo-

(1) Botta, lib. XXIII.

(2) Urbain disait cependant à d'Agliè, ambassadeur de ce duc : « Pour la gloire du duc de Savoia, que l'on peut appeler le défenseur de la liberté italienne, il lui convient de terminer cette affaire à lui tout seul, sans l'intervention de l'Espagne et de la France. Et si cela ne se peut pas sans intermédiaire, il doit s'adresser à nous ou à tout autre prince indigène, qui ne vise point à élever sa puissance sur la ruine de autres États. » Dépêche du 26 février 1628.

(3) Siri, *Memorie segrete*, t. VI, p. 478.

risait Gustave-Adolphe, qui battait l'Empereur et les catholiques en Allemagne, s'opposait à la nomination du fils de Ferdinand II comme roi des Romains, encourageait la ligue contre l'Autriche, refusait argent et subsides pour la guerre, refusait de la déclarer guerre de religion, et jusqu'à des indulgences ! On peut presque dire que ce fut lui qui décida la guerre de trente ans et le triomphe du protestantisme. Après Alexandre VI, Urbain fut le seul pape qui sentît que le pontificat n'était désormais qu'une principauté, et qu'il devait suivre plutôt la raison d'État que les préceptes de l'Évangile. En effet, dans les instructions qu'il donna au légat Ginetti, en 1636, il lui ordonna uniquement « de ne faire aucune concession qui pût profiter aux luthériens *sous le rapport des biens ecclésiastiques* », mais pas un mot de religion. L'organisation nouvelle de l'Allemagne et l'abaissement de la maison d'Autriche ne le touchaient point. Il revenait à la politique de Paul IV. Le catholicisme était transformé. Ce n'était plus un objet de foi, c'était une matière à négociations, et partant toutes les formes devenues officielles étaient bonnes. Urbain, par conséquent, sacrifia le pape pour élever le roi.

Urbain VIII ajouta en outre le duché d'Urbino au patrimoine de l'Église, lorsque la famille de Jules II de la Rovere s'éteignit, ce qui fit bouder les princes italiens. Mais cela ne lui suffisait point. Il convoitait Castro, qu'Édouard Farnese, pour faire la guerre aux Espagnols, avait chargé d'hypothèques. Les Barbarino allongeaient la main pour s'en emparer. Édouard les humiliait. Ce duc s'étant rendu à Castro, le pape l'invita à venir à Rome. Il y vint et séduisit le pape. Il conversait librement avec Urbain, qui goûtait fort la causerie légère, spirituelle, sans hypocrisie. Édouard

lui récitait, en les louant, les vers que Barbarino avait composés dans sa jeunesse et fait réimprimer depuis qu'il était pape. Ils lisaient ensemble l'Arétin et Marini et se proposaient de corriger et de commenter à eux deux Pétrarque. Le croyant épris de cette faveur, don Taddeo, neveu d'Urbain, propose un mariage entre sa propre fille et le fils aîné du duc. Édouard repousse la proposition comme une insulte. Les Barbarino commencent à le harceler, et, par les Espagnols, font menacer Parme. Armé de pied en cap et suivi de trente *bravi*, Édouard se présente un matin au Vatican et entre dans la chambre du pape, encore au lit et tout tremblant à cette apparition. Édouard le prend par la main et le secoue, en lui disant de ne pas avoir peur pour sa personne, mais qu'il ait à rougir de ses infâmes neveux. Des gentilshommes du pape arrivent sur ces entrefaites et calment le duc de Parme.

Peu après, Édouard quitte Rome. En passant par Florence, il rit avec le grand-duc de la peur qu'il avait faite au pape. Celui-ci défend la traite des blés de Castro. Endommagé et insulté, Édouard arme. Urbain, choqué à son tour, met sur pied dix mille hommes et fait occuper Castro. Les princes italiens s'alarment. Venise, le grand-duc, Modène, la France donnent de l'argent à Farnese, qui résiste. Urbain menace Venise, se dispose à marcher contre Parme, excommunie le duc, s'approprie Castro. Les princes italiens s'allient. Édouard envahit l'État de l'Église. Les soldats du pape lâchent pied. Rome s'épouvante de ce *nouvel Attila*. Redoutant une leçon à la façon du connétable de Bourbon, Urbain fortifie la ville et va habiter au Vatican pour être plus près du château Saint-Ange. Le duc de Parme, en attendant, suit sa marche, en triomphant partout sans combattre, et s'approche de Pérouse. Il allait à Rome et l'aurait

eue sans coup férir. Les princes italiens s'inquiètent d'un autre côté. Ils voulaient humilier le pape, mais non pas laisser prendre au duc de Parme les États de l'Église. Ils lui font donc entendre de s'arrêter, même de rebrousser chemin.

Édouard recule; mais alors Urbain avance. Il met un corps d'armée sous les ordres de son neveu le cardinal Antonio, et menace Parme et Modène. En présence de ce fait, la ligue se reforme, et la guerre entre Parme, Modène, Venise et la Toscane, d'un côté, et le pape, de l'autre, commence. La fortune fut diverse; tantôt l'une tantôt l'autre des parties succombe, chacune ravageant à son tour le territoire de l'autre. Le cardinal Antonio se montra habile et cruel. Urbain lui envoya un morceau de la vraie croix enchâssé de riches bijoux! Le P. Vincenzo della Mona était un autre des capitaines d'Urbain, qui fut battu et fait prisonnier par les Toscans à Mongiovino. A la fin, la France s'interpose, et l'on conclut la paix à Venise, en remettant les choses en l'état où elles étaient avant la guerre.

L'insuccès du caprice des Barbarini tua le pape. Son médecin, dit Ranke, assura que, sur le point de signer le traité de paix, Urbain s'évanouit, accablé de crève-cœur, et que dès ce moment commença cette maladie qui devait le conduire au tombeau. Il avait entrepris cette guerre pour des raisons de famille; et pour satisfaire l'orgueil blessé de ses neveux, il avait gaspillé sang et monnaie. Les historiens ne notent point le nombre des morts; ils rappellent seulement que Urbain dépensa plus de 12 millions d'écus — 150 millions de nos jours — qu'il glana en imposant taxe sur taxe à un peuple déjà tari. Urbain VIII, qui n'avait pas un brin de pape dans sa personne, fut celui cependant qui fit, dans ses États, saisir les biens d'un grand nombre d'Anglais, vu

leur qualité d'hérétiques : les biens des hérétiques appartiennent aux fidèles. Urbain fut celui qui tortura Galilée, dont nous parlerons plus tard, et alluma sur les places de Milan tant de bûchers, « que son nom farouche révoltait les Italiens de telle sorte, qu'il n'y avait dans le monde que deux terreurs, celle de Gustave-Adolphe en Allemagne et celle d'Urbain en Italie, » dit Botta. Il donna aux Barbarini la somme fabuleuse de 105 millions. Il porta de 18 à 30 millions d'écus la dette publique de l'Église. Il fit échouer la ligue qu'à l'époque de la succession de Mantoue, le grand-duc proposait contre les étrangers, s'il faut en croire Leo (1), « dans un intérêt purement italien, et à la tête de laquelle devait se mettre le pape lui-même. »

Urbain eut l'instinct, mais non pas le génie, de sa situation. Et cependant jamais il n'y avait eu d'occasion plus propice pour délivrer l'Italie : l'Allemagne était bouleversée par une guerre générale, et la France et l'Espagne luttaient entre elles. Mais il ne faut point exiger cela de la papauté. Elle n'est pas une épée qui défend, elle est une épée qui tue ; elle n'est pas un soleil qui éclaire, elle est un flambeau qui incendie. Que sa mission s'accomplisse ! Urbain, enfin, supprima les couvents des jésuitesses (2) ; il donna le titre d'Éminence aux cardinaux, fit faire une édition splendide du bréviaire romain, caressa les poëtes, fit livrer aux flammes quelques prêtres qui avaient conspiré de le tuer en image de cire, par sortilége, et excommunia ceux qui prisaient, fumaient et mâchaient

---

(1) Leo, — liv. IX, chap. II.

(2) Il aurait bien fondé cependant en France le despotisme des jésuites sur la ruine des calvinistes, si Richelieu l'eût écouté.

du tabac (1). Ses neveux le firent haïr. Cependant il ne les estimait guère. Il disait que ses quatre parents n'étaient bons à rien : le saint, le cardinal François Barbarini, ne faisait pas de miracles ; le moine, le cardinal de Sant'Onofrio (2), manquait de patience ; l'orateur, le cardinal Antonio, était incapable de parler ; et le général, don Taddè, ne savait pas mettre la main à l'épée (3).

---

(1) Urbain VIII, const. 693, *cum Ecclesiæ*.

(2) C'est ce même cardinal auquel le cardinal Borgia arracha la barbe en consistoire lorsque, à propos des secours à donner à l'Empereur, ayant manqué de respect au pape, celui-ci lui ordonna de sortir et que l'autre resta. Urbain soutenait que la guerre de trente ans n'était pas une guerre de religion, mais une guerre politique.

(3) Cancellieri, *lettera al dottor Koreff*.

INNOCENT X

1. La politique européenne trouve son écho dans le conclave. Mort d'Urbain VIII. Dislocation des partis. Situation des Barbarini. Ce que Mazarin et l'Espagne imposaient. Influence fatale des Médicis en Italie. Dépêches de Gondi. Intrigues et commérages préalables. Lettre du cardinal d'Este sur les négociations. D'Este traite pour *la casa* avec tout le monde. Lettres accentuées du cardinal de Médicis sur les hommes et sur les choses. Incompatibilités des papables; mots et profils. A quoi en étaient les choses le soir de l'entrée en conclave. — II. Barbarino, sa capacité et ses projets. Obstacles qu'il rencontre. Mesures qu'il prend. Dépêches de Gino au duc de Savoie. Lettres de Medici sur les opérations et l'esprit du conclave. Dépêches du conclaviste d'Este, des agents de Savoie et d'autres conclavistes. — III. Précautions de Barbarino avant de lancer Sacchetti. Attitude digne de celui-ci. Il échoue. Barbarino malade. Antonio prend la direction du parti. Il pose Maculano. Ce qui suit, selon la relation d'Este. Compromis repoussé par l'ambassadeur d'Espagne, Seruela. Bichi commence à soupçonner la fidélité d'Antonio à la France. Il met en campagne Rapaccioli. Manéges d'Antonio en faveur de Pamfili pour capter Saint-Chaumont, ambassadeur de France. La négociation ne réussit point. Le cardinal Teodoli la reprend avec succès. Scrupules levés. Conditions du consentement de Saint-Chaumont à l'élection de Pamfili. Les Barbarini trouvent les conditions léonines et Saint-Chaumont trop intéressé. — IV. Sous l'enveloppe de Maculano, Antonio traite Pamfili. San Marcello, et ce qui lui manque pour être cadavre. Nouveaux incidents qui hâtent et retardent l'affaire Pamfili. Maculano ne veut pas être joué. Cela précipite les opérations pour Pamfili. Réunion chez Antonio. Traité avec les Espagnols. Élection de Pamfili. — V. Relation de ce conclave par Medici. Autres révélations de Poggi, Gino et d'Este. Qui traita au dehors du conclave? Conduite d'Antonio. Mazarin mécontent. Dépêches de Paris par Barducci. Démentis sur toute la ligne. Scènes qui suivent. — VI. Remarquables relations sur Innocent X de Contarini et Giustiniani, orateurs vénitiens. Famille et cour du pape. — VII. Principes de la politique d'Innocent X. Mazarin et Anne d'Autriche en faveur des Barbarini. Innocent entre deux femmes. Dona Olimpia et la princesse de Rossano. Jansénius condamné. Supplice des révoltés de Fano. Destruction de Castro. Protestation contre la paix de Westphalie. Autres faits d'Innocent X. Sa maladie. Réception du cardinal de Retz. Innocent meurt dénué et abandonné. Plusieurs dépêches d'ambassadeurs.

I

Les querelles de la France, de l'Espagne et de la maison d'Autriche avaient trop souvent pour théâtre l'Italie ; toujours un écho dans le conclave. Ces querelles venaient compliquer les intrigues des princes italiens et des prétendants à la tiare, et accroître la vénalité des cardinaux. De tous les conclaves, un des plus compliqués fut celui qui enfanta Innocent X, à cause de la finesse, de l'orgueil, de l'impudence des Barbarini. Ils avaient abusé de l'omnipotence de leur oncle; ils avaient à rendre compte de leur administration. L'exemple du sort des neveux de Paul IV, flamboyant devant leurs yeux, les effrayait; le désespoir doublait leur audace. Urbain avait penché vers la France; l'Espagne préparait sa revanche. Urbain avait offensé et combattu les princes italiens: ceux-ci voulaient fabriquer un pape qui eût à les venger et à leur donner une satisfaction et la paix.

Urbain était mort le 29 juillet 1644, après une agonie de trois jours, mécontent de ses neveux qui ne s'empressèrent même pas de le consoler à sa dernière heure, inquiet de leur sort, troublé par les conditions où il laissait l'État et l'Église « qu'il voyait entourée de peu de respect. » Il n'avait pas voulu donner les huit chapeaux qui vaquaient dans le collége. Aussitôt après sa mort, Rome se remplit d'hommes armés de tous les côtés; chaque palais parut une forteresse, chaque petit gentilhomme un chef de partisans. Cardinaux, ambassadeurs, princes, Colonna, Barbarini, Orsini, Medici rivalisèrent à qui se donne-

rait le plus de sbires. La ville était partagée ; le peuple, victime ou assassin (1). Des Colonna, ainsi que des Barbarini, l'un suivait la France, l'autre l'Espagne... Les funérailles d'Urbain ne furent pas troublées, mais elles furent peu suivies. Les congrégations préalables des cardinaux, très-orageuses, laissaient prévoir un conclave long et tourmenté. Il y avait déjà sur le tapis vingt-deux candidats et sept ou huit partis et fractions de partis. Mais les deux frères Barbarini, François et Antoine, étaient maîtres du camp.

Antonio, c'est ainsi que je l'appellerai toujours, était protecteur de la France, avec 32,000 écus de pension. Mazarin avait appris avec joie la mort d'Urbain, « parce qu'au duc de Bouillon Sa Sainteté avait donné de l'altesse » et un commandement dans ses troupes. Mazarin désignait au pontificat, avant tous autres, Bentivoglio, qui mourut pendant le conclave, puis Sacchetti, qu'il croyait propre à ramener la paix, puis Cennini, garanti par Bichi, puis Santa Cecilia, puis Maculano, — ce farouche moine qui fortifia Malte et travailla aux fortifications de Gênes, — sans montrer d'ailleurs une répugnance très-vive contre aucun autre candidat, Pamfili excepté, que les astrologues espagnols mettaient sur la chaire de saint Pierre, et dont la cour de Madrid raffolait. En général, à Paris, on jasait plus des opérations du conclave qu'on ne s'en échauffait. Mazarin y portait ses passions personnelles. Et comme on le savait très-dissimulé, on ne saisissait pas au juste si véritablement il repoussait Pamfili favorisait Sacchetti et Cennini, ni ce qui se passait

(1) Dépêches de don Desiderio Paletti du 23 et du 29 juillet, e du commandeur Gino du 31 juillet au duc de Savoie.

entre lui et son homme, l'astucieux, le débauché cardinal Bichi (1).

L'Espagne confondait ses intérêts avec ceux de la Toscane jusqu'à un certain point; car elle envoya le comte de Siruela comme ambassadeur extraordinaire, avec une grande suite et beaucoup d'argent, afin de soigner ses intérêts. La maison de Médicis paraissait inféodée à la cour de Rome, de laquelle elle espérait ce prestige, cet agrandissement, cette satisfaction d'ambition et de vanité que la glorieuse maison de Savoie demandait aux armes et à la diplomatie cuirassée. La cour de Florence paraissait la succursale de la chancellerie de Rome. Elle s'occupait même des prédicateurs qu'il fallait envoyer dans les différentes villes d'Italie. La maison de Médicis a été la Némésis de l'Italie. Sous la république, s'unissant au pape et à l'Empereur par ce qu'on appelait alors équilibre et liberté municipale, cette famille combattit l'unité nationale; comme princes, jaloux de Venise et du duc de Savoie, s'appuyant au pape et à l'Espagne, les Médicis firent échouer l'indépendance de la patrie. Dans les circonstances actuelles, en outre de la vengeance contre les Barbarini qui avaient humilié la maison de Toscane, le grand-duc désirait « un autre chapeau rouge pour sa maison ».

Le grand-duc écrivit au vice-roi de Naples que les Barbarini étant sous les armes; avec des chefs ultramontains, il fallait envoyer un corps d'armée à la frontière pour assurer la liberté de l'élection; ce qui

---

(1) Dépêches de Barducci au grand-duc, des 15 et 19 août, et du 2 septembre, de Paris, et de Pucci, du 7 septembre, de Madrid.

fut accompli (1). « L'ambassadeur de César, écrivait le bailli Gondi au grand-duc, le 3 septembre, est toujours à mon oreille pour me pousser à persuader l'ambassadeur d'Espagne de relever, même en courant la chance de quelque danger, le crédit de cette nation tombée si bas ; car il vaut mieux courir ces chances que de tolérer un nouveau pape contraire à la maison d'Autriche. Étant la France en tout et partout contraire à l'Espagne et à l'Autriche, il ne faut pas craindre de se heurter aussi sur le terrain de l'élection du pontife. Siruela cependant veut aller doucement dans ses engagements, bien que Barbarino, avec son insolence, défie tout le monde, ait distribué aux siens 25,000 écus de rentes en abbayes et demandé aux Espagnols qu'ils justifient leur opposition à Sacchetti. »

Puis de grandes intrigues et des commérages pour marier le neveu du pape futur avec une Barbarini (2) ou une Colonna, ou une fille du duc de Modène, ou une Gaetano qui avait un million de dot ; puis les Espagnols proposant de riches apanages dans le royaume de Naples. Le duc de Parme, s'approchant de Rome armé, faisait trembler les Barbarini, inquiétait les Espagnols.

Le cardinal d'Este écrivait au duc de Modène, son frère, le 9 août : « Le comte de Siruela est venu chez moi ce matin, en me traitant du titre d'altesse, et parlant librement. Il dit que les Espagnols ont vingt-deux votes, qu'ils n'accepteront pas Sacchetti. Il se croit sûr de mon vote et ne fait aucuns frais pour m'attacher à lui. Il m'a demandé seulement quel serait le

(1) Lettre du grand-duc au cardinal de Médicis, du 19 sept., et lettre du prince Giovan Carlo des Médicis, du 20 juillet.

(2) On écrit Barbarini et Barbarino, Mellini et Mellino, etc., etc.

pape qui conviendrait le mieux aux intérêts de notre maison. Je reste sur la réserve. Siruela ajoute qu'il avait des pensions et de l'argent à donner pour gagner des partisans, sans parler nullement de moi, comme si j'étais entièrement à lui. Nous sommes convenus de traiter ce soir en conclave. Si l'exclusion de Sacchetti réussit, les difficultés de Pamfili sont aplanies, et je pense à me servir de Bichi pour faire un de ces coups dont nous avons besoin. Pamfili a déclaré qu'il veut négocier ses affaires personnellement, et qu'il amène exprès un homme insignifiant en conclave. Mais les choses sont enveloppées d'un silence et d'un secret si épais, qu'il est impossible, de rien prévoir dès maintenant. » Cet entreprenant cardinal traita les affaires de la maison d'Este avec tous les papables qui pointèrent à l'horizon du succès (1).

Quels étaient ces papables? J'ai sous les yeux trois ou quatre de ces *discours*, faits à l'usage des cours européennes, où les cardinaux sont portraités. Mais je laisse au cardinal de Médicis le soin de les peindre dans celles de ses dépêches que je rapporterai.

Ce cardinal écrivait au grand-duc, le 7 et le 8 août : « Cesis est à moi, ainsi que Cornaro et Bragadino, par ordre de la république de Venise. Si j'étouffe en Canano la passion du pontificat, c'est encore un autre vote. Je ne crois pas qu'Antonio ait reçu de l'argent de Modène, ainsi que l'on dit. D'Harac me promet de servir fidèlement l'Empereur. Je ne recevrai pas les

(1) Les lettres du cardinal Rinaldo d'Este à son frère, surtout celle du 8 août, sont un modèle de cynisme. *Gli interessi della casa* sont son dieu. Il traite de cela avec Cennini, Maculano, Spada, Pamfilo, Rocci.... Il remue tout : les filles du duc de Modène sont à l'enchère.

Barbarini, et s'ils se présentent en compagnie d'autres, je leur ferai sentir mon dédain. Le duc de Bracciano me porte le vote d'Orsini, son frère. Capponi s'offre. Pamfili jouit de beaucoup de considération. Antonio l'exclura en laissant à Monti, Durazzo et Verospi, ses ennemis, l'initiative ; car le cardinal de Lyon ne veut pas que l'on fasse d'exclusions au nom de son roi. Albizzi, assesseur du saint office, a exhumé je ne sais quel procès contre le frère Maculano. Le collége exècre la guerre passée, et Maculano n'a d'autre mérite que de s'entendre en fortifications. Bichi repoussera ouvertement Queva, que les Français aussi rejettent : on le méprise pour sa sordidité, et les Barbarino l'aiment peu. Ginetti n'a pas de faveur, et il a des neveux extravagants et absolument paysans. Bichi, propulseur de Sacchetti, m'assure que les vieux combattront Sacchetti, trop tôt mis en avant par Barbarino, trop jeune et de trop bonne santé. Les Barbarini raffolent de Sacchetti, malgré l'avis de leur oncle, qui leur conseillait de s'en méfier, parce que ami de Votre Altesse. Le collége veut un pape vieux : les longs pontificats sont tyranniques. »

Puis, le 9 août : « J'entre en conclave ce soir. On n'a pas cru nécessaire de me porter parmi ceux qui donnent l'exclusion à Sacchetti. Mattei, par des haines privées, se charge de la besogne ouvertement, poussé par les ministres d'Espagne qui considèrent Sacchetti comme très-intime de Mazarin. Les vieux se laissent facilement entraîner à donner l'exclusion, surtout à ceux qu'ils appellent les idoles de Barbarini. Siruela parlera vivement aux neveux d'Urbain VIII des contrariétés que ce pape fit éprouver à sa cour. Il croit les épouvanter ainsi. Il est d'avis que nous autres restions un peu à regarder sans nous déclarer : c'est le mieux. J'ai négocié

l'union du vieux collége, qui m'a déclaré son chef. Par le rapprochement secret de Bragadino, Canano, Cesis et Orsini, nous serons dix. Nous ne donnerons nos votes qu'à ceux du vieux collége. Les Espagnols auront Brancaccio, Mattei, d'Este, Colonna, Montalto, Trivulzi, Harach et les deux nationaux. Barbarino se décourage; les Français et son frère Antonio, moins mal vu que lui, le raniment. Nous pouvons espérer un pape ami. Albornoz porte la parole du roi, mais il ne peut rien faire sans nous. Siruela a donné de la vie aux Espagnols, qui faiblissaient. L'ambassadeur de France me dit que son roi veut un pape capable de ramener la paix. »

En résumé, trois factions principales : celle de François Barbarino, la française et l'espagnole. Des vingt-deux papables, pas un sans exceptions graves. A Lanti nuisaient l'ignorance, l'obstination, l'impertinence de son frère et les *sourcils* de son neveu, qui révélaient son méchant caractère. Crescenzio était extravagant, au service du grand-duc, et Barbarino se souvenait qu'il avait dit du mal d'Urbain VIII. A Savelli faisaient la guerre sa propre famille, avec laquelle il était en querelle, les Barbarini, qui ne voulaient pas élever la famille Savelli au-dessus de la leur, l'Espagne, qui avait nié au prince Savelli le titre de grand d'Espagne, et le grand-duc qui lui avait refusé le titre d'Excellence. A Pamfili nuisaient son caractère sournois, sa belle-sœur, Antonio, qui avait fait tuer son neveu Gualtieri, ce que Pamfili ne pouvait pas oublier, enfin son habileté. Fra Maculano, cardinal de San Clemente, en outre de son esprit guerroyeur, était accusé d'avarice, de péculat, d'avoir des parents plébéiens, d'être ignorant et vil. Poli était trop ignorant, domestique de Barbarino, petit, difforme, jaune comme un potiron, sourd comme un vieil artilleur; il s'en allait, ou plutôt il roulait par

le conclave, ayant toujours appliqués à ses deux oreilles deux énormes cors acoustiques. Facchinetti disait : « Voilà l'escargot! » Ginetti était trop avide et avare, et la mauvaise nature de son frère, qui avait acheté le marquisat avec de l'argent gagné dans le commerce, retombait sur lui. Avare également, sans instruction et de naissance plébéienne était Giovio. Il disait qu'il aurait donné son vote à ce candidat qui lui aurait promis par un bref d'amener en conclave ses deux chiens en place de ses deux conclavistes. Puis Grimaldi était toujours besoigneux; Rapaccioli, à la merci de celui qui voudrait traiter avec lui et ses frères : Lugo — ce jésuite espagnol qui avait introduit le chocolat en Italie — à la merci des Espagnols. Facchinetto était un farceur, qui parlait, promettait, mentait beaucoup, ne tenait jamais une promesse ni un secret. Il disait que Grimaldi avait mis sa maîtresse en gage, comme qui dirait au mont-de-piété : — Non, répondit Grimaldi, je l'ai mise en dépôt chez Antonio, qui m'a abusé. Panzirolo suivait par vanité quiconque le flattait. Bragadino était Vénitien, avait été négligé, et partant était à satisfaire. Carpegna et Durazzo, trop scrupuleux et petits, d'esprit borné; Monti et Brancaccio, trop dévoués à l'Espagne, dont ils espéraient la tiare pour eux, la grandeur pour leurs parents. Rocci était vaniteux jusqu'à l'enfantillage et brûlait d'élever sa famille. Spinola et Cornaro se jetaient dans les bras de l'Espagne au premier signe de faveur et reniaient tout. On redoutait l'ambition et l'habileté de Spada. Valançai était trop soldat. Un jour, parlant avec Albornoz, il disait aimer beaucoup le chocolat. — Comment le prenez-vous, monseigneur? demande Albornoz. — Parbleu, s'écrie Antonio, au vin de Malaga. — Pardon, monseigneur, riposte Valançai, à l'eau-de-vie!

A Costaguti barrait le chemin un mot répondu à Barbarini. — Vous oubliez le chapeau que vous avez reçu de mon oncle, lui reprochait un jour Barbarini. — Non, répondit Costaguti, car je me rappelle l'argent que je l'ai payé. Franciotti était un brigand. Teodoli aurait vendu Saint-Pierre et mentait comme un Russe. Mattei, orgueilleux et avide. Orsini avait des vengeances, des ambitions, des convoitises à assouvir, des satisfactions à donner à son frère et au grand-duc. Trivulzi et Gabrielli, sans scrupules, sans conscience, pauvres, négligés par Barbarini, étaient toujours redoutés et rejetés par celui-ci. Un matin, le P. Valentini, haranguant le collége dans la chapelle, dit que dans le cônclave règnaient l'esprit de Dieu et la justice. — Ce drôle se moque de vous! s'écrie Trivulzi tout haut, provoquant une hilarité générale. Bichi était au cardinal Mazarin. Colonna ne plaisait pas aux cours. On redoutait Palotta comme un homme qui, ayant traversé toutes les vicissitudes de la vie, semblait capable de tout. Voilà les plus en évidence, les plus actifs du collége. Les chefs étaient Medici, Montalto, Bichi, les deux Barbarini, Albôrnoz. Les papables les plus en renom, Sachetti et Pamfili. Antonio et François Barbarini, raccommodés pour éviter la ruine de leur famille, s'aidaient du cardinal Spada, homme de tête, qui savait maintenir une faction composée d'éléments centrifuges (1).

Tels étaient les hommes, les factions, la situation du conclave, qui se fermait le 9 août 1644.

---

(1) Dépêche du 8 août de don Desiderio Paletti au duc de Savoie.

II

François Barbarino dominait le champ de bataille. Mais son trop d'habileté dans les détails, réuni à son manque d'audace pour les grands coups, jetaient le trouble dans son esprit et causaient son indécision. Il n'avait rien préparé pour le conclave, mais il voyait vaguement dans sa faction deux candidats possibles : Sacchetti, plus opportun pour la papauté ; Pamfili, plus propre à sa famille. Il devait maintenant prendre un parti.

Une difficulté se présenta dès la première heure. La France portait Sacchetti et repoussait Pamfili. Les Espagnols rejetaient le premier et toléraient à peine le second comme un pis-aller, car le roi avait dit qu'il l'aimait mieux cardinal que pape. Les Espagnols comptaient entre cardinaux de la nation, de la faction, du vieux collége et les mécontents du parti Barbarini, environ dix-neuf votes, tout juste ce qu'il fallait pour donner l'exclusion. Ils repoussaient Sacchetti parce que, pendant sa nonciature en Espagne, il n'avait pas répondu aux attentes de la cour; parce que, dans les négociations pour les affaires de Portugal, il avait pris la défense de ce pays contre l'Espagne; parce qu'il avait toujours été en relation intime avec Mazarin, qu'il patronna du temps où ce puissant ministre aujourd'hui était capitaine d'infanterie dans la Valteline. Les partisans de l'Espagne croyaient suffisant, pour calmer les doutes et les antipathies de Medici, de barrer le chemin à ce Sacchetti. Barbarini ne les redoutait pas trop

et ne dissimulait point qu'il entrait en conclave avec ce pape ébauché (1).

Le parti des cardinaux romains se déclara d'un coup contre Sacchetti, et jeta Barbarini dans la consternation. Ces cardinaux, et surtout Mattei leur chef, fatigués du pontificat de vingt et un ans de cet Urbain qu'on appelait *Papa-Gabella,* décidés à avoir un pape vieux, pris dans leurs rangs, déclaraient qu'il était temps désormais de retirer la papauté des mains des marchands florentins, et qu'ils voteraient contre Sacchetti, qui était Toscan et tout dévoué aux intérêts aux idées, à la famille, aux personnes des Barbarini. Mattei se plaignit en outre d'avoir sû par Bichi que les Français et Antonio donnaient l'exclusion à Pamfili.

Barbarino comprit que Mattei, par cette adroite manœuvre, voulait obtenir l'exclusion de Sacchetti par les Espagnols et confirmer les Français dans l'exclusion de Pamfili.

Barbarino engage Antonio à ne pas précipiter l'exclusion de Pamfili, et envoie à celui-ci Rapaccioli pour le mettre sur ses gardes. Pamfili dépêche à son tour ce même Rapaccioli à Mattei et à Bichi, et réduit au silence le premier par des raisons toutes personnelles, et obtient de Bichi de ne pas ébruiter cette exclusion pour des raisons de stratégie de conclave, de faire parade de la modération de la France, tandis que l'Espagne se livrait à des exclusions de candidats pas même encore proposés.

Ce premier coup cependant ébranla Barbarini. Il

(1) Dépêches de Paletti et de Gini au duc de Savoie du 7 et du 13 août.

comprit qu'il fallait recomposer son parti (1), resserrer les négociations, les fixer, et faire converger sur elles les intérêts précis des électeurs. C'était un travail à commencer, travail de captation, de persuasion, de corruption, de mensonge, d'astuce ; il laissa aller le conclave au hasard des votes sans signification, au gré des candidats d'essai ou de vanité, et s'occupa de former un corps électoral sérieux pour Sacchetti.

Le cardinal de Médicis écrivait du conclave, en date des 17, 18, 21, 24 et 25 août : « Barbarino tient toujours à Sacchetti. Les Espagnols sont faibles, et Montalto veut le moine dominicain, qui reçoit de rudes coups. Barbarino veut nous écraser, mais je ne le crains point. Il est plus orgueilleux qu'il ne le fut jamais, et ne peut tolérer qu'en si petit nombre nous lui tenions tête — *gli tenessimo il bacile alla barba.* Il accapare des amis petit à petit. Plusieurs disent que les grands-ducs de jadis donnaient. Ils prendraient tous. D'Este

(1) « Les Barbarini avaient presque tout le conclave composé de leurs créatures. Un grand nombre s'est séparé d'eux, les uns par mécontentement, les autres par intérêt, plusieurs par besoin. De ceux restés fidèles, Barbarini peut à peine réunir un nombre suffisant pour l'exclusion. Il est décidé dès lors plutôt à crever dans le conclave qu'à concourir à la nomination d'un pape qui ne serait pas sa créature. Les Espagnols, au contraire, pour lui forcer la main, remplissent la ville et la campagne d'hommes armés ; le duc de Parme est à vingt-huit milles de Rome avec des troupes.... Il paraît que l'on veut user dans l'élection du pape de ce que l'on pratique à Vienne pour l'élection de l'Empereur. Le collége a fait des remontrances à l'ambassadeur d'Espagne : celui-ci se justifie par la conduite de l'ambassadeur de France et des Barbarini, lesquels ont rempli leurs palais de gens armés et appelé votre marquis Villa pour les seconder. La reine de France a écrit au collége en faveur de Queva. » Dépêches de Onorato Gini au duc de Savoie, en date du 21 et 29 août.

n'est bon à rien : il n'est pas ennemi de Barbarino. J'ai dit à Montalto de ne pas exclure Rocci, une exclusion par conclave suffit. Quant aux grâces à demander au nouveau pape, je crois que je demanderai la survivance de mon abbaye de la Marca pour payer les 150,000 écus de dettes que j'ai envers le mont-de-piété. Cennini a vingt et un votes. Montalto voudrait me faire demander par Votre Altesse que je ne concoure point pour Pamfili; je ne lui obéirai pas. Pamfili est un ami; il a soixante et onze ans; l'Espagne le désire. Panzirolo l'aide, et n'a d'autre difficulté que celle connue par Votre Altesse. Je tâcherai qu'on ne donne plus l'exclusion à Sacchetti, afin qu'il puisse s'aider en Espagne. Si Nerli sort du conclave, j'appellerai le colonel Ricasoli, bien que je croie être en sûreté... Barbarino n'est pas encore satisfait de quinze jours d'exclusion que l'on donne à Sacchetti, il négocie toujours. Notre faction compte maintenant vingt-six votes, et d'autres viendront, ayant pris pour prétexte qu'en conscience on ne peut pas se donner un pape qui est exclu par une grande couronne. Colonna ne sert à rien. Montalto est embourbé dans cette exclusion du moine pour ses propres intérêts. J'ai fait dire par Monti à Sacchetti qu'il cesse de se porter, afin que Votre Altesse et moi l'aidions à la cour de Madrid. Barbarino repousse Cennini, ami de notre maison, et préfère Bentivoglio mourant. Il ne veut pas non plus Altieri, ami de Borghese, ni Valançai, son ennemi déclaré. Ginetti déclare qu'il ne veut pas être pape sans l'aide de l'Espagne. Il ne reste donc des créatures d'Urbain VIII que Queva et Cornaro, que Barbarini n'aime guère. Il se tait sur Pamfili. Nous lui avons proposé de choisir un des siens, excepté Sacchetti; puis Giovio qui ne peut célébrer à cause d'une main blessée et ne com-

prend pas le latin ; Poli, qui a fait consommer plusieurs assassinats ; Lugo, qui ne persistera pas trois jours de suite à désirer la papauté, ne dort jamais, nous fait dire ce qu'il veut, et fait des niches à la bulle, — *la bolla à poco spaccio*. Les vassaux du roi sont fidèles ; Lugo lui-même les caresse, bien qu'il voie Barbarini et soit peu estimé. Monti a refusé de concourir. On dit que Sacchetti a des enfants à Fano ; et ce frère Maculano, qui est un frère du diable, n'est pas goûté des autres moines. Teodoli, pour plaire au prieur Mazzarini, intrigue contre Maculano. Barbarino écarte les Vénitiens. Réchauffez Siruela et dites-lui de maintenir fermes Albornoz et Trivulzi, et toute la faction espagnole, qui commence à se fatiguer. Gagnera au jeu celui qui restera le dernier. Il serait bon d'avoir quelques Génois ; il y en a tant. Panzirolo voudrait mettre Pamfili sur le tapis. Il est difficile. Quand son tour viendra, les Français s'opposeront. Queva ne prend guère. Barbarini donne des paroles aux Romains pour Altieri. Un courrier de France a porté de l'argent. Il en est arrivé aussi d'Espagne, et nos amis voudraient qu'on en donnât à ceux qui se conduisent bien et sont pauvres. Parlez-en, afin qu'on fasse les choses convenablement. Pour le neveu du nouveau pape, il y a la princesse de Caserta, puis quelque autre fief ; il y a encore une princesse de Parme à marier. Il y a la place de nonce en Espagne à donner. Je désire savoir ce que Votre Altesse pense sur cela. Les nouvelles de France réjouissent Barbarino, qui fait consigner à ses créatures les votes qu'elles ont à donner. La bulle ne vaut rien. Les deux frères ne s'accordent point sur Pamfili. Antonio et les Français ne s'apprivoisent point. S. Onofrio, — le moine Barbarini, — dit du mal de Rocci.

A quoi Geminiano Poggi, conclaviste d'Este, ajoutait, en écrivant, à la date du 19, au duc de Modène, que les partisans de Barbarino étaient mécontents, à cause de l'obscurité dans laquelle leur chef les tenait; que d'Este naviguait adroitement : *e non s'ingolfa in dichiarazione alcuna se non sia più che sicuro di giungere in porto felicemente;* que Rocci et les moines occupaient les scrutins, mais sans aucune chance de succès; que Antonio guettait une occasion propice pour se déclarer pour Pamfili; que d'Este se tenait à merveille avec Antonio, tandis que lui, Poggi, faisait la ronde la nuit et ne se détachait pas un instant du côté de Barbarini. Paletti enfin concluait : « Le grand-duc proteste qu'il ne veut pas d'un de ses sujets pour pontife; les Romains veulent un Romain. Ginetti, Sacchetti, Pamfili, Spinola, Cennini, Maculano, sont exclus; Altieri, Bentivoglio, Rocci, frisent le même sort (1). »

En jouant ainsi, on arriva à la nuit du 29 août (2).

(1) De son côté, le marquis Villa écrivait la même chose au duc de Savoie dans ses dépêches du 18 août et 2 et 12 septembre.

(2) Voici comment Nerli, conclaviste de Medici, résume les opérations dans ses lettres des 28 et 30 août au prince Giovan-Carlo, pour le grand-duc : « En entrant en conclave, les Espagnols déclarèrent l'exclusion de Sacchetti. Cesis et Mattei se joignirent à eux en cette circonstance. Vint ensuite Ginetti : Teoduli se dressa contre lui. Le frère Firenzuela — Maculano — resta quelques jours dans les scrutins; on l'enfonça, en sorte qu'il est désormais impossible. Antonio exclut Pamfili au nom de la France; mais on ne désespère pas de lui. Spinola n'est pas estimé, et il a des enfants. On a peu parlé de Rocci et d'Altieri, les seuls des Barbarini restés intacts, de Rocci, à cause de la grande activité de Spada qui le gouverne, d'Altieri, parce que jeune. Parmi les vieux, San Marcello est le moins contesté. Les Français se tiennent à peine debout. Si Sacchetti échoue, Barbarini se tourne à Poli ou à Panziolo, ce qui prouve sa conscience, car ceux-ci, ainsi que Queva et Giovio

Barbarini, qui croyait avoir préparé suffisamment son candidat Sacchetti, et qui était d'autre part poussé à en finir avec ce cardinal, réunit ses créatures et leur déclara que le lendemain, dans le scrutin, il le présenterait.

III

Barbarini prit cependant certaines précautions. Il distribua ses votes. Dix-neuf, les moins sûrs, devaient se manifester dans le scrutin ; vingt-sept, les plus confiants, devaient donner dans l'accès. Et même avec ceux-ci il usa de ruse. Il dit aux uns : —Vous voterez si le scrutin donne douze voix favorables; aux autres : — Vous voterez si vous voyez Antonio d'un côté et Rapaccioli d'un autre s'éventer avec le papier du scrutin. Sachant que plusieurs des siens avaient promis en même temps à lui et aux Espagnols, il voulait conjurer une coalition.

Sacchetti conserva une dignité remarquable. Il ne fit aucune avance, il ne voulut désabuser sur son compte ni Albornoz ni Medici. L'heure de l'épreuve sonna. Au premier bulletin extrait du calice, au nom de Sacchetti, l'anxiété fut extrême dans tous les cœurs. Les passions étaient diverses, mais toutes fiévreuses. Cette anxiété ne fut pas longue. Des dix-neuf, jugés par Barbarini les plus douteux, cinq seulement donnèrent.

---

sont détestés par tout le monde. Nous ne votons plus sérieusement. Macchiavelli se conduit mal; il est vassal, grondez-le. Barbarino et notre cardinal se sont vus dans la salle royale pour négocier la papauté. Les Espagnols n'ont pas dormi la nuit dernière : Barbarino lança Sacchetti. »

L'échec était éclatant, douloureux et complet. Amis et ennemis en furent affectés. Sacchetti resta calme. Il se montra même gai, et ne se plaignit que d'un cardinal qui répandait le bruit que la nuit Sacchetti était allé se jeter à ses pieds (1).

Cet échec, qu'on avait soigneusement cherché à éviter, consterna Barbarino, mais ne l'abattit point. Il comprit qu'il fallait désabuser avant tout les vieux, travailler mieux à l'amalgame de son parti, apaiser les autres prétendants de sa faction, qui se disaient blessés de cet engouement de son chef pour Sacchetti, laisser agir le temps, la discorde, les intérêts plus vivement excités. Le conclave retomba dans la plaisanterie des votations inutiles. Barbarini lui-même balançait dans le choix.

« Les prétendants étaient nombreux, mais ils avaient seuls le sentiment de leur mérite ; leur âge inopportun les repoussait, et Barbarini craignait, en les présentant, non-seulement qu'on les écartât, mais qu'on se moquât d'eux et de lui. François, sur ces entrefaites, tomba malade et confia la direction de ses créatures et des affaires à Antonio. D'un coup, nous commençâmes à comprendre qu'Antonio mettait sur le tapis Maculano et faisait demander aux Espagnols de déclarer s'ils

(1) Poggi écrit au duc de Modène que d'Este avait pris ses précautions, que lui-même, Poggi, était allé la nuit avec une petite lanterne à la cellule de Sacchetti et avait traité, que ce contrat était resté dans des termes vagues, qu'en partant Poggi avait laissé une note des choses exigées par d'Este, et que le lendemain le conclaviste de Sacchetti lui avait dit que Son Eminence acceptait ces conditions. Et il ajoute que les Barbarini, avec leur façon impertinente et vilaine de négocier et leur silence obstiné, gâtaient toutes les affaires. — Dépêche du 30 août.

l'excluaient. Cette négociation traîna plusieurs jours. Les Espagnols exigeaient une promesse préalable que Barbarini abandonnât définitivement Sacchetti. Les Barbarini ne voulaient pas s'engager carrément. Enfin, après de longs pourparlers, les Barbarini laissèrent tomber de leur bouche une proposition ambiguë. Les Espagnols, les trompant à leur tour, promirent de ne pas donner l'exclusion, mais aussi de ne contraindre aucun de leurs partisans à lui donner le vote. Cependant cette proposition de Maculano jeta la pomme de la discorde au milieu des cardinaux. Les plus fidèles à Barbarini eux-mêmes se divisèrent; le parti espagnol se scinda. Trivulzi le voulait; Montalto s'y opposait avec véhémence, et, parmi les Français, le batailleur Valençai s'efforçait de tout son pouvoir à l'exalter, tandis que Bichi, Lyon, le foulaient aux pieds, invoquant les instructions du roi. Parmi les Romains, quelques-uns s'accommodaient de lui; mais la plus grande partie le méprisait. On n'était même pas sûr si les deux Barbarini l'agréaient également; on savait que le moine Barbarino ne pouvait nullement le tolérer. Au milieu de ces contrariétés, la négociation se refroidit peu à peu, bien que Maculano lui-même ne négligeât rien pour réussir, et personnellement sondât les intentions de plusieurs cardinaux » (1).

---

(1) Relation du conclave d'Innocent X par le cardinal d'Este au duc de Modène. Ce cardinal, comme toujours, traita avec Maculano, mais avec réserve, dès qu'il le vit sur le tapis, négociant avec lui, par l'intermédiaire de son conclaviste Poggi, un mariage, appuyé en cela par Albornoz. Mais Maculano lui-même, alléguant la simonie, restait dans le vague, ce qui attiédit le cardinal d'Este. Voir ses dépêches des 8, 10, 13 septembre, et celle trop longue de Poggi, du 8 septembre, pleine de détails sur cette négociation cynique.

Cette tentative de Maculano causa un gâchis dont devait à la fin sortir ce vicaire de Dieu si combattu.

Le cardinal de Lugo envoya un billet à Albornoz, par lequel, au nom de Barbarino, il proposait que les Espagnols ôtassent l'exclusion à Sacchetti, que Antonio l'ôterait à Pamfili. On envoya le billet à Siruela. Medici se plaignit de cette pratique avec Albornoz, et fit savoir à Siruela que, s'il consentait à un compromis pareil, Sacchetti et non pas Pamfili serait pape. Siruela, en effet, repoussa l'offre (1). Pour prendre du temps et préparer la négociation de Pamfili, Barbarino et Antonio, s'entendant, avaient lancé Maculano, bien que ce cardinal dit lui-même, en termes très-énergiques, que ceux qui l'excluaient avaient raison et que ceux qui le prônaient se f........ de lui. Une circonstance vint compliquer le manége.

Une nuit, les deux frères se disputent, et Antonio, dépité, s'apprête à donner l'exclusion à Pamfili. Il invoque l'aide de Bichi, de Facchinetti et de Cornaro. Rapaccioli le calme cette nuit, et le matin les deux frères apaisés conviennent que Barbarino ne porterait pas Pamfili sans le consentement d'Antonio; celui-ci mettrait de côté Altieri, qui déplaisait à Barbarino. Bichi, qui avait la confiance de Mazarin, commence à se méfier d'Antonio. Il se met aux trousses de Rapaccioli pour connaître les plans des Barbarini. Rapaccioli leur rapporte les démarches de Bichi, et les deux frères le chargent de leur côté d'insinuer à Bichi les conditions que l'on aurait pu offrir à la France pour l'attirer à l'élection de Pamfili, ou bien de savoir, par

(1) Billets de Nerli du conclave au prince Giovan Carlo des Médicis, du 1[er], 5, 6, 9 septembre.

son moyen, les conditions que la France exigeait, et si personnellement il avait quelque dessein. Rapaccioli remplit la commission, mais il trouve Bichi intraitable. Alors on prend la détermination d'entrer directement en pourparlers avec l'ambassadeur de France, M. de Saint-Chaumont. Antonio se charge de le sonder et aventure quelques billets; puis il lui fait parler par Martinozzi, le parent de Mazarin. Tout échoue. Saint-Chaumont répond que les ordres du cardinal de Mazarin n'admettent aucune équivoque. Antonio recule à son tour de pousser plus loin la pratique; mais Rapaccioli ne se lasse point.

Il trouve son homme en Teodoli, qui passait pour soudoyé par l'Espagne, afin de révéler les secrets des Français (1). Teodoli se charge de faire reprendre la négociation avec Chaumont par le marquis de San Vito, son frère. Antonio apprend cette démarche, et en même temps que son frère Barbarino consentait à devenir Français si, cette fois, les Français le secondaient dans l'élection de Pamfili. Alors on donne des instructions à Teodoli, par lesquelles le marquis de San Vito proposerait à l'ambassadeur : que Barbarino passerait à la France; qu'il enverrait ses neveux à Paris comme otages et comme gages de sa parole; qu'il obtiendrait du pape, fait par lui avec l'aide de Sa Majesté, toute espèce de faveur pour la famille Mazarin et pour la maison de France, à laquelle on aurait donné les satisfactions désirées. Bref, Barbarino promettait que Pamfili serait au service de la cour de France en tout et toujours, ainsi que la maison Barbarino.

(1) Gerini au prince Giovan Carlo des Médicis. — Dépêche du 5 août.

Le marquis de San Vito traita en ces termes. L'ambassadeur trouva l'offre convenable et appétissante; mais, comme il n'était pas nanti des pouvoirs nécessaires pour accepter et signer la convention, il fit savoir qu'il allait envoyer un courrier spécial en France. Cette réponse ne satisfit Antonio qu'à moitié; car la situation du conclave était telle qu'il y avait danger ou impossibilité d'attendre le retour de ce courrier. Le conclave pouvait, dans un moment de bouderie, leur lancer à la tête un pape plus redoutable que ce tant redouté Pamfili. Il autorisa donc l'ambassadeur à ajouter, de son chef, les conditions qu'il préférerait; mais il le conjura de hâter l'affaire et de couper court à l'attente. Le marquis de San Vito reprit la négociation en ces termes et reporta à Barbarino que l'ambassadeur convenait que le conclave ne pouvait pas être prolongé, qu'il allait ajouter quelque chose pour la France; mais que, pour lui-même, n'ayant aucun membre de sa famille à doter de revenus ecclésiastiques, on pouvait lui faire un bon cadeau en argent; puis, quant à lui, marquis de San Vito, il serait content si son frère le cardinal ajoutait à ses revenus celui de l'église d'Imola, vacante en ce moment.

Mais, tandis que l'on attendait le dernier mot de M. de Saint-Chaumont, un scrupule s'empare des négociateurs. Ils se demandent si ce n'était pas une simonie que de traiter ainsi et de donner de l'argent à l'ambassadeur. Le doute est résolu négativement. On ne donnait pas de l'argent, on ne faisait pas des promesses pour capter des votes, mais pour acquérir la faveur de l'ambassadeur et le consentement de la France à l'œuvre du conclave. On donnait donc du temporel pour du temporel. Saint Grégoire le Grand, d'ailleurs, avait acheté le même acquiescement de

l'ambassadeur de l'empereur Maurice. Vint ensuite au cardinal Teodoli un scrupule à propos de son église d'Imola, sachant que Rapaccioli la sollicitait de son côté. On s'arrangea sans peine. Enfin arriva l'*ultimatum* de M. de Saint-Chaumont et ses articles supplémentaires. Il demandait pour la France que Verdun, Tulle, Metz et les autres provinces non comprises dans le concordat y fussent ajoutées; que, en outre du cardinalat pour le prieur Mazarin, frère du cardinal, on devait conserver un chapeau pour un Italien nommé secrètement par le roi, sans préjudice de la nomination officielle que Sa Majesté avait droit de faire en son temps. Pour lui enfin, M. de Saint-Chaumont, il demandait 10,000 doublons, et pour l'abbé Caderouse, son parent, l'évêché d'Avignon.

Cette négociation franche et précise heurta la fibre canonique des cardinaux. Ils firent savoir à M. de Chaumont que les 10,000 doublons étaient prêts; seulement Antonio et son frère se disputant à qui devrait les payer ils s'apprêtaient à envoyer à l'ambassadeur les bijoux et l'argenterie de leur maison. Enfin ils ajoutaient que, quant aux concessions qui dépendaient du pape, ils ne pouvaient que lui garantir leur plus vive intercession. Puis on charge le marquis de San Vito de préparer les billets qui devaient être échangés entre le cardinal Antonio et l'ambassadeur. Le marquis revient avec la réponse et le brouillon des billets; il ajoute que M. de Chaumont irait en France, avec Son Éminence, pour surveiller l'exécution des promesses ; mais, à cause de cela il désirait qu'au lieu de 10,000, on payât immédiatement, dans les mains du marquis, avant la signature des billets, en bijoux ou or, 20,000 doublons.

Ce maquignonnage d'usurier révolta à la fin les Barbarini d'autant plus qu'ils apprirent que l'ambassadeur

marchandait en même temps avec un prélat italien, et pour son propre compte, le chapeau secret qu'il avait réservé au roi. On retarda la réponse, et l'on songea à y échapper.

IV

Tandis qu'ils traitent, la pratique de San Clémente va son train. Les Français aigrissent toujours plus le cardinal Antonio et le décident à passer le Rubicon ouvertement. Téodoli l'excite contre Bichi, qui se fait l'organe des soupçons, des dédains, des Français. La maladie grave de François Barbarino vient compliquer ou plutôt simplifier la situation. Obligé de quitter la direction du parti et, par conséquent, la machination occulte en faveur de Pamfili, Barbarino remet, comme nous avons dit, son autorité à son frère Antonio, qui réunit ainsi l'influence des deux branches de sa maison. Barbarino lui conseille de se passer d'un billet de l'ambassadeur, qui lui eût coûté 60,000 écus romains (380,000 fr. d'alors, 800,000 fr. aujourd'hui), et de s'en tenir à celui du marquis de San Vito, suffisant pour attester la négociation ainsi que la satisfaction de l'ambassadeur pour les promesses faites à la France, et pour l'accuser ensuite personnellement s'il ne se résignait point. Enfin on enivrait le cardinal Antonio de la flatterie d'avoir à faire le pape tout seul malgré tous. Antonio n'en demandait pas tant.

Sous l'enveloppe de San Clémente ou Maculano, il s'adonne complétement à la pratique de Pamfili.

Le cardinal Grimaldi avait entamé certaines négociations avec les Espagnols. Antonio les reprit person-

nellement; mais elles n'aboutirent à aucun résultat. Les Espagnols paraissaient incliner vers San Marcello. Celui-ci eut en effet, un matin, vingt-cinq votes, et on le vit sortir de la chapelle tout glorieux. San Marcello était presque aveugle, presque boiteux, presque paralysé d'un côté, presque bossu, presque cagneux, presque chauve, presque sourd... — Je donnerai 1,000 sequins, dit un jour Medici, à celui qui me dira ce qui manque à San Marcello pour être tout à fait une charogne. — D'être Espagnol, riposte vivement Bichi. Les Barbarini s'alarment, surtout Antonio, caractère fantasque et volage, qui sentait ne pas plaire à l'Espagne et déplaire à la France. Vingt cardinaux offrent de se mettre en rang en la salle royale et de donner l'exclusion à San Marcello. Cela le calme, mais il commence à voir l'affaire de Pamfili désespérée. Rapaccioli lui fait dire par Fenfanelli, secrétaire du sacré collége, qu'il venait d'arriver un nouveau billet du marquis de San Vito, lequel annonçait que l'ambassadeur avait envoyé son courrier en France le 6, qu'il serait de retour le 23, et qu'il ne fallait rien précipiter.

Antonio, au contraire, sous le coup de cette nouvelle, conseillé par le marquis lui-même, se décide à hâter la pratique de Pamfili. Ses raisons n'admettaient pas de réplique. Si le roi très-chrétien s'opposait, on renoncerait à une chose qui paraissait très-utile à tout le monde; s'il approuvait, ses désirs se trouveraient être prévenus. En tout cas, loin de ralentir les manœuvres, il fallait les presser. Rapaccioli et Fanfanelli appuyaient ce conseil. Antonio appelle Spada, Rapaccioli et Facchinetti, et leur annonce que, dans deux jours, il allait proposer Pamfili, tâchant, dans l'intervalle, de faire renoncer les Espagnols à voter pour San Marcello, s'ils le

désiraient réellement, et de disposer les autres. Spada désapprouve cette tactique. Il propose que Pamfili soit mis sur le tapis immédiatement, et sans autre aide que celui des créatures. Antonio, qui savait que Spada voulait renverser tout par des moyens divers, afin de préparer l'avénement de Rocci, son parent, et peut-être le sien même, se méfie du conseil, doré par le zèle et la foi dans le succès, et rompt la pratique, se décourageant de nouveau. Cette faiblesse augmenta la maladie de Barbarini.

En attendant, malgré le secret adroitement ménagé, la candidature de Pamfili commence à percer dans le conclave. Les amis de Maculano voyaient avec regret que celui-ci servait à cacher un autre jeu, pour un sujet que ni la France ni l'Espagne n'agréaient; Maculano prend la résolution d'aller prier Barbarino de cesser la pratique pour sa personne et de proposer un candidat plus à même de réussir. En même temps Rapaccioli, qui depuis longtemps servait d'intermédiaire entre Barbarini et d'Este, lequel le tenait au courant de ce qui se passait dans son parti, le parti espagnol (1), lui annonce que ce cardinal va se déclarer ouvertement.

La nuit a lieu une réunion chez Antonio. Il hésitait toujours, à cause des Espagnols. Rapaccioli raconte qu'il est mieux instruit des choses de ce parti que tout autre; que les Espagnols ne sont pas contraires à Pamfili, mais qu'ils ont conçu une certaine répugnance, des

---

(1) D'Este, entamant avec Pamfili le même trafic de mariage, se servait de Rapaccioli et le pressait, de peur d'être prévenu par le duc de Parme. Rien de plus impudent, à ce propos, que la dépêche de Poggi au duc de Modène, en date du 14 septembre, et de plus lâchement hypocrite que la relation de ce conclave faite par le cardinal d'Este.

soupçons même, en voyant cette candidature traitée directement par le protecteur de la France; qu'il faut leur adresser un cardinal de confiance, afin de s'entendre sur tous les points. Antonio veut proposer un autre sujet comme avant-coureur de Pamfili, afin de disposer le conclave à cette ouverture. On combat comme dangereuse cette proposition, qui aurait donné le temps à Bichi de susciter des obstacles, une exclusion peut-être. Antonio se résigne, mais il ajoute qu'il ne livrera pas son consentement avant qu'il n'ait en sa possession les billets du marquis de San Vito, qui étaient restés dans les mains du cardinal Teodoli. Rapaccioli fourre alors la main dans sa poitrine, les tire et les lui passe.

Il les avait obtenus avec la promesse de ne pas lui faire concurrence pour l'église d'Imola.

Antonio s'écrie à la fin : « Pamfili est pape! » Il ne restait qu'à nommer le cardinal qui devait négocier avec les partisans de l'Espagne. Il fallait un homme jouissant de la plus complète confiance de Barbarini pour effacer l'ombrage qui avait causé en eux l'intervention d'Antonio. On choisit Facchinetti. Et pour rassurer davantage ce parti sur les intentions d'Antonio, celui-ci lui envoie par Rapaccioli les articles de la convention que Facchinetti devait faire avec Albornoz. En voici la substance : Manifester clairement ce qu'il entendait faire pour Maculano, ce qu'il aurait fait pour Pamfili; dans le cas où la France serait offensée du procédé d'Antonio, assurer aux cardinaux Barbarini et à toute leur maison la protection du roi catholique. Rapaccioli voulut montrer auparavant cet écrit à Barbarino et le lui porta. Une de ses créatures se tenait à son chevet pour lui dire qu'Antonio n'agissait pas de bonne foi, qu'il faisait semblant de l'aider pour Pamfili, afin de

l'attirer à Altieri. Barbarini prend connaissance de la note de son frère et en reste satisfait. Facchinetti la porte à Albornoz. Ce cardinal accepte très-favorablement la proposition, demande la permission d'interroger son parti à propos de Pamfili, et de lui rendre réponse le jour même, à vingt heures. Il promet en plus la protection de la maison d'Autriche aux Barbarini. Facchinetti retourne à vingt heures pour avoir la réponse. Albornoz assure quinze votes, dont douze étaient déjà prêts; mais il espérait procurer les trois autres. On convient que les Espagnols donneraient dans le scrutin, les Barbarini dans l'accès. La conclusion de cette élection se répand dans le conclave; le soir, tous les cardinaux se rendent dans la cellule de Pamfili, excepté Bichi et le cardinal de Lyon. Le matin, quarante-huit voix nomment Innocent X.

V

J'ai suivi jusqu'ici, avec la circonspection nécessaire, le récit de ce conclave fait par les cardinaux Rapaccioli et d'Este. Voici maintenant celui de Medici, plein de révélations.

« Nous entrâmes en conclave avec l'exclusion de Sacchetti assurée. Les Barbarino ne purent nous démonter, ne sachant même pas ceux qui l'excluaient, car nous avions jusqu'à Valançai. Le 1er septembre, Cornaro commença à dire à Barbarino qu'il fallait en arriver à une conclusion; Barbarino répondit : « Sacchetti! » Le 2, Barbarino fut surpris de cette maladie qu'on appelle *cholèra*, qui d'ordinaire tue en deux jours. Lugo refit la proposition de Cornaro. Barba-

rino permit à Grimaldi de commencer la pratique de Maculano. Panzirolo vint chez moi, la nuit, pour me pousser à rompre cette négociation, ce qui aurait facilité la réussite de Pamfili, qui était notre homme. Je répondis que cela me paraissait facile. Teodoli, pour plaire à Mazarin et à Montalto, se chargeait de la besogne. Nous gagnâmes ainsi Montalto en faveur de Pamfili. Panzirolo et moi, nous nous donnâmes parole de nous taire, et chacun agit de son côté. A l'aube, j'étais encore au lit; Grimaldi se présenta et me dit qu'il venait me parler du moine Maculano, avec le consentement des Barbarini. Je l'adrèssai à Albornoz et avertis Montalto de la pratique entamée. Le matin même, Barbarino appela Antonio et lui confia la conduite de son parti, les négociations, l'autorité; il n'en pouvait plus. Montalto et Teodoli commencèrent à réunir les cardinaux pour l'exclusion. Albornoz vint se plaindre à moi qu'on excluait sans lui en donner communication. Je lui répondis que nous étions obligés à voter pour les candidats du roi, fussent-ils même nos ennemis, et pas à autre chose. Montalto se plaint à son tour: bref, une averse de récriminations. Je satisfais, je calme tout le monde; et aux cardinaux qui venaient chez moi, je représente l'incapacité de Firenzuela Maculano, qu'il avait une tête fêlée, qu'il était batailleur, chose odieuse aux cardinaux, et ensuite j'endoctrine le P. Valentino, jésuite, confesseur du conclave, qui aiguillonna les scrupules de Franciotti, Carpegna, Monti et Durazze. Le soir, Antonio voulait parler en sa qualité de protecteur de la France. J'en fis donner avis à Bichi et à Lyon, qui, je le savais, ne goûtaient guère le moine. Antonio se met en colère contre ces deux cardinaux. Ceux-ci se mettent à agir ouvertement contre Maculano. Je me servis de Lugo, jésuite, pour

faire dire à Albornoz qu'avant d'entreprendre la négociation du moine, Antonio aurait à promettre de ne plus parler de Sacchetti. Je savais que Barbarini ne consentirait pas à cela. En tout cas, Antonio voulait persister. Le lendemain, nous donnâmes vingt-cinq votes à Cennini, ce qui effraya Antonio, et Spada vint m'annoncer que Barbarino se disposait à frapper Cennini d'exclusion. Je répondis que le conclave était fatigué, que j'attendrais encore cinq jours, puis que je proposerais le *dépôt* de Cennini, bon homme pour lequel il ne me manquait que six votes. Cela redouble la frayeur d'Antonio. Il écrit à son frère qu'il renonçait à la direction du parti Barbarini, et que, quant à lui, il était disposé à porter Pamfili. Barbarino me fait demander si les Espagnols soutiendraient Pamfili. Je fis répondre loyalement par Albornoz, soupçonnant que Barbarino ne voulût ruiner ce candidat. Barbarino embarque alors Ginetti, qui refuse. Barbarino m'envoie encore une fois Teodoli pour m'annoncer qu'il voulait sonder de nouveau les Espagnols pour Pamfili, et Teodoli m'assure qu'il n'y avait aucune ruse sous cette proposition. Je communiquai tout cela à Pamfili, qui me fit dire qu'il approuvait qu'on entamât la négociation, mais vite. Quoique malade, je me fis porter par les faquins chez Albornoz, afin de presser la pratique de Pamfili. Monti, Montalto, Durazzo et Cornaro m'avaient promis leur concours. Ceux-ci étaient les plus douteux. Albornoz s'en réjouit. Il se rencontra avec Barbarino, qui promit vingt-trois votes certains. Albornoz et moi nous fîmes nos comptes, et nous trouvâmes quinze votes sûrs. Cela faisait trente-neuf. Il en fallait trente-six pour l'élection. Le scrutin terminé, Barbarini et Antonio vinrent chez moi pour me demander où nous en étions. Je répondis : « Si vous

« avez vingt-trois votes, nous ferons le pape demain. » Et je conseillai le secret jusqu'à deux heures de la nuit, quand le conclave serait fermé, afin que des difficultés ne survinssent pas de la part des Français. A une heure de la nuit sonnant, je me rendis chez Albornoz et convoquai en sa cellule Colonna, Montalto, d'Este, Trivulzi, Harach et tous les nationaux, et communiquai la proposition de Barbarini. Tous y consentirent. Je les quittai à deux heures, pour commencer à parler aux vieux et à ceux du nouveau collége. Mais voilà que Bichi saute dessus avec des lettres du roi très-chrétien, qui s'oppose à la création de Pamfili. Je me rends chez Durazzo. Antonio me rattrape pour me dire de ne pas faire attention à cet incident, car ces lettres du roi, c'étaient de vieux papiers. Je lui réponds : « Que Votre Éminence se tienne ferme, le reste marche tout seul. A quatre heures, je retournai chez Albornoz pour lui annoncer que les quinze votes étaient prêts. Je poussai Cesi et Teodoli à parler aux cardinaux romains, à Rocci, à Altieri, papables eux aussi. Tous se rendirent à ma volonté. Mon mal de jambe me harcelait si fort, que je fus contraint d'aller me mettre au lit. A six heures, Antonio et Barbarini vinrent me dire que Bichi leur avait appris que Montalto était avec lui. Je parlai à Montalto et l'arrêtai pour Pamfili. Cependant je conseillai à Antonio d'envoyer chez ce cardinal autant de ses partisans qu'il le pourrait, afin de le confirmer et l'engager à considérer l'affaire comme assurée. Cette fête dura jusqu'à sept heures. A huit, Antonio revint pour me dire qu'il avait trente-quatre, peut-être trente-six cardinaux qui voteraient en faveur de Pamfili, et que celui-ci avait exprimé le désir de voir aussi quelques-uns des vieux. Je fis lever immédiatement Capponi, qui se rendit chez lui. A neuf heures,

Panzirolo vint me prier de la part de Pamfili de me lever et de passer en revue nos créatures : il me trouva à moitié habillé. Peu après survint Antonio pour m'engager à apaiser Bichi. Je répondis que j'essayerais, mais qu'il ne s'en alarmât point, l'affaire étant certaine. Sur cela, voilà que Panzirolo et Barbarino entrent tout effrayés, parce que neufs en conclave, demandant ce qu'il y avait à faire. Je réponds : « Faire lever Pamfili, dire la messe rondement, puis commencer le scrutin. » Et moi je commençai à rafraîchir la négociation. Tout allait bien. Alors, comme chef d'ordre, je donne le signal de sonner la cloche de la chapelle. A onze heures et demie nous y entrâmes. Sur cela arrive Gabrielli, peu ami de Pamfili; et Barbarino se trouble de nouveau. Je me fais déposer à terre par les faquins qui me tenaient sur une chaise à porteur, et je persuade Gabrielli que Barbarino avait trente-cinq votes, moi quinze. Gabrielli pâlit. Il fut impossible d'apaiser Bichi : il continua à crier. A treize heures, le pape était trouvé : nous donnâmes quinze votes dans le scrutin, Barbarini trente-deux dans l'accès. Nous perdîmes cinq heures dans la chapelle pour remplir les cérémonies de la bulle. »

« Concoururent à l'élection : Barbarini, par peur de Cennini et parce que Panzirolo lui promit un mariage avec le neveu du pape; Antonio, par dépit de Bichi et pour avoir la gloire d'avoir fait le pape malgré l'exclusion qu'il tenait de la part de la France; M. de Chaumont, parce qu'il savait que l'exclusion ne venait pas de Louis XIV, mais d'Antonio; parce que celui-ci avait entamé la pratique de Maculano contre sa volonté et voulait le perdre; parce qu'on promit le chapeau au frère de Mazarin. Puis, grande prudence du côté des Espagnols, aucune dans les Barbarini. »

Poggi, dans sa dépêche du 15 septembre, confirme les mêmes choses, en disant que l'affaire du mariage sera arrangée dehors, que les Barbarini promettent des miracles en faveur de la maison d'Este, et que d'Este a tout fait par l'intermédiaire de Rapaccioli. Onorato Gini, dans sa dépêche du même jour au duc de Savoie, prévoit, et avec raison, que Barbarino, qui avait eu une si grande part dans l'exaltation, n'en aurait aucune dans le gouvernement; que Panzirolo, qui avait mené toute la négociation, serait l'âme du nouveau règne, mais que ce Panzirolo aurait à redouter l'action de dom Camillo, neveu du pape. Enfin le cardinal d'Este, dans un rapport intime au duc, son frère, du 18 septembre, « qui, espère-t-il, ne sortira jamais de ses mains » (et que j'ai dans les miennes), raconte très-longuement comment il a piloté sa barque dans le conclave avec tous les partis et tous les papables; comment il s'était arrangé avec Sacchetti et avec Maculano pour un mariage; comment il a traité avec Pamfili, qui lui répondit vaguement; comment Antonio eut et dissimula toujours l'intention de porter Pamfili, et trahit ainsi la France; comment il n'a pu aboutir à rien de précis pour enchevêtrer une alliance de mariage entre d'Este, Barbarini et Pamfili; et comment, un peu désappointé, mais confiant dans la médiation de Rapaccioli pour assurer *gl' interessi della casa*, il croit, pour le moment, devoir se retirer plutôt qu'avancer.

En substance, cet Antonio était un rusé drôle.

A cette négociation ne restèrent pas étrangers au dehors le P. Giustiniani, confesseur de dona Anna Colonna; cette dame; la belle-sœur du pape, dona Olimpia Pamfili, et le prieur Mazarini.

La conduite d'Antonio choqua Mazarin, Barducci écrivait de Paris au grand-duc, en date du 30 septembre

et du 21 octobre : « Mazarin se croit trompé par Antonio. Antonio aura beaucoup à faire pour regagner la confiance de la France. Mazarin dit que le pape a plus besoin de la France que la France de lui. Mais cette nomination d'un pape exclu, plus par lui personnellement que par la couronne, nuit à son crédit, et l'on voit combien valent peu cet Antonio, nommé protecteur par lui, et ce Teodoli, pensionnaire. On rappelle de Rome Saint-Chaumont. La reine elle-même appelle Antonio assassin et traître. On lui retire la protection, et à Teodoli la pension ; et comme le nonce déclarait que ces mesures blesseraient le pape, on lui montra les lettres d'Antonio, qui usa de la violence pour l'exclure. La haine principale est contre Panzirolo, vieux rival et ennemi de Mazarin. »

Mazarin fit une grosse affaire de cette nomination d'Innocent X. Saint-Chaumont se fit saisir par la goutte et ne se présenta pas pour lui baiser la mule. Une série de démentis réciproques commença entre cet ambassadeur et les cardinaux Bichi, Teodoli et Antonio, et le marquis de San Vito. Antonio disait qu'il avait eu dans les mains le billet écrit par Saint-Chaumont, adressé au cardinal Teodoli, où il demandait pour sa part les 20,000 doublons et le chapeau, et qu'il ne l'aurait pas livré. Saint-Chaumont assurait qu'il n'avait jamais écrit un pareil billet : et enfin San Vito convenait qu'il l'avait écrit de son chef, — peut-être pour servir de paratonnerre au ministre français, peut-être, comme d'autres le pensaient, écrit après coup, par ordre d'Antonio, afin de justifier sa conduite et de ruiner l'ambassadeur, — ce qui paraît plus vraisemblable, vu le caractère de ce cardinal et des Teodoli, ses complices. Puis, autre scène pour la consigne du brevet de protecteur. Saint-Chaumont, malade, envoie

son fils avec deux autres personnes de l'ambassade pour le lui reprendre. Antonio feint d'être malade; le fils de Saint-Chaumont force la porte. Antonio le fait attendre deux heures dans ses antichambres; il reçoit enfin la commission de l'ambassadeur; mais après des vifs pourparlers, il veut renvoyer la restitution à six jours, parce que le brevet était dans les mains du pape ou d'autres. Insistance des Français; nouvelles instructions demandées à Saint-Chaumont, qui se résigne au délai (1).

VI

Deux ambassadeurs vénitiens nous ont laissé le portrait d'Innocent X. Voici d'abord celui que Contarini, à son retour de Rome en 1647, dessinait en traits remarquables au sénat :

« Pamfili passa sa jeunesse moins à étudier qu'à s'adonner aux amusements amoureux et aux exercices chevaleresques. Puis Pierre Aldobrandino, son oncle, ayant été nommé cardinal, Pamfili ne put plus gaspiller ses nuits dans les plaisirs et étudia. Grégoire XV le nomma nonce à Naples, où il s'escrima avec adresse et ne se brouilla point avec les officiers du roi. Urbain VIII l'envoya avec Barbarino en France et en Espagne, en qualité de dataire de légation. En France, il gagna le sobriquet de *Monseigneur on ne peut pas*; en Espagne, où il resta nonce après le départ de Barbarini, il rencontra mieux, et Urbain le nomma cardinal. Pamfili cacha

(1) Fogli segreti di Roma.

son caractère avec astuce, en parlant peu et à temps, en jouant la modestie; et lorsqu'il s'agissait d'affaires de princes, il émettait des opinions diverses et les raisons pour chacune d'elles; en sorte qu'on ne savait jamais quelle était son opinion véritable ni ce qu'il pensait. Il évitait les audiences. Sous prétexte d'exercices spirituels, il se retirait avec ses domestiques, parmi lesquels il n'admit jamais des personnes d'esprit qui pussent pénétrer ses pensées, et jouait aux boules dans de riants jardins. Il convoita, pour s'échapper de la cour et se cacher mieux, l'évêché d'Urbin ou d'Ascoli; mais il ne l'obtint point. Avec cette industrie et par cette dissimulation, il parvint à la papauté. En sorte que les courtisans dirent que trois choses l'avaient fait pape : peu parler, beaucoup dissimuler, rien faire.

« Étant devenu pape, Pamfili se montra tel qu'il est : peu enclin à accorder des faveurs, délicat et crédule avec ses ministres, facile à recevoir l'impression du soupçon, travaillant à l'épargne, désireux de se soustraire aux inquiétudes, même par des moyens honteux; pusillanime dans les résolutions viriles, d'esprit lent à comprendre, incapable de grandes conceptions, obstiné dans l'indécision lorsqu'une crainte violente ne le change point. Celui qui se montre soumis et obséquieux, si Innocent le croit sincère, est tout-puissant avec lui. Il choye la justice. Il n'est pas sanguinaire. Il n'aime guère les taxes. Il ne goûte pas, il redoute même les esprits vifs, supérieurs au sien. Ingrat envers ses amis, il n'offense point ses ennemis. S'il ne parle pas beaucoup, il écoute volontiers. Il se décide avec peine, mais ses résolutions sont bonnes. Il refuse les grâces aux princes en les caressant. Il n'a pas de prédilection pour les princes italiens, ayant compris, à la fin, que les conseils de Florence étaient

intéressés. Il s'en aperçut lorsque la reine de France lui demanda de se désister d'exiger des Babarini les comptes de l'administration d'Urbain VIII; lorsqu'il vit la Toscane s'attiédir pour entrer dans la ligue provoquée par le duc de Parme contre les menaces de Mazarin; et lorsque le timbre fut imposé au papier, sans exception des actes ecclésiastiques. Innocent ne voit pas volontiers ses parents : il croit Ludovisio trop ulcéré de haines privées et trop enclin pour l'Espagne; Giustiniani, habile seulement aux transactions économiques. Il n'écoute que la virile dona Olimpia, femme seulement par l'ambition et l'avarice.

« Cette dame fut d'abord mariée à Paolo Nino de Viterbe, dont elle eut un enfant. Le mari et le fils morts, elle hérita des deux et épousa Pamfili. Dona Olimpia domine le pape. Elle vend, taxe, loue, se fait faire des cadeaux pour tous les actes du gouvernement, pour les grâces, pour la justice. On la voit par conséquent environnée d'une bande d'entremetteurs, d'écorcheurs. Après cette femme, le pape écoute Panzirolo, qui, dans le conclave, chauffa l'affection de Barbarino et assouplit la dureté d'Antonio. Panzirolo a des manières courtoises, l'esprit délié, le sourire et les mots agréables, facile à parler, heureux à mentir. Il cache sa malignité et sa naissance plébéienne avec hauteur, ainsi que ses qualités de Romain. Il veut la puissance et non pas l'apparence. Il hante dona Olimpia. Il met en usage toute espèce d'industrie pour se transformer selon l'humeur du pape, le traitant avec des plaisanteries et des mots spirituels; puis, dans les affaires sérieuses où il le voit résolu, il le seconde ou il temporise, ce qui suffit. Dans les négociations difficiles, Innocent consulte aussi Capponi et Spada : celui-là ingénieux, prudent, pesant ses paroles, bouche souriante, et cou-

vrant ainsi sa malice, sa dissimulation de prêtre; Spada, d'humeur hautaine, prestance majestueuse, vain de ses talents, de sa science superficiellement encyclopédique, de sa dictée substancielle, de son mûr conseil; il penche vers la France. Le pape traite ses affaires domestiques avec Mgr Mascambruno, robin fourbe et madré qui hérita de la bibliothèque, des chalands et du nom de l'avocat consistorial Mascambruno. Il est maintenant sous-dataire. Ce fut ce Mascambruno qui persuada don Camillo de renoncer au chapeau et d'épouser la belle veuve, princesse de Rossano, et de se soustraire ainsi aux colères sans fin du pape. La bouderie ne cessa pas après le mariage; en sorte que, ou le pape trompa Mascambruno, ou celui-ci don Camillo, ou dona Olimpia et Panzirolo offusquèrent l'esprit du pape.

« Les ministres et les ambassadeurs traitent directement avec le pape, n'y ayant pas de neveu qui négocie. Cela trouble tout, vu la nature d'Innocent, qui, si les ambassadeurs pressent les résolutions, se tord sur son siége, se dépite intérieurement et répond à la diable. La maxime politique d'après laquelle Innocent se conduit, c'est que le monde est mené par le hasard, et, par conséquent, il le laisse aller sans trop se mettre en travers. Pour lui, le temps c'est tout. Il refuse avec grâce; sur quoi les courtisans disent que celui qui traite avec Sa Béatitude, à la première audience, croit l'affaire parfaite; à la seconde, qu'elle est entièrement à refaire; à la troisième, qu'elle a complétement échoué. S'il s'agit d'intérêts, il assure que la chambre apostolique est tout à fait épuisée, et il refuse. Il a un million. Innocent déteste les princes en bloc.

« D'autre part, Innocent court après la popularité. Il veut la justice dans les petites choses, la paix. En

sortant pour prendre l'air, ce qu'il fait souvent, il accepte les pétitions même des petites femmes, qui s'approchent de lui facilement; mais il ne donne aucune suite à ces demandes. Dans les audiences, il n'est pas agréable; il s'en tire vite par une réponse quelconque, puis il babille tout au long des choses du monde. Dans les affaires ecclésiastiques, il ne montre point un zèle indiscret. Il ne se querelle pas pour cela avec les princes et laisse reposer les immunités. La congrégation nommée pour cette besogne s'en tire comme elle peut. En outre des 2 millions de revenu de l'État, le pape jouit de 800,000 écus de ses propres rentes, des profits de la daterie et de la vacance des offices. Ses 40,000 hommes d'armée valent peu.

« Innocent X est sobre pour le manger et pour le boire; il ne fait aucune distinction de mets et se moque des médecins. Il est grand, maigre, l'œil petit, le pied grand; il a peu de barbe, couleur brune, complexion sèche, tête fine, en un mot, bien proportionné de taille et de muscles. Il est sujet à la goutte, au flux, à la rétention d'urine. Il est vexé moins par les affaires publiques que par les choses domestiques et par les querelles de famille. »

Quatre ans après, Giustiniani, autre orateur vénitien, dans une séance de 1651, rapportait :

« Innocent fut nommé pontife contre l'attente universelle; car, si l'on anatomise ses qualités, il en est peu qui ne rencontrent des critiques sérieuses. Les uns se préoccupaient de cet aspect sombre et saturnin, que l'on prenait pour l'expression d'une âme dure et rétive, et l'on supposait en lui des mœurs peu propres à la placidité. D'autres notaient, par l'amour sans borne qu'il portait à sa belle-sœur, arbitre absolu de toutes les affaires de sa maison, qu'il serait soumis à la

toute-puissance d'une femme. Beaucoup de monde le considérait comme entièrement illettré, — *senza politezza di lettere,* — et embourbé dans l'exclusive étude des lois; et par conséquent on prévoyait un règne qui mépriserait les autres professions et caresserait uniquement les ribauds de la chicane civile et criminelle... A cette question : « Quel pape serait Pamfili? » un cardinal répondit : « Un *pontefice buono da Ponte Mollo in qua!* » (comme qui dirait : Un pape bon de la barrière aux boulevards!) Il veut tout savoir, et comme il se méfie, après avoir entendu l'avis d'un ministre il en interroge un autre. Il se fait lire les pétitions qu'il reçoit. Auparavant il écoutait même dans la rue les plaintes; maintenant il s'en est fatigué. Il a obligé les barons romains à payer les dettes qu'ils négligeaient; il a embelli Rome. Il a diminué les dépenses de la cour et les faveurs. Il a rendu les négociations difficiles, moins à cause de sa rusticité et de son austérité qu'à cause de l'ambiguïté de ses réponses, la chicane qui se fait place petit à petit; en sorte que les provisions — en la cour de Rome on appelle tout *grazie* — même favorables arrivent toujours trop tard et insuffisantes. On doit donc commencer de nouveau, et l'on aboutit toujours à rien. Innocent X n'a pas caché son penchant à acquérir de l'argent, tout en épargnant dans la cour, même pour la table; et l'on assure qu'en sept années de pontificat, il a extorqué, seulement pour la composition de crimes, un million et 200,000 écus. Les ministres font encore pire. Le pape le sait, se tait et fait semblant de ne pas y croire. Il refuse aux princes, et ce n'est pas l'austérité de son caractère qui le rend roide, mais la force des choses, qui vont à son gré, et le peu de besoin qu'il a des gens.

Quoique âgé de soixante-dix-huit ans il ne souffre que

de la goutte et des fluxions. Il vit régulièrement, ne croit pas aux médécins, bien que par grandeur, à l'instar des autres papes, il fasse rester présent à sa table celui qui connaît sa complexion. Il cause rarement de lettres et de sciences, mais de choses économiques. Il penche à la tristesse, et si quelquefois il plaisante ou se laisse aller à quelques facéties, c'est sans grâce et avec effort. Il éloigne les soucis avec un grand soin, et si les grandes affaires se présentent, il les renvoie aux congrégations; et, pour ne pas y penser du tout, depuis la mort de Panzirolo, qui, par la multiplicité de ses ressources, le tirait d'embarras, il a appelé ses propres neveux pour l'amuser, et d'autres qui flattent mieux ses passions. Il reste avec ces gens jusqu'à minuit, à la différence d'Urbain, qui allait au lit de bonne heure et se levait à l'aube; et avec cela, il prétend que ni ministres ni neveux ne fassent rien sans lui. Vous comprenez comment les affaires doivent aller.

« Dans cette cour, le premier est le cardinal Pamfili. Il n'appartient pas à cette maison; il n'a aucune vertu. Le pape le connaît à peine de vue. Il fut pris dans une famille noble de Rome et élevé à ce rang; il s'appelle Camillo Astalli, a vingt-deux ans, une figure et des manières nobles, point de littérature; il est étranger à la politique. Le marquis Astalli, frère du cardinal, épousa une nièce de dona Olimpia, qui voulait illustrer sa maison de noms considérables. Le pape l'accueillit parce qu'il était gentil, modeste, ne recommandait personne et subissait, plutôt qu'il ne le demandait, le poids du gouvernement dont le pape le chargeait. Panzirolo le proposa même à son détriment, en apparence; car il venait après ce neveu, dépendait de lui et s'en servait pour se frayer le chemin dans le gouvernement,

aidé aussi par Barbarini et les Espagnols. Cela déplut à pona Olimpia, qui se vit amoindrie dans son pouvoir; elle dénonça, elle conspira contre Panzirolo et finit par le faire tomber.

« Entre dona Olimpia et Sa Sainteté il y eut toujours d'excellentes relations et une sympathie affectueuse, dès les premiers jours qu'elle entra dans la famille Pamfili, en épousant le frère de Sa Sainteté. Panzirolo essaya de détacher Sa Sainteté de l'amour de cette femme. Il échoua; car, tant qu'Innocent vivra, il conservera intact un amour si vieux et enraciné qui s'est emparé si puissamment de lui, — *con si benigni ed affettuosi nodi fece già lunga presa su lui.* — La rapacité de cette femme est incroyable, et les actions qu'elle commet pour amasser de l'argent sont si indiscrètes, basses, odieuses et injustes, qu'il ne me paraît pas décent de les raconter ici. En un mot, dans la cour de Rome, on la considère comme une femme ignoble, de mœurs plébéiennes — *infimi* — et dégradées, tout adonnée à thésauriser, en mettant de côté toute pudeur, tout respect; méchante en tout, vendant tout, jusqu'à l'autorité du pape, à qui veut l'acheter. L'avarice et la cupidité exceptées, dona Olimpia est capable de bien gouverner et de bon conseil. Jolie de sa personne, agréable dans la conversation et dans ses manières, indifférente à tous les princes, elle est pour celui qui donne le plus.

« Puis le cardinal Capponi est ce même cardinal qui une fois tâcha, avec les Espagnols, d'élire un nouveau pape contre Urbain VIII, si haï par ceux-ci. Urbain était à Castel-Gondolfo; il revint et cria terriblement dans le consistoire : « Où est le nouveau pape? » Cappone est un cardinal politique. La Queva est un autre cardinal politique, que son roi n'aime guère parce

qu'il se souilla de péculat dans les Flandres. Politique aussi est Spada, fils d'un charbonnier. Par contre, François Barbarino est adonné au spiritualisme, à l'avarice, à la parcimonie, bien que fort riche; il est peu goûté, peu gracieux, peu aimé, fastidieux. Trivulzi est plutôt un cardinal d'armes que de lettres, ayant été longtemps soldat au service de l'Autriche; il sert maintenant fidèlement l'Espagne, dont il reçoit une pension, surveille les ministres espagnols et renseigne la cour sur leur conduite. Brancaccio fut persécuté par le vice-roi de Naples pour avoir anathématisé les ministres espagnols; Urbain le nomma cardinal à cause de cela. C'est un cardinal qui s'amuse, qui jouit de la vie, qui se plaît à une compagnie gaie et aime les académies, la poésie, la musique et les chansons. Peu de vertu, peu de lettres, voilà les obstacles qui se dressent devant Carpegna, bien que papable. Filomarino est superbe et indépendant. Maculano est celui qui fit condamner à mort le neveu du cardinal d'Ascoli et autres qui avaient tramé la mort d'Urbain VIII par magie. Orsini jouit de son jeune âge et aime toute espèce de causerie. Donghi acheta d'Urbain la pourpre; il est jeune, sans talent, sans savoir. Costaguti, fils d'un marchand, lui aussi eut le chapeau parce que son père en acheta la promesse en prêtant 100,000 écus à la chambre apostolique; il est jeune, sans esprit, riche, adonné aux plaisirs et raffolant de musique, et musicien lui-même. Rondanini devint cardinal aux mêmes conditions que Costaguti. Giovio est fils d'un paysan, vit caché, passe sa vie à la chasse, accumule de l'argent, fait l'usure avec les personnes de la cour, fuit les cardinaux. Medici est parmi les poëtes. Cibo, sans courage, mélancolique, vit dans l'étude de la musique. Odescalchi, par contre, qui acheta fort cher le chapeau

des mains de dona Olimpia, vit dans le luxe et la joie. Maldechino, fait cardinal par dona Olimpia, est idiot, sait lire à peine, est laid de corps, difforme de figure, mal élevé, inhumain, sachant à peine parler; — le dernier du collége. Il ne sait que jouer et vit pour cela. Tout le monde le déteste. Panzirolo, nonce en Espagne, en venant au conclave, porta l'ordre du roi de traiter avec les siens pour Pamfili, et il réussit. Innocent X est tout à l'Espagne, jusqu'à refuser le royaume de Naples, que, du temps de la révolution, on lui offrit. Il s'en repentit depuis. Innocent hait la France, aime la Toscane. »

VII

Après ces renseignements si précis, si colorés, il reste peu à ajouter. Innocent X débuta par deux résolutions : se montrer impartial avec les cours, faire respecter la justice. Mais ces deux choses sont celles précisément qui, de tout temps, furent impossibles à Rome. Les Barbarini, appelés à rendre compte de l'administration du pontificat passé — eux qui avaient détourné 105 millions, disent les historiens — aveuglèrent la justice. Innocent, qui n'avait pu oublier que Mazarin avait contesté l'élection de Pamfili, donnant deux chapeaux aux dépendants de l'Espagne, le refusa au frère de ce Mazarin. Le puissant ministre s'accommoda avec les Barbarini — qui avaient de quoi s'accommoder avec tout le monde et subventionnaient même Venise dans la guerre contre le Turc, — se mit en colère et commença à les protéger ouvertement. La reine de France elle-même se résigna

à couvrir de ses ailes ces grands voleurs, et écrivit au pape de ne pas pousser outre la révision des comptes des neveux d'Urbain. Mazarin intima qu'on ait à leur rendre les biens saisis, les terres occupées, car les Barbarini jouissaient de la protection de la France. Innocent résista.

Les princes italiens, toujours si lâches en face des colères de l'Espagne et si rétifs en face de la France, approuvent et appuient la conduite du pape. La Toscane se range de son côté, l'Espagne arme en sa faveur. Mazarin envoie une flotte sous les ordres du prince Thomas de Savoie, qui donne l'assaut et échoue à Orbitello, mais peu après prend Piombino et Portolongone. Le grand-duc traite de sa neutralité. Les Barbarini achètent dona Olimpia — ils auraient dû commencer par là, — et Innocent, qui avait immolé bien autre chose à sa belle-sœur, lui livre l'impunité des voleurs.

Innocent fut plutôt une commère qu'un pontife, ou, si l'on aime mieux, le sir John Falstaff, l'humoristique et infaillible sir John de ces nouvelles mistress Page et mistress Ford, — la princesse de Rossano, femme de son neveu, et dona Olimpia (1). Homme tranquille, industrieux, quelquefois capricieux, toujours enfant, Innocent passa sa vie de souverain au milieu des commérages de ces deux femmes, qui se querellaient entre elles, se fâchaient avec lui, le dévoraient, l'humiliaient, le chagrinaient et le vendaient en gros et en détail. Dans une lettre adressée à Madame Royale de Savoie, du 6 février 1643, sont notés plusieurs traits

(1) La vie d'Olympe Meldachini, traduite de l'italien, de l'abbé Gualdi, avec des notes, par M. J.... Genève, 1770.

de générosité de cette princesse de Rossano, héritière de toute la fortune de Clément VIII et de la maison Aldobrandino. La princesse Ludovisi lui demande un jour l'heure, et la Rossano lui passe sa montre, fort riche bijou, et la lui laisse. Elle gagne au jeu 300 doublons chez dona Olympia, et en partant ne les ramasse pas de la table, en disant impertinemment : « C'est pour les cartes ! » Un autre jour, dona Olimpia accepte à dîner chez le prince Ludovisio, gendre de la Rossano, et celle-ci lui fait présenter à table une corbeille ornée en argent, dans laquelle il y avait une fontaine d'argent splendidement travaillée, qui versait des eaux parfumées. Elle fait cadeau au pape, pendant sa vie, de la magnifique villa de Monte-Dragone, car le pape prenait aussi bien que dona Olimpia. L'ambassadeur de Venise, en outre de l'anneau pontifical d'usage porté au pape, y ajouta un billet de 15,000 doublons pour dona Olimpia... Bref, la princesse était magnifique par jactance et donnait; dona Olimpia recevait et prenait, en falsifiant même l'écriture du pape. Les richesses de ces deux éponges d'or étaient immenses, et cependant, lorsque Innocent mourut, son cadavre resta longtemps sans que personne eût soin de le faire ensevelir. La Rossano, maintenant femme de don Camillo, qui avait quitté la pourpre pour l'épouser, ne reconnaissait plus son oncle, et dona Olimpia disait qu'elle était une *pauvre veuve* qui n'avait pas de quoi payer les funérailles (1). Il fallut qu'un pauvre chanoine,

(1) Riccardi, ambassadeur de Toscane à Rome, écrivait le 13 janvier : « Le pape n'a pas encore été enseveli. Don Camillo dit qu'il n'a rien reçu du pape; dona Olimpia, qu'elle n'est pas l'héri-

qui avait été aussi disgracié, se chargeât de ces frais. Tribulations dans la vie, solitude à l'agonie, abandon après la mort. Pauvre vieux ! malheureux pontife !

Innocent condamna les cinq propositions de Jansénius, « sans avoir eu l'ennui de lire le livre », assure Voltaire. Il sévit affreusement contre la rébellion de Fermo, « où six citoyens furent décapités, d'autres pendus, d'autres envoyés aux galères, d'autres au pilori, au milieu de la terreur générale de la ville ; un plus grand nombre restèrent en exil (1). » Innocent enfin confisca le duché de Castro, depuis si longtemps convoité par le saint-siége, et prit Castro par force. « Le pape, par intérêt d'État, voulant se tirer cette épine du pied, donna l'ordre de ruiner le pays. Tous les édifices, les sacrés aussi bien que les profanes, au milieu de l'horreur de toute l'Italie, furent démolis de fond en comble, et les matériaux dispersés dans les vallées environnantes, les citoyens éparpillés, et il fut dressé sur l'emplacement une colonne avec cette inscription : *Qui fù Castro* (2) ! » Le pape donnait l'exemple au Bourbon de Naples, qui, en 1829, fit raser Bosco, qui s'était révoltée, et y dresser une colonne semblable. Innocent X eut aussi le courage de protester par une bulle (3) contre la paix de Westphalie de 1648, qui terminait la guerre de trente ans, équilibrait l'Europe tant bien que mal politiquement, et reconnaissait

tière, et n'y ayant pas un diable qui voulût se charger de la dépense, Sa Béatitude reste là, dans un coin, dans une misérable bière — *cassaccia*.

(1) Botta, lib. xxv.

(2) Botta, lib. xxv.

(3) Voir les *Commentaires de Hornbeck sur la bulle de* 1651.

officiellement la Réforme. Ce pape, dans le lit duquel, quoique vieux, on trouvait encore les boucles d'oreille de dona Olimpia, avait persuadé à l'empereur Ferdidand III, « *to hold the sword always drawn over the protestants* » (1). Innocent enfin, ou plutôt dona Olimpia, supprima environ deux mille petits couvents pour s'en approprier les biens, — et vendit le droit d'existence et maints autres.

Dès le mois de septembre, Innocent commença « à s'éteindre comme une chandelle ». Il se sentait manquer; il parlait même de mort, mais il ne voulait pas y croire. Il accusait les médecins d'incapacité. Ne digérant plus, il s'alimentait de liquides, de jus de rôti pressé mêlé avec des eaux parfumées, de bouillons substantiels, d'œufs, et de quelques morceaux de pâté. Il avait abandonné l'usage des vins *précieux*, et, peu après, même du muscadelle qui l'étourdissait. Son visage était terreux et morne. « Il détestait la viande, avait soif, le flux du corps, une grande somnolence. Malgré cela, il voulut sortir pour se montrer ; mais en rentrant il fut pris d'une syncope. Un peu remis, il reçut ses parents, s'occupa de pensionner plusieurs cardinaux de 2,000 écus chaque. Et comme le cardinal de Retz venait d'arriver, Innocent le reçut, s'apitoya sur lui, lui donna 4,000 écus et la part de cardinal pauvre, qui rapportait 100 écus par mois. Il voulait même le loger au Vatican, mais on lui fit abandonner cette idée, pour ne pas trop choquer la France. Puis, pour l'affranchir des dépenses de la prise de chapeau, il le lui donna le 4 décembre, en consistoire secret, où

(1) Mosheim, traduction anglaise. — Notes.

il le fit arriver à l'imprévu par la chambre de derrière, en sorte que Bichi et d'Este s'esquivèrent pour ne pas se trouver présents. Antonio, qui s'en doutait, avait feint d'être malade. Des partisans de la France, Orsini seul, comme cardinal diacre, assista à la cérémonie de l'exaltation d'un homme qui, dans un moment d'abandon, disait un jour à Guy-Joly : « Mon pauvre ami, tu perds ton temps à me prêcher ! je sais bien que je suis un coquin ; mais, malgré toi et tout le monde, je le veux être, parce que j'y trouve plus de plaisir ; » que la Rochefoucauld voulut faire poignarder, et que depuis il essaya d'étouffer entre deux portes.

Après, l'état d'Innocent empira. Dona Olimpia, pour ne pas aller le voir, se mit au lit. Les parents l'abandonnèrent avant les médecins, mais après avoir saccagé la maison. Dona Olimpia se renferma chez elle, dans son palais de Piazza Navona, et s'entoura de six cents soldats. Pasquin la nargue, la déchire, les satires la honnissent, elle ne craint que les saccageurs, la violence, la vengeance. Enfin, après plusieurs jours d'agonie, Innocent expira.

Peu auparavant, il remit en usage la pratique, abandonnée depuis Grégoire XIII, d'appeler le collége, de lui recommander ses parents, de désigner son successeur. Innocent désigna Caraffa, Chigi et Franciotti, « dont Dieu nous préserve ! » Ce qui ne fit pas abandonner les négociations très-vives qui déjà allaient leur train, surtout parce qu'il arrivait de l'argent de tous les côtés.

Le corps d'Innocent fut transporté le soir de Magnocavello au Vatican, au milieu des éclairs et du tonnerre d'une nuit d'orage. « Princes, princesses, petits princes, dames et peuples, accouraient au Vatican. On se serait cru en carnaval. Il n'en est pas à

Rome comme ailleurs lorsque le prince meurt. Pas de tristesse : on est en fête, on joue, on s'amuse bien plus qu'en temps de carnaval. » Les funérailles furent misérables : de rares chandelles au lieu de torches, pour ne pas abîmer la voûte de Saint-Pierre fraîchement décorée, disait-on ; en réalité, par le fait de l'avarice des parents. On ne fit pas de cercueil, « et l'on rangea le cadavre dans la chambre des ouvriers, avec deux chandelles de suif, sans garde la nuit (1). »

Telle fut là fin de ce souverain.

(1) Dépêches de Philibert Carretto, de Costa et de Gino au duc de Savoie en date du 27 septembre, 2 octobre, 23 novembre, 7, 11, 21, 28 décembre 1654, du 4, 5, 7, 10, 11, 18 janvier 1655; dépêches de Gualengo au duc de Modène, du 6 et 13 janvier.

ALEXANDRE VII.

I. Documents inédits sur ce conclave. Je ne fais pas un livre, je le prépare pour un autre historien. Mécontentement universel contre Innocent X. Le conclave s'annonce comme très-orageux. Impossibilités des vingt-six candidats. Dépêches du duc de Terranova, ambassadeur d'Espagne, et d'autres diplomates. Le pape des paysans d'Arquato : ses bulles ; son sort. Dépêches de Carretto de Bagnasco au duc de Savoie, de Riccardi au grand-duc et de Gualengo au duc de Modène. — II. Les six factions du collége. Inclusions et exclusions des chefs de parti, des cardinaux, des factions, des couronnes, des princes italiens et de dona Olimpia. Dépêches de Bagnasco, de Montemagni au cardinal de Médicis, de Medici au grand-duc et à Terranova, de Gino à Savoie, de Terranova et des agents royaux à Venise et à Paris. Bourse aux cardinaux. Instructions des cours à leurs ambassadeurs. Cachet du XVIIe siècle ; outré à Rome. — III. Cellules des cardinaux. La physionomie du conclave n'est plus celle du collége au dehors. Sacchetti et ses promesses aux couronnes et aux cardinaux. Offres à Terranova. Exclusion d'Espagne. La France le patronne. Dépêches de Terranova et d'autres ministres. Mot des promoteurs de Sacchetti et mot de Cesis. Medici demande de l'argent pour acheter des cardinaux. M. de Lyonne, ambassadeur de France, arrive. Son vert discours au collége, reçu à correction. Les négociations chauffent. Cardinaux qui tiennent la scène et ce que l'on fait en conclave. Lettres de Medici et autres dépêches. — IV. La déroute des papables commence. Bragadino. Pourquoi un pape vénitien était impossible. Dépêche caractéristique de Terranova. Le collége s'amuse et se plaisante pas. Drôleries et niches des cardinaux jeunes. Maidalchini en Saint-Esprit. Mort de Caraffa. Cadeaux de Medici pour Nina Baccacola. Réconciliation de Medici et Barbarino. Pourquoi le cardinal d'Hesse allait botté. Dissensions entre jeunes et vieux. Rapaccioli et sa gravelle. Sachetti propose Chigi à Mazarin. Derniers ordres de Terranova sur les intentions de sa cour. Dépêches. — V. La déroute des candidats continue. Pallotta en Curtius. Son mot sur les cardinaux ministres de Dieu. Spada et Carpegna. Mot d'Albizzi. Pourquoi Carpegna siffle toujours. Capponi se montre. Lettre de Medici à Terranova. Averse de papables déchus. Chigi avance à contre vent de tout le monde. Pourquoi le vent change. Faux calcul de Mazarin. Chigi pape. Dépêches. — VI. Relation d'Este à Louis XIV. Relation de Giovancarlo des Médicis à dom Louis de Haro. Autres documents. — VII. Profil d'Alexandre VI. par Pesaro et Correr. Remarquables rapports de Basadonna et Quirini Ce que ces orateurs vénitiens pensent de Rome, de la papauté, du pape, de sa cour et des cardinaux. Silhouette de la maison du pape. —

VIII. Différentes opinions des historiens sur Alexandre VII, accusé d'avoir voulu se faire protestant. Sa rancune contre Mazarin. Ses démêlés avec Louis XIV, à cause de Parme. Affaire de Créqui. Humiliation d'Alexandre par le roi. Autres faits de ce pape. M. de Chaulnes à Rome pour négocier. Alexandre meurt. Oraison funèbre de Pasquin, mandée par l'ambassadeur d'Angleterre.

I.

J'ai sous les yeux deux cent vingt-six dépêches des cardinaux de Médicis, d'Este et de Barbarini, de trois ministres de Savoie, dont l'abbé Costa, ce fameux conclaviste que le cardinal Mazarin avait placé à côté du cardinal Antonio pour le faire marcher droit, de deux conclavistes, de trois ministres du grand-duc à Rome, en outre de celui qu'il avait à Madrid, de ceux qu'il avait à Venise, à Milan, à Paris; j'ai les lettres du ministre du duc de Modène; j'ai la correspondance du duc de Terranova, ambassadeur d'Espagne; la relation de ce conclave faite par Barbarini; celle pour le grand-duc et pour dom Louis de Haro, ministre de Philippe IV, faite par le cardinal de Médicis en contradiction de celle de Barbarini, et les observations sur la relation de celui-ci; le rapport de M. de Lyonne à Sa Majesté; la relation de Costa adressée à Mazarin, la relation d'Este pour le roi Louis XIV et pour son frère le duc de Modène; la relation pour le duc de Savoie; des pasquinades sans fin; trois discours de prévisions sur le nouveau conclave, et les portraits des cardinaux; un écrit intitulé *Désordres*, par le cardinal Albizzi; les *Feuilles secrètes* de l'époque et d'autres pièces, — tout cela inédit, fort curieux. Je dois raconter un conclave qui dura quatre-vingts jours, plein d'intrigues et de traités. Comment entasser tant de richesses en une trentaine de pages? Comment rejeter

dans les sarcophages des archives ces documents qui crient : A la lumière ! Comment étouffer ces voix qui disent à la papauté : Tu es un mensonge ! Il le faut cependant. N'en ai-je pas fait autant pour les autres conclaves ? Je dis ceci seulement pour répondre à un critique qui m'accuse de trop de prodigalité de documents, qui engendrent quelquefois la satiété. Je l'ai déjà dit, et je le répète : je fais moins un livre que je n'en prépare un pour ceux qui viendront résumer celui-ci.

Somme toute, Innocent X n'avait contenté que dona Olimpia, — et encore ! Cette femme-éponge se trouvait moins riche que les Barbarini ! Aussi, grand émoi pour le conclave qui s'ouvre après son décès. L'Espagne s'était vue négligée; Mazarin était furieux ; l'Empereur se croyait trahi; des princes d'Italie, aucun n'avait reçu satisfaction. Tous exigeaient une revanche par le pape successeur, et tous voulaient un pape à leur service et à leur taille. Puis, entre jeunes et vieux, il y avait encore vingt-deux cardinaux qui se trouvaient de l'étoffe des papes. Puis il y avait ceux qui se leurraient d'arriver à la chaise, précisément parce que personne ne se souciait d'eux. Enfin il y avait dona Olimpia qui, quoique vieille désormais, caressait la prétention de faire des niches au Saint-Esprit et de lui glisser en cachette un pendant d'Innocent X. En effet, une foule de cardinaux allaient au palais de la place Navone s'inspirer d'elle, et des cardinaux feignaient d'être malades et sortaient exprès du conclave pour aller négocier avec cette pompe à or la reddition des cardinaux de son parti. Pensez un peu quel pandémonium ! Aussi Graziani, conclaviste de d'Este, écrivait du conclave, le 3 avril, au duc de Modène : « Votre Altesse est en colère parce que je suis ici dedans ; or je puis

assurer Votre Altesse que désormais peuvent mourir autant de papes que la sainte Église en pourra avoir, qu'on ne m'y prendra plus : je crève et j'enrage. » Tâchons donc de dévider cette pelote d'impudences, de clarifier ce bourbier et de mettre un peu d'ordre dans ce récit où les faits se croisent, partant de tant de points différents.

Ce conclave annonçait son ouverture avec un capital de vingt-six papables avoués. Pas un qui ne fût plein d'*impossibilités :* les uns, parce qu'ils étaient *republichisti,* — nés dans un État républicain, — comme Bragadino, Durazzo, Franciotti, Santa Susanna; les autres, parce qu'ils étaient vassaux d'Espagne, comme Caraffa et Brancaccio; celui-ci, parce qu'il était vassal de Médicis, comme Sachetti et Capponi (1); celui-là, parce qu'il était moine, comme Maculano, et soixante-neuf cardinaux prêtres ne font pas pape un moine, pas plus que soixante-dix-neuf moines ne feraient pape un prêtre (2); puis quelques-uns, comme Rapaccioli, étaient trop jeunes; quelques autres, comme Spada,

---

(1) « Le duc de Terranova m'a dit que le roi lui a écrit que le grand-duc exclut Capponi. Or il serait bien de le pousser un peu, pour montrer d'abord que le grand-duc n'exclut pas tous ses sujets, et puis pour mettre la dissension entre Barbarini et Antonio, car celui-ci agrée, celui-là repousse Capponi. » Montemagni au cardinal Giovancarlo de Medici en conclave, le 4 avril. Le même Montemagni, secrétaire de Medici, écrivait le 1[er] février, au duc de las Balbases, ministre du roi catholique, à Madrid : « J'avais écrit que Borromeo et Acquaviva ne remplissaient pas entièrement leurs devoirs de vassaux de Sa Majesté. Je crois maintenant que j'avais été mal informé. »

(2) « Si la papauté tombait en Maculano, on verrait renaître Sixte V sous l'habit de Pie V. » Dépêche de Onorato Gini au duc de Savoie, du 21 décembre.

Capponi, Chigi, trop habiles; Cecchini, parce qu'il avait pour parents la moitié de la ville de Rome; Caraffa, parce que, perclus de la goutte, il n'avait pas de jambes; or un fameux empereur avait dit « que le prince doit mourir debout! » Maidalchini, pour plaire à dona Olimpia, excluait Carpegna, parce qu'il se laissait accompagner par les voitures de Médicis, et Maidalchini se donnait le plaisir de les compter tous les matins; puis Carpegna avait une belle-sœur qui pouvait devenir la *donna regnante*. On repoussait Sforza, parce qu'il était fou, et que, s'il était pape, il continuerait à mener en carrosse la *donna Canterina;* Ginetti, parce qu'on l'appellait le pape des princes et des juifs, et qu'il mettrait le trirègne au *Ghetto*... Puis celui-ci était pauvre, celui-là était dévot; qui, avait des neveux incompétents; qui, était né ici plutôt que là; qui, déplaisait à Barbarini; qui, avait éveillé des soupçons chez Medeci; mais surtout le Saint-Esprit, s'appropriant les antipathies et les colères du cardinal Mazarin et de dom Louis de Haro, frappait d'anathème les têtes condamnées par ces deux ministres. Le grand-duc glanait sur tous. Cependant, comme après tout il fallait bien créer un pape, sans lequel le monde serait tombé dans les ténèbres, sur les vingt-six prétendants officiels planaient, comme les plus probables ou comme discutables, Sacchetti de nouveau, Chigi, Cecchini, Brancaccio, Bragadino, Carpegna, Ginetti, Maculano ou frère Frienzuola, Rapacciòli, Caraffa, Spada, Capponi.

Cette abondance chatouilla la fantaisie de certains paysans d'Arquato, près d'Ascoli. Ils se déguisèrent en cardinaux et choisirent pour pape un berger qui, par sa première bulle, abolit le droit de mouture et ordonna que le sel fût vendu à un jules les dix livres.

Ce pape avait raison. D'Urbain VIII à Alexandre VII,

les papes avaient mis soixante-deux nouvelles gabelles, lesquelles prenaient à l'ambassadeur Gino, malgré ses franchises, 50 *ducatoni* !

Mais le pauvre « pape du peuple » ne fut pas plus heureux que le roi de la plèbe de Naples. « Il tomba dans les griffes du saint office et, en moins de trois jours, mourut de mort naturelle (1). »

I

Le collége était divisé en six factions : celle de France, celle d'Espagne, celle de Barbarini, les zélés, l'escadron volant, la faction de *Dieu*, au milieu de laquelle était allé se glisser Retz (2) ! « Hier au soir, écrivait le cardinal Carlo des Médicis au grand-duc, se sont réunis chez moi l'ambassadeur d'Espagne, Terranova, avec Colonna, Cesis, Montalto, Lugo, Trivulzi, Sforza et le cardinal Giovancarlo. Son Excellence leur communiqua que Sa Majesté m'avait confié le secret du conclave. D'Este a celui de la France. Gênes exclut Durazzo et porte Maculano. »

Mais les deux rois n'avaient pas une confiance absolue dans les deux cardinaux italiens, et ils avaient grandement raison.

Antonio Barbarini avait donc été chargé de surveiller d'Este, puis Mazarin avait attaché aux flancs d'Antonio le conclaviste Costa, qui devait le surveiller,

(1-2) Dépêches de Carretto de Bagnasco au duc de Savoie, des 15 et 22 mars 1655.

le diriger, le menacer (1), et Bichi, qui surveillait toute la bande française en cachette.

Quant à Medici, cela avait été à Madrid une grande affaire que de lui confier ce secret du roi. De Haro écrivait à Terranova; — dépêche du 1er janvier, — de se confier à ces Toscans avec prudence, car ils agissaient plus pour eux-mêmes que pour le roi (2). Et Terranova ne livra à Medici les ordres du roi que dans le conclave même, à deux heures de la nuit, en copie sans la signature du roi. Le grand-duc, de son côté, écrivait à Giovancarlo, le 2 janvier : « Faites attention, la duchesse de Terranova est en relations secrètes avec dona Olimpia et Barbarino. » Tandis que, de Madrid, Incontri mandait, en date du 13 février : « Dom Louis de Haro, ayant eu connaissance des menées que Terranova et Barbarino font pour porter Lugo, me dit que cela était une des faiblesses et naïvetés du duc de Terranova; que Lugo n'était pas dans les intentions de Sa Majesté, et que Sa Majesté mettait sa confiance en Medici, et non pas en Terranova pour le conclave. »

---

(1) Malgré cela, ce cardinal trahissait la France de nouveau. Riccardi, ambassadeur du grand-duc à Rome, écrivait le 31 décembre : « Antonio a entamé des négociations en Espagne pour nommer pape Lugo (un jésuite espagnol); et si celui-ci ne lui réussit point, Montalto. Barbarino ne les croit pas possibles; il voudrait diviser ainsi les Espagnols et avancer les affaires de Sacchetti. »

(2) Gualengo, agent du duc de Modène, ajoutait le 16 janvier : « Bien que le doyen, Medici, ait le secret du roi catholique, ceux du parti se montrent décidés à n'obéir qu'en voyant de leurs yeux les ordres de Sa Majesté, car, dans le dernier conclave, ils donnèrent l'exclusion à Sacchetti, tandis que Sa Majesté a depuis déclaré qu'Elle ne l'avait pas ordonnée. »

La maison d'Autriche ne trouvait pas d'argent dans ses coffres pour envoyer plus tôt le cardinal de Harach à Rome; mais la France, l'Espagne, dona Olimpia elle-même, Barbarini, ouvraient leur caisse (1).

Avant Mazarin, l'influence de la France à la cour de Rome était insignifiante. Charles V et Philippe II y étaient maîtres. Sous Richelieu, on envoyait ou l'on n'envoyait pas des ambassadeurs pour le siége vacant, mais on se préoccupait fort médiocrement des qualités politiques du pape ou l'on n'y insistait guère. Mazarin, Italien, sentit quel parti il pouvait tirer de cet outil appelé pape dans les affaires de la guerre, dans la lutte des influences des deux nations, l'Espagne et la France, dans les querelles intérieures, en disposant du corps clérical, et pesa sur Rome. Puis il ne pardonnait pas à Barbarino le mariage avec sa nièce, promis et manqué (2).

Terranuova, qui avait reçu de Naples 20,000 dou-

---

(1) Le cardinal G.-C. des Médicis écrivit à Terranova le 11 février: « Buti est venu de France et entre en conclave avec Antonio. Il a porté de grosses sommes d'argent, et peut-être il les a même introduites en conclave. Vous voyez de là qu'ils s'aideront vivement. La dernière instruction de Mazarin ne s'occupe que de l'exaltation de Sacchetti. Que Votre Excellence soit persuadée que, si l'on ne récompense pas les fidèles en châtiant les méchants, ces affaires de conclave n'iront jamais bien. Nous ne négocions pas à présent, nous pataugeons. » A quoi Terranova répliquait le 18 février: « Ces messieurs se trompent, car lors même qu'ils réussiraient à obtenir Sacchetti, ils seraient toujours sous le poids de la colère de Sa Majesté. Dans deux ou trois ans, la protection du pape cessera et eux seront toujours, ainsi que leurs familles, en butte aux ressentiments du roi. Qu'on se souvienne des neveux de Paul IV. »

(2) Montemagni à Giovancarlo! — Billet du 10 mars.

blons pour les partager entre certains cardinaux, en donna 300 seulement à quinze d'entre eux, et en garda un peu pour son usage (1). Cet ambassadeur avait parlé *liberamente* à Medici. Celui-ci ajoutait que Retz — l'homme de la faction de Dieu — s'était offert à son service, mais en secret, car il était trop observé. Medici devait lui communiquer ses sentiments en conclave, et puis le laisser faire.

Gênes ordonnait à ses cardinaux de marcher avec les Espagnols (2).

De son côté, dona Olimpia, pour s'assurer de Barbarino et le fixer dans l'exclusion de Cecchini, de Maculano et de Chigi, dont elle se méfiait, lui avait promis de laisser au prince de Palestrina tout ce dont elle pouvait disposer par testament (3).

Puis Falconieri donnait à Albizzi un couple de chevaux et 3,000 doublons à titre d'emprunt, ce qui, d'après la bulle de Jules II, aurait dû le faire décheoir de la dignité de cardinal. Antonio offrait à Astalli, pour l'attirer à Sacchetti, la restitution de ses abbayes, 4,000 doublons, et 14,000 fr. de rentes annuelles en abbayes en France; à Cherubini, un bon évêché. Astalli fut pensionné par l'Espagne (4).

Venise, sollicitée par Barbarini d'ordonner à ses cardinaux de s'unir aux siens dans l'exaltation de Sacchetti, avait répondu qu'elle ne s'écartait point de ses vieilles maximes, de ne pas se mêler des affaires du

(1) Lettre du cardinal Giovancarlo au grand-duc, du 16 janvier.
(2) Lettres de Giovancarlo au grand-duc, des 7 et 9 janvier.
(3) Dépêche de Montemagni au prince Léopold des Médicis, du 30 janvier.
(4) Dépêches de Guarini au grand-duc, du 3 mars.

conclave, et apprit avec regret que Bragadino avait des chances de succès. « Ces regrets étaient fondés sur les appréhensions que la république avait des dangers que sa liberté pouvait courir par la nomination d'un de ses citoyens au pontificat, et sur ce qu'elle avait eu des démêlés avec ce Bragadino dans son évêché de Vicence. Venise se consolait cependant en pensant que, si Bragadino était pape, Nani, son parent, tout dévoué à la patrie, serait tout-puissant sur l'âme de ce pontife (1). »

Modène voulait le pape qui lui ferait le plus de promesses. Le duc François Ier visait à deux choses : marier ses princesses dans la famille du pape ou toute autre grande famille, et reprendre Ferrare. Rapaccioli lui promettait la ville, Mazarin lui assurait la fille. Mazarin faisait même plus ; il lui promettait sa nièce. « Pour le mariage du prince de Modène avec la demoiselle Martinozzi, écrivait de Paris l'envoyé Barducci au grand-duc, le 4 décembre, en outre des conditions demandées par le duc et acceptées par Mazarin, de porter l'armée française loin de ses États, Mazarin et la reine promettaient à Son Altesse toute espèce d'aide, lorsqu'il se résoudrait, en temps de siége vacant, à faire valoir ses prétentions sur Ferrare, et qu'il tenterait plus tard d'acquérir Lucques et la Garfagnana. Mazarin se propose de peser sur le conclave pour l'élection de Sacchetti par le voisinage de la flotte sous les ordres de Guise. »

Le duc de Modène faisait pression de son côté, car il armait et donnait à entendre « à Milan, que c'était

(1) Dépêches de Rucoellai, ambassadeur du grand-duc à Venise, en date des 13 février et 4 mars.

pour Comacchio et ses États; à Venise et à l'Espagne, qu'il soupçonnait dans le marquis de Caracena des projets d'invasion (1); à la France, que c'était pour la servir. Le roi catholique a demandé qu'il se déclarât. Je dis cela, afin que vous voyiez combien il est urgent de repousser Rapaccioli, qui, outre qu'il est l'ami du duc de Modène, fait par son moyen des offres à la France, contre l'Espagne, pour les affaires du Portugal (2). » Le duc de Modène se fit aussi l'intermédiaire de Barbarino, qui offrit ses services à la France, laquelle n'en tint pas compte. Ce rôle de Modène déplut en France (3).

Mazarin voulait en première ligne Sacchetti, puis Altieri, puis Maculano, et enfin il donnait pour instruction à M. de Lyonne, qu'il envoyait comme ambassadeur extraordinaire, d'avoir à tout prix une bonne part dans l'élection, et de ne frapper d'autre exclusion que celle de Barbarino ouvertement, parce qu'il avait offert à Retz d'habiter son palais de la Cancelleria. Et à cause de Barbarini, on goûtait peu aussi Rapaccioli; d'autant plus que le duc de Modène, après l'insuccès des armes françaises en Italie, ne poussait pas avec ardeur le mariage de la nièce de Mazarin. Cependant on parlait à Paris d'une possibilité de mariage du roi avec une fille de ce duc (4).

---

(1) Gualengo écrivit de Rome, le 16 mars, au duc de Modène : « Par des lettres arrivées de Milan, nous avons appris que ce gouverneur a envahi les États de Votre Altesse afin de savoir pour quelle raison Votre Altesse a armé. »

(2) Billet du duc de Terranova au cardinal de Médicis, du 9 mars.

(3) Dépêches de Barducci des 5 et 11 février.

(4) Dépêches de Barducci des 18 décembre et 15 janvier.

Les instructions que le grand-duc donnait aux cardinaux de Médicis étaient pleines de circonspection. Il éveillait des soupçons chez tout le monde, amis et ennemis, et il trompait tout le monde pour avancer ses intérêts. Il ordonnait principalement de se méfier absolument de Terranova et de faire son possible pour l'endormir ou le corrompre. De belles apparences avec tout le monde, mais se méfier aussi de toutes les apparences. Le grand-duc faisait semblant de servir l'Espagne; l'Espagne acceptait ces services, mais avec précaution, chacun pour se hausser sur les épaules de son allié et l'enfoncer dans les marais. Incontri, ambassadeur du grand-duc à Madrid, écrivait le 8 et le 31 mars : « Dom Louis de Haro m'a lu la lettre de Sa Majesté au duc de Terranova. Exclusion ouverte à Sacchetti (1). On accepte Chigi et Carpegna, mais on préfère celui-ci à l'autre, le croyant plus agréable à Son Altesse. On s'adoucira pour Cecchini, s'il n'a pas de parents, mais de simples affinités en Portugal. On loue Retz et Grimaldi, déclarés contre Sacchetti. » D'autre part, le grand-duc mandait au cardinal G.-C. de Médicis, le 16, le 21 et le 23 janvier : « Je comprends que l'Espagne exclue Cecchini, qui a un neveu qui

(1) D'autre part, Terranova mandait au cardinal de Médicis dans le conclave, le 6 avril : « Le courrier d'Espagne me porte des lettres dans lesquelles on m'annonce que Sa Majesté a mal pris l'exclusion de Sacchetti, et que un homme de Sacchetti, avec des lettres pour moi, était parti par la poste de France. Si cet homme arrive avant que l'affaire ne soit résolue, il dérangera tout. » C'était ainsi que l'on négociait! Du reste, c'était Florence plus que Madrid qui n'agréait point Sacchetti; et Sacchetti, ainsi que l'annonce Riccardi à Medici, avait vraiment envoyé un courrier en Espagne, avec le consentement des Francais et de Barbarini. — Billet du 24 janvier.

serait le cardinal maître, de race portugaise, et qui pourrait avoir quelque penchant pour la maison de Bragance ; je comprends qu'elle exclue les Napolitains, les Génois, Ludovisio, dont elle n'a pas à se louer. Je ne comprends point son exclusion de Ginetti. Les inclusions d'Espagne sont trop restreintes, et ses vieux presque impossibles. Votre Éminence se tournera vers le plus vieux des cardinaux indifférents, comme le moindre des maux, puisque l'ambassadeur d'Espagne nous a changé les cartes entre les mains. Il ne faut pas laisser prendre notre maison au traquenard. Prolonger les négociations pour faire évanouir le traité Sacchetti serait le moins chanceux. Si, au contraire, le temps aide Sacchetti, hasardez un coup de tête résolûment, et élevez un vieux, même exclu, si vous ne pouvez pas réussir à emporter un indifférent. Il ne serait pas mal de seconder un cardinal, parmi les délégués d'Espagne, qui ait la faveur du collége. Chigi serait à propos. Mais, quant à celui-ci, soyez circonspect. Si l'on croit que nous ne le voulons point, cela pourrait lui servir et augmenter ses votes. Que Votre Éminence lui fasse cependant savoir, en cachette, que nous faisons seulement semblant de nous opposer, mais que nous sommes prêts à nous déclarer ouvertement en sa faveur dès qu'il le croira opportun (1). »

Mieux avisé que tout autre paraissait l'ambassadeur Riccardi, qui mandait que le roi catholique n'excluait

(1) Gualengo mandait au duc de Modène, le 16 janvier : « Ginetti, Maculano, Cecchini et Carpegna sont les quatre évangélistes du grand-duc. Il se montre favorable à Brancaccio pour effrayer dona Olimpia, sachant de bonne part que l'Espagne exclut les Napolitains, et surtout Brancaccio. »

pas sincèrement Sacchetti, ainsi que le disait Terranova (1); que tous les cardinaux se montraient empressés à servir l'Espagne et la Toscane, mais en substance qu'ils voulaient plutôt s'en servir pour leurs propres intérêts, et que, par conséquent, il fallait choisir parmi eux; que Barbarino portait Sacchetti, Rapaccioli, Franciotti, Bragadino, ayant perdu l'espoir de Durazzo; qu'il écartait Maculano et Ginetti; que celui-ci était le plus embarqué; le plus dégagé, Chigi; que Grimaldi voulait modérer l'autorité des papes, en lui laissant le spirituel, et réservant au collége le temporel, exigeant que les cardinaux administrassent les armes, la justice et les finances (2)...

Toutes ces intrigues donnent le vertige.

Le dix-septième siècle a tous les défauts des Espagnols : l'orgueil, la générosité apparente et la ladrerie réelle, la jactance, la cruauté perfide. L'aristocratie italienne exagérait, en servant n'importe quel maître, ces défauts du siècle et de l'Espagne. La cour de Rome outrait le siècle, l'Espagne et la noblesse italienne.

III

Le 18 janvier 1655, soixante-neuf cardinaux entraient en conclave. Carretto de Bagnasco, qui avait

(1) La chose pourrait s'expliquer peut-être par ce que dit Gino, — dépêche du 12 janvier, — que l'exclusion de Sacchetti et de Caraffa se trouvait dans une lettre du roi vieille d'un an.

(2) Dépêches de Riccardi des 13 et 19 janvier.

visité leurs cellules, assure qu'elles étaient petites et pauvres, et partant très-pénibles pour ces princes qui habitaient de si riches palais au dehors. Moi qui ai sous les yeux la cellule de Medici, peinte par son neveu le cardinal Giovancarlo, dans le conclave même, je ne partage pas cet avis sans réserve. Pour terminer les arrangements de ces cellules, le conclave resta ouvert tout un jour.

Ce jour fut fatal à Sacchetti.

Les négociations du dehors avaient attaché certains cardinaux à certains partis. On avait discuté maints candidats ; mais il restait encore plusieurs cardinaux à vendre. Aucun choix du futur vicaire du Christ n'avait été décidé. Les inclusions et les exclusions elles-mêmes vaguaient, car cardinaux, ministres, chefs de faction, ne s'accordaient nullement; puis l'ambassadeur français, qui devait porter le dernier mot de Mazarin, n'était pas encore arrivé. Le soir de la fermeture du conclave, à propos de Sacchetti, une scène très-vive avait eu lieu entre Medici et le duc de Terranova.

Ce diable de Sacchetti, se souvenant d'Aldobrandino, qui, ayant été repoussé comme suspect par l'Espagne en trois conclaves, avait enfin abordé au Vatican et avait été Clément VIII, ne savait se résigner à un premier échec. Il avait mis les cours d'Europe dans l'embarras avec ses promesses, ses excuses, ses projets, ses offres. Il avait envoyé en Espagne l'abbé Aldovisi pour apaiser la méfiance de dom Louis de Haro, en promettant d'utiliser son influence sur Mazarin pour le décider à la paix. Il avait séduit dona Olimpia, en embrigadant Azzolini et Gualtieri; le duc de Parme, en lui promettant la main de sa nièce, la restitution de Castro et Ronciglione, et la permission de bâtir de nouveau la

forteresse de Castro (1). Au grand-duc, Sacchetti avait promis le titre de roi de Toscane (2). Il avait tâché de séduire Terranova. « On m'a fait, de la part de Sacchetti, écrivait cet ambassadeur au cardinal de Médicis, le 24 février, les plus grandes promesses du monde, même d'un blanc-seing pour y écrire ce qui me plairait le mieux. Je dis cela afin que nous obtenions un pape au service de Sa Majesté; car, s'il en arrivait autrement, ayant refusé de pareilles offres, je le payerais de ma tête. Azzolini aura reçu plus d'argent de Barbarini que de la France. »

Terranova hésita d'abord, Medici point; et c'est pour cela que, le soir du 19, ils eurent ensemble une vive discussion. Medici prétendait que les ordres du roi étaient précis; Terranova, que cette décision avait été laissée à son appréciation. En sorte que, à quatre heures, l'exclusion était encore douteuse; mais, à cinq, elle était assurée, car le cardinal Colonna, poussé par son frère, s'en était fait le chef (3). L'envoyé du duc de Modène pense que le duc de Terranova s'affermit dans l'exclusion de Sacchetti après une lettre consignée par le gouverneur de Milan au cardinal d'Harach, lettre fabriquée sur un blanc-seing du roi, par les remontrances ou les séductions du grand-duc (4). Toujours est-il que « la France insistait pour

(1) Dépêche de Gino, du 15 février.

(2) Barbarini faisait la même offre par l'intermédiaire de Facchinetti, mais pour son propre compte. — Dépêche de Gino du 24 janvier.

(3) Dépêche du 20 janvier de Gualengo au duc de Modène.

(4) Dépêche de Gualengo du 13 février.

Sacchetti, ce qui justifiait d'autant plus l'exclusion (1). »
Terranova se décida, et, le 11 février, il écrivait au cardinal Acquaviva dans le conclave: « J'ai dit verbalement à Votre Éminence aujourd'hui que d'aucune façon Sa Majesté n'agréerait l'exaltation de Sacchetti. Celui-ci étant pape, la bénignité royale aurait moins l'occasion de servir le siége apostolique. Cela dit, il est manifeste que jamais cette élection ne plairait au roi, et que ses dépendants de tout grade et condition se déclareraient ses ennemis s'ils concouraient directement ou indirectement à la réalisation de ce projet. Ce *veto* n'est nullement de Medici, mais de Sa Majesté elle-même. L'offre de Barbarini d'agir pour le plus grand avantage du roi, en nommant un pape que Son Éminence désire, est ridicule. Sa Majesté n'a pas besoin de Barbarini et ne veut l'acheter autrement que par la gratitude, s'il sait la mériter par ses services. Voilà ma dernière réponse sur ce traité. Il est temps de jouer cartes découvertes, si les cachées n'ont pu faire le jeu de Sa Majesté. Un ami de Mazarin, tel que Sacchetti, ne peut pas amener la paix. »

Sacchetti, Barbarini, l'escadron, Mazarin, le parti français, ne se résignèrent point à cet ultimatum de l'Espagne. On envoya des courriers dans toutes les cours pour faire révoquer le *veto* de Madrid et de Florence ; on agit par tous les moyens sur les cardinaux. Mais, bien que Sacchetti restât pendant deux mois sur la feuille du scrutin avec un contingent fixe de *trente-trois* votes, il ne pût atteindre le nombre fatidique qui devait le changer en vice-Dieu. Ses ennemis s'entêtant

(1) Billet de Terranova au cardinal de Medicis en conclave, du 27 février.

en *nemini*, ne se souciaient même pas de lui opposer un compétiteur ; ce qui faisait dire, d'un côté : « *O Sacchetto o cataletto*, ou Sacchetti ou un cercueil, et, de l'autre, au cardinal Cesis : » Nous n'aurons jamais un pape, si le cardinal *Trente-trois* et le cardinal *Nemini* ne se mettent mieux d'accord.

Malgré cela, Medici ne paraissait pas sûr. Le cardinal Giovan-Carlo mandait au grand-duc, le 20 janvier, qu'il s'efforçait d'engager les Espagnols et de les compromettre le plus qu'il pouvait ; qu'il comptait tout gagner par le temps, et qu'à cause de cela on ne se pressait guère ; qu'il accaparait des votes et pesait ceux des autres ; que la faction de Pamfili était en désordre, et que le moment de négocier ne paraissait pas si rapproché. « Il ne faut guère se fier à ces gens-là, et si je ne deviens pas fourbe en ce moment, je ne le deviendrai jamais. Avisé hier soir que ce matin on voulait tenter un coup pour Sacchetti, j'ai vu circuler cette nuit par le conclave maintes perruques et barbes fausses ; nous aussi nous avons fait de notre mieux. »

Voilà pourquoi Medici demandait, le 31 janvier, « les ordres précis de donner de l'argent à *questi signori cardinali*. Ceux que l'on peut acheter maintenant sont Caffarelli, Cherubini, Albizzi, Gualtieri et Azzolini. » Il ajoutait qu'il avait *débauché* avec la *blague* — *con le ciarle* — les deux premiers ; qu'il ne se serait jamais fié à Albizzi qui avait tant de passion et un esprit si fort, ainsi qu'Azzolini, quoiqu'il prît, mais qu'il se croyait sûr de happer Gualtieri, bien que lui, Medici, ne crût pas opportun de dépenser trop d'argent.

Gualengo, de son côté, avisait le duc de Modène que Maidalchini, malgré la colère de dona Olimpia, sa tante, était passé à l'Espagne, moyennant 1,000 doublons et la promesse d'une pension de 3,000 écus par

an; que Raggi en avait fait autant; que Borromeo et Odescalchi, par les caresses et par les menaces, avaient dû se résigner à passer aux Espagnols (1).

Sur ces entrefaites, le 22 janvier, arriva M. de Lyonne, accompagné de sa femme et de sa fille. D'Este le fit conduire à son palais; mais M. de Lyonne ne voulut pas y rester et s'en alla à celui d'Antonio d'abord, puis à celui de Mazarin. Le 15, il se présenta au conclave. Le 16, Medici écrivait à Terranova :

« M. de Lyonne est venu et nous a dit ces simples mots : — Voilà la lettre de mon roi; et il a présenté un écrit où les intentions du roi sont exprimées. Il nous lut ensuite cet écrit, en style de sermon, par lequel il tâche de nous convertir à ne pas nommer un pape pareil au décédé, qui fut un luxurieux, qui entretint des relations avec sa belle-sœur, qui employa des moyens si bien connus pour être exalté, et mille autres gentillesses semblables. Les chefs d'ordre qui étaient au gouvernement ne voulurent pas recevoir ce libelle et persuadèrent à M. de Lyonne de l'expurger. »

M. de Lyonne obtempéra à la demande. Mais, paraît-il, il ne réussit guère mieux au gré de Leurs Éminences en d'autres circonstances; car, le 22 mars, ce même Medici écrivait à M. de Terranova : « Ce M. de Lyonne se montre un ministre aigre et piquant. Nous n'avons pas voulu recevoir son dernier billet, quoique retouché. »

Deux jours avant cette réception, Barbarini, au grand étonnement de tout le monde, se mit personnellement sur les rangs. Peut-être il ne voulait par

(1) Dépêche du 23 janvier.

cela que jeter une sonde et s'assurer de la force et de la solidarité de son parti.

« Aujourd'hui, écrivait Medici à Riccardi, le 23 janvier, on a voté pour Barbarini. C'était pour rire (1). Les siens eux-mêmes ne le goûtent pas. Avant de passer aux négociations sérieuses, chaque chef de parti voudra satisfaire ses créatures, et mettra au scrutin qui voudra s'y risquer. Mais comme chacun désire être le dernier; cette lessive nous mènera loin. On fait ici un grand maquignonnage, qui consiste à tromper, à mentir avec les quelques confidents que l'on a, et détourner les votes. Nous passons six heures par jour à la chapelle. On me dit que les Sacchettisti ont offert à Terranova 10,000 doublons. Que cet ambassadeur dise au dehors ce qu'il veut, nous faisons ce que nous devons faire, et c'est nous qui élisons le pape. Que Votre Excellence s'amuse pour nous. Ces trente-deux Pamfili nous font devenir fous. La nuit nous ne faisons que rôder et peu dormir (2). » Gualengo remarquait que, dans le conclave, on s'occupait plutôt du rapprochement des maisons Barbarini et

(1) Barbarini se consola de l'échec en disant : « Je ne pensais pas sortir pape d'ici, mais j'espère bien y rester si longtemps que j'en sortirai doyen. » Medici écrivit à Terranova le 26 janvier : « Les votes donnés à Barbarini sont les traits ordinaires de ces prêtres; et alors même que nous l'accepterions, d'autres le rejeteraient. On patauge. Pas encore de négociation sincère. Nous travaillons à arracher les vieux à Barbarini, en leur faisant perdre leur confiance en lui. Nous allons doucement, avec une grande malice. »

(2) Carretto de Bagnasco mandait aussi le 25 janvier au duc de Savoie que : *questi preti da otto giorni giocano a gabbarsi fra loro*, » et ajoutait que Sacchetti, Chigi et Caraffa étaient les candidats en vogue.

Medeci que de nommer le pape; que Medici et Barbarini se voyaient chez Lugo; que Carpegna et Sacchetti se tenaient comme définitivement ratés, ce dernier surtout, après la découverte des dix mille doublons offerts par Falconieri, beau-frère de Sacchetti, à Terranova; que l'on parlait de Ginetti, Maculano, Cecchini avec peu de probabilité; que l'on mettait Bragadino en ligne, quoique impossible; que les choses enfin se débattaient entre Brancaccio, Durazzo, Franciotti, Chigi, Corrado, Santa Susanna et Rapaccioli (1). »

Nous allons suivre le sort des plus saillants de ces candidats.

IV

Nous avons déjà indiqué les difficultés qui barraient le chemin de Bragadino. Montemagni, secrétaire du cardinal Giovan Carlo, faisait remarquer au prince Léopold de Médicis qu'un pape vénitien répugnait; car les neveux de ce pape pouvaient impunément braver les princes, ayant, après la mort de leur oncle, l'asile assuré de la république; qu'un pape vénitien viderait le trésor de l'Église pour faire la guerre au Turc, ou se montrerait toujours plus soucieux de faire la paix avec les Osmanlis qu'avec les chrétiens; enfin qu'un pape, qui se conduirait d'après les principes de la république, viserait à ravaler les princes italiens pour relever sa patrie, ce qui ne pouvait guère convenir aux autres couronnes (2).

---

(1) Dépêche de Gualengo du 30 janvier.
(2) Dépêche du 1er février.

Terranova, de son côté, mandait à Medici, le 27 janvier et le 2 février : « Bragadino ne convient aucunement ni à Sa Majesté ni à l'Empereur. Il n'a pas de santé, et par conséquent il serait gouverné. Dans les démêlés de l'Empire avec le Frioul, il défendrait les intérêts de la république de Venise; pour la frontière de l'État de Milan, il engagerait des querelles avec Sa Majesté. La république, en outre, tâche de consolider le tyran de Portugal, et elle l'entretient dans la félonie pour créer des embarras à la monarchie catholique. Il tournerait au service de la république tous ses moyens pour la paix. Dieu assiste celui auquel il donne son grade, non pas celui qui le reçoit de la force des choses, et partant est conseillé par les autres. L'élection de Bragadino éveille la jalousie de la maison d'Autriche, à cause de la guerre d'Allemagne, que la Suède menace d'une nouvelle irruption, tandis que tous les princes de l'Allemagne sont poussés à se soulever par les corruptions de la France. On ne peut permettre qu'un doge de Venise fasse pape un enfant de cette république. Bragadino choque donc de tous points. Je crois qu'il est prudent, quoique difficile, de débarquer d'abord les vieux avant d'entamer d'autres traités. Je dis seulement que Chigi me paraît le mieux approprié au service du roi, et je supplie Votre Éminence d'engager les négociations dans cette voie, d'autant plus que votre maison sérénissime y incline. Les cardinaux jeunes se plaignent qu'on ne les tient en aucune considération et qu'on ne les estime guère. »

Ces jeunes cardinaux se moquaient peut-être un peu du duc de Terranova. Ils prenaient les choses moins gravement, et assurément ils s'amusaient autant qu'ils le pouvaient. D'abord ils narguaient Corrado, qui prêchait qu'il ne fallait pas se soucier des cou-

ronnes, mais nommer le pape de Dieu. Maidalchini, qui était le clown de la compagnie, et bégayait, tournait en ridicule, en patois, le sermon de Corrado pour le pape de *Messer Dominedio*, en l'entre-lardant de ces jurons qui débordent des lèvres des sujets du saint-siége. On se réunissait le soir chez le jeune Giovan-Carlo des Médicis, et tantôt on jouait au piquet (1) des sommes considérables, et quelquefois des votes; tantôt on organisait des niches aux vieux, ou ils ripaillaient. Un soir, on déguisa Maidalchini en Saint-Esprit.

On savait que le cardinal Caraffa avait fait pratiquer un petit corridor qui, de sa cellule, communiquait à celle de Pio, pour aller écouter ce que le parti espagnol, dont quelques cardinaux se réunissaient souvent chez ce cardinal, négociait et projetait. Caraffa était malade. Il avait passé par les débats pendant quelques jours. Maidalchini avait perdu au jeu une cinquantaine de doublons avec Medici. Celui-ci lui dit qu'il les lui laisserait, si Son Éminence, accoutrée en Saint-Esprit, voulait aller annoncer à Caraffa qu'il serait pape le lendemain. Maidalchini accepte. En effet, roulé dans un drap, une grande barbe et une grande perruque pour se déguiser, deux ailes de carton faites avec les feuilles du scrutin, cousues sur les épaules, une paire de lunettes vertes du cardinal Trivulzi, sur la tête une auréole de rayons de papier doré autour d'une casserole, Maidalchini se présente à huit heures de la nuit chez Caraffa, par ce petit couloir que Pio avait découvert... Caraffa, qui avait la goutte et ne dormait guère, en voyant ce fantôme arriver au pied de son lit, deux bougies à la main, comprit immédia-

(1) Carretto de Bagnasco. Dépêche du 14 février.

tement la plaisanterie et de quelle part elle lui venait. Il laisse donc approcher Maidalchini, et glissant sa main sous les couvertures, il saisit une des béquilles qui étaient à côté de son lit. Maidalchini avance; mais, avant qu'il ne commence à réciter la formule de l'Annonciation, Caraffa s'écrie : « Ah ! triple drôle, c'est donc toi; tiens, tiens! pour mieux rire et rire le premier ! » Et disant ainsi, il frappe dru. Maidalchini ne s'arrête pas à le remercier. Il souffle ses bougies et se sauve, en renversant la lampe et en laissant la porte du petit corridor ouverte. Caraffa, ne pouvant se lever, ne voulant donner l'éveil pour ne pas laisser découvrir son couloir, attrape un rhume par le vent coulis qui venait de ce passage, rhume qui accéléra, s'il ne causa pas sa mort. On fit courir le bruit dans le conclave que l'on avait découvert un conclaviste caché sous son lit (1). Puis on collait les pages du bréviaire de Lugo, qui ne demandait guère mieux peut-être que de s'en passer; on mettait de la poudre d'euphorbium dans les feuilles du missel de Filomarini, qui commençait à éternuer convulsivement et ne pouvait achever la messe; on faisait mettre trop d'eau dans la calice de Monti, qui détestait l'eau dans le vin, en sorte qu'il cria un matin au conclaviste qui l'assistait : « Eh bien, animal, qui diable boira cela maintenant ! »

Un autre jour, ce même Medici s'amuse à envoyer un cadeau au barbier des Banchi, dit le marquis, sachant bien qu'il l'aurait envoyé à son tour à Nina Baccacola. Ce cadeau consistait en un poisson farci d'é-

(1) Dépêche de François Gualengo au duc de Modène, du 20 février, très-circonstanciée.

toupe et en des petits pâtés remplis de crème à la coloquinte, et autres extraits très-amers. Ces jeunes cardinaux voulaient mettre en colère le marquis et le brouiller avec Nina. Mais comme l'ambassadeur Riccardi allait être invité chez cette jeune femme célèbre, Guarini, le conclaviste de Medici, lui communiqua le secret par un billet du 20 février.

En attendant, Medici et Barbarini s'étaient réconciliés, ou ils en avaient fait le semblant, ce qui éveilla le soupçon de Colonna et de Trivulzi, qui, se disant trahis, déclarèrent que l'on devait élire le pape par le suffrage de tous les cardinaux, non pas en petit comité (1). Barbarino alla donc faire une visite à Medici malade. « Il manifesta son chagrin, raconte Giovan-Carlo à Terranova, de ce que Son Éminence eût à souffrir si pénible maladie. — C'est pour le service de Dieu, répond Medici, et j'espère que Votre Éminence voudra bien saisir l'occasion pour donner un bon chef à l'Église. — Que voulez-vous, reprend Barbarino, c'est à cause de mes péchés que l'on n'en trouve pas encore le chemin. Mais je mets mon espoir en Dieu. Cependant, si Votre Éminence a quelque chose à m'ordonner quant à l'élection, qu'elle ne regarde point à ma rusticité naturelle et veuille me commander. Et il paraissait craindre et s'embrouiller. Ces bourdes sont des ruses pour prendre du temps. Mais avec cet homme il faut aller à petits pas et le laisser venir. Raggi n'a pas d'argent; si Votre Excellence croit qu'on puisse lui offrir quelque chose, qu'elle me le signifie. Maidalchini écrit à Votre Excellence : il continue à bien servir. Il est vrai que Carpegna,

(1) Dépêche de Carretto de Bagnasco, du 1er février.

Grimaldi, S. Croce, Chigi et Raggi votent quelquefois pour Sacchetti. Ils disent que c'est pour ne pas être déchirés, mais ils promettent de tenir parole à la conclusion. Que Votre Excellence avise s'il est prudent de leur rappeler qu'ils sont au service de Sa Majesté (1). »

Medici gagna les cardinaux d'Harach et d'Hesse contre Sacchetti. Cet Hesse, landgrave et soldat, marchait dans le conclave toujours botté jusqu'aux genoux. On lui fit la remarque que cela n'était ni convenable ni canonique en ce lieu. « Je chasse toujours ainsi dans les marais, » répond le vieux capitaine. Pour lui, le conclave et un marais, c'était la même chose.

La dissension entre jeunes et vieux ayant hautement éclaté — les vieux disant que les jeunes devaient les seconder, les jeunes, Imperiali à leur tête, répondant que les votes ont tous un même poids et les barrettes toutes une même couleur — Barbarini en voulut profiter pour lancer Rapaccioli (2). Ce cardinal se donnait pour malade. « Rapaccioli dit qu'il accouche de sept ou huit petites pierres tous les jours. Il semble que cette Éminence veuille se bâtir le siége de ces gravelles. Aussi Cesis disait hier : « Ces messieurs ayant vu qu'ils ne pouvaient remplir leur Sacchetti, veulent nous faire avaler une rave (3). » Barbarini, sollicité par Facchinetti et pressé par d'Este, avait mis Rapaccioli en avant; Antonio avait d'abord obtenu, de concert avec Spada, l'exclusion de la France, que Mazarin

(1) Billets du 8 et du 1[er] mars.
(2) Dépêches de Bagnasco des 8 et 22 février.
(3) Lettre de Medici au grand-duc, du 2 février.

avait accordée, quoique Rapaccioli fût exclu également par l'Espagne (1). Puis Antonio, après une vive dispute, gagné par son frère et par le remuant d'Este, avait changé d'avis (2). L'abbé Costa, l'agent de Mazarin, le menaça d'écrire en France, que Son Éminence négligeait de nouveau les intérêts du roi. De Lyonne confirma l'exclusion, mais sans acharnement, laissant cette besogne à l'âpre haine de Medici et de l'Espagne.

Rebutés par l'opposition, ridiculisés par Spada, les amis de Rapaccioli, voulant dépiter les Espagnols, lancèrent Brancaccio. Terranova para le coup. Le 6 mars, il écrivit à Medici : « Il faut tenir Brancaccio

---

(1) « Un courrier de M. de Lyonne, écrivait Barducci, le 12 mars, de Paris, a porté des lettres qui font douter de la fermeté du cardinal Antonio à servir la France; car il se serait laissé persuader par son frère à appuyer Rapaccioli, que Mazarin répudie. Il porte en outre des lettres de Sacchetti en faveur de Chigi, car Mazarin avait conçu quelques soupçons sur ce cardinal, qui se serait mis en travers de la conclusion de la paix générale à Munster. Mazarin a ordonné aux cardinaux français de contribuer à l'élection de Chigi. On a écarté aussi l'exclusion de Maculano, qu'on lui avait donnée à cause de ses relations avec Retz, et, en général, on a modifié les instructions préalablement données à de Lyonne. »

« Rapaccioli, écrivit Terranova à Medici, le 9 mars, promet à Barbarini la préfecture et des mariages, avec ceux de ses parents qu'il voudra; à Mazarin, un chapeau rouge pour son neveu Mancini; au duc de Savoie, à celui de Modène, à deux autres, il fait des larges promesses; en somme, il promet des légations, des places, des positions à tous ceux qui voudront l'aider à son exaltation : il est urgent de le faire sombrer. »

(2) « Hier, on essaya de faire passer Rapaccioli par l'épreuve, écrivait Medici à Terranova, le 28 février, puis on brisa la pratique. Barbarino et Antonio crièrent beaucoup ensemble, la nouvelle s'étant répandu que Mazarin persistait dans l'exclusion de Rapaccioli. »

loin de toute pensée de pontificat, par ordre de Sa Majesté, à laquelle un Napolitain ne convient pas pour cette place. Qu'il ne nous donne donc pas l'occasion de nous démasquer et de nous déclarer ses ennemis. On peut essayer du scrutin, pour sonder les intentions de nos adversaires, Medici, Capponi, Sandoval, Queva, Cesis, Lugo, Harach, Cherubini, Savelli, Caffarelli, Montalto; mais que l'on ne donne pas un vote, même par moquerie, à Sacchetti, Ginetti, Firenzuola, Brancaccio, Spada, Bragadino, Franciotti, Durazzo, Cecchini, Filomarino. Le bruit de l'exclusion des Français pour Rapaccioli est peut-être une feinte : on veut vous attirer à lui. Spada est dehors, se disant malade. Barbarino l'a fait sortir pour négocier avec dona Olimpia en faveur de Carpegna (1), et pour l'éloigner et traiter tout seul en faveur de Rapaccioli; cependant Barbarino ne veut pas de Carpegna. »

V

Barbarino, un peu engoué de sa propre candidature, commença à proposer des candidats *extravagants* et à prolonger le conclave. Il avait gagné d'Este et

(1) Bagnasco croit que c'était pour traiter avec dona Olimpia en faveur de Maculano, moyennant un mariage d'une nièce de cette dame avec un neveu du moine batailleur.—Dépêche du 8 mars. A quoi Gino, le 15 mars, ajoutait : « Les négociations ne sont pas encore terminées. Dans le conclave on s'amuse, on ne traite point. Barbarino, pour fatiguer Medici malade et vieux, perd le temps et laisse espérer les plus vieilles de ses créatures. Mais la ruse se démasque, et l'escadron volant s'augmente. »

marchait désormais avec Antonio. Le parti espagnol négocia pour mettre en avant un sujet qui pût lui faire peur, en attendant une occasion pour tenter un coup.

On entama des pourparlers secrets pour Ginetti (1), pour Franciotti, pour Cherubini, pour Durazzo... tous furent évincés; celui-ci par Medici, celui-là par Barbarino, pour des raisons personnelles ou par les cours qu'ils servaient. Le conclave restait fixe sur Sacchetti. Aucun ne voulait être ballotté par peur d'être aplati (2). De telle sorte que l'on loua beaucoup Pallotta qui, pour rompre la glace, offrit de se laisser mettre au scrutin. Mais personne ne voulut de lui à cause de sa bonne santé, de ses sentiments, de sa vigueur. Les Français le persécutaient; car Durazzo ayant dit un soir, au Belvédère, qu'après tout les cardinaux étaient des ministres de Dieu, Pallotta s'écria : « qu'il fallait

(1) « Medici n'était pas absolument contraire à Ginetti. Cette pratique était portée sous main par Colonna, après avoir pris l'engagement que le fils du connétable Colonna épouserait une des nièces de Ginetti. Medici ayant découvert ce compromis a brisé la négociation de ce candidat. » — Onorato Gini au duc de Savoie, le 15 février.

(2) Medici écrivait à l'ambassadeur Riccardi, le 29 janvier : « Hesse se conduit bien. Que Terranova lui donne un peu de l'argent qu'il a reçu de Naples. Je vis Barbarini hier soir. Ses créatures, ainsi que les nôtres, n'ont plus de discipline. Plus personne qui veuille maintenant être mis au scrutin. Capponi a la fièvre : j'ai peur qu'il ne me craque entre les mains. Terranova me fit dire hier, par le landgrave, que si Chigi ne m'allait pas, il le retirerait. Je vis Chigi hier au soir et lui persuadai de ne pas croire à Terranova et de disposer ses votes en comptant sur les nôtres. Chigi est jeune, incapable de soutenir un poid si lourd, désireux de la tiare dans son cœur. Je lui dis que je ne le verrais plus pour ne pas éveiller des soupçons. Borromeo Acquaviva, Impériale, font tout ce qu'ils peuvent pour desservir le roi. »

que Dieu fût bien idiot pour se donner désormais pour ministre un cardinal, après Richelieu et Mazarin. — C'est qu'il abdique, répliqua Acquaviva. »

Pallotta persuada alors à Grimaldi de proposer Maculano, mais Grimaldi ne donna pas son approbation à ce conseil, sachant bien que Barbarino le haïssait en secret, et Montalto, Lugo, Albizzi, Rapaccioli, Facchinetti, Ottolini, Gualtieri, Azzolino, les jésuites et dona Olimpia l'attaquaient ouvertement, — toujours pour des causes personnelles. Malgré cela, cette pratique fut conduite avec beaucoup de finesse pendant plusieurs jours entre Barbarino et Grimaldi, se trompant réciproquement, et mourut à la fin sans bruit.

Spada et Carpegna ne furent pas plus heureux. Lomellino, Imperiali, Albizzi, Rapaccioli écartèrent le premier; les amis de Sacchetti et Barbarino le second. Spada protestait un jour devant Albornoz que Sa Majesté catholique le trouverait toujours prêt à s'acquitter de sa dette de reconnaissance envers elle. — Votre Éminence l'a donc perdue au jeu? lui demanda Albizzi, — ce Pasquin du conclave. Spada ne payait que ses dettes de jeu, et encore! Carpegna, de son côté, rôdait par les sombres corridors du conclave, imitant toujours, tout seul, le chant monotone du coucou, — habitude qu'il avait prise à la chasse à la glu, que l'on fait en Italie, en attirant les oiseaux par ce chant. On lui avait fait remarquer que cela paraissait étrange en ce lieu. — J'appelle le Saint-Esprit, répondit Carpegna.

Harach, qui portait les paroles de Barbarino dans le conclave, voulut engager Medici à protéger sa candidature. Celui-ci dit que les ouvertures devaient se faire par Barbarino, et déclina l'offre. Barbarino avait écrit au roi d'Espagne, le 28 janvier, lui demandant sa

protection et lui offrant ses services. Le roi avait fait répondre en termes généraux, et avait conclu qu'il eût à se mettre d'accord avec Medici. Cette conclusion choqua Barbarino, qui se croyait ainsi livré à ses ennemis. Cependant, pour prouver sa sincérité, il avait fait la proposition de présenter Lugo, un Espagnol. Cette offre avait ébloui d'abord l'ambassadeur, qui en avait communiqué le plan aux cardinaux de sa faction. Il ne fallut pas beaucoup pour le convaincre que Barbarino se jouait d'eux ; car il devait savoir mieux que tout autre que, si une pareille chose eût été exécutée, les Français seraient sortis en bloc du conclave et auraient protesté, sans parler des autres difficultés. Mais enfin il fallait aboutir à une fin.

Le conclave durait depuis quatre mois, et les incommodités du lieu devenaient de jour en jour plus intolérables. Un incident hâta la solution.

Un matin, Capponi eut vingt-huit voix (1). Medici le

(1) Medici mandait à Terranova, le 30 mars : «Capponi se remue un peu. Nous augmentons et diminuons les votes suivant les chances de la négociation. Nous avons acquis du terrain : son grand âge l'aide. Lugo n'approuve point cela : il a ses idées fixes en Chigi. Mais marcher avec un seul sujet, c'est trop dangereux. Barbarini assure Lugo qu'il veut Chigi, mais il travaille en faveur de Sacchetti. Les Français ne prônent que celui-ci. Les conclavistes et jusqu'aux faquins crient après Barbarino qu'il en finisse avec le pape. Nous alimentons cette insurrection contre lui. Mais il est inébranlable et maltraite ses créatures, qui disent pire que pendre contre lui et cependant le suivent; en sorte qu'il paraît qu'en ce pays la peur fait plus que toute autre chose. Barbarino, pour le moment, n'agrée pas Capponi... Nous augmenterons ses votes jusqu'au moment où nous croirons opportun de changer d'avis. Nos ennemis attendent des courriers d'Espagne et de France. »

Terranova disait : le grand-duc ne veut pas de Capponi.

portait, les Français l'agréaient, les vieillards se montraient favorables à cause de son âge, les jeunes à cause de son habileté. Barbarino, qui était au plus mal avec lui et qui voyait en ce choix le triomphe de Medici, craignant que la fatigue du conclave ne le poussât à un coup de tête, résolut de se soustraire aux chances périlleuses en mettant un terme aux négociations. Ayant acquis la conviction qu'il ne pouvait pas faire un pape de ses créatures, et qu'aucun des deux cardinaux de Médicis ne tombait malade pour le laisser seul en face d'un d'eux, il commença à s'assouplir. Brancaccio, Corrado, Rapaccioli, remis sur le tapis, ne prenaient plus. On voulut essayer encore Cecchini, pour lequel dona Olimpia, persuadée par Spada, commençait à fléchir (1). Mais cette pratique aussi tomba dans l'eau.

En attendant, maints cardinaux se mettaient au lit : de mauvaises fièvres se déclaraient ; les vieux ne voulaient pas consentir à élargir la clôture : Barbarini en était réduit à Sacchetti, impossible, et à Chigi, désagréable. Il fallait choisir.

Chigi, au fond, rencontrait une répugnance générale. Medici avait beau protester à Terranova que le grand-duc le désirait, qu'il ne fallait pas croire aux bruits que l'on répandait : la cour de Toscane le subissait (2). Dona Olimpia exerçait sa plus haute pression sur l'escadron pour l'engager à submerger Chigi. Barbarino le redoutait et esquivait d'en venir à une

(1) Gini. Dépêches des 29 mars et 8 avril.

(2) Medici à Terranova, lettre du 29 janvier. — Graziani, conclaviste d'Este, écrivait du conclave : « Si Medici accepte Chigi, c'est pour se délivrer de Sacchetti et de Rapaccioli. Barbarino y est forcé. Si Barbarino et Medici ont les coudées franches, Chigi sombre; sinon, toute opposition est inutile.

conclusion, en rejetant la faute sur les *vecchiacci del diavolo*, qui tendaient toute espèce d'embûches (1). Mazarin s'en méfiait et l'excluait à cause de la conduite que Chigi avait tenue au congrès de Munster ; puis il lui en voulait pour les obstacles qu'il avait mis, étant nonce en Allemagne, aux levées que Mazarin faisait à Cologne contre Conti, Condé, de Longueville et le duc d'Orléans. « Mais, écrivait Gualengo au duc de Modène, le 9 mars, après l'invasion de Caracena, le prince cardinal d'Este a parlé avec de Lyonne du danger auquel on s'exposait de sortir du conclave avec un pape exclu par la France et a insisté pour que l'on expédiât immédiatement un courrier, afin d'ôter l'exclusion de Chigi. De Lyonne l'envoya. Il fallait y songer. Ce Caracena dit que l'Espagne se préoccupe du mariage du fils de Votre Altesse avec une nièce de Mazarin. D'Este a dit à Medici, d'autre part, qu'on fasse attention aux Espagnols. Ils ont abattu la maison de Mantoue, de Parme, de Savoie, et sont après à abattre celle de Votre Altesse ; quoique attachés à l'Espagne, les Médicis doivent se souvenir qu'ils sont des princes italiens. »

Modena n'avait pas une entière confiance en Chigi.

Au courrier de de Lyonne s'en était ajouté un autre de Sacchetti, « qui paraissait un spectre, parlant continuellement, assommant tout le monde, en sorte qu'on le fuyait ». Ayant perdu tout espoir pour lui, Sacchetti utilisait l'amitié de Mazarin en faveur de Chigi. Mazarin écouta tous ces conseils, pesa toutes ces raisons, mais il ne parut pas se convertir. Il ôta cependant le veto, avec l'espoir que la haine et la politique

(1) Lettres de Medici à Terranova, du 10 mars et du 8 avril.

du grand-duc seraient plus inflexibles qu'il ne l'avait été, et que Medici se chargerait d'anéantir cette candidature, malgré la faveur, pas outrée du reste, de dom Louis de Haro (1). Mazarin se trompa.

Il oubliait qui étaient les Médicis, ce qu'était un cardinal, ce qu'était la cour de Rome. Chigi et Medici arrangèrent leurs affaires. Barbarino, décidé à la fin, envoya Lugo traiter avec Medici. Celui-ci, se méfiant toujours, fit semblant de prendre la chose tranquillement, ce qui dérouta Barbarino. Les deux frères, l'un après l'autre, eurent une entrevue avec les deux Médicis, après avoir arrêté les votes de l'escadron. D'Este avait déjà reçu, dès le 30 mars, le billet suivant de M. de Lyonne : « Le roi vient de révoquer l'exclusion qu'il avait donnée à Chigi l'année dernière, en date du 9 octobre, dans vos instructions. Il désire, en outre, que Votre Altesse emploie tout son pouvoir, crédit et industrie auprès du sacré collége et les cardinaux de son parti pour porter le dit Chigi au pontificat, dès que Votre Altesse, le cardinal Barbarino et le parti indépendant jugeront devoir abandonner la pratique de Mgr le cardinal Sacchetti... » Tout cela discuté, arrangé et assuré pendant plusieurs jours dans la cellule de Bichi, malade ; le soir du 6, après la clôture des portes du conclave, Barbarino envoie Pallotta chez Chigi pour lui confirmer qu'il serait pape le lendemain. Chigi était couché. La nouvelle se répand dans le conclave. Tous se rendent à son chevet, et il pleure, selon l'usage, et supplie de ne pas le charger d'un si grand poids. Le lendemain cependant, 7 avril, Fabio Chigi se transformait en Alexandre VII. Il eut tous

(1) Barducci, dépêche du 26 mars.

les votes par un résultat d'antithèse ; car les Espagnols avaient accepté un pape sans intérêt; les Français celui qu'ils avaient exclu ; les jeunes un homme qui passait pour avoir des mœurs ; les vieillards un cardinal vigoureux ; les Médicis un Siennois, et les Barbarini la créature d'un autre pape.

VI

Complétons maintenant cette mosaïque par ces deux pièces : la lettre du cardinal d'Este à Louis XIV, et celle de Jean-Charles de Médicis à dom Louis de Haro, — deux singuliers documents qui nous montrent deux des nombreuses facettes des cardinaux. Voici la lettre de Rinaldo d'Este.

A Rome, VIII[e] auril 1655.

« Sire,

« En fin apres quatre-uingt jours d'un Conclaue le plus embrouillé et partagé de diuerses factions desseins et interestz qui ait jamais esté, il a plû à Dieu benir les St[es] intentions de V. M. et exaucer ses ardens souhaits pour l'exaltation au pontificat de Monseigneur le Card. Chigi qui a esté ce matin heureusement concluë avec plenitude de suffages sans qui ly en ait manqué un seul, avec un applaudissement inconceuable de tous les gens de bien et des acclamations generales du peuple de Rome. V. M. Sire a d'autant plus d'occasion de s'en rejiouir, et d'en rendre graces solemnelles à Dieu, qu'elle a eu plus de part et de merite qu'aucun autre en ce grand ouurage. Messeigneurs les card. de

sa faction luy aiant glorieusement conserué le tiltre d'arbitre du Conclaue puisqu'il est uray de dire que la depesche que V. M. me fit le 2[e] mars par le retour de mon second courrier extraord[re] et celle du 22 par le retour du 3[e] ont esté les plus efficaces moyens humains dont le St. Esprit se soit serui pour donner un si digne chef à la chrestienté; l'ordre que V. M. nous envoia deslors en cas que l'exclusion scandaleuse que l'Espagne faisoit à monseigneur le card. Sacchetti ne se put surmonter, de porter auec la mesme application et ferveur au pontificat monseigneur le card. Chigi et les instructions dont monseigneur le card. accompagna led. ordre pour nous suggérer come il fit auec une habileté et une preuoyance incomparable les moyens les plus propres et les plus seurs pour le faire réussir ont frappe ce grand coup par l'adueu de tout le sacré college, et la faction d'Espagne n'y a eu par le mesme adueu autre part que de ne l'auoir pas empesché pour n'auoir osé se charger d'une seconde exclusion car au reste toute la conduite de ce parti la durant le conclaue a fait uoir euidemment que ses ordres et son but principal estoient de ne laisser couronner, si es l'eussent pu, que les testes les plus foibles et les moins capables de resister à leurs attentats ordinaires contre le S[t] Siege. Mais Dieu s'est serui des soins et de la piété de V. M. et du zele et de l'industrie de ses seruiteurs pour jnstrument de destruire un si pernicieux proiect car les punissant sur le champ de l'jniustice et uiolences qu'ils exercoient contre l'jnnocence la uertu et le merite de M. le card. Sachetti, Jl a permis ou, pour mieux dire, determiné l'exaltacion d'un autre luy mesme non seulement par l'estroite et fraternelle union qui a esté depuis quarente ans entre le Pape d'apresent et led. sieur card., mais pour l'integrité de vie de S. S. ses moeurs

exemplaires erudition et doctrine beaucoup hors du commun, grande pratique des affaires ecclesiastiques, cognoissance sublime de celles du monde, jnterests des Princes, et besoins des peuples, foy, probité, zele de la gloire de Dieu, deuotion, courage, magnanimité, et telle franchise et desinteressement que le feu Pape tant qu'il a esté son principal ministre n'a jamais pu obtenir de lui qu'il uisita plus d'une fois la S[ra] dona Olimpia, pendant que le reste de la Court lui donnoit tout l'encens et il est mesme cognu à toute Rome qu'il a tousjours desaprouué a tel point la forme d'un gouuernement ou il sembloit qu'il eut part, que ne pouuant apporter les remedes qu'il eut souhaité il n'a cessé de faire de continuelles et pressantes jnstances pour auoir la permission de sortir du Palais et se retirer en son euesché d'Imola, dont S. M. peut tirer une consequence infaillible que sa conduite et ses actions en toutes rencontres seront directement contraires à celles de son predecesseur. Aussi n'y a jl iamais eu d'election ou la main de Dieu ait paru plus uisiblement, et qui ait este plus nette et moins tachée d'aucun commerce et pratique defendue par les Canons et que V. M. jugera mieux quand elle sçaura qu'il y a eu peine a l'obliger d'accepter le Pontificat, qu'il a fait ce qu'il a pu pour s'en esloigner jusqu'a se dire plus jeune de quatre ans qu'il n'estoit, a fin qu'on songeast moins a luy, et que durant le cours du Conclaue luy et monseigneur le card. Sacchetti se reiouissant beaucoup plus des esperances l'un de l'autres que des leurs propres, ont produït alenui des actes d'une uertu si heroique, d'une si parfaite amitié et d'un si grand desinteressement que l'on doute si tout ce qu'il y a de plus humble et de plus meritoire enuers Dieu dans ces uies des S. Peres des deserts les peuuent surpasser. Enfin, Sire, il n'est per-

sonne icy que la uerité ne force a dire que depuis S. Pierre il ny a point eu un plus grand Pape qui aist remply sa chaire ny du quel on doiue attendre de plus grandes choses pour l'aduantage de la Religion, et pour le bien general de la Chrestienté aussy ne crois je pas mieux donner a V. M. par ce courrier la nouuelle de son exaltation que celle de la paix mesme, pour laquelle il a desia souffert tant de trauaux en un seiour de six ans a Munster ou tous ses soins furent rendus inutiles par l'iniustice des ennemis de V. M. dont Dieu mercy il cognoist le fond du coear et sçaura mieu qu'aucun autre appliquer des remedes proportionnés au mal pour uaincre leur dureté et l'auersion qu'ils ont au repos de la Chrestienté. C'est de quoi je me suis principalement coniouy ce matin au nom de V. M. auec S. B[de] lors qu'elle m'a fait la grace de m'admettre au baisement de ses pieds auant tout les autres ministres de Princes, et auant mesme l'amb. de l'empereur qui s'estant trouué et celuy d'Espaigne dans la mesme chambre ont esté obliges d'attendre que j'eusse fini mon compliment et receu aussy de S. S. toutes les marques plus expresses que je pouuais desirer de la bienveillance paternelle qu'elle a pour la personne de V. M. et de son affection pour la France. Cependant S. S. m'a chargé d'assurer V. M. par aduance en attendant quelle len remercie plus particulierement par une lettre quelle luy escrira demain, qu'il ne se peut rien adjouster au sentiment quelle ueut conseruer ajamais du puissant concours de V. M. a son exaltation qu'il a dit causer en cette occasion la plus sensible partie de sa joye. Elle a pris le nom d'Alexandre sept en memoire du grand Pape Alexandre 3[e] dont sa maison receut diuerses graces. V. M. m'en fera une singuliere si elle daigne agrer les soins et le bonheur que jay eu en un

rencontre si important d'executer ses ordres auec succes et priant Dieu qu'il continue a l'acombler de toutes les prosperites qu'elle merite je demeure, Sire, de V. M. tres humble, etc. »

C'est la lettre d'un hypocrite peu lettré adressée à un niais pompeux.

Voici la lettre toute politique de Giovan-Carlo de Médicis à dom Luis de Haro, du 11 avril : « Les créatures de Pamfili s'était d'abord offertes à moi pour me reconnaître comme leur chef; puis elles pensèrent mieux de former une coalition sous le nom de faction de Dieu et de porter leur faveur à celui des partis, Espagne ou Barbarini, qui eût proposé des candidats plus convenables. On savait cependant que la plus grande partie de ces cardinaux avaient été promus par Innocent X, avec l'intelligence de Barbarino, qui leur mettait pour condition qu'ils eussent à le servir, sous le semblant de se montrer indépendants ; et plusieurs mois avant la mort d'Innocent, ils avaient négocié et fixé cette union, afin de s'opposer à Sa Majesté et d'élever à la tiare un sujet agréable à la France, à Barbarino et à dona Olympia. Ce sujet devait être Sacchetti. Nous entrâmes au conclave avec les seules forces de Sa Majesté, que nous augmentâmes au dedans avec quelques vieux, poussés par leurs propres intérêts ; ce qui les rendait difficiles à conserver et compliquait les négociations. L'escadron commença par se montrer indépendant et attira d'autres cardinaux ; puis il se manifesta partisan de Barbarino. Français et Génois se fondirent avec eux, et même quelques vassaux de Sa Majesté, ainsi que Borromeo, Acquaviva, Omodei, lesquels furent les plus hostiles, sous le faible prétexte de la conscience. Terranova lui-même s'était flatté que ces cardinaux servaient

Sa Majesté par la conscience. Il se ravisa depuis. Pour exalter Sacchetti, il n'y a pas de simonie qui n'ait été pratiquée : promesses, cadeaux, menaces, prières. Ils essayèrent d'embarquer d'abord Caraffa, puis Brancaccio et autres de la faction du roi, afin de nous obliger à nous déclarer contre eux et à les arracher ainsi à notre parti. Ils firent ensuite des pratiques pour quelque créature de Barbarino, tel que Rapaccioli. Ils disaient cependant que nous les traitions durement, parce que nous nous méfiions. Notre maison ne s'est préoccupée que du service de Sa Majesté, preuve l'élection de Chigi, à laquelle nous avons consenti, mettant le service du roi avant toute autre considération. Nos adversaires, ayant perdu l'espoir de réaliser leurs premiers dessins, furent contraints de nous suivre dans le choix de Chigi, auquel, en secret, visaient nos opérations. »

Dans un autre rapport, intitulé *Note pour Sa Majesté*, et dans une dépêche postérieure du 24 avril, ce cardinal accuse de félonie Impériale, Omodei, Borromeo, Acquaviva; il remarque que Ludovisio, Cibo, Aldobrandini, Odescalchi, Widemann avaient bien servi, mais *con qualche circospezione;* il injurie Albizzi, qui avait été jusqu'à oser parler avec peu de respect de Sa Majesté et *de ses serviteurs*, et dit que Grimaldi — du parti français, pensionné de Mazarin — avait bien servi en secret, attendant de connaître clairement les intentions de Sa Majesté Catholique pour traiter et passer à l'Espagne ouvertement.

Ce cynisme ne nous révolte plus. Nous sommes dans cette cour de Rome, en fait de turpitudes, comme le boucher dans le sang, — nous sommes blasés. Il est inutile de revenir sur l'histoire de cette élection, d'après le récit de Barbarino, retouché par Medici, et les autres récits. Les pièces que nous avons analysées et le

journal du conclave que nous avons fait suffisent. Voyons à présent qui était Fabio Chigi, d'après les orateurs vénitiens. Pesaro dit :

VII

Quatre orateurs vénitiens ont parlé d'Alexandre VII : Pesaro, Correr, Basadonna en 1663, et Quirini en 1667. Je résume. Pesaro dit :

Fabio Chigi ne pouvait plaire aux vieux, parce que jeune ; non à Medici, parce que cardinal vassal. Alexandre VII aime les lettres ; il écrit bien en prose et en vers. Dans ses discours politiques on rencontre maintes tromperies ; son jugement est bon, mais sans perspicacité. Pour le moment, il tient loin ses parents ; mais n'étant pas d'un caractère austère, il ne persistera pas dans cette résolution. Il est pâle, il souffre de la pierre ; l'opération de la taille qu'il a subie lui a laissé une fistule. Il conserve dans sa chambre son cercueil. Il traite les affaires des princes avec modération et affabilité, *piacevolezza*. Alexandre est mal avec la France, parce qu'il protége Retz et ne satisfait point les intérêts de la maison Mazarin. Il sait cependant modérer ses passions et ne se livrera point à des extrémités. L'Espagne profite de cette mauvaise volonté contre la France pour augmenter son influence et bien régler ses affaires. Toutefois les plus grandes inquiétudes de ce pape sont éveillées par Mazarin.

Correr, un peu plus tard, disait : Chigi arriva à la papauté, malgré Medici, par l'activité du comte de Pignaranda, — alors Terranova, — qui attira les Espagnols. Chigi fit dans le conclave des conventions

écrites, — *scritture*, — entre autres avec Venise, que, pape, il n'a pas observées. Il n'a pas confiance en la France, en l'Empire, en l'Espagne et en Savoie, peu en Modène et en Parme, et ne leur en inspire point ; pas trop mal, — *benino*, — avec la Toscane. Il a mauvaise opinion des Génois, et il l'a manifesté en consistoire. Il eut des commérages avec Christine de Suède après son retour, l'Espagne lui ayant fait croire qu'elle voulait solder des gens pour marcher sur Naples. Pas du tout bien avec Venise. Sauf les apparences, il se soucie peu du gouvernement. Il donne ses audiences le matin, mais il est difficile à les accorder. Dans l'après-dînée, il bavarde avec des musiciens, écoute leurs compositions, examine celles des poëtes, étant poëte lui-même. Le soir, il parle d'affaires avec Rospigliosi et Chigi. Celui-ci a la perception soudaine. Les vieilles maladies ne tourmentent pas trop Sa Béatitude. Elle vit avec ordre, mais sans sévérité. Alexandre passe deux mois à Castel Gondolfo pour faire de l'exercice. Il marche trois ou quatre milles de suite pour se fatiguer. Il se lève avec le soleil; déteste et fuit les affaires pénibles. Grand népotiste, lui aussi.

Huit ans après, en 1663, Basadonna racontait :

« Innocent X disait qu'il avait élu son successeur en élevant à la pourpre Chigi. Alexandre VII a trompé toutes les espérances. Aucun pape avant lui ne fut moins estimé et plus méprisé ; cependant il faut convenir qu'il a du bon : bonne nature, pas de vices formels, éducation exquise et plusieurs vertus acquises. Il commença par l'hypocrisie en éloignant ses neveux, en disant que népotisme et athéisme étaient pairs et compagnons ; puis, il se livra honteusement à cette passion. Le cardinal Chigi est bien doué. Son oncle le tient un peu avec réserve dans les affaires.

raison pour laquelle il s'adonne à la chasse, aux amusements, à la gourmandise, à la conversation; et lorsqu'on croit lui parler d'affaires, il en est à mille lieues. Don Mario, le frère de Sa Sainteté, est un vieux prudent, qui cause avec le pape d'économie ou de facéties, homme de peu de mots, et parlant par proverbes à la florentine; il ne dit pas de mensonges et ne s'occupe que de ses propres intérêts; il paraît rustre et roide, n'ayant pas l'usage des cours. Il joue mal le prince. Le pape n'aime pas Rospigliosi, dont il jalouse le mérite. Le dataire est Corrado, fils d'un forgeron de Ferrare, sournois, hautain. Fatigué du métier de garçon de forgeron, Corrado entra domestique dans un couvent, où il apprit à lire; puis il passa clerc d'un robin, et ainsi de suite, procureur, avocat de rota. Innocent, qui se plaisait à élever les plébéiens, le nomma cardinal. Il est capable, juste, mais mal élevé, brusque, vilain, sévère, ne tient pas sa parole; il est obstiné, sans pitié, âpre. Le sacré collége a perdu toute part dans le gouvernement. Le pape ne peut se fier à des cardinaux nommés par les princes, et partisans des princes. Il n'y a que leurs intérêts qui parlent, et l'argent leur ferme la bouche. A une époque la chrétienté pouvait participer au gouvernement, parce que spirituel; devenu temporel, il est localisé. Aujourd'hui la barque de saint Pierre fait du cabotage, elle transporte de la marchandise indigène, — *interna;* il faut donc la construire différemment. Le pape ne reçoit plus les cardinaux. Pallavicino, qui auparavant passait quatre heures avec lui, devenu cardinal, ne le voit plus. C'est l'abbé Salviati qui fait tout; peu instruit, mais fort intelligent, parlant à propos, comprenant tout, et se souvenant de tout; il refuse avec grâce, connaît tout et va au fond des choses. Il a

satisfait trois papes de trois différents caractères. Il est sous-secrétaire d'État, modeste, ne flattant point.

« Alexandre commença mal avec l'Empereur; puis, lorsqu'il le vit menacé par les Français, il s'attendrit et dit qu'il voulait partager toujours le pain avec lui, et il lui est resté attaché. Il regarde la France sous l'impression d'une vieille rancune : le gallicanisme, c'est pour lui l'hérésie. La caractère ardent de cette nation et le sien, si placide, ne s'accordèrent jamais bien. Il se persuada d'avoir échoué à Munster par le fait des Français. Il ne se vit pas mentionné dans le traité des Pyrénées. Il haïssait à mort Mazarin. Les offenses de la France le blessent deux fois. Les faveurs lui semblent ou une tromperie ou un devoir. Les Espagnols sont toujours bien avec Rome; leurs dissentiments sont courts et légers. L'Espagne a un royaume possédé aux trois quarts par les ecclésiastiques. Le roi est vassal du pape, pour Naples. Puis le pape aime les Espagnols, pour les raisons mêmes qui lui font détester les Français. Leurs dissensions fréquentes sont des colères d'amoureux. L'intérêt contre la France les unit. Quant à la Pologne, il suffit de dire que les ministres apostoliques vont là pour servir le roi plutôt que le pape. Le roi s'en sert pour les affaires de son royaume. Les Polonais se préoccupent peu de Rome; ils ne payent point de bulles; s'ils devaient les payer, ils n'en laisseraient pas faire; cependant le pape permet qu'on en fasse pour ne pas perdre cette apparence légère d'autorité qu'il exerce dans le royaume. L'aristocratie polonaise ne se soucie même pas du chapeau; ce sont des Italiens que la couronne distingue, et elle désigne toujours le prélat qui réside en Pologne.

« Parmi les princes italiens, le duc de Savoie est le seul qui se vante d'avoir des prérogatives sur l'ecclé-

siastique, et les autres ne l'imitent pas. Le pape et le duc de Savoie sont toujours en querelles, et rarement l'ambassadeur reste à Rome : il y est toujours soupçonné. La Toscane ne voulant ni rompre ni sembler soumise, tâche de se tenir toujours forte dans le sacré collége; elle sauvegarde ainsi sa liberté et se rend puissante à Rome et dans la chrétienté. Le duc actuel, avec une adresse plus que romaine, donne ce qu'il ne peut pas vendre, achète ce qui naturellement serait sien, maintient l'autorité et attend les occasions. Les Génois sont odieux mais nécessaires; ils sont rudes avec les ecclésiastiques, mais on les tolère parce qu'on a besoin d'eux. Le duc de Mantoue se soutient à force de cadeaux de chiens et de chevaux qu'il envoie à Chigi, qui s'en rejouit beaucoup. Entre le pape et Modène il n'y eut jamais de réconciliation véritable : les offenses et les jalousies entre eux sont graves. Avec le duc de Parme, c'est la même chose ; on ne verra jamais bien à Rome un vassal enrichi des dépouilles de saint Pierre, et révolté contre lui. Le duc donc se méfie, et le pape aussi. Le roi d'Angleterre écrivit naguère pour demander un cardinal de son sang en échange de grandes promesses : on envoya les lettres à l'inquisition, et l'on renvoya le messager sans réponse. Dieu le veut ainsi. Venise a conservé sa liberté par l'adresse ; elle ne l'a pas fondée avec la force, comme les Gallicans, et partant est plus harcelée.

« Sa pauvreté passée fait horreur à Alexandre; mais ne pouvant réaliser de gros profits, il fourre ses mains dans les petits, trafique et fait l'usure sur les provisions du peuple. Le mieux doué de caractère, parmi les neveux, est Sigismondo (depuis cardinal), à ce point qu'il enseignera au cardinal Chigi, que, lorsque

les neveux veulent, il faut que le pape se taise. Mais Alexandre communique rarement les affaires à ses parents. Le peuple, les considèrant comme des gens habiles uniquement à produire la disette, les hait et les méprise tous. Le pape, présumant de tout savoir, ne demande conseil à personne. »

Enfin Quirini racontait au Sénat, en 1667, après la mort d'Alexandre : « Alexandre VII eut de grands vertiges sous la couronne suprême. Il se retira dans une adoration occulte, s'adonna à la tranquillité de l'âme et à la pensée de la vie, épousa les délices, — *sposò con le delizie*, — répudia par un ordre sévère les affaires et le travail, laissa faire tout aux ministres, perdit toutes ses qualités de cardinal, la vivacité de l'esprit, la soudaineté des ressources, la facilité dans les résolutions et la pénétration, sa grande facilité de s'exprimer ; et cela est un défaut naturel aux papes, qui, aussitôt élus, sont pris de vertige : maintenant le pontificat même est réduit à un bénéfice simple, — une vigne que l'on donne à bail de temps à autre avec des conditions diverses. Le mondain s'améliore, le spirituel baisse... Alexandre méprisait le collége, auquel il ne savait se résoudre à se confier, une partie des cardinaux étant aux couronnes, — et dans le délire même de son agonie il se plaignait de cela, — une autre partie étant éperonnée par ses propres intérêts, et partant, pas pure, pas honnête. Ces cardinaux sont en outre ignorants de tout ; dans les légations, ils n'apprennent rien. Alexandre disait que, s'il pouvait parler à son successeur, il lui conseillerait de faire ce qu'il pourrait dans sa première année de pontificat, sans plus rien confier aux cardinaux. Et le cardinal Pallavicino ajoutait que les papes font tout pour leur maison ; rien pour l'Église, — *tutto per la casa, niente per la chiesa.* Les papes,

depuis Sixte V jusqu'ici, ont fait 50 millions d'écus de dettes, — 800 millions de francs de nos jours. Alexandre perdait son temps en causeries inutiles et en études futiles. »

VIII

Les opinions des historiens sur ce pape varient (1). Ceux qui le considèrent comme inepte cependant se trompent ou exagèrent.

On l'accuse d'avoir voulu abjurer le catholicisme en Allemagne pour se faire luthérien ; mais la peur du sort de son cousin, empoisonné à Lyon après un pareil acte, l'aurait retenu. Un nonce lancé sur la route qui mène à la pourpre et de là au pontificat, et qui abjure pour devenir simple pasteur, nous paraît absurde de tout point. En tout cas, le chapeau rouge le confirma dans la foi, la tiare l'y enracina (2). Il conserva toutefois son amitié à Jansénius.

La qualité prééminente d'Alexandre VII était la ruse (3); sa force, l'indifférence, l'absence de préjugés

(1) Mémoires du cardinal de Retz, t. IV. — Mémoires de M. Joly, t. II. — Anchenholz, Mémoires de la reine Christine, t. II.

(2) Bayle. Nouvelles de la république des lettres. — Dictionnaire historique.

(3) Kent, agent d'Angleterre à Rome, écrivait le 14 mai 1682 à Williamson, garde des papiers d'État ; « Le cardinal Rossetti, qui avait été exilé dans son évêché de Fano par Alexandre VII, pour avoir mal parlé de lui lors de son conclave, pressé de venir, a répondu qu'il viendrait seulement lorsqu'il saurait que le cadavre de ce pape a été exposé à Saint-Pierre, car il se rappelle que lorsqu'ils étaient ensemble nonces à Cologne, pour ne pas intervenir

et d'hypocrisie. Le prince l'emporta sur le pape, l'homme politique sur l'homme d'Église. Dans la peste importée à Naples par les Espagnols en 1656, et que par insouciance on avait laissée se communiquer à Rome, Alexandre déploya une grande philanthropie. Il sauva la vie aux Espagnols, que le peuple romain, les accusant d'être les auteurs de ce fléau, voulait massacrer. S'il se fût agi de Français, peut-être qu'Alexandre se serait laissé forcer la main. La guerre, qui avait éclaté en Italie entre la France et le Piémont d'un côté, et l'Espagne de l'autre, continuant toujours, Alexandre offrit sa médiation. Mazarin la rejeta ; puis il conclut tout seul la paix des Pyrénées, où certains articles regardant les États de l'Église furent stipulés à l'insu du pape. On les communiqua à Alexandre, et on le somma de proroger le terme de l'incamération du duché de Castro et de laisser le temps au duc de Parme de payer ses dettes. Alexandre, offensé, ne protesta point, mais n'y obtempéra point. Louis XIV envoya Colbert pour régler les affaires et protéger le duc de Parme ; Alexandre passa outre et accomplit l'incamération de Castro. Louis XIV, blessé à son tour dans sa vanité et dans le sentiment de sa puisssnce, pointa l'occasion de se venger et la saisit dès qu'elle se présenta, si toutefois il ne la fit pas naître.

Les papes avaient commencé la campagne de l'abolition des franchises des ambassadeurs à Rome, que ces franchises changeaient en un asile du crime. Les autres puissances comprenaient la raison de la cour pontificale,

---

aux réunions où l'on traitait des intérêts de haute importance, il se donna comme malade pendant deux mois et reçut trois fois le viatique publiquement. »

Louis XIV, non. Le duc de Créqui, arrivé comme ambassadeur à Rome, tint ferme pour ses priviléges et, afin de mieux les confirmer, les exagéra. Les Français qu'il avait amenés avec lui se livraient à toute espèce de désordres. Tout criminel qui avait commis un délit était sûr de trouver un abri dans le quartier de l'ambassade de France. Une contestation entre les Français et la garde corse du pape éclata. Un page fut tué à la portière même du carrosse de l'ambassadrice. A la demande péremptoire d'une réparation, Alexandre opposa un refus formel. Louis XIV, qui prisait les brutalités faciles, ordonna au duc de Créqui de sortir de Rome, renvoya le nonce de Paris, s'empara d'Avignon, et s'apprêtait à envoyer une armée à Rome. Alexandre, pour détourner la foudre, fait pendre un Corse et un sbire, destitue le cardinal Imperiali, gouverneur de Rome.

Louis XIV ne radoucit point sa morgue théâtrale. En outre de ses réparations personnelles, il demanda la restitution de Castro au duc de Parme. Alexandre remontra inutilement qu'il était lié par les bulles. Le roi répondit qu'un pape les ayant faites, un autre les déferait. Alexandre voyait l'Empire occupé contre les Turcs, l'Espagne contre le Portugal. Par qui espérer un secours ? où faire naître une diversion ? Il fallut céder : le *non possumus* s'assouplit, fléchit les genoux et s'écria : *Miserere !* On signa un traité à Pise, le 12 février 1664, par lequel Alexandre s'obligeait à faire élever une pyramide qui attestât : qu'il chassait les Corses de son service, qu'il désavouait l'attentat atroce et détestable du 20 août 1662, « qu'il reconnaissait *très-humblement et très-sincèrement* que, si lui-même ou quelqu'un de sa famille y avait eu la moindre part, il serait indigne de pardon, » qu'il avait demandé

ce pardon au roi de France. Puis il dut restituer Castro et Ronciglione au duc de Parme, destituer son frère du généralat des troupes de l'Église, et dépêcher son neveu, ce fameux cardinal Flavio Chigi, qui scandalisa Paris de ses amours et se fit mettre en vaudeville, porter les excuses du pape à la cour. Ce fut le premier légat de la cour de Rome envoyé pour demander pardon.

Cependant, six jours après la signature du traité, Alexandre déposait aux archives une protestation écrite de sa main, dans laquelle il déclarait qu'il avait accepté la paix dans la crainte que lui inspiraient la puissance, la violence et les armes de S. M. Très-Chrétienne; et, en mourant, il remit au cardinal Pallavicini un papier, par lequel il défendait à son successeur de céder Castro et Ronciglione, malgré les promesses et le serment (1).

Alexandre VII prit sa revanche en faisant déclarer, par le nonoe à Paris, que l'autorité des états généraux est égale à celle du monarque ; à quoi Louis XIV riposta en faisant déchirer publiquement l'écrit du nonoe, et en faisant décider par la Sorbonne que le pape est *faillible*, et son autorité inférieure à celle des conseils œcuméniques.

Quel prélude à la révocation de l'édit de Nantes et aux dragonnades !

Tout cela n'encourageait pas Alexandre, déjà si mal disposé, à la restitution de Castro. Louis XIV comprit qu'il fallait envoyer à ce pape, si chicaneur et si diplomate, un diplomate d'humeur calme et réfléchie, puis-

(1) M. de Flessan, Hist. de la diplomatie française, époq. v[e], liv. I, t. III.

sant en astuce, en hypocrisie, en l'art de changer et de déguiser le blanc en noir et le noir en blanc. M. de Lyonne, qui avait succédé à Mazarin, choisit le duc de Chaulnes, — le fameux gouverneur de Bretagne, — le croyant de force à lutter avec les hommes de la chancellerie romaine. M. de Chaulnes comprit dès la première audience qu'il ne fallait pas espérer la reddition de Castro par Alexandre VII, et qu'il convenait de se ménager pour l'obtenir de son successeur. Cependant, à tout hasard, il entama les négociations avec Alexandre. La mort vint les interrompre. Le 17 avril 1667 Gino écrivait au duc de Savoie :

« Je croyais devoir vous annoncer la vacance du siége. Alexandre, à la suite d'un petit coup d'air qu'il prit le jour de Pâques et du mouvement qu'il fit, quoique porté à la loggia de la bénédiction, fut surpris par ses douleurs et par la fièvre. Il crut mourir. En effet, il distribua des sommes à ses serviteurs, convoqua le collége pour le lendemain à douze heures, qu'on anticipa à neuf à cause de l'aggravation de la maladie, reçut le viatique et parla pour résumer les succès de son pontificat. Après cela, les serviteurs évacuèrent le palais, transportèrent leurs mobiliers, et l'on transféra les prisonniers au château Saint-Ange. Le siége vacant commença de fait. »

Puis le 24 avril : « L'état du pape s'est aggravé encore et précipite sa fin. Ses douleurs le travaillent atrocement ; il peut manquer d'un moment à l'autre. Les pratiques pour sa succession commencent déjà. Les prétendants sont les mêmes. On croit cependant qu'il ne s'agira que de Rospigliosi, Farnese et Bonvisi. »

Le 17 mai, il ajoutait : « Sa Sainteté eut l'autre jour un accident si violent qu'elle est resté entièrement brisée. Elle voulut voir pour la première fois l'ambassadeur

d'Espagne et les cardinaux Delfino et Vendôme, mais ils ne firent que traverser sa chambre. Sa Sainteté, ayant dans ses derniers jours hérité de 100,000 écus de fonctions vacantes, a voulu récompenser de nouveau ses serviteurs. » Enfin le 22 mai : « Sa Sainteté est morte aujourd'hui, au coucher du soleil, après deux jours de douloureuse agonie. »

A quoi Bayllardy, écrivant à lord d'Arlington le 21 mai, ajoutait : « Les dernières paroles d'Alexandre aux cardinaux se résument en ceci : *Maxima de se, magna de parentibus, mala de principibus, pessima de cardinalibus, et nihil de Deo,* comme dit Pasquin. »

Cette boutade de l'esprit romain est tout Alexandre VII ; je m'y arrête.

M. de Lyonne, qui connaissait les prêtres, n'avait pas attendu la dernière heure pour engager ses négociations.

CLÉMENT IX.

I. Comment M. de Lyonne, ministre de Louis XIV, ourdit l'élection de Rospigliosi. Qui était ce cardinal; son entente avec le duc de Chaulnes. Conduite de celui-ci. Corps diplomatique à Rome, cardinaux du parti français, état du collége, hommes qui y marquaient, selon une dépêche à Mazarin. Situation de la Toscane, de Modène, de Parme. Qui était Farnese. Mot d'Albizzi. Factions du collége. La faction française. Mot de Chaulnes. Dépêches d'Azzolini au roi d'Angleterre, sur l'état des choses. Dépêches de Vieri de Castiglione, d'Espagne, sur les intentions de cette puissance. Ce que voulait le duc de Savoie. — II. Premier désaccord du collége. Proposition de Chigi à l'Espagne. L'escadron suit le drapeau de Barbarino. Les vieux se serrent. Les possibles. Dépêches de Montauti au grand-duc. Promesses. Dépêche de John Finch à lord d'Arlington. Mot d'Albizzi sur les papables. Jugement de Pasquin sur les candidats. Résumé. — III. Entrée en conclave. Premières opérations. Dépêches de Gino à Savoie. Farnese succombe au premier assaut. D'Elci suit. Mot de Pasquin sur celui-ci. Rospigliosi se tient ferme. Silhouette singulière d'Albizzi. Ses réponses à Barbarino, aux cardinaux jeunes, à Vendôme. Corsini et les cardinaux grands seigneurs. Boutade de Chigi à de Harach, à propos de d'Elci. Pallotta paraît et s'éclipse. — IV. Entrevue de Barbarino et de Chigi. Celui-ci refuse de se prononcer, en se moquant de Barbarino qui propose Rospigliosi. Chigi saisi. On bat Rospigliosi au scrutin. Mot d'Albizzi sur ce cardinal. Ce que pensait Corsini sur cette élection. Autres essais. On revient à Rospigliosi. Mot d'Albizzi au pape. — V. Impression de cette nomination en Espagne et en France. Dépêches à lord d'Arlington sur Clément IX. Lettre d'Este sur les opérations du conclave. Relations remarquables des orateurs de Venise, Quirini et Grimani. — VI. Clément IX secourt Venise contre les Turcs : sa double nature. Violente attaque de l'agent de Toscane contre ce pape. Mot de Pasquin sur la promotion de cardinaux. Vérité. Conduite de ce valétudinaire qui veut vivre. Ce qu'il pouvait être, il le fut.

I

L'élection de ce pape fut une intrigue en grande partie française. Elle avait été conçue, mûrie, préparée, achevée longtemps avant la mort d'Alexandre VII.

M. de Lyonne, ambassadeur extraordinaire à Rome

pour le conclave qui suivit le décès d'Innocent X, avait connu l'abbé Rospigliosi, qui revenait de la nonciature d'Espagne. Il s'était pris d'estime pour lui; et, devenu depuis secrétaire d'État et ministre de Louis XIV, il caressa l'idée de l'élever à la tiare. Alexandre donna le chapeau à l'abbé parce qu'il avait bien réussi dans sa mission diplomatique, mais principalement parce que l'abbé Rospigliosi était poëte dramatique et aimait passionnément la musique, comme lui. De Lyonne tint soigneusement cachée cette amitié; et par l'intermédiaire de l'abbé Rospigliosi, neveu du cardinal, qui passait par Paris, se rendant à Bruxelles en qualité d'internonce, il combina le plan de le faire élire pape après le décès d'Alexandre. Louis XIV donna ordre à son ministre d'assurer ce cardinal de sa protection.

Rospigliosi avait soutenu les intérêts de la France en deux ou trois circonstances, mais avec énormément de précaution pour ne pas éveiller le moindre soupçon sur sa liaison secrète. Puis, la mauvaise santé du pape ayant décidé le roi d'envoyer le duc de Chaulnes comme son ambassadeur à Rome afin de manœuvrer d'avance en vue du futur conclave, de Chaulnes reçut l'ordre de se concerter avec le cardinal Rospigliosi, en secret toujours, et de traiter de son élection. Ils prirent préalablement tous les engagements que la politique de Louis XIV désirait; surtout au sujet du duché de Castro, qu'Alexandre VII avait incamaré au profit de sa famille, sans même payer les créanciers de l'ex-duc.

Le duc de Chaulnes ne communiqua le plan de la promotion de Rospigliosi qu'à d'Este, à Grimaldi et à Retz. Il ne put s'ouvrir avec Antonio Barbarini, parce que François, son frère, se mettait sur les rangs, comme dans le conclave précédent, et se déclarait aspirant.

Or Antonio devait naturellement préférer les intérêts de son frère à ceux de la France. D'ailleurs le cardinal de Vendôme arrivait tout neuf; l'abbé Bonzy, envoyé par le roi pour le tenir au courant des choses, penchait pour les Barbarini et était suspect; Mancini, Orsini, Maidalchini étaient tout au plus bons pour l'exécution, si toutefois ils étaient bons à quelque chose.

Et je mets cette réserve pour cause, car voici ce que Ondedei, un des secrétaires de Mazarin, écrivait dans un post-scriptum à Pierre Mazarini, le 29 janvier 16..., de San-Germano (1) : « Il y a maintenant à Rome trois ministres de grandes puissances : le cardinal landgrave de Hesse pour l'Empire; le marquis de San-Romano, d'Astorga, pour le roi catholique, et Grimani pour Venise. Le premier est un bon prince, mais pauvre, sans soucis et sans apparence. Il n'a pas d'affaires avec le pape, et, en eût-il, il serait discret et modéré au point de ne pas lui causer le moindre embarras. L'ambassadeur d'Espagne fait le galant. Il représente la force des vieillards de Susanne, et fait l'amour, pour lequel il a du temps de reste, la cour ne lui donnant pas de Madrid de grandes occupations; car, dans ce pays-là, les ministres conspirent avec le destin pour ruiner la monarchie. L'ambassadeur a réuni en sa maison un sérail de femmes pour augmenter la race; et, afin d'agacer son appétit, il y introduit quelquefois des Romaines. Mais il ne lui reste que la bonne volonté. Personne ne parlerait de lui, si ce n'étaient

(1) J'ai trouvé cette dépêche dans les archives de Londres, et l'année était illisible. San-Germano est une ville dans le royaume de Naples.

les artistes et les marchands, ses créanciers. Il est bien avec le pape : il est rusé. Dans ses audiences, Astorgas parle d'abord en invectivant le vice-roi de Naples, sur lequel il charge tant qu'il peut et raconte des anecdotes joyeuses et scandaleuses. Grimani est riche et bien secondé par sa femme, éloquente, mais pas jolie. Il se trouve à Rome, du parti français, Orsini, Maidalchini et Mancini. Le premier ne compte point; les autres deux luttent à qui d'entre eux aura le moins de cerveau. Or, comme l'un l'emporterait sur l'autre, s'ils marchaient sur le même chemin, Maidalchini a choisi celui des conversations graveleuses et des crapules; le second, celui de l'hypocondrie, dans laquelle il prend la droite sur Ludovisio lui-même. Je ne sais ce que Sa Majesté prétend faire de ceux-ci, excepté qu'elle ne veuille persuader au monde que, en restant satisfaite de ces garnements, Sa Majesté n'ôte à personne l'espoir et l'envie de se mettre à son service. Assuré contre le danger d'une promotion de décrépits et de dépendants d'un autre roi, je puis garantir à Sa Majesté que le sort ne tombera point sur des sujets inconvenants. Le pape Alexandre et Rospigliosi ont des vues larges; mais, dans le sacré collége, il y a peu de cardinaux d'un mérite remarquable. Voilà pourquoi, dans les circonstances, on est obligé de s'adresser à des moines, les cardinaux ne sachant point les matières qu'on traite dans les congrégations, lesquelles seraient faibles au plus haut point, si Borromeo pour la théologie, Impériali pour la sagesse, Ottoboni pour les canons, Albizzi pour la généralité des sciences, Azzolini pour l'érudition, Chigi pour la politique, Rospigliosi pour la prudence, ne leur donnaient un peu de crédit. Voilà ce que je puis dire à Sa Majesté par rapport à la cour de Rome. »

Grimani, comme nous le verrons ailleurs, esquissait les mêmes portraits.

La France cependant n'était pas la seule, si toutefois elle était la plus empressée, à s'occuper de l'élection. La Toscane, n'ayant pas de cardinaux de la maison de Médicis, n'y eut cette fois qu'une faible influence et par ricochet. L'Espagne aussi. Savoie et Venise s'en souciaient peu. Cependant la république donna l'ordre à ses trois cardinaux de marcher d'accord avec l'Espagne ; car, occupée en Orient contre les Turcs, elle désirait pour le moment la paix en Italie. Modène avait perdu toute espèce de crédit, à cause de l'âpreté du cardinal d'Este à avancer les intérêts de sa maison. Parme, la plus vivement intéressée, avait dans le collége le cardinal Farnese, papable, mais de peu d'utilité ; car, étant un cardinal de mérite, de grande maison, politique, plongé dans les plaisirs, soupçonné, à cause de son amitié pour le duc de Créqui, brûlant d'une grande ambition, et manifestant un penchant de papauté à la Jules II, Farnese rencontrait sur son chemin, pour le lui barrer, l'Espagne d'abord, qui voulait un pape fainéant, dévôt, ou idiot, puis les cardinaux plébéiens, puis les zélés, puis les brouillons, puis les ambitieux, qui se voyaient écartés et sevrés de toute espèce d'influence. Il demanda son vote au cardinal Albizzi. « Je m'en garderai bien, répondit ce singulier cardinal ; Votre Éminence crèverait la rosse. »

La rosse, qui n'aurait pu résister aux étreintes de ce rude cavalier, c'était la papauté. Malgré toute cette opposition, l'Espagne ne se tint pas coite.

Le collége était partagé d'abord en deux sections : le parti des couronnes ; le parti des neveux des papes décédés. Ces deux premières branches se subdivisaient en faction espagnole, française, de Chigi, de Barba-

rini et l'escadron. L'Empire allait avec l'Espagne.

La faction française paraissait faible. Cependant il y avait six pensionnaires occultes du roi qui le servaient selon sa volonté, mais qui ne pouvaient se déclarer, étant ou vassaux d'autres puissances, ou créatures d'un autre parti, ou pensionnés par un autre maître.

Montauti, agent du grand-duc à Rome, écrivait le 23 avril : « L'ambassadeur de France, en parlant de l'élection de Rospigliosi, dit : « Pour couvrir les « luxures d'Innocent X, il fallut un pape cagot, *bac-* « *chettone;* pour cacher les faiblesses de celui-ci, il « faut un homme de tête. Il se confirme que la France « vise Farnese. »

Le cardinal Azzolini, qui, sous le numéro 142 et la signature Francesco Bayllardy, entretenait une correspondance avec lord d'Arlington, lui mandait le 21 mars : « Les Français prennent grand soin de ce conclave, beaucoup plus que des autres passés, à cause de l'orgueil de leur roi actuel, habitué à faire prévaloir sa volonté. Ce que ce roi désire le plus, c'est d'avoir le pape futur ami, et il peut, moyennant argent, très-facilement satisfaire ce désir ; car il y a un grand nombre de cardinaux pauvres. Il a, d'ailleurs, à ses ordres huit cardinaux ses pensionnaires déclarés, en outre de quatre agents, qui, en secret, assurent de marcher d'accord, et un ambassadeur estimé par son habile et honnête conduite, plus semblable à un Espagnol qu'à un Français, plus poli et doux que le duc de Créqui, assisté par trois des principaux cardinaux : voire d'Este, remarquable par son activité et par sa générosité ; Retz, par la vivacité de son esprit et son éloquence, et Grimaldi par l'intégrité, l'expérience, la capacité, qui serait digne d'être pape, et auquel on oppose simplement qu'il est Français. Les Espagnols ont

peu de pensionnaires, et ceux-ci mêmes sont de capacité ordinaire ; mais la plus grande partie des prélats et des cardinaux de la cour romaine tire subsistance de l'Espagne, de Naples, de Sicile, de Milan, a ses biens en ces pays. Un grand nombre sont vassaux ; et l'on prétend, s'ils sont cardinaux, qu'ils dépendent des ordres et du bon plaisir du roi en cette circonstance (1). L'intérêt donc de cette cour vise à préserver, tant qu'il est en son pouvoir, la monarchie espagnole, à obéir aveuglément à tout ce qu'elle ordonne et décrète, même en l'état actuel de la royauté, pauvre de ministres, dont quelques-uns penchant même vers la France. »

A ces indications sur les instructions de l'Espagne, Veri de Castiglione, agent du grand-duc à Madrid, ajoutait, à la date des 6 et 13 avril, 4 mai, 10, 29 juin et 6 juillet : « Le cardinal Moncada, duc de Montalto, a été déclaré coprotecteur, la protection devant rester comme dépôt en la personne d'Aragon. Mais comme Montalto voulait conserver la solde de majordome-major de Sa Majesté, on lui réserve celle de général de la cavalerie de Naples, qui est de 6,000 ducats, et 24,000 autres en revenu ecclésiastique. Montalto laisse la main droite aux grands d'Espagne ; mais le cardinal Visconti a dit, que tout ce qu'il peut faire c'est de recevoir les grands dans son lit, s'ils veulent le visiter. Ce cardinal répand en outre ici : que Son Altesse a déclaré

(1) « On dit que l'ambassadeur d'Espagne a reçu l'ordre de signifier aux cardinaux sujets à la couronne que, s'ils n'obéissent et n'épousent pas les idées du roi dans le conclave, ils seront considéré *ipso facto* comme félons dans les États de Sa Majesté. » — **Dépêche de Kent à Williamson, du 14 mai.**

le cardinal Rossetti comme personne de sa famille, avec 15,000 écus de pension. On presse Montalto de se rendre à Rome, parce que les cardinaux de la faction ne veulent pas traiter avec Sforza. Montalto n'est pas encore décidé; peut-être partira-t-il pour se soustraire aux démonstrations de peu d'estime qu'il reçoit dans cette cour. On désire ici Ginetti et Rospigliosi. Cependant, quant à ce dernier, on se préoccupe de son peu de santé, et l'on soupçonne les intentions de Barbarino. Pour attirer Chigi au parti espagnol, l'ambassadeur à Rome a reçu l'ordre de lui offrir une grosse pension, et la grandesse pour D. Agostino Chigi. On écarte Bonelli et Brancaccio. Barbarino déplaît également, mais on craint de l'avouer, de peur qu'il ne soit élu, surtout si le mariage avec la maison Chigi se réalise. Le duc de Medina me demanda pourquoi le grand-duc, qui avait toujours eu la haute main dans les conclaves, s'éclipsait-il en celui-ci. Je répondis, parce que Son Altesse n'avait plus de cardinaux de sa maison. Medina me communiqua ensuite : que les Français l'aident en ce conclave plus que d'ordinaire; qu'ils portent Farnese et Spada, et ne sont pas éloignés de Barbarino, qui aurait de fortes chances si D. Sigismondo Chigi épouse la fille du prince de Palestrina. Il parle bien de Rospigliosi. Je dis que tout cela avait besoin de l'approbation de Sa Majesté, qui exerce une si grande autorité dans le conclave. Medina répliqua, que cette fois Sa Majesté en avait peu, n'ayant aucun cardinal prince qui soutînt sa voix; car les cardinaux qui servent maintenant la couronne ne jouissent d'aucun crédit, personne n'ayant confiance en Sforza, qui est le plus vieux. Puis Medina ajouta, que tous les intérêts de cette monarchie courent le même sort. »

Le duc de Savoie poussait Bonelli, parent d'Impe-

riali, chef de l'escadron volant. Mais les Français s'opposaient à cette proposition, parce que Bonelli était entièrement Espagnol, et les créatures d'Urbain et d'Innocent la repoussaient aussi, parce que Bonelli était plus jeune qu'elles toutes (1).

II

Le premier désaccord du collége fut à propos de l'endroit où l'on devait tenir le conclave. Les jeunes voulaient le Quirinal, parce que le Vatican était malsain, à cause de l'air, à cause du terrain remué pour construire le théâtre d'Alexandre VII, et parce qu'il était resté inhabité depuis très-longtemps. Les vieux tenaient au contraire au Vatican, pour ne pas déroger à un usage si ancien; et là-dessus, des gros mots entre Barbarino et Sforza d'un côté, et Chigi et Orsini de l'autre. « Chigi d'ailleurs s'était déclaré indifférent sur l'élection de n'importe laquelle de ses créatures, ce qui donnait beau jeu à Rospigliosi et à Bonvisi, à Celsi et à Farnese si les autres partis accédaient. Ces trois derniers inclinaient pour le duc de Savoie (2). »

Entre jeunes et vieux, il y avait douze ou quatorze concurrents à la tiare. Les Espagnols négociaient Odescalchi, dans le cas où ils n'eussent pas pu obtenir celle des créatures de Chigi qu'ils préféraient. Le cardinal Visconti avait conclu une convention à Madrid, de la part de Chigi: que celui-ci eût à proposer, l'Es-

(1) Dépêche du commandeur Gino au duc de Savoie, du 31 mai.
(2) Gino au duc de Savoie, le 21 mai.

pagne à choisir. Chigi proposait Farnese, Bonvisi et Celsi, — ce dernier avant tout. On le poussait à porter Litta, qui eût eu une meilleure chance; mais les Espagnols ne sympathisaient pas avec ce Milanais. Les Espagnols, échouant pour Odescalchi, s'approchaient de Rospigliosi. Mais Chigi, qui l'avait négligé et laissé pauvre, tout en étant secrétaire d'État, craignait que Rospigliosi ne lui eût pas témoigné, étant pape, cette confiance que lui, Chigi, lui avait refusée étant cardinal; et, partant, le tenait à l'écart.

L'escadron hissait ce vieux et dangereux drapeau, Barbarino, doyen, mais bizarre, rude, fantasque, entêté, dur, peu aimable et nullement agréable au collége. Puis s'avançaient, serrés en bataille, les vieux débris des cardinaux d'Urbain et d'Innocent, et en chef, Carpegna, Pallotta, Brancaccio, Facchinati, et Ginetti qui était presque une momie. De nombreuses factions donc, morcelées par les intérêts, et toutes petites, et sans chef, et aucune patronnée par les princes, excepté la française. Chigi ne comptait bien que sur vingt-cinq votes, quoiqu'il eût trente-quatre créatures; mais il n'avait pas l'étoffe d'un chef adroit, ferme, respecté (1).

Le mieux en position était Rospigliosi. Il avait l'expérience des affaires, l'adhésion ou la tolérance des cours, un caractère tranquille, une renommée de générosité magnifique, ayant dépensé dans sa nonciature d'Espagne 200,000 écus, la confiance des gens du monde, le sachant poëte dramatique et fou pour la musique. Puis il était d'âge mûr, et surtout de mauvaise santé, ne menaçant pas, par conséquent, d'un long pontificat, et laissant le temps de se former à Celsi et à Bonvisi,

(1) Gino au duc de Savoie, dépêche du 22 mars.

qui se leurraient de n'avoir maintenant d'autre difficulté que leur jeunesse (1).

L'agent du grand-duc, Montauti, exposait ces mêmes probabilités. Il écrivait, en date des 4 et 11 juin : « On traita Farnese avant d'entrer en conclave, mais le bruit ne dura que deux jours. Imperiali, Azzolini, Barbarino, l'étouffèrent immédiatement, sans que Chigi même s'en montrât bien désolé. Ceux qui n'agréent pas Rospigliosi disent qu'il est un cadavre, désormais presque aveugle. Cependant une grande partie des créatures de Chigi conclut en faveur de Rospigliosi. Barbarini travaille à renverser les Chigi, afin de tirer la besogne aux partis des vieux, et à lui-même principalement. Il promet à Chigi la chancellerie, et les Espagnols lui donneraient, en plus, la protection de la couronne, maintenant en dépôt en la personne d'Aragon; puis à D. Sigismond Chigi, ou à Pamfili, pour satisfaction de l'escadron, une fille du prince de Palestrina. »

La France ordonnait l'exclusion de Santa Susanna, Brancaccio, Barbarini, Odescalchi et Bonelli.

En ce gâchis, voici deux opinions que John Finch, agent du roi d'Angleterre à Florence, se croyait autorisé à rapporter à lord d'Arlington, et que je ne dois pas laisser dans l'oubli. La première est celle du cardinal Albizzi, le cardinal le plus étrange, mais le plus éminent du collége. Interpellé par le cardinal Sforza sur la succession probable d'Alexandre VII, Albizzi répondit : « Si c'est le Saint-Esprit qui fait l'élection, ce sera Carpegna ou Bonelli qui montera sur le siége, car on les dit hommes de bien; si ce sont les princes qui

(1) Dépêche de Gino, du 17 mai.

élisent, ce sera Rospigliosi ou Farnese ; si le peuple de Rome avait le choix, il nommerait Barbarini ; si les fous ont les coudées franches, — *should sway*, — alors, probablement, Votre Éminence ou moi (1).

L'autre opinion est celle de Pasquino, que je regrette de ne pouvoir traduire, crainte de lui ôter sa saveur.

. . . .
Gabrielli per primo è rigattiero,
Odei scalchi ghiotton, d'Elci stordito,
Delicato Bonvisi, Altier svanito,
Finto Bonelli, e Celsi puttaniero.
È sordido Vidoni, ebbro Ginnetti,
Spada odioso, torbido Ottoboni,
Bona inesperto, e matto Facchinetti.
Gran cosa in ver! tra dodici santoni
Fuvvi un furfante; e qui, se vi rifletti,
Non c'è un buono in settanta furfantoni!

La faction de Barbarino, dépurée des papables qui suivaient leur propre drapeau, se composait de onze votes, et son candidat était Santa Susanna. Aucun des partis n'avait l'inclusion. Chigi seulement, si tous les siens restaient fidèles, avait le nombre suffisant pour l'exclusion.

En résumé, la France était la puissance qui pressait le plus ; mais le collége se sentait enlacé par l'Espagne, pénétré de son esprit, saisi par tous les points : — la naissance, la fortune, la patrie, le gouvernement, le passé, la famille, les espérances, les intérêts, l'ambition. Le pape ne pouvait être désormais que le produit de cette pression directe ou invisible : tels les

(1) Dépêche de John Finch à lord d'Arlington, datée de Florence, du 7 juin.

cabinets de France et d'Espagne, tel le pape. Le corps à Madrid ou à Paris; la silhouette noire et décharnée, roide et hideuse, à Rome.

III

Les cardinaux entrèrent en conclave le 2 juin 1667. Ils étaient soixante, dont quarante au moins infectés de vérole, disait le cardinal Albizzi. Dix autres n'avaient pu se rendre au conclave à cause de la distance ou de la mauvaise santé.

Les Français, les Espagnols, l'escadron volant voltigeaient autour des factions Chigi et Barbarino. Avant de s'enfermer, Imperiali avait assuré quarante-quatre votes pour Bonelli (1). Barbarino, ayant découvert la négociation, la rompit. Il voulait réussir à tout prix et usait de cette vieille tactique : de laisser embourber ou se compromettre tous les autres prétendants et se présenter lui-même à la fin comme le désiré. Les trois principaux candidats étaient, en définitive, d'Elci, Farnese et Rospigliosi.

Farnese avait pour lui les Français et Chigi, dont il était la créature. Contre lui, Imperiali et Azzolini,

(1) Gino écrivait le 7 juin : « Hier est mort le cardinal Pallavicini, aujourd'hui Bandinelli. Le nouveau pape aura donc trois chapeaux à donner, sans compter ceux qui pourront vaquer dans un conclave rempli de cardinaux décrépits, sur lesquels l'air empesté du Vatican pèse lourdement. Les dissensions dans le conclave sont déjà graves. D'Este et Imperiali ont échangé des paroles amères à propos de Bonelli, qu'Imperiali patronne et que d'Este donne comme tout Espagnol et fort mal vu par le roi Louis XIV. ».

chefs de l'escadron, qui réunissaient trente-quatre votes pour son exclusion; puis Barbarino, qui se rappelait les injures reçues sous le pontificat d'Urbain VIII par le duc de Parme, cousin du cardinal.

Chigi patronnait d'Elci (1), son parent, et le grand-duc de Toscane le désirait. Montauti, ambassadeur du grand-duc, en avait parlé à Rossetti, à Cibo et à Corsini. Il comptait sur les Espagnols. La cour d'Espagne avait, en effet, accordé à d'Elci 2,000 écus de pension sur la demande de son père, ambassadeur du grand-duc à Madrid. La France restait sur la réserve. Le peuple le haïssait. Pasquino disait que jamais d'Elci ne serait pape, car le Saint-Esprit ne serait pas venu à lui, de peur qu'il ne lui fît payer quelque gabelle.

Rospigliosi n'éveillait aucun soupçon parmi les Espagnols. Il avait été nonce en Espagne, et y avait laissé de très-bons souvenirs. Grimaldi lui avait acquis Azzolini, confident de Barbarino, et, en chauffant l'opposition de celui-ci, lui attira l'appui de Chigi, qui sans cela n'aurait peut-être pas voulu en entendre parler.

Albizzi s'opposait. « Urbain, disait-il, fit du saint-siége une banque, Innocent X un b....., Alexandre une taverne, celui-ci en fera un tréteau. Jamais. »

---

(1) Gino écrivait en date du 14 juin : « Le conclave badine avec les votes; Barbarino, lui-même, dont personne ne veut entendre parler, en a attrapé quinze. On travaille cependant en secret aux tractations sérieuses, afin de les faire éclater à l'heure opportune. Chigi a perdu trois votes : les deux cardinaux morts et Visconti, pas encore arrivé. Son nombre pour l'exclusion devient donc incertain, ainsi que l'élection d'une de ses créatures. Plusieurs se plaignent de la déférence qu'il montre pour d'Elci, après avoir déclaré par deux fois qu'il aurait conservé la plus stricte impartialité. »

Ce cardinal Albizzi était un étrange personnage. Moine et très-instruit, mystique et presque athée, de mœurs relativement sévères et excessivement libre dans le langage, très-chatouilleux sur sa personne et déchirant les autres; sarcastique, pétulant, plein de fantaisies, ne respectant rien, ne craignant personne, sacrifiant la justice, le droit, la vérité à une saillie; méprisant tout le monde et s'estimant fort; audacieux, familier, cherchant le fond des choses et les appelant par leur nom; sachant tout, étant partout et toujours à sa place, se mêlant de tout, déchirant tous les voiles, se moquant de n'importe qui et de n'importe quoi; puis triste, sensible, chatoyant de poésie, par accès généreux ou avare, tenant sa parole, mais jamais un secret, redouté et estimé, bon à tout et incapable de rien : Socrate avec une marotte de fou dans la main; Juvénal dans les chausses de saint Augustin. Alexandre VII l'appelait : ce néant sublime.

Barbarino lui demanda quel était enfin son pape.

— Votre Éminence, répondit Albizzi en clignant des yeux, si elle avait un peu plus de cœur et beaucoup plus de cerveau, avec moins d'hypocrisie et beaucoup moins de bassesse.

Les cardinaux jeunes, qui s'amusaient beaucoup avec lui, lui répétèrent la même demande :

— A qui donnerez-vous votre vote?

— Au cardinal *Nemini*, répliqua Albizzi, qui vous retournerait tous au diable qui vous a crachés ici.

— Alors, Votre Éminence serait secrétaire d'État, fit Corsini.

— Je ne puis plus descendre, répliqua Albizzi : je suis moine.

Vendôme lui demanda un jour :

— Pourquoi n'aimez-vous pas la France?

— Parce que je l'aime, riposta Albizzi.

Les scrutins commencèrent le 4 juin. La faveur se déclarait pour Farnese, mais l'escadron et Barbarini l'attaquèrent. Le jour suivant Rospigliosi apparaît sur la scène. Chigi, à son tour, pousse en avant d'Elci. Il avait chargé de cette besogne Corsini, ce qui éveilla la jalousie de Conti et de Caraffa, qui se croyaient de meilleure famille que Corsini pour conduire cette négociation.

— Précisément parce que vous êtes des grands seigeurs, répondit Corsini en riant, on ne veut pas vous abaisser à trouver un successeur à ce saint Pierre, qui fut un manant.

La faction espagnole noya d'Elci. Ce fait causa une explication entre Chigi et de Harach.

— Le roi l'ordonne, répond froidement l'Allemand.

— Le roi a pu vous commander un biberon, non pas un pape, s'écrie Chigi en colère; mais vous êtes de mauvaises nourrices.

Cette irrévérence jette le chef de la faction espagnole dans l'ébahissement. Il ne pouvait comprendre que Charles II, qui n'avait que quatre ans, ne fût pas aussi compétent pour donner un vicaire à Dieu et repousser un vieillard de soixante-dix-huit ans, que ce vicaire de Dieu pour instruire le monde de ce qui se passait dans le ciel.

Pallotta apparut un instant dans les scrutins : Rospigliosi s'y tint toujours le plus radieux.

IV

Barbarino, voyant que, sans Chigi, le collége n'accoucherait jamais d'un pape, alla le trouver, au nom

des créatures d'Urbain VIII, de l'escadron et de plusieurs autres, et le pria de désigner son candidat. Azzolini l'accompagnait.

— Mon candidat! s'exclame Chigi d'un ton très-humble, mais comment serai-je si osé, sachant que l'élection est une inspiration divine, de formuler une proposition en présence du Saint-Esprit et de Votre Éminence?

— Dites toujours, répète Barbarino se mordant les lèvres : le Saint-Esprit vous l'ordonne et mon Éminence vous en supplie.

— Jamais, réplique Chigi. Déjà Votre Éminence dit que je suis un bon chasseur devant le Seigneur et un virtuose de mandoline : je ne veux pas aggraver ma réputation. Mais Votre Éminence, qui jouit du renom d'un homme craignant Dieu, désintéressé, juste...

— Monseigneur, interrompt Barbarino, je suis un vieillard, et votre Éminence un jeune homme : cette moquerie blesse l'âge plus que la personne.

— Au fait, répond Chigi, qui ne se laissait pas prendre aux paroles solennelles du rusé vieillard, au fait, Votre Éminence est déjà sur les rangs : je propose Votre Éminence.

Barbarino regarde Azzolini pour l'interroger des yeux, et voit ce masque de cardinal légèrement ridé par le sourire. Il se retourne vers Chigi, qui s'amusait à découper du papier avec les ciseaux, et lui dit :

— J'aurai plus de confiance en Votre Éminence qu'elle ne me fait l'honneur de m'en montrer. Puisque Votre Seigneurie Illustrissime ne veut pas choisir, je choisirai. Mes créatures et mes amis ont le malheur de vous déplaire : je débuterais mal dans mon œuvre de conciliation en venant vous demander un sacrifice.

Je le ferai donc ce sacrifice, et plein, sans arrière-pensée, sans intérêt, sans regret. Je m'adresse aux candidats de Votre Éminence, et je porte mes votes sur Rospigliosi.

Ce nom fit bondir Chigi. Il se vit deviné dans ses sentiments de répulsion intime ; il sentit sa rancune, ses doutes, ses craintes se soulever. Le piége que ses ennemis lui tendaient était grossier et ordinaire. Mais, pour lui échapper, il ne lui restait que de le tourner contre ceux qui l'avaient imaginé. Il se calme donc comme un homme qui est décidé, et, avançant sa main vers Barbarino, il s'exclame :

— Merci, monseigneur, j'accepte.

Le bruit se répand alors que Rospigliosi avait été désigné. Barbarino l'avait proposé, et Chigi l'avait accepté pour rompre leurs factions réciproques et jeter au milieu d'elles la jalousie et la défiance. Il fallut cependant fixer le jour de cette élection, et l'on choisit le 9 juin. Trente-huit voix formaient l'élection canonique. Le scrutin eut lieu. Deux votes manquèrent : celui de Chigi et celui de Barbarino.

Dans le scrutin du lendemain, les trente-six voix descendirent à quinze. Puis on cessa de parler de Rospigliosi, et d'Elci reparut. Les ennemis de Rospigliosi travaillaient sur l'esprit de Chigi. Et ces ennemis étaient ceux que Rospigliosi n'avait pas secondés lorsqu'il était secrétaire d'État d'Alexandre VII.

— Une chose me console si vous nommez Rospigliosi, disait Albizzi tout contrit : il va morigéner le sacré collége. Il donnera le chapeau à tous les castrats de l'Europe.

— Il appliquera l'indulgence pleinière aux chansonnettes — *strambotti* — de Mazzocchi, et aux arlequi-

nades — *calascionate* — du *Carnaval de Venise* d'Allegri, riposta Corsini.

— Il appellera le chevalier Marini pour rédiger ses bulles, reprenait Albizzi.

— Plût à Dieu! répondit Chigi en riant. Ce serait le seul moyen de les faire lire. Tout le monde a dans les mains l'*Adone*. Qui diable se soucie qu'il y ait une cinquantaine d'*in-folio* de prose pontificale?

Le jeu dura une semaine. Un matin, Barbarino atteignit même dix-sept votes. Puis Rospigliosi revint à flot. Azzolini avait voulu contenter Chigi. Il avait risqué son d'Elci avec tout son talent et tous ses moyens. Mais, après l'avoir convaincu qu'il ne le sauverait point, Azzolini ramena Chigi à Rospigliosi, — non sans lui avoir fait comprendre qu'on pouvait nommer celui-ci sans lui, nommer même un ennemi de sa famille, ce que Rospigliosi n'était point. Azzolini avait fait ses conditions avec le nouveau pape. Chigi baisse les armes, mais il exige que Barbarino et l'escadron lui assurent vingt-cinq votes, afin qu'il puisse, avec ceux de sa faction, décider son triomphe.

Azzolini va rendre compte de cet accord à Barbarini.

Le 20 juin, celui-ci a une entrevue avec Chigi, et l'élection de Rospigliosi est définitivement arrêtée.

La pratique avait été conduite avec tant de secret par la France que la seule objection que l'on fit vint de la crainte de l'opposition de Louis XIV, Rospigliosi ayant été, comme nous l'avons dit, nonce à Madrid. Barbarino resta étonné en apprenant par Azzolini qu'il avait agi d'après les insinuations de Grimaldi et de Retz, chefs de la faction française. Les Espagnols semblèrent plus étonnés encore lorsqu'on leur demanda leurs votes.

Au scrutin du lendemain, quand Chigi vit que Rospigliosi avait obtenu non-seulement les vingt-cinq votes demandés à Azzolini, mais six de plus, il fit signe aux siens de voter, et Clément IX fut élu. De tous les cardinaux présents, Rospigliosi n'eut contre lui que le seul Corsini. Quand Albizzi se présenta pour lui baiser la main, Clément lui dit en souriant :

— Vous vous êtes enfin décidé, hein?

— Que voulez-vous, saint-père, répond Albizzi tout penaud : *abissus abissum invocat* — l'abîme attire l'abîme.

V

Veri de Castiglione écrivait de Madrid, le 13 juillet 1667 :

« On a considéré ici comme une grande fortune l'élection de Rospigliosi, sans avoir même le concours d'une faction dans le conclave. La facilité de l'élection, toutefois, fait soupçonner au duc de Medina que les Français s'étaient d'avance assurés les profits qu'ils voulaient en retirer. L'appel d'Azzolini et d'Ottoboni aux affaires a déplu, car on sait leur peu d'inclination pour cette couronne. On avait donné l'ordre de l'exclusion ouverte de Bonelli, lorsqu'on sut que d'Este l'avait écarté au nom de la France. »

Paolo dell'Ara, à son tour, écrivait au grand-duc, de Paris, le 8 juillet :

« Le duc de Chaulnes mande que l'on peut considérer l'élection de Rospigliosi comme faite par le roi très-chrétien. Chigi a écrit au roi que, malgré les considérations personnelles qui l'éloignaient peut-être de ce candidat, il a concouru à l'élection pour plaire à

Sa Majesté. Il a fait savoir de plus, qu'ayant reçu du feu pape, son oncle, certaines protestations, faites par peur contre le traité de Pise, afin de les présenter au collége, il s'en est abstenu. »

Sur quoi Chigi mentait.

Francis Bayllandy, pour sa part, mandait à lord d'Arlington, le 21 juin :

« Clément IX a soixante-sept ans; il est doux, la quintessence de la gentillesse, de jugement éprouvé et solide, un savant musicien, un ami des poëtes. Il est sujet aux convulsions de cœur. Je dois reconnaître que les Français ont montré supérieurement d'esprit, — *out vitted,* — en ce conclave. Toutefois, leur ambassadeur et leurs ministres n'ont pas saisi l'occasion d'une opportunité, à laquelle ils ne pouvaient s'attendre. Ils pouvaient aisément se donner un pape plus vigoureux et plus propre à seconder les desseins de leur jeune et puissant monarque. Ils l'ont laissé à l'écart, à la satisfaction inexplicable des Espagnols, lesquels triomphent déjà à cause des bonnes dispositions et de l'inclination qu'ils voient dans le pontife actuel. La condition des Espagnols, telle qu'elle est à présent, a besoin d'un appui surnaturel. »

Enfin le cardinal d'Este fait remarquer que Barbarino, Ottoboni et Azzolini avait coopéré à cette élection : le premier, désabusé sur son propre succès, pour avoir un pape agréable à sa maison, bien que du temps d'Urbain VIII il ait refusé à Rospigliosi le chapeau rouge; les autres deux, à cause de leur vieille amitié pour l'élu, malgré Chigi, qui le mettait de côté pour élever Celsi, d'Elci et Bonelli, et qui, sous prétexte de santé, lui avait fait donner congé par Nini de la charge de secrétaire d'État. Les Français avaient puissamment concouru à ce choix, à cause des vieilles relations

que Rospigliosi avait entretenues avec M. de Lyonne, et avec tant de secret que le duc de Chaulnes ne communiqua le secret de cette candidature à ses cardinaux partisans que pendant la vacance du siége. Les zélés, avant l'adoration solennelle, avaient essayé de fixer certaines conditions, telles que la limitation du pouvoir des parents et du cardinal régnant, l'arrangement des affaires de Portugal et de Castro; mais Rospigliosi ne voulut prendre aucun engagement préalable, parce qu'il ne voulait pas montrer au monde, que le bien qu'il ferait était une obligation qu'on lui avait imposée.

Voici maintenant ce qu'en racontent les orateurs de Venise, Quirini et Grimani :

«Les probabilités de Rospigliosi, dit Quirini, pour toucher la tiare étaient neutralisées par sa complexion brisée et caduque. Les papes malades pensent à eux-mêmes plus qu'à l'Église. Il dit à l'ambassadeur de la république qu'il n'avait ni ambition ni espoir, car Chigi, qui aurait dû le prôner, l'oubliait. Les couronnes n'eurent pas longtemps pour agir. Lorsque les dépêches vinrent, elles trouvèrent le pape nommé, — nommé soudainement et publié dans l'après-dînée, sans attendre la nuit, — exemple qui n'a pas de précédant en autre conclave. Bien que l'Espagne eût eu vingt-deux cardinaux, sujets ou dépendants, en outre des quatre Autrichiens qui n'arrivèrent point, elle ne disposait en réalité que de trois votes, tellement les cardinaux étaient partagés. On ne voulut pas suivre Sforza qui avait le secret du roi, et Astorga fut obligé de se servir du chanoine Settina, conclaviste aragonais, pour les tenir tranquilles et unis. La France disposait de huit votes; mais ses cardinaux s'insurgèrent en voyant qu'on avait donné le secret à Retz, que l'on savait pencher vers l'escadron, et qui, par impatience, s'arrêta au premier

venu; tandis que la véritable intention de Chigi était d'exalter Celsi. Don Mario patronnait d'Elci, et, pour troisième, l'un et l'autre acceptaient Buonvisi. Chaulnes, par ordre, offrait les votes de la France à tous les papables par le moyen de Vendôme. Malgré ce grabuge, tous prétendent avoir le mérite de l'élection. N'importe comment : les Espagnols élisent le pape et les Français en jouissent, comme toujours. Les trois cardinaux vénitiens facilitèrent l'élection de Rospigliosi.

« Celui-ci a soixante-neuf ans. Il est faible, souffre de la gravelle et d'une hernie; puis, pire encore, de vertiges ténébreux qui offusquent l'esprit et les yeux, une espèce d'apoplexie. Sur sa figure ne transpire aucune vitalité : le cœur palpite. Il sait contenir ses premiers mouvements, mais il prend ensuite ses résolutions avec véhémence et sur deux pieds. Il est long dans ses discours, verbeux, et exagère toutes les choses, grandes et petites. Il s'est donné une cour qui l'amuse. Le musicien Atto de Pistoia trouve toujours la porte ouverte et sert d'intermédiaire entre l'ambassadeur de France et le pape. Clément IX aime à donner et à recevoir des cadeaux. On ne voit dans Rome que des palfreniers du palais porter des plateaux de fruits et des fleurs. Il a, par conséquent, gagné non pas les cœurs, mais les bouches de la cour. A Rome, on ouvre la bouche, on ferme le cœur. Clément a diminué les gabelles. Il vise à embellir Rome, — si les astrologues le permettent; car l'abbé Affetti, confidant d'Urbain, lui prophétisa la nonciature d'Espagne, le chapeau, la tiare; mais avec l'épithète : *bref*. En sorte que les pratiques pour le futur conclave commencent déjà. Le neveu de Sa Sainteté, Rospigliosi, a trente-huit ans; il est rempli de précautions, de prudence, bien informé des af-

faires d'État, ayant suivi la carrière diplomatique : personne ne sait mieux éconduire que lui. Mais il est triste, parle peu, se replie en lui-même, se méfie de tout le monde, n'a pas d'amis, mesuré plutôt que soutenu dans ses discours, à idées fixes. Il est bien avec toutes les cours, quoiqu'il préfère l'Empire et l'Espagne. Avec Venise, ses gens sont arrogants dans le spirituel, faciles dans le temporel. Et Azzolini dit : que c'est un vieil usage de la république de se plier aux règles en temps de paix, de profiter par la guerre. »

Grimani, de son côté, disait :

« Entre autres bonnes qualités, Clément IX a celle de n'aimer pas le favoritisme. Il garde un court souvenir de ceux qui lui firent du bien. Il est intempérant ; car, sans se soucier de son âge et de sa vie d'autrefois, il veut passer pour avoir meilleure complexion et santé qu'il n'a, et court le risque de graves et fréquentes incommodités. Il aime beaucoup la musique et lui donne beaucoup de temps, en sorte que l'on murmure de ce qu'il gaspille son gouvernement en frivolités. Il donne ses audiences ponctuellement ; il visite églises et hôpitaux. Il est trop indulgent avec les gens de la cour, qui abusent de tout. On vend les emplois, qui sont remplis par des mercenaires et des spéculateurs ; et, par suite, Azzolini excepté, la cour fourmille de gens sans valeur. Clément veut tout faire par lui-même, ce qui paralyse Rospigliosi, paralysé en outre dans ses résolutions par la richesse des ressources qui jaillissent dans sa tête. L'oncle et le neveu sont lents. Ils ont l'instinct de la générosité, mais non pas la générosité elle-même. Ils sont irrésolus en tout. Clément n'est pas népotiste comme ses devanciers ; il aime ses parents, mais ne les enrichit point. Il se fie à Chigi, qui, dans le pontificat de son oncle, se défiait

de lui, au point que l'on dit : « L'Église a deux têtes ! » Parmi les cardinaux promus, Cerri est violent, bilieux et porté pour le beau sexe ; Pallavicini, nommé cardinal à cause du mariage de sa nièce avec le neveu du pape, est avare et rusé ; Bona est moine, savant, réservé, papable, mais Toscan. L'Espagne l'exclut, le collége le craint comme moine. Parmi les ambassadeurs, Chaulnes est politique ; d'Astorga vit au milieu des courtisanes, rongé de dettes, qu'il paye par des bons mots, jaloux du cardinal Nytardo, favori de la reine. De Hesse est pauvre et pur. »

VI

Les astrologues ne s'étaient pas trompés sur le court pontificat de Clément IX ; il ne régna que deux ans et demi environ. Le fait capital de son administration est les secours qu'il donna aux Vénitiens pour la guerre contre les Turcs, qui assiégeaient Candie. Il aurait pu, il aurait dû, en sa qualité de pape, fournir plus d'hommes et plus d'argent ; mais, en sa qualité de prince, il jalousait la république et redoutait le triomphe d'un autre État italien. Aussi, Venise succomba et perdit Candie. Clément se montra peu gracieux pour l'Espagne, très-complaisant envers la France. Il favorisa la Savoie, se tint roide en face de la Toscane. Mais, n'ayant aucune importance, aucune puissance, se sachant malade, se sentant mourir, il songeait à laisser son nom sur quelque monument de la ville de Rome. Le temps lui manqua. Il pensa à vivre et s'entoura de poëtes et de musiciens ; aussi, à sa mort, il n'y eut que les castrats qui le pleurèrent, et

encore ! Ils se plaignaient, et ils assuraient que, même sans l'infâme opération à laquelle on les soumettait, ils auraient pu chanter les chansonnettes de Sa Sainteté également bien.

Voici, en effet, la singulière oraison funèbre que lui fait, le lendemain de sa mort, Bichi, orateur du grand-duc Ferdinand II à Rome : « Le pape est mort hier, écrit-il le 10 décembre 1669. On dit de lui qu'il fut un mauvais pape : simoniaque, parce qu'il pactisa, avec Azzolini et Ottoboni, de la tiare au prix des fonctions que ces deux cardinaux ont exercées depuis; sacrilége, parce que, frappé d'épilepsie, adroitement cachée par Paolo Strada, il exerça, malgré les canons, des fonctions ecclésiastiques. On l'accuse d'avoir fait de grands profits, gaspillant et vendant tout. On ajoute qu'il voulait investir du royaume de Pologne son neveu; que Paolo Strada nourrit un enfant de lui. Pasquino, ajoute que Clément IX, dans sa dernière promotion, nomma cardinaux les sept péchés capitaux, savoir: l'orgueil, Acciaioli; l'avarice, Pallavicini; la luxure, Buonaccorsi; la colère, Cerri; la gourmandise, Altieri; l'envie, Nerli; la paresse, Bona. »

Cela est exagéré. Clément IX fut un valétudinaire, nécessairement paresseux, qui tâcha de soulager ses souffrances par les plaisirs de l'esprit. Du reste, pas cruel, pas avare, pas vindicatif, pas népotiste, point dévergondé, haïssant les Espagnols et leurs amis, reconnaissant envers la France plus que ne l'aimant, désireux de ce qu'on appelait alors liberté de l'Italie : — l'abaissement de la couronne d'Espagne et de l'Empire. Il fut un pape médiocre, parce qu'il ne croyait peut-être pas; un prince nul, parce qu'il ne pouvait rien. Il eut les préjugés et les passions du temps, parce qu'il était un homme ordinaire, dans une cour où les plus

éclairés étaient les moines, et les seuls hommes de quelque élévation, les jésuites. Que pouvait être un pape, membre d'un tel collége de cardinaux, produit par un tel collége et par l'Espagne, escamoté en tapinois par M. de Lyonne? Les seules deux choses qu'il pouvait faire de bien, il les fit : il coopéra à rapprocher le duc de Savoie et Venise, et secourut celle-ci contre les Turcs. Puis il mangea, dormit, chanta et écrivit des ... bulles? non : des *ariettes*.

CLÉMENT X.

I. Considérations générales sur la situation de l'Église, de l'Europe, de la papauté et du collége. Documents sur ce conclave. — II. Esquisse des négociations et des négociateurs par les dépêches de Bichi, de Gino, de Bourlemont et de Medici. — III. Ordres des cours. Instructions de la France : conditions de son parti. Lettres de Medici, d'Este, de Chaulnes désorienté. Instructions de l'Espagne. Dépêches de Castiglione et du marquis d'Astorga. Pas d'argent, pas de cardinaux. — IV. Division des factions : scissions et hostilité. Azzolini domine. Vidoni. Dépêches de Chaulnes, de Kent, du grand-duc. Candidats et exclusions. Lettres de Medici. Arrivée et réception de Bouillon. Hesse et ses pilules. Medici demande du vin pour le collége. Billets de Chaulnes et d'Astorga. — V. Groupes dressés. Chaulnes repousse d'Elci. L'escadron avance Vidoni et le retire immédiatement. Chigi entame Bonvisi. Lettres de Medici et d'Astorga. — Négociations occultes. Medici continue le journal du conclave. Mines et contre-mines. Dépêches de Finch à lord d'Arlington, et de l'envoyé impérial à la reine de Suède. Suite des opérations du conclave par Medici. Les candidats se succèdent et tombent. Billets d'Astorga et de Chaulnes. — VII. Du temps pour rien. D'Elci achevé. On s'acharne sur Bonvisi. — Chaulnes confus. Découragement de Chigi et des siens. Ils se décident à abdiquer. Medici négocie le rapprochement de Chigi à la ligue. Intrigues d'autres papables et dépêches. Azzolini tient en échec tout le monde. Chaulnes est trahi par ses cardinaux. Odescalchi exclu. Dépêche de Harach. —VIII. Azzolini enhardi. Brancaccio posé. Qui était-il. Il tombe. Toujours les couronnes; Dieu, jamais ! Nerli, conspiré par Medici, foudroyé par Astorga. Lettres de Medici. Nouveau traité entre celui-ci et la ligue. Entrevue de Chigi et Rospigliosi. Arrivée de Portocarrero. D'autres condamnés. Les deux qui surnagent du naufrage. Le courrier d'Espagne. Nouvelles instructions de la cour. Coup de foudre. Consternation des oppositeurs de Vidoni. Chigi et Medici s'insurgent et refusent d'obéir à Madrid. Tractations précipitées. Choix d'Altieri, si méprisé naguère. Azzolini et Ottoboni refusent leurs votes. Clément X. — IX. Clément est un échec pour tout le monde. Dépêche de Kent sur cette élection. — X. Clément X. Relation remarquable de Mocenigo. Rôle de Rome et de Venise en Italie. Altieri attribue la mort de Clément aux médecins. Brouille avec Louis XIV. Avarice de la famille Altieri.

I

Nous sommes entrés dans une série de conclaves

longs et intrigués. Plus la papauté déchoit et perd de sa personnalité, plus la monarchie en convoite la subordination. Plus l'Espagne perd de sa puissance, plus elle s'acharne à conserver ses possessions de l'Italie par l'immobilité, en rendant la papauté sa vassale. Plus l'Empire se relève des conséquences de la guerre de trente ans, plus il secoue la poussière de ses vieux parchemins et, pour peser sur l'Italie, songe à se soumettre le pape. Plus le roi-soleil voit l'Europe subir la suprématie de la France, moins il tolère que le pape intrigue avec l'Espagne contre lui. Plus le sacré collége devient méprisable, plus il se montre avide de trafiquer de ses votes et de ses personnes. L'Italie mine le dogme et, poussant à la corruption la caste sacerdotale, prépare cet état des esprits dans lequel on voit passer les choses, jadis sacrées et redoutables, avec l'indifférence avec laquelle on voit en automne tomber une feuille dans une forêt. Un pape, désormais, ne peut plus rien. Les laquais d'un ambassadeur le bravent dans Rome même ; un duc de Parme le fait trembler dans le Vatican. Mais avoir un pape à leur service flattait les couronnes ; avoir de quoi enrichir et anoblir sa famille mettait en excitation les cardinaux. Et de là, infamies, bassesses, sacriléges, intrigues, convoitises. L'histoire de ces négociations devient, par conséquent, plus compliquée et plus incertaine. Chaque cardinal se fait centre d'un mouvement ; chaque ambassadeur jette ses filets ; chaque parti tâche de corrompre l'autre, l'espionne, lui escamote ses partisans. Chaque partisan s'engage en secret pour quelque contingence, pour quelque accident, pour quelque individu qui heurte son parti, et, au résultat final, chacun chante la victoire.

Vous aviez cru que le tel cardinal était ennemi

du tel candidat? Erreur. Le duc de Chaulnes se vantait avec M. de Lyonne d'avoir emporté l'élection du cardinal Rospigliosi Clément IX, malgré Chigi. Ce cardinal était d'accord avec Rospigliosi, de jouer le rôle de peu empressé pour mieux pousser le parti français et enfiévrer l'escadron.

Pour ce conclave de Clément X j'ai la relation du cardinal de Médicis à la reine d'Espagne, du cardinal d'Este et de M. de Chaulnes au roi de France; j'ai la correspondance de l'ambassadeur marquis d'Astorga, du duc de Chaulnes, du grand-duc, de l'agent du roi d'Angleterre, des cardinaux d'Este et de Médicis, des agents du duc de Savoie, de Modène, de Toscane, et une douzaine de *discours*, de *pronostics*, de *tableaux* du collége, et puis de pasquinades. Eh bien, tout cela se contredit. Chacun de ces personnages est le Saint-Esprit du conclave. Ils se trompent tous, tout en se méfiant l'un de l'autre. Les cours elles-mêmes n'ont pas une confiance entière en leur ambassadeur, en leur cardinal protecteur, et l'un espionne l'autre.

Devant choisir, je m'en tiens au savant et spirituel cardinal Léopold de Médicis, non pas à ce qu'il écrit à Astorga, à Bichi, aux résidents du grand-duc à Madrid et à Paris, et aux ministres espagnols, non; mais aux lettres amusantes et sans gêne qu'il envoie à son frère Ferdinand II, et à la relation des faits du conclave qu'il adresse à la reine, — tout cela contrôlé par le duc de Chaulnes et le marquis d'Astorga.

II

Avant la mort de Clément IX, le 23 novembre 1669, l'ambassadeur du grand-duc à Rome, Bichi, donnait l'esquisse suivante des négociations et des négociateurs du collége : « Quatre papables en évidence (1) : Vidoni, d'Elci, Bonvisi, Celsi. Vidoni est porté par les escadronnistes. C'est un homme qui a l'expérience du monde, connaît les affaires des princes, parcimonieux dans les dépenses, ce qui arrêterait les désastres de la chambre apostolique, bon curial, c'est-à-dire connaissant Rome et le gouvernement de l'État ecclésiastique. Barbarino, à cause de ses intérêts, est engoué de Vidoni. Celui-ci est vassal d'Espagne; la reine de Pologne le réconcilia avec la France. Rome le verrait avec plaisir, parce qu'il administra Bologne par la douceur; mais Chigi répugne à une élection provoquée par les cardinaux de l'escadron, en vue de lui causer du dépit. D'Elci a un caractère doux et courtois; mais sa naissance à Sienne et l'amitié de Chigi pourraient lui devenir fatales. Sa famille est dévouée à l'Espagne; mais Chigi, ayant apaisé la jalousie de la France, éveillée pour cette cause, l'Espagne soupçonne à son tour que la France ne se soit calmée qu'à des conditions secrètes. L'escadron le bat en brèche, parce que sous sa papauté il

(1) Le cardinal de Médicis, dans une *Note des exclusions secrètes et ouvertes* envoyée en Espagne, marque vingt-trois candidats s'excluant réciproquement, ou exclus par les couronnes, pour les raisons qu'il révèle dans un autre écrit intitulé *Intérêts, fins et dépendance des cardinaux*, écrit fort curieux et fort singulier.

n'aurait aucune influence, et Barbarino, parce que Chigi le prône. Ses neveux ne lui nuisent point ; il n'a que l'archevêque de Pise. — Celsi se cache, afin d'empêcher de jaser, et cela lui réussit. Barbarino l'excepte tout court. Celsi a du talent et la pratique des affaires, bien que n'étant jamais sorti de Rome. Il a un seul vieux frère. — Buonviso est un homme juste. Pour ne pas servir dona Olimpia et ses intérêts, sous Innocent X, il laissa la présidence de l'*annone*. Mais il est sujet de république ; il a un neveu homme de tête, il a de la volonté, de la grandeur ; il mènerait toutes les affaires à lui tout seul, ce qui lui nuit. Chigi le veut tièdement. Si ceux-ci succombent, il faut chercher dans le vieux collége ; car Bonelli déplaît à cause de sa parenté avec Imperiali, ce qui introduirait l'*onclisme*. En sorte que l'on cause déjà de Spada, Odescalchi et Facchinetti. Odescalchi marche avant les autres pour sa conduite, ses mœurs, son caractère ; il prodigue sa fortune aux pauvres sans affectation. Seulement, il est trop jeune. Spada est né en république ; les Français ne l'aiment point, et Chigi non plus, à cause de Barbarino, qui le lance, et de la princesse de Rossano, qui le recommande aux escadronnistes. Chigi éloigne Faccinetti pour les mêmes raisons, malgré son caractère doux et poli ; mais il est jeune, et ses parents lui font du tort. Pour un dépôt de la papauté dans un vieillard on désigne Carpegna, Brancaccio, Ginetti ; mais l'état déplorable des affaires du gouvernement rend le dépôt difficile. Maintenant tout le monde négocie le pontificat avec les oreilles, écoutant où cela penche, pour s'en rapprocher, surtout ceux de l'escadron. Ces cardinaux n'ont pas de but fixe, mais ils veulent que celui qui sera pape soit à eux et par eux. Les escadronnistes ne sont pas nombreux, mais ils sont solides.

Ils ont éveillé la jalousie de Chigi. Tous les cardinaux ont la papauté dans la tête, jusqu'à Maidalchini ! La nouvelle promotion changera la situation. Vidoni est au sommet. Chigi est à la chasse en province et n'arrivera pas à temps pour embrouiller la nouvelle promotion... *P.-S.* Le 3 décembre : deux des nouveaux promus sont papables (1). »

Le cardinal Léopold de Médicis mande au grand-duc son frère, le 12 décembre : « Voici l'état actuel des choses : Chigi paraît uni aux Espagnols. L'escadron pousse Rospigliosi sinon à agir contre Chigi, du moins à ne pas s'unir avec lui. L'escadron s'alarme de voir son nombre diminuer et ses membres se désunir, ce que je ne crois précisément, parce que Azzolini me dit qu'ils sont amis, mais non pas unis : lequel Azzolini, se disant peu satisfait des Français, est homme à ne pas se soumettre à quoi que ce soit. Barbarino, selon son habitude, ne se déclare point ; car la négociation du mariage n'avance guère, et il veut attirer Rospigliosi à sa faction pour la conclure définitivement ou la rompre, si Rospigliosi ne s'allie pas à lui. Ce mariage cependant rencontre des difficultés pour la dot. On tâche de soustraire à Chigi ses créatures ; il s'est rattaché Savelli et Franzoni, et rattrapera Caraccioli, mécontent de n'avoir reçu aucune provision. On doute de Litta ; moi, non. Pour décrier Chigi, on le donne comme Espagnol ; et pour désorganiser son parti, on dit qu'il ne veut que d'Elci. Chigi marche violemment et parle

(1) Onorato Gino écrit les mêmes choses au duc de Savoie, en ajoutant « que par une extravagance du collége on pourrait avoir aussi Barbarino ; que Bona serait le meilleur pour Son Altesse, si tant de prêtres voulaient choisir un moine. » —Dépêches des 8 et 10 décembre.

sans réticences de ceux qu'il n'estime point. L'Espagne me confie son secret. »

Gino ajoute qu'en effet Pio, Bonelli et Visconti ne suivaient plus en tout l'escadron; que Medici avait visité Barbarino la nuit, et déguisé; qu'il avait donné 1,000 *ducatoni* à Bona; que l'ambassadeur Bichi faisait les affaires de Toscane assez bien, moyennant une riche table ouverte; qu'on essayait de former un parti de cardinaux romains contre les Florentins; que Rospigliosi était tout chagrin de la mort... de son oncle? non : d'un faisan reçu par le duc de Savoie; et Gino conseille de lui envoyer le mâle et la femelle (1).

Le chargé d'affaires de France ordonne, au nom du roi, au cardinal d'Este, protecteur, de faire un compliment à Rospigliosi; que le roi veut que ses cardinaux marchent d'accord avec ce cardinal, et votent sans discussion pour le candidat que ce dernier propose; que le roi désire que l'élection soit prorogée jusqu'à l'arrivée du duc de Chaulnes, qui porte les instructions définitives de Sa Majesté et des trois cardinaux français; que le roi veut que l'on montre son estime à Chigi et à sa faction, et que l'on fasse savoir à Altieri, que Sa Majesté le veut pape; que l'on dise aussi secrètement à Bonvisi qu'il est le premier candidat du roi, bien que Sa Majesté agrée aussi Vidoni; que Sa Majesté exclut toujours Barbarini (2).

Medici confirme ces nouvelles les 20, 27 et 29 décembre : « Les Français ont déclaré vouloir marcher

(1) Dépêches des 24 et 31 décembre. Kent mande les mêmes choses à Williamson, garde des papiers d'État, en date du 28 décembre.

(2) Billet de Bourlemont au cardinal d'Este, sans date.

d'accord avec Chigi et Rospigliosi, qu'ils acceptent d'Elci, et que d'Este devait s'entendre avec Retz. Chigi ayant accepté, Bourlemont l'a embrassé. On ne voudrait pas exposer d'Elci aux premiers coups, et cacher les bonnes relations des Français et des Espagnols avec Chigi. Celsi et Vidoni ne prennent point. Rospigliosi penche vers l'escadron : celui-ci est haï. Mais de cela il ne faut pas juger sitôt. Chigi est entièrement à moi. Borromeo entra hier; il me dit qu'il lui semblait entrer dans un couvent de sales moines. Vidoni se tourne vers l'escadron : cela le ruine. On a assez d'Azzolini et d'Ottoboni. Carpegna me fit dire qu'il s'était brouillé avec sa belle-sœur et qu'il voulait se gouverner sans son conseil. Il ment. Astorga a donné 1,000 écus à chacun des cardinaux de son parti; je les ai refusés, et je les refuserai encore, s'ils ne sont pas accompagnés d'honoraires plus considérables du roi. Nous tâchons d'attirer Barbarino à marcher d'accord avec Chigi. »

Bichi résume ainsi, le 21 décembre : « Voici les plus en vue des cardinaux, que j'ai visités hier soir dans le conclave, et qui se portent pour la tiare. Conti y pense tout seul, parce que jeune ; Bonviso y pense, lui et les autres, *à conclave fatigué;* Spinola y pense, lui et quelques autres, mais sa pierre d'achoppement est Imperiali, son parent. Spada y a toujours pensé, mais avec lui le pape réel serait Barbarino. Celui-ci et la reine de Suède excluent Celsi. Bonelli y pense beaucoup, mais Imperiali est son parent. Omodei a été et est toujours de l'escadron. Gualtieri ne marcherait pas mal, si l'on devait sortir des Chigi et s'il n'était de l'escadron. Bona est un moine qui a des parents bottiers, garçons tailleurs et soldats en Rome même. Ginetti y pense depuis trente ans, et il y a toujours

pensé tout seul. On parle bien d'Odescalchi pour ses mœurs et ses aumônes. Santa Croce est escadronniste dans le cœur. Franzoni est Génois; il y pense, mais seul. Nerli y pense, lui et d'autres, pour un *nec mihi nec tibi;* pour un dépôt, à conclave lassé, il peut passer. Quant à Vidoni, on parle bien de sa fortune, mal de ses mœurs, pire de sa justice. Cesis y pense beaucoup, mais il ne paraît pas mûr. Quant à Rasponi, les coups de bâton donnés au comte de Paganisca sont trop récents. Corsini est un fruit encore vert. Altieri court le même sort que Nerli : peu énergique pour le gouvernement. On parle beaucoup, mais sans fondement, de Facchinetti, l'âme de Barbarini. »

III

Le conclave se ferma le soir du 20 décembre. L'ambassadeur de France reçut l'ordre de marcher d'accord avec Chigi et de favoriser ses créatures, à quelques exceptions près. Nerli s'aliéna l'Espagne, à cause du mariage de Sacchetti, et d'Astorga soupçonna même Medici. Les papables qui se mettaient sur les rangs étaient nombreux, et aucun d'eux à l'abri d'exception. Les Français excluaient, en secret ou ouvertement, Facchinetti, Antonio, d'Elci, Spada; puis, mais d'une manière plus douteuse, Nerli, Spinola, parce que aux Espagnols; Cibo, parce que sujet de l'Empire, dépendant de l'Espagne et jeune; Piccolomini, parce qu'on l'avait chassé de France.

Les Espagnols excluaient Vidoni, Litta, Brancaccio, Bonelli, à cause d'Imperiali et comme incapable, Caraffa, nom haï par eux; puis Spinola, à cause

d'Imperiali toujours ; Nerli, à cause de Sacchetti; Bona, parce que Piémontais, moine, sans expérience et jeune.

La ligue ensemble excluait Bonvisi, Altieri, pour incapacité, Celsi, pour cause de conscience, Carpegna, Odescalchi, Ginetti, sans savoir pourquoi; enfin, comme jeunes et pas amis de l'escadron, Rossetti, Cibo, Rasponi, Franzoni, bien que sans crédit, ainsi que Albizzi. Il ne restait donc que Gabrielli, sans crédit également, et Caracciolo, encore incertain de l'appui des Français (1).

La France jouait encore en ce conclave un rôle considérable, mais non pas le principal. Le cardinal d'Este n'avait pas dans le collége ce prestige, cette autorité de Medici ; le nombre des cardinaux dont elle disposait était restreint, elle n'avait pas de but fixe, et, comme toujours, elle était trahie par ses confidents. Antonio, d'Este, Retz (2) satisfaisaient leurs propres intérêts; Bouillon était trop jeune et ne se souciait que de bien vivre, ainsi que Vendôme. De Chaulnes arriva un peu tard et avec des instructions qui n'étaient pas de sai-

---

(1) Lettre de Medici au grand-duc, du 15 février. Le grand-duc écrivait au cardinal, le 28 janvier, « de ne pas révéler à Chigi qu'il repoussait Carpegna, mais que si Chigi tenait à ce candidat, sans se montrer, lui, Medici, cachant ses fins, fasse apparaître que c'est par zèle pour l'Espagne qu'il s'oppose à Carpegna. »

(2) « D'Este a le secret entier de la France; on montre à Retz quelque apparence de confiance pour ne pas le blesser. Mais la faveur plus grande qu'ils montrent à d'Este, brouillé avec l'escadron, le moins de confiance qu'ils témoignent à Retz, ami fervent d'Azzolini et d'Omodei, prouvent que les Français ne sont pas bien intimes avec l'escadron. Imperiali reste dehors pour négocier avec de Chaulnes, non pas parce que malade. Il est triste et sous l'empire de quelque idée fixe. » Medici au grand-duc, le 17 janvier.

son. « J'ai trouvé les choses de cette cour changées, écrivait-il au cardinal d'Este, le 19 janvier 1670. J'étais parti de France sur le pied d'une forte union entre Chigi et Rospigliosi. Mes mesures sont rompues. J'ai cru en cette conjoncture que le plus agréable parti que je pouvais prendre pour servir Chigi était de ne prendre aucune résolution d'abord. Cette conduite me donne plus de moyens de servir Chigi, étant certain que notre jonction à l'un des deux partis n'ôte pas même l'exclusion à l'autre. Voilà donc le premier plan. Vu la désunion entre Chigi et Rospigliosi, il sera très-difficile, tant qu'elle durera, d'avoir l'inclusion ; et cependant, pour avoir le pape, il faut que tôt ou tard ces deux chefs, qui sont liés à d'autres factions, se rapprochent. Je supplie Votre Éminence d'assurer Chigi qu'il trouvera en moi toute sorte de sincérité. Si j'avais été susceptible de méchantes impressions, j'aurais ajouté foi à beaucoup de choses dont Chigi n'est pas capable. Mais je connais Rome, et Chigi mieux encore que moi. Je veux espérer que Chigi n'ajoutera pas foi à tous ces bruits, et qu'il n'aura rien à me reprocher. »

De Chaulnes était sincère. Chigi le trompait: il appartenait depuis longtemps à l'Espagne.

L'Espagne confia son secret à Medici, le refusa à de Hesse, qui l'avait fait solliciter par l'ambassadeur de Vienne. Elle n'envoyait que Portocarrero, jeune et sans expérience ; mais, surtout, le comte de Penaranda se proposait d'acheter plutôt le neveu du pape futur, que de gaspiller de l'argent, comme par le passé, pour se donner une bande de cardinaux toujours traîtres (1).

(1) Dépêche de Vieri de Castiglione, du 1er janvier, de Madrid.

Le marquis de Fuente se montra avec l'ambassadeur de Toscane fort favorable à d'Elci, peu disposé pour Odescalchi (1), nullement satisfait de Barbarini, se plaignant de Pio, qui, s'insinuant dans la confidence du marquis d'Astorga, agissait dans le conclave plus qu'il n'aurait dû et servit mal les intérêts de la couronne (2). Dans la situation où elle se trouvait, tout en ayant fort besoin d'un pape satellite, l'Espagne ne pouvait déployer dans le conclave une grande activité, car d'Astorga suivait ses caprices, et Medici les intérêts de sa famille.

Les princes italiens n'avaient plus aucune prise sur le collége. Ils n'étaient pas assez riches pour se donner l'agrément d'une troupe de cardinaux.

IV

Les cardinaux entraient en conclave le soir du 20 décembre, partagés dans les factions suivantes : d'Espagne, de France, de Barbarino, de Chigi, de Rospigliosi, et l'escadron, partagé lui-même en deux tendances, que je dirais politique et spirituelle. On avait fait des efforts inutiles pour rapprocher Chigi et

---

(1) Cependant, lorsqu'il remit à Medici la liste de ceux que l'Espagne désirait comme pape, le marquis d'Astorga dit : « *Premier lugar y como bon graduado*, Odescalchi, Cybo, Spada, Facchinetti, Rossetti, Ginatti, Carpegna en cas de dépôt, et même Barbarino, bien que l'on ne vienne à lui que à cause de ce que Medici en a dit ; Altieri en cas de dépôt et forcés, sans parler des créatures de Chigi, dont on a donné les noms. » Medici au grand-duc, le 12 avril.

(2) Dépêche de Vieri, du 12 mars.

Azzolini; l'union de Chigi, Barbarini et Rospigliosi avait été ébauchée. Chigi fit semblant de se tenir entre les deux couronnes, sans se heurter ni à la France ni à l'Espagne. L'Empire est toujours espagnol dans le conclave. Chigi déclara que ses candidats étaient d'Elci, Celsi, Buonvisi et Vidoni. L'élection de d'Elci lui attira l'aide du cardinal de Médicis et l'alliance de l'Espagne. La répulsion de Bonvisi décida l'union dé Barbarino et de Rospigliosi. La faveur de l'escadron pour Vidoni détermina Chigi à l'opposer, élargit l'abîme qui le séparait d'Azzolini et le jeta dans les bras des Espagnols; car ne pouvant lui-même donner l'exclusion à une de ses propres créatures, l'Espagne s'en chargea, à condition que Chigi appuyerait les exclusions de l'Espagne; ce qu'il fit, en la personne de Litta et de Brancaccio. La dernière promotion de Clément IX et les pleins pouvoirs donnés à son neveu éloignèrent Chigi de Rospigliosi et favorisèrent l'entente de celui-ci avec Azzolini et l'escadron. En sorte que la physionomie visible du collége, à son entrée en conclave, était celle-ci: aucune entente possible entre Chigi et Azzolini; cordiale entente entre Chigi et les Espagnols; entente apparente entre l'escadron et les Espagnols; mauvaise, entre Barbarino et Chigi; semblant d'indifférence, entre Rospigliosi et Chigi, mais rupture intime, réelle; indifférence simulée entre Barbarino, Rospigliosi et Azzolini; intention arrêtée du premier de s'unir avec les créatures de Clément et les escadronnistes; les Français, tièdes avec Barbarini, sans méfiance avec les Espagnols (1), apparemment indifférents avec tous les

(1) « Comme nous ne cherchons tous que la satisfaction des couronnes, j'ai cru devoir confier mon secret, mesme à M. l'ambassa-

autres, mais, en secret, faisant des avances à Rospigliosi et à Chigi, en union secrète, mais décidée, avec l'escadron.

Quelle décision soudaine pouvait prendre un collége bouleversé ainsi? quel accord régner entre les cardinaux? quel pape pouvaient-ils enfanter?

La tête la plus forte du conclave était l'ex-amant de la reine de Suède, le cardinal Azzolini; les plus entreprenants, les plus audacieux, les plus adroits, les plus rusés, les moins scrupuleux, étaient ceux de l'escadron. C'est d'eux que devaient partir l'initiative et le mouvement. Ils n'avaient pas de préférence; ils avaient un but : retourner aux affaires à tout prix, avec n'importe qui! Leur candidat était celui qui eût accepté d'être leur homme. Et ils l'avaient trouvé : c'était le cardinal Vidoni (1).

---

deur d'Espagne... et faire tesmoigner que les négociations pour le cardinal d'Elci ne pourraient ny réussir, ny estre agréables au roy. Comme estoit confiance que l'on doit avoir entre les couronnes, l'affaire s'est passée en un combat de civilités. » Le duc de Chaulnes à l'abbé Strozzi, le 11 février.

(1) Kent mandait à Williamson, le 3 février : « On a fait des pratiques pour Vidoni. On ne peut s'imaginer quelle animadversion ce cardinal soulève à Rome. Il est tout plein de pasquinades. La nuit dernière on dressa son portrait sur un échafaudage dans la place Saint-Pierre, en face du conclave. Les factions sont obstinées. Les ambassadeurs de France et d'Espagne vont et viennent des guichets du conclave et envoyent et reçoivent des lettres à chaque instant. La négociation est portée avec finesse et activité. »

Le cardinal Altieri, neveu de Clément X, écrivait quelques jours après l'exaltation de son oncle, le 24 mai, au nonce à Madrid : « Le cardinal de Médicis empêcha l'union de Chigi avec les Français. Le duc de Chaulnes avait écrit à Chigi de Lyon pour l'avoir avec lui. Vidoni aurait amené l'escadron au gouvernement, et c'eût été la France qui eût régné à sa place. Puis personne ne pouvait arriver à la papauté sans avoir préalablement fixé avec l'escadron

Le grand-duc ne goûtait guère ce cardinal (1); l'Espagne s'en méfiait à cause de son caractère trouble, vif, colère, vindicatif; à cause de son trop jeune âge et de sa propension vers la France. Mais le duc de Chaulnes l'acceptait pour mieux s'attacher le parti d'Azzolini, dont le but était de faire sombrer toutes les créatures de Chigi, l'une après l'autre. Le prix de ce concours donné par les Français était l'appui dans l'exclusion de d'Elci, qu'ils demandaient en échange. Or, comme l'escadron ne se composait que de six cardinaux: Azzolini, Imperiali, Borromeo, Omodei, Gualtieri, Ottoboni, — auxquels s'ajoutaient Acquaviva et d'autres avec réserve, — moyennant l'assurance qu'ils donnèrent à Barbarino de le délivrer de Bonvisi et de Celsi, à Rospigliosi de faire tomber l'élection sur un de ses cardinaux, ils réussirent à souder l'alliance de Barbarini, de Rospigliosi, des Français avec eux, et à attirer les vieux et même quelques-uns des Chigi.

---

le personnel du gouvernement. La main cachée de l'escadron perdit Odescalchi. L'adresse de ce parti n'eut d'autre but que l'intérêt personnel de chacun d'eux. »

(1) Le grand-duc mandait à Medici, le 21 janvier : « Je n'ai aucun motif particulier pour me méfier de Vidoni. Cependant, vu son âge, sa santé, ses autres qualités, ne sachant par quels moyens il a acquis la faveur des Français, je ne puis me décider à le désirer parmi mes principaux candidats. Que Votre Éminence tourne ses négociations non pas à lui faire une opposition inopportune, mais à profiter des circonstances. Barbarino est dissimulé, même avec ses amis; je n'ai aucune confiance en lui. Quant à Carpegna, sans montrer avoir des motifs et un but décisifs à l'exclure, Votre Éminence doit donner à entendre qu'on doit l'épargner pour ne pas frapper d'un coup si rude ce pauvre vieux, s'il ne réussit point. Si Bouillon parle avec tant d'ardeur de notre *verdea* (une espèce de vin de Bordeaux de la Toscane), vous pouvez lui en donner. »

L'escadron, parmi les Rospigliosi, visait à Bona, qui avait reçu la pourpre des mains d'Azzolini et d'Ottoboni, ministres de Clément IX, et qui promettait de les reprendre au palais; il rejetait Nerli, sujet du grand-duc, et Altieri, offensé par ceux de l'escadron, qui repoussèrent son frère dans le conclave d'Alexandre VII, et peu agréable à la reine de Suède. Sous ces auspices fut établie la triple alliance à laquelle, remorqué par Retz, le duc de Chaulnes accéda.

En attendant, au dehors et au dedans les négociations chauffaient. « Bataille entre les escadronnistes et nous, écrivait le cardinal de Médicis, le 4 janvier, à son frère. Barbarino est avec ceux-ci. Astorga attend une réponse du prince de Palestrina pour ramener ce cardinal. Acciaioli traite avec Caraffa et Mancini en faveur de Rospigliosi. Les Espagnols tiennent à d'Elci et à Buonvisi, et puis, mais en secret, à Celsi et à Vidoni. Rospigliosi a promis à Chigi de soutenir d'Elci.

Puis, le 10 janvier : « On ourdit une grande conspiration contre les créatures de Chigi. Si cela réussit, Chigi fera le mort; et alors un dépôt est inévitable, pour lequel, eux, parlent de Brancaccio, nous, de Carpegna. Il y aurait aussi pour un dépôt Nerli, très en faveur, mais toujours au lit, à cause de sa paresse. Je cherche à le remuer. Astorga a parlé à Palestrina pour attirer Barbarino au service du roi, et le rapprocher de Chigi et de Rospigliosi, malgré les dissensions qui existent entre ces familles. Il a répondu qu'il servira le roi, si cela ne répugne point au service de Dieu, sa vieille chanson; puis que, dans le conclave, il s'entend à merveille avec Chigi; mais, pour faire un pape, Chigi préfére les siens, et lui les siens aussi et ceux d'Innocent X, qui donna le chapeau à son neveu Charles. Cela dérange tout. L'escadron voudrait qu'on mît en

avant d'Elci et Celsi, pour les submerger. Acquaviva, qui fait l'Espagnol, n'a pas voulu courir le scrutin. Nous autres, nous disons que nous prenons n'importe qui, pourvu que ce soit bon. Voilà l'état des choses. Personne ne propose, personne ne hâte d'être proposé pour le moment. Azzolini vise à faire peur à Chigi, à montrer aux Français qu'il est fort, à passer pour le grand électeur du pape. J'ai dissuadé Chigi d'envoyer son neveu à l'académie de Paris, afin de ne pas éveiller les soupçons des Espagnols. »

Pendant ce calme arriva Bouillon. « Ce soir est entré Bouillon, écrivait Medici à son frère, le 20 janvier. Il est galant, de manières aisées, de figure agréable, quoique borgne. Environné de soixante cardinaux, dont il ne connaissait personne, ayant à côté quelqu'un qui lui disait nos noms, il reçut à brûle-pourpoint soixante compliments, dont il s'efforçait de comprendre quelque chose ; il y a là vraiment de quoi assassiner un galant homme. Hesse, pour se donner un meilleur aspect, avale certaines pilules de sa composition et voudrait que tous les cardinaux en prissent. Mais un cardinal, qui eut le malheur d'y toucher, est depuis hier en opération. Les Français soupçonnent Chigi. Ils ont porté pour 15,000 écus de bénéfices ecclésiastiques à Rospigliosi et le cordon du Saint-Esprit à son frère (1). Envoyez-moi deux caisses de claret pour ces Français... Je donnerai une partie de mon verdea à

(1) D'Astorga écrivait à Medici, le 23 janvier : « Les Français traitent Rospigliosi comme un frère. Il ne faut donc pas *perdonar diligencia para le ganar a Chigi, que ayudara come medio muy eficaz el efecto de los matrimonios y unir esta casa a un vassallo del Rey.* »

Bouillon. Ces cardinaux boivent des vins extraordinaires, *stranissimi*, ne se soucient guère s'ils sont forts, et le plus grand nombre trinque dru et sec du blanc. Seulement Chigi, Nini, Conti, Caraffa, Acquaviva, boivent volontiers des vins du pays. Chigi nous régale de fromages à la crème exquis. Les Français rêvent de Vidoni. Je le caresse à tout hasard. Mais Astorga me donne avis de rester en garde, pour décider après, dès que Chaulnes se sera ouvertement déclaré (1). En tout cas, Vidoni n'est pas le premier des candidats de la France, et il est le dernier de Chigi. On ne croit pas ce papable bien gracieux. Rospigliosi, qui fait profession d'être indifférent, s'entend avec l'escadron. Avec ses beaux et longs discours, Rospigliosi ment souvent. On traite un mariage entre les familles Chigi et Palestrina. Mais Chigi, pour ne pas alarmer les Français, commence à se refroidir, et j'ai, moi, la tâche difficile

(1) Le duc de Chaulnes, de son côté, sachant avec qui il avait affaire, prenait ses précautions. Il écrivait à d'Este, en date du 21 janvier et des 2 et 5 février: « L'ambassadeur d'Espagne me dit qu'il avait ordonné à Medici d'entretenir un bon commerce avec la faction du roi. Je prie V. Em. de correspondre aux avances qu'il fera sur ce sujet. Nous pouvons découvrir beaucoup de choses de ses projets, et après il sera temps de mettre le fer au feu... Medici s'est mis à la tête de la faction d'Espagne contre tous les sentiments qu'il témoignait avoir. Il a fait des pas pour pénétrer les sentiments du roi; et la manière qu'il en a usé lorsqu'il s'est imaginé d'avoir découvert quelque chose, me fait soupçonner que cette conférence qu'il demande à V. Em. ne soit pas à bon dessein. A l'égard des avances d'Astorga, je n'ai fait aucune difficulté de lui offrir, le premier, d'entretenir une bonne correspondance pour donner aux couronnes la gloire de ce conclave. Il n'est pas libre comme moi. Mais comme je suis aussi bien intentionné que lui pour Chigi, c'est ce qui me fait passer par-dessus les considérations qui m'en devraient empêcher. »

de ne pas le brouiller, à cause de cela, ni avec Astorga ni avec Barbarino. »

V

Le mois de janvier fut employé à organiser le rapprochement des partis et à en faire deux groupes : — Espagnols et Chigi d'un côté, et la Ligue de l'autre. Alors l'œuvre de la démolition commença. L'un des partis dévorait les candidats de l'autre. Le premier à essuyer la fusillade fut d'Elci. « Pour parler confidentiellement à Votre Éminence, écrivait le duc de Chaulnes à d'Este le 27 janvier, je lui dirai que d'Elci serait celui qui serait le moins agréable à Sa Majesté, devant avoir justement beaucoup d'ombrage de l'impétuosité avec laquelle Chigi, Medici et l'Espagne en ont voulu l'élection. Mais, comme je sais de science certaine qu'il est exclu naturellement de plusieurs autres endroits, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire davantage. Il ne s'agit donc plus que de trois sujets, sur lesquels il faut nous borner pour le moment à la simple observation. » Le duc de Chaulnes fit savoir ensuite à Medici « que l'exaltation de d'Elci ne plaisait pas à son roi, et qu'il savait des moyens sûrs pour le rendre impossible ». Chigi ne se rendit pas à ces observations courtoises. Il présenta, comme nous verrons, d'Elci. D'Este déclara alors publiquement la volonté du roi.

On croyait que ce vieillard se déguisait en malade au dehors pour faciliter sa marche; peu après il mourut du chagrin de la tiare perdue (1).

(1) Chaulnes a reçu hier un courrier en neuf jours avec lettre

L'escadron présenta à son tour Vidoni, fait cardinal à la demande du roi Casimir de Pologne, et surtout de la reine, recommandé par cette reine à la France, et dont l'élection avait été avantagée à Paris personnellement par le roi polonais. Vidoni devait déplaire à l'Espagne. Il déplaisait surtout à Medici. Chigi le troqua avec celui-ci contre l'exclusion des cardinaux que l'Espagne rejetait. Astorga approuva le traité bâclé par Medici avec Chigi. Tout le conclave eut alors connaissance de l'exclusion de Vidoni. L'escadron ne le lança point, mais le tint en vue, le réserva et le plaça au premier rang. Vidoni envoya à Madrid des agents et de l'argent pour arranger son affaire.

Chigi entama la négociation de Bonvisi. « Nous tramons, par Buonvisi, de découvrir la volonté de l'escadron. Azzolini, dans une entrevue secrète avec Chigi, a déclaré qu'il l'accepte. L'escadron, pour pénétrer nos intentions, traite avec Astorga. Il paraît que Bonvisi ne leur va point. Nous faisons semblant de ne pas tenir trop à ce candidat. Si le diable ne s'en mêle point, l'affaire Vidoni est ensevelie. Brancaccio est exclu; Carpegna pointe. Il fait un froid intense; et ces vieillards, Borromeo, Carpegna, Brancaccio, Ginetti, nous donnent des points. Ils ne manquent pas un scrutin, et nous en sommes au quatre-vingt-quatrième. Retz nous récite sa belle histoire; car, ayant la vue basse, il ne l'a pas écrite, mais composée de mémoire. On l'interrompt, il répond, et il reprend ensuite sa narration sans se troubler (1). Avant de proposer Bonvisi,

du roi qui approuve tout ce qu'il a fait en conclave, et particulièrement l'exclusion de d'Elci, qui ne survivra pas à l'affront. » Kent à Williamson, le 29 mars.

(1) Medici au grand-duc, lettres des 25 et 31 janvier. Les mé-

sachant l'opposition qu'il rencontrait en Barbarini, Chigi voulut sonder l'opinion du duc de Chaulnes. Le duc se montra favorable et promit même d'exercer son influence sur Rospigliosi en vue d'isoler Barbarino. Chaulnes tint sa parole. Mais l'escadron, moyennant l'action de Retz, persuada au duc que concourir à l'exclusion de Bonvisi était précisément le moyen de fixer Barbarino, de se l'attacher infailliblement, et d'assurer le succès de Vidoni. Chaulnes se laissa entortiller et s'excusa avec Chigi.

Chaque créature de Chigi qui tombait renforçait les espérances de Azzolini pour Vidoni. Il offrit à Astorga de se mettre au service de la couronne d'Espagne, s'il acceptait ce candidat. Astorga y crut. Il chargea Medici d'avoir une entrevue avec Barbarino et Rospigliosi. La négociation échoua, et Astorga écrivit le 30 janvier à Medici pour qu'il le délivrât de l'obsession de l'escadron : « *Yo pongo grandissimo cuydado para a que V. Al. me hace propheta Daniel de librarme de semejantes leones en el lago de sus combates y negociaciones*, surtout maintenant que Vidoni est connu tout Français, *y deseado en primer lugar de aquel Rey. Cossa que enteramente me desanima para a un deseñganar sobre el error an que me tenian las instancias y deseos de Azzolin.* Il faut donc couvrir notre désir de Bonvisi et s'en tenir à voir. Je suis certain que toutes les lettres de ceux de l'escadron sont *un repetido artificio* et qu'ils n'ont aucune envie de Bonvisi. » Medici, du reste, le savait bien d'autre part; car Bourlemont, secrétaire maintenant du duc de Chaulnes, le tenait au courant de tout ce que le duc

---

moires de Retz devaient être d'autant plus agréables à ces cardinaux, qu'ils n'étaient pas expurgés. Pensez donc!

écrivait et disait (1). Chaulnes avait ses espions chez Astorga, et celui-ci chez son collègue, sans parler de tous ces princes et princesses de Rome qui espionnaient, ceux-ci l'un, ceux-là l'autre. La reine de Suède était de la partie.

VI

Toutes ces négociations, et d'autres que nous allons raconter, allaient de front, à la surface, ouvertement; en dessous, plus audacieusement que jamais, celles de d'Elci et de Vidoni. Voici une suite de dépêches du mois de février qui nous donnent une idée de ce corps d'électeurs, de l'endroit où l'élection se perpétrait, et des traités en cours.

Le cardinal Léopold de Médicis écrivait à son frère le grand-duc, le 7 février 1670 :

« La maladie de Chigi pousse l'escadron à essayer d'un coup pour Vidoni. Les Français sont avec eux. L'escadron a fait naître des difficultés pour me désunir de l'ambassadeur d'Espagne, pour brouiller celui-ci avec Chigi; il a tâché de gagner Savelli par un mariage avec une fille de Rossano; d'effrayer d'Astorga et de l'engager à nommer Vidoni, pour qu'il ne soit pas nommé par la France. La reine de Suède et Impériali le donnent comme élu. Les Français ont fixé à Chigi un délai précis pour Bonvisi, afin qu'il se décide à sortir de ses créatures et songe aux intérêts du roi. Et, partant, des pratiques pour rassembler des votes et entraîner l'Espagne. Toutes ces astuces ont échoué.

(1) Lettre de Medici au grand-duc, du 24 janvier.

Astorga, Barbarini et Chigi ont empêché la revue des votes. Chigi a répondu à de Chaulnes : que Son Excellence serve les intérêts de son roi comme elle l'entend; que, quant à lui, il ne voulait pas perdre Bonvisi. Après cela, l'escadron s'est réuni pour arrêter sa conduite; mais Vidoni est enterré. Et moi qui croyais, en partant de Florence, que j'aurais dû concourir pour ce cardinal qui, par ses vices, ne me paraissait pas un pape convenable ! Je suis maintenant délivré de scrupules.

« Ayant manipulé Ugo Maffei, conclaviste de Maidalchini, d'Este vint me voir pour arranger entre nous, chefs de factions royales, cette besogne de l'élection. L'entrevue se passa en compliments; mais comme d'Este est fort jaloux de Retz, nous avons pensé, Chigi et moi, à semer la dissension entre les Français et l'escadron, surtout entre d'Este et Retz, qui marche de travers. D'Este se méfie donc de ceux de l'escadron; en lui disant quant à moi que, recevant d'Espagne depuis trente-six ans une grosse pension qui m'a produit 700,000 écus, je ne puis transiger avec qui que ce soit sur les ordres du roi. Or, voici à quoi nous en sommes : Brancaccio est exclu; Chigi exclut Spada, qu'Alexandre VII appelait cet *infâme* de Spada, exclu aussi par l'escadron et les Français. Odescalchi est trop jeune. Quant à Altieri, les Espagnols rejetèrent son frère, et il est en enfance et stupide, — *barboggio e stupido.* — (Il fut cependant Clément X). L'âge, l'inexpérience, les Espagnols, rendent Bona impossible ; de plus, il est moine. L'escadron ne goûte guère Nerli, et les Espagnols ont pris la mouche de ce qu'il s'est allié avec la maison Sacchetti (1). Nulle instruc-

(1) On écrivait du conclave à Astorga : « Trois papables en évi-

tion, nul indice ne nous arrive d'Espagne sur la personne de Rospigliosi. Je ne parle pas d'Albizzi, dans la papauté jusqu'au nez; il est étrange (1). En sorte que, pour un dépôt, il ne reste que Ginetti, Gabrielli, sans amis, et Carpegna, dont je ne soufflerai mot, suivant les ordres de Votre Altesse. »

Finch écrivait à d'Arlington à peu près les mêmes nouvelles, en ajoutant: « L'Italie paraît sans âme dans l'interrègne de la papauté. Tous les yeux sont fixés sur le conclave, d'où cependant ne sortent que des nouvelles négatives. Le langrave de Hesse, de soldat changé en cardinal, est resté soldat et a exclu Vidoni au nom de l'Empereur (2). En sorte que Chigi, voyant exclus tous les siens, a envoyé un courrier à Paris pour prier le roi de révoquer l'exclusion de d'Elci (3).

---

dence : Altieri, Nerli, Bona. Le premier, plus jambes que tête; le second, plus tête que jambes; le troisième, ni jambes ni tête. Nous sommes rassasiés du silence d'Altieri, qui cache le vide; des révérences boiteuses de Nerli à ceux qui peuvent l'aider à se *tenir debout*; des rusticités sans jovialité de Bona. »

(1) Cela explique pourquoi nous n'avons pas de ses boutades en ce conclave comme en celui de Clément IX.

(2) Voici un passage d'une lettre du baron Blittersdorff à la reine de Suède, du 8 février : « Un personnage du conclave m'a reproché d'avoir traité, au nom de S. M. I., mon maître, l'exclusion de Vidoni, à cause de l'opposition de ce cardinal au mariage de S. M. césarienne avec la princesse de Pologne. Ces reproches ne m'atteignent point. Pas un mot de cela n'est sorti de ma bouche. V. M. peut en outre me rendre le témoignage que, m'ayant interpellé si S. M. césarienne avait disgracié le prince d'Auspergh, dans les lettres duquel on aurait découvert qu'il négociait avec la France l'exaltation de Vidoni, je répondis à V. M. que César n'avait fait faire aucune recherche dans les lettres du prince. »

(3) Dépêche de Finch à lord d'Arlington, datée de Florence le 15 février.

Sous la date du 11, 12, 13, 14, 25 et 29 février, ce même Medici mandait à son frère : « La mine d'Elci a éclaté. Este est allé chez Chigi, et Retz est venu chez moi pour nous annoncer officiellement que S. M. Louis XIV désire qu'on n'en parle point; cela pour complaire à l'escadron, qui a entortillé de Chaulnes. Ils menaçaient une exclusion ouverte ; je l'ai détournée en promettant que cette négociation serait ensevelie pour toujours avec ce cardinal qui se meurt déjà. Nous prendrons la revanche sur Vidoni que de Harach s'offre d'exclure au nom de l'Empereur. Chigi demande par un sien billet de le foudroyer au nom de l'Espagne. Nous ménageons un rapprochement entre Chigi et Barbarino. Nous tenons celui-ci par les promesses d'un mariage, de la protection de l'Espagne, de prôner son Facchinetti. Azzolini traite directement avec Astorga, afin de l'embaucher et de m'offenser. Je lui parle et souris, quoiqu'il m'évite. Je crains que Chigi ne se fâche contre Astorga et ne nous jette entre les jambes un pape désagréable. Astorga est venu au guichet pour assurer Chigi qu'il l'aidera à tenir loin Vidoni. Litta est sur le tapis, à mon grand étonnement; mais on le traite avec réserve pour pénétrer l'intention du duc de Chaulnes (1). Astorga le goûte peu; mais il faut que nous autres Espagnols ne nous engagions pas en trop d'exclusions, comme les Français, auxquels importe peu d'en frapper une douzaine ou deux, n'ayant rien à perdre en Italie, et n'ayant pas, comme la maison d'Autriche, tant de peur des papes et du diable ; sans

(1) Le duc de Chaulnes écrivait à d'Este à son tour, le 26 février : « Lorsque on parlera de Litta, que V. Ém. tâche de savoir ce qu'en pense Chigi pour nous régler. »

compter que l'état politique de l'Europe n'autorise pas l'Espagne à la même hardiesse que la France. J'ai parlé fort avec Retz, afin d'en finir avec les intrigues des escadronnistes et de s'entendre avec de Chaulnes pour venir à une conclusion sérieuse. En vérité, il n'y eut jamais de conclave plus rempli de mensonges, manéges honteux, colères, haine dans le fond, et plus de calme à la surface (1). Nous nous traitons comme des frères, avec une politesse exquise. Pas même une querelle de conclavistes!

« Astorga est venu me voir. Il convient que nous ne devons pas voter pour Vidoni, mais il ne consent point que l'on donne l'exclusion au nom de Sa Majesté (2). Il craint que le cardinal d'Aragon et le comte de Penaranda, ses ennemis, ne blâment sa résolution et ne finissent de le ruiner. Il a l'ordre de ne faire aucune

---

(1) Le duc de Chaulnes écrivit à d'Este, le 7 mars : « Il est bien fâcheux de voir tant d'inimitiés dans un lieu où devrait régner la seule amitié, et je crois que c'est ce qui empêche le Saint-Esprit d'entrer dans le conclave. Chigi devrait avoir moins d'ombrage qu'il en a de la faction de la France, et je supplie V. Ém. de s'en expliquer avec lui. »

(2) Le marquis d'Astorga écrivait à Medici, le 12 février : « *Suplico de nuobo a V.A. que sesierva de no permitir que por nuostra parte se hable en la esclusiba de Vidoni, o d'otro sujet algun, non deseado que se obre nada por donde nos puedan dar por autores de ello, porque totalmente se ayria contra los ordones que tiengo de la Reyna mi senora.* Il ne suffit pas que les Français aient fait l'exclusion de d'Elci : nous ne devons pas faire ce que font les autres. »

Cette résolution déplut au grand-duc, qui répondait à Medici le 18 février : « Je vois les variations de d'Astorga pour Vidoni. Hélas! ce n'est pas le siècle où la prudence espagnole aura à gagner du crédit ... Je loue V. A. qui change de figure selon les circonstances — *mutando fase* — et qui tient un langage à Chigi et un autre à l'ambassadeur pour conserver l'union. »

exclusion. Facchinetti est exclu par la France. J'ai commencé à négocier avec Chaulnes en faveur de Buonvisi. L'ambassadeur de Venise s'est chargé de parler avec l'ambassadeur de France et d'Espagne pour terminer vite le conclave (1). Mais de Chaulnes se montre très-confus; et vraiment, en ce conclave, les plus habiles navigateurs de la mer romaine perdent la boussole. Azzolini domine Rospigliosi : rien donc à faire avec celui-ci. L'ambassadeur de Venise se conduit bien et presse le duc de Chaulnes. La ligue contre Buonvisi attire les papables écloppés en leur donnant de l'espoir : nous faisons le même métier. Astorga prend Caraffa, et Chigi repousse Carpegna pour compte de certaines dames, — *a conto pure di donne.* »

Voilà où en étaient les choses à la fin de février.

VII

Après tous ces apprêts, ces négociations ébauchées, ces calculs combinés, ces intentions déclarées, ces deux mois passés à s'explorer, à se sonder, à se scinder, à se grouper, à se noircir, à se tromper, à se troquer, la bataille, ou plutôt l'écoulement, devait commencer. Déjà d'Elci était resté sur le carreau, achevé avec grâce, la main recouverte de velours, par le duc de Chaulnes.

---

(1) Un billet du cardinal Bona, adressé à Gino, du conclave, le 4 mars, annonce que l'orateur vénitien avait réussi à rapprocher les Français et les Espagnols en faveur de Bonvisi. Bona était trop crédule. Il dit en plus que Chigi, ayant écarté l'idée d'un dépôt, excluait ainsi d'un coup tous les décrépits de Barbarino.

En effet, ce d'Elci ne plaisait pas à Louis XIV ; il eût été singulièrement impertinent qu'il eût plu au Saint-Esprit. Il eût été bouffon que le Christ eût fait son vicaire de ce prêtre qui ne jouissait pas de la grâce du roi.

Chigi visa alors à une compensation. Il présenta Bonvisi, non pas qu'il l'eût voulu absolument; mais il le hissait pour faire un épouvantail, afin d'attirer des votes à quelque candidat plus agréable. L'Espagne le demandait, mais Barbarini et Rospigliosi le rejetaient. Le duc de Chaulnes avait entre ses mains le sort de ce candidat. S'il donnait, l'élection était enlevée. Or le duc de Chaulnes se trouvait dans une position singulière.

Il y avait dans le conclave un des cardinaux français qui contrôlait ses opinions et jouissait à Paris d'assez de crédit pour les faire désapprouver. Le duc brûlait de rage et en même temps d'envie de connaître cet ennemi. Il faisait mettre tout nus les courriers qui arrivaient de Paris et les fouillait partout, dans l'espoir de surprendre sur eux quelques lettres ; il retardait même la distribution des lettres des cardinaux (1). De Chaulnes avait en outre perdu sa carte marine. Parti de Paris, comme il le dit, avec des instructions basées sur l'union de Chigi et de Rospigliosi, arrivé à Rome, il les avait trouvés brouillés sans retour. Or il arrivait ceci, à propos de Bonvisi, que, tandis que Rospigliosi, avec qui il devait marcher à tout prix, le rejetait, M. de Lyonne le lui donnait en note pour pape, au point qu'il lui recommandait un sien parent pour cardinal. Puis d'Este, qui avait la parole du roi, était parent de

(1) Medici au grand-duc, lettre du 28 mars.

Barbarino. Retz était tout à Azzolini. M. Bigon avait été gagné, et il s'en doutait. Cet état de choses lui imposait une circonspection immense et le jetait dans l'hésitation. Medici, écrivant à son frère, se plaignait de la conduite de l'ambassadeur de Louis XIV, et passant au crible les faits que je viens d'indiquer, il se demande : « Le duc de Chaulnes s'embrouille-t-il, s'embourbe-t-il, se trompe-t-il, veut-il nous tromper ou a-t-il peur d'être trompé? Peut-être voulant nous tromper, il restera trompé (1). »

Je ne sais si de Chaulnes resta ou non trompé ; le fait est que son hésitation, réunie à l'exclusion que dressèrent Barbarini, l'escadron et Rospigliosi, qui avait eu des démêlés avec le neveu de Bonvisi lorsque tous deux étaient domestiques de Chigi (2), et une démonstration de votes faite pour Rospigliosi même avec un grand secret, firent naufrager Bonvisi.

Chigi avait vu tomber, et d'une façon singulière, trois de ses principaux candidats : d'Elci, Celsi et Bonvisi. Maintenant on le prenait à la gorge par une autre de ses propres créatures, Vidoni. Il commençait à reconnaître la puissance et l'inexorable persistance

(1) Dépêches de Medici au grand-duc et à Astorga, des 4, 5 et 7 mars. Et il ajoute : « Chaulnes ne peut pas se fier à la sincérité des relations que lui font les siens, et, devant glaner les nouvelles par-ci et par-là, il patauge. Nous traitons et nous nous amusons; mais nous avons dans l'âme tant de venin, que je ne puis l'exprimer à V. A. Je l'étouffe avec des eaux douces et en fais cadeau aux autres. Et passant de l'eau au vin, Bouillon et Retz assurent qu'ils reçoivent la vie du claret de V. A.; envoyez-m'en donc. Je le leur donne à bouteilles, car si je le leur donnais à cruches, les conclavistes godailleraient. »

(2) De Chaulnes à l'ambassadeur de France à Venise, dépêche du 8 mars.

de ses ennemis. Les siens s'effrayaient. Ils auraient succombé tous sous ces coups, presque mystérieux, et compromis l'avenir. Ses conseillers et amis, Corsini, Caraffa, Pio, Delfini et Sforza, finirent par le décider, le voyant déjà ébranlé, à sortir de ses partisans et à offrir son concours pour le choix de quelques-uns des candidats des trois autres factions, Barbarino, Pamfili, Rospigliosi. Avant cependant d'envoyer cet ultimatum à Barbarino, Medici et lui fixèrent les candidats qu'ils désignaient, et c'étaient Carpegna, Odescalchi et Altieri. Mais le premier était impossible; le second difficile, à cause de sa jeunesse et de ses mœurs rigides qui effrayaient l'escadron; le troisième probable, étant créature de Rospigliosi, que l'escadron et les Français caressaient.

Medici porta la proposition. Barbarini en fut frappé et demanda de s'entendre avec ses alliés. Ceux-ci tinrent en effet une réunion agitée, ironique d'une part, moqueuse d'une autre, quelques-uns empressés, quelques-autres choqués. Le lendemain, Barbarini répondait à Medici que la proposition de Chigi était un piége pour découvrir leurs candidats et se venger ainsi sur eux des coups portés aux siens. Cependant ils l'acceptaient, mais à une condition: que Chigi s'engageât en son nom et au nom des siens, avec le duc de Chaulnes, de tenir sa parole. Chigi parut blessé de cette méfiance : il accepta toutefois et offrit de se déclarer non-seulement avec le duc de Chaulnes, mais aussi avec le marquis d'Astorga pour surcroît de garantie. Cette réponse troubla davantage Barbarini. Il la communiqua aux alliés qui se trouvèrent, par cet incident, acculés à un choix inévitable. Car ces prêtres haineux, qui avaient pu s'entendre pour démolir les cardinaux d'un parti, ne s'entendaient aucunement pour présenter un candi-

dat. Barbarini, Rospigliosi, l'escadron, chacun avait son homme en réserve et voulait le dégorger. Il commença, entre eux, à cause de cela, une série de séances qui n'aboutissaient en définitive qu'à un échange d'injures (1).

Chigi, en attendant, se distrayait en regardant par les fenêtres du conclave ses chevaux, qui allaient faire tous les jours manége sur la place Saint-Pierre. Azzolini, qui le détestait, vint troubler cet innocent plaisir. Déjà Delfino avait communiqué à d'Este, et celui-ci à de Chaulnes, la proposition de Chigi. Le duc, un peu étonné vraiment, avait fini par accepter la parole de Chigi: « de sortir de bonne foi de ses créatures; et s'offrait de la donner en conséquence aux trois autres factions et de leur répondre de l'exécution de la convention (2). »

---

(1) Le 15 mars, Medici écrivait à d'Astorga: «Suivant les ordres de Votre Excellence, je me suis proposé, en qualité de ministre de Sa Majesté, comme médiateur, et j'ai présenté à Barbarini et à Gualtieri, délégués de l'escadron, la proposition de Chigi : de sortir des siens et de concourir à l'élection d'un autre sujet agréé par lui. Ils m'ont accablé de difficultés, de doutes, de demandes; j'ai triomphé de tout, et la gloire en reste au roi. Chigi paraît fixé en Odescalchi et Nerli. Les autres ne m'ont pas encore répondu. Ils font des diétines comme en Pologne. Barbarini, Rospigliosi, l'escadron, chacun dresse et caresse ses calculs à part et les communique ensuite à l'assemblée générale. Ils ont embarqué, en attendant, Buoaccorsi et Litta, celui-là parce qu'ils le désirent; celui-ci pour déranger nos affaires. Nous devenons fous. Les vieux rajeunissent à cause de ma proposition. » Et au grand-duc, à la même date : « Ça presse. Tous les vieux et les estropiés, pour ne pas paraître impuissants, accourent aux scrutins, où nous avons maintenant tous les jours un ballet de boiteux. Il y a de quoi rire! Odescalchi va. Il faut le faire avaler aux Français. Nerli irait : les lubies d'Astorga nous dérangent. »

(2) Lettres de Chaulnes à d'Este, des 14, 16 et 27 mars 1670.

Un matin donc, Gualtieri alla trouver Medici et, le surprenant dans *un luogo non troppo decente*, lui annonça que, si Chigi l'agréait, la ligue acceptait Odescalchi. D'autre part, Azzolini faisait à Chigi la même proposition par un billet de sa main. Odescalchi ne plaisait pas à l'escadron, surtout à Azzolini et à Ottoboni; mais il leur convenait de le faire exclure par Chigi. En effet, tout ordonnait à ce cardinal de repousser ce candidat. Odescalchi avait cinquante-neuf ans, ce qui condamnait au cardinalat à vie tous les vieux papables. L'escadron avait tout fait pour l'accréditer comme son pape le plus agréable. Il lui avait donné des votes anticipés pour le désigner; il lui avait envoyé présenter l'offre de ses services ; Azzolini avait laissé tomber un billet, adressé à la reine de Suède, sous les yeux d'un confident de Chigi qui devait le ramasser et le lui remettre, lequel billet annonçait à la reine que le traité pour Vidoni n'était pas sincère et que leur pape véritable était Odescalchi ; le duc Conti, au service de la reine Christine, était venu recommander ce cardinal à son frère, le cardinal Conti, au nom de Sa Majesté, qui se promettait de leur apporter le concours des Français... Chigi cependant, ne s'effrayant point de tant de signes sinistres, accepta le candidat. Pris au piége, Azzolini ne pouvait plus reculer. Mais, en réalité, il ne pouvait se contenter d'Odescalchi, si pieux et si zélé : car à Rome on ne craint rien tant que les saints qu'on y fabrique. Alors il songea à renverser l'édifice, qu'il avait élevé, par les mains des Français. Il fit donc répandre le bruit par Fabei que le pape était fait.

Gualtieri était convenu avec le duc de Chaulnes, qu'on n'aurait pas proposé de candidats sans lui en donner avis préalable. Cet accord était une nécessité. Car Chaulnes « ne donnait sa confiance entière qu'à

Bigor, conclaviste de Bouillon, jusqu'à un certain point à Retz qui savait négocier, très-peu à d'Este, à Bouillon jusqu'où pouvait s'étendre son intelligence; mais, en substance, il envoyait les ordres en conclave jour par jour, indiquait ce qu'il voulait que l'on fît sans tout dire à personne (1). » Chaulnes avait beau écrire à d'Este : « Le poste que nous avons pris, c'est d'être indifférents et indépendants (2). » La présentation d'un pape, à l'insu de la France, lui parut monstrueux, blessant l'honneur du roi; d'autant plus que le marquis d'Astorga, avec sa pétulance espagnole, disait à qui voulait l'entendre que Odescalchi, dont il était engoué, serait pape, plût-il ou non à la France. De Chaulnes écrivit par conséquent des billets foudroyants à Retz, à d'Este, à Chigi, à Azzolini. Chigi tâcha de le calmer; d'Este s'excusa et accusa Retz; Retz révéla le secret d'Azzolini. De Chaulnes crut ou il ne crut pas. Toujours est-il que, tout en protestant de son estime pour Odescalchi, il maintint le *veto* (3).

» Hier, après le scrutin du soir, écrivait le cardinal d'Harach, le 20 mars, au marquis d'Astroga, le conclave résonnait d'Odescalchi. On le croyait pape, et plusieurs de ces éminences paraissaient des cadavres, — entre autres, les créatures de Chigi, de Rospigliosi, et ce cardinal lui-même, et Bona, qui semblait un insensé : les conclavistes reniaient, juraient, blasphémaient. Cela effrayait. Je restai étonné de la tristesse de quelques-uns, qui auraient dû être joyeux, princi-

(1) Lettre de Medici au grand-duc, du 14 février.
(2) Billet de Chaulnes à d'Este, du 28 février.
(3) Gino au duc de Savoie. Dépêche du 25 mars. Medici au grand-duc, le 28 mars.

palement Facchinetti, Rossetti, Santa Croce, Ottoboni et Azzolini, lesquels ensuite, ce matin, brillaient tous de contentement. J'ai observé Imperiali : il resta impassible. Le soir même, il y eut une grande alarme au milieu de Barbarini, Rospigliosi, l'escadron et les Français. Chacun craignait que l'allié ne fût d'accord avec les prôneurs d'Odescalchi ; et aujourd'hui je les ai entendus renouveler leur parole de marcher ensemble. Rossetti et Roberti firent les infirmes toute cette nuit, puis, en cachette, allèrent se consulter chez Albizzi. »

Medici mandait à son tour, le 9 avril, à son frère : « L'affaire d'Odescalchi a fait naufrage. Bouillon disait hier que l'ambassadeur d'Espagne, avec sa façon de négocier, l'avait ruiné. C'est une querelle d'Allemand. »

Je demande pardon à mes lecteurs de tous ces détails, mais il est nécessaire de bien marquer les mœurs des hommes et la méthode du conclave.

Le mois de mars finissait avec ces pratiques.

VIII

L'épisode d'Odescalchi, pas trop mal tourné, avait mis en appétit Azzolini, qui, à lui tout seul, pendant quatre mois, remua le conclave, tint en haleine soixante-dix cardinaux et maints ambassadeurs, et toutes les cours de l'Europe. Il avait troublé l'entente de Chigi et de Chaulnes. Il fallait maintenant jeter le désarroi au milieu des Espagnols et les forcer à une exclusion. Il mit sur le tapis Brancaccio.

Le 15 mars, Medici écrivait à son frère : « Brancaccio m'a dit avoir reçu une lettre d'Espagne qui lui annonce qu'il n'y a pas d'exclusion contre lui. Je lui ai répondu que je suis aux ordres de l'ambassadeur. Que Votre Altesse me dise ce que je dois faire, à cause des coups de bâton que je fis donner à son neveu, et cela pour Votre Altesse; car, quant à moi, je ne crains pas qu'il me fasse mettre en prison. » Le grand-duc répondit longtemps après, le 23 avril : « Je ne vois pas que l'élection de Brancaccio ait à éveiller aucune appréhension en Votre Éminence ou en moi. Son grand âge l'engage à rester coi, et, en le favorisant à visage découvert, Votre Éminence peut faire oublier à lui et à son neveu les désagréments passés. »

Mais Astorga ne l'entendait pas ainsi.

Brancaccio était un homme remarquable par sa naissance et surtout par le savoir. Mais du temps d'Urbain VIII, étant évêque de Capaccio, il avait eu une vive querelle avec le vice-roi, à propos des immunités ecclésiastiques, et avait rencontré une si énergique résistance, qu'il avait été obligé de se sauver de nuit et déguisé de son diocèse. « Or les Espagnols, qui jouissent d'une longue mémoire, n'agréaient nullement ses bénédictions. Astorga envoya aux renseignements auprès du vice-roi de Naples, lequel répondit que noblesse et peuple de Naples se seraient crus blessés de cette exaltation. Astorga remit la lettre du vice-roi en conclave, ajoutant que Sa Majesté considérerait comme félons les cardinaux ses dépendants qui le nommeraient, et qu'on ne l'aurait reconnu dans aucune des provinces de ses domaines (1). » Medici ayant reçu

(1) Dépêche de Kent à Williamson, des 12 et 19 avril.

cette communication la transmit à Brancaccio lui-même avec ménagement, directement et sans ménagement aux Espagnols par l'entremise d'Acciaioli. Brancaccio remercia Medici « avec hilarité » et lui offrit son vote pour Odescalchi.

On le croyait apaisé; mais il n'en était pas ainsi. Le 10 avril, Medici mandait à Astorga :

« Brancaccio, peu satisfait de la façon courtoise avec laquelle, par ordre de Votre Excellence, je le persuadai de se désister de sa candidature, ayant confiance dans l'assurance du jésuite confesseur de la reine, qui écrit à son général ici, le P. Oliva, que Brancaccio n'est pas exclu, se ménage maintenant avec les Français et se fait porter par eux. Ses démarches auprès de Chigi n'ont pas mieux réussi que celles faites auprès de moi. Cette nuit, on a donc négocié impudemment pour lui, et Roberti a crié par la fenêtre qui donne sur la place Saint-Pierre, que Brancaccio serait pape bon gré ou malgré les Espagnols. Croyant que la couronne était offensée par cette persistance, j'ai annoncé que ce cardinal était exclu (1). »

Et la couronne, toujours la couronne! Dans toutes les dépêches, on ne parle que du *service du roi;* l'Église est absente. Dans le siècle passé, la monarchie était un principe; en celui-ci, une idolâtrie. On avait inventé déjà le *par la grâce de Dieu* après le nom de *roi.*

Les papables se raréfiaient, mais on était encore

---

(1) Barbarino offrait sa propre personne et celles de ses neveux, voulant monter ou les faire monter sur une félouque pour l'Espagne, comme otages de Brancaccio. On refusa.—Medici à Astorga, le 8 avril.

loin de les avoir tous épuisés. Continuons donc à feuilleter ce registre de cimetière (1).

Medici méditait le coup de faire un pape à son usage parmi les créatures de Chigi. C'était Nerli, vieillard plein de capacité. Chigi aidait de son mieux, — tous les deux oubliant qu'ils s'étaient engagés à sortir des Chigi; Albizzi et de Hesse découvrent la trame et en donnent avis à Astorga. Celui-ci court aux guichets et fait appeler Medici, qui allait se mettre à table. N'osant cependant pas manifester sa méfiance, Astorga, avec une circonlocution qui faisait rire ce cardinal, lui parla d'un pape par surprise dont on était menacé. Medici, qui savait à quoi s'en tenir, le rassura; et la pointe que l'on projetait sur le cardinal florentin, auquel de Chaulnes aussi était contraire, tomba dans l'eau. On resta plongé dans le néant : on désespéra.

Le 1er avril, Medici mandait au grand-duc :

« Chigi est une âme sincère; il ne dit pas de mensonge, ce qui est un miracle en ce pays. Nous sommes sur le pied du premier jour du conclave. Personne ne veut proposer ses papables, et l'on voudrait transporter la négociation du conclave et la faire traiter au dehors par les ambassadeurs. Nous avons essayé cela, d'accord avec Chigi, d'après l'inspiration de l'ambassadeur de Venise. L'ambassadeur de France se rendit, en effet, chez le marquis d'Astorga, lequel, confessé et ayant communié, comme il écrit (2), se disposait à visiter les sept églises. Ils tâchèrent de se

(1) De Chaulnes écrivait à d'Este, le 14 avril : « Il paraît que le conclave a été tellement surpris de l'exclusion de Brancaccio, que l'on a cessé toute sorte de négociation, tout me paraissant fort tranquille et sans mouvement. »

(2) Lettre d'Astorga à Medici, du 2 avril.

mettre d'accord entre eux, tout en se méfiant l'un de l'autre, sur un sujet non suspect aux couronnes, — parmi six ou sept, dont quelques-uns impossibles. De Chaulnes demanda que cette démarche ne fût pas ébruitée ; il se montra très-large, laissa à d'Astorga la proposition de l'intermédiaire, de cette négociation, et jusqu'à celle du pape à élire. Mais la difficulté est précisément dans le choix de ces deux personnes. Cette entrevue n'aboutit à rien (1). Nous, du dedans, n'avons encore donné aucune réponse : nous soupçonnons qu'ils veuillent découvrir nos amis pour leur tomber dessus. Ils cherchent à embrouiller l'ambassadeur d'Espagne et à jeter le soupçon entre lui et Chigi : nous semons la défiance entre Rospigliosi et l'escadron, et l'escadron et Barbarini. »

Après quelques jours d'inaction, la ligue envoya Facchinetti chez Medici pour rouvrir les négociations. Medici répondit que, tant que l'on traiterait par message, on ne s'expliquerait ni on ne s'entendrait jamais bien ; qu'il fallait ménager des entrevues entre Chigi, Barbarino et Rospigliosi, et qu'il verrait lui-même Barbarino. Cette proposition de Medici fut acceptée, et le 9 avril il en mandait le résultat à Astorga et au grand-duc. « Barbarino dit qu'il a noué une alliance très-intime avec Rospigliosi. Celui-ci a vu Chigi ce matin ; mais, avec ses longs discours remplis de zèle, il s'est tenu dans des généralités. Barbarino s'est entretenu avec moi longuement, longuement. En substance, nous avons passé en revue le collége, et princi-

---

(1) De Chaulnes écrivit à d'Este, le 6 avril, « que l'entrevue se passa comme entre ambassadeurs qui espargnent beaucoup la vérité. »

palement nous avons pesé Gabrielli, Cibo, Nerli et Albizzi. Chigi s'était déjà déclaré contre Bona et Cerri, à cause de la répugnance de ses créatures, impossible à dompter. Albizzi est repoussé par tout le monde ; les autres plus ou moins. Cibo est jeune. L'Espagne écarte Nerli; l'escadron Carpegna. Cependant, Barbarino de son côté, et moi du mien, nous sonderons, interrogerons partout pour décider ensuite et composer une liste de candidats possibles. Nous sommes convenus de ne pas toucher à Odescalchi, afin d'amadouer les Français. Ce traité entre Barbarino et moi, arrêté avec le consentement de la ligue, a servi de prétexte pour faire répondre vaguement, par Astorga, à la proposition de de Chaulnes, de négocier le pape hors du conclave. Chigi a répliqué à d'Este, sur la même proposition, que ses créatures étaient de plus en plus décidées à choisir en dehors d'elles-mêmes. »

Chigi et Rospigliosi eurent une seconde entrevue, qui se passa mieux et avec un peu plus de confiance réciproque. D'Elci mourut. Plusieurs cardinaux tombèrent malades, entre autres Conti, qui avait une hernie. Medici alla le voir; « et comme il s'amusait à arranger des horloges, Medici le trouva au milieu de douze pendules, grandes et petites, qui marchaient et faisaient un vacarme à réveiller un sourd. » Portocarrero arriva d'Espagne ; et comme la régence ne se fiait pas plus à Astorga et à Medici, qu'Astorga ne se fiait à Medici et Medici à Astorga, il fallut lui promettre la surveillance du conclave et de l'ambassadeur, 2,000 doublons par mois, et 1,000 écus d'aide — *ajuto di costa* — sur le revenu de Naples. « Ce cardinal, écrit Medici, paraissait un prêtre de village au visage obtus, au caractère grave ; aux manières aisées cependant, et pas sot. »

Litta et Bona, lancés par l'escadron, furent évincés par Medici et Chigi, du consentement de Rospigliosi; les autres mis de côté. Deux seuls surnagèrent dans les orageuses discussions, qui avaient lieu toutes les nuits entre Chigi, Medici, Barbarino et Rospigliosi, — Carpegna et Altieri. L'escadron se tenait en réserve le plus qu'il pouvait, et pour cause. Il méditait un coup; il attendait un courrier : il avait besoin de temps. Ni Carpegna, qu'il avait exclu autrefois, ni Altieri, qu'on disait imbécile, n'étaient du goût de ceux de l'escadron, ni des Français, ni de Barbarino, ni de Medici; et Astorga lui-même mandait à Medici que, si d'autres les proposaient, « Votre Altesse *per lo que toca a la corona del rey mi senor concurra con su real partido;* » mais quant à les proposer lui-même, qu'il s'en abstînt (1).

Sur ces entrefaites arriva le courrier d'Espagne. Ce fut un coup de tonnerre. Le marquis d'Aitone, un des membres de la régence, était mort. Le cardinal d'Aragon avait pris la haute main dans le conseil. Ce cardinal était vénal. Vidoni l'acheta. Penaranda était ennemi d'Astorga; Vidoni le fit s'insurger (2). La reine écrivit donc à d'Astorga pour le gourmander sur sa conduite et lui envoya « un ordre précis de déclarer, pour

---

(1) Lettre du 28 avril.

(2) Vieri de Castiglione mandait de Madrid à Medici que cette affaire — *questo assassinamento* — n'avait pas été discutée en conseil d'État; qu'Aragon, entortillé par quatre fourbes, par vanité de faire le pape, lui, étant à Madrid, avait pris cette décision; qu'on avait ordonné de lever l'exclusion à tout le monde, et puis, par un ordre à part, de la maintenir pour Brancaccio. » — Medici au grand-duc, le 26 avril.

sa part, que Sa Majesté ne faisait aucune exclusion ni à Vidoni ni à personne.

Amoindri, humilié, mais faisant semblant d'avoir lui-même provoqué ces ordres exprès, afin de favoriser cette candidature, Astorga se rendit au guichet du conclave pour annoncer les ordres de Madrid. Le collége tout entier les savait déjà. Il faut le dire, la surprise, le chagrin, l'indignation furent générales. L'escadron lui-même et les Français se montraient saisis de la perturbation qu'un ordre pareil occasionnait dans le collége. Mais, pour Chigi et pour Medici, l'ordre avait été un coup de foudre qui les frappait directement dans l'honneur, dans la dignité, dans l'intérêt personnel et la sûreté de leur famille.

Chigi avait rempli sa promesse et avait exclu, pour plaire à l'Espagne, Brancaccio, Bona, Litta et Nerli. On blessait Barbarino et Rospigliosi. Medici et Chigi résolurent de passer outre aux ordres d'Espagne. Chigi déclara rompue son alliance avec la cour de Madrid. Medici fit savoir à d'Astorga que, comme cardinal de Medicis, il n'obéirait point à cette injonction, « ainsi qu'avait fait Colonna lorsque Terranova voulut retirer l'exclusion de Sacchetti, afin de ne pas abandonner les amis et de ne pas les laisser exposés aux dangers d'un pape ennemi. » Et à Vieri de Castiglione, il écrivait, le 26 avril : « L'ambassadeur retourne en Espagne et n'a pas d'occasion de craindre les papes ; je serais resté exposé aux vengeances de Vidoni, s'il touchait à la tiare. » Aussi la ligue, moins l'escadron, Chigi, Medici, et ses amis réunis formèrent une exclusion de cinquante cardinaux. Vidoni fut renversé. Les Français, voyant un si gros orage, n'insistèrent point.

Ces scènes dramatiques, ces coups d'éclat annoncent toujours la proximité de l'élection. La grande tension

des esprits, la peur, la fatigue, le désespoir des uns, l'insistance des plus adroits, décident le collége à aborder la solution. Ce conclave, en outre, avait duré quatre mois, et avait été bien plein d'incidents, de traités. L'audace des amis de Vidoni, l'hostilité inflexible d'Azzolini, effrayaient presque tous ces hommes qui, en définitive, ont plus de finesse, de souplesse, de désirs, que de volonté forte, d'initiative, de courage. Barbarino, Chigi, d'Este, Medici, Rospigliosi, avec l'intelligence du duc de Chaulnes, se réunirent et prirent secrètement la résolution de terminer le conclave.

Deux cardinaux étaient désormais possibles : Carpegna et Altieri. On les discuta, on les analysa. Altieri parut le plus probable et celui qui rencontrerait le moins d'hostilité. C'était un vieil imbécile de quatre-vingts ans, ayant des amis, craint par personne. Cette résolution, prise le soir du 28 avril, resta strictement secrète. Le lendemain, Rospigliosi en donna communication aux cardinaux de l'escadron. Leur surprise fut grande. Rospigliosi et les Français les abandonnaient : ils restaient seuls au milieu d'un collége hostile et las. Azzolini répondit qu'il y réfléchirait et qu'il prendrait une détermination. On alla au scrutin.

En sortant, les chefs de faction firent instance auprès des escadronnistes qu'ils eussent à se décider. Rospigliosi leur annonça aussi que l'on voulait aller à cette heure même, heure indue, insolite dans les conclaves, au scrutin du soir, afin d'accomplir l'élection. Des six escadronnistes, quatre fléchirent ; Azzolini et Ottoboni restèrent fermes. On se rendit donc à la cellule d'Altieri.

Il se débattit, à l'ordinaire, beaucoup et protesta de son incapacité. Et comme les cardinaux ont la glande

lacrymale obéissante, plus encore que celle des femmes, Altieri pleura à seaux. Alors ce d'Este qui l'avait appelé *idiot* tout le long du conclave, ce Medici qui l'avait appelé *stupide*, le prirent dans leurs bras, le portèrent dans la chapelle, et eux les premiers, suivis de trente-sept autres collègues, en firent un vice-Dieu, vicaire du Christ, et un infaillible. Qu'on nie donc le dogme de la grâce!

Azzolini et Ottoboni refusèrent leur vote; eux, ainsi que la reine de Suède, ne l'avaient pas voulu cardinal ni ne le voulaient pape. On avait conspiré avec tant de secret cette élection qu'on n'appela même pas les cardinaux qui étaient à Rome malades, hors du conclave; Astorga le sut, l'affaire finie.

IX

Ce conclave fut un échec pour tout le monde.

Medici écrivit à Madrid que Clément X serait un pape plus espagnol que français. La reine ne s'en crut pas moins desservie par le marquis d'Astorga, qui fut disgracié.

Kent mandait à Williamson, en date du 3 et du 10 mai :

« Je me trouvais chez l'ambassadeur d'Espagne, parlant du conclave, lorsque arriva la nouvelle que, en ce moment même, on élisait le pape... Les quatre *demonios* du conclave, Imperiali, Azzolini, Ottoboni et Borromeo, sauront tirer les marrons du feu. Cette élection n'a satisfait personne, ni à la cour, ni à la ville. Clément X est trop vieux; son esprit n'est pas à la hauteur de la dignité qu'il occupe. Il n'a plus de mémoire,

et l'on se plaint qu'il ait promis la même place à plusieurs personnes, lesquelles, au moment de l'occuper, se trouvèrent toutes également trompées. Aucune couronne ne paraît contente du choix : les Espagnols, pour avoir eu une part si minime dans une élection, emportée d'assaut, à l'imprévu; les Français, qui prétendaient avoir une grande influence sur Sa Béatitude, se sont trouvés en face du cardinal Paluzzi, qui a été déclaré cardinal-neveu ; et celui-ci est créature de Chigi, qu'ils voulaient tenir loin du gouvernement et qui est tombé, comme il dit, sur ses quatre pattes. La reine de Suède a été blessée en sa propre personne. Elle avait demandé trois choses qu'on lui a refusées : la secrétairerie pour Azzolini, son grand ami; une compagnie des gardes pour le marquis del Monte, un de ses gentilshommes; et le permis pour une troupe de comédiens de jouer tout l'été en faveur d'un certain M. Albert, qui avait fait construire un théâtre exprès avec l'argent de Sa Majesté. En sorte que, si elle ne reçoit pas d'argent de Suède, et a besoin des subsides que lui donnèrent Alexandre VII et Clément IX, elle sera contrainte de se retirer dans un couvent. »

X

Clément X végéta, mangea, donna 4,600,000 écus à la famille Paluzzi, qu'il avait adoptée et transformée en Altieri. Il ne fit pas trop de mal; il ne troubla même pas Louis XIV, qui se livrait aux brutalités aisées: d'occuper Casale, d'humilier le duc de Savoie enfant, d'écraser les pauvres Vaudois pour plaire à ses confesseurs et à ses maîtresses, de consigner Messine

après l'avoir soutenue dans la rébellion contre les Espagnols, de bombarder Gênes, de faire venir à Versailles le pauvre doge génois jouer la pantalonnade de demander excuse... faits qui auraient ému Alexandre VI, Jules II, Sixte V. Clément ne se mêla pas vivement aux querelles des jansénistes, n'agaça pas les gouvernements pour cause de juridiction, et mourut âgé de quatre-vingt-six ans, après quinze jours de maladie ou plutôt de mélancolie. Il mourut à la suite d'une indigestion pour avoir mangé trop de fruit, le 22 juillet 1676. Le cardinal Altieri croyait à un horoscope qui assurait au pape trois ans encore de vie (1). Voici cependant ce que disait de ce pontife et de la cour de Rome Moccenigo, orateur vénitien, au sénat, en 1675 :

« Clément X a quatre-vingt-six ans ; il ne veut pas de soucis. Les ministres font tout et gardent envers lui les apparences pour la forme. Il mange peu, mais il aime beaucoup les fruits et les boissons froides ; puis il dort deux heures, puis il admet Altieri et Nerli à lire les dépêches et à parler des choses du monde. Tous les deux cependant lui cachent toutes les nouvelles tristes et ennuyeuses. Sa Sainteté ne connaît que les flatteries et les adulations ; voilà l'art d'Altieri. Clément est la majesté du gouvernement pontifical ; Altieri, le gouvernement même. On éloigne des audiences celui qui vient parler d'affaires ou on le prévient de se taire. On s'adresse à Altieri, qui annule les grâces que ce pontife débonnaire accorde quelquefois. Cet Altieri était de la maison Paluzzi, plein de dettes pour avoir acheté la place d'auditeur ; il maria son

(1) Le comte de Provana au duc de Savoie. — Dépêches des 21 et 22 juillet.

neveu avec une demoiselle héritière de la maison Altieri. Le pape l'adopta. Altieri a cinquante-quatre ans; il est faible, pâle, frêle, impétueux, colère, cependant poli et facile. Le pape, n'ayant jamais été nonce, ne connaît rien à la politique. Oncle et neveu croient à l'astrologie judiciaire. Les escadronnistes les dominent; ils aiment tous les intrigues. Tous les neveux thésaurisent.

« La cour de Rome est le labyrinthe du monde. Y font fortune les riches, les pauvres, les petits nobles : les premiers, achetant tout; les seconds, à cause de toute espèce de lâchetés dont ils se souillent; les troisièmes vont plus lentement. La cour est remplie de désenchantés qui font le métier de calomniateurs, d'espions et de flatteurs. Celui qui traite des affaires à Rome doit se méfier de tout et de tout le monde; il court une maxime en cette ville; qu'on ne se trompe jamais en pensant mal. Le gouvernement de Rome laisse tomber une affaire qu'il ne peut résoudre à sa façon. Il convient, par conséquent, ou de ne rien faire ou de faire mal. Il compte sur sa finesse pour embrouiller par ses cabales l'étranger. Haussant par les lois canoniques l'autorité pontificale, on jette les bases de la monarchie des papes... Dans les relations étrangères, le pontificat se sert surtout des religieux et des confesseurs, qui, en agissant sur les consciences, ont des moyens si efficaces pour être sûrement renseignés sur toutes choses. On néglige pour cela la diplomatie apparente... A cause du Turc et pour le bien des affaires de l'Italie, Venise et Rome devraient marcher d'accord. Pour le temporel, elles sont presque de force égale, d'égales puissance et étendue d'État, supérieures aux autres princes de la Péninsule. Elles ont le même but et le même intérêt de conserver la liberté de l'Italie et la

paix de l'Europe, afin que le trop-plein de la guerre ne déborde pas au deçà des Alpes; de se restreindre dans les bornes de leur État; d'éloigner les changements; de maintenir l'équilibre de la chrétienté, afin de n'être pas exposées à l'arbitre du plus fort. Elles ont toutes les deux, Rome et Venise, l'intérêt de provoquer la ligue chrétienne pour arrêter le Turc. Pour la chrétienté, pour l'Europe, pour l'Italie, la concorde devrait régner entre les deux États. Deux choses la dérangent : à Rome, on se soucie peu de la chrétienté, on se soucie trop du temporel, qu'on confond avec l'autorité spirituelle; on veut par celle-ci se soumettre la juridiction et les droits des princes; et, partant, des querelles à cause des immunités, de l'inquisition, de la daterie et des bulles, qui visent à augmenter l'autorité mondaine. Il faut ajouter à cela la dispute sur les frontières du Ferrarais, pour le cabotage dans le golfe et pour le transport du sel par le Pô. »

Le cardinal Altieri attribua la mort de son oncle à la mauvaise foi ou à l'ignorance des médecins, au point qu'il donna des coups de pied dans le ventre à l'un d'eux (1). La reine de Suède, qui alla la nuit de l'agonie du pape au Quirinal, trouva ce cardinal pleurant, non pas, certes, de douleur, mais pour la précocité de la mort, qui ne lui avait pas laissé le temps de mieux arrondir sa fortune, d'obtenir le *concessum* — ou pleins pouvoirs — qu'il désirait pour arranger ses propres affaires et celles de son parti, en vue du conclave, et pour adoucir la France. Car, malgré son indifférence, sa souplesse, sa condescendance, Clément X avait commis un acte qui l'avait brouillé avec Louis XIV sans

(1) Provana au duc de Savoie. Dépêche du 11 août.

rémission : il avait publié la bulle *Ex injuncto*, qui confirme celle de 1625 d'Urbain VIII, pour soutenir les priviléges et immunités ecclésiastiques, à propos de ce qu'il appelait les violations de la liberté de l'Église de Portugal.

Les funérailles de Clément X furent celles d'un pauvre curé, à cause de la sordide avarice de la famille Altieri, qui ne trouva même pas de l'argent pour acheter des cierges.

INNOCENT XI

I. Louis XIV. La France, insouciante des conclaves, se remue à son tour. Pourquoi. Infériorité de la France en Italie : son impuissance sur la cour de Rome et le conclave ; pourquoi. Où est la force contre la papauté. Venise. But de Louis XIV en ce conclave. — II. Dépêches de Gondi, de Paris, sur les dispositions de la cour. Ce que mandent Magalotti de Vienne, et Veri di Castiglione et Rodolfi de Madrid. Résumé. Documents pour ce conclave. — III. Profil de Barbarino, doyen, et des chefs de faction Chigi, Rospigliosi, Altieri, Azzolini, Nytardo et d'Estrées. Nouvelles incompatibilités à la papauté : énumération d'icelles. Les plus probables. Candidats des cours. — IV. Évolutions du conclave. Estrée demande d'attendre les cardinaux français. Mot d'Albizzi. Courriers en France et en Espagne. Situation d'Odescalchi. Dépêches de Provana au duc de Savoie. Sermon du P. Ricanati. Démarches de Nytardo et de Delfino. Odescalchi mis au lazaret. Arrivée de Baden. Mot des Romains, réponse du cardinal. — V. Arrivée des Français. Leur conduite en conclave choque. Bonzy et Bouillon, d'après Saint-Simon. Scène entre Bouillon et Norfolk. Scène plus comique entre Maidalchini et Colonna. Mot d'Albizzi. Dépêches de Muzzarelli, Provana et Montauti. Négociation pour Odescalchi. Courrier à Paris. Albizzi papable. Son mot aux cardinaux jeunes. — VI. Louis XIV fléchit. Étonnement du nonce, qui connaît Rome. Arrivée de la lettre du roi au duc d'Estrées. Négociations ultérieures : décision. Nouvelles tentatives d'Altieri pour échapper à Odescalchi. Insuccès. Élection d'Innocent XI. Dépêche de Provana. Innocent déplaît à Savoie. Relation du cardinal Nini. Ce pape plaît à Paris et à Madrid. Dépêche de Magalotti sur l'impression qu'il fit à Vienne. Les princes italiens doutent. — VII. Qui était Odescalchi. Soldat à la guerre de trente ans. Caractère de ce pape, selon Botta. Ses actes. Sa lutte avec Louis XIV, pour la *regale*. Autre lutte pour le droit d'asile. Lavardin à Rome. Scènes qui y succèdent, selon Leti. Suite du démêlé. Louis XIV cède. Fin de l'histoire d'Innocent. Sa maladie, sa mort, ses funérailles. Dépêches de l'ambassadeur de Savoie.

I

L'Europe était remplie de Louis XIV. Ses luttes avec l'Espagne et avec l'Empire, son arrogance avec les petits États, ses grands hommes, ses scandales, sa ma-

gnificence scénique, ses campagnes théologiques, ses confesseurs, ses maîtresses, ses cruautés contre les réformés, les victoires et les revers de ses armes, son Versailles et sa Bastille, tout retentissait, s'imposait. Il comblait et accablait le siècle. On comptait avec lui comme jadis avec Charlemagne, comme plus tard avec Charles V, comme naguère avec Philippe II, — moins grand qu'eux tous. Il osait. Il osait ce qui arrêtait les plus petits, parce que trop facile; il osait ce qui arrêtait les plus forts, parce que impossible. L'Italie l'avait senti par contre-coup, par boutade, — mais dur, mais excessif, mais ingrat ou injuste, toujours inexorable. Elle le détestait autant que l'Espagne, et le redoutait davantage. A la sévérité Louis XIV ajoutait la fanfaronnade. Espagnol au dehors, Franc au dedans, il ne se contentait pas de blesser, il crachait sur la blessure. Après avoir bombardé Gênes, il exige que le doge vienne lui dire : Merci, Sire ! Il faisait donc peur.

« Vu la situation actuelle des affaires du monde, dites à Altieri de faire attention à ne pas provoquer la colère d'une nation comme la France, qui sait manier et se plaît à manier le fouet — *che sa e si compiace di maneggiare la sferza* (1). » Cette frayeur de Louis XIV était sentie à Rome plus qu'ailleurs. Car ils se trompent fort ceux qui pensent que sur le Vatican la foudre rebondit, et qu'il ne craint guère. C'est précisément parce qu'il craint trop qu'il déploie tant d'adresse à détourner la colère et à faire parade de tant d'assurance.

La France s'était montrée de tout temps plus curieuse qu'empressée dans l'œuvre du conclave, se réjouissant

(1) Le grand-duc au cardinal de Medicis, le 13 mai 1670.

d'avoir joué un bon tour à ses rivales si elle y cueillait un pape, ne se désolant jamais trop si ce pape se montrait butor ou agaçant. Quand la France eut des provinces en Italie, elle les prit, les garda et les perdit aussi par la force, mais ne sentit jamais le désespoir de les avoir perdues et l'impossibilité de vivre et de reposer sans elles. L'Empire, au contraire, l'Espagne, ont fait toujours de cette possession le pivot de leur puissance; et la menace sur ce point leur a été toujours excessivement sensible. Aussi, comme le pape était celui dont les menaces invisibles, insaisissables et omnipotentes les effrayaient plus que celles de tous les princes d'Europe, l'Empereur et le Catholique ont été ceux qui se sont le plus souciés du pape et, partant, l'ont grandi. Il en résulta donc que Charles V et Philippe II se préoccupèrent fort des conclaves.

Depuis un quart de siècle, c'est la France au contraire qui brigue, trafique, trépigne dans les conclaves. Par considération du pape peut-être? Nullement; pour créer, par cet instrument, des embarras et des ennuis à l'Espagne, et provoquer des diversions en Italie. Seulement la France, avec son ignorance incorrigible de l'Europe, ne réfléchissait guère que, pour avoir un pape à ses ordres, il fallait avoir un collége de domestiques, et que ce collége était déjà laquais de l'Espagne—laquais involontaire et frémissant quelquefois, mais laquais tout de même. Le collége se composait, à quelques exceptions près, de fils cadets des familles nobles italiennes et de quelques moines. Partant, tous pauvres. Or les deux tiers du sol de l'Italie et de l'Espagne appartenaient aux mainmortes, l'autre tiers à la noblesse. Le roi pouvait donc enrichir les cadets et ruiner les aînés de ces familles; anoblir les parvenus. Le roi de France avait beau envoyer 40,000 ou

50,000 écus de bénéfices pour être distribués aux cardinaux dans chaque conclave; c'était une goutte d'eau dans ce gouffre d'appétit cardinalesque. L'Espagne l'écrasait. N'avez-vous pas entendu le cardinal de Médicis répondre aux tentations du cardinal d'Este : « J'ai reçu 700,000 écus de l'Espagne ! » (plus de 7 millions de francs de nos jours). Ces cardinaux avaient beau être princes de l'Église ; ils étaient avant tout vassaux, nés ou ayant possession et famille dans une province d'Espagne. Le *piatto* de cardinal les aurait laissés crever de faim, ces Gargantuas ; et ils étaient tous des Sardanapales. Le luxe de ces cardinaux en ces siècles éblouit. La lutte, par conséquent, que la France engageait contre l'Espagne dans le conclave était inégale, étourdie ; car lors même que la France croyait avoir triomphé, en définitive c'était l'Espagne qui exploitait son pape : « *La Francia fa il papa e la Spagna se lo gode,* » disait un orateur vénitien.

Nous la verrons en ce conclave, la France, courir à une autre passe d'armes, lutter avec insolence, vaincre; mais nous verrons aussi, à la fin, comment ce pape lui réussit. Nommer le pape n'était pas tout. Il fallait élever à la grandeur de prince la famille, les neveux ; et la France ne le pouvait, n'ayant en Italie ni possessions ni fiefs à transmettre. Louis XIV pouvait désopiler sa colère contre le cardinal Altieri ; mais après ? Le Vatican n'était pas Versailles. Puis cet Altieri avait des votes à donner, des bénéfices à distribuer, des nièces et des neveux à marier avec les nièces et les neveux du pape ou de ses collègues, de l'influence à vendre. Il ne suffisait pas de dire : « Je veux ! » Il se trouvait quelquefois, comme dans le dernier conclave, des cardinaux de Médicis et Chigi qui répondaient : « Pardon, Sire ! nous ne voulons pas, nous ! » L'Espagne,

aux jours de sa grandeur, écrasa quelquefois ces oseurs, — les neveux de Paul IV, par exemple; la France, jamais. Elle bouda et céda, et vit son roi fouetté de verges sur le dos d'un de ses cardinaux. Il aurait mieux valu suivre l'exemple de Venise, la seule puissance redoutée de Rome: regarder, se taire, et présenter une cuirasse de fer où rebondissait tout ce qui partait de Rome, — même les bénédictions gratuites et pas demandées par le sénat. Si l'on veut ruiner la cour de Rome, il ne faut jamais lui donner l'occasion de lutter. Ce qui l'anéantit, c'est le « Je ne te connais point! »

Maintenant, avec quels sentiments la France, le premier tenant de ce conclave, se présentait-elle au combat?

Un sentiment de vengeance. Tout ce qui promet de pulvériser Altieri est bon pour le roi. Ce géant se dressait contre cette mouche, — qui était peut-être un taon.

II

Gondi écrivit de Paris au grand-duc :

« L'annonce de la mort du pape est arrivée ici à l'improviste et plus tôt que l'on ne s'y attendait. On se préoccupe de quelque arrangement entre Altieri et Chigi, de faire le pape sans attendre les cardinaux et les ordres d'ici. D'Estrées aura le secret, grâce à M. de Pomponne, ce qui éveille la jalousie de Bonzy, qui devait être le dépositaire des instructions de la maison Tellier. Bonzy rendra compte de la conduite et des négociations de d'Estrées, moyennant Tellier, qui a le chemin le plus facile pour faire impression dans l'es-

prit du roi. Bonzy, Bouillon, Maïdalchini se rendent à Rome. Maidalchini est venu exprès de Nevers, disant qu'il n'ira pas si l'on ne lui paye d'abord les pensions arriérées, ce qui lui fait une jolie somme. On leur donne à tous 16,000 livres pour le voyage, et 30,000 à Retz, à cause des saisies pratiquées sur ses rentes par ses créanciers. L'argent et les pensions sont prêts. On fait tout pour rompre le concert entre ces cardinaux. Dans le conseil d'hier furent arrêtées les instructions à envoyer à l'ambassadeur duc d'Estrées à Rome, et à donner au cardinal d'Estrées, son frère. Celui-ci a la parole du roi. On lui ordonne cependant de ne pas agir à sa fantaisie, mais de communiquer tout à ses collègues. Le secret est donc collectif; seulement d'Estrées a la langue et la plume pour expliquer les intentions de Sa Majesté. On attache une grande importance à ce conclave. Les instructions se résument en ceci : pousser celui qui pourra donner ou faciliter le moyen de satisfaire le désir de vengeance contre Altieri, et de faire avoir le chapeau à l'évêque de Marseille. Altieri demande une réconciliation; mais d'Estrées réchauffe la colère ici. On recommande à Leurs Éminences de ne pas perdre de vue Vidoni. Chigi a écrit à Sa Majesté, qu'il retardera l'élection jusqu'à l'arrivée des cardinaux français. On a donné l'ordre à ces cardinaux, principalement à Bonzy, de ne pas même saluer Altieri, et, sur la demande de d'Estrées, le roi a défendu à Bonzy d'emmener l'abbé Bigor pour son conclaviste. Bonzy en est très-humilié (1). »

---

(1) Dépêches de Gondi au grand-duc, du 13 juillet, et 3 et 7 août de Paris.

Nous verrons comment ces instructions se développèrent dans les négociations du conclave.

Léopold I[er] prenait l'affaire d'une façon beaucoup plus philosophique. Voici ce qu'écrivait de Vienne le fameux Lorenzo Magalotti, envoyé du grand-duc, le 9 août :

« Ici l'on parle si peu de conclave que, s'il n'y avait pas les nonces et la figure sombre de D. Agostino, on oublierait qu'il y a un pape mort. Ce cher cardinal de Hesse attend que l'Empereur ou l'ambassadeur d'Espagne lui ordonne de se rendre à Rome, et il est là pour demander de l'argent à celui qui le lui dira le premier. D'autre part, l'Empereur et l'ambassadeur attendent que le cardinal annonce qu'il va partir, pour lui dire, quoiqu'ils s'en soucient peu : « Allez et bon vogage. » L'Empereur ne veut pas lui glisser de monnaie, et l'ambassadeur n'en a pas pour lui en fournir; car s'il en avait, après s'être d'abord personnellement payé, il aurait cent choses bien plus jolies à quoi l'employer. »

Voici ce que Castiglione et Ridolfi, de leur côté, mandaient de Madrid à ce même grand-duc :

« Le comte de Melgar, qui se met en voyage, et le connétable Colonna régleront les affaires de cette couronne dans le conclave. Le nonce, Mgr Mellini, s'emploie à faire connaître ici tout ce qui lui convient de donner à croire. Il révèle les déclarations et les engagements de d'Estrées; que Chigi et Rospigliosi sont à la France ; qu'Altieri est assuré au parti espagnol. Les abbés Milanta et Bellon seront les deux négociateurs de Madrid dans le conclave. On se pâme dans la certitude que les deux ministres, l'Almirante et Villasierra, feront le pape. On demande Odescalchi en premier lieu, selon le nonce ; plusieurs de ces ministres recommandent Massimi, malgré les noircissures dont Astorga l'a barbouillé. Le nonce prône aussi Crescenzio

et sape Marescotti. On croit que Barbarino ne jouera aucun rôle dans le présent conclave. Comme principe, on croit ici que la situation actuelle de l'Italie ne justifie point l'altération de la vieille maxime : qu'il convient à cette couronne que l'élection du pape tombe sur le sujet le plus vieux, et que le grand âge de ce prince amoindrit les difficultés en faveur de l'Espagne. Les ministres se sont partagés, les uns en faveur de Portocarrero, les autres pour Nytardo. L'Almirante est contre celui-ci et n'est nullement satisfait de lui. Mais ceux qui voulaient donner la direction à Portocarrero ont été vaincus, et le dernier courrier a porté l'ordre: que *toda la mano y la auctoridad* soient données à Nytardo. Les ordres d'ici, pris tumultueusement, apporteront peu de méthode dans les négociations du conclave. Portocarrero, par ses rapports, facilite Vidoni, ce qui ne scandalise point. On a mal pris ici qu'on ait donné 20,000 écus à Melgar pour les frais de son voyage à Rome (1). »

Bref, l'Empire ne s'en souciait guère ; l'Espagne voulait avant tout Odescalchi ; la France n'importe qui, pourvu que ce fût une garantie d'écraser Altieri ; les princes italiens s'accrochaient, comme ils pouvaient le mieux, à celui-ci ou à celui-là, selon leur bourse ; les cardinaux se mettaient à la merci du plus offrant, morcelés en sept factions.

Ces sept factions étaient : celle de France, celle d'Espagne, celle de Chigi, celle de Rospigliosi, celle d'Altieri, celle de Barbarini et l'escadron. Or que se passait-il dans le sein de ce corps électoral? Quels

---

(1) Dépêches de Vieri de Castiglione et de l'abbé Ridolfi, des 2 et 14 août, et du 2 septembre, de Madrid.

traités, quels projets, quels desseins, quels marchés, quelles résolutions, quel but l'esprit de Dieu allait-il éclairés de sa lumière? Qui étaient les joueurs et quels les hommes que l'on jouait?

Je puise dans les dépêches du marquis Montauti au grand-duc, en celles du comte Horace Provana au duc de Savoie, et dans celles de Mgr Muzzarelli au duc de Modène ; le premier, organe des cardinaux Delfini et Nini ; le deuxième, des cardinaux Bona et Azzolini ; le troisième, du cardinal d'Este, et je résume, dans l'espoir de soulager mes lecteurs de l'écrasante monotonie de la reproduction textuelle de toutes ces pièces. Rien qui ne soit d'eux, mais coordonné et concentré.

III

Le doyen était Barbarini, — ce vieillard bizarre, rusé, silencieux, mélange curieux de croyance en Dieu et ses saints et en l'astrologie judiciaire, de scrupules et de mépris des canons, ainsi que de la conscience et de la morale, n'ayant d'autre but que d'être pape, d'autre culte que sa maison, — *la casa!* Il avait quelques cardinaux décrépits qui le suivaient et qui voyaient en lui leur dernière ressource.

Parmi les chefs de bandes, Chigi était un sybarite, sans caractère, très-mobile, sans cœur, sans talent, fort impressionnable, dissimulant une ruse médiocre sous un air de noblesse mal portée. Rospigliosi avait moins de talent encore, mais plus de caractère, plus de dignité, et aussi plus d'apathie. Il n'avait pas une volonté solide ; mais il savait ce qu'il voulait, tenait aux siens, sans être sévère voulait l'observance de la dis-

cipline. Altieri était un intrigant vulgaire, ne reculant pas devant une bassesse, ayant plus d'astuce que d'esprit, acharné au succès à tout prix, vénal et de mauvaises manières, sans les faire excuser par une bonne conduite. Nous connaissons Azzolini, le seul esprit supérieur du collége, mais aussi l'homme le plus corrompu, le plus corrupteur. Nytardo était un pur Espagnol, plein de morgue et d'ignorance des choses et des hommes, hautain dans les manières et bas dans le caractère, au-dessous de sa tâche, obstiné, pétulant. Aussi mécontentait-il tout le monde : le collége, le parti espagnol, les ministres de Paris et l'ambassadeur d'Italies, son collègue Portocarrero (1). D'Estrées enfin, quoique à son premier conclave, et par cela même manié et trompé par ses collègues italiens et par Retz, ne se montra pas au-dessous de son mandat, tint haut le drapeau de la France, la seule chose qu'il pouvait faire, et fit respecter le désir de Louis XIV. Peu délié du reste, trop crédule, très-facile, et se préoccupant moins de ce que l'on disait et faisait en conclave que de ce que l'on en aurait pensé à Versailles.

Aux nombreux papables qui se présentaient sur l'arène, on opposait les impossibilités déjà par nous énumérées dans les conclaves précédents : le *veto* d'une couronne, l'âge, le trop ou le trop peu d'esprit, la patrie, la nature du gouvernement de cette patrie, les relations sociales, le nombre des parents,—parmi lesquels entraient en ligne de compte les fils et les filles,

(1) « Nytardo a contre lui tout le monde. On a beaucoup blâmé ici *la resistencia que ha mostrado y mostra a los ordenes reales, no satisfaciendo las razones con que se justifica.* » Dépêche de l'abbé Rodolfi, du 17 septembre, de Madrid.

depuis Sixte IV et Innocent VIII; les sœurs, depuis dona Camilla Peretti; les belles-sœurs, depuis dona Olimpia. Maintenant on exagérait encore ces incompétences, et l'on excluait Conti, ce cardinal horloger et hypocondriaque, parce qu'il était ami de Christine de Suède. Le prince Pamfili briguait contre Facchinetti parce que, à propos de la haquenée de Naples dont ce prince se préoccupait beaucoup, Facchinetti avait dit : *Faccia cavalcare sua madre!* — la princesse de Rossano. La princesse Colonna sollicitait de Louis XIV l'exclusion de Barbarino, à cause d'une contestation de préséance entre le connétable Colonna, son mari, et le prince de Palestrina, neveu de Barbarino. Les Espagnols se méfient de Facchinetti, craignant qu'il ne se rappelât, qu'étant nonce à Madrid, on lui avait fait voler la clef du chiffre — à la suite de quoi son secrétaire fut pendu à Rome. Le grand-duc ne s'accommodait guère d'Albizzi, — cet Arétin du collége, — parce que les Médicis avaient fait couper la tête à Antonfrancesco degli Albizzi, après la chute de la république; et Chigi lui en voulait aussi, parce que Albizzi avait plaisanté sur l'administration d'Alexandre VII. Bonvisi se croyait en meilleure position, parce que le castrat Atto Melani, sur les instances de Bonvisi, nonce en Pologne, lui avait procuré, à force de roulades, la protection de madame de Montespan. Le collége entier sympathisait peu avec Litta, qui était plus soldat qu'ecclésiastique, loquace, vaniteux et vantard; et avec Spinola, parce que, étant Génois, il passait pour avoir, comme ses compatriotes, le talent d'inventer de nouvelles taxes.

Puis ni Chigi, ni Altieri ne paraissaient bien rassurés sur le sort de leurs candidats. On ne parlait plus de Bonvisi et de Vidoni. Les Français se souvenaient

que Piccolomini avait été chassé de Versailles, lors de l'affaire de Créqui à Rome. Franzoni était Génois, comme Spinola. Nerli toujours au lit, incapable de bouger. Corsini trop jeune, et les Français n'avaient pas voulu l'accepter comme nonce.

Malgré ces chocs et contre-chocs, l'affaire se réduisait entre Facchinetti, porté par Barbarino; Cibo, Cerri ou Rospigliosi, portés par la France; Conti, porté par la reine de Suède; Corsini, par Chigi; Massimi, Crescenzio et Albizzi, soutenus par Altieri, l'escadron et les Espagnols; Odescalchi enfin, ni désiré ni repoussé par personne.

La France voulait un pape à tout prix, et ne reculait même pas devant l'emploi d'un peu d'autorité, de quelque influence et de beaucoup de corruption. L'Espagne voulait un pape qui l'aidât à renvoyer les Français de l'Italie, où ils occupaient alors Casale et Messina; mais ces cardinaux espagnols ne s'entendaient point. Nytardo et Portocarrero se saluaient à peine. Le comte de Melgar, qui venait d'arriver, vivait très-réservé, ne parlait pas, ne faisait aucune pratique.

La France penchait vers Rospigliosi. Le duc d'Estrée avait reçu l'ordre de se lier avec lui contre Chigi et Altieri; les Espagnols, au contraire, recherchaient l'alliance du neveu de Clément X. Le premier sur la liste du roi Louis XIV était Caraffa, nom doublement haï par l'Espagne, — étant de la famille de Paul IV et frère de ce Caraffa, qui prit part à la révolution de Masaniello à Naples et y périt. Barbarino, Chigi, Rospigliosi s'étaient liés pour se rendre plus puissants, mais ils n'avaient pu se mettre d'accord pour présenter un candidat qui plût à eux tous.

Le soir du 2 août, lorsque le conclave fut fermé, deux noms seulement éveillaient moins de répugnance :

— Cibo et Odescalchi ; bien que Cibo ne jouît pas de toute la confiance de Chigi et de Barbarino, et courût le risque d'être rejeté par les Espagnols, étant vivement prôné par la France; Odescalchi courait la chance contraire, étant sujet d'Espagne. Puis, en outre de l'appréhension que celui-ci éveillait en la France qui l'avait exclu au dernier conclave, Altieri le combattait, et ni Chigi, ni Rospigliosi, ni Barbarini ne le défendaient guère, et l'escadron encore moins, ne l'ayant présenté au dernier conclave que pour le perdre. Et cependant, pour ces mêmes raisons qu'il n'était le favori de personne, tout le monde sentait qu'il allait être pape; et on l'approchait déjà avec la considération et le respect que l'on éprouve en ce lieu pour un futur vicaire du Christ, qui avait déjà à sa disposition, en outre du Paradis, six chapeaux à donner et 237,000 écus de bénéfices à distribuer. Puis Odescalchi était fort riche — il avait même prêté de l'argent au roi de Pologne, — il était généreux et modeste, peu ambitieux. Il manquait de vivacité, ou plutôt il se gardait d'en manifester; il montrait peu de pénétration, peu de vigueur, peu de résolution, peu de santé, paraissait zélé et homme d'ordre. Albizzi, son ennemi acharné, disait de lui : « Cet homme est une négation; il est le démenti du mot d'Aristote : *Natura abhorret a vacuo.* »

Le soir de l'entrée au conclave, le duc d'Estrée, par ordre du roi, ne visita ni Altieri ni ses créatures. Sur la cellule de Passionei, qui entrait en conclave comme secrétaire, on avait écrit, le matin, à la suite des mots : *Cellule du secrétaire*, en grosses lettres, ces deux autres mots : *des voleurs!* Ce même matin, Passionei avait été assailli et blessé par des inconnus (1).

---

(1) *Pratiche per il presente conclave.* Muzzarelli au duc de Mo-

IV

Ce conclave fut une longue évolution pour les uns, et un long combat pour les autres, autour de la personne d'Odescalchi. On sentait la gravitation des opinions et la nécessité qui entraînerait tous les partis sur cette espèce de terrain neutre, quoique désagréable à tout le monde. D'Estrées brouillait les cartes pour attendre l'arrivée des cardinaux français et les dernières instructions du roi; en sorte que Albizzi murmurait :

— « Autrefois le Saint-Esprit était un pigeon, maintenant c'est un coq — *un gallo.*

— « Mais quand il sera chapon, ripostait d'Estrées, Votre Éminence sera pape.

Altieri, s'effrayant d'une rupture ouverte avec la France, avait envoyé un courrier à Paris pour demander une conciliation, se mettant aux ordres du roi, par l'intermédiaire du nonce et du cardinal de Bonzy. Ces offres furent mal reçues. Melgar avait envoyé, de son côté, un autre courrier pour savoir les ordres positifs du roi; car Nytardo et Portocarrero ne s'entendaient nullement, et chacun d'eux prétendait parler au nom de Sa Majesté; tandis que Melgar n'avait pas assez d'autorité pour trancher les questions. Azzolini et quelques cardinaux influents, tels que Nerli, Carpegna, Colonna, Bassadonna, conseillaient à Altieri de faire de loin des avances à Odescalchi pour pousser

dène, dépêche du 19 septembre. Le comte Provana, au duc de Savoie, dépêches des 28 juillet et 4 août. Le marquis Montauti au grand-duc, dépêches du 31 juillet et 4 et 25 août.

Chigi et Rospigliosi, ou à le suivre, et alors il nommerait le pape, ou à le repousser, et alors il les décrierait par l'exclusion d'un cardinal si respecté. Mais Chigi et Rospigliosi avaient les mains liées. Eux aussi attendaient l'oracle de Versailles, où madame de Montespan bâclait le pape. Nytardo les pressa de son côté, alla personnellement chez Barbarino, les engageant tous à se décider pour Odescalchi. Personne ne l'écouta. Ils avaient tous une arrière-pensée, une espérance d'échapper à ce cardinal répulsif et d'obtenir mieux.

« Dans le conclave, écrivait Provana, le 11 août, au duc de Savoie, on pense à tout autre chose qu'à presser l'élection. Les factions espèrent toutes de s'attirer l'une l'autre. Chigi vise à effrayer Altieri en caressant Cibo; Altieri effraye Chigi, traitant avec Vidoni. Barbarino et Rospigliosi pêchent dans cette dissension, tâchant d'attirer une de ces factions à voter pour un de leurs candidats. Les Espagnols penchent vers Altieri. Chigi se persuade que les Français et Rospigliosi doivent tomber dans son parti. »

En attendant, la faveur d'Odescalchi augmentait toute seule. Dès le premier jour, il avait eu dans tous les scrutins huit ou dix votes. Le 15 août, après un discours du P. Recanati sur les qualités que devait avoir le pape futur, — sermon, dit-il, improvisé; improvisé depuis deux ans, ajoutait Albizzi, — Odescalchi réunit vingt-deux votes. La nuit on négocia beaucoup. Le lendemain, le cardinal Altieri s'enquit soigneusement si ces votes avaient été fortuits ou ménagés par quelque faction, en déclarant que, si ces votes étaient l'expression du sentiment du collége, il y concourrait avec ses quinze créatures.

Témoin de cet enthousiasme croissant pour un cardinal exclu par le roi, le cardinal d'Estrées s'adressa

aux chefs de factions et les conjura de ne pas jeter un pape à la figure des cardinaux français, qui avaient entrepris un si long voyage exprès, et se trouvaient presque aux portes du conclave. A une autre époque, on avait eu une pareille courtoisie, surtout à l'élection d'Alexandre VII. Ces observations, avec le terrible sous-entendu que, si l'on n'en tenait pas compte, le cardinal d'Estrées aurait autrement avisé, paralysèrent la pratique d'Odescalchi, lequel, lui-même, bien que vivant fort retiré, fit supplier le collége de ne pas s'occuper de sa personne. L'art d'Altieri et de Chigi était non pas de lancer dans la mêlée leurs créatures, mais d'y faire écraser celles des autres, afin de se trouver ensuite seuls face à face. Ils voulaient, par conséquent, faire sombrer d'abord, l'un après l'autre, Odescalchi, Facchinetti, Conti, Cibo, Cerri, qui étaient les candidats plus probables des autres factions; puis engager le duel entre eux deux.

Altieri donc, voyant que Odescalchi tenait le haut du pavé, envoie Gasanatta chez Nytardo pour lui offrir tous ses votés en faveur d'Odescalchi. Nytardo prend en considération l'offre et dépêche Pio en donner avis à Barbarino, Chigi et Rospigliosi, en ajoutant que, s'ils y consentaient, Odescalchi serait pape le lendemain. Cette façon de négocier ne satisfit point; car, si les Français eussent pénétré que Odescalchi était poussé par Nytardo et Altieri, ils lui auraient donné l'exclusion. Néanmoins, Delfino se rendit chez d'Estrées, afin de lui apprendre les allures nouvelles que prenait la pratique et lui demander son avis. D'Estrées ne se montra pas blessé, pas même choqué. Il dit qu'il n'avait pas d'ordres précis contre Odescalchi, mais que, par la conduite que tenaient ses promoteurs, ils visaient à le ruiner. Delfino le pria alors de ne pas

souffler mot, car on aviserait à préparer la négociation de façon que la France y participât avec honneur, en lui donnant de nouveau l'assurance que l'affaire serait étouffée. On pria, par conséquent, les cardinaux qui votaient pour Odescalchi de s'abstenir encore pendant quelque temps, pour ne pas causer de l'ombrage à la France (1).

Sur ces entrefaites arrivèrent les cardinaux de Baden et les Français. Lorsque le premier entra en conclave, le peuple accourut le voir et lui cria : « Monsieur le Tudesque, faites pape celui qui abolira la gabelle du vin ! » Et l'Allemand, qui était encore en habit de voyage et sortait de dîner, passa la tête en dehors de la portière de son carrosse et répondit : « *Ja, der Teufel !* » — Oui, par tous les diables!

Mais d'autres scènes se préparaient à l'entrée des Français.

V

Ils arrivèrent à six heures de la nuit, et quoique ce fût une heure très-avancée pour la populace, il s'en trouva beaucoup à la porte qui cria : « *Viva Francia !* » et avec des torches et des falots les accompagna à leur demeure. Bonzy alla chez Sacchetti, son parent; Maidalchini chez lui; Bouillon et Retz chez le duc d'Estrées.

---

(1) Dépêche du cardinal Delfino à Montauti pour être envoyée au grand-duc, en date du 26 septembre. Dépêche de Mgr Muzzarelli au duc de Modène, en date du 19 août. Dépêches du comte Provana au duc de Savoie, des 18 et 22 août. Dépêche de Montauti, du 15 août.

On n'avait pas de nouvelles de Grimaldi. Le lendemain, l'ambassadeur leur donna un banquet à tous et invita beaucoup de noblesse romaine. Le 30 août, dans l'après-dînée, ces cardinaux se rendirent au conclave, accompagnés par le duc d'Estrées et une grande suite de voitures jusqu'à Saint-Pierre, et par une foule immense qui criait encore : « *Viva Francia! Dateci Rospigliosi!* »

Le collége tout entier se rendit aux guichets pour recevoir les nouveaux venus ; mais, sur un mot que le cardinal d'Estrées avait fait circuler, on passa outre à la présentation des cardinaux nouveaux et l'on abrégea les compliments. Aussitôt rendus à leurs cellules, toutes semblables à celles des autres, ces cardinaux trouvèrent qu'ils étouffaient avec des fenêtres si étroites, et donnèrent ordre de les élargir. Le collége, surtout les zélés et les Espagnols, commençait à se choquer de ces procédés. Mais ce n'était rien encore. Voilà qu'ils font savoir au collége qu'ils avaient l'ordre du roi de ne pas traiter avec Altieri, de ne pas recevoir et de ne pas rendre la visite ni à lui ni aux cardinaux de la dernière promotion. Le doyen rencontre d'Estrées et lui dit que cet endroit n'était pas celui où l'on devait nourrir de tels ressentiments et user de telles manières. D'Estrées ne sait répondre autre chose que le roi Louis XIV le voulait ainsi, et que l'on ne pouvait faire différemment. Mais voilà qu'après le scrutin se trouvent face à face Howard, cardinal de Norfolk, descendant des Plantagenets, et le cardinal de Bouillon.

On connaît ce que M. de Saint-Simon raconte de ces Bouillon et Bonzy, que mademoiselle de Scudéry louait tant pour leur riche toilette et appelait « les plus jolis de la cour ». Bonzy était ce cardinal dont les relations avec la comtesse de la Grange devinrent si scandaleuses

qu'elles choquèrent même la cour de Louis XIV. Celui-ci, en effet, donna l'ordre qu'on enlevât la comtesse au cardinal, et Bonzy en tomba si malade de désespoir amoureux qu'il en mourut. Bouillon, par contre, n'aimait les femmes qu'en second ordre. Il avait adopté les habitudes italiennes, — ce qui faisait peut-être dire à Albizzi: que ces seigneurs ultramontains prenaient aux Italiens leurs vices et leur reportaient leur insolence. « Les mœurs de Bouillon, écrit Saint-Simon, étaient infâmes : il ne s'en cachait pas, et le roi, qui abhorra toujours ce vice jusque dans son propre frère, le souffrit dans M. de Vendôme et dans le cardinal de Bouillon, non-seulement sans peine, mais il en fit longtemps ses favoris. » On connaît les amours de Retz pour mademoiselle de Chevreuse, pour mademoiselle de Scépeaux, qui avait de si beaux yeux *quand ils mouraient*, et pour mademoiselle de Brissac. Retz fut parmi ceux des nombreux amants de cette dame qui participèrent à la maladie honteuse que M. de Brissac inocula à sa femme pour se venger de ses rivaux. Madame de Brissac accusait Retz de l'indiscrétion du chirurgien qui propagea la nouvelle, et lorsqu'elle l'aida à s'évader du château de Nantes, elle lui dit en le quittant et en lui donnant une bouteille d'eau impériale : « Il n'y a que votre malheur qui m'ait empêché d'y mettre du poison. »

Bouillon donc se rencontre avec Norfolk en sortant du scrutin. Norfolk l'aborde et commence à lui parler latin. Bouillon, d'un air dégagé, répond : « Plaît-il? » Norfolk ajoute quelques autres phrases. Bouillon l'interrompt et dit :

— Seigneur cardinal, je comprends déjà très-peu le latin lorsqu'il est latin; mais déguisé en anglais, ma foi, monseigneur, je ne le reconnais pas du tout.

Alors Norfolk commence à lui parler en excellent

français, quoique avec l'accent anglais, et lui dit :

— Monseigneur, ce n'est pas la manière d'agir avec des collègues et des égaux venus de si loin pour s'occuper d'une chose si sérieuse.

— Sérieuse, s'il vous plaît, monseigneur : je le sais bien.

— Et alors, monseigneur, il me paraît qu'il est peu convenable de tenir cette réserve et de montrer si peu d'estime pour les autres.

— C'est selon, monseigneur.

— Je vis au milieu des hérétiques, continue Norfolk : que diront-ils?

— Vous nous l'écrirez, monseigneur, si cela vous donne du plaisir.

— Je puis vous le dire dès maintenant, ajoute Norfolk qui parlait d'un ton grave, parlait d'une chose grave, et ne comprenait même point le ton léger du cardinal de Bouillon. Eh bien, les hérétiques diront que le Saint-Esprit ne pouvait concourir à l'élection du pontife dans un lieu où il y avait des dissensions si violentes, des haines si outrées.

— Eh bien, monseigneur, si les Anglais ne disent que cela, il faut convenir qu'ils sont bien naïfs ou de très-bons enfants.

— Mais votre roi, monseigneur, votre roi lui-même devrait se soucier de la grandeur de l'opération qui nous occupe pour le service de Dieu et de l'Église universelle.

— Hum! je crains fort, monseigneur, que S. M. Louis XIV s'occupe bien plus de ses guerres et de ses démêlés avec madame de Montespan que du conclave. Mais enfin admettons, si cela vous amuse, qu'il s'en occupe : où voulez-vous en venir, après tout?

— Monseigneur, je ne parle pas pour moi en cette circonstance; je suis de telle maison où les offenses, que vous faites à vos collègues, n'arrivent point. Mais je suis persuadé que S. M. Louis XIV ne vous a pas ordonné de traiter ainsi avec le collége.

— Vous croyez, monseigneur?

— J'en suis persuadé par les traitements dignes que j'ai reçus moi-même de Sa Majesté, à mon passage par Paris. Je prie donc Votre Éminence de bien réfléchir au désordre et aux scandales que vous provoquez d'une façon si étrange.

Le cardinal de Bourbon, qui jusque-là avait reçu la semonce d'une manière peu sérieuse, se redresse à la fin et répond :

— Sachez d'abord, monseigneur, que je n'ai pas besoin de votre sermon, et que je n'accepte ni par vous, ni par qui que ce soit des avis de convenance. Je sais ce que je fais, et je fais ce que je dois. Je trouve surprenant, monseigneur, que vous connaissiez les ordres de mon roi mieux que moi. Je trouve inqualifiable que vous, monseigneur, croyiez connaître les secrets du roi de France mieux que mes collègues et moi, qui les avons reçus de la bouche même de Sa Majesté, et que vous veniez nous apprendre comment nous devons les exécuter. Gardez donc pour vous, monseigneur, vos objections inopportunes; car quant à nous, elles n'ont aucune valeur.

Et en disant cela, Bouillon tournait le dos au cardinal Howard, au milieu des murmures peu favorables des cardinaux qui avaient fait cercle autour d'eux.

Peu loin de là se passait une autre scène plus bruyante encore.

Le cardinal Colonna, qui n'était pas cependant de la dernière promotion, était venu chez Maidalchini pour

lui rendre visite. A la porte de la cellule, il trouve un abbé français qui lui dit :

— Son Éminence dort!

Nous connaissons déjà ce cardinal. Tallemant des Réaux l'appelle un « terrible sire, grand jureur, grand débauché, grand batteur, et le plus méchant voisin du monde... Il a chez lui une fille bâtarde, mariée, avec tout le ménage, et il consulte les avocats pour faire légitimer un bâtard qu'il a encore. »

Colonna, bien qu'étonné que Maidalchini puisse dormir à une heure si indue, répond :

— C'est bien : dites-lui que j'ai été pour le voir et que je reviendrai.

Maidalchini ne dormait point; il se fardait et il prenait des drogues, à cause de ses vieilles maladies. Ces opérations finies, il reçut la visite d'un autre cardinal. Colonna entendant dans les corridors que Maidalchini était levé, retourne à sa cellule. Le même conclaviste, qui veillait à la porte, répète le même mot :

— Son Éminence dort!

— S'il dort, tu rêves, mon garçon, reprend Colonna, qui était d'un tempérament violent; et prenant au collet le conclaviste, il l'éloigne et porte la main au bouton de la porte.

Les portes des cellules, selon les bulles, ne peuvent pas être fermées à clef, pour ne pas empêcher le Saint-Esprit d'entrer où il veut et quand il veut, ainsi que les autres cardinaux.

Le conclaviste de Maidalchini prévient l'acte de Colonna, et, saisissant le bouton de la porte, répète :

— Je demande pardon à Votre Éminence, mon maître dort.

— Mais est-ce que je ne l'entends pas parler donc? réplique Colonna en colère.

— Eh bien, s'exclame le conclaviste, puisque Votre Éminence a l'oreille si fine, Votre Éminence comprendra aussi que c'est l'ordre de mon maître de vous donner cette réponse.

— Ah! c'est l'ordre de ton maître, réplique Colonna; eh bien, tu diras à ton maître qu'il est un sot et un mal élevé.

Maidalchini, qui écoutait ce qui se passait au dehors, s'entendant apostropher de la sorte, ouvre la porte et s'écrie en jurant :

— C'est vous, c'est vous qui êtes un sot et un mal élevé. Je n'ai pas eu, moi, dans ma famille, des parents pendus les pieds en l'air, comme la famille Colonna...

Le cardinal Colonna, qui n'endurait rien, insulté si brutalement, se lance sur Maidalchini pour lui répondre par un coup de poing; mais comme ils étaient trop près et que beaucoup de monde était accouru, on les sépara (1).

Albizzi s'écrie alors :

— Maidalchini a raison. De quel droit Colonna vient-il abaisser les gens ainsi, et appeler sot et mal élevé, tout court, un homme que tout le monde appelle ribaud et faquin?

Ces contestations, l'impression désagréable qu'en

---

(1) « *S. Ém. disse che era un ordine da matto, lo che inteso da Maidalchini sorti fuori dicendo, che lui era matto e che egli non aveva avuto alcun di sua casa appiccato con li piedi all' aria, come aveva avuta la sua; dove l'altro, di feroce natura, se gli era avventato, dicono per tirargli un pugno, ma come sono tutti cosi strettamente uniti, si trovo impedito e furono divisi.* » Dépêches des 29 août et 5 septembre de Muzzarelli, qui raconte toutes ces scènes, ainsi que Provana, dans ses dépêches des 1[er] et 8 septembre, et Montauti dans sa dépêche du 4 septembre.

avait éprouvée le collége indistinctement, donnèrent à penser aux Français. Braver, dépiter le collége était dangereux. Aussi, bien que pour obéir au roi les cardinaux français ne fissent point de visite officielle aux cardinaux de la dernière promotion ni à Altieri, ils se montrèrent toujours prévenants et aimables avec ces cardinaux interdits à Versailles, ainsi qu'avec les autres. Grimaldi, arrivé quelques jours après, fut averti, et il reçut et visita tout le monde, au point qu'on pensa un moment à le nommer pape, — et les Français eux-mêmes eussent été contents de déchausser Odescalchi par Grimaldi (1). Mais le pas le plus considérable fut celui d'interroger de nouveau Paris.

« Si Odescalchi n'est pas pape, écrivait le 12 septembre Montauti, c'est qu'il refuse de traiter avec Altieri. Celui-ci dit, d'autre part, qu'il ne consentira jamais à faire un pape que lorsqu'il se sera accommodé d'une manière ou d'une autre avec la France. » Or, après une réunion tenue entre les chefs de la ligue, Delfino retourna à d'Estrées et lui dit d'écrire au roi, que le collége n'aurait élu ni Odescalchi ni autre sans son consentement; et Odescalchi lui-même assurait qu'il renonçait à la tiare, s'il ne l'obtenait avec l'approbation des deux couronnes. D'Estrées agréa le conseil. Il pria même Delfino, Chigi et Rospigliosi d'écrire à leur tour. D'Estrée manda à Sa Majesté que, malgré le consentement donné, Altieri ne se résignait pas sans opposition et sans répugnance au choix d'Odescalchi ; qu'il le proposait même pour le perdre. D'Estrées priait donc le roi d'accepter Odescalchi, qui, après ce trait n'aurait jamais pu être ami d'Altieri. Les trois

(1) Provana au duc de Savoie, dépêche du 15 septembre.

autres cardinaux écrivirent dans le même sens, et ils envoyèrent ces dépêches à Gènes, par le courrier ordinaire, à un marchand, avec ordre de les expédier immédiatement par un courrier exprès à Paris. Bref, on donnait à entendre à Louis XIV que le collége était à ses pieds, qu'il n'obéirait qu'à sa volonté, et que Sa Majesté ferait le pape (1). Cette démarche ne fut communiquée qu'à un nombre très-restreint de cardinaux.

Altieri cependant dut s'en douter, s'il n'en fut pas exactement instruit. Il commença donc à se débattre, à faire jaillir des difficultés partout, à faire des propositions à tout le monde, à se livrer à quiconque voudrait de lui, à quiconque le tirerait d'embarras. Pourvu qu'Odescalchi échouât, tout lui paraissait moins grave. Il offrit aux Français de faire un pape à leur satisfaction entière (2); à Barbarini et à Chigi, une de leurs créatures. Il fit dire à celui-ci, par Nini, qu'il n'agréait point, et que lui aussi ne devait pas agréer Odescalchi, qui paraissait viser aux réformes et à la sévérité, et qu'il eût été mieux pour eux d'élever Piccolomini. Chigi demanda l'avis de Delfino et répondit, en le remerciant, qu'il était déjà engagé pour Odescalchi. Alors Altieri se tourna vers Rospigliosi et lui proposa l'exaltation de Cerri. Rospigliosi répondit comme Chigi : « C'est trop tard. »

---

(1) « Altieri offrit aux Français de donner l'exclusion à Odescalchi, sans qu'eux y parussent : il l'aurait ébauchée avec vingt votes, et eux, ils y auraient adhéré avec six. » Dépêche de Delfino au grand-duc, du 1[er] octobre.

(2) Dépêches du cardinal Delfini pour le grand-duc, adressée à Montauti, les 27 septembre et 1[er] octobre. Dépêche de Gondi, de Paris, du 14 septembre.

Ces négociations amusèrent et firent prendre patience au collége.

Albizzi aussi se trouvait sur les tablettes d'Altieri parmi les papables. Les jeunes cardinaux, plaisantant avec lui, lui demandèrent un jour, au Belvédère: que diable il ferait s'il arrivait à être pape.

— Je vous obligerais à apprendre à lire ! répondit le sarcastique cardinal.

VI

Les lettres de Rome firent impression à Paris. On changea d'avis. Et le nonce disait : qu'il lui paraissait paradoxal, qu'après avoir été assuré par le Tellier que Facchinetti et Odescalchi étaient exclus, on revînt maintenant sur cet avis (1). En effet le nonce, qui connaissait Rome, s'étonnait que Paris la connût si peu, qu'on donnât l'inclusion à un cardinal frappé d'abord d'exclusion. Avoir fait attendre pendant quelques jours le vicaire de Dieu à la porte ! lui avoir dérobé quelques semaines, quelques secondes de ce vicariat ! l'avoir fait trembler, douter, lui avoir donné des nuits d'insomnie et des jours d'anxiété ; l'avoir contraint à s'humilier, à reconnaître que cette tiare lui venait d'une majesté quelconque ; que le Saint-Esprit avait été un ministre quelconque, un confesseur quelconque ; l'avoir obligé à traiter avec une maîtresse royale, à consentir à des compromis, à faire des promesses, des courbettes, à sourire, à remercier, lui avoir chicané sa place, avoir douté !... Oh ! ce sont là des crimes qui ne

(1) Dépêche de Gondi, du 11 septembre, de Paris.

se pardonnent jamais. Aussi Innocent XI se rappela les offenses d'Odescalchi.

Le cardinal Nini écrivait au grand-duc : « Odescalchi s'est montré plus souple en ce conclave-ci que dans le précédent : il a consenti à faire quelques compliments (1). »

Enfin, le 13 octobre, arriva la réponse du roi Louis XIV. Elle aurait dû arriver aussi par Gênes, en grand secret; mais on avait profité du courrier spécial qu'on envoyait pour communiquer la nouvelle de la levée du siége de Maëstrich et de la retraite des Espagnols et du prince d'Orange de devant cette place. La lettre du roi disait en substance qu'il goûtait beaucoup l'élection d'Odescalchi, mais que cependant on fît les choses avec une grande réserve, afin de bien sauvegarder la dignité royale, dont Sa Majesté se préoccupait avant tout, et de telle sorte qu'il apparût qu'elle avait donné son consentement volontairement et uniquement pour le bien de la chrétienté. On tint caché la réponse, comme on avait tenu cachée la lettre, et l'on passa six jours à négocier avec les Français la manière de créer le pape à l'honneur complet du roi; ce qu'il fallait constater. Mais il fallait aussi conserver les apparences et constater la part que les autres chefs de faction prenaient à l'œuvre du Saint-Esprit. Retz, qui connaissait mieux que ses collègues la cour de Rome, aurait voulu que l'on prît certaines précautions, plus réelles et plus sérieuses, avant de nommer un pape par deux fois exclu par la France, sujet d'Espagne, ayant des revenus considérables dans les États de cette puis-

(1) Dépêche de Montauti, du 29 septembre, où il résume une dépêche de Nini.

sance. Il voulait qu'Odescalchi prît certains engagements, qu'il fût décidé que Cibo serait secrétaire d'État. On étouffa ces scrupules sous le prétexte des convenances, du caractère rétif d'Odescalchi, de la fatigue du conclave, qui avait attendu si longtemps le bon plaisir de Sa Majesté. On convint à la fin, que le duc d'Estrées viendrait aux guichets pour porter la réponse du roi à la lettre par laquelle le collége lui avait donné connaissance de la mort de Clément X, et qu'en cette circonstance il ferait un discours pour exprimer au conclave le désir d'avoir un pape avec telles et telles qualités, — celles précisément d'Odescalchi. Le collége l'aurait élu le lendemain, et le monde aurait cru qu'il l'avait élu après les déclarations du roi. Voilà comme on se moque à Rome des souverains, du peuple, de la vérité et de la dignité humaine ! Cela arrêté, les alliés rendirent publique la négociation. Bouillon alla l'apprendre à Odescalchi lui-même, — le plus digne, peut-être le seul digne en tout ce marché. Odescalchi ne se montra ni surpris, ni reconnaissant, ni gai, ni humble, ni plat; il parut un homme qui prend ce qui est sien. Il ne fut même pas assez poli pour comprendre qu'il devait dire merci !

Altieri proposa à Cibo de le faire pape s'il abandonnait Odescalchi. Cibo refusa; et l'on pria alors le pape de le nommer premier ministre, — si toutefois les Français ne jouèrent aussi cette autre comédie pour lui arracher cette garantie. Altieri envoya alors dire à Cibo qu'il ne concourrait à l'élection que lorsqu'il serait sûr de sa réconciliation avec le roi. Cibo donna cette nouvelle à Delfino, et celui-ci à Nytardo. Or comme Altieri, dès les premiers jours du conclave, avait promis à ce cardinal et au comte de Melgar de porter ses votes à Odescalchi, s'ils l'avaient exigé, Nytardo le rappela à

l'observation de sa parole, sans autre considération. Acculé à ces extrémités, l'élection devenait pour Altieri une nécessité. Malgré cela, pour jouir d'un dernier éclair d'espoir, il proposa de donner ses votes dans l'accès. Il se débattait dans les étreintes de cette élection comme un héros, avec les ruses et le courage du désespoir. Delfino négocia cette dernière proposition et convint qu'Altieri donnerait quinze votes dans le scrutin, avec les trois votes de l'escadron, auxquels on avait fait ajouter les votes libres de Cibo et d'Albizzi. Mais le soir, lorsque Altieri alla s'offrir à Odescalchi dans sa cellule, celui-ci lui demanda lui-même que, puisqu'il était disposé à se déclarer en sa faveur, il lui donnât tous ses votes dans le scrutin; Altieri le promit. Et le matin du 21 septembre, soixante-deux votes changeaient le cardinal Odescalchi en Innocent XI (1).

« Altieri a élu ce pape sans se raccommoder d'abord, par ce moyen, avec la France, écrivait Provana les 21 et 22 septembre; et la France, sans réfléchir qu'elle avait autrefois exclu Odescalchi, que celui-ci est sujet d'Espagne et en relation étroite avec elle, non-seulement comme vassal, mais même par des intérêts considérables, a condescendu à cette promotion. Cibo sera tout. La reine de Suède et la duchesse de Modène sont allées adorer le pape en conclave. On avait cru exalter ce pape par badinage, car chaque parti l'avait accepté dans l'espoir et avec le but de le faire rejeter par l'autre. Le choc de ces intentions opposées a produit ce pape. Innocent paraît disposé à réformer le népotisme... Mais il y a vraiment de quoi rire à les entendre

(1) Dépêche de Delfini au grand-duc, du 1[er] octobre.

maintenant tous se vanter chacun d'avoir fait le pape. Altieri, Chigi, Barbarino, Rospigliosi, les Espagnols, les Français; ils prétendent tous, individuellement, avoir été le père de ce saint-père. Son neveu, don Livio, a dix-huit ans. Le pape lui dit qu'étant riche de 40,000 écus de revenu, il n'avait pas besoin d'augmenter les biens de sa famille par les biens de l'Église. Le jeune homme sourit et répondit: que Sa Sainteté lui laisse les siens et qu'elle fasse des aumônes avec les biens ecclésiastiques. Le pape l'aime tendrement. »

Le fait est que Innocent XI ne plut point au duc de Savoie.

Le cardinal Nini, dans sa relation du conclave au grand-duc, que nous avons consultée souvent, ajoute que le cardinal de Baden choqua les Espagnols; car, après avoir pris les 1,000 écus que l'Espagne avait donnés à ses cardinaux pour la cellule, il s'était montré toujours très-dévoué à Altieri, dont il est la créature; qu'Altieri s'était embrouillé, ballotté entre la jalousie et la crainte qu'on n'eût fait un pape sans son concours; que Colonna s'était montré plein de mansuétude, peut-être à cause de son inexpérience; que l'Anglais n'avait pas bien réussi, et que dans sa dispute avec Bouillon il s'était troublé; qu'Albizzi s'était fort mal conduit, donnant impudemment l'exclusion à Odescalchi jusqu'au dernier moment; que l'escadron avait suivi Altieri et n'avait pas figuré au premier plan.

Gondi annonce de Paris, que le roi et Pomponne étaient joyeux de l'élection d'Odescalchi, et plus encore du choix de Cibo comme secrétaire d'Etat. L'abbé Ridolfi mande la même nouvelle de Madrid, mais il ajoute : que la joie de l'élection du pape avait été amoindrie par la nouvelle de l'appel de Cibo aux affaires.

Voici maintenant ce qu'écrit Magalotti de Vienne, le 2 octobre : « L'Empereur montre du respect pour le pape, bien que, pour ces Tudesques, être fils de marchand et avoir pour parents les Giovanelli, qui ont une boutique en cette ville, soit un déchet considérable à ses vertus et à son mérite. On pense d'Innocent XI que sa piété est plus la piété d'un particulier que celle d'un prince, et que cela nous entraînera bientôt à la paix, quoique la paix ne soit pas toujours, comme elle ne l'est certainement pas en ce moment, le plus grand des biens. Nous croyons que nous obtiendrons un nouveau nonce pour la médiation, ainsi que le changement certain de Nimègue pour Aix-la-Chapelle ; car nous ne pouvons pas penser que la France veuille le refuser à un pape qu'elle a montré vouloir, si ce pape lui dit qu'il ne peut pas aller à Nimègue. Et nous espérons de voir donner, en considération du médiateur, ce qu'on voulait nous vendre si cher, si cher que nous ne pourrions pas l'acheter. »

Des princes italiens, aucun ne se trouvait bien tranquillisé par l'élection de ce pontife. Innocent était une ombre.

VII

Cette ombre cependant se dissipa bientôt et lança des éclairs qui, s'ils ne furent point des foudres, ne manquèrent point de grandeur. Ils nous apprirent surtout que les temps et les hommes avaient beau changer, que l'Église ne changeait point, ne marchait point avec les hommes, les événements, les époques. En effet, ne voyons-nous pas, même de nos jours,

du Grégoire VII en Pie IX, avec la réduction de proportion imposée par le siècle ?

Benoît Odescalchi di Como avait servi l'Empereur comme soldat dans la guerre de trente ans, et l'on montre encore à Wolfenbuttel une maison occupée par lui étant officier (1). Cette première profession de sa jeunesse imprima à son caractère ce cachet militaire d'ordre, de commandement, de discipline, de courage et d'inflexibilité qu'il montra ensuite comme prêtre, comme cardinal et comme pape. « Innocent XI, dit Botta, avait des mœurs pures et sévères. Il aimait la justice et point le népotisme. Peu enclin aux grâces, on l'aimait peu. Mais il était en outre fort tenace dans son opinion, fort zélé pour les prérogatives du saint-siége ; il avait plus de penchant pour soulever que de prudence pour terminer les contestations. » Avec un caractère pareil, il ne pouvait manquer d'aller se heurter contre le clergé, contre les princes et contre la monarchie incarnée en Louis XIV, dans sa nouvelle constitution de l'*État, c'est moi.*

Le collége l'empêcha de publier une bulle contre le népotisme ; mais il donna néanmoins l'exemple, en faisant vivre son neveu don Livio en citoyen privé. Il rendit l'argent aux secrétaires apostoliques qui avaient acheté leurs charges, exigeant que les places ne fussent plus vénales. Il exigea des cardinaux la réforme de leurs personnes, de leurs maisons plus que princières, de leurs mœurs plus que laïques : et il donna aussi l'exem-

---

(1) Cette circonstance a été niée par l'auteur de *De suppositiis stipendiis militaribus Bened. Odescalchi.* Mais le fait a été mis hors de contestation par Heumann, dans l'*Hannoverisch Nützlichen sammlungen*, et dans le *Beytrage von alten u. neuen theologischen Sachen.*

ple. Il supprima dans Rome les jeux de hasard, et en expulsa les personnes scandaleuses. Il se mêla ensuite ridiculement de la toilette des dames, leur ordonnant de porter des habits colletés, de prendre pour professeurs de musique des femmes et non plus des hommes, de ne pas se masquer. Il avait du reste défendu aux prêtres le tabac à priser et fait recouvrir les nudités du mausolée de Paul III. Pas un saint ne fut canonisé par lui. Il se trouva toujours malade le jour où il devait lire la bulle *In cœna Domini*. Il condamna soixante-cinq propositions de morale libre, extraites des casuistes. Rien, autour de sa personne, qui ne fût grave et sévère. Esprit borné, mais ferme, ignorant ou se souciant peu des affaires de l'Europe, très-instruit et se souciant fort de celles de l'Église, il était pape avant tout; mais malheureusement trop pape, étant doublé de roi.

Innocent reçut la première blessure à Nimègue. N'étant pas dans le secret de la comédie de désaccord que jouaient les plénipotentiaires de la France et de la Hollande pour déjouer ceux qui contrariaient la conclusion de la paix, Innocent offrit sa médiation, inspirée plutôt par sa sympathie pour l'Espagne et pour l'Empire que pour la France. Louis XIV déclina l'offre. Cela éleva le premier nuage. Peu après vint l'affaire de la *régale*, ou droit du roi de jouir du revenu pendant la vacance des siéges épiscopaux. Louis XIV, roi entier et un, voulait appliquer ce droit aux églises des nouvelles provinces ajoutées à la monarchie. Le pape s'y opposait. François I[er] cependant avait exercé ce droit en Bretagne. Richelieu avait obligé Urbain VIII à se tenir tranquille. Pensez un peu si cette injuste et ridicule prétention d'Innocent devait arrêter Louis XIV, qui, à Nimègue, avait été l'arbitre de l'Europe. Inno-

cent décoche une bulle. Le parlement de Paris la casse. Louis XIV consulte une assemblée du clergé, laquelle propose un concile national. Le roi se borne à convoquer une assemblée générale du clergé, d'où sortirent les fameuses déclarations de l'*Église gallicane*. Le pape les condamne; le roi les fait enregistrer par le parlement. Le pape se limite alors à refuser les bulles à tous ceux qui avaient été membres de l'assemblée du clergé en 1682. Trente-cinq siéges restent vacants, bien que les évêques nommés par le roi administrent leurs diocèses, par délégation des chapitres.

Cette première campagne gagnée par le roi, du côté duquel étaient cette fois le droit, la justice, la convenance, la raison, l'affriande à se venger de l'opposition qu'il venait de rencontrer, à en entamer une seconde, où le droit, la raison, la justice et la convenance étaient du côté de ce vieux pontife, qui, seul en Europe, tenait tête à l'arrogant sultan de Versailles.

Innocent XI lui prêta peut-être le prétexte des mesures exorbitantes qu'il allait adopter. Innocent avait participé à la formation de cette coalition de l'Europe contre Louis XIV, connue sous le nom de *ligue d'Augsbourg*, et la fit signer à Venise plus tard, lorsque les hostilités entre le roi et lui avaient déjà commencé.

Les hôtels d'ambassade, comme les églises, possédaient le droit d'asile — dit franchises. Jules II les avait abolies par la bulle *Cum civitates*; Pie IV et Grégoire XIII avaient renouvelé la défense. Sixte V, par la bulle *Hoc nostri pontificatus initio*, avait arraché ces priviléges aux ambassadeurs, aussi bien qu'à tous ceux qui se les étaient attribués: princes, cardinaux, ministres, — et avait fait observer ses ordres. Sous les successeurs de Sixte, qui n'avaient pas sa fibre virile, les abus avaient recommencé et s'étaient ac-

crus. Innocent, pour ne pas trop brusquer, se restreint à déclarer qu'à l'avenir il ne recevrait plus d'ambassadeurs qu'ils n'eussent renoncé à ces priviléges. Cette détermination du pape irrita les puissances.

L'ambassade d'Espagne resta longtemps sans représentant; Venise rappela son ambassadeur, qui, n'ayant pas voulu se conformer aux ordres du pape, et ayant même agi en sens contraire dans son quartier, n'avait pas été reçu à l'audience du souverain. Le duc d'Estrées, de son côté, ne s'y conforma pas non plus. Mais bientôt après il mourut.

L'Espagne, la Pologne, l'Angleterre, l'Empire, après avoir boudé quelque temps, avaient fini par comprendre la justice de la demande du pape. Louis XIV, sollicité par le nonce à suivre leur exemple, avait répondu : « Je sers d'exemple aux autres, je ne les suis point! » Le cardinal d'Estrées, qui, après un long séjour à Rome, en avait compris l'esprit, essaya de passer comme le continuateur de l'ambassadeur décédé. Le pape repoussa le piége et renouvela ses déclarations par la bulle du 12 mai 1687. Louis XIV nomme alors pour son ambassadeur le marquis de Lavardin. Innocent ordonne aux officiers de ses États de ne pas le reconnaître comme tel, de ne lui rendre aucun honneur, et fait défense aux cardinaux d'entrer en communication avec lui. La guerre était ouverte. L'Europe assistait à ce combat singulier d'un vieillard armé du droit et d'un monarque tout-puissant armé de la force. A qui serait restée la victoire ?

Lavardin quitta Versailles avec un cortége de général. Gregorio Leti raconte, dans sa *Vie de Sixte V*, l'entrée de cet ambassadeur à Rome.

C'était le dimanche 16 novembre 1687. Son cortége se composait de deux cents officiers de guerre, trois

cents soldats, cent gentilshommes et cent courtisans de service. Les cardinaux d'Estrées et Maidalchini furent à sa rencontre avec trois carrosses à six chevaux chacun. Lavardin entra ainsi par la porte del Popolo, au milieu de la journée, dans une voiture magnifique, ayant en face de lui les deux cardinaux dans le même carrosse. A la porte se présentent les officiers de la douane pour visiter ses quarante mulets chargés de bagages, couverts avec des couvertures marquées à la fleur de lis. Les gens de l'ambassadeur répondent : qu'ils avaient l'ordre de couper le nez et les oreilles à quiconque eût osé toucher les bagages de Son Excellence. Les douaniers saluent profondément et se retirent. L'intendant du marquis marchait devant, jetant de la monnaie au coin du roi; et la plèbe la ramassait en criant : « Vive la France ! » Et c'est ainsi que Lavardin traversa en triomphe royal la moitié de la ville pour se rendre au palais Farnese. Sur la place s'étaient échelonnés ses officiers, sabre et pistolet à la main, et ils y restèrent jusqu'à ce que tout le monde de l'ambassadeur fût rentré. Et cela en présence de toute la population de Rome, curieuse et stupéfaite de voir un ambassadeur entrer dans la ville à main armée, à leur honte, en dépit du pape, à l'outrage d'une cité si grande et si sainte. Les plus zélés s'écriaient : « Si Sixte eût été au Vatican, Lavardin serait resté à Paris, ou il se serait repenti de s'être approché de Rome ! » L'épouvante que ce fait jeta dans le peuple fut immense. Le gouverneur de Rome et ses sbires n'osaient plus se montrer, car les gens de l'ambassadeur avaient ordre de couper le nez et les oreilles à tous les sbires qu'ils rencontreraient dans son quartier. Puis l'ambassadeur ayant fait connaître que, si les cardinaux ou autres ne lui rendaient pas, ainsi qu'à sa femme, dans les rues de

Rome, les honneurs dus à l'ambassadeur du roi, il en retirerait une satisfaction immédiate, personne ne sortit plus. L'ambassadeur se promena tous les jours, ainsi que sa femme, accompagné de deux cents personnes. Le pape, plus craintif que les autres, se renferma dans le Vatican avec le cardinal Cibo, regardant ensemble, avec une longue vue, des fenêtres du palais, l'ambassadeur rôdant dans Rome. Cela dura neuf mois. »

« Cet outrage est inqualifiable, comme la résignation de la ville et du prince. Et quel prince encore! Un pape avec un État si grand, avec une garde à pied et à cheval, une nombreuse garnison au château, une ville si forte que Rome, avec quinze mille personnes en état de porter les armes, et plus de huit mille ecclésiastiques qui, rien qu'à coups de pierres, auraient pu tenir loin de Rome cet ambassadeur! Oh! oui, Sixte, au lieu d'aller faire le *sanctificetur* devant le crucifix, aurait fait préparer une corde et donné l'ordre d'étrangler l'ambassadeur; et, certes, l'ambassadeur ne serait pas venu, ou il aurait été pendu (1). »

Lavardin demande audience. Innocent la lui refuse. Lavardin se rend alors à la messe de Noël dans l'église de Saint-Louis. Le pape interdit cette église. Lavardin va à Saint-Pierre. Tous les ecclésiastiques se sauvent de la basilique. Lavardin fait afficher à tous les coins de Rome une protestation. Le pape l'excommunie. Le parlement, par la bouche de Denis Talon, accuse le pape d'hérésie, d'être partisan de Jansénius, et conclut à la convocation d'un concile national. Le roi menace d'envoyer une armée au duc de Parme pour

(1) Gregorio Leti. — *Vita di Sisto V*, part. III, lib. 3.

reprendre Castro et Ronciglione, et de faire occuper Avignon. Le pape leur dit : « Faites! » Louis XIV, ébranlé par cette résistance de l'impuissance à la force, se confond, devient soucieux, — lui, auteur des dragonnades et de la révocation de l'édit de Nantes! Il envoie un agent secret, à l'insu de d'Estrées et de Lavardin, un favori de Louvois, un certain Chamlay, avec une lettre autographe. Le pape ne reçoit pas la lettre, et, pour mieux braver le roi, il approuve pour l'archevêché de Cologne la nomination de l'évêque de Ratisbonne, au détriment du cardinal de Fürstemberg, protégé de Louis XIV. Louis s'empare alors d'Avignon. Innocent répond par une apologie de ses actes et une réfutation canonique des actes du roi. Louis XIV renonce à la lutte, espérant une conciliation avec le successeur d'Innocent. Lavardin, qui avait déplu et blessé tout le monde, y compris le cardinal d'Estrées, est révoqué et disgracié. En partant pour la guerre, Louis XIV dépêcha un certain Porter à Rome pour demander au pape des subventions d'argent. Innocent lui envoya des chapelets (1).

Innocent XI n'aimait pas les jésuites. Il condamna les propositions de Molinos. On l'accusa de pencher au jansénisme; on prétendit même qu'il avait offert le chapeau de cardinal au grand Arnauld. Il blâma le zèle de Jacques II et rejeta la demande ridicule de réconcilier les trois royaumes avec le saint-siége. En France

(1) Voir Heidegger, *Historia Papatus*; Voltaire, *Siècle de Louis XIV*; Noris, *Istoria delle Investiture ecclesiastiche*; Burnet, *History of the Rights of Princes*, etc.; Jager, *Legatio Lavardini*; Botta; Cantù; *Mémoires de la reine Christine*; et Gifford, *History of France*.

on le caricatura, à propos de ses réformes des mœurs et de son obstination. La Fontaine, pour plaire au roi, écrivait :

> Les gens de delà des monts
> Auront bientôt pleuré cet homme,
> Car il défend les Jeannetons,
> Chose très-nécessaire à Rome.
> Le chevalier de Sillery,
> En parlant de ce pape-ci,
> Souhaitait pour la paix publique
> Qu'il se fût rendu catholique.

Et plus tard, lorsque la nouvelle de la maladie d'Innocent arriva :

> Pour nouvelles de l'Italie,
> Le pape empire tous les jours;
> Expliquez, seigneur, ce discours,
> Du côté de la maladie :
> Car aucun saint-père autrement
> Ne doit empirer nullement.
> Celui-ci, véritablement,
> N'est envers nous ni saint ni père.

Benoît XIV eut un moment l'idée d'enrôler Innocent XI parmi les saints, en l'année 1743. Les jésuites poussèrent Louis XV à résister à cette détermination du pontife (1).

Innocent laissa 1,200,000 écus d'épargne, et dix chapeaux, qu'il craignit de donner, ne voyant aucune personne qui pût mériter le cardinalat.

Il commença à se ressentir de sa dernière maladie dans le commencement de juin 1689. Il se décompo-

(1) *Journal universel*, t. I et VI.

sait : ses os sortaient de ses plaies en phosphate calcaire. Il ne dormait plus, ne mangeait plus, était accablé d'une indicible tristesse. Un seul médecin et le cardinal Cibo entraient en sa chambre. La fièvre le dévorait. Il vit une seule fois son neveu, don Livio, et lui recommanda d'être honnête homme et de ne pas se mêler de l'élection de son successeur. Vers la fin de juillet, on espéra encore un moment, après trois incisions qu'on lui fit aux jambes et aux pieds, et qu'il endura sans pousser un cri ni changer de linéaments. Mais bientôt des nouvelles tumeurs se formèrent aux mains et aux pieds. Il fallait le nourrir comme un enfant. On le transportait d'une chambre à une autre sur un lit mobile. Il parlait par signes. On lui coulait quelques liquides dans la bouche au moyen d'un tuyau. Le 11 août, à deux heures de la nuit, après trois heures de léthargie, Innocent XI expira. Il était âgé de soixante-dix-neuf ans.

« Le 12 août, Altieri, camerlingue, se rendit au Quirinal pour faire la recognition du cadavre, briser l'anneau, saisir les meubles qui restaient; car don Livio avait déjà enlevé ce qui lui appartenait. Le 13, le cadavre fut embaumé et porté à Saint-Pierre dans une litière couverte de velours cramoisi, ornée d'or, avec la tiare en tête, et dans l'accoutrement dans lequel il donnait audience aux ministres. Don Livio, qui n'avait pas eu, comme les autres neveux des papes, des richesses scandaleuses, fit faire, au contraire des autres neveux, des funérailles royales. Un grand nombre d'écuyers et de palefreniers, avec des torches allumées, précédaient la litière. Autour de celle-ci, les pénitenciers de Saint-Pierre, des jésuites; puis une compagnie de mousquetaires et une de cuirassiers, avec sept pièces d'artillerie traînées au rebours, avec une fanfare bruyante de

trompettes et de tambours. Le peuple se tenait silencieux; car le peuple, qui espère améliorer son sort, ne désire rien tant que le son de la grande cloche du Capitole; et les cardinaux ne chantent jamais aussi gaiement qu'aux funérailles du pape. En même temps un orage si épouvantable se déchaînait dans l'air, que deux arcs du Colisée tombèrent. Le 14 commencèrent les funérailles des neuf jours. Les cardinaux allaient tous, en les jours de siége vacant, avec le rochet découvert en signe de juridiction; car pendant ce siége vacant ils sont tous souverains *in posse*, — ce qui ennuyait les ministres dans les rues, qui devaient arrêter leurs carrosses pour les saluer. Pasquin se tut (1). »

---

(1) Dépêches du comte de Gubernatis au duc de Savoie, du 28 juin; 5, 12, 19 juillet; 2, 9, 11, 16 août.

ALEXANDRE VIII

I. La France incorrigible veut un pape à son service. La France et la papauté. Louis XIV inconsolable de sa brouille avec Rome. On envoie de Chaulnes. Rôle du *cardinal Nemini* en ce conclave. État des esprits. Dépêches. Composition du collége sous tous les aspects. Partis, nombre des prétendants, situation des chefs de faction. — II. Sentiments en France sur le futur conclave; dispositions prises, ordres donnés. Dépêches de Melaui et de Ferrières. Dépêche de Montemagni, de Madrid, sur les sentiments et les ordres de la cour. Inclusions, exclusions, méfiances; cardinaux envoyés. Medici a *la voz* du roi. Réponse de Venise à la France. Instructions de l'Empereur. Lettre de son confesseur qui les explique et les corrige. Gâchis au milieu des impériaux : surveillance réciproque. Volonté du grand-duc. Le marquis Cocolludo et Pasquin. Dépêches, lettres et billets sur tout cela, de Cocolludo, de Chaulnes, de Medici, du grand-duc, de Gubernatis, de Lichtenstein, de l'Empereur, du P. Oderi, etc. — III. Opérations du conclave. Papables passés au crible; incompatibilités et antipathies. Réponse de Ginetti à Aguirre. Le dîner de Leurs Éminences. Dépêches et billets. — IV. Journal du cardinal de Médicis. Perte de temps pour attendre les Français. Capizucchi, Visconti, Cerri fondent. Billet de Medici à Cocolludo. Ottoboni se montre. Annonce de l'arrivée de de Chaulnes; confusion dans le conclave, et pourquoi. Opinion de de Gubernatis sur ce qui donne des bons sentiments à la cour de Rome. Épisode en mer de la flotte qui conduit les cardinaux français. Discussion en conclave sur le titre de de Chaulnes. Fürstemberg, selon Saint-Simon. On refuse la darse aux galères françaises. Sentiments du collége, après la nouvelle des échecs des armées de Louis XIV. — V. Comment et par qui la candidature d'Ottoboni fut posée. Premier et second mouvement de d'Estrées. Développement de la négociation. Courrier à Paris. Louis XIV daigne agréer Ottoboni. Dépêches. On n'accepte pas l'ajournement proposé par d'Estrées; on n'attend point Gurgh; et pourquoi. Dépêches : billets de Medici et de Cocolludo. Précipitation de l'élection. Ottoboni élu. Ses arrangements avec de Chaulnes. Mot de Gurgh. Mot du pape à Carpegna. — VI. Conduite d'Alexandre VIII. De Chaulnes se laisse tromper par la nouvelle promotion; d'Estrées devine le pape hostile à la France. Alexandre VIII tombe malade. Son bref, à la dernière heure, contre les libertés gallicanes. Sa mort. Funérailles et cérémonies qui suivent.

I

Après ce que nous venons de dire du démêlé qui avait éclaté entre la France et le pape mort, on comprend facilement que la cour de Versailles ne devait reculer devant aucun moyen, devant aucun sacrifice, pour faire enfanter au collége un pape à son service. L'exemple des trois ou quatre derniers papes ne l'avait pas corrigée de cette erreur. Elle n'avait pas appris, que le pape sur sa chaise n'est plus le cardinal prétendant du conclave; que le souverain vengeait toujours le suppliant. Cependant aucune nation n'a tant fait pour la papauté et ne l'a trouvée plus méfiante, plus sévère et plus ingrate, que la France. La France est le chien de la papauté. Grondée et battue, elle a toujours léché la main bénie. Et si une fois ou deux, acculée au désespoir, elle a mordu, cela n'a pas duré longtemps, et la France s'est empressée à racheter, par un redoublement de bassesse, ce moment de vivacité. L'Espagne et l'Empire, au contraire, ont traité la papauté en maîtresse; ils l'ont caressée et payée, quelquefois aimée, jamais estimée, prêts toujours à lui faire sentir la main du maître. Et l'Empire et l'Espagne ont seuls reçu le respect de la papauté. Ils avaient d'une main la bourse, d'une autre un fouet.

La France s'apprêtait maintenant à un autre essai. Le sang et les larmes que la révocation de l'édit de Nantes avait fait verser n'étouffaient pas l'amant de madame de Maintenon; mais il ne pouvait se consoler d'avoir brisé les liens qui l'attachaient à la cour de Rome. Peut-être aussi il s'effrayait que cette Église nationale, dont on venait de jeter les fondations, après

avoir bravé le saint-siége, ne levât sa tête contre le trône. Louis XIV donna donc l'ordre, qu'on lui trouvât à tout prix un pape dévoué. Et M. de Choisy, pour bâcler cette besogne, après avoir quelque peu balancé s'il fallait envoyer à Rome un homme de robe ou un homme d'épée, se décida pour un homme d'épée et chargea de la mission le vieux duc de Chaulnes, qui, mieux que personne, connaissait la cour de Rome (1).

L'activité de la France devait naturellement provoquer dans l'Espagne une énergie parallèle. L'exploitation fiévreuse des deux puissances détermina un des jeux de la loi économique de la concurrence : les cardinaux renchérirent.

Dans le conclave de 1689 les apprêts furent plus considérables que l'œuvre même. On s'attendait à une bataille, il n'y eut qu'une escarmouche. On sentit du premier jour sur quelle tête la tiare irait se poser : on se sentait entraîné par une gravitation d'opinion et de nécessité; mais les intérêts spéciaux, blessés ou exaltés, se mettaient en ébullition, soit pour empêcher, soit pour transiger, soit pour profiter, tous pour marchander. Les complications et le retard provinrent de cela. Voilà pourquoi le personnage le plus considérable de ce conclave fut le *Nemini*. Ce qui faisait dire au cardinal de Médicis que « les votes de *Nemini* sont une réserve en sentinelle pour se décider à l'accessit;

---

(1) Le marquis de Cocolludo, ambassadeur d'Espagne, écrivait à ce propos au cardinal de Médicis, le 19 septembre : « On attribue la cessation de toutes les tractations au cardinal d'Estrées, qui demande : que l'on ne fasse rien jusqu'à ce qu'arrivent les cardinaux français et le duc de Chaulnes, qui sont *el Espiritu Santo en que el conclave quiere que creamos todos.* »

en sorte que, s'il y avait au monde le cardinal Nemini, il serait pape au premier tour de scrutin. »

Le comte de Gubernatis, cet ambassadeur si spirituel du duc de Savoie, écrivait à son maître : « J'ai visité en ces trois jours tous les cardinaux, selon la coutume. Crainte de me tromper, j'ai souhaité à chacun tout ce qu'il désirait... Cette cour se livre aux plus fantasques étrangetés. Tout cardinal se voit pape; tout prélat, cardinal : chaque prêtre a le rhume de cerveau — *catarro* — de s'habiller en cramoisi. On joue au personnage, et la flatterie au cardinal d'Estrées augmente (1). » Cependant un *politico* de la cour assurait que, dans le collége, il n'y avait pas un cardinal digne de la tiare, — exemple unique dans l'histoire des conclaves. Nous verrons en tout cas que les prétendants ne manquaient point.

Le collége se composait de soixante cardinaux; mais quelques-uns ne vinrent point. La partie devait se jouer entre eux. La faction française comptait quinze membres, dont sept nationaux, six probables et deux douteux. Plusieurs déjouèrent ensuite ce calcul. Il y avait pour l'Espagne deux cardinaux présents, deux absents. Les deux cardinaux autrichiens marchaient avec eux, ainsi que quelques autres sujets, vassaux, pensionnés, captés, peureux, séduits. Medici, — qui avait *la voz del Rey* en conclave, — se vantait d'être à la tête de vingt-neuf cardinaux (2). Chigi calculait avoir un

(1) Dépêches des 12 juillet et 16 août.

(2) « Si je ne m'étais pas uni à Chigi et à Altieri, je n'aurais eu avec mes votes aucune couleur, et je me serais trouvé avec un pape fait à mon insu et à mon grand regret. » Medici à Cocolludo, le 17 septembre.

parti de douze membres — cinq sûrs, sept probables. Altieri, pour sa part, en avait dix — quatre douteux et six certains. Il y avait en outre dix de l'escadron *de la conscience*, et onze autres cardinaux, aussi de l'escadron, mais incertains. De ces cardinaux, six étaient Génois, sept Florentins, dix-sept des États romains, un de la république de Lucques; puis il y avait sept papables français, huit espagnols, six dits indifférents, et quatre douteux. Ce dénombrement, donné par le cardinal de Médicis, subit des nombreuses variations, — variations qui, ayant été arrangées en très-grand secret préalablement, ou s'arrangeant peu à peu dans le cours des négociations, ne se révélaient que lorsque les circonstances l'exigeaient.

Je n'ai pas mentionné la faction d'Odescalchi. Innocent XI n'ayant pas eu de neveu cardinal, il n'y avait donc pas de cardinal régnant et chef de ses créatures. Don Livio Odescalchi s'offrit avec une grande légèreté à l'Empereur, à l'Espagne, à Medici, à la France (1). Les cardinaux d'Innocent XI, toutefois, allaient d'accord, excepté les sept cardinaux dits des couronnes, qui suivaient les ordres de leurs princes (2). « Cette faction, écrivait le cardinal de Médicis, le 3 septembre, au grand-duc, a pris à tâche d'allumer la dissension entre Chigi et Altieri. Parmi eux, le seul Pignatelli est un bon seigneur, bien que les Romains de ce parti portent Carpegna, désagréable à Chigi et aux créatures d'Altieri. Les chefs de la faction Odescalchi

(1) « Don Livio m'a offert ses créatures au service du roi. S. Cecilia, ami de Ottoboni, le guide. On réglera l'affaire avec Votre Altesse. » Cocolludo à Medici, le 1er septembre.

(2) De Gubernatis, 16 août.

sont Negroni, Pallavicini, et aussi, pour le flatter, un peu d'Este. C'est Mellini et Corsi, celui-ci confident d'Estrées, qui veulent troubler le rapprochement d'Altieri et de Chigi (1). Les Français s'uniront aux Odescalchi, lesquels me croyent indépendant; tandis que Negroni et Mellini me tiennent au courant de tous leurs desseins. »

On comptait environ vingt-six prétendants; et cependant dix-neuf votes suffisaient pour donner l'exclusion. Chacun voulant tenter son sort, l'exclusion était toujours certaine et debout. Aucun parti, aucune combinaison binaire de partis n'avait l'inclusion : il fallait un compromis qui décomposât les factions. Sur une moyenne de cinquante-six cardinaux présents, il fallait trente-huit votes pour l'élection canonique.

Des chefs de faction, aucun n'était bien sur ses jambes. L'Espagne avait délégué Medici. Mais, tandis qu'à Madrid on se méfiait de lui et que l'on donnait des instructions vagues, s'en remettant à Cocolludo si l'on parlait à Medici, et à Medici si l'on écrivait à Cocolludo, le grand-duc écrivait à son fils « d'user d'une grande prudence et d'avoir soin de ne pas ouvrir son cœur ni à Cocolludo, ni à Aguirre, de ne pas obéir aveuglément, de ne pas se manifester avec ardeur contre la France; de se faire mettre par écrit tout ce qu'il devait faire pour l'Espagne, à la demande de l'ambassadeur, surtout si c'était odieux. » Altieri se portant lui-même comme candidat, et Chigi étant malade d'une fistule, — dite royale, depuis qu'elle avait eu l'hon-

---

(1) « Hier soir eut lieu le visite de Chigi et d'Altieri avec une satisfaction réciproque. On peut dire qu'ils sont unis. » Medici au grand-duc, le 12 août.

neur d'affliger l'anus du roi très-chrétien — au point que Chigi avait appelé un chirurgien de Padoue, ces deux chefs jouissaient de la plénitude de leur autorité, et le conclave était mené par Colonna au nom d'Altieri, et par Delfino au nom de Chigi (1). A Paris, on ne se reposait pas sur la bonne foi de d'Estrées. On avait envoyé le duc de Chaulnes pour le surveiller ; et comme ils étaient ennemis, on fit partir de suite le marquis de Torcy pour leur servir de moyen de communication, — peut-être pour les espionner tous deux. D'Estrées, pour rester maître du conclave, ayant écrit que le collége ne recevrait pas le marquis de Lavardin, le duc de Choisy craignit qu'il ne voulût précipiter l'élection. On lui fit, par conséquent, dire de ne rien faire avant l'arrivée des autres (2). Cet ordre le jeta dans la confusion : la nomination de de Chaulnes l'exaspéra (3).

II

L'abbé Melani, que le grand-duc appelle « une plume sûre », et l'abbé Ferrières mandaient de Paris, en effet, qu'après l'avis de d'Estrées, le roi n'envoyait pas Lavardin, qui était excommunié, ne voulant pas entamer d'autres querelles et prendre d'autres piques ; que

(1) Medici au grand-duc, le 6 septembre.

(2) L'abbé Ferrières, de la part de l'évêque de Beauvais au grand-duc, le 22 août. Dépêche du grand-duc au cardinal de Médicis, du 7 septembre.

(3) Medici à Cocolludo, le 26 août.

Fürstemberg n'aurait pas voulu partir, mais comme le roi mettait une importance capitale au succès de ce conclave, il avait donné l'ordre à tous ses cardinaux de s'y rendre. On avait seulement refusé à le Camus la permission de partir. Ce cardinal était en relation avec les ennemis de la France; il avait brigué le chapeau sans la participation du roi, crime qui aurait pu lui faire perdre son église, à l'instar du cardinal Barbarigo, évêque de Corfou. Tous les cardinaux avaient reçu 18,000 francs pour frais de voyage. Chaulnes dut partir, malgré qu'il eût exposé au roi le mauvais état de sa santé et de ses affaires, ses incommodités et son âge. Le roi les faisait accompagner par vingt-six galères. Chaulnes prenait le titre d'ambassadeur, comme Cocolludo, et, ainsi que celui-ci, il devait maintenir le droit de franchise du quartier.

Car l'Espagne n'avait fait semblant de céder sur ce chapitre que pour mieux brouiller la France avec Innocent XI. Ce pape mort, l'Espagne revendiquait ses priviléges. Chaulnes aurait voulu descendre chez Maidalchino : le roi lui avait imposé de descendre chez d'Estrées, afin de ne pas donner à croire à la cour de Rome qu'il y avait mésintelligence entre les ministres du roi. Le roi disait dans sa lettre aux cardinaux — *ses cousins très-aimés* — qu'il avait chargé le duc de Chaulnes de leur faire connaître, au sujet de l'élection, « la sincérité de ses intentions avant qu'ils eussent à prendre une détermination sur cette importante question. » Le roi faisait ébruiter qu'il ne voulait autre chose qu'un pape sans partialité, pas ennemi, non sujet ni d'Espagne, ni de Gênes. Sa Majesté voulait cette fois-ci se satisfaire personnellement. Se méfiant de d'Estrées, on rejetait Cibo son ami. Chaulnes était le guide de d'Estrées, et l'on craignait que celui-ci ne

fit naître l'incident de la franchise du quartier pour neutraliser de Chaulnes, qui le bridait (1).

Quant à l'Espagne, voici ce que le ministre du grand-duc à Madrid, Coriolano Montemagno, mandait au cardinal de Médicis, le 19 août : « Je remets à Votre Altesse la note de la cour d'Espagne sur les cardinaux. On n'exclut point, en définitive, les cardinaux génois et lucquois, comme républicains ; car ayant leurs parents à Naples et leurs parents et leurs biens en Espagne, le roi peut exercer ses représailles sur un pape ennemi. D'ailleurs on a obligé ces cardinaux à ne pas éveiller la jalousie de cette cour. On exclut cependant les cardinaux napolitains ; mais on désire que cela soit fait avec beaucoup d'adresse, de façon que l'exclusion ne paraisse point venir d'Espagne ; car la noblesse napolitaine se plaignit beaucoup de l'exception donnée à Brancaccio par le marquis d'Astorga (2). Ce qui obligea d'Astorga à s'excuser publiquement avec les cardinaux napolitains, et à dire que, par sa faute, il s'était trompé sur les intentions du roi. Un secret sera donné à Votre Éminence, un autre à Cocolludo. On exclut les cardinaux français et ceux qui les suivent : Bonzy, Bouillon, Maidalchini, Cibo, Fürstemberg ; à l'instar du roi de France, qui élimine de l'élection Portocarrero, Salazar, Aguirre, Orsini, Pignatelli, Caraffa, Lauria, Visconti, Ciceri et Votre Éminence. On exclut les Napolitains depuis Paul IV, à priori. En

(1) Dépêches de Melani, des 8 août et 12 septembre. De l'abbé Ferrières, des 22 et 29 août. Du grand-duc à Medici, des 6 et 28 septembre.

(2) Le vice-roi de Naples avait écrit tout le contraire : il avait donc menti pour raison d'État.

sorte que les couronnes ne donnent pas leur confiance aux cardinaux réciproques et à leurs dépendants. L'Espagne n'agréerait pas non plus les Vénitiens, si le conclave lui-même ne les rejetait, à cause du voisinage de la république avec les États de l'Église. L'Espagne les craindrait, ces cardinaux de Venise, à cause de ses États de Naples et de Lombardie.

On connaît en Espagne la politique de la cour de Rome, laquelle délègue ses nonces pour espionner les gouvernements, et nomme à Madrid un nonce de tendances françaises et à Paris un nonce de tendances espagnoles. Voilà pourquoi on ne penche pas ici pour un pape qui y ait été nonce, et l'on refuse aussi à Paris les cardinaux qui y occupèrent cette même charge,— ainsi qu'il est arrivé pour l'élection d'Innocent X et de Clément IX. On n'accepte donc ici ni Mellini, ni Durazzo, ni Marescotti. On craint cependant que Cocolludo, malgré cela, ne protége Mellini, son ami, et que quelque conseiller d'État ne protége Marescotti, qui sut se cacher avec un art infini. Le protecteur d'Espagne doit, par conséquent, se préoccuper de cela, agir tout seul, ne pas compromettre la monarchie. On repousse les moines Lauria et Capizucchi. Ils voudraient traiter les royaumes comme leurs couvents. Pamfili est jeune. On ne doute point d'Altieri. Il est reconnu que sa réconciliation avec la France est fausse, et qu'il trompe cette nation et tout le monde pour satisfaire sa convenance. On doute cependant de sa politique, et l'on redoute qu'arrivé au siége il ne voulût être puissant. C'est pourquoi ni lui, ni ses créatures, ni Carpegna, ne pourraient être utiles à l'Espagne. On ne se fie pas à Colonna. Sous le prétexte, sous la devise de sa maison, S. P. Q. R., *Sénat et Peuple romain*, il déguise des desseins plus grands, une ambition et

des pensées plus élevées, une ténacité considérable, et il incline vers le parti en ce moment secondé par la fortune. Chigi est volage. Et il n'y a pas longtemps qu'Altieri, Rospigliosi, Chigi, les Français conspiraient pour exalter Carpegna, se laissant tromper une seconde fois par Altieri, qui cependant ne fut pas bien servi lors de l'élection de Clément X. Pas de Chigi donc. Pas de Norfolk non plus, à cause de sa parenté avec le roi Jacques II d'Angleterre. On n'a, pour le moment, aucune répugnance ouverte contre le reste du collége; mais plusieurs autres la rencontreront, à cause du venin de l'inclination française qu'ils vont manifester. Si l'élection était au pouvoir de cette cour, elle choisirait d'abord Spinola, puis Conti, puis Cerri, quoique ce nom ne résonne pas très-bien en Espagne, ayant eu un neveu page à la cour de France. Le Saint-Esprit aura sa liberté; mais le protecteur aussi. »

La cour de Madrid aurait voulu faire aller à Rome Salazar, mais il n'en avait pas les moyens, et à cause de son trop de véhémence et de sa tête chaude, on ne lui aurait pas confié le pouvoir de négocier. On ne pressait pas davantage Durazzo, le sachant ennemi. Portocarrero partit, mais il n'eut pas non plus le secret du roi. Ce secret fut confié à Medici, comme nous l'avons dit, malgré qu'Aguirre eût beaucoup écrit contre lui. « Puis cet Aguirre, Montemagno, mandait le 13 octobre avait beaucoup scandalisé la cour, par sa lettre: de vouloir suivre sa conscience ! Le conseil d'État craint que l'exemple ne se communique aux cardinaux de Naples et de Milan. On a, par conséquent, écrit à l'ambassadeur de lui parler avec vigueur, au nom du roi, afin qu'il rentre dans son devoir et obéisse. »

Medici se rendit à Rome; et comme il était très-

avare, il se fit servir par les équipages de Cocolludo, en deuil pour la mort de la reine. Cocolludo écrivit en faveur d'Ottoboni et obtint la permission de le prôner, avec réserve. Avec réserve également, il confia le secret de sa cour à Medici, dans le conclave même, à cinq heures de la nuit. Medici avait exposé la situation de nullité du parti espagnol, son manque de sujet, et fait valoir sa propre importance, moyennant laquelle il pouvait seulement attirer quelques partisans. L'ambassadeur de Venise à Madrid exposa : qu'Acciaioli était le pape d'une dame Colonna, après Conti, — qui choquait avec ses airs de vieille noblesse et son hypocondrie; il ajouta que cet Acciaioli avait mal satisfait la république quand il était légat à Ferrare; qu'il était bien vu à Paris et avait des prétentions sur Naples. Le grand-duc, de son côté, fit appréhender Carpegna jeune, mal disposé contre les princes séculiers, visant au bruit, aux changements. La cour d'Espagne ayant reçu de pareilles informations, inscrivit Acciaioli et Carpegna sur sa liste des interdits (1). Enfin don Livio, se plaignant que Cocolludo avait fait alliance avec Chigi et Altieri et écartait toutes ses créatures, proposa Visconti, Ciceri, Caraffa et Pignatelli. On ne les accepta point.

Nous avons vu l'ambassadeur de Venise à Madrid donner de mauvais renseignements contre Acciaioli. Cependant, lorsque à Venise l'ambassadeur de France se présenta au sénat pour solliciter la coopération des

---

(1) Le grand-duc fit les mêmes remontrances contre ces deux cardinaux auprès de l'Empereur, et obtint aussi leur exclusion. — Le P. Oderi à Medici, dépêche du 23 septembre. Dépêche de Medici à Cittadini, du 29 septembre, et de Castiglione du 1er septembre.

cardinaux vénitiens avec les Français, afin de rétablir le roi Jacques sur le trône, et la religion catholique en Angleterre, le sénat lui répondit : que la république désirait fort l'accomplissement de ces pieux désirs du roi très-chrétien, mais que l'on n'était pas disposé à violer la vieille maxime de la république, de ne pas forcer l'indépendance du collége et la conscience de ses cardinaux (1).

L'empereur Léopold avait aussi confié son secret au cardinal de Médicis. L'Autriche et l'Espagne, comme de coutume, marchaient d'accord dans le conclave, car leur politique en Italie avait le même but : mâter la nation par le pape! L'Empereur écrivit donc à Medici en latin, qui est la langue diplomatique de l'Autriche, le 29 avril : « ... *Nos confidimus quod optimum divinæ gloriæ simul et Austriacæ domis nostræ fore indicaverint. Fatemur interim oportet quod nobis uti optimi aut boni deprædicentur non pauci inter papabiles et præceteris quidam*... Ottoboni, Barbarini, Chigi, Altieri, Conti, Jules Spinola, Cerri, Acciaioli, Colonna, Nerli, Casanetta, Marescotti, Santa Cecilia, Pignatelli, Bonvisi, Capizucchi, Lauria, Ginetti, Pallavicini, Durazzo, Ranucci... Puis Sa Majesté recommande de donner l'exclusion, avec réserve et précaution, à ceux qui sont contraires à la domination autrichienne, — *sed aliena potius quam nostra opera, ad evitandas offensas.* — Sa Majesté rappelle plusieurs individus que l'on doit recommander en son nom au pape élu, et chargé Medici de faire en sorte que le cardinal de Fürstemberg — *condumacem nostrum, adversus sanctæ*

(1) Dépêche d'Alessandro Guasconi au grand-duc, datée de Venise, le 24 août.

romanæ Ecclesiæ sedem, scandalum orbis et facem belli — ne soit pas reçu en conclave, ou ne puisse rien faire contre l'élection de l'évêque de Cologne. »

A cette lettre si large et si généreuse, le P. Oderi, jésuite et confesseur de l'Empereur, met des restrictions. Il écrit à Medici le 1[er] septembre : « Je ne répéterai pas à Votre Altesse ce que lui dira Lichtenstein. Cet ambassadeur extraordinaire viendra vite, car le secret ne souffre pas de courir le hasard. En attendant, ne tenez aucun compte des sujets nommés dans la lettre de la chancellerie, — ostensible en quelques circonstances. Parmi ces noms il y en a quelques-uns qui sont suspects ; mais que Votre Altesse ne dise à âme vivante — excepté peut-être au cardinal de Gurgh — qu'elle attend d'autres instructions. »

L'Empereur donc disait une chose dans sa lettre officielle, une autre par l'intermédiaire de son confesseur, une autre par son ablégat apostolique, Lichtenstein, une autre enfin par Gurgh, qui avait peut-être son dernier mot sur tous. Et voilà pourquoi, petit à petit, on fit connaître que Sa Majesté n'était pas absolument satisfaite de voir changer en papes Cibo, Carpegna, Lauria (1), après les observations faites par Medici sur leur

(1) Le P. Oderi mandait, le 8 septembre, à Medici : « que Lauria déplaisait à cause de son amitié pour d'Estrées et avait offensé les alliés à propos de cette négociation en faveur de la paix qu'il avait promue. »

En effet, ce capucin, dans une des congrégations, avait demandé que le collége, par lettre d'office aux couronnes, insistât pour une suspension d'armes jusqu'au moment où le futur pontife eût pu s'interposer pour la conclusion de la paix. Cocolludo vit en cette proposition une insinuation de d'Estrées et s'en plaignit à Lauria et au collége, qui ne tint pas compte de la motion du moine. — Dépêche de de Gubernatis, du 30 août.

compte; qu'elle aurait agréé Ottoboni, s'il eût été Florentin ou Romain; mais que Sa Majesté craignait qu'étant Vénitien, il n'éveillât des soupçons chez plusieurs cardinaux, surtout chez les romains (1). Puis, après les observations de Kolonitz, qui eut en définitive le droit de surveillance sur tout ce corps de diplomates de l'Empereur, Sa Majesté accéda à presque toutes les exclusions d'Espagne.

Le grand-duc ordonna au cardinal de Médicis de donner l'exclusion à Carpegna et à Altieri, mais cachant le nom de Son Altesse et mettant en avant celui de l'Espagne ou de l'Empire, auxquels il avait donné à croire que ces deux cardinaux étaient pernicieux (2). Medici s'acquitta de cette besogne fort adroitement, quoique ce fût son premier conclave. Mais il écrivait à sa mère, le 6 septembre — après lui avoir avoué « sa grande peur que Negroni ne lui communiquât la gale — que l'on apprend plus en un seul jour de conclave que dans un an de lecture de ces politiques d'école ».

Louis XIV envoyait le duc de Chaulnes, lui imposant de ne pas sortir un seul moment de son caractère et de son rôle d'ambassadeur, se doutant que l'ambassadeur d'Espagne ne voulût maintenir ses priviléges de la franchise. Cocolludo, d'autre part, prévoyant que de Chaulnes ne fût venu avec les mêmes intentions, avait appelé de Naples quatre ou cinq cents bandits et s'en était entouré; quoique son collègue de Vienne lui eût écrit de se loger en particulier pour éviter les difficul-

(1) Lichtenstein à Medici, le 3 octobre.

(2) « Aujourd'hui, avant le scrutin, j'ai parlé à l'amiable avec Altieri et je lui ai dit que ni le Catholique ni l'Empereur ne veulent Carpegna. Il est resté surpris. » Medici au grand-duc, le 3 octobre.

tés (1). Mais, comme le bruit se répandit que les cardinaux français se rendaient à Rome accompagnés de vingt-huit galères, le vice-roi de Naples recruta dans les bagnes trois mille criminels, les enrôla comme soldats et les posta aux frontières. Or, non-seulement Cocolludo avait pris possession du *franco* dans son quartier avec ses cinq cents bandits, mais quelques sbires s'étant montrés dans le voisinage, on les avait fièrement rossés (2).

III

L'entrée en conclave eut lieu le 23 août. La foule des prélats et des barons romains était grande. Cocolludo y parut à trois heures de la nuit et commença sa

(1) De Gubernatis, dépêche du 30 avril. Cet ambassadeur de Savoie était renseigné de tout ce qui se passait au conclave par Barbarino, ainsi qu'il l'annonce dans sa lettre du 23 avril.

(2) Pasquino lui décocha le sonnet suivant, que je laisse en italien pour ne pas lui ôter son originalité :

Cazzo che foia mena sto spagnolo
Da dieci o venti giorni, al più' d'un' mese,
Da che fece venir dal suo paese
Passa trecento rubba ferraiolo.
Par che comandi l'uno, e l'altro Polo!
E pur egl'é un Cocogliud marchese.
Lo sanno gli osti che gli fan le spese,
Senza pagar le vettovaglie, e il nolo.
Decoro in ver d'un' tanto cavaliere
L'aver per guardia della propria cella
Gente da forca, e borsaiol da fiere!
Dice che vuole il franco. Oh questa è bella!
Gli lo dara' d'accordo il gabbelliere;
Ch'ei non ha robba da pagar gabella.

visite par Medici. Don Livio visita également les cardinaux, même d'Estrées, qui, par ordre du roi, n'avait pas voulu le recevoir chez lui. A l'entrée de Medici, le peuple lui cria : « Ne faites pas pape Carpegna : c'est un tyran et un voleur ! » On cria par contre : *Viva!* à Ginetti. Chigi et Altieri s'étaient rapprochés par l'intermédiaire de Colonna, et alliés, avec l'obligation réciproque d'un mariage, d'un chapeau, et d'écarter Conti et Cerri sur la demande de Chigi, Ranucci et Delfino sur la demande d'Altieri. Ils proposaient Capizucchi; machine d'Altieri pour le faire sombrer et faciliter ainsi sa pratique. Mais si le collége rejetait Capizucchi, parce que moine, ivrogne, presque aveugle, tombé en enfance par vieillesse, il ne se montrait pas plus sympathique à Altieri, avide, faux, berné par la France, soupçonné par l'Espagne, et insupportable à ses créatures elles-mêmes. D'Estrées, en effet, secondé pour raison de conscience par Ottoboni, se mit en quatre pour lui donner l'exclusion, en sorte que, peu après, Mellini fit envoyer un courrier à Paris, afin d'aller négocier le retrait de ce *veto* (1). Ottoboni, voulant éviter les visites, entra le lendemain et se trouva sur le tapis dès le premier moment, mis en avant par d'Estrées (2). Mais les Espagnols, pour égaliser la partie par zéro, opposèrent un Génois, Spinola, à un Vénitien.

La tendance du collége semblait propice pour faire

---

(1) Cocolludo au grand-duc, le 3 septembre. De Gubernatis, le 6 septembre.

(2) D'Estrées pensait perdre Ottoboni par cette manœuvre, car, arrivés à la conclusion pour ce cardinal, lui et Fürstemberg le repoussèrent, tandis que de Chaulnes et Bouillon le prônaient, et Bonzy paraissait neutre, quoique plus enclin à l'exclusion. — Cocolludo à Medici.

un dépôt de la papauté plutôt qu'une élection sérieuse. Le nombre des cardinaux décrépits était grand. Mais on parlait de préférence de Cerri, bien qu'on lui reprochât des parents pauvres, un neveu crapuleux, de la faiblesse d'esprit (1); car, quant à Conti et à Capizucchi, il ne fallait plus y penser; et quant à Lauria, on venait de découvrir qu'il avait pris 10,000 écus du duc de Brunswick, « quoique hérétique, sur la réflexion que l'argent change de religion en changeant de maître, et dans l'espoir que le cardinal devenant pape, le prince serait devenu catholique et cardinal (2). » En tout cas, les plus en évidence, en outre de ceux déjà nommés, étaient Acciaioli, Ranuzzi, d'Angeli, Ginetti, Carpegna et Marescotti.

Nous connaissons les difficultés d'Acciaioli. Ranuzzi rencontrait l'aversion de l'Espagne et de l'Empire, qui le crurent favorable à la France lors du traité de Nimègue, où il était nonce. La France le découvrit plus tard peu ami; surtout lorsque, à son retour de Paris où il passa nonce, les barbets le dévalisèrent en traversant le mont Cenis et lui prirent ses papiers, qui furent envoyés à Versailles. Ranuzzi en mourut de chagrin. Puis on le disait acheté par Medici, de caractère despotique et trop jeune. D'Angeli se tirait des rangs lui-même. Ginetti était accusé d'être efféminé, immoral. Colloredo, chef des zélés, l'appelait le pape de ceux qui voulaient un chef de l'Église *qui possit compati infirmitatibus nostris;* puis prodigue, engagé à donner sa

(1) « On traite le dépôt de Cerri et de Ottoboni. Nous n'allons pas pour le premier; les Français accepteront le second avec difficulté. » Cocolludo au grand-duc, le 20 septembre.

(2) De Gubernatis, dépêche du 2 août.

nièce, très-riche, au neveu d'Altieri, et la place de général de l'Église au cousin de Chigi. Ginetti avait le mal français, une jambe de fer, et son frère était sourd. Aguirre lui avait dit en face qu'il n'était pas le pape qu'il fallait à son roi, et Ginetti avait répondu : « Ce n'est pas un pape qu'il faut à votre roi, mais *un paio di coglioni,* » faisant allusion à l'impuissance de Charles II, qui, ni de sa femme, ni de ses maîtresses, n'avait pu avoir un enfant. Mais d'Estrées protégeait Ginetti (1). On reprochait enfin à Carpegna et à Marescotti les vices ordinaires des gens d'Église, l'avarice, l'avidité, la rudesse; et en plus, au premier, le mari de sa nièce, homme vénal qui aurait eu la direction des gabelles; et au second, l'opposition de la France pour avoir intrigué pendant sa nonciature de Pologne en vue de faire élire le duc de Lorraine, l'opposition de l'Espagne pour avoir mis les mains, lors de sa nonciature à Madrid, dans de sales intrigues (2).

L'envoyé extraordinaire du grand-duc disait que d'Este n'était pas beaucoup apprécié par les Français, et que Medici pensait qu'avec une bonne paye on pouvait le tirer à l'Espagne (3). De Gubernatis concluait que tout cela n'avait aucune signification, et qu'à l'arrivée des Français on aurait arraché les masques (4).

---

(1) « D'Estrées ourdit de grandes machines et roule par le conclave avec sa nouvelle faction en faveur de Ginetti. Il insiste que l'on attende les dépêches royales. J'en ferai autant. » Medici à Cocolludo, le 25 août.

(2) Voir : *Discorso per l'elezione del nuovo papa, in risposta alle osservazioni del politico della corte di Roma.*

(3) Quarantesi à Panciatici, ministre du grand-duc, le 19 août.

(4) De Gubernatis, le 13 septembre.

Medici, ami de Chigi, avait accédé à la ligue de ce cardinal avec Altieri et avait ainsi pourvu d'un parti les Espagnols. Pamfili et Astalli s'unirent à eux; en sorte que Medici se flattait de se trouver à la tête de vingt-neuf votes. Il exagérait.

A six heures de la nuit, le conclave se ferma, et les visiteurs et les ambassadeurs sortirent, — celui d'Espagne le dernier, — en emportant cette impression sur la situation des faits et des hommes.

Un dernier trait comme peinture de mœurs.

Hieronimo Panziroli mande au duc de Modène ce qui suit sur l'accompagnement des mets pour le dîner des cardinaux en conclave, dans sa dépêche du 31 août: « J'ai accompagné ce matin, ainsi que le pratiquent tous les courtisans des seigneurs cardinaux, les plats de Son Altesse au conclave. Deux palefreniers avec des cannes recouvertes des armes du cardinal précédaient; celui qui tient la masse du commandement suivait avec les autres gens de sa cour; puis les autres palefreniers qui portent les plats et les mets dans les paniers. Ceux de Son Altesse sont des pages, portant le premier la panetière, les autres les plats couverts; ensuite les estaffiers avec de grands paniers construits exprès pour cet office, hissés sur des brancards, et dedans les marmites pour tenir les mets chauds. Les prélats qui sont de garde aux tours les visitent en apparence, pour ne pas violer ouvertement les bulles qui ordonnent cette visite. Ces bulles ordonnent pareillement que le dîner des cardinaux se borne à une soupe et à une friture; tandis que tout le monde peut voir le dîner somptueux qui est servi tous les matins à Leurs Éminences dans le conclave. On leur envoie aussi de magnifiques cadeaux de fruits, avec de grands apparats et des triomphes — plats montés. Il est vrai que

l'on donne cela aux conclavistes, médecins, confesseurs et autres officiers. On ne se régale entre cardinaux que des vins. La cuisine qui est échue par le sort à notre cardinal est à un mille environ loin du guichet, mais elle est belle et large, ainsi que l'office, arrangés avec de la vaisselle d'argent et de vermeil si joliment, si richement, que beaucoup de monde va les voir. Le service de notre cardinal est le plus beau du conclave, supérieur à celui de Medici. Les livrées également, bien que nous n'ayons en ce moment que celle de campagne et d'hiver, avec des justaucorps, sont plus belles que celles de Medici pour la coupe et l'arrangement des couleurs. Les cardinaux font à qui en gagnera d'autres pour grossir les factions. »

IV

Pour dresser l'histoire de ce conclave, je suis les notes que, comme une espèce de journal, le cardinal de Médicis écrivait derrière ses feuilles de scrutin. C'est plus lourd, mais c'est plus exact et plus authentique. D'autres, après moi, je l'ai déjà dit, feront l'histoire synthétique.

Les premiers quinze jours furent gaspillés à compléter les partis, à les arrondir par des nouvelles acquisitions, à les consolider en satisfaisant, de fait ou par promesse, l'ambition particulière de chaque électeur. On jouait à s'arracher réciproquement les adhérents. Puis on jetait un candidat dans le gouffre du scrutin, afin de sonder l'idée du jour du collége, et voir à quel degré de maturité on était arrivé pour commencer les

opérations sérieuses. D'Estrées faisait long feu avec Ginetti, en attendant des instructions plus concluantes; car il pataugeait sur des indications vagues et vieilles. Altieri se posait; mais Colonna le tenait au collet pour l'empêcher de faire un plongeon sans plus reparaître à la surface. L'union de la faction Odescalchi, après les épreuves, devint encore plus difficile : les cardinaux de ce parti commençaient à chercher tous un placement utile. Voilà pourquoi d'Angeli, offensé du trop de mouvement que se donnait Mellini, passa en cachette à Medici. Capizucchi, qui ne se tenait debout qu'à force d'eau-de-vie, ne fut pas considéré comme un candidat véritable, et passa sans bruit, mais définitivement, de la boîte aux scrutins à la boîte aux liqueurs. Aguirre, que l'on allumait aisément au frottement d'un zèle prétendu, s'étant aperçu qu'au milieu de ces cardinaux italiens, si sceptiques, goguenards, incrédules de ces parades de piété, bronzés au hâle des inspirations religieuses, il devenait ridicule et cessait d'être écouté, se radoucit, se montra plus traitable, et demanda à s'entendre avec Medici et Cocolludo. Bref, cette première quinzaine de conclave fut une quinzaine d'ennui, de bâillement, d'espionnage réciproque. Visconti, qui entra en conclave avec une morgue de pape, appuyé par la France et par le duc de Savoie, combattu par l'Espagne, mal vu par Chigi, vint jeter des nouveaux soupçons, des dissensions nouvelles. Il avait des idées personnelles, voulut agir à lui tout seul. Le prince don Livio écrivit à Ottoboni : qu'on laissât déferler Visconti, puis qu'il se rangerait à sa candidature avec toutes ses créatures. Cocolludo aussi voulait Ottoboni et glissa par-dessus Cerri, à cause de ses parents au service de la France. Le marquis de Choisy entra en conclave, déguisé en abbé, comme conclaviste de Fürstemberg.

Pamfili se rapprocha de Medici, sur lequel il avait conçu des soupçons.

« Pas de nouvelles, écrivait le marquis d'Orsi au duc de Modène le 14 septembre. On ne manœuvre pas à l'élection du pape, mais à sonder la solidité des cardinaux et des partis, à pénétrer, si l'on peut, les intentions, quoique chacun les cache avec soin, tant que les factions des couronnes ne se sont pas formées, afin de traiter solidement avec les cardinaux chargés du secret des souverains. On attend donc les Français. »

« Aucune des factions ne veut proposer un sujet papable pour ne pas le préjuger, mandait Medici à Cocolludo le 15 septembre. Altieri et Chigi ont décidé de ne pas lancer au hasard leurs amis et de profiter du temps. Les Odescalchi suivent cet exemple. Ceux d'Innocent XI pensent plutôt à leurs affaires qu'à don Livio. Par conséquent, en cet état de précautions générales, pas de nouvelles. »

Et comme les Français se vantaient et se réjouissaient de ce qu'on gaspillait les jours et les scrutins pour attendre l'arrivée de leurs compatriotes, Medici, voulant flatter Cocolludo, lui écrit le 20 septembre :

« Il n'y a ni obligation ni promesse d'attendre les Français. La nature des négociations l'exige ainsi. Ottoboni va bien, — *con grande aria.* — Ceux qui le favorisent n'ont pas voulu l'endommager par la précipitation, et pousser d'Estrées à lui opposer un obstacle irréparable, l'exclusion, obligé qu'il est d'attendre ses compatriotes. »

Pour s'assurer du sentiment du collége, à propos d'un sujet de république, les amis de Chigi engagèrent le Vénitien Barbarigo, théologien savant, mais esprit borné, avare, mesquin, sottement zélé. On lui donna vingt-neuf votes. Chigi s'abstint. Le lendemain, on

essaya ces mêmes votes sur Ottoboni. Le parti était discipliné (1). Chigi rappela alors la promesse d'attendre les Français. Il n'avait pas besoin de la rappeler. Le conclave était sens dessus dessous.

Le duc de Chaulnes avait fait annoncer qu'il était arrivé à Porto-Venere, où il avait fallu relâcher à cause du mauvais temps; qu'il ne voulait prendre le caractère d'ambassadeur que le jour où il parlerait au conclave; puis qu'il conserverait l'incognito. Une grande discussion s'éleva sur cette proposition. La chose devenait sérieuse. Si le collége y consentait, le duc de Chaulnes aurait prétendu à son droit de franchise, et l'ambassadeur d'Espagne l'aurait exigé à son tour. Si le collége rejetait la demande de l'ambassadeur de Louis XIV, ni lui ni les cardinaux français ne se seraient présentés au conclave. On lui expédia donc un courrier pour lui demander de poser la question sur un autre terrain. En attendant, on envoya à Cività-Vecchia un grand nombre de chevaux, de voitures, de carrosses. Et personne ne se soucia de ce que Gurgh et Lichtenstein étaient à leur tour arrivés à Venise.

« Le succès des armes françaises contribua beaucoup à rendre le collége favorable, mandait le comte de Gubernatis à son maître, le 20 septembre. Il en a été de tout temps comme cela : voilà pourquoi le cardinal d'Ossat, écrivant à Henri IV, lui disait : « Que « Votre Majesté tâche de faire triompher ses armées « en France, si elle veut triompher à Rome. » Bonzy, Bouillon, Fürstemberg et Chaulnes viennent dans des

(1) De Gubernatis, le 20 septembre, et le comte d'Orsi, le 21 septembre.

carrosses à six chevaux depuis Cività-Vecchia ; ils descendent chez d'Estrées. »

Mais, avant d'arriver à Cività-Vecchia, il y avait eu un épisode que le ministre de Savoie raconte dans sa dépêche du 27 septembre :

« Le gouverneur de Livourne, ayant eu connaissance que trente-huit galères françaises restaient en panne à Porto-Venere, à cause des vents contraires, avait fait entendre aux capitaines de six vaisseaux marchands hollandais et anglais, escortés d'un vaisseau de guerre, qu'ils eussent à songer à leurs affaires, car lorsque les navires français seraient entrés dans le port, il n'aurait pas permis qu'ils fissent des insolences, sous le prétexte de refuser le salut au pavillon royal de France. Les capitaines, ayant appris cela, fournirent leurs vaisseaux de chiourmes et sortirent à la rencontre des galères. Celles-ci firent halte à deux portées de canon et s'apprêtèrent au combat. Le duc de Chaulnes tint alors conseil avec le commandant de la flotte, le duc de Noailles, et lui déclara que l'ordre du roi était de conduire les cardinaux à Cività-Vecchia. Noailles résista à cette déclaration de l'ambassadeur. De Chaulnes insista. Noailles exigea alors l'ordre par écrit, et puis, la douleur dans l'âme, il continua sa route sans combattre. Noailles aurait voulu envoyer les cardinaux sur une galère à Livourne, et tomber avec les autres sur l'ennemi. Les navires hollandais et anglais, à voiles déployées, restèrent fermes et en ordre. Les galères françaises n'entrèrent donc point à Livourne et arrivèrent plus tôt à Cività-Vecchia. Débarqués, les cardinaux se mirent en route. Les équipages de d'Estrées allèrent à leur rencontre à dix milles de Rome, et ces cardinaux arrivèrent à l'aube le lendemain dans le palais d'Estrées. Les gentilshommes, dès leurs collègues en-

fermés en conclave, se présentèrent pour les complimenter. Ils refusèrent la visite des particuliers. Chaulnes ne laissa la main droite à personne, et fit entendre qu'il donnerait et recevrait le traitement d'ambassadeur. Plusieurs officiers des galères les ont accompagnés. L'ambassadeur d'Espagne a demandé que les galères françaises eussent à quitter Cività-Vecchia. Lichtenstein aussi est arrivé et a vu deux fois Kolonitz en conclave. »

Aucun des ministres de l'Empereur ne visita Fürstemberg. — De ce cardinal Saint-Simon dit qu'il jouissait de plus de 700,000 livres de rentes, et il mourait exactement de faim, rongé par cette comtesse de la Marck, dont il était si amoureux que, pour la voir plus commodément, il l'avait fait épouser à son jeune neveu, et vivaient tous chez lui si honteusement, que ceux qui avaient affaire au cardinal s'adressaient à la comtesse.

En attendant, on discutait en conclave non pas du vicaire de Dieu, mais s'il fallait accorder l'usage de la darse aux galères françaises, demandé par d'Estrées. Après un débat orageux, le collége décida qu'il fallait le refuser, d'abord parce que la darse ne pouvait contenir un si grand nombre de galères, ensuite parce qu'il y avait une bulle de Pie V qui le défendait. Les prêtres ont toujours une bulle, ou un bref, ou un canon tout prêt à leur service, lorsqu'ils veulent refuser quelque chose. Puis on discuta s'il fallait recevoir le duc de Chaulnes comme ambassadeur; et il fallut une grande influence des cardinaux pour empêcher Aguirre de faire la proposition de ne pas recevoir de Chaulnes avant que son roi eût rendu Avignon, s'appuyant sur un texte de Grotius : *de Legatis* (1).

(1) Medici à Cocolludo, le 28 septembre.

Le collége redoutait, haïssait la France. « Puis arrivaient des nouvelles d'Allemagne, d'Espagne et d'Irlande, qui constataient les insuccès des armées françaises, ce qui faisait hausser la voix à cette cour, laquelle a pour maxime de se régler selon le temps. Et plût à Dieu qu'on ne nous donne un pape espagnol ou espagnolisant qui vienne aigrir tout! On commence à examiner la bulle *In Cœna Domini*, et l'on trouve le roi excommunié sur cinq points : pour l'invasion d'Avignon, pour la contravention de la bulle qui défend les franchises, pour l'incarcération de l'évêque de Veson, pour l'appel au futur concile, pour la *régale*, limitée même par le concile de Lyon. Il ne manque pas de bois à Rome pour allumer un grand bûcher dans le sein même de la France (1). »

Les discussions dans les congrégations du conclave commencèrent.

Dépité du refus de la darse de Civitâ-Vecchia, le duc de Chaulnes protesta qu'il ne ferait pas partir les galères si Cocolludo ne donnait préalablement congé à ses cinq cents brigands, que de Gubernatis appelle *mustacchi proibiti*. Cocolludo soutenait que ses hommes resteraient là tant que les galères seraient à Civitâ-Vecchia. Après de longs pourparlers, de Chaulnes, sans renoncer absolument aux franchises, déclara qu'il prendrait le titre d'ambassadeur, non d'envoyé extraordinaire. Le collége décida alors, par quarante-deux votes sur cinquante votants, qu'on le recevrait avec ce titre. De Chaulnes avait deux lettres de créance. La visite au conclave eut lieu.

(1) Dépêche de de Gubernatis, du 27 septembre.

V

Il parut temps à la fin de commencer à penser à une conclusion. Chigi, Colonna, Altieri, Delfino se réunirent pour aviser. Ils passèrent en revue les opérations du conclave et les candidats. Celui qui sembla le moins contesté fut Ottoboni.

Ce cardinal avait quatre-vingts ans; mais sain, fort, vert, homme politique plein de ressources, il promettait de tirer le saint-siége de tous les embarras où l'avait plongé Innocent XI. Chigi l'acceptait parce que vieux. Les Espagnols paradaient d'avoir renoncé à leur vieille antipathie d'un pape vénitien, ainsi que le collége, qui les avait écartés depuis deux cents ans. Altieri ne prenait aucun engagement. La France venait de se ranger à cette élection. La candidature d'Ottoboni avait été préparée de longue main.

Le comte de Gubernatis raconte cette négociation dans sa dépêche du 18 octobre. Lando, ambassadeur vénitien, voyant approcher la fin d'Innocent XI, avait posé le premier la question au sénat, s'il n'eût pas été convenable de tâcher d'obtenir l'élection d'Ottoboni? Le sénat avait goûté la proposition, et ordonné à Lando de la négocier à Rome, et à ses autres ambassadeurs en Europe de la préparer, en prenant connaissance des obtacles et en les écartant. Les ministres auprès des cours de Vienne et de Madrid agirent en conséquence. A l'Empereur, ils firent entrevoir les subsides contre le Turc; au roi d'Espagne, l'abaissement de la France et l'équilibre de cette puissance par la maison d'Autriche. En France, les difficultés parurent plus considérables.

Lando agit personnellement sur d'Estrées,et le fit amadouer par le P. Peyre. D'Estrées écrivit alors au roi en faveur d'Ottoboni, et se montra lui-même rassuré. En effet, en entrant en conclave, son premier mot fut en faveur de ce cardinal. Mais ensuite, ayant découvert dans ce même conclave, après avoir déjoué le projet des Espagnols de nommer Capizucchi, qu'ils avaient grande envie d'Ottoboni, d'Estrées se refroidit. Cependant sa lettre au roi avait porté. De Chaulnes, déjà ami d'Ottoboni, avait reçu l'ordre de l'appuyer. Arrivé à Rome, de Chaulnes fut réchauffé par Lando, tandis que celui-ci, d'autre part, avait gagné Chigi, qui entraîna Medici à ses vues. Puis Pamfili, manipulé par sa sœur, amie de la femme de Lando, attira une partie des créatures d'Innocent XI, et Cocolludo l'escadron des zélés.

Telle était la position d'Ottoboni,—estimé, du reste, par tout le monde,—à l'entrée des Français en conclave. D'Estrées et ensuite Fürstemberg soutenaient qu'Ottoboni n'était pas un pape à propos pour Sa Majesté. Bouillon prétendait le contraire. Un revirement devenait inévitable. La sympathie de la France éveilla les soupçons de l'Espagne. Or, tandis que Chigi se méfie d'Altieri, celui-ci alarme toujours plus d'Estrées, et tous les deux donnent à entendre aux Français qu'Ottoboni aurait laissé l'administration de l'État au comte Casoni et à Marescotti; et aux Espagnols, sous main, qu'Ottoboni était le candidat de Louis XIV. Carpegna, Mellini et Nerli négocient avec le parti espagnol l'exclusion d'Ottoboni. Franzoni donna même à Medici un pamphlet contre Ottoboni, ainsi que les maximes de la république de Venise. Chigi alors, qui voulait à tout prix éviter Carpegna ou Altieri, se sépare de celui-ci, dont il reconnait la main en toute cette manœuvre subreptice. Al-

tieri se sépare de Medici, qui exclut Carpegna. « En un mot, les cardinaux manœuvrent ouvertement l'un contre l'autre. Malheur aux moines si, dans leurs chapitres, ils agissaient avec tant de malignité. Il n'y aurait pas de bagnes suffisants pour leur châtiment (1). » Delfino rassure toujours plus Bouillon, en lui promettant toute espèce de satisfaction pour la France, le chapeau pour l'évêque de Beauvais compris. Bouillon prie Delfino de suspendre pour quelques jours cette négociation. Mais, en ce même temps, on gagne dix des créatures d'Innocent XI en faveur d'Ottoboni. L'ambassadeur de Venise calme Cocolludo avec une douche de 100,000 écus (2). D'Estrées écrit un billet au duc de Chaulnes, en le priant d'intervenir pour demander un répit, jusqu'à l'exacte connaissance des intentions de leur roi. La nuit, Bouillon et Bonzy se rendent dans la cellule d'Ottoboni, à cinq heures, et s'y rencontrent avec Medici. Ottoboni promet tout ce que les cardinaux français proposent au nom du roi et en leur propre nom, accepte toutes les promesses de satisfaction et d'accommodement que le duc de Chaulnes fait présenter. Après cette entente, Delfino charge Barbarini d'informer d'Este de l'état de la pratique, et va voir Altieri. Altieri hésite. Il demande une lettre du duc de Chaulnes; mais d'Estrées l'aigrit de nouveau. Alors ses créatures l'abandonnent, et, réunies à une partie des Innocent XI, négocient la promotion de Pignatelli.

Le 3 octobre, la réponse du duc de Chaulnes à d'Estrées arrive. Il disait : « Je confirme à Votre Éminence ce que je lui fis dire l'autre soir par M. Hervaut, que si

(1) De Gubernatis, depêche du 4 octobre.
(2) De Gubernatis, dépêche du 6 octobre.

le cardinal Ottoboni est fait pape, comme je l'espère et le souhaite, il vous en aura la principale obligation par les bons offices que Votre Éminence lui a rendus auprès de Sa Majesté. « Le duc faisait allusion à la lettre que d'Estrées avait écrite avant le conclave. De Chaulnes écrivait également aux autres cardinaux français que Louis XIV acceptait Ottoboni. Bonzy porte cette lettre à Altieri, Bouillon à Ottoboni. Altieri, vaincu, se rend chez Ottoboni pour lui offrir ses votes, qu'il n'avait plus. Peut-être il arrangea aussi ses affaires. Chigi annonce alors à d'Este la conclusion de la pratique. D'Este soupçonne encore, hésite toujours. Chigi lui tourne le dos. En attendant, la nouvelle se répand. Grand bruit par le conclave. Les Innocent XI, en pleine confusion, craignent que l'on ne fasse un pape sans eux. D'Estrées aurait voulu ajourner l'élection au lendemain, 7 octobre. Mais en ce même moment arrive une estafette du cardinal de Gurgh, qui donne avis au cardinal de Medici qu'il entrerait à Rome à vingt-deux heures et se rendrait directement au conclave, ayant des lettres de l'Empereur à lui communiquer. Kolonitz insiste pour que Gurgh soit attendu. Medici, qui connaissait déjà assez les bizarreries et les revirements de Vienne, gagné par Chigi, refuse ce sursis. Il se doutait que Gurgh ne portât l'exclusion d'Ottoboni. La négociation fut donc arrêtée. « En ce moment, quatorze heures, écrit Medici à Cocolludo, le 6 octobre, la pratique d'Ottoboni est close. Nous espérons l'adorer aujourd'hui. Silence. »

« — Silence, soit, réplique Cocolludo : la négociation a été aidée cependant auprès des Français par la promesse du chapeau à l'évêque de Bauvais. »

A l'attitude sombre et effarée de Mellini, Carpegna, Spada, Visconti, Pallavicino, on redoute qu'ils ne pré-

parent un piége. On n'y tient plus. A dix-neuf heures, les cardinaux se rendent de nouveau à la chapelle, et Ottoboni est élu. De Chaulnes accourt immédiatement au conclave, dont les portes s'ouvrent. Il passe sa journée avec Alexandre VIII, lui renouvelle la promesse de là restitution d'Avignon. Ils traitent que Sa Majesté renoncerait aux franchises et Sa Sainteté aux *régales*, et que l'épiscopat français, par ordre du roi, formulerait une déclaration contre les propositions de l'Église gallicane. Gurgh arriva à temps pour adorer l'élu; et Lauria, qui savait que ce cardinal impérial portait son exclusion, lui dit :

— Votre Éminence se présente à point pour recevoir un soufflet.

— Oui, répond Gurgh en grommelant, mais je ne suis pas assez bon chrétien pour présenter l'autre joue.

Carpegna supplie Sa Sainteté de faire châtier ceux qui avaient honni sa personne et celle de son neveu, le marquis de Carpegna. Alexandre répond : « *Chi mangia è d'uopo che inghiotta!* — Qui mange doit avaler. » Puis commencent les cadeaux au neveu du pape et aux ambassadeurs, et l'on donne l'ordre d'ouvrir les théâtres, la comédie, si peu goûtée par le pape défunt.

De Chaulnes avait promis la renonciation aux franchises; mais il hésitait à maintenir sa promesse. Le jour du couronnement arrive. Alexandre ne le fait pas inviter. Bouillon court près du pape. Sa Sainteté déclare qu'elle n'admet aucune excuse sur ce point. De Chaulnes va à son tour au Quirinal, renonce formellement, et, à deux heures de la nuit, il reçoit son invitation pour la cérémonie du lendemain (1).

---

(1) Dépêches de de Gubernatis, des 4, 6 et 18 octobre. Dépê-

VI

L'ambassadeur vénitien Lando dresse le panégyrique d'Alexandre VIII, qui avait été son œuvre. Ce pape vécut dix-huit mois. Il rouvrit la plaie du népotisme, fermée par son prédécesseur, et enrichit ses parents. Il acheta aussi la bibliothèque de la reine de Suède, qu'il ajouta à la bibliothèque du Vatican. Il donna l'estoc et le chapeau à Morosini, qui avait battu les Turcs et conquis la Morée. Louis XIV lui rendit Avignon l'année suivante, mais il ne consentit point à révoquer les propositions de l'Église gallicane. Alexandre les condamna. Il condamna aussi la doctrine du P. Mussier. Ce jésuite soutenait que lorsqu'on viole la raison ou la morale sans penser à Dieu ou sans le connaître, on ne pèche point. On appelait cela le *péché philosophique*. Les RR. Pères se vengèrent en faisant condamner, par le même pape, trente et une propositions extraites des livres des jansénistes.

Le cardinal d'Estrées, avec son instinct de prêtre, avait toujours senti que Alexandre VIII n'était pas ami de la France. De Chaulnes avait prétendu le contraire; et la cour de Versailles était partagée entre ces deux opinions. Une circonstance avait donné raison au duc de Chaulnes. Le 13 février 1690, Alexandre avait fait la promotion des dix cardinaux dont son devan-

ches de Medici au grand-duc, du 7 octobre, et ses notes au livre des scrutins. Dépêches de Panziroli au duc de Modène, des 7 et 8 octobre.

cier lui avait laissé l'héritage. A cette promotion, ni l'Espagne ni l'Empire n'avaient participé. En sorte que les Napolitains et les Milanais eux-mêmes « n'étaient pas à la nomination des couronnes, et n'y avait point d'équivalent pour l'Empire et pour l'Espagne au chapeau donné au cardinal de Forbin. Les cardinaux Aguirre, Medici, Salazar, Goes n'intervinrent pas au consistoire, et M. l'ambassadeur d'Espagne et sa femme sortirent de Rome à neuf heures du matin, ne voulant pas se trouver dans la ville pendant cette cérémonie (1). » La colère des deux couronnes pour cette préférence donnée à la France fut vive et durable; car Cocolludo et Lichtenstein reçurent l'ordre de ne plus visiter, même en conclave, ni le cardinal Ottoboni, ni ses créatures, ni Altieri, que l'on croyait complice de cet *outrage* et qui s'était allié par mariage à la maison du pape.

Mais une autre circonstance vint prouver que d'Estrées ne s'était pas abusé sur les mauvais sentiments d'Alexandre.

Dans les premiers jours de janvier 1691, ce pape commença à se mal porter. La tête était forte, mais ses pieds se gonflaient; la fièvre le dévorait. Le 27, on le crut fini. L'érésipèle des pieds avait envahi le ventre. Il se fit dans Rome un grand mouvement de courriers pour appeler les cardinaux et pour envoyer aux cours la nouvelle de la mort. Les neveux du pape transportaient hors du palais les meubles et l'argent comptant ramassé par la vente des charges et autres. On calculait ce trésor à plus de 2,000,000 d'écus. La veille même, Mgr Marini, Génois, avait payé 120,000 écus la

(1) Dépêches du duc de Chaulnes à M. Amelot, ambassadeur du roi en Suisse.

place d'auditeur de chambre, et Charles Barbarino je ne sais combien pour transmettre à son neveu, le cardinal François, toutes ses abbayes, qui lui rapportaient 60,000 écus de revenu par an. Alexandre ressentit un certain soulagement de l'ouverture d'une tumeur. On fit appeler de Padoue un fameux chirurgien. Mais le mieux ne se consolida point. Le matin du 29, un paroxysme nouveau l'accabla. Le soir, il appela autour de son lit treize cardinaux, de ceux qui se trouvaient à Rome, et deux protonotaires apostoliques; et s'asseyant sur le lit, il parla latin et fit lire le bref révocatoire *Cunctis ubique pateat*, qui annule toutes les innovations faites en France depuis 1682 et condamne les doctrines et les actes qui ont attaqué la suprématie de l'Église romaine, les *régales*, les édits du parlement. Cette protestation tardive, qui dénonçait le mauvais vouloir du pape contre la France et la peur qui l'avait retenu d'éclater jusqu'alors, mit en fureur le duc de Chaulnes et le cardinal de Forbin. Tout ce qu'ils purent obtenir de la nonchalance du cardinal neveu et de la déférence des ministres, ce fut de ne pas faire imprimer ni afficher ce bref. Le cardinal Ottoboni annonça ensuite à quelques cardinaux que le pape leur assignait 1,000 écus à chacun sur l'abbaye de Clairvaux. Le 1er février, Sa Sainteté resta sans sentiment et mourut vers le soir. Alexandre avait quatre-vingt-deux ans.

Aussitôt le pape expiré, le camerlingue Altieri, en robe cramoisie, — signe de deuil, — accompagné de la garde suisse, comme souverain en temps de siége vacant, et par les *monsignori chierici di camera* et autres officiers de la cour, en habit de deuil noir, entra dans la chambre et fit la reconnaissance du cadavre. Il l'appela trois fois : *Petrus Ottobonus! Petrus Otto-*

bonus! Petrus Ottobonus! Et n'ayant pas reçu de réponse, il déclara que Sa Sainteté était morte et que le siége était vacant. Le maître de la chambre lui consigna l'*Annulum piscatoris*, et un notaire rédigea l'acte de cette cérémonie. On passa ensuite à l'autopsie et à l'embaumement du cadavre. Les jésuites pénitenciers de Saint-Pierre l'habillèrent des habits pontificaux, et la nuit du 2 février, avec l'accompagnement ordinaire de chanoines, moines, officiers du palais, suisses, cuirassiers et lanciers, il fut transporté à la chapelle de Sixte au Vatican, dans une litière de velours cramoisi à passementerie d'or. Le lendemain, les chanoines de Saint-Pierre le portèrent à cette église et l'exposèrent, les pieds hors de la grille, dans la chapelle Grégorienne. Les cardinaux, en attendant, se réunissaient dans la salle des Paramenti. Altieri donnait à Cibo, doyen du collége, l'anneau du pêcheur; un maître de cérémonie le montrait entier aux cardinaux. On le brisa et on le montra ensuite brisé, ainsi que le cachet de plomb. Les ex-ministres présentèrent les papiers.

Le cadavre resta exposé trois jours; puis le soir du troisième, en présence des cardinaux nommés par lui et de ses neveux, on l'ensevelit. Deux bourses de monnaies de cuivre, argent et or, frappées à l'effigie d'Alexandre VIII, furent mises dans le cercueil. Peu d'empressement; pas de larmes; aucun regret de cœur. Son neveu se trouvait laid dans sa soutane cramoisie, et s'ennuyait de s'abstenir pendant quelques jours des comédies, des conversations, des dîners et des visites à la dame Nembrini, dans le couvent de Santa Apollonia, où il avait son sérail.

Les funérailles des neuf jours terminées, le collége se rendit au Vatican, où l'on avait préparé le conclave,

avec les cérémonies et l'ordre ordinaires, entre deux haies de peuple qui disait des lazzi. L'après-dînée le duc Savelli, maréchal perpétuel du conclave, alla prendre possession des portes, à cheval, à la tête de cinq cents soldats. Ces troupes et d'autres gardaient le collége. Le gouverneur de Rome, avec trente hallebardiers habillés en cramoisi, gardaient le bourg, — qui la nuit est fermé et barricadé. Les conservateurs de Rome, avec trois cents miliciens soldés, réunis au Capitole, songeaient à maintenir autant que possible la tranquillité de la ville. Les curés de Rome et tous les moines se rendaient chaque matin en procession dans la cour du Vatican, et agenouillés, la face tournée vers le conclave, chantaient le *Veni Creator Spiritus*, — ce qui ennuyait ces moines et agaçait les cardinaux. Le camerlingue et les trois chefs d'ordre recevaient chaque matin aussi le rapport de la ville, les dépêches des provinces, les ambassadeurs, et donnaient communication au collége des actes et des faits. Le collége délibérait les ordres à signifier. La souveraineté, qui jadis retombait au peuple pendant le siége vacant, avait été absorbée depuis plusieurs siècles par le collége, qui l'exerçait maintenant (1).

(1) Dépêches de de Gubernatis : *Fogli segreti.*

INNOCENT XII

I. Composition du collége. Situation des cours. Répulsions et impossibilités. — II. Le dix-septième siècle et la papauté. Papes de ce siècle. L'Église était *la casa*. Ce que la papauté avait fait de son État. La papauté de plus en plus absolue. Inutilité du collége. La monarchie en face de la papauté. L'Italie en face du pape. La papauté et le clergé, haut et bas. Conditions du clergé italien. Mépris du bas clergé et des moines. Le peuple et la papauté. Essence de la papauté au dix-septième siècle. — III. Pourquoi les cours s'immisçaient-elles dans le conclave? Part capitale que prit la France dans celui-ci. Ce que Louis XIV fait, veut et ordonne à son ambassadeur et à ses cardinaux. Mot de Pasquin. Mot du cardinal Albizzi sur le pape. Dépêches d'ambassadeurs. Le Camus, selon Saint-Simon. Dépêches de de Gubernatis, Melani, del Bene, Medici et autres. — IV. Négociations de l'Empereur pour le conclave. Toujours embrouillé. Dépêches de l'Empereur, de Stratman, de Lichtenstein, de Scarlatti, agent de Bavière, et de Medici. Mauvaise intelligence entre les ministres, les ambassadeurs, les cardinaux des deux branches de la maison d'Autriche. Ce que l'on veut et ce que l'on rejette. Quel est le pape de César. Le duc de Savoie. Confusion. — V. Instructions de la cour d'Espagne : confuses aussi et contradictoires. Dépêche de Montemagni, de Madrid. Venise. Le grand-duc. — VI. Correspondance diplomatique de ce conclave. Mépris des cours pour le collége. Bassesse et frivolité des cardinaux. Résumé de la situation à l'entrée en conclave. Dépêches de Medici, de Gubernatis et autres. — VII. Documents pour ce conclave. Deux actes et un intermède. Farce qui précède, racontée par d'Este. Pratique pour Barbarigo. Gurgh et Salazar. Forbin et Colloredo. Véto de la France. Dépêche de Chassinet. Alliance de Forbin et Altieri. Negroni colporte des libelles. — VIII. Courrier de Vienne. Pourquoi Altieri propose Pignatelli. Attitude de Forbin. Qui était Pignatelli. Son entrevue avec d'Estrées. Delfino se découvre. Qui était-il? Medici le submerge. Barbarigo remonte. Déclaration de Forbin. — IX. Négociations qui suivent et qui fondent. Lettre à Louis XIV, interceptée par les cardinaux français. Le roi accepte Pignatelli. Salazar le pousse en cachette. Gurgh s'alarme. Dénoûment du conclave, raconté par Medici. Scènes de Gurgh. Pignatelli élu. — X. Dépêches sur cette élection et sur le caractère d'Innocent XII. Histoire de ce pape. Louis XIV s'humilie. Léopold II envoie Martinitz. Querelles ridicules et sérieuses de cet ambassadeur. L'Empereur cède. Maladie d'Innocent XII. Couplet de Pasquin sur la reine de Pologne. Mort du pape.

I

Alexandre VIII avait laissé le collége au complet, — composé de trois créatures d'Innocent X, huit d'Alexandre VII, trois de Clément IX, dix de Clément X, trente-deux d'Innocent XI, quatorze d'Alexandre VIII. Le manque de cardinal neveu, disloquant le corps des Innocent XI, avait modifié la vieille physionomie des factions. Les cardinaux ne servaient plus à tout prix sous le drapeau du neveu du pape qui les avait coiffés du chapeau. Le choc du pouvoir civil et du pouvoir ecclésiastique avait ajouté un autre élément de dissension. En sorte qu'il s'était formé ce corps neutre appelé des zélés, qui avait grossi, se renforçant de tous les réfractaires des autres factions, de tous les papables plus difficiles, de tous les rusés, de tous les partisans de la suprématie ecclésiastique. Cet escadron de zélés composait maintenant tout un corps d'armée, s'adjoignant à lui Chigi et les adhérents qui lui restaient, et, s'appuyant à eux, les Espagnols et les impériaux. En face d'eux se dressaient Altieri et Ottoboni, doublés des Français. Voilà la division apparente.

Dans le fond, chaque cardinal militait pour son propre compte; et l'on voyait des revirements journaliers. D'Este, comme toujours, s'offrit à toutes les couronnes, et personne ne le prit pas même au sérieux (1). Don Livio Odescalchi offrait les cardinaux,

(1) Dépêche de l'abbé Scarlatti, qui lui répond, le 23 mars, qu'il avait été agréé par Lichtenstein. Dépêche de Chassinet, du

qu'il n'eut jamais, à qui les voulait; et personne n'en voulut, car ils disposaient de leur vote à leur gré et pour leur utilité. Medici continua à jouir du titre de protecteur de l'Espagne et de l'Empire ; mais l'Espagne et l'Empire ne s'entendaient plus, et leurs ambassadeurs s'entendaient encore moins. Entre les ambassadeurs et les cardinaux de ces deux partis il y avait rupture ouverte; entre les cardinaux de ces deux partis, défiance, querelles, désordres et gros mots (1). Chigi protestait dehors, qu'il serait entré cette fois en conclave uniquement pour servir Dieu; et sous main il servit le diable, ses amis, ses intérêts, et redoubla le désordre. Altieri dupa, les Français se firent duper — comme toujours. Comme toujours, les zélés firent beaucoup de bruit pour aboutir à mettre le conclave sous le joug des couronnes. Une averse de papables; et sur eux, une grêle d'incompatibilités. Toujours les mêmes soupçons, les mêmes envies, les mêmes suscep-

---

20 mars, qui lui mande « de la part du duc de Chaulnes, que Son Excellence ne manquera pas de le tenir adverti de tout ce qu'il y aura d'important, par le cardinal de Forbin ». Dépêche de Scarlatti, du 20 mars, qui lui communique « que l'ambassadeur catholique agrée les confidences que Son Éminence pourrait lui faire, et qu'il écrirait à Medici et à Salazar de s'entendre avec Son Éminence. Que Son Éminence, cependant, s'entende avec Gurgh, pour servir la maison d'Autriche. Lichtenstein et les cardinaux impériaux, avec raison, ne se fient point à Cocolludo. »

(1) « L'ambassadeur d'Espagne se plaint de la rigueur de Medici, lequel, ainsi que les cardinaux espagnols et tudesques, agissent à leur caprice. Il paraît que Medina-Cœli a des sentiments particuliers pour quelqu'un, et que les cardinaux espagnols et tudesques, se méfiant de lui, veulent servir le catholique par un autre moyen. Il semble que cet ambassadeur penche vers Altieri. » L'abbé Scarlatti à d'Este, le 28 mars.

tibilités des couronnes, les mêmes véto. Foin de Barbarino! il est irréligieux, mondain; il ne va point aux congrégations et aux églises; il laisse douter qu'il changerait le caractère et l'essence de la papauté. Foin de Cibo! il est en enfance, et *dignus imperii nisi imperasset*. Foin d'Acciaioli! il est trop jeune, Florentin, a un neveu vicieux. Conti est un grand seigneur imbécile, grêlé de parents déguenillés. Spinola est Génois; Barbarigo trop saint; Altieri trop ambitieux; Carpegna est laid; Marescotti est dur; Panciatici fils d'une Française; de Angeli est borgne; Capizucchi moine, ivrogne et inepte; Santa Cecilia aveugle; Pignatelli idiot; Visconti trop rigide; Ciceri trop doux; Ginetti ex-libertin. Pas de Colloredo, qui s'opposa à la promotion de Forbin. Pas de Bonvisi, ex-échanson de Chigi, car les Français donnèrent l'exclusion à son oncle. Pas de Lauria, qui prend l'argent des hérétiques et est capucin et joyeux jusqu'à la bouffonnerie : — *non sta bene alla suprema dignità quel suo parlar faceto che talvolta dà in buffoneria* (1). Et ces difficultés n'étaient pas un prétexte, mais des difficultés sérieuses. La papauté était tombée dans l'enfantillage. Les cardinaux n'étaient plus un corps, mais des individus, des molécules. Ils n'étaient plus impersonnels comme jadis, prenant le titre de l'église ou du siége épiscopal qu'ils occupaient; ils ne s'appelaient plus Santa Praxida, Santa Croce, Portuense, Ferrara, Verona, Napoli; ils s'appelaient désormais du nom de leur famille, fût-il même plébéien. L'Église tombait en lambeaux : l'institution était devenue une place, une fonction; Dieu, le saint Christophe des pygmées.

---

(1) *Discorso pel conclave d'Innocenzo XII.*

II

Le dix-septième siècle, dont nous touchons l'extrême limite, avait été fatal à la papauté. La paix l'avait tuée. Les puissances du monde l'avaient cantonnée depuis dans son coin de principauté italienne et l'y avaient laissée croupir. Repliée sur elle-même, retombée sur son État souverain, la papauté était devenue méprisable. La monotonie l'avait vieillie. Qu'avaient été en effet Innocent X, Alexandre VII, Clément IX, Clément X, Alexandre VIII, Innocent XI? Des parasites. Que furent Innocent XII et Clément XI? L'impuissance.

Ils ne remplissent pas une page de l'histoire, — ces gouffres à argent! Ils furent les rides de la papauté. L'Italie morale et politique ne les sentit plus, pas même comme narcotique; l'Italie matérielle et intellectuelle les sentit toujours comme une douleur. Le jour même où l'on entrait en conclave, le docteur Oliva, chimiste et philosophe fameux, incarcéré comme complice des erreurs de Mgr Gabrielli, tandis qu'on le menait de sa geôle à la chambre de l'inquisiteur, se jetait d'une fenêtre et se brisait le crâne (1).

La papauté était une institution; depuis soixante ans elle était devenue un moule. Les papes se succédaient comme des ombres chinoises : le tableau ne variait point. Même conduite, mêmes principes, même politique; tout pour les parents : *la casa* était l'Église. L'aristocratie seule jouissait de quelque faveur en cette Babel; les riches seuls avaient droit aux priviléges. On

(1) Dépêche de Paolo Negri au duc de Savoie.

démolissait Rome antique pour embellir, disait-on, Rome moderne. Ces embellissements consistaient en de nouvelles églises, en de nouveaux couvents, en quelques palais pour la famille du pape. On augmentait la dette publique jusqu'à la banqueroute. Pour le peuple, vexations, taxes, outrages, refus de justice : il n'avait que la liberté du choix, de devenir la proie ou du sbire, ou du bandit, ou du gabelou. On l'écrasait avec moins de souci que la fange même, car la fange souille. Tout s'organisait en monopole, le pain, le vin, la viande, l'eau, le bois, le sel... jusqu'aux cercueils, dont Alexandre VII avait donné le privilége de l'exploitation à la famille Zondadari, ses neveux. La campagne se dépeuplait à cause de la concentration de la grande propriété, dont on avait besoin pour constituer des fiefs à cette pépinière de nouveaux princes grouillant hier au milieu de la plèbe, jaillissant aujourd'hui de la sacristie. La *mal' aria* glanait sur la moisson de la mainmorte et du majorat. La *mal' aria* est un des droits inaliénables de la papauté; et il s'est trouvé de notre temps un secrétaire d'État de Sa Sainteté qui pensa à l'utiliser pour se débarrasser des prisonniers politiques, sans bruit (1). La *mal' aria* et le désert figurent parmi les principaux moyens de défense des États de l'Église. Plus de liberté, n'importe laquelle; plus de manifestation de l'esprit public, n'importe comment.

La papauté n'avait pas subi le chagement qui, au dix-septième siècle, envahit peu à peu la monarchie, — la pondération par l'aristocratie. « Dans toute l'étendue de

(1) Voir les documents sur la cour de Rome publiés à Florence par M. Gennarelli.

la monarchie espagnole, dit Ranke (1), le pouvoir était tombé de nouveau dans les mains de la haute noblesse; la constitution anglaise perfectionnée avait le cachet aristocratique des lords; le parlement français s'était essayé à l'imiter; l'aristocratie avait obtenu en Allemagne une valeur décisive; les États de Suède tendaient à restreindre les prérogatives royales; la noblesse polonaise avait acquis une liberté complète. » Cet élément aristocratique ou oligarchique aurait aussi voulu s'infiltrer dans la constitution pontificale. Le corps des cardinaux aurait voulu aussi adoucir cette constitution arbitraire, despotique, absolue jusqu'à Urbain VIII; la congrégation d'État avait prétendu la contrôler sous Innocent X; les conventions préalables des conclaves n'avaient pas manqué; mais tout avait échoué. Le collége cependant ne contestait pas au pape le droit absolu dans le spirituel. Il demandait la participation dans l'administration du temporel: donner son avis, prendre des décisions dans les affaires de paix et de guerre, de traités, d'impôts, d'aliénation du territoire de l'État. Les cardinaux prétendaient être consultés, non pas renseignés après coup; le pape, ou plutôt la papauté refusa net. Cette résistance fixa la politique de Rome; mais elle en amoindrit l'importance, n'en renforça point l'autorité.

Le traité de Westphalie vint ensuite précipiter la décadence de la papauté. Innocent X avait eu beau, de sa pleine puissance, en casser et en annuler les articles concernant la religion; personne ne se soucia de ses protestations; et la déchéance du catholicisme et de la papauté fut officiellement signée. La religion de Rome,

(1) Ranke, liv. VIII, chap. VI.

par droit public européen, devint la religion d'un parti. Ce prêtre, qui s'appelait si arrogamment vicaire du Christ, ne fut désormais que le chef d'une secte religieuse, un principicule italien. Et les puissances politiques ne lui auraient accordé aucune considération, si elles n'en eussent fait un instrument de parti et de guerre, un élément d'équibre italien. On ne se servait plus du pape que pour créer des embarras à la puissance ennemie. Mais à cette aune étaient aussi mesurés le duc de Savoie, Venise et la Toscane. On ne voulut pas même de sa médiation : on la refusa au traité des Pyrénées, à Nimègue, à Ryswick, bien qu'elle eût été proposée.

Or, les souverains ne se bornèrent pas seulement à cela. Après avoir coupé au pape les dimensions odieuses d'un petit tyran électif, on vit Louis XIV lui infliger trois fois les plus indignes humiliations : à Alexandre VII, pour l'affaire de Créqui ; à Clément X, pour l'exemption des ambassadeurs de la visite des douanes ; à Innocent XI, pour le droit d'asile, et de là les bravades de Lavardin. Et nous verrons bientôt l'empereur faire afficher aux portes mêmes du palais d'Innocent XII les bulles impériales qui attestaient le droit de revendication de sa suzeraineté sur les fiefs italiens ; en sorte qu'Innocent eut à publier un décret, par lequel il menaçait de l'excommunication quiconque eût obéi. On vit Louis XIV rendre des ordonnances sur les hérésies et la simonie ; empêcher qu'on envoyât de l'argent à Rome ; emprisonner des légats ; et imposer jusqu'à des articles de foi. On vit les Espagnols eux-mêmes ne pas résister aux Napolitains, qui chassaient de leurs villes les évêques et les inquisiteurs ; applaudir aux vice-rois, qui dressaient la potence devant les palais des évêques embastillés dans leurs prétentions de libertés ecclé-

siastiques. Et cependant Innocent XI surtout, qui était arrivé à Rome l'épée au côté et les pistolets au ceinturon, ne se montra pas homme à céder facilement et à tolérer les outrages. Mais que pouvait faire un pouvoir qui n'avait plus ni sympathie ni base, qui restait roide, dur, étranger, et qui, perdant la foi, n'avait pu se donner la force?

L'Italie abandonnait le pape parce que le pape ne voulait point d'Italie, n'en voulait à aucun prix. « Autant Innocent XI, écrit Leo (1), s'était montré énergique dans la sphère restreinte de son pouvoir religieux, autant il était incapable d'embrasser le plan d'une vaste politique. Par le déclin de la puissance espagnole, l'Italie s'était émancipée de l'influence tyrannique des princes de la maison d'Autriche. Louis XIV menaçait de faire prendre à la France la position que l'Espagne venait de perdre. Il n'y avait pas un moment plus favorable pour rendre à l'Italie son existence politique, moyennant une ligue des États italiens avec le pape à leur tête. La cour d'Autriche proposa un projet de cette nature en 1679. L'Espagne était prête à se résigner et à y adhérer. Le pape déclina d'y participer. » Innocent fit ce qu'avaient fait Urbain VIII et ses prédécesseurs : ils dirent, saisis d'épouvante : Jamais d'Italie! Ils avaient peur de cet abîme.

Maintenant le clergé abhorrait la papauté. Le haut clergé l'abhorrait parce qu'on le rançonnait lorsqu'il demandait les bénéfices, et devait payer un bon tiers des profits aux neveux des papes et aux gros fonctionnaires. L'abhorrait aussi le bas clergé, qui crevait de faim et

(1) Leo, liv. XII, chap. II.

endurait une domination sauvage, des lois arbitraires, l'injustice de tous les côtés et par tout le monde; était serf, au gré absolu de l'évêque, de l'abbé, de l'inquisiteur, du légat, — et avait des mœurs infâmes (1). L'évêque d'Urbin se plaignait, en 1663, que de son riche évêché il ne lui restait à la fin de l'année que 60 écus, et qu'ayant donné sa démission on n'avait pas voulu l'accepter. Pendant plusieurs années, personne n'avait voulu occuper les siéges épiscopaux d'Ancône et de Pesaro, tellement les conditions de vente qu'on y avait annexées paraissaient dures. En 1667, on comptait, à Naples seulement, vingt-huit évêques et archevêques destitués, parce qu'ils n'avaient pas pu payer les pensions convenues. « Les possesseurs de riches paroisses, dit Ranke, y trouvaient à peine de quoi vivre. Les curés de campagne virent souvent saisir jusqu'à leur casuel, en sorte que plusieurs d'entre eux, découragés, abandonnèrent la place. Mais Rome, qui n'avait plus le monde pour tributaire, devait distiller ses peuples pour recueillir l'elixir de sa vie, et ne regardait même point s'ils étaient orthodoxes ou hérétiques. Paul III et Jules III avaient exempté, même de la juridiction du Saint-Office, les hérétiques et les infidèles qui venaient trafiquer dans les États de l'Église. Les couvents et les congrégations étaient oubliés et méprisés. On ne voulait pas avancer des hommes liés par des vœux monastiques. »

Être moine était déjà une incompatibilité pour arriver à la tiare!

« On paraissait croire, dit Grimani, qu'en accordant l'évêché ou la pourpre à un moine on les déshonorait.

---

(1) Cantù : *Storia degli Italiani*, cap. CLV.

Les religieux n'osent plus se montrer à la cour, pour ne pas y essuyer des offenses et le mépris. On ne trouve plus que les gens du petit peuple disposés à entrer dans les monastères. Même un marchand déshonoré par plusieurs faillites croit indigne de lui de vêtir le froc. »

Les dignités ecclésiastiques ne s'accordaient plus qu'aux riches ou aux nobles, parce qu'ils pouvaient les payer. Alexandre VII disait que Dieu se plaisait mieux à se voir servi par des hommes nés dans les hautes classes. Et Grimani ajoute qu'on ne refusait rien à un marchand qui demandait la bourse à la main. Les seuls favorisés étaient les jésuites.

Le peuple abhorrait la papauté. Elle n'avait point le sentiment de la justice, ou la justice était vénale : pas d'autre loi que l'interprétation arbitraire des décrétales. Point de défense contre l'étreinte du plus fort; point de garantie : personne, fortune, famille, domicile, âme, femme, étaient à la merci de la violence. L'inquisition étranglait la liberté de la conscience; l'index, celle de l'intelligence; le sbire étranglait la liberté politique, si quelque imprudent osait y porter le regard : la distinction des classes et les priviléges annulaient la liberté civile. L'industrie et le commerce, tout était absorbé par cet État corrosif; État sans fondations, sans appui, sans organisation, sans contrôle, sans respect des droits, sans autre principe qu'une autorité illimitée et fatale, déguisée sous l'arrogance brutale de l'infaillibilité. « L'oppression du pauvre par le puissant, écrivait le cardinal Sacchetti à Alexandre VII quelques jours avant de mourir (1); l'oppression du faible sans qu'il trouve quelqu'un qui prenne sa défense;

(1) *Mémoires de la reine de Suède*, t. IV.

la corruption de la justice par l'intervention des cardinaux, des princes, des gens du palais; les affaires qui pourraient être expédiées en quelques jours retardées pour des années et des dixaines d'années; les violences infligées à celui qui réclame auprès d'un fonctionnaire supérieur contre un fonctionnaire inférieur; les saisies et les exécutions par lesquelles on opère la rentrée des impôts, moyen cruel qui enrichit les employés et fait détester le prince, sont des fléaux, Très-Saint Père, pires que les plaies des Hébreux en Égypte. Des peuples qui n'ont pas été conquis par l'épée, mais qui sont parvenus sous la domination du Saint-Siége par donation des princes ou par soumission volontaire, sont traités plus inhumainement que les esclaves en Syrie et en Afrique. » Bref, un pouvoir détesté par tout le monde, craint de personne, estimé seulement par quelques-uns, sans patrie, sans foi, sans lois, d'un passé douteux et illégal, d'un avenir incertain, ne pouvant que détruire et haïr.

L'histoire de la papauté est un récit de déceptions. Elle avait visé à l'empire du monde par droit divin, par délégation du Christ; et à peine elle avait obtenu, par fraude ou par faveur, quelques milles de sol italien ! Elle avait proclamé l'autorité, et avait enfanté la tyrannie. Elle avait ambitionné l'unité de la foi, l'unité de la loi de l'esprit, et le schisme l'environnait de tous les côtés et l'étranglait. Enfin elle s'était imposé une loi de morale et de pureté; et dans aucun endroit, dans aucune classe, on n'insultait la dignité humaine par des souillures plus infâmes. La papauté avait évoqué la force; et maintenant elle y succombait. Elle avait invoqué l'équilibre des États italiens; on les nivela dans la servitude. La papauté se défit comme l'Empire : celui-ci devint la maison d'Autriche; la papauté la maison du pape. Elle

avait essayé de lutter contre l'esprit; mais ayant vu Charles V, Philippe II, Louis XIII, les empereurs d'Allemagne, s'effondrer dans la mêlée, elle rêva de l'étouffer sous l'exubérance de la matière. Les papes devinrent des politiques greffés sur des théologiens. Et tandis que les nations se formaient, là où la réforme prévalait, elles se dissolvaient ou périssaient là où prévalait le catholicisme. La papauté vivait en reculant, en reniant sa raison d'être, en sévissant; elle vivait en restant sur la brèche inexorablement, sans fermer les yeux, contre la liberté, contre la patrie, contre la nation; elle vivait en empoisonnant les âmes, — espèce de marquise de Brinvilliers, — si toutefois on peut appeler vie cette existence précaire, caduque, insultée, que lui laissaient les peuples engourdis et les princes dédaigneux.

III

Dédaigneux; car si le roi Louis XIV, l'empereur Léopold Ier et les ministres de Charles II venaient s'escrimer dans les débats du conclave, ce n'était ni par spéculation, ni par peur. Le pape étant un venin, la France voulait s'en servir pour empoisonner l'Empire et l'Espagne ; l'Espagne et l'Empire, pour tuer la France dans les convulsions intestines.

On n'adore pas l'arsenic.

L'exemple de l'impuissance du pape ne les avait pas corrigés. Qu'avaient pu le mauvais vouloir d'Innocent XI contre la France et l'hypocrisie d'Alexandre VIII en sa faveur? Cependant Louis XIV voulait essayer encore une fois. Ce Bourbon, vautré dans les intrigues de

Versailles, se flattait d'avoir le même succès dans les intrigues du Vatican. Il pensait qu'un courtisan valait autant qu'un prêtre; qu'une maîtresse ou qu'un confesseur étaient au moins aussi fins qu'un cardinal. Voilà l'erreur. Une femme et un courtisan croyaient encore à quelque chose; un confesseur a encore peur de quelqu'un; un cardinal, qui se sait du bois dont on fabrique les vice-dieux, et qui en fabrique lui-même, ne croit plus à rien; un cardinal a le paratonnerre de sa calotte rouge, que les rois ont froissée maintes fois, mais qu'ils ne déchirèrent jamais. Il n'y a eu que le pape et le peuple qui aient tué des cardinaux.

La nouvelle du dernier bref d'Alexandre VIII avait été accueillie à Paris par un éclat de colère. Bouillon et de Chaulnes furent un moment en disgrâce; on pensa même à ne plus leur communiquer le secret, les considérant comme des sots pour s'être laissé tromper. Mais les dépêches de Forbin et de Chaulnes, arrivées depuis, avaient calmé Louis XIV. On ordonna à de Chaulnes, qui devait retourner en France, de ne plus bouger, et le conseil avisa à bâcler un pape ami. Mais il devenait de plus en plus difficile de s'entendre. Le marquis de Lavardin, Forbin et Bonzy s'étaient liés contre d'Estrées, que même ses ennemis cependant considéraient comme un homme capable, et que Choisy protégeait ouvertement et faisait agréer au roi. On tint donc de longs conseils pour passer en revue les cardinaux. Altieri avait écrit au roi et fait les plus larges promesses; d'Estrées se portait son garant. On l'accepta avec la nonchalance française, oubliant quelles humiliations on lui avait infligées, quelle opposition on lui avait faite depuis la mort de Clément X. D'Estrées proposait aussi Carpegna, mais le roi avait encore sur le cœur l'excommunication de Lavardin, dans

laquelle ce cardinal avait trempé. On admit Lauria sans observation. Delfino eût été plus agréable, mais d'Estrées lui reprochait l'amitié de Chigi. D'Estrées voulait en outre Ginetti et Conti. Choisy assura que celui-ci avait des relations avec l'Autriche. Choisy travaillait pour faire passer Bonvisi; d'Estrées le donnait comme le plus capable pour s'interposer dans les affaires d'Europe, si désordonnées; mais Lavardin et Morsten avaient contre lui une vive répugnance, le sachant impérialiste, et Louvois et Chivrais l'achevèrent (1).

Acciaioli ne prit pas: d'Estrées le considérait comme orgueilleux et sévère, bien qu'il fût le pape du duc de Chaulnes et de Bouillon. Panciatici était estimé, rien de plus. De Angeli était le pape des dames : la duchesse Sforza le poussait, et les dames de la cour, sur la recommandation de la duchesse, le patronnaient; mais d'Estrées ne l'estimait point. On ne voulut entendre parler ni de Capizucchi, ni de Marescotti. Gênes étant revenue en grâce auprès du roi, Choisy n'excluait plus les Gênois. Puis d'Estrées et Lavardin aimaient Spinola, quoique Forbin l'eût déclaré d'une maison très-attachée à l'Espagne. D'Estrées proposait de ne donner l'appui de la France qu'au candidat qui eût accepté les conditions préalables posées par le roi; ce conseil fut adopté. On décida aussi de ne pas retirer le secret à Forbin, puisqu'il l'avait, ayant toujours écrit que le pape trompait le duc de Chaulnes. Fürstemberg louait

(1) « Le Camus a foudroyé Buonvisi en lui racontant que ses lettres au cardinal Ranuzzi contre Sa Majesté et son gouvernement, que les barbets avaient prises à ce cardinal à son retour de France en traversant le mont Cenis, avaient été achetées à un gros prix par le roi. » Medici au grand-duc, le 22 mars.

Spinola de Lucques. Le P. Lachaise recommandait un pape romain. Mais ce qu'il y avait d'étrange, c'était que d'Estrées aurait pris Barbarigo, un Vénitien, et Bonzy proposait Caraffa, un Napolitain. Quant à Barbarino, l'ambassadeur de Toscane, lui aussi, le recommandait à Choisy, en lui disant que ce cardinal avait déclaré qu'il fallait vendre les calices, si cela était nécessaire, afin de remettre sur le trône le roi Jacques d'Angleterre. Plus tard, en effet, on l'accepta. On repoussait Casanatta et on admettait Nortfolk. On restait indécis sur Pignatelli.

Les cardinaux français reçurent l'ordre de traîner les décisions du conclave jusqu'à ce que les choses de la guerre eussent pris une physionomie plus marquée. En effet, plus tard, étant en conclave, à l'arrivée de la nouvelle de la prise de Mons et de la reddition du château de Nice, ils firent pression sur le collége en vue d'enlever Altieri leur candidat; et Pasquin dit qu'après l'arrivée des cardinaux Nice et Mons, on en attendait d'autres pour terminer le conclave. « A Dieu ne plaise que le Saint-Esprit, écrivait de Gubernatis, vienne à Civita-Vecchia avec la flotte qui semble se diriger maintenant vers le Finale. Les Français se servent d'Altieri pour donner l'exclusion, mais ils ne veulent ni celui-ci, ni celui-là. Altieri prétend qu'il convient d'attendre le résultat de cette campagne, car les Français ayant le dessus, on pourrait sauter le fossé en dépit des Autrichiens. Que Votre Altesse considère quels sentiments d'ecclésiastique que ceux de ce cardinal qui veut être pape *per fas et nefas!* Il ne faut pas venir à Rome pour se confirmer dans la croyance de ce qui concerne l'autorité du pape, si contestée par les hérétiques! »

Le 17 février, les cardinaux français devaient partir en

poste pour Lyon et Antibes, d'où deux galères génoises les transporteraient à Rome. D'Estrées s'entretint longtemps avec le roi à Versailles, et assista à son souper. Le roi l'embrassa au moment de son départ, et il lui dit qu'il saurait à Rome, par l'ambassadeur, ses dernières instructions. Forbin et Chaulnes eurent part au secret. Fürstemberg demanda à rester pour ne pas être taquiné à Rome par ses ennemis les cardinaux et ministres allemands; en réalité pour ne pas quitter sa comtesse. Bonzy sortit de chez le roi en pleurant. Oui, les cardinaux italiens étaient lâches et intéressés, mais ils n'avaient pas ce fétichisme idolâtre pour les rois dont paradaient les cardinaux étrangers. Il fut donné 6,000 écus à chaque cardinal pour frais de voyage; et Pontchartrain disait que, si Sa Majesté eût mieux réfléchi, au lieu de donner, elle eût gagné 6,000 écus; car Le Camus en aurait bien donné 12,000 pour aller et Fürstemberg 18,000 pour rester.

Ce Le Camus est bien ce polisson dont parle le duc de Saint-Simon. « Il avait acheté une charge d'aumônier du roi pour se fourrer à la cour et se frayer un chemin à l'épiscopat. Ses débauches et son impiété éclatèrent. » Il était de cette fameuse partie de Roissy, chez Vivonne, avec Bussy-Rabutin, Mancini, Guiche, Manicamp et quelques autres, dans laquelle, un jour de vendredi-saint, ils prirent un cochon de lait, le présentèrent aux fonts baptismaux, le baptisèrent carpe et s'en régalèrent (1). Nommé ensuite cardinal, il s'avisa un jour de sermonner l'évêque de Gap, son suffragant, qui était resté honnête jusqu'à l'âge de cinquante ans. Cet évêque lui répondit : « Monseigneur, toute la dif-

(1) Bonnemère, *la France sous Louis XIV.*

férence qu'il y a entre vous et moi, c'est que vous avez commencé par où je finis, et que je finis par où vous avez commencé. Mais je le trouve si bon, que je suis étonné de ne pas m'y être mis plus tôt, et que je regrette d'avoir tant perdu de belles années, que vous avez employées mieux que moi (1). »

Arrivés en conclave vers la fin de mars, les cardinaux français se partagèrent les rôles, selon leur goût. Le Camus chercha l'intimité des zélés; Bonzy, des Florentins; Bouillon, des deux sérénissimes Medici et d'Este; Maidalchini s'allia aux cardinaux les plus mondains; et d'Estrées, voyant tout le monde, prenait partout ce qui lui convenait le mieux. Puis, le soir, ils se réunissaient pour se communiquer les nouvelles et se mettaient d'accord pour le service du roi. Leur but était de retarder l'élection: ce que les autres partis leur rendaient facile, « car les Autrichiens étaient désunis, dit de Gubernatis; les Espagnols voulaient un cagot, *un santone*, au point qu'il y en eut un qui proposa Le Camus. Les Impériaux visaient à un sujet de pitié et de politique singulier. Cocolludo, maintenant duc de Medina-Cœli, après la mort de son père, avait pour son mandarin del Giudice, qui faisait le diable à quatre pour Pignatelli et Casanetta. En somme, le désordre. Et le cardinal Albizzi disait bien que les papes sont comme les pâtés : pour en être content, il ne faut pas les voir faire. »

Forbin négociait, mais d'accord avec d'Estrées. Le dernier mot cependant restait à de Chaulnes. Bonzy paraissait indifférent à tous les candidats; Bouillon isolé; Le Camus méfiant. Ils concouraient tous avec

(1) Dangeau, *Journal*. — Note de Saint-Simon.

Altieri et Ottoboni. Leur conduite hautaine, au milieu de leurs égaux, déplut à tout le monde, blessa les plus saints autant que les plus orgueilleux (1). En effet, Pamfili se plaint avec Forbin de ce que le parti français prolonge le conclave; Forbin répond avec aigreur que, si quatre mois ne suffisaient pas, on resterait quatre ans, mais qu'il fallait que les Français n'en sortissent pas humiliés, la France maltraitée. Il concluait que le roi Louis XIV n'avait pas besoin de leurs conseils. On donne des votes de dépit au légat de Naples, Mgr Casoni, odieux aux Français; Forbin s'exclame : « Demain j'en ferai donner à l'évêque de Londres, qui en est plus digne! » Les Impériaux envoient à leur tour un courrier en Allemagne, en faveur de Barbarigo. Les Français en avaient déjà envoyé quatre ou cinq à tout propos, car ils n'osaient rien entreprendre de leur propre initiative. Forbin s'écrie en pleine salle royale que « le pape se nommait à Rome et non pas à Vienne ». Ils offrent à Chigi, pour le décider à porter son concours à Altieri, des ministres amis et le chapeau pour son neveu Zondadari. Chigi se retranche dans sa conscience. Bouillon le brutalise et le menace de l'indignation de son roi. Chigi propose à d'Estrées de choisir parmi Marescotti, Romain; Acciaioli, Florentin; Buonvisi, indifférent; et Barbarigo, bonhomme.

(1) « Les paroles amères dites à d'Este par Forbin montrent que la nature ardente de ce cardinal s'accorde mal avec le flegme romain, et l'on craint que, tous fatigués et ennuyés de ce conclave, il n'y éclate encore de plus profondes ruptures. Forbin dit que, si d'autres nommaient Barbarigo, qui n'est pas au service du roi, les Français sortiraient tous du conclave. D'Estrées et Bouillon donnèrent des réponses pareillement orgueilleuses à Corsi. » Medici au grand-duc, dépêches des 9, 10, 11, 12, 18, 19 juin.

D'Estrées répond : que, quant à un Romain, il proposait Maidalchini ; Bonzy, comme Florentin ; Fürstemberg, comme indifférent ; et Le Camus, pour brave homme. Les zélés s'adressent à la reine d'Angleterre, la femme de Jacques II, et au confesseur de Louis XIV, pour lui faire changer son arrêt contre Barbarigo. Le roi répond vaguement. Les zélés en sont attristés, et Maidalchini, se moquant d'eux, s'écrie : que Barbarigo était un pape du temps de saint Pierre ; lequel pauvre saint n'avait pas un collége de cardinaux, qui sont princes et donnent du *cousin* aux rois (1).

Ces manières, la longueur du conclave occasionnée par leur indécision, ce remuement, rendaient les Français peu agréables au collége et provoquaient des allures semblables de la part de l'Empire et de l'Espagne.

IV

L'Empereur avait investi Medici du titre de cardinal protecteur. Il lui aurait confié peut-être aussi toutes ses intentions ; mais Léopold n'était pas bien

(1) Voir pour tout cela les dépêches du comm. del Bene, datées de Paris des 14 et 22 février et 22 avril ; celles de l'abbé Melani, l'ami de Colbert, datées aussi de Paris, des 10 février et 16 juillet ; celles du comte de Gubernatis au duc de Savoie, datées de Rome, des 24 et 31 mars, des 13 et 22 avril, des 12 et 19 mai, du 9 juin ; celles enfin du cardinal de Médicis au grand-duc, du 27 mars, et au comte de Stratman, ministre à Vienne de l'empereur Léopold II, des 31 mars, 7 avril, 19 et 26 mai, 9, 16 et 23 juin, toutes datées du conclave.

fixé sur ce qu'il voulait et sur ce qu'il ne voulait pas; car ses ministres à Vienne, les cardinaux de Gurgh et de Kolonitz, et son ambassadeur à Rome, le comte de Lichtenstein, l'embrouillaient; sans compter les avis de son confesseur, le P. Oderi. Chacun de ces personnages avait son pape et choyait ses petits intérêts. Medici écrivait au comte de Stratman, le 30 janvier, pour demander des ordres précis, afin de s'armer et de tenir tête aux forces considérables et aux ruses variées des ennemis; il voulait surtout savoir « quelle route il devait tenir et sur quels amis il avait à compter. » Et cela avec raison, car on avait entouré et entortillé ce pauvre Gurgh; chacun lui disait, et Altieri et les siens lui faisaient croire « qu'ils avaient l'aigle impériale dans le cœur ». Or ce cardinal Gurgh était un extravagant, rageur, soupçonneux, difficile, surtout après dîner; rogue, disant les choses sans détour, à brûle-pourpoint, et souvent se contredisant. Il connaissait peut-être le mieux les sentiments intimes de l'Empereur, mais il en exagérait la portée.

« Medici et Cocolludo conserveront encore cette fois la direction des deux cours autrichiennes; mais tout dépend de Gurgh, qui aura joliment à faire pour s'escrimer contre les renards du collége. Car l'occupation de la cour de Rome, pendant le conclave, étant toute concentrée sur le choix d'un pape, chacun y cherche *non quæ Dei, sed quæ sua sunt* (1). »

Cocolludo avait, d'autre part, demandé la direction absolue de la faction espagnole, et son confident était del Giudice. Medici s'était allié avec Chigi et une partie des Odescalchi, et promettait de rapporter tout ce qui

(1) De Gubernatis, dépêches des 1er 10 et 17 février.

se passait à Lichtenstein; Goes, ou Gurgh, s'était glissé parmi les zélés et aurait dû faire la même chose. Mais Medici s'adressait de préférence à Stratman, à Vienne, et Gurgh à l'Empereur, ce qui retardait la solution des affaires.

Le duc de Savoie eût voulu marcher d'accord avec l'Autriche; mais on ne le croyait pas sincère, et la maison d'Autriche nourrissait pour lui une fort médiocre sympathie, le sachant prêt à la quitter pour améliorer ses intérêts, et ne la goûtant guère mieux en Italie que les Français et les Espagnols. De Gubernatis recommanda tout de même Lauria, qui était le candidat de préférence du duc, et Barbarino, qui était appuyé aussi auprès de l'Empereur par le roi de Pologne et don Livio Odescalchi, ainsi que par le comte Borromeo auprès des Espagnols. Mais les paroles du ministre de Savoie ne furent point très-agréées par Lichtenstein, et encore moins par Gurgh (1).

Entre Medina-Cœli et Lichtenstein, qui auraient dû marcher dans la plus parfaite entente, l'accord ne paraissait guère plus intime que parmi les cardinaux.

L'abbé Scarlatti, chargé d'affaires de Bavière, mandait au cardinal d'Este, en date des 17 et 19 mars : « Il n'est que trop vrai que la faction autrichienne est une cage de fous, dans laquelle chacun saute à sa fantaisie et chante hors de ton. Nos cardinaux entreront peut-être en conclave ce soir, voulant donner à croire que le collége a pour eux la même déférence que pour les Français, que l'on a attendus. En tout cas, cette entrée sera précédée de l'entrevue de Gurgh et de Kolonitz, qui est arrivé avec les sentiments d'un dévot

(1) Dépêches de de Gubernatis, du 10 février et du 10 mars.

furieux. Ni Lichtenstein, ni Cocolludo ne sont contents de lui. Pour vous donner une idée de ces gens, il suffit de dire, à propos de Barbarigo, que Kolonitz ne veut que lui; Gurgh balance; Cocolludo est enragé contre, et Lichtenstein l'agrée. En sorte que, lors même que les jésuites écriraient à Vienne en faveur de ce cardinal, je crains que le conseil césaréen ne l'évince. Votre Éminence fait donc bien de s'offrir toute à Gurgh; d'être seulement polie avec Kolonitz, et de ne pas se mêler de leurs maximes, contraires à celles de deux ambassadeurs, lesquelles, en définitive, seront désapprouvées par Sa Majesté. Medici, pour sa part, suit plutôt ses penchants que les désirs de l'ambassadeur. La faction autrichienne fait le jeu des Français. Les ambassadeurs n'osent pas raconter les propos peu respectueux de l'Empereur contre le conseil aulique. Sa Majesté Impériale est extravagante et ne tolère pas qu'on la modère. Que Votre Éminence conserve donc une grande rigueur avec tout ce monde. L'intimité entre les deux ambassadeurs, que l'on pourrait croire sincère vu la similitude des intérêts, est une finesse de Medina-Cœli, lequel a reçu l'ordre de Madrid de ne prendre sur lui aucune mesure et de ne pas paraître en conclave peu ou moins informé. Que Votre Éminence n'ait confiance en personne et ne songe à rien approfondir, ni avec les ministres, ni avec les cardinaux de la maison d'Autriche. Partagés entre eux, obstinés en des maximes et en des buts divers, ils ne cherchent qu'à rejeter l'insuccès sur quelqu'un. Continuez à être prudent et civil le plus que possible avec Gurgh, Kolonitz, Salazar, Medici. Votre Éminence peut s'ouvrir un peu plus avec Gurgh, qui a un grand désir de voir son école pleine de disciples; mais ne montrez jamais la curiosité de savoir leurs intentions; surtout ne faites

aucune proposition, — excepté de montrer un vif désir de servir la maison d'Autriche. » Le 23 mars, l'abbé Scarlatti ajoute : « Lichtenstein ne tient aucun compte de la correspondance de Kolonitz, et il est renseigné avec une grande parcimonie par Gurgh, lequel néglige ce devoir beaucoup plus qu'on ne pourrait le croire. »

A Vienne on n'était pas mieux renseigné qu'à Rome. L'abbé Montauti écrivait de cette ville à Medici, en date des 19 et 24 février:

« Le conseil s'est réuni. Il n'a rien décidé, parce qu'il ne sait rien, et même il désire de Votre Altesse des nouvelles, des détails sur les cardinaux. On ne veut pas d'un pape de parti. Le comte de Kiningsagg me dit que l'Empire marchera d'accord avec l'Espagne. On voudrait même que l'Espagne suivît l'Empire, à cause de Cocolludo, qu'on ne croit pas ami; et l'on ordonne à Votre Altesse de se méfier de lui et de s'entendre avec Goes. Le cardinal de Kolonitz, interrogé, proposa Delfino. En somme, ils veulent un pape qui leur donne de l'argent pour la guerre. On désire que Votre Altesse indique le pape qui aurait ces qualités. »

C'était au moins parler clair !

Medici, quant à lui, parlait clair aussi, autant que possible : car il aurait voulu se servir de l'empereur, du roi, de leurs ministres et de leurs cardinaux pour arranger les affaires du grand-duc et les siennes; plaire à tout le monde; rester à l'abri de tout reproche. Il demande donc des instructions précises sur Barbarigo, traîné sur un char d'or par les zélés, — homme estimable du reste et estimé, que Cocolludo combattit uniquement parce qué Vénitien; parce que le pape décédé, également Vénitien, avait mal tourné. Medici ne cache point que toutes les apparences semblent favorables à ce candidat; car il ferait la guerre aux Turcs, aiderait à la

restauration du roi d'Angleterre, avec les subsides de la chrétienté; que Cibo, Chigi, les Innocent XI, les zélés, Medici, les Autrichiens se déclaraient en sa faveur; taquiné seulement, et même avec ménagement, par les Français, Ottoboni et Altieri. Medici mande en plus que, si Barbarigo succombait, les débats s'ouvriraient pour Acciaioli, qui passait pour être Français, mais qui cependant enverrait des secours à César pour la guerre contre le Turc, et serait le seul capable de frapper à la tête le népotisme. Puis Casanatta, à tendances espagnoles, serait rejeté par les Français, tandis que les Espagnols feraient défaut à Panciatici.

Medici ajoute: que sa trop grande envie d'être pape a nui à Buonvisi; que sont sur les rangs pour un dépôt Marescotti, Lauria, Pignatelli, Corsi, Caraffa et Conti, bien que l'âge lui-même soit une raison d'exclusion; car on n'estime ni ne craint un pape vieux, qui ne peut rien faire, passe vite, tarit le trésor; qu'aucun ne montre d'inclination pour Carpegna; que les zélés et Chigi seront contre Altieri; que peut-être Chigi proposera Durazzo. Medici ne dissimule point que les cabales et les stratagèmes dominent le conclave, selon l'art et les habitudes du lieu. Il fait connaître qu'il manége de son mieux pour empêcher que les zélés, par Goes, ne proposent pas Barbarigo; qu'il est difficile de repousser tous les sujets qui n'agréent pas à la cour de Vienne; que Pignatelli a le plus de chance, n'étant pas désaprouvé par les Français; qu'Ottoboni lui a proposé Altieri, Panciatici et Barbarini, laissant à Sa Majesté le choix du trésorier et un chapeau, s'il veut donner son appui; que l'on prend du temps pour aviser; et il recommande Acciaioli.

Puis Medici peint à Sa Majesté, qui voulait le con-

naître, l'état du conclave, partagé en deux partis: l'un de vingt-six votes, composé de Français, d'Altieri, d'Ottoboni et de quelques Innocent XI; l'autre de trente-sept votes, composé d'Autrichiens, de Chigi, de ceux des Innocent XI qui se divisaient, des zélés et des transfuges d'Altieri et d'Ottoboni. Il dit à Sa Majesté que ceux de Chigi voulaient Barbarigo, tandis que les autres y répugnaient, parce que créature de Chigi et proposé sans leur participation et avantage, à leur insu et contre eux. Chigi ne reculait cependant point, ayant confiance dans son flegme, dans le nombre des électeurs et dans les qualités de l'éligible; il aspirait à faire un pape n'ayant seulement que quelques créatures à lui. D'autre part, Altieri s'embarquait, mais par un assez mauvais temps et sans biscuits. Medici fait encore remarquer à Sa Majesté qu'il écartait Panciatici et Acciaioli, pour obéir aux ordres impériaux; mais que ces deux candidats avaient un bon point, Acciaioli étant le pape d'un prochain conclave, et Panciatici n'ayant d'autre péché que celui de l'origine — sa mère Française. Il mande en plus que Chigi avait sollicité Cocolludo en faveur de Barbarigo; mais que lui, Medici, l'avait instruit des ordres de Sa Majesté, et Cocolludo avait reculé. Puis il encourage Stratman à gagner Ottoboni, en raccommodant son père à Venise et en faisant à lui-même des offres de protection et d'assistance. « Mais, dit-il, secret, vérité et habileté. Il est très-opportun de gagner des cardinaux : les Français y pensent plus que nous, et ils sont plus nombreux que les Autrichiens ; ils ont plus d'amis, lesquels leur en portent d'autres. Nous n'avons pas les pieds chauds. Car ceux qui s'offrent par respect de mon père, le grand-duc, à l'œuvre nous échappent; parce que, s'ils servent, ils veulent en tirer profit. Pensez un

peu des autres, que Goes et Lichtenstein se flattent d'avoir gagnés! Les papables sont Casanatta, Barbarigo, Spinola, Durazzo, Acciaioli, Marescotti, Carpegna, Buonvisi, Panciatici, — ayant tous contre eux de grandes objections. César ne pourra jamais réussir s'il songe à sa seule convenance : il faut transiger. »

Medici dit, en plus, que les cardinaux autrichiens avaient décidé de ne prendre aucune initiative avant de connaître d'une façon claire et nette les ordres de Sa Majesté sur Barbarigo, et Lichtenstein aussi, ayant refusé à Cocolludo de se prononcer par écrit. Et il expose à Sa Majesté : que les Français excluent Marescotti et Buonvisi; que le collége n'a aucune inclination pour Cibo, Altieri, Barbarini et Ginetti; que les sujets de l'Espagne étant écartés, Pignatelli et Conti tombent sous ces coups; que Franzoni et Chigi demandent que l'on ne parle pas d'eux; ce qui, réuni à l'exclusion donnée à d'autres par Sa Majesté, compliquait les négociations. « Je ne mets pas sous les yeux de Votre Majesté Durazzo, parce que Génois, lors même que les Français eussent à le demander. » Cela fait que les factions se décomposent et les membres d'un parti passent à un autre (1).

L'empereur et ses ministres répondaient à ces communications: que Medici eût à s'entendre avec Lichtenstein et Gurgh sur les détails; qu'il fallait réserver Barbarigo pour une autre occasion; car, pour le moment, « son élection pouvait devenir très-fatale, et il pesait comme un fantôme d'horreur sur les affaires pu-

(1) Dépêches de Medici à l'empereur, en date des 8 mars, 24 avril, 2 et 26 mai. Dépêches de Medici à Stratman, des 24 février, 24 et 31 mars, 7, 15 et 21 avril, 9 et 16 juillet.

bliques. » Sa Majesté s'étonnait que le collége eût de la propension pour ce sujet; « car, quant à lui, il devait avouer, qu'il en était éloigné pour des causes très-graves et très-justes, que ses ministres lui avaient communiquées; voilà pourquoi sa volonté était qu'ils eussent à le rejeter avec une dextérité très-efficace, *clam quantum fieri possit, ac sine mandati mei evulgatione, excepto casu extremi alicujus periculi, vel versura negotium sit vel ejus exitum impeditura omnino.* »

Stratman avouait que Sa Majesté savait que Barbarigo était chaudement français et vénitien, raison pour laquelle on n'agréait pas non plus Colloredo; il disait que Casanatta et Durazzo jouissaient à la cour d'une bonne réputation; que c'était le moment pour Altieri, Barbarino et Ottoboni lui-même de gagner les bonnes grâces de Sa Majesté, en se rangeant sous ses ordres. Medici avait beau écrire, que le secret de l'exclusion de Barbarigo était impossible, car déjà Forbin en avait rempli le conclave. Stratman insistait, en disant que le conseil n'avait pas changé d'avis, et que, entre Gurgh et Lichtenstein, Son Éminence pouvait savoir la vérité sur la volonté de Sa Majesté, et qu'avec « eux il fallait suivre la règle du plus facile et du moins mal, pour en finir avec ce conclave scandaleux. » Que quant à Acciaioli, Son Éminence ferait bien de ne pas s'en occuper pour le moment et de le réserver pour une occasion plus propice (1).

(1) Dépêches de l'empereur Léopold à Medici, du 3 mars. Dépêches de Stratman à Medici, des 4 et 11 mars, du 27 mai, du 24 juin, datées de Vienne.

V

Ces instructions n'étaient pas propres à fixer la conduite d'un homme qui ne demandait pas mieux que d'avoir des prétextes.

Celles du roi catholique étaient-elles plus précises?

Coriolano Montemagni, qui paraît on ne peut mieux instruit des intentions de la cour d'Espagne, mandait de Madrid au cardinal de Médicis : « Que Sa Majesté ne voulait d'aucune façon entendre parler de la promotion de Cibo, Carpegna, Marescotti et Mellini, ni de toutes les créatures d'Ottoboni, frappées d'exclusion par l'Empereur; qu'on trouvait Panciatici trop jeune; qu'on rejetait, à Madrid comme à Vienne, Altieri, sur l'assertion de Cocolludo, qui ne l'aimait point; qu'on pensait que Medici et Chigi réunis pouvaient tenir tête aux ennemis de la maison d'Autriche; qu'on espérait que Medici réussirait à rapprocher Cocolludo et Lichtenstein, la résolution ayant été prise de faire rester Cocolludo à Rome avec le secret, malgré la promesse donnée à l'empereur de le révoquer, afin d'empêcher que l'on fasse le pape en l'absence de l'ambassadeur de la couronne. Locowitz ne goûte guère cette résolution et s'en est plaint; mais de Lyra l'a persuadé de la nécessité des circonstances, et le roi en écrira à l'empereur. Balbases pense que Votre Éminence révérendissime doit gagner du temps avec Salazar, en lui temoignant cette confiance dont il jouit auprès d'Oropese. Salazar tiendra la cour renseignée sur les opérations du conclave. On l'estime peu, mais il est le seul cardinal espagnol; car, quant à Aguirre, il ne compte

guère : on connaît son âme et son habileté. Il n'y a pas d'inclusion positive, bien que Valez m'ait parlé de Spinola de Lucques, et ait pris des informations sur Acciaioli... On a discuté Barbarigo en conseil; il plaît à Balbases; mais on a résolu de suivre la commission de l'empereur. Balbases ne croit pas Bonvisi papable : c'est une tête de fer que les Français eux-mêmes ne doivent pas agréer. On a refusé la pension demandée par d'Este. Balbases dit qu'on ira doucement pour Pignatelli, Casanatta, Lauria et Caraffa, napolitains. Cocolludo a des instructions plus précises sur ces sujets. On croit impossible Conti, trop autrichien. Les cardinaux vassaux peuvent passer, s'ils ne sont pas portés par la France; voilà pourquoi on prendrait Pignatelli. Lauria est moine, disent quelques ministres. »

Le roi donna l'ordre à ses cardinaux et à son parti de ne pas s'éloigner des sujets que Cocolludo leur indiquerait. Pour adoucir Aguirre, on le régala de l'archevêché de Salerne, et pour réchauffer Del Giudice, l'aide de camp de l'ambassadeur, on lui offrit une pension de 6,000 écus. Mais cet ordre et ces faveurs n'assouplirent pas Aguirre, Salazar et Kolonitz, qui se déclarèrent en faveur de Barbarigo, malgré les remontrances de Cocolludo. Medici resta entre les deux, mais plus en faveur que contre le cardinal vénitien. La cour approuva Cocolludo, et le conseil d'État résolut que l'ambassadeur donnerait une forte semonce à Salazar. A Madrid, on n'appelait autrement Salazar et Aguirre que les moines (1).

(1) Dépêches de De Gubernatis des 19 et 31 mai. Dépêches de Madrid, de Coriolano Montemagni, des 2 mars, 4 et 26 avril, 5, 7 et 19 juillet, et 2 août. Dépêche de l'abbé Scarlatti à d'Este, du 9 avril.

Venise se retranchait dans son indifférence officielle, comme d'habitude, tout en poussant, comme d'usage aussi, ses cardinaux sous main. Et ses cardinaux en ce conclave tiennent toujours la corde (1).

Le grand-duc remua l'Europe pour empêcher que Carpegna n'arrivât pas, et pour mettre en soupçon Altieri, parent de ce cardinal; et il y parvint. Il fit un grand bruit, de grandes protestations contre le mariage du prince de Palestrina avec une demoiselle Zeno, nièce d'Alexandre VIII; puis du mariage de Marc Ottoboni avec une nièce d'Altieri, et du chapeau donné aux abbés Altieri et Barbarini. L'amitié de Medici et de Chigi éveilla d'autres soupçons. Puis grandes querelles et une grêle de rapports de Salazar contre Medici, et de celui-ci contre Salazar. Disputes, récriminations, accusations entre Medina-Cœli, Salazar et Medici, rappel à Madrid des deux premiers, troubles, révélations (2). Récriminations contre le collége, qui avait obligé les cardinaux qui venaient de Naples, où sévissait la peste, à s'arrêter à la frontière pendant quelques jours.

---

(1) Dépêche de Guasconi au grand-duc, datée de Venise, le 10 février.

(2) Voir tout cela dans les dépêches fort curieuses de Montemagni au grand-duc, et de celui-ci à son ministre. « Salazar a mandé au roi les intrigues des derniers jours du conclave : que Medici se rapprocha des Français pour les intérêts du grand-duc; que Giudice tâcha de se refaire de l'argent dépensé pour sa promotion; que Medina-Cœli seconda les goûts des autres pour satisfaire ses intérêts et sa passion... En somme, cela agite la cour. »

VI

Plus la royauté et la papauté déclinent, plus les intrigues deviennent abjectes, et la correspondance des cardinaux et des ambassadeurs, frivole et servile. Plus de grandes vues, ni de grands intérêts. Il n'y a pas moyen d'élever à la hauteur de négociations diplomatiques ces négociations de bétail, dans lesquelles à chaque instant vous vous heurtez aux pots-de-vin. Medici écrit au grand-duc, son frère, de longues lettres, jour par jour, sur les commérages du conclave, sur le marché des cardinaux, et il ridiculise les zélés. Ceux-ci s'opposèrent à ce que la clôture du conclave fût élargie un peu, du côté de Belvédère, à cause de la chaleur, de l'air malsain et des fièvres. Mais ils ne réussirent point à empêcher Leurs Éminences de passer la nuit au jeu de la bassette et de se ruiner réciproquement; de recevoir et d'envoyer des billets; de faire enlever tous les obstacles qui obstruaient la vue sur la place Saint-Pierre; d'ouvrir les fenêtres; de se faire donner de fort belles sérénades dans la cour du Belvédère. « Il ne manque plus, dit de Gubernatis, que les cardinaux reçoivent les visites des dames, car déjà ils leur parlent des croisées, tandis que les plus discrets font des signes avec les doigts, à l'espagnole (1). »

Les cours ne cachaient plus leur mépris pour le collége. « Le courrier de Vienne est arrivé avec une seule lettre du P. Oderi, qui annonce la réception des lettres, et une probabilité de réponse, sans ajouter autre

(1) Dépêches des 5 et 19 mai, et 9 juin.

chose; et cela, après avoir attendu vingt-six jours ces réponses! C'est une manière odieuse. Tous murmurent de tant de flegme en une affaire si grave (1). » Ce même cardinal de Médicis écrit, le 8 mars, que le cardinal Ottoboni, « lui parlant en chevalier et non pas comme les cardinaux ont l'usage de parler en conclave, à propos de Barbarigo, lui avoua que, se considérant encore jeune et n'ayant pas la vocation d'aller se renfermer dans une grotte, ce qu'il aurait dû faire si son compatriote, si saint, eût été élu, il le repoussait; car il ne pourrait pas se résigner à ne plus jouer la comédie dans le théâtre construit avec tant de frais dans le palais de la chancellerie, et que cet édifice ne dût servir désormais qu'à y faire danser les rats. » Medici chercha à le rassurer, mais il n'y réussit guère.

Ce drôle de cardinal Ottoboni écrivit aux ambassadeurs autrichiens et espagnols pour se mettre au service de la maison d'Autriche. Cocolludo lui répondit d'*autenticar con sus obras sus expressiones.* Lichtenstein l'adressa à Gurgh et à Salazar (2). Puis Medici proclame l'infaillibilité impériale,— *l'infallibile discernimento de S. M.*, — et obéit, au grand charme de l'indépendance du saint-siége, avec une *obéissance aveugle*; Chigi proclame, à son tour, que le conclave est plein de friponneries, *bricconate,*

(1) Medici au grand-duc, le 13 avril.

(2) « Il déplaît à ces ministres de l'empereur que, par l'intermédiaire de de Giudice, un rapprochement entre Altieri, Chigi et Ottoboni pût avoir lieu. Medici et le grand-duc sont mal avec les impériaux. Les Français prennent du temps et les impériaux ne s'en alarment point. La maison d'Autriche profitera mieux d'un pape à elle que d'un pape fait à la hâte. » L'abbé Scarlatti, le 4 avril.

au delà ce que l'on peut dire; de Gubernatis appelle le conclave l'arche de Noé.

Nous avons déjà parlé des papables; de Gubernatis et Medici en parlent aussi.

Je résume la situation du 12 février, jour de l'entrée en conclave.

Quatorze zélés, dont Colloredo était le chef. A Casanatta, Espagnol, Forbin opposait d'Estrées. Le peuple acclamait Cibo; mais le collége décidait qu'il ne ferait rien avant l'arrivée des Français. Gurgh avait laissé sombrer Barbarino, en faisant douter du consentement de l'empereur. Le grand-duc concourait de toutes ses forces à l'élection de Barbarigo; mais on le croyait surtout inapte au gouvernement, « à cause de ses idées platoniques. » Pallavicino et Durazzo pointaient parmi les papables, bien que Génois. Les factions d'Altieri et de Chigi-Medici, constituées, donnaient la chasse aux Innocent XI, à qui en attraperait le plus. Conti passait comme un vieillard qui pouvait encore aller, — *muy bien camino pudiera llevar su pratica*. On demandait à Madrid des ordres sur Pignatelli, Napolitain, sujet de Sa Majesté et archevêque de Naples. Les Français poussaient Altieri, le sachant impossible, pour mieux le plier sous leur joug. Le collége voyait mal Cibo, Ginetti, Barbarino; les Français, les Espagnols, les Autrichiens, les chefs de fractions se repoussaient réciproquement. « Tous les meilleurs sujets sont sous le coup de l'anathème d'un parti ou d'une couronne; je ne sais donc pas où nous allons aboutir. Car Goes, très-étrange, mal élevé, impoli, soupçonneux, incompétent, commençant à comprendre quelque chose aux affaires du conclave, commence à parler et à montrer qu'il désire Conti, Pignatelli, Spinola, Visconti, Buonvisi, Durazzo, Casanatta, tandis que

Lichtenstein reproche à Visconti je ne sais quel parent et quelle démarche faite en France. Pas d'Altieri; mais encore il faut mieux savoir les ordres de Vienne. Pas de Barbarino, qui travaille à l'élection de Forbin. Buonvisi a donné à Chaulnes un blanc-seing, et Chaulnes dit qu'il a le pape en ses mains; mais Buonvisi, qui parle trop librement, se ruine tout seul. »

Medici tenait deux langages pour Barbarigo, l'un avec Chigi, l'autre avec Lichtenstein; et écrivait à l'empereur. Entre autres choses, ce Vénitien voulait la paix universelle qui ne flattait pas le goût des Tudesques. Aguirre et Salazar, contre les ordres de Madrid, favorisaient le champion du roi Jacques. Le comte de Melfort, ambassadeur de ce roi déchu, ne faisait autrement de bruit que par la beauté de sa femme, dont Cocolludo était fou. « Ottoboni ne croyait pas qu'aucun des siens eût dû lui lancer des coups de pied, ayant donné à manger à tous, et offert l'équivalent en cadeaux à ceux qui n'avaient pas voulu recevoir de l'argent. Si le conclave eût été l'endroit de la candeur, et s'il n'eût fallu y nager avec beaucoup de précautions, on aurait pu dire que Barbarigo y entrait pape. Mais on devait se défier de tout; peut-être même qu'on ne lui montrait tant de faveur que pour mieux le perdre. Sacchetti, ayant exprimé la crainte qu'il ne prît pour ministres Santa Susanna, bon uniquement à mâcher des psaumes, et Mgr Farsetti, homme dur et superbe, Chigi le rassura. »

Le conclave s'ouvrait avec une perspective de longue durée et de négociations enchevêtrées : le fait justifia ces craintes (1).

(1) Dépêches de de Gubernatis des 17 et 24 février, des 3 et

VII

J'ai sous les yeux pour ce conclave les relations envoyées par Medici aux cours de Madrid et de Vienne; la relation justificative envoyée au roi par le cardinal Salazar; celle envoyée par le ministre de Savoie à sa cour; celle faite par ordre de d'Este pour le duc de Modène, et trois autres relations anonymes, dont une au point de vue de la France, une autre au point de vue de Chigi, une troisième écrite par un cardinal des zélés, très-minutieuse, et apostillée par quelque conclaviste de Medici. Elles se contredisent toutes dans les détails. Je tâcherai de les mettre d'accord pour les faits principaux.

Ce conclave eut deux actes et un intermède : la catastrophe sombre de Barbarigo, l'élection de Pignatelli, et ce petit chef-d'œuvre de ruse et d'adresse de la candidature de Delfino. Mais il s'ouvrit par une farce. Je traduis le billet suivant, que le cardinal d'Este écrivait à son frère, le duc de Modène, le 28 février, et je regrette de ne pouvoir en imiter l'orthographe, que Son Éminence oubliait peut-être à cause de son émotion.

« Hier soir, vers les quatre heures de la nuit, l'incendie se communiqua au conclave et dura jusqu'à dix heures et demie. Je ne saurais vous dire l'épouvante

17 mars. Dépêches de Medici à los Valez des 2, 19 et 29 mai. Dépêches de Medici au grand-duc des 10, 11, 12, 15, 22, 26 février.

qu'il occasionna chez nous, pauvres emprisonnés, ni la confusion qu'il jeta au milieu de tout ce monde. Certes, l'horreur était grande, mais le ridicule fut plus grand encore. Il y avait à se tenir les flancs, en voyant mes chers collègues en toilette, groupes et poses que le patriarche Jacob n'eût pas rêvées sous son échelle. Celui-ci en camisole, celui-là en caleçon, un autre en robe de chambre, — *zamberlucco,* — un quatrième en ouate, d'autres en gilet, d'autres en simple chemise, et d'autres en accoutrements bizarres, tous irrésistiblement drôles. Puis le cardinal Marescotti, qui depuis quatre jours gardait le lit, à cause d'un lombago, et ne pouvait pas bouger, aux cris qui remplissaient le conclave : *Fuoco, fuoco! Éminentissimi!* s'était levé et, à demi nu, comme un diable poilu, courait à la cellule d'Ottoboni en criant : « Il ne manquait que cela! il ne manquait que cela! » — *Questo ancora!* — Le cardinal d'Aguirre, qui a besoin de quatre personnes pour se remuer, en braies, une chandelle à la main, gambadait comme un lièvre. Capizucchi et Gurgh n'avaient plus besoin de béquilles. Maidalchini, qui est affligé d'une hernie, la ramassant dans ses deux mains, filait comme une galère en criant à son conclaviste : « Mets-moi donc ma perruque, idiot! je vais m'enrhumer. » Bouillon se grattait je ne sais où devant la porte de sa cellule, et riait. Forbin furetait dans les cellules, pour aider au sauvetage des malades, disait-il; je pense pour y recueillir des papiers, car il en avait une grande liasse sous les aisselles. Colloredo et Santa Susanna, un crucifix à la main, galopaient en criant : *Libera nos, Domine!* Ottoboni, en fraîche toilette blanche et tout barbouillé de couleurs comme la palette d'un peintre, sautillait joyeux, décochant des plaisanteries à ceux qu'il rencontrait, et riait

comme un fou. Je n'en rencontrai pas d'autres, car nous sautions en tous sens, et en grande partie tremblants, — *in sostanza ci era venuta a tutti la cacarella.* — C'était une comédie à crever de rire, et lorsque nous nous crûmes hors de danger, nous en dîmes de jolies. N'ayant pas dormi la nuit, nous n'avons pas fait le scrutin ce matin. En attendant, que Votre Altesse, qui a fait un bon carnaval, fasse un bon carême. Nous ne pouvons pas livrer de dispense pour faire toujours gras; que Votre Altesse se contente de trois jours par semaine, si Votre Altesse ne veut pas toutefois en charger la conscience du médecin, du curé et des cuisiniers.

On peut trouver cela un peu cynique, mais c'est orthodoxe.

La pratique de Barbarigo fut entamée par Colloredo avant l'arrivée des cardinaux français. Forbin, interrogé, ne s'expliqua pas nettement. De Chaulnes se laissa aller jusqu'à exprimer des sentiments favorables. On donnait à croire que l'opposition à Barbarigo venait du comte de la Tour, ambassadeur autrichien à Venise, et qu'il signifiait les sentiments peu favorables de la République. Salazar et Gurgh, qui ne voyaient pour leurs couronnes d'autre appui que le parti des zélés, pour ne pas le perdre, en acceptèrent le candidat, lequel, à la vérité, faisait un peu la part à tout le monde, mais en faisait une certainement très-belle à la maison d'Autriche. Chigi soufflait par derrière, flatté d'avoir pour pape une créature d'Alexandre VII, avec lequel Barbarigo se trouva même à Munster. L'opposition ouverte était représentée par Altieri et le fougueux Ottoboni. Ceux-ci, ne trouvant pas chez les cardinaux de la maison d'Autriche la répulsion qu'ils sentaient pour leur ennemi, s'adressèrent aux ambas-

sadeurs, les assaillirent de tous les côtés. Medina-Cœli et Lichtenstein se montrèrent plus souples. Ils étaient mal renseignés; car, Gurgh et Salazar ayant consulté les théologiens, à propos du secret du conclave ordonné par les bulles, les théologiens avaient répondu: que ce secret pouvait être violé uniquement pour *la sola persona del rey inmediatamente y no en otra manera* (1). Les ministres royaux mandèrent donc à Madrid et à Vienne la nouvelle de la négociation pour Barbarigo, et l'Empereur signa l'exclusion de ce sujet le 12 mars. Un courrier extraordinaire porta l'anathème impérial. Les cardinaux de la maison d'Autriche n'en parurent pas terrassés. Les zélés leur donnèrent à entendre que ce véto était l'œuvre de Medina-Cœli, homme perdu, vicieux, saturé de dettes qu'il ne payait pas, et ayant un palais rempli de filles et de *bravi;* et qui, partant, avait tout à craindre d'un pape rigoureux et fort. Gurgh et ses collègues écrivirent donc de nouveau à Vienne, Salazar à Madrid, pour éclairer la cour et demander d'autres ordres; et Barbarigo resta sur le tapis. Les zélés voulant profiter de la bonne disposition des cardinaux austro-espagnols, et voyant qu'il ne fallait pas perdre de temps, pressèrent Forbin de se déclarer. Forbin répondit par un détour, se récriant fort contre l'Empereur qui, n'ayant pas, ainsi que la France et l'Espagne, le droit de véto, se permettait de donner l'exclusion.

— Certes, réplique Colloredo, et pour lui prouver que nous ne tenons pas compte de ce droit qu'il s'attribue, faisons le pape sans lui.

— Sans lui, riposte Forbin, est-ce bien sans lui? en

(1) Relation de Salazar au roi.

êtes-vous bien sûrs? Ne craignez-vous pas qu'on ne vous trompe et que l'on ne veuille me tromper? Je sais que la cour de Vienne n'était pas contraire à Barbarigo. Pourquoi lui donne-t-on l'exclusion maintenant? Pourquoi, après ces ordres prétendus de l'Empereur, ses cardinaux restent-ils fidèles à Barbarigo et envoient-ils un courrier pour convertir l'Empereur? Eh bien, pour ma part, je proteste que je ne tiens aucun compte ni de l'exclusion, ni du courrier, ni de Vienne, ni de cette comédie probable que l'on joue, et dans laquelle je refuse d'avoir un rôle.

— Mais alors, reprend Colloredo, faisons cesser de suite cette comédie, comme l'appelle Votre Éminence. Le courrier vient de partir; il ne peut être de retour qu'en trois ou quatre semaines : nommons le pape de suite, et ayez l'honneur d'avoir donné un vicaire à Dieu, malgré l'exclusion des autres couronnes.

Forbin haussa les épaules et répondit :

— Je ne puis pas ; je dois attendre mes collègues de France et les derniers ordres du roi (1).

La vérité était que Forbin, ayant fait alliance avec

(1) Le baron de Chassinet, attaché à l'ambassade de France, écrivait le 20 mars, au cardinal d'Este, au nom du duc de Chaulnes : « Pour le moment, l'affaire de Barbarigo a échoué; les impérialistes lui ayant donné l'exclusion, sinon ouverte, au moins connue de tous leurs partisans. Pour ma part, je sais que tout ce que disent les impérialistes n'est que pour faire mordre les Français avec plus d'avidité, car ils ont écrit à l'Empereur pour l'informer que Barbarigo est un homme à puiser des trésors pour la guerre contre les Turcs. Peut-être il donnerait quelque chose aussi au roi d'Angleterre, mais, je crois, si peu en comparaison de ce qu'il donnerait à l'Empereur, que cela ne mérite point l'inclusion. Puis étant homme scrupuleux, il n'accorderait jamais les bulles à la France, en sorte que je pense que, tout considéré, il ne serait pas le meilleur de tous. »

Altieri et Ottoboni, et s'étant ainsi constitué un parti, qui balançait et tenait en respect celui des zélés et des austro-espagnols, il ne voulait pas le mécontenter. Il repoussa Barbarigo par la même raison que Gurgh et Salazar, avec plus de sagacité que les ambassadeurs ne l'acceptaient.

Le 26 mars arrivèrent les Français. Or, comme ils avaient reçu l'ordre principalement de prolonger le conclave, ou, comme dit De Gubernatis, « de tenir la nacelle de saint Pierre en haute mer », ils approuvèrent la réponse évasive de Forbin, au regret toutefois de le Camus.

Dès le 27, ils avaient adhéré à la ligne de Forbin avec Altieri et Ottoboni. Cela paralysa pour un moment les zélés, qui se mirent en observation. Les pratiques pour Altieri, et avec beaucoup plus de vigueur pour Panciatici, qui ne voulut pas se compromettre se sachant trop mal vu par les Autrichiens, commencèrent. Altieri resta sur le tapis pendant environ un mois, mais sans aucune chance de succès, malgré les avances faites à Chigi de deux mariages entre leurs familles. Negroni colportait par le conclave nombre de satires et de procès-verbaux contre le gouvernement de ce cardinal, et plusieurs s'étaient réunis aux zélés pour l'accabler. Obligé de se retirer, Altieri voulut faire tourner ses pratiques en faveur de Carpegna, son parent, ou de Marescotti, sa créature. Mais il s'aperçut vite que Carpegna était détesté à cause de son avarice et de son opiniâtreté, et que Marescotti rencontrait la répulsion des Français, qui avaient l'ordre de l'exclure, comme partisan de l'Espagne. Altieri voyant tant d'opposition, tandis que les zélés restaient unis, proposa Pignatelli pour semer la division parmi eux. Ce fut un coup de maître.

VIII

Sur ces entrefaites arriva le courrier envoyé à Vienne par Gurgh, Kolonitz, Salazar et Aguirre. « Il apporta des réponses équivoques, c'est-à-dire que, si les choses avancées contre Barbarigo n'étaient pas vraies, Sa Majesté laissait l'interprétation de ses ordres à l'arbitre de ses ministres. Nous avons alors tenu une réunion et avons résolu de ne rien proposer nous-mêmes, mais de laisser venir et d'attendre. La nuit cependant les Français firent un mouvement, ce qui effraya Ottoboni. Il trotta toute la nuit pour bâcler l'exclusion, et on dit le lendemain que les Français l'excluaient, non pas pour leur propre compte, mais pour seconder Altieri et Ottoboni. Medina-Cœli demanda à Lichtenstein un billet explicite qui déclarât que l'Empereur concourait au choix de Barbarigo. Lichtenstein ne sut se résoudre, et il attendit de plus claires instructions. J'ai tâté Bonzy et l'ai trouvé contraire. Il est contraire aussi à Lauria, en disant que le roi ne veut pas de moines. Medina-Cœli ne veut pas donner un billet pour l'exclusion de Barbarigo, l'usage de la cour d'Espagne étant de communiquer cet ordre par la voix de l'ambassadeur. Les cardinaux français font de grandes réunions par pure pompe, car elles n'aboutissent à rien. Mais comme ils se sont ennuyés, ils envoient un courrier pour exposer au roi l'état du conclave. Bonzy se plaint qu'en tout le conclave, il n'y ait point quatre cardinaux désintéressés pour traiter (1). »

(1) Lettres de Medici au grand-duc des 15 et 16 avril.

En proposant Pignatelli, Altieri ne voulait pas le nommer. Il y avait eu entre eux quelques contrariétés du temps de Clément X, et Altieri savait trop bien que les prêtres oublient difficilement et ne pardonnent jamais. Altieri voulait ouvrir une brèche au milieu des zélés, dont une partie aurait accepté, une autre repoussé ce cardinal, qui pour les uns était un brave homme, pour les autres un vieil imbécile. Altieri alla la nuit chez Pignatelli et accommoda ses affaires. Parmi les Français, d'Estrées, peut-être, mais certainement Bouillon et Bonzy l'acceptaient; Forbin le repoussait, le croyant un piége. Forbin voyait des piéges partout. « Cette fois-ci, dit-il à Medici, on ne nous trompera point; nous connaissons le conclave : nous voulons un pape à l'usage de tout le monde.

— Proposez-le donc, répond Medici.

— Ah! ah! la chanson ordinaire, réplique Forbin; Votre Éminence sait trop bien que je ne puis pas proposer.

Et avec une poignée de main il coupait court. Ottoboni et Altieri cependant pressaient les Français de se résoudre et de sortir de ces inclusions et exclusions qui faisaient gaspiller le temps du conclave, n'ayant aucune portée, ni même une chance d'être traitées gravement. Qui ne voulait pas d'Acciaioli, qui de Marescotti, de Casanatta et de Bonvisi, qui de Panciatici; Altieri rejetait Carpegna et Barbarini; le collége, Cibo et Lauria; Chigi, Ginetti. Altieri ne prenait pas; Barbarigo paraissait achevé; Franzoni se tenait en arrière : « en sorte que si la lumière Pignatelli s'éteignait, le conclave retombait dans l'obscurité. »

On parla d'un médiateur pour accorder les partis. Cibo et Barbarini écartés comme prétendants, on fixa le choix sur d'Este, quoique borné, difficile, ombra-

geux, pointilleux, en lui joignant Albani et d'Adda. Cette médiation ne prit pas. Forbin envoya un autre courrier au roi, fit de grandes offres à Chigi, pour le plier à Altieri. Bouillon le menaça même de la colère du roi (1). Mais, comme il fallait se décider « d'Estrées, — Medici, selon Forbin, — se rendit le soir à la cellule de Pignatelli et, lui manifestant le désir du roi de le voir arriver à la tiare, lui lut une note sur les prétentions de la France aux *régales*, à l'admission des évêques, et sur les cinq propositions, lui demandant de signifier son avis, afin que Sa Majesté pût connaître ses intentions pour la France. Le bon vieillard resta stupéfié et répondit vaguement. D'Estrées ne sortit point satisfait de chez Pignatelli. Malgré cela, Negroni, Pallavicini, Corsi, coururent le conclave jusqu'à une heure après minuit, en criant que les Français acceptaient Pignatelli, le sachant inepte et facile à tourner; et Negroni ajoutait que Pignatelli était l'homme le plus faible du conclave; que le siége de Pierre était vendu, Altieri et Guidici entrant au gouvernement comme ministres. Les Français, qui n'étaient pas charmés de ce pape, laissèrent aller les choses toutes seules; et le lendemain la situation parut si changée, que les Autrichiens, qui devaient se faire les propulseurs de ce candidat, n'osèrent pas se montrer. Chigi fut le plus frappé : on le proposait comme premier ministre, Pignatelli n'ayant pas de neveux. Cocolludo avait poussé la pratique adroitement. Mais d'Estrées prouva que la France veut être bien servie et se moque de l'élection canonique (2). »

(1) Lettres de Medici au grand-duc en date des 23, 26, 30 et 31 mai.

(2) Dépêche de De Gubernatis du 19 mai. Dépêche de Negri au duc de Savoie du 19 mai.

La brèche ouverte dans le parti des zélés se ferma par la sortie de Delfini. Cet adroit Vénitien s'était préparé de longue main à ce grand coup de sa vie. Dans le conclave d'Alexandre VIII, il avait gagné les Français, qui le firent nommer secrétaire d'État. Delfini y renonça pour ne pas se découvrir, pour ne pas se créer des ennemis. Par l'intermédiaire des ministres de Venise auprès des cours étrangères, par les nonces, par les cardinaux étrangers, il s'était ménagé la faveur de toutes les couronnes; personnellement il avait acquis l'appui de tous les chefs de faction. Il n'avait à redouter que les zélés: il se rangea de leur parti. Il se montra tellement sévère, saint, épris des doctrines de la suprématie ecclésiastique, qu'on en restait confondu. Chigi, dont il était créature, était à lui. La république de Venise lui avait ramené Ottoboni. Pour ne pas se séparer de celui-ci, Altieri avait agréé Delfino à son tour. Les cardinaux des deux partis avaient tous réglé leurs intérêts avec lui. En somme, le traité avait été si bien soigné en tous ses points, les hommes si bien apprivoisés, et tout tellement en ordre, que le soir du 15 juin, cet astucieux Vénitien se crut en mesure de donner l'ordre de sonner la charge. Il comptait sans les zélés des zélés, et n'avait pas pu prévoir une perfidie de Medici.

Delfino n'avait pas pu faire ses préparatifs d'attaque sans une certaine activité et sans un certain mouvement. Or dans le conclave, où l'on calcule le plus ou moins d'agitation de l'air, la contraction des muscles de la figure, la cadence de la démarche, la sonorité de la voix, on avait remarqué la négociation de Delfino. Il était entré dans les rangs des zélés; mais parmi ceux-ci il y en avait « qui préféraient un petit bon homme à un homme bon politique, et mettaient l'Évangile avant

Tacite », comme dit De Gubernatis. De ce nombre étaient Negroni, — ce cagot singulier, que l'on aurait dit les archives vivantes de la police du collége, l'œil du saint-office, — Pallavicino et Colloredo, deux autres bigots moins fiévreux, mais pas moins entreprenants. S'il faut en croire Medici, qui n'aimait pas Delfino et éprouvait une vive jalousie de cette grande supériorité, il y avait vraiment contre Delfino des accusations fondées « de peu de religion, d'avarice, de penchant au sang, et il y avait en conclave un bref authentique qui l'absolvait d'un assassinat ordonné par lui. » Toujours est-il que Negroni se mit à colporter, le soir du 13 juin, par tout le conclave, une biographie de Delfino et de ses nombreux parents, détaillant leur conduite vicieuse, avide, désordonnée; et Colloredo et Pallavicino, parlant au nom de la papauté spirituelle, fort compromise par le pape précédent, peignaient Delfino comme un Alexandre VIII élevé à la dernière puissance.

Tout cela cependant eût aussi craqué si Medici n'y eût trempé la main. Le comte de Stratman lui avait envoyé l'ordre de l'Empereur de concourir avec toutes les forces du parti austro-espagnol à la promotion de Delfino, en ajoutant, de montrer ces ordres de Sa Majesté aux cardinaux Goes, Aguirre, Salazar et Kolonitz. C'est Salazar lui-même qui écrit ces particularités au roi pour se justifier. Medici ne communiqua pas ces ordres, ou, pour mieux dire, il les communiqua par écrit le lendemain de la défaite, ce qui provoqua de grandes colères parmi les quatre cardinaux de la maison d'Autriche. Tout cela réuni produisit son effet. Les zélés remuèrent le conclave toute la nuit, et le lendemain, au scrutin où Delfino devait s'épanouir, le front radieux de la tiare, ce fut, au contraire, Barbarigo qui

réunit trente-trois votes et Delfino pas un seul. Dans le scrutin de l'après-dînée, la démonstration se renouvela: Barbarigo eut trente et un votes. C'était accablant. Delfino en fut écrasé pour toujours. L'œuvre de toute sa vie s'affaissait sous lui si misérablement ! Depuis, on ne parla plus de Delfino (1).

Les zélés voulurent profiter de ce coup de soleil en faveur de Barbarigo pour forcer la main aux Français indécis. « Ceux-ci étaient acculés à deux portes : celle de Pignatelli et celle de Barbarigo; ils n'avaient d'autre issue pour sortir du conclave. » Les zélés pensèrent que Louis XIV n'aurait jamais cédé pour Pignatelli, sujet d'Espagne, candidat de Vienne, archevêque de Naples. Ils virent en outre Altieri, Ottoboni et leurs amis, abasourdis du coup de Delfino. Mais les zélés n'attendirent point que la conversion des Français, — le seul obstacle à la marche de Barbarigo au siége de l'infaillibilité — se fît d'elle-même; ils voulurent, ces saintes gens, forcer le Saint-Esprit du cardinal de Forbin. « Les zélés ayant fait des pratiques pour Barbarigo, mande Medici au grand-duc le 23 juin, ayant en leur faveur plusieurs de notre faction, tels que Salazar, Aguirre, Kolonitz, pour ne pas nous laisser tomber sur la tête un pape contre notre volonté, j'en donnai communication à l'ambassadeur de Sa Majesté. Tout bien considéré, Goes s'était fait donner par Medina-Cœli le billet désiré en faveur de Barbarigo, et tout paraissait marcher à notre satisfaction. Mais, en ce même moment Forbin s'est mis en avant, et il a déclaré qu'il ne voulait pas Barbarigo, qu'il avait vingt-neuf votes pour le

(1) De Gubernatis, dépêche du 23 juin. Medici, lettres au grand-duc des 9, 10, 11, 12, 18 et 19 juin. Salazar, *Relation au roi*.

frapper d'exclusion, qu'il tenait ferme au parti d'Altieri et d'Ottoboni, que Barbarigo ne faisait pas l'affaire de son roi, et il a ajouté à S. Susanna : que, si quelques Français disaient autrement, ils étaient rebelles au roi; et que si les zélés s'obstinaient en cette élection malgré eux, ils sortiraient du conclave. Les zélés cependant n'ont pas voulu mettre bas les armes. Ils voulaient en appeler au roi par une lettre collective, mais Chigi a détourné pour le quart d'heure ce coup de tête, car c'eût été provoquer la colère des cardinaux français et une exclusion éclatante contre Barbarigo. Nous voilà donc en face de Pignatelli ou de l'inconnu. L'infini est au-devant de nous. Après cinq mois de conclave nous en sommes comme au premier jour. »

IX

Il y eut, en effet, un temps d'arrêt dans les scrutins sérieux. Les cardinaux jeunes commençaient à regretter les plaisirs du dehors; les vieux, à craindre les chaleurs et les maladies du dedans. Maidalchini aborde un jour Altieri et lui dit :

— Voyons, quand est-ce que vous nous proposerez le véritable sujet que vous désirez?

— Nous faisons pape Votre Éminence, répond Altieri avec un sourire.

— Diable! ce ne serait pas la première *coglioneria* que nous aurions faite en ce conclave, riposte Maidalchini.

Cinq mois s'étaient passés. Les cardinaux del Giudice et Gurgh firent entendre aux cardinaux d'Adda, Imperiali, Cantelmi et Omodei, qui avaient des biens dans

les États de Sa Majesté Catholique, de ne plus suivre avec tant d'ardeur Altieri et Ottoboni. Chigi lança Acciaioli.

Les zélés ne le voyaient pas de mauvais œil; les Français le favorisaient; Medici le désirait, et c'était même là la cause de son intimité avec Chigi. Il fallait s'attacher Altieri et Ottoboni, déjà affaiblis en cette circonstance par la désertion des Français. Les Autrichiens tirèrent d'embarras le cardinal de Medici en lui faisant entendre qu'Acciaioli pourrait bien être exclus par l'Empereur; ce que Medici savait de reste. A cela s'ajouta la démarche que les Français, voyant la candidature d'Acciaioli compromise, firent auprès de Barbarigo. Ils le sommèrent de s'expliquer sur certains articles qu'ils allaient lui proposer. Barbarigo repoussa les négociations, ou plutôt il les écarta en disant « que toutes les difficultés entre le saint-siége et la France lui paraissaient des difficultés qui n'en étaient pas, car elles se produisaient sur des faits longuement discutés dans les congrégations, et qu'on pourrait les résoudre en quelques jours. » D'Estrées le somma de dire comment. Barbarigo se tut.

Le 30 juin cependant, vingt-huit cardinaux se réunirent et écrivirent une lettre à Louis XIV, afin de solliciter sa faveur pour Barbarigo, envoyant par deux courriers et par deux routes différentes cette lettre au roi Jacques, qui devait la présenter au roi et l'appuyer.

Les Français réussirent à faire arrêter un de ces courriers, celui qui tenait la route de Gênes. L'autre arriva à Paris, mais trop tard. En effet, le 16 juillet, del Bene mandait au grand-duc : « On a expédié un courrier pour en finir avec Barbarigo. D'Estrées le veut, bien qu'il ne se porte pas garant de sa conduite envers la France. » Et Montemagno, confirmant cette nouvelle,

écrivait de Madrid le 16 août : « Balbases a reçu la nouvelle de Paris que le roi Louis voulait Barbarigo, et que les propositions de Forbin, quant à l'exclusion, étaient mystérieuses. »

Les cardinaux français, pour leur part, dépêchaient aussi un courrier au roi pour savoir ses dernières déterminations sur Pignatelli, tout en prêtant plus docilement l'oreille aux pratiques que Giudice et Cantelmi ramenaient à flot pour ce cardinal. Les zélés menaçaient de proposer Casanatta ou Marescotti, que les Français haïssaient, ce qui aurait partagé le parti d'Altieri. Les Français, qui, en définitive, n'avaient d'autre raison pour repousser Pignatelli que celle d'être sujet du roi d'Espagne et créature d'Innocent XI, allèrent le trouver, le 9 juillet, lui promettant leur assistance s'il voulait consentir à arranger le choix de ses ministres selon le goût du roi de France. Pignatelli y consentit.

Le parti espagnol avait toujours conservé ce cardinal à son ordre du jour, s'il faut en croire Salazar, se tenant au courant *muy bien y por un modo maravilloso de todo lo que discurrian los Franceses en orden a Pinateli*. Un matin, Salazar l'ayant trouvé dans la salle ducale, lui glissa à l'oreille :

— *Como estamos?*

A quoi le cardinal Pignatelli répondit :

— Je crois que cela vient, car il me paraît que les démarches d'Altieri ne sont pas fausses; mais j'ai beaucoup d'ennemis, et il y a contre moi de grandes passions et une grande émulation.

— *Vaya con Dios*, lui répond Salazar, *y este seguro que ningun otro puede ser papa si no V. Em. y quitemonos de aqui, no nos vean hablar solos.*

Salazar pressa la pratique, fléchit Negroni, tint une

réunion avec ses collègues, et trouva, à sa grande surprise, Goes indécis, quoique Pignatelli fût le sujet *mas dilecto del senor Emperador*. Il mit en campagne Caraffa. Mais, pour donner une idée plus saisissante de ce remuement du collége arrivé à son dernier paroxysme, je ne puis mieux faire que de résumer les lettres du cardinal de Medici au grand-duc et à Stratman.

« Les Français tâtent Conti qu'ils préfèrent à Pignatelli. Chigi cependant ne prend pas en faveur celui-là, qui est accablé d'un si grand nombre de neveux. Mais on ne commencera à s'occuper de Conti qu'après avoir épuisé Pignatelli. En tout cas, on insiste de tous les côtés pour sortir de ce bourbier, et l'on cherche des atermoiements. Chigi presse tout le monde à se décider. Il se rendit aux cellules d'Altieri, d'Ottoboni, de Pallavicino, afin de persuader les Français de mettre fin à ce conclave. Sa démarche fut agréée, mais elle ne produisit aucun profit; car Goes, soupçonneux, mystérieux, dont on ne sait pas ce qu'il veut, lui-même ne le sachant guère mieux, ne la goûta point; et Altieri, qui n'est pas encore guéri de son espoir, ne la considéra que comme une politesse. Ces chefs de faction, ainsi que Cibo, se bornèrent à lui rendre sa visite et à parler de la chaleur et des malades du conclave. Giudice insista à son tour, auprès d'Altieri, en vue de déterminer les Français. En effet, il paraît que Forbin commence à s'ébranler à la menace des Innocent XI, lesquels ont déclaré que, si les Français ne se résolvent point pour Pignatelli, on leur fera éclater Casanatta sur la tête. Le soir du 10 juillet, ils tinrent une réunion. Le matin du 11, la pratique se réchauffa. D'Este trouva les Français assouplis, et Altieri confia à Giudice, qu'ils l'ont encouragé à leur parler de Pignatelli.

Ottoboni et Pallavicino ont traité avec Chigi, dont les amis acceptent ce candidat. Howard me promet son vote, Sacchetti me confirme ce mouvement de conclusion pour ce vieillard. Denoff, Corsi, Negroni, Santa-Susanna, sont les seuls qui font rage dans le conclave, en disant que l'on exalte un pape de carton, relégué pendant quelque temps chez lui comme fou, sans mémoire; un pape, enfin, stupide et ridicule (1). Ce soir nous présenterons la proposition formelle de ce sujet, d'Este l'ayant déjà faite à moi et aux Français, qui donneront leur réponse cette nuit. Colloredo et Pallavicino ont promis d'apaiser leurs collègues trop fougueux. Les Innocent XI sont prêts, les ambassadeurs approuvent. Goes seulement ne peut comprendre comment la comédie de cinq mois peut se terminer en quelques heures. Pour le délivrer de ses scrupules, Colloredo a été chez lui six fois. »

12 juillet.

« Achevons l'histoire. A trois heures de la nuit il commença à se lever un peu de vent contre Pignatelli, à cause des prétentions extravagantes de Goes, qui voulait être sûr de l'agrément de tous les alliés, l'un après l'autre. Salazar et Aguirre s'efforcèrent de le convaincre, mais ils n'y réussirent point (2), telle-

(1) Ils pensaient répéter la démonstration de votes faite pour Barbarigo à l'occasion de Delfino. Salazar, en la *Relacion al Rey, N. S.*, se vante d'avoir décidé Negroni, qui s'écria, tout converti, que *en aquel punto iba a dar un abrazo a Goes y assegurarlo del gusto con que venia en Pinately.* Ce qui peut-être lui attacha ce pape, qui depuis lui envoya *con pompa de caroza y palafrenos tan buono y mejor chocolate que el de Espania.*

(2) Salazar glisse sur ce point très-adroitement.

ment Denoff et Negroni l'avaient alarmé. Je me levai du lit et me rendis chez lui pour lui parler. Je lui dis... que c'était la volonté du roi, dont Pignatelli était sujet; que César le voulait; que nous courions le risque, sans cela, de Cibo, Lauria, Acciaioli; que Pignatelli suivrait la conduite d'Innocent XI; qu'il désapprouvait le népotisme; donnait la barrette à don Livio, désiré par l'empereur... Goes resta ferme. J'ajoutai : « Vous paraît-il convenable de déplaire à treize ou quinze cardinaux qui le secondent, pour satisfaire la passion de deux cardinaux opposants? » Cela le touche. On fixe l'élection pour le lendemain, 13 juin, dans l'après-midi. En attendant, Colloredo et Pallavicino continuèrent les négociations depuis trois heures jusqu'à neuf. Chigi, ayant eu connaissance de la remise fixée par Goes, va le voir et lui parler, lui mettant sous les yeux les dangers de ce délai.

« — Mais on ne me laisse pas le temps de réfléchir, s'écrie Goes en patois latin, s'agitant sur ses béquilles; on ne me laisse pas le temps de consulter les amis, les ambassadeurs.

« — Ils sont tous favorables, répond Chigi.

« — Et ils ont tort, trois fois tort, ridiculement tort, continue Goes. Un pape promu par les Français! Tonnerre! Voyez donc! Mais ils ont perdu la tête, ces ambassadeurs et ces cardinaux! Cela endommagera César. Mon Dieu! Jésus! pauvre César!

« Chigi perd patience et réplique : que Son Éminence n'avait pas à s'imaginer que les cardinaux étaient les chanoines de Gurgh, et qu'elle eût à les traiter avec la même mesure et politesse; qu'on ferait le pape sans elle; qu'on pouvait, après tout, se passer d'elle et de ses cagots. Goes prend feu. Alors Chigi use de prudence, tourne le dos et sort, me faisant communiquer

le résultat de son entrevue. Je me rends de nouveau chez Goes; je lui parle encore et lui montre les périls d'une rupture avec Chigi, d'une scission dans le parti. Il se calme. Mais voilà que Kolonitz est pris d'une autre fantaisie : de ne pas vouloir aller baiser la main au pape futur, dans sa cellule, selon l'usage; tandis que les Français, Giudice, moi-même et tant d'autres suivons cette coutume. J'envoyai Colloredo pour le persuader, et Goes lui-même l'exhorta à ne pas commettre une monstruosité pareille. Kolonitz ne voulait pas ce pape. On l'entraîna par l'exemple. Chigi alla vers la cellule de Pignatelli et vit qu'il se disposait à venir à la chapelle, flanqué de d'Estrées d'un côté, de Forbin de l'autre. Il s'approcha et lui dit de ne pas donner jalousie aux Espagnols et aux Autrichiens, et qu'on les attendît. Pignatelli comprit. Il s'arrêta, attendit, et Goes et Colloredo étant arrivés, nous allâmes le nommer. Innocent XII fut élu par le seul scrutin, avec tous les votes, excepté ceux de Negroni, Denoff, Kolonitz, Carpegna et Corsi (1). »

X

Pignatelli avait soixante-seize ans. « Les couronnes paraissent contentes, écrit de Gubernatis, le 12 juillet. Les Espagnols, pour avoir fait tomber le choix sur une créature d'Innocent XI, sujet d'une maison agréable

(1) Lettres de Medici au grand-duc, des 3, 5, 7, 11 et 12 juillet. Dépêche à Stratman, du 7 juillet. — Résumé du conclave, — *Relacion à S. M.*, du cardinal Salâzar.

à l'Autriche; les Français, pour avoir réussi à ce qu'ils voulaient, en nommant un homme décrépit, moins par l'âge que par l'esprit, faible, incapable de prendre aucune résolution, ayant à côté des ministres acceptés par la France. Le siége donne ordinairement le vertige, ou en sublimant les hommes, ou en les anéantissant : nous verrons pour celui-ci. »

En Espagne, le plaisir fut amoindri par la nomination de Panciatici, à dataire, le croyant imposé par les Français comme une condition de cette élection (1). Salazar fut rappelé à Madrid, disgracié. A Vienne, on fut satisfait, surtout parce que le ministre était Spada. Mais il y a dans la correspondance du P. Oderi et Medici un singulier duel entre le jésuite et le cardinal : le jésuite flétrit les *procedure degli Eminentissimi*, et indique deux cardinaux, deux théologiens, tous deux dominicains, ainsi que le confesseur du conclave, qui auraient tenu main aux Français dans l'élection de Pignatelli; le cardinal ne veut pas s'expliquer et pousse le jésuite à parler le premier. De Chaulnes attribuait l'élection de Pignatelli à Forbin, lequel, pour sa part, dit l'avoir accepté pour échapper à Acciaioli. Altieri, ainsi que Fürstemberg, garantissait Sa Sainteté au roi (2). Mais de Chaulnes et les autres cardinaux, excepté Forbin, furent rappelés à Paris.

Le 21 juillet, de Gubernatis ajoutait : « Spada premier ministre. Sa Sainteté diminue son armée, non pas les galères. Le théâtre d'Ottoboni, dans le palais de la

---

(1) Dépêche de Montemagni au cardinal de Médicis, datée de Madrid, le 2 août.

(2) Dépêche de l'abbé Melani, du 6 août.

Chancellerie, a été détruit. Pas de parents, pas même des domestiques du royaume de Naples. Hier les sbires se sont promenés et ont fait des arrestations devant les palais des ambassadeurs. *Pœnitet fecisse hominem!* Les ministres ont tous des tendances françaises; les Espagnols ont manqué l'élection. Forbin fait tout. Nous verrons quand on touchera l'article des *régales* et l'admission des évêques. Sa Sainteté a fixé son domicile au Quirinal. Elle se lève à l'aube et fait de longues promenades. Les ambassadeurs d'Espagne et d'Autriche ont déclaré à Sa Sainteté que, si elle admet les libertés gallicanes, l'Empire et l'Espagne, qui ne peuvent rester en arrière de personne, voudront les mêmes franchises. »

Lando, ambassadeur de Venise, traçait en 1691 ces lignes :

« Innocent XII était accusé de ne pas donner audience, de rigidité, de cruauté, d'inflexibilité, d'être ennemi des princes, de chercher des querelles, d'irrésolution, de ténacité, de travailler à la destruction des diocèses et des biens ecclésiastiques, retardant les provisions; d'avoir diminué l'intérêt des Monti, — dette publique, — sans restaurer les finances de l'État par ces économies; indulgent aux jésuites : tout le monde criait contre lui. D'autre part, il échappa au népotisme, fut pur, désintéressé, ne touchant au trésor public que pour les besoins de l'État. »

XI

Ces traits de l'ambassadeur vénitien sont peut-être trop sévères. Au milieu des papes vils qui depuis presque un siècle se succédaient sur le trône, Innocent

montra, ce qu'il ne faisait pas prévoir étant cardinal, de la dignité, du courage, de l'adresse et du patriotisme. Il publia une bulle contre le népotisme, commençant par donner l'exemple, et en faisant écrire par Sfondrati le livre *Nepotismus* contre les papes qui avaient cultivé cette idolâtrie. Il contraignit Louis XIV à s'humilier, à faire ses évêques s'humilier, et à les obliger à renier et injurier les libertés de l'Église gallicane. C'était une révocation de l'édit de Nantes orthodoxe, non sanglante, mais également lâche et inique. Innocent, qui trouvait rétifs les moines, dont il pensait de purifier les mœurs et de réformer les institutions, trouvait le pénitent de madame de Maintenon fort souple et fort docile. Il condamna les propositions et les doctrines de Molinos et de Fénelon, l'un jésuite infâme, l'autre hypocrite, tous les deux corrupteurs ; le premier frelatant les sens, l'autre l'âme. Innocent XII, ainsi qu'Innocent XI, inclinait au jansénisme, ou plutôt à l'indifférence, car il ne se mêla que par force, et il fallut bien le forcer pour l'obliger à se mêler de ces querelles théologiques. Il voulait même sauver Molinos, et il fallut que l'inquisition lui posât, à lui directement, la question : « Que croit-il, Louis Pignatelli ? »

Prince italien qui sentait la dureté de la domination étrangère, il la haït, — tradition du reste des papes napolitains. Innocent et Venise insistèrent auprès de Louis XIV pour qu'il accordât, et auprès du duc de Savoie pour qu'il acceptât le traité de Vigevano, qui venait mettre fin à cette guerre de cannibales faite par Catinat, comme il la considère lui-même, consistant à tout tuer et brûler sur le passage de l'armée, tandis que le duc faisait ouvrir à Turin un bureau où l'on payait, à caisse ouverte, un écu pour chaque tête de

Français tué. Et les paysans ruinés n'avaient que cette dernière ressource pour vivre, s'ils arrivaient à échapper au gibet de Vendôme, qui pendait dix Piémontais pour chaque tête de Français. C'était un peu cher, vraiment : dix paysans utiles pour un sacripant mercenaire (1)! Innocent eut aussi maille à partir avec le sauvage et bigot empereur Léopold. L'empereur eut d'abord raison, lorsque le pape vint se mêler de la création d'un neuvième électeur de l'Empire, de crainte que ce nouvel électeur ne donnât la majorité aux protestants et qu'un partisan de Luther ne devînt empereur. Léopold, malgré sa grande dévotion, renvoya le pape à sa théologie, sans bruit, et acheva son œuvre en donnant le droit électoral à la maison de Brunswick-Lunebourg.

Innocent pencha dès lors toujours plus vers la France. Léopold nomma pour son ambassadeur à Rome le comte

(1) On peut voir ce qu'étaient les armées françaises de ce temps dans l'admirable livre de Bonnemère, *la France sous Louis XIV*. « Ces soldats, ramassés dans les ruisseaux des villes, sur la paille des cachots et jusque sur les bancs des galères, étaient travaillés de la maladie de la désertion... On recruta tous les mécontents, les transfuges, les déserteurs, les bandits de l'Europe entière, et de tous ces éléments impurs Louis forma une armée française... Si bien qu'à cette époque bizarre, où une apparence d'ordre majestueux et théorique cache tant de gâchis et d'anarchie, les Français combattaient la France, — surtout depuis la révocation de l'édit de Nantes, — tandis que les étrangers la défendaient. Gens sans terre et sans patrie, qui faisaient indifféremment la guerre civile ou la guerre étrangère, saccageaient sous Condé et d'Hocquincourt, pendant la Fronde, pillaient en Bretagne et mettaient les enfants à la broche sous le duc de Chaulnes, torturaient dans le Midi sous le duc de Noailles, comme ils incendiaient dans le Palatinat sous le duc de Duras, et en Italie sous Catinat. » (Vol. II, liv. II, p. 164.)

Martinitz, — un insolent, un marquis de Lavardin, Tudesque mal léché — qui vint mettre la Péninsule sens dessus dessous avec toute espèce de querelles. Tant que ces querelles se bornèrent à l'étiquette, il ne fut que ridicule. Se ranger au milieu des cardinaux dans les processions, réclamer le pas sur le gouverneur de Rome, refuser le *Pax vobis* au connétable Colonna, à la messe de la chapelle pontificale... cela put troubler les esprits frivoles de cette époque hébétée par les Espagnols, causer du chagrin au pape, aux cardinaux, à la noblesse romaine, mais ne nous cause, à nous, aucune émotion. Mais ce fut chose bien plus grave que cet édit impérial du 9 juin 1697, par lequel César prétendait à la revendication de tous les fiefs qui s'étaient constitués sans son autorisation, et de ceux qui ne demanderaient pas la nouvelle inféodation dans un délai fixé. C'était bouleverser la propriété italienne et investir la maison d'Autriche de l'Italie tout entière. C'était en somme une *Cœna Domini* monarchique, comme l'appelle Botta. Innocent, déjà très-monté contre l'empereur et son Martinitz, déclare l'édit impérial nul, s'assure la protection de la France à tout hasard, et fait faire des remontrances à Vienne. L'empereur comprend l'impertinence, l'inopportunité, l'anachronisme, le manque de politique de son acte, qui lui jette sur le dos toute l'Italie, l'Espagne et la France, et recule. Il demande excuse à Innocent XII et ordonne à son conseil aulique de laisser à la poussière des archives les droits féodaux de l'Empire sur la terre italienne. Mais le coup était porté et le vieillard napolitain se le rappelait.

Aussi « Sa Sainteté s'avança à me dire, mandait de Gubernatis au duc de Savoie, le 16 juillet 1697, qu'il était nécessaire que les princes italiens conclussent

une alliance contre quiconque eût tenté de troubler la tranquillité de la nation, directement ou indirectement. Et lui ayant demandé si Sa Sainteté serait entrée en cette ligue, elle répondit librement et résolûment que oui. »

Interrogé par Charles II d'Espagne sur sa succession, Innocent XII lui conseilla le duc d'Anjou, par lettre autographe. Il eut le plaisir de donner la chape de chanoine de Saint-Pierre au grand-duc de Toscane, qui alla à Rome, et qui eut à son tour le plaisir de montrer au peuple les saintes reliques du haut des tribunes de Saint-Pierre. Puis il fit construire les aqueducs de Civita-Vecchia, le port d'Anzio, le palais de Monte-Citorio, les douanes, l'hospice de Saint-Michel à Ripa ; défendit le jeu de la loterie, les perruques aux prêtres, la direction des couvents de femmes à certains ordres religieux.

Le 1er août, Innocent fut surpris d'une diarrhée violente. Il mangeait beaucoup. A ce flux s'ajouta le sang, puis la fièvre. Il avait quatre-vingt-six ans. Cela l'affaiblit, le brisa. Pendant environ deux mois, il traversa toutes les alternatives d'une maladie agaçante ; on le disait guéri aujourd'hui, mort le lendemain. Son médecin s'appelatt Scilla ; et Pasquin plaisantait en disant : *Incidit in Scyllam*. La reine de Pologne, qui se trouvait à Rome et y vivait librement, alla lui rendre visite. Pasquin chanta le lendemain :

Nacqui di un Gallo semplice gallina ;
Vissi fra li Pollastri e fui regina;
Venni in Roma cristiana e non Cristina.

Le cardinal de Forbin-Janson obtint que ce pape n'accomplît pas avant sa mort la promotion des quatre

chapeaux vacants. Innocent fit dresser l'inventaire de ses effets et de ses tableaux, qu'il légua à l'hospice des prêtres pauvres fondé par lui. Il laissait dans le trésor 700,000 écus, — dépenses de ses funérailles et du conclave payées. Le 28 septembre 1700, il mourut (1).

(1) Card. de Noris, *Opera*, tom. V. — Muratori, ann. 1695. — M. de Pradt, *Suite des quatre Concordats*. — Const. Inn. XII, *Romanum decet Pontificem*, et *Cum alias*. — Larrey, *Hist. de France sous Louis XIV*. — Bausset, *Hist. de Fénelon*. — Phelippeaux, *Relations sur le Quiétisme*. — *Mémoires de Catinat*, tom. I. — Botta, lib. XXXIII. — Cantu, vol. V. — Dépêches du comte de Gubernatis du mois d'août, et de Paolo Negri et du comte Maurizio Graneri au duc de Savoie du mois de septembre.

CLÉMENT XI

I. Situation de l'Europe à la mort d'Innocent XII. Succession d'Espagne. Manœuvres de Louis XIV. Toutes les cours veulent un pape à la hauteur des circonstances. Louis XIV envoie à Rome Forbin et d'Estrées, pour le jubilé. Cachet du conclave de Clément XI. — II. Dispositions prises par la cour d'Espagne : ses desseins. Dépêches de l'ambassadeur de Toscane à Madrid. — III. Préparatifs et desseins de l'empereur Joseph I. Dépêches de Vienne et du cardinal de Médicis : instructions au comte de Lamberg, à Rome. — IV. Inactivité du duc de Savoie. Activité inefficace de la Toscane. Rôle du cardinal de Médicis. Venise s'accorde avec la France. Veto de la République. — V. Manége de Louis XIV et de madame de Maintenon : leurs instructions aux cardinaux français. Cardinaux agréables et cardinaux antipathiques à Versailles. Esprit de la politique des cours. Dépêches d'ambassadeurs et de Medici. — VI. Physionomie du collége. Négociations, cabales, intrigues, partis, papables, inclusions et exclusions, gâchis. Pièces diplomatiques. — VII. Résumé des opérations préliminaires. — VIII. Opérations en conclave. Menace de Marescotti, détournée par les Français. Dépêches de Medici, d'Uzeda, de Lamberg et d'autres. Les négociations s'enchevêtrent. On attend Noailles. Complications. — IX. Incident du prince Vaini. Le prince de Monaco, ambassadeur de France, quitte Rome. Attitude du collége envers Louis XIV. Dépêches de Médici. Nouvelle de la mort du roi d'Espagne. — X. Journal curieux du cardinal de Médicis sur les dernières opérations du conclave. Albani vient en scène. Sa résistance, ses grimaces pour ne pas être nommé. Persistance du collége. Répugnance des Français. Négociations. Courrier à Monaco. Consultation de théologiens. Monaco résout le cas de conscience : si refuser la tiare est un péché mortel ou véniel. Albani accepte. — XI. Ce que l'orateur de Savoie pense de ce pape. Premiers actes de Clément XI. L'élection plaît à Vienne. — XII. Relation de l'ambassadeur de Venise sur Clément XI. Caractères d'un pape selon Philippe II. — XIII. Clément XI. Son histoire.

I

Tandis que le pape Innocent XII mourait tranquillement d'une dyssenterie purulente, âgé de quatre-vingt-six ans, après deux mois et demi de maladie,

un autre prince agonisait. Mais de l'alcôve mortuaire du pape ne jaillissait qu'une intrigue ; de celle, plus agitée, du roi Charles II d'Espagne sortait une des guerres les plus longues et les plus meurtrières, — celle de la Succession. Depuis longtemps, cette guerre planait dans l'air et devenait de plus en plus inévitable. Méconnaissant le droit de l'héritier véritable de la couronne espagnole, — le peuple, — quatre héritiers présomptifs se présentaient au lit du mourant pour solliciter son testament, réclamer sa préférence. Trois de ces prétendants faisaient aggraver leur pression par des courtisans, des cardinaux, des évêques, des théologiens, des confesseurs, — gens fort en vogue et très-puissants à la cour d'Espagne. Louis XIV s'aidait, en outre, de ses soldats et de ses splendides prodigalités, si adrôitement ménagées par le duc d'Harcourt, son ambassadeur. Le seul qui n'eût aucun appui, à qui tout même était contraire, c'était le duc de Savoie. On connaît assez ce que Louis XIV fit pour l'emporter sur ses rivaux, pour impressionner les Espagnols de la perspective d'un partage éventuel de la monarchie, et comment il arracha à la dernière heure un testament en faveur du duc d'Anjou, son petit-fils, par la terreur de la damnation éternelle, que le cardinal Portocarrero amena en scène comme les décors du dénoûment de cette tragi-comédie. Le succès fut complet. Il s'agissait maintenant de l'assurer et de le faire accepter.

Louis XIV, qui savait combien le roi Charles II était sensible aux inspirations de la cour de Rome, lui avait fait écrire une lettre par le pape Innocent XII, laquelle fonctionna comme une pièce de siége pour abattre les scrupules du roi, qui préférait les droits de l'archiduc Charles à ceux du duc d'Anjou. Mainte-

nant Innocent XII était mort, et Charles II expirait. Il convenait donc à la politique du roi français, pour ne pas troubler ses desseins, de prolonger le conclave jusqu'à la mort du roi, de s'assurer d'un pape qui acceptât le fait accompli, et lui promît sa coopération en Italie pour prix de la tiare. Afin de préparer les esprits et d'entamer les tractations, Louis XIV avait envoyé à Rome, longtemps avant, les cardinaux de Forbin-Janson et d'Estrées, sous le prétexte d'aller gagner je ne sais quelles indulgences de jubilé. Ils devaient répéter à Rome le jeu du duc d'Harcourt à Madrid : flatter, promettre, donner. Les négociateurs étaient habiles, âpres à la besôgne, ne reculant devant rien. Nous allons voir à quoi ils aboutirent et comment leur œuvre fut couronnée.

Ce conclave est un grave enseignement. Il dura quarante-six jours et se résuma en quelques heures ; il fut joué par cinquante-sept candidats et mené par un seul ; on y discuta sept ou huit cardinaux possibles, et l'on accepta celui qui le paraissait le moins ; on perça par un coup de tête du cardinal le plus léger du collége la trame patiemment ourdie ; mais on ne déjoua les piéges les plus savants que pour tomber dans les plus ridicules.

II

Dans la situation où l'Espagne se trouvait, elle sentait le besoin de déployer une grande énergie, mais elle ne le pouvait point. Son avenir était si sombre, les événements qui s'accumulaient si redoutables, l'existence même de la monarchie si incertaine, le conseil royal si partagé, si corrompu, si précaire, les intérêts

nationaux si urgents, que, vraiment, on ne pouvait se soucier grandement des négociations de la cour de Rome, qui venaient se compliquer de celles de la cour de Madrid. On laissa agir Vienne et Paris. Le marquis Incontri écrivait en effet au cardinal de Médicis, le 13, le 14 et le 28 octobre, de Madrid : « Les ambassadeurs autrichiens sont bien unis entre eux ; ils ont à Rome des pleins pouvoirs de Vienne, et jouent leurs cartes à souhait, donnant les inclusions et les exclusions sans nulle gêne. C'est très-bien, s'ils n'en abusent point. Hier soir on tint conseil pour préparer les dépêches au duc d'Uzeda à Rome. Celui-ci parle vaguement, et le conseil n'a pas voulu s'engager sans connaître préalablement la volonté du roi. Or, dans l'état où Sa Majesté se trouve, les ministres n'ont pas voulu lui apprendre la mort du pape. Les choses en sont là. Uzeda écrit que, dans la confusion où est plongé le collége des cardinaux, il ne pouvait se former une idée exacte du conclave. Borgia ne se rend pas à Rome, parce qu'il n'a pas d'argent. On ne veut pas y envoyer Salazar, parce qu'il n'a pas changé de maximes. Villafranca pense, que l'on doit nommer un pape qui ait tout assez juste d'esprit pour soigner sa propre dignité, sans viser à aucun changement en Italie, but principal de la couronne espagnole. Ils voudraient s'unir aux zélés, si ceux-ci consentent à se laisser diriger. Puis on considère qu'Uzeda est mieux à même que tout autre pour aviser, et que l'on avise mieux à Rome qu'à Madrid. Bref, aucune résolution, vu la santé du roi, et Uzeda est maître des déterminations (1). »

(1) Voir aussi les dépêches de l'abbé Fossi au duc de Modène, du 13 octobre 1700; Paolo Negri au duc de Savoie du 4 septembre.

A Uzeda s'unissaient le vice-roi de Naples et le cardinal de Médicis, protecteur de l'Espagne. Le vice-roi résumait sa pensée en ceci : « qu'il fallait briser toutes les difficultés; qu'il fallait prendre une mesure moyenne *por non hacer el vicario de Cristo de la interposition de madama de Maintenon* (1). » Uzeda déclarait à Medici « qu'il ne voulait pas suivre toutes les convenances de l'empereur; qu'il fallait défendre l'Italie non-seulement des Français, mais aussi des Allemands qui n'ont rien à faire avec le siége apostolique, excepté les élections ecclésiastiques; tandis que l'Espagne avait en Italie des royaumes, et à Rome la daterie qui vit de l'Espagne, et partant, qu'il fallait surveiller l'élection : il écartait Carpegna, acceptait les sujets espagnols et Morigia (2). » Uzeda croyait « que Medici, ayant 40,000 écus de revenu dans les États de Sa Majesté Catholique, pouvait avoir la patience de faire quelque chose selon le désir de Sa Majesté (3). » Uzeda se trompait. Medici se servait de l'Espagne pour mener ses propres affaires; car il faisait si peu celles du grand-duc son frère, que celui-ci lui attacha aux flancs un agent spécial, del Bene, qui devait le surveiller (4). Ce cardinal est le dernier de

(1) Dépêche du vice-roi de Naples au cardinal de Médicis du 26 octobre.

(2) Lettre de Medici au grand-duc du 9 octobre.

(3) Dépêche de del Bene au grand-duc du 9 octobre.

(4) « Je me suis plaint avec Lamberg du rôle que joue le cardinal de Médicis, favorisant San Cesareo, Génois comme Durazzo, malgré les ordres de Votre Altesse. Lamberg m'a répondu que Uzeda lui avait fait remarquer que Medici, touchant 40,000 écus de rente dans les États du Catholique, devait se préoccuper plutôt des affaires de Sa Majesté que de celles de Votre Altesse. » Del Bene au grand-duc, le 9 octobre.

la maison de Médicis et notre dernier guide dans l'histoire des conclaves.

III

L'autre puissance très-intéressée était l'Empire. Medici en était également protecteur. L'empereur Léopold avait à Rome son ambassadeur, le comte de Lamberg; il y envoya aussi le cardinal de ce nom, qui avait peut-être son dernier mot, et le cardinal Grimani, son confident. Le comte de Lamberg « parlait peu, parce qu'il n'avait pas d'instructions. Mais l'empereur désirait un pape ferme dans les affaires d'Italie, capable de résister aux Français, si ceux-ci machinaient le partage de la monarchie espagnole. Il se résignait à avoir le choix du secrétaire d'État, si les Français réussissaient en celui du pape. Il ne goûtait pas beaucoup ses propres sujets, après les déboires que lui avait causés Innocent XII. » Puis, ces instructions étant arrivées, Lamberg précisa les intentions de César et lut à Medici la note. « En première ligne figuraient Marescotti, Morigia, del Verme, Sperelli, Spada, Colloredo, Durazzo. Mais il ne faut pas parler de Colloredo, continue Medici, parce qu'il me déplaît; et il ne faut parler non plus de Durazzo, parce qu'il est trop dur et a traité de sa tiare par l'intermédiaire de la Maintenon. Grimani insiste en faveur de celui-ci, parce qu'il est aussi sujet de république; mais Grimani ne connaît pas le fond des intentions de Sa Majesté Impériale. En outre, Sa Majesté exclut Panciatici, même ouvertement, s'il le faut; elle a beaucoup de répugnance contre Acciaioli. Si les Français lâchent en faveur de Morigia, Sa Majesté lâchera

de son côté pour les ministres. On croit S. Cesareo et Albani trop jeunes; bien qu'il n'y ait pas d'ordres contraires à celui-ci, et celui-là est favorisé par les ministres. En résumé, on veut un pape qui n'ait à reconnaître rien de ce qui a été stipulé en Espagne, en faveur de la France, contre les droits de la maison d'Autriche (1). »

D'autre part, le comte Martelli, ambassadeur de Toscane à Vienne, écrivait au cardinal de Médicis: « que l'électeur palatin lui avait confié que Sa Majesté avait traité pour s'attacher le cardinal de Bouillon, en ce moment brouillé avec Versailles; qu'on envoyait le cardinal de Lamberg, personnage très-estimé par l'Empereur, avec le secret de la cour; que le comte Kaunitz avait exprimé le désir, au nom de Sa Majesté, que ne pouvant pas avoir un pape selon son cœur, à cause de l'opposition des Français, Sa Majesté aurait agréé que ce pape fût selon les intentions du grand-duc, dont elle connaît les sentiments favorables à la maison d'Autriche; que Sa Majesté accepterait Panciatici, à condition qu'il donnât le chapeau à Casoni et le prît pour son ministre; que la cour de Vienne préférait un pape agréable et paisible à un pape résolu, bien que Kaunitz pensât qu'en ce moment il aurait mieux valu un pape qui promît une ligue des princes italiens contre la France; qu'en tout cas Sa Majesté accepterait n'importe qui, pourvu qu'il ne traitât pas préalablement en secret avec la France, et qu'à cause de cela il fallait surveiller même les amis, autrement autant vaudrait nommer pape Forbin ou d'Estrées; bref, que Sa Majesté

(1) Lettres de Medici au grand-duc, du 9 octobre, et des 14 et 16 novembre.

désirait un pape de trempe italienne, car un tel pape, quoiqu'il pût avoir les apparences contraires à l'empereur pour la juridiction, en réalité, lui serait toujours favorable, car un pape qui promeut les intérêts de l'Italie promeut naturellement ceux de l'empereur; puis, pas de moines (1). »

Telles étaient les dispositions générales; mais, comme Medici devait attendre en toutes circonstances le dernier mot de l'ambassadeur, le comte de Lamberg lui signifia peu à peu dans le conclave : qu'il trouvait Albani trop ami des Français, et que, s'il venait sur le tapis, il devait accommoder préalablement les intérêts de l'empereur; qu'il fallait empêcher à tout prix de parler de Panciatici; que Noris lui était inconnu, mais que, cependant, ces deux cardinaux se trouvaient prévus par la litanie où il est dit : *A fulgore et tempestate libera nos, Domine;* que les moines étaient dangereux; qu'il fallait donner des espérances à Rodolowich, sauf à voir après; qu'il convenait d'attendre les cardinaux allemands; que les Vénitiens se moquaient d'eux; qu'Acciaioli était impossible ainsi qu'Albani, qui avait mal satisfait l'empereur sous le dernier pontificat (2).

(1) Dépêches de Martelli à Medici, des 16, 18 et 23 octobre.

(2) Billets du comte de Lamberg à Medici, dans le conclave, des 8, 13, 16, 18, 20 novembre. Le même comte de Lamberg disait à Ranuccio de Marciano, agent du duc de Modène : « que le cardinal de Lamberg était jaloux et soupçonneux, et qu'il craignait que cet organe principal de César ne réussît pas en la cour romaine; que les Français n'auraient pas rejeté Marescotti brutalement; que Noris était Vénitien et moine et que l'on ne savait, au cas où il devînt pape, s'il tournerait au Sixte V ou au Pie V; que Sperelli avait sept frères et un neveu; que Rodolowich avait une tête brûlée qui le pousserait à suivre la conduite d'Innocent XII; que Medici n'était pas ce qu'il paraissait; qu'il restait sur la réserve avec

IV

Le duc de Savoie se tenait tranquille au milieu du remuement général. Il était cependant un des prétendants de la couronne d'Espagne. Son ministre à Rome lui écrivait : « On remarque que Votre Altesse, qui a si souvent des démêlées avec les prêtres, est celui qui agit le moins pour avoir un pape ami et écarter un ennemi. Le duc de Bavière lui-même obtint, dans le conclave passé, l'exclusion d'Acciaioli par les Impériaux. Nous devrions donner l'exclusion de Panciatici (1). » Cette quiétude n'était qu'apparente. Charles Barbarini agissait pour le duc; et ils agissaient en faveur de cet Albani qui devint pape (2).

La Toscane n'exerçait plus l'influence de jadis; cependant, parmi les puissances italiennes, aucune ne se souciait autant des élections. Le grand-duc Côme III avait mis tous les soins de ses cinquante-trois ans de souveraineté à faire de la Toscane un couvent. Les moines donc agissaient en maîtres; les missions sillonnaient le pays toute l'année; malheur à qui blasphémait. Le temps de son règne avait été un carnaval de miracles. On le trouvait excessif à Rome même, où l'on se moquait de lui. Côme avait donné ses instructions au cardinal de Médicis. Le comte Graneri écrivait sur ce cardinal au duc de Savoie, le 5 octobre :

Uzeda, pour sauver les apparences et pousser sa besogne sans se gêner par de petites formalités. » Dépêche du 3 octobre.

(1) Dépêche du comte Maurizio Graneri, du 5 octobre.

(2) Del Bene au grand-duc, le 9 octobre.

« Medici est arrivé. Le conclave terminé, Medici quitte l'habit de cardinal pour se marier et prolonger ainsi la succession de sa maison. Il a quarante ans, il est fort gras et gros. On lui croirait de l'inclination pour une fille de Guastalla ; pourquoi ne pas songer à la princesse Marie, fille de Carignan? » Medici se préoccupait fort médiocrement de l'Espagne et de l'Empire, dont il touchait la grosse solde de protecteur, et presque point des conseils du grand-duc. A Vienne, on soupçonna même, pour un moment, qu'il ne voulût faire pape Durazzo qu'à cause de sa nièce, qui avait un million de dot, à laquelle dot le cardinal ne se montrait pas indifférent. Ce n'était pas exact cependant. Le grand-duc lui avait écrit le 15 octobre : « Les Français me demandent mon appui pour Durazzo, s'engageant à exclure celui qui ne me plaît point. Je dois leur donner une réponse. Dites-moi où il en est. Pour moi, je ne le veux guère (1); il n'est pas utile à ma maison, surtout maintenant que Gênes aide Lucques en nos dissensions, qui se termineront je ne sais comment. Votre Altesse peut dire à Janson que je porte mon plein concours aux sujets désirés par le roi, c'est-à-dire Spada, Morigia et Sperelli. Pour les mêmes raisons que Durazzo me déplaît, San Cesareo me déplaît aussi, lui aussi étant Génois. San Cesareo, en outre, me suscita des difficultés pour que je ne recusse pas les cardinaux en consistoire, et il fut le dernier à venir. »

(1) Medici écrivait au grand-duc, le 19 octobre : « Spinola me dit le plus grand mal de Durazzo, l'appellant borgne, boiteux, bossu, plein de *mal francese, mal che il collegio à in odio assai.* On en parle; mais j'ai vingt votes, en outre des Allemands, pour l'écarter, et il en faut seulement dix-neuf. Durazzo ne sera jamais pape. »

Côme III rejetait également Acciaioli et Panciatici ; et comme ces cardinaux, ainsi que Durazzo, s'aidaient à Vienne par l'intermédiaire du duc de Modène et du cardinal d'Adda, et que les parents de Durazzo s'aidaient par l'argent, l'abbé Fossi mettait en garde le duc de Modène contre la colère du grand-duc; et le comte Fede mandait au grand-duc qu'il ne fallait pas compter sur la parole de la cour de Vienne, que Durazzo achetait avec son or (1). Fede lui mandait en plus que les Barbarini, également séduits par l'argent, se rangeaient au parti de Durazzo ; que les Autrichiens n'agréaient pas Noris, mal noté pour ses doctrines ecclésiastiques, et lui donnait avis que le comte de Balbases, à Madrid, avait essayé avec la France de troquer le royaume de Naples contre la Savoie et le Piémont, et que Charles II n'y avait pas consenti.

Venise marchait d'accord avec la France, peut-être ; en tous cas, elle avait ses vues. L'ambassadeur duc d'Uzeda écrivait à Medici, le 13 octobre : » L'ambassadeur de Venise m'a dit que, quoique la République donnât à ses cardinaux la liberté d'action, cela n'était qu'en apparence, car en réalité Venise, en cette occasion, voulait avoir un pape qui *mirase por la libertad de l'Italia, que esta era la maxima de la repubblica y la suya*, — l'ambassadeur vénitien. — En conséquence de quoi, il s'unissait aux Français pour briser les Espagnols, et à ceux-ci pour briser les Français. » La République mettait son veto contre Acciaioli, à cause des démêlés qu'elle avait eus avec lui lorsqu'il était légat à Ferrara; et comme la France l'aurait voulu, Venise le

(1) Dépêche de l'abbé Fossi, du 29 sept. *Id.* du comte Fede., du 6 novembre.

lui fit abandonner, en abandonnant elle-même Marescotti, exclu par Louis XIV. Le roi ajouta à ce prix son engagement d'accepter Noris, avec lequel il avait quelques difficultés, et tout autre sujet vénitien, Colloredo excepté, pour satisfaire une répugnance personnelle de Janson, qui l'avait eu contre lui dans le consistoire où il fut proposé cardinal (1).

V

Louis XIV enfin paraissait avoir la domination du conclave. Il avait envoyé longtemps avant les cardinaux d'Estrées et Forbin-Janson; mais, comme ces cardinaux ne s'entendaient pas ensemble, bien que, quant aux intérêts du roi, il n'y eût pas de dissension entre eux, Sa Majesté avait donné d'amples instructions à son ambassadeur le prince de Monaco. Madame de Maintenon, de son côté, avait nanti de pouvoirs plus larges encore le cardinal de Noailles, qu'elle avait visité le jour de son départ, restant à dîner avec lui. Noailles partait accompagné d'un séminaire de prêtres et de l'abbé Renaud, que la Maintenon lui attachait aux flancs comme son conclaviste à elle. Noailles aurait désiré d'avoir comme conclaviste l'abbé d'Estrées, neveu

(1) Matteo Reglia au grand-duc, du 2 octobre, de Venise; l'abbé Fossi au duc de Modène, des 30 octobre et 6 novembre, de Rome. Medici écrivant au grand-duc, le 29 octobre, ajoute : « L'ambassadeur de Venise parla à celui de France en faveur de Colloredo. Le prince de Monaco répondit : — Il est jeune et Autrichien; mais je ne puis vous préciser rien de plus, car je n'ai d'instructions ue pour les vieux. »

du cardinal; mais le collége s'y opposa, donnant pour excuse que cet abbé de circonstance ne pouvait pas jouer un si petit rôle après avoir été ambassadeur du roi à la cour de Lisbonne. L'abbé accompagna toutefois le cardinal jusqu'à la porte du conclave, où son oncle, l'ayant aperçu, lui cria : « Monsieur l'abbé, remerciez ces Éminentissimes qui ont bien voulu vous épargner les incommodités de cette prison. » D'Estrées était violent, emporté, brusque, « un homme qui voulait dire tout et ne pas cacher ses passions. »

Le roi envoyait sept cardinaux au conclave, savoir : Coislin, Forbin, Noailles, d'Estrées, Rodolowich, Arquien, qui était le père de la reine de Pologne, et Le Camus. Il y avait aussi le cardinal de Bouillon, doyen du conclave, que le roi venait de disgracier, en lui ôtant le cordon du Saint-Esprit et en le destituant de sa charge de grand aumônier. Les Français ne traitaient point avec lui; les cardinaux qui arrivaient de France n'allèrent même pas le visiter immédiatement comme doyen. Il semblait avili, accablé. Malgré cela, Bouillon resta toujours avec ses compatriotes. Le Camus sembla, au contraire, s'en écarter et se mettre au pas avec les zélés; mais ceux-ci finirent par s'apercevoir que Le Camus était un espion, qu'il révélait leurs secrets aux Français, avec lesquels il marchait d'accord, et qu'il méditait de répéter la scène de Barbarigo dans les derniers conclaves. En conséquence de quoi, ils le prièrent de sortir de leur faction, et depuis, Le Camus aussi vota selon l'inspiration de madame de Maintenon, sainte autant qu'il était saint. Cette dame acceptait Morigia et Rodolowich (1), bien que sujets

(1) « La France, qui veut un pape de caractère doux et souple,

d'Espagne; ne rejetait pas Carpegna; laissait plaider les intérêts de Noris, qui avait un parti dans le conseil; préférait Spada à Albani, si le collége se décidait au choix d'un jeune; écoutait les propositions que l'abbé Scarlatti faisait pour Durazzo, qui offrait de se donner des ministres choisis par le roi, et Acciaioli, qui donnait blanc-seing pour tout à la dévote veuve de Scarron. Elle rejetait absolument Marescotti, qui, étant nonce en Pologne, manifesta un esprit hostile à la France. Le roi le fit éloigner de la secrétairerie d'État sous Clément X, qui l'envoya nonce en Espagne. Maintenant, connaissant sa trempe forte et vindicative, Louis XIV l'éloignait de la tiare. Marescotti cependant assurait le cardinal de Médicis qu'il n'avait écrit aucune lettre contre la France; qu'il n'avait même pas été dans la congrégation où l'on prit les résolutions pour les églises de France, et, quant au *regales*, il en avait parlé de façon à ne pas déplaire. « Les Français battent San Cesareo, qu'ils trouvèrent toujours contraire. Ils ne veulent pas Panciatici; mais si nous le repoussons, par ce sujet ils caresseront Ottoboni et le captiveront en faveur de Morigia, qui est le seul pape qu'ils désirent. Ils n'agréent pas non plus Colloredo. »

Nous verrons la suite des intentions de madame de Maintenon se développer, selon les circonstances, avec des formes diverses. Forbin bravait et se posait en soldat; d'Estrées, se défiant des forces du parti, se

---

traite, par l'intermédiaire du dominicain P. Peyra, avec le cardinal Rodolowich, à condition qu'il prenne pour secrétaire d'État Delfino. » L'abbé Fossi au duc de Modène, les 6 octobre et 23 septembre.

montrait plus diplomate et câlin; Le Camus brûlait de zèle pour Dieu; le prince de Monaco, de zèle pour le roi; et Noailles tranchait par l'arrêt irrévocable : « Madame le veut (1). »

Telles étaient les intentions des cours. Elles peuvent se résumer ainsi : l'Espagne se résignait; l'Empire avait des velléités tièdes; la Toscane s'agitait dans le vide; la France faisait du bruit, mais plus de bruit que de peur, paradait d'une force à laquelle elle-même ne croyait guère; le Piémont et Venise s'en inquiétaient peu, dans l'espoir que d'autres, plus intéressés, s'en inquiéteraient pour eux deux.

VI

La physionomie du collége, la position des négociations sont admirablement peintes par le cardinal de Médicis, dans sa volumineuse correspondance de tous les jours, je dirai de toutes les heures, avec le grand-duc, la cour de Vienne et celle de Madrid, et avec le comte de Lamberg et duc d'Uzeda, les ambassadeurs à Rome. Cette correspondance est pleine de détails, de traits, de commérages même; je ne pourrais donc dire mieux, et plus exactement qu'en résumant, en écrémant surtout les lettres écrites au grand-duc, où le cardinal raconte avec moins d'arrière-pensée.

---

(1) Dépêches de l'abbé Melani, de Paris, en date des 16 septembre, 1er et 8 novembre; de l'abbé Fossi, du 29 septembre et du 13 octobre; de Medici, des 18 et 28 octobre et 14 novembre; du comte Graneri, du 14 septembre et du 5 octobre.

« Des discours, écrit-il, que j'ai eu ce matin à la chapelle avec Marescotti, Spada, Paolucci, Albani, Bichi, Acciaioli, d'Estrées, Ottoboni, Imperiali, je déduis qu'il pourrrait y avoir une vigoureuse pratique en faveur d'Albani, appuyée par les cardinaux confédérés, avec Paolucci, et les adhérents avec Imperiali. Si l'on s'accorde sur ce candidat, nous serons vite débarrassés du conclave. Mais je ne sais si ces pratiques sont vraies ou si l'on veut le ruiner par ce moyen. Ici, c'est une Babylone. Je ne vois cependant pas Albani très-loin du but ; car Paolucci, ce matin, en allant voir ma cellule, me montrait les jambes monstrueuses de ce cardinal. Janson, qui chérit beaucoup Spada, — *è innammorato morto,* — m'a fait serment sur un Christ que j'ai en ma chambre que le roi de France n'appuiera jamais un sujet désagréable à Votre Altesse, et qu'il a le secret. Il m'a dit que si Panciatici arrivait à être pape, il donnerait des coups de pied — *dei calci* — à tous les cardinaux. Acciaioli a ses difficultés, mais pas énormes (1). Spada passe pour un imbécile, — *un minghione,* — et, sans Panciatici et Albani, il aurait commis d'innombrables bêtises étant ministre. Le plus mal est Marescotti, battu par les Français, qui le trouvèrent toujours hostile dans les congrégations. Carpegna a été repoussé en plusieurs conclaves (2).

(1) Le comte Graneri manda, dans sa dépêche du 29 octobre : « Acciaioli n'a pas une seule couronne amie. Il déplut à tous les princes italiens en ses légations, surtout à Modène, Parme et Florence, bien que le grand-duc le dissimule sous de bonnes apparences. Puis son aspect, ses manières, plusieurs de ses actions l'accusent de cruauté. César le repoussa autrefois ; serait-il moins soupçonneux maintenant ? »

(2) Carpegna se brouilla avec l'Espagne, sous Clément X. Le

Durazzo ne prendra point. Albani n'est pas le pape du moment, et la cour de Savoie sait qu'il a servi plus le roi d'Espagne que le comte de Gubernatis. L'on demande à ce duc de se déclarer ami ou ennemi. Les papes donc de Forbin, en outre des susindiqués, sont Sperelli et Morigia. Forbin ne jouit pas de la confiance complète de d'Estrées ni de celle du prince de Monaco; mais ceux-ci aussi ne connaissent point les secrets véritables du roi. Ottoboni s'est engagé avec tout le monde. Ce cardinal vint me voir et me dit que, étant libre, il offrait ses services à l'empereur et à l'Espagne. Il a déjà écrit à l'empereur; il veut Panciatici. Lamberg est très-circonspect en ses discours; il n'a pas encore reçu ses ordres. Il veut un pape fort. Il croit que César a un parti plus considérable, et pourtant il n'en a aucun. Uzeda est plus homme, plus ouvert. Celui-ci non plus n'a pas de grands amis qu'il puisse appeler siens. Il veut également un pape vigoureux, et dit que ceux du calibre de Sperelli sont bons à gouverner les poules et non pas l'Église. Astalli s'est vendu à lui pour espionner del Giudice et moi. Entre Uzeda et Lamberg il n'y a pas de confiance; même ils ne s'entendent guère et se méfient l'un de l'autre. J'ai essayé de les rapprocher.

« Les affaires de la France vont mieux. Acciaioli et Marescotti sont estimés; Panciatici moins que je ne le pensais. Rodolowich et Sperelli aucunement. Morigia se tient bien. Pour le moment, aucune union n'est encore ébauchée. Ottoboni se leurre d'être un gros

---

peuple romain, qui le connaît trop rigide et sévère, aborda la voiture du cardidal de Médicis et le somma de ne pas nommer pape ce cardinal. » Graneri, dépêche du 12 octobre.

cheval; mais heureusement il se trompe. Des nouvelles factions, il n'y a que huit cardinaux qui se sont réunis, et leur héros est Noris, dont beaucoup de monde se moque. Les Français ne jouissent pas d'une grande considération et ne montrent point une grande activité. Les cerveaux battent les champs. Ce matin on devait choisir les barbiers; pas d'entente, et l'on s'est séparé en tumulte, à cause de la nouvelle faction dont Paolucci est le chef. Si je dois croire aux apparences, je serai l'arbitre du conclave. L'ambassadeur d'Espagne, qui me paraît homme d'honneur, m'a déclaré qu'il m'a écrit sèchement pour ne pas dire de mensonges. Il ne veut pas entendre parler de Panciatici, à cause des tracasseries qu'il a suscitées à l'Espagne lorsqu'il était dataire. Si le pape n'était mort si tôt, Uzeda aurait demandé la destitution de ce fonctionnaire. Il veut Marescotti, Acciaioli, Morigia; il croit Durazzo Français, et, par le temps qui court, il pense qu'un Génois est dangereux. Il croit que Gênes sera bombardée de nouveau. Il m'a dit de presser Ottoboni. Je crois qu'enfin il accepterait Rodolowich. Lamberg, par contre, est mal disposé contre ce cardinal; il le sera au moins jusqu'à l'arrivée du cardinal de Lamberg avec les ordres et les dépêches de Harach. Il veut Marescotti, Carpegna, Durazzo, Morigia; Sperelli ne lui plaît guère. Lamberg est jaloux d'Uzeda; il penche au mensonge. Ottoboni se fait illusion sur le nombre de ses partisans; plusieurs l'abandonnent, entre autres Bichi et Imperiali. Après l'entrevue d'hier soir avec les ambassadeurs, je me suis persuadé que celui d'Espagne sera le maître du jeu. Lamberg est un amusant compère à table et dans la conversation, mais il ne connaît guère les cartes.

« L'ambassadeur de Venise m'a avoué que la Répu-

blique désire un pape de caractère fort et de peu d'intelligence. Il s'est brouillé avec Ottoboni. Ses amis sont Barbarigo en premier lieu, puis un peu Noris, Colloredo moins (1). D'Estrées pousse Morigia; il le ruine, car on aurait dû le tenir en réserve comme une demoiselle. Point de Marescotti. Pour Durazzo, il faudrait y réfléchir, à cause des Génois qui l'environneraient. D'Estrées m'a dit qu'Ottoboni était un petit menteur, — *un bugiardello*, — qui négocie avec tout le monde et ne tient sa foi à personne. Si Morigia échouait, il prendrait Noris, Spada, Rodolowich. On fait des avances pour Albani et pour Durazzo. Voilà tout. Une partie du collége veut un pape énergique; une autre, doux. Si les couronnes ne s'y opposaient point, la tiare serait à Acciaioli. Lorsque le conclave sera fatigué, il poura se jeter sur notre Morigia. Albani a un parti de huit ou dix; mais il est trop jeune. La reine de Pologne prône Durazzo. Je ne crois pas que nous ayons à désirer Acciaioli; il est trop ecclésiastique, — *attaccato al pretismo*. — L'Autriche croit Spada trop Français,

(1) « Après un siècle de ce pontificat de Sixte V, Noris, bien que moine, pourrait avoir des chances. Mais les jésuites l'attaquent avec véhémence, après avoir attaqué son livre. Il a caractère et penchant français; il est savant, agréable, facile; rien dans ses discours ne dénonce l'augustinien... Colloredo a brigué la tiare trop ouvertement; on lui donne de l'impudent. Innocent XII, qui l'aimait, finit par le délaisser au point qu'il ne voulut pas le voir à son chevet de mort, quoique pénitencier-major. Janson, qui se rappelle avoir été accusé par ce cardinal, d'avoir, du temps d'Innocent XI, assisté à l'assemblée de Paris, où l'on discuta les affaires de l'Église de France, dit toujours, quand il veut mépriser quelqu'un : ignorant comme Colloredo. Orsini est jeune; San Cesareo jeune et dominicain; on croit Albani sournois et faux. » Graneri, dépêches des 12 et 29 octobre.

bien qu'il passe pour trop Savoisien; bon pour nous. Carpegna ne serait pas le pire pour notre maison; nous le tenons par ses parents. Il n'en serait pas de même de Marescotti. Mais l'Espagne et l'Autriche l'exclurent autrefois, et maintenant la France le bat en brèche. Il est rude, inflexible. Colloredo est jeune. Il passe pour rigide. Ni les Français ni Ottoboni ne le prendraient. Colloredo marche sur les brisées du pontificat précédent, ce que l'on évite toujours dans le conclave. Je ne le crois pas notre ami. En tout cela, Durazzo est le plus possible et des plus opportuns pour son caractère; il connaît les affaires d'État. Son intérêt, l'amour pour ses parents et pour sa patrie, son attachement au duc de Savoie, lui nuisent; mal pour nous. Mieux Panciatici; mais les zélés l'éloignent, n'allant pas d'accord avec leurs principes; l'écartent aussi les Barbarini, par émulation avec les Rospigliosi, et surtout l'empereur. Son désir de restaurer les convenances et l'autorité de l'Église, son caractère, plus calme que celui du pape décédé, peuvent l'aider. Noris paraît avoir des chances. Apres lui, del Verme, Sperelli et Rodolowich, que je ne connais pas...

« Il y a la faction d'Altieri, celle d'Ottoboni, la française, celle qu'on appelle neuve, c'est-à-dire d'Innocent XII, et les zélés. Ottoboni n'a pas de crédit (1). Don Livio réussira peut-être à placer les créatures d'Innocent XI, son oncle, sous la direction de d'Adda. Paolucci dirigera les Innocent XII, avec obligation de référer à ses collègues les propositions qu'on lui fait,

---

(1) « Ottoboni ne voudrait pas de Morigia, mais si les drames qu'il a écrits peuvent être joués, Ottoboni cède. » Medici au grand-duc, le 29 octobre.

mais de ne rien décider par lui-même. Les Barbarini manœuvrent en faveur d'Albani. Les Français sont en désordre. Les Espagnols s'aident comme ils peuvent, ainsi que les Impériaux. Le conclave est un pot-pourri, — *un zibaldone...* — Bref, la différence d'opinions, la faiblesse des chefs, l'envie d'agir chacun selon son intérêt chez tous les cardinaux, rendent tous les engagements difficiles. La majorité du collége incline à un pape vigoureux, qui maintienne la dignité de la papauté. Les plus dignes sont Marescotti, Acciaioli, Panciatici, Albani; les deux derniers moins possibles. Au second rang, del Verme, Morigia, Durazzo, Sperelli. Mais del Verme est trop jeune et ne connaît pas Rome; Morigia est trop faible; Durazzo est avare et népotiste, voulu par la France, repoussé par l'Autriche (1); Sperelli n'est ni intrigant ni rusé, et partant inutilement habile et savant. Les exclusions sont donc dangereuses, ne pouvant compter sur des hommes extravagants, volages, intéressés uniquement à leurs affaires (2). »

---

(1) « *Los mas quontos de Roma son... que Durazzo, al entrar eu conclave, tubo una acclamacion popular, y que arroso mucha moneda, lo qual ha parecido muy mal, y lo cierto es que no haviera executado tal torpeza el cardinal Maydalquin.* » Le duc d'Uzeda au cardinal de Medici, le 11 octobre.

(2) Lettres du cardinal de Médicis des 1er, 2 et 3 octobre, au vice-roi de Naples; du 30 octobre, à l'Empereur. Voir, en outre, dépêche de l'abbé Fossi, du 9 ; de Graneri, du 5 octobre, et de Paolo Negri, du 5 octobre. Ce dernier dit, dans sa dépêche du 4 septembre, que Durazzo et Rospigliosi avaient envoyé de l'argent en Espagne, pour acheter les ministres de Charles II. » Puis, dépêches de Ranuccio da Marciano, des 16 et 21 octobre.

VII

En résumé, pas une puissance européenne qui s'imposât, pas un parti prépondérant, pas un candidat dont on pût redouter l'ascension, mais dont on respectât le caractère et la capacité; pas un chef de parti assez remarquable pour former un plan de bataille, assez habile pour le développer avec quelque chance de succès, assez estimé pour dompter les vagues troubles des intérêts individuels, assez sûr de lui-même et des siens pour marcher droit au but et briser les obstacles, jouissant de cette autorité et de cette sagacité en faveur desquelles on peut abdiquer sans se sentir humilié. Tous étaient tout. Les créatures de deux papes n'avaient pas de chef; celles d'un autre avaient un chef ridicule; les autres débris flottaient, donnaient la chasse à une pension, à une faveur, à une place, à un cadeau. L'agonie du roi d'Espagne, jetant dans l'incertitude la politique européenne, troublait Dieu dans le choix de son vicaire. L'imprévu dominait dans les opérations du conclave. Medici et d'Estrées planaient sur ce chàos et semblaient l'éclaircir, parce qu'ils ne s'y engouffraient point.

Telle était l'essence et la composition du collége, le soir du 10 octobre 1700, lorsqu'il entra en conclave.

Je suis, dans le récit de ce conclave, la relation qu'en fit le cardinal Barbarini pour le duc de Savoie, et le *journal* du cardinal de Médicis, si riche de détails, de commérages entre cardinaux, d'accusations, de soupçons réciproques, de projets, de médisances, de jongleries, de promesses hypocrites de dévouement et

d'affection, de secrets, de trahisons en permanence, que cela donne la nausée. Je clarifie ce bourbier.

VIII

Trente-huit cardinaux se trouvaient en conclave le premier jour du ballottage. Mârescotti ayant reçu quatorze votes au scrutin du matin et quinze à celui du soir, Janson, le seul des cardinaux français qui s'était enfermé, sollicita l'entrée immédiate de Coislin, de d'Estrées et d'Arquien. Bouillon ne votait pas encore avec eux. Vingt-cinq voix pouvaient faire le pape. Il y avait à redouter une coalition. Un accord existait déjà entre Uzeda, le cardinal Spinola et autres ministres, pour le nommer, en lui mettant aux flancs Delfino comme ministre et Durazzo comme dataire (1). L'entrée des Français, et surtout l'entrée en campagne de Bichi, — qui par les séductions et les menaces retira sept votes à l'heureux candidat, — déchirèrent le compromis pour Marescotti. Les Français, soulagés par ce résultat, ne voulurent point, en se donnant des airs de triomphe, irriter les zélés qui portaient Marescotti. D'Estrées vit Medici et le chargea de dire à Omodei, Pamfili et Imperiali, chefs de ce parti, de ne pas précipiter leur candidat par des coups inconsidérés, car Noailles devait porter fort probablement des instructions plus favorables à son égard (2). Cette politesse désarma la colère, mais n'apaisa pas la rancune; on

(1) L'abbé Fossi au duc de Modène, les 9 et 13 octobre.
(2) L'abbé Fossi au duc de Modène, le 16 octobre.

comprenait que Marescotti avait sombré. Ce qui faisait peur surtout, c'était de voir venir en scène Mgr Gabrielli, son parent, condamné par le saint-office à la prison perpétuelle. Les zélés se tournèrent vers Acciaioli, Panciatici et Albani (1). Les deux premiers ne prirent point. Albani réunit quatorze votes. Cela effraya ses amis. Ils craignirent un coup des Français, qui n'étaient pas décidés sur lui et qui auraient pu répéter la scène de Barbarigo, exclu une fois pour gagner du temps, puis forcément pour toujours. Voulant parer la foudre, on détourna les votes sur Colloredo et sur Panciatici. Spada et Noris avaient déjà succombé devant la déclaration d'Ottoboni aux zélés : de ne pas présenter un sujet faible comme Spada, ni un hérétique comme Noris. On ne s'arrêta guère ni à Morigia ni à Rodolowich, considérés l'un comme une vieille femme, l'autre comme un ivrogne trop joyeux.

Ces premiers essais avaient abouti à ceci : que les créatures des différentes factions s'étaient réunies, au moins en apparence, et qu'il y avait maintenant une faction Altieri, une faction Odescalchi, une faction Ottoboni et une faction Pignatelli. Ces groupes tâchaient à présent de s'attirer l'un l'autre pour former un corps.

Bouillon commença à voter avec les Français, et Le Camus fut expulsé du parti des zélés. Medici et del Giudice tenaient de continuelles réunions, souvent avec Spinola. Mais la maison d'Autriche et celle de Medicis n'avaient pas le même but : celle-là voulait un pape serpent, celle-ci un soliveau.

---

(1) L'abbé Fossi au duc de Modène, le 20 octobre. Ranuccio de Marciano, au même duc, les 16 et 21 octobre.

En attendant, la nouvelle de la mort du roi d'Espagne commençait à circuler, et les cardinaux s'effrayaient à l'idée de devenir de plus en plus les aumôniers du pape, si celui-ci tombait sous l'influence de la France; ce qui paraissait inévitable. Le collége n'avait pas une tête. Les Français se montraient encore les plus habiles, au milieu de ce corps, pour négocier et pour ne pas s'éloigner de leur but (1). Ils étaient furieux, cependant, contre Ottoboni, qui, débordé par les siens, ne put se déclarer contre Marescotti (2). Ils demandèrent en tout cas que Noailles fût attendu; car les zélés et les Autrichiens voulaient reprendre Marescotti. D'Estrées se rendit chez Altieri et lui déclara que ce cardinal était absolument impossible pour la couronne de France, mais qu'il se sentait disposé à choisir un pape parmi les créatures de Clément X, et nomma Orsini, Spada, Carpagna et Nerli. Les zélés ne voulurent pas entendre raison. D'Estrées menaça alors d'une exclusion ouverte et éclatante. Les zélés, qui avaient, le matin, donné quatorze votes à leur candidat, en préparaient un plus grand nombre pour le lendemain. Altieri détourna cette bravade. Mais les zélés, qui voyaient dans la tactique des Français un moyen pour prolonger le conclave et s'assurer de la mort du Roi Catholique, proposèrent comme ultimatum le choix parmi huit cardinaux : Acciaioli, Marescotti, Carpegna, Orsini, Albani, S. Cesareo, Colloredo,

(1) « *La viltà del collegio non può esser maggiore; chi neggozia si avvede quanta poca intelligenza vi è fra tutti loro : per giungere al papato non si sa cosa non farebbero.* » Relazione del cardinal Barbarini.

(2) Medici au grand-duc, le 29 octobre. — Ranuccio da Marciano au duc de Modène, le 30 octobre. Le comte Graneri au duc de Savoie, le 26 octobre.

Panciatici, et réunirent trente-six votes pour les soutenir. On mettait ainsi hors de combat Morigia, Noris, Spada, Durazzo, Nerli et Sperelli, et on balayait l'arène. Colloredo commença le premier à passer par les votes (1). D'Estrées et Médicis insistèrent pour que l'on attendît Noailles et Lamberg; et la confusion touchait au comble, lorsqu'un incident vint la compliquer davantage.

IX

Un certain prince Vaini, qui venait de recevoir le cordon du Saint-Esprit du roi Louis XIV, n'avait pas voulu, à l'instar de ce souverain, se résigner comme

---

(1) *Relazione del cardinale Barbarini.*— Graneri au duc de Savoie, les 30 octobre et 2 novembre. — Medici écrivait aussi, en date des 1er, 3, 4 et 5 novembre : « D'Estrées ne sait plus à quel diable se vouer après avoir vu mis de côté ses candidats. Il se plaint de ce gamin d'Ottoboni, — *bricconcello e ragazzo di Ottoboni, sono le sue parole.* Je le consolai, parce que je voulais aller me coucher. Les cardinaux vénitiens sont bridés par les ordres de la République; mais l'ambassadeur prendrait Acciaioli, si celui-ci promettait le chapeau demandé. Morigia étant ma réserve, je le cache. On voulait faire une explosion de votes en faveur de Bouillon pour dépiter Louis XIV. Je l'ai empêché. Ottoboni, après m'avoir débité à ma stalle une tirade de comédie, et improvisé une chansonnette, — *una arietta,* — m'a dit qu'il fallait arrêter les votes sur quatre sujets, et ne plus bouger : l'homme n'est pas sérieux, l'idée est bonne. Il dit, en outre, que l'ambassadeur vénitien se trompe en favorisant Colloredo, qui livrerait à l'Autriche le Frioul convoité. Je ne puis tirer au net l'opinion des deux ambassadeurs sur Acciaioli. Lamberg dit: « Attendez; » Uzeda: « Nous verrons quand « il entrera en danse. » Je les pousse. Ils posent des questions. »

les autres à la perte de l'immunité de son palais. Il s'était environné de *bravi*, et avait fait rosser le guet qui passait par son quartier. Sixte V l'aurait bien fait pendre à son écusson. Les chefs d'ordre du conclave et le gouverneur de Rome, d'humeur plus paisible, avaient ordonné au *bargello*, — commissaire de police du quartier, — d'occuper le palais Vaini et de s'emparer de ses bandits. L'ordre fut exécuté. Mais, comme les bravi n'avaient pas permis aux sbires et aux soldats de les désarmer sans résistance, une mêlée sanglante avait mis en émoi le palais et le quartier. Vaini demanda secours au prince de Monaco. Cet ambassadeur, qui prisait fort le Lavardin, se rendit en personne au palais Vaini, questionna les gens du pape, et leva sa canne pour frapper l'officier. Ses laquais jouèrent de l'épée. Les sbires firent une décharge de pistolets et de fusils, et quatre personnes de la suite de l'ambassadeur furent blessées. Puis les sbires exécutèrent les ordres du gouverneur de Rome, désarmant et emprisonnant les bravi de Vaini. Le prince de Monaco, qui croyait outragée en sa personne la personne divine de son maître, envoya Mgr de la Trémouille donner communication aux chefs d'ordre de ce qui venait d'arriver. Le collége délégua Mgr Fieschi pour arranger les choses sans scandale, et fit arrêter le capitaine et neuf soldats de ceux qui avaient tiré sur le carrosse et sur la suite de l'ambassadeur (1). Cela ne satisfit pas Mo-

(1) « On ne parle ici que de la lettre à écrire au roi de France pour l'affaire Vaini. On ne s'accommode point de rédiger une lettre agréable aux Français : on a rejeté le brouillon présenté par eux. Spinola ne veut pas se charger de le faire modifier. Les cardinaux français menacent de suivre Monaco hors de Rome. On

naco. Il voulait une feuille en blanc, signée par le collége, que la cour de Versailles aurait remplie, à la charge du nouveau pape de donner satisfaction aux réparations demandées : sans cela, il menaçait de quitter Rome. Le collége fit cependant une lettre à Louis XIV, humble jusqu'à la bassesse, qui commence : *Adeo constans est opinio...* où il raconte au roi l'événement, et où il ajoute que, *majori qua possumus demissione*, on était prêt à faire tout ce que l'*eximia justitia* de Sa Majesté pouvait demander. Monaco, n'acceptant aucun moyen terme, quitte Rome et s'en va à San-Quirico, en Toscane. Cet événement agita profondément le conclave.

Grimani et Lamberg arrivèrent en même temps.

« L'accident de Vaini, écrivait, le 9 novembre, le cardinal de Médicis, remet à flot Marescotti, homme de cœur, et lui fait prendre la main sur notre Morigia. Quel malheur que celui-ci ne soit craint de personne! Le cardinal de Lamberg est un homme grave, capable de négocier, et à vues plus larges que Goes. Grimani aussi est meilleur que je ne pensais : il est ouvert, galant, confiant en moi, par ordre de l'empereur. Les Français sont étonnés de l'indifférence du collége pour donner une satisfaction à leur roi, et des votes portés à S. Cesareo, que l'on interprète comme un applaudissement à la fermeté que ce cardinal a montrée contre eux dans les congrégations. Ce pilori sur lequel S. Cesareo s'expose, pour seconder les vues d'un parti du collége, est un sacrifice de sa part. En attendant, on le pousse. Il est à nous. J'ai demandé à d'Estrées que,

---

écrira au nonce à Paris. » Medici au grand-duc, les 6 et 7 novembre.

si ses amis devaient plier sous ce joug, ils me donnassent le mérite de les avoir assouplis. D'Estrées paraît le craindre; moi, je ne le vois pas solide sur ses jambes. D'autre part, par Capponi, j'ai donné avis à Gabrielli, Morigia, Rodolowich que, bien que ce soir je propose S. Cesareo, je ne le propose point sérieusement, et qu'ils s'abstiennent. S. Cesareo craint en Italie plus les Allemands que les Français. Les béats d'ici disent que c'est le Saint-Esprit qui nous inspira bien de voter pour S. Cesareo, et que, ne pas continuer, c'est résister au pigeon. Votre Altesse voit avec quelles maximes on marche ici dedans! Nous le tiendrons loin, tout en déclarant que nous le désirons. Lamberg le croit à propos, l'empereur ayant plaisanté avec lui lorsqu'il le servait comme chevalier à la clef d'or. Le vice-roi de Naples aussi le veut. Si je pouvais agir à cartes découvertes, Votre Altesse serait servie plus aisément. Noris m'offre son vote, ayant été autorisé par la République d'en disposer à son gré. Lamberg insiste pour S. Cesareo. D'Estrées me communique qu'il a vingt-neuf votes pour le repousser, et que l'ambassadeur de Venise agira auprès des cardinaux vénitiens pour rejeter ce candidat qui pourrait vivre encore vingt-cinq ans. Je ris de tout : j'ai arrangé les choses de façon à le tenir à l'écart, tout en conservant sa reconnaissance. Les Français me secondent; je leur donne à croire que j'agis ainsi contre ce S. Cesareo pour leur rendre service. Uzeda me presse à lui servir ce pape, qui lui plaît beaucoup, *por su capazidad*, ainsi qu'à Lamberg (1). »

Cette alarme était excessive. S. Cesareo ne pouvait

---

(1) Dépêche de Graneri du 18 novembre. Dépêche de Ranuccio da Marciano, du 17. Billet de Medici à Uzeda du 4 novembre.

rester debout que l'espace d'un accès de colère. On se refroidit aussitôt, et Acciaioli vint amuser le tapis. Giudice appela Lamberg à la lucarne secrète d'Omodei et lui parla pour ce cardinal que l'Autriche avait exclu autrefois pour plaire à la Bavière. Les Français demandaient encore que l'on attendît Noailles, en vue de mûrir Morigia : vingt-deux cardinaux cependant avaient juré qu'ils ne concourraient jamais à faire cette *omelette florentine* (1).

Sur ces entrefaites survient la nouvelle certaine de la mort du roi d'Espagne, et Noailles arrive avec les dernières instructions de Louis XIV. Il y avait alors en conclave cinquante-huit cardinaux, et il fallait trente-neuf votes pour être pape. Maintenant je vais traduire et résumer le journal du cardinal de Medici et ses billets de ces trois derniers jours de conclave.

X

« Le conclave procède par bonds; mais les eaux sont tranquilles. La nouvelle de la mort de Charles II vient nous rappeler à la vie. J'ai proposé de nommer un pape à la hauteur des circonstances. Lamberg m'a dit : « Faisons le pape, soit même Janson. » Il me donne carte blanche. Ses instructions de Vienne ne prévoyaient pas cet événement. J'ai vu d'Estrées. Des quatre que je lui ai proposés, il a repoussé carrément Marescotti, Acciaioli et Panciatici; pour Albani, il ne

---

(1) Billet du conclave au comte Graneri, du 9 ; et de Ranuccio de Marciano, du 10 novembre. Billet de Medici, du 13 novembre.

se livrera pas à une exclusion; mais on cherchera à le tenir à l'écart. Le collége répugne au choix de Morigia et de Spada. Les Français ont envoyé un autre courrier pour demander de nouvelles instructions, après le décès du Roi Catholique; mais cette nuit, à huit heures, Cantelmi est venu me réveiller pour me solliciter, de la part d'Ottoboni, de nommer Albani. Je me suis rendu, avec Giudice, chez Lamberg. Nous avons décidé d'épuiser Marescotti; d'essayer ensuite Albani avant Acciaioli. Nous avons donné cette réponse à Cantelmi et écrit aux ambassadeurs. Rentré dans ma cellule à dix heures, le conclaviste d'Estrées arrive pour se plaindre, de la part de Forbin, des pratiques et des menées de la nuit. Les Français veulent attendre; le collége brûle d'en finir. Tous sont épris d'Albani maintenant. Celui-ci refuse, mais on croit qu'il refuse par politique, ne voyant pas son affaire assez claire, et ne voulant prendre aucun engagement préalable pour les ministres, et autre chose...»

20 novembre. « Après trois heures de discussion avec d'Estrées, je retourne dans ma cellule : Lamberg et Grimani m'y attendaient. Giudice se tient à une lucarne pour parler au secrétaire d'Uzeda, et ils m'attendent aussi. Je réponds à Lamberg et à Grimani que, n'ayant pu décider les Français à accepter les candidats désignés, j'espérais mieux des négociations de la nuit. Je me rends alors vite à la lucarne d'Omodei, à côté de la cuisine d'Altieri. Le secrétaire d'Uzeda m'apprend que le duc était hors de lui, par suite de la mort du roi; qu'il n'avait pas d'instructions; qu'il voulait dépendre de moi, jusqu'à me demander s'il devait se rendre à Naples ou bien rester à Rome. Giudice et moi décidons qu'Uzeda ait à rester, à fermer son palais, et à expédier un

courrier au vice-roi pour se mettre d'accord avec lui. On nous invite à la cellule de Santa-Cecilia, où Orsini s'était évanoui ; Cantelmi criait et disait des bêtises, — *spropositava;* Omodei s'époumonnait à brailler : « Il faut faire le pape, il faut faire le pape ! » Nous les calmons et leur disons : « Pourvu que l'on fasse un pape à la convenance et au gré des couronnes, il importe peu qu'il soit moine ou non. » A quatre heures, plus mort que vivant, Giudice va se reposer, et moi j'y vais aussi, également épuisé, n'ayant pas dîné le matin et étant resté sur mes pieds, trottant tout le jour par le conclave. J'entre en ma cellule, et voilà que tombent sur moi les cardinaux sujets d'Espagne, napolitains et milanais, pour venir confirmer l'offre de leurs services à la monarchie. Orsini parle, mais pleure plus qu'il ne parle. Je réponds que l'ambassadeur saurait et enverrait au nouveau roi l'expression de cette offre. Je me croyais enfin libre ; mais, d'un coup, Bichi entre. Je soupe, Bichi parle ; je bâille, Bichi insiste ; je m'étends sur le lit, Bichi reste jusqu'à six heures de la nuit pour me glisser : « Pourquoi Votre Éminence ne me propose-t-elle pas pour pape ? » Et il déroule son panégyrique. Malgré l'heure, cette comédie m'amuse. Je réponds en plaisantant ; mais, à sept heures, je le renvoie et ferme ma cellule.

« En ce même moment, Imperiali fait le diable dans la chambre d'Ottoboni, avec Rubini, en criant qu'il faut nommer pape, cette nuit même, Panciatici ou Albani, à la barbe des Français. Cantelmi et Omodei arrivent à leur tour et, chantant sur le même ton, insistent sur le même avis. Ottoboni déclare qu'il est prêt, que l'on vienne chez moi, et que l'on aille chez Forbin. Omodei se rend chez Panciatici, qui le renvoie à tous les diables, — *con le brutte.* Puis, sans en donner communi-

cation à Albani, ils dépêchent Omodei chez Forbin, et Cantelmi chez moi, pour nous proposer ce candidat. Forbin s'escrime sur l'âge, sur le silence qu'on avait tenu sur lui à Paris... Cantelmi, prenant avec lui Giudice, arrive chez moi à huit heures. Ils frappent à la porte; j'ouvre. Giudice entre; Cantelmi reste au dehors. Giudice me dit que, si je ne voulais point, je donnasse au moins de bonnes paroles. Cantelmi entre à son tour. Il parle longuement. J'approuve. J'envoie Giudice baiser la main à Albani, et lui annoncer que, le lendemain, je lui porterai mes vingt-sept votes. Grand étonnement des deux cardinaux : pour Cantelmi, parce qu'il ne me croyait pas si bien disposé; pour Giudice, parce que je savais qu'il n'agréait pas Albani. Malgré cela, ils y vont. Cantelmi porte la joyeuse nouvelle à Ottoboni. Je me lève et vais chez d'Estrées, mon voisin de cellule. Forbin l'avait déjà prévenu. Grandes difficultés : il veut y réfléchir. Je sors; il me rappelle, il me demande mes intentions. Je réponds que, croyant Forbin favorable, je m'étais fait offrir à Albani. « Trop de hâte ! trop de hâte ! s'écrie d'Estrées : vous ruinez Morigia; Forbin a agi en Provençal. Allez cependant chez lui et racontez-lui la démarche que vous avez faite vers Albani. » J'y vais. Tout en dormant, Forbin grommelle : « Eh bien ! le pape est fait? Ce fou d'Omodei est venu chez moi; je lui ai répondu que je n'avais pas d'ordres et qu'il fallait en informer l'ambassadeur... » Je renseigne Forbin sur ce que j'ai fait. Il l'agrée mieux que d'Estrées, en ajoutant : « D'Estrées n'y mord point; il est enragé pour Morigia. Quant à moi, je crois Albani un bon pape pour nous. » A dix heures, je sors de chez Forbin et cours chez Ottoboni. Je lui rapporte tout et me mets à la tête de cette élection. Ottoboni est abasourdi.

« En attendant, Albani avait envoyé l'invectiver pour l'avoir attiré en cette danse, en lui déclarant qu'il ferait même des folies pour en sortir, sans regarder ni à choses ni à hommes. Je reste pétrifié. Revenu à ma cellule, Giudice et Astalli m'apprennent les sorties d'Albani. Celui-ci donnait deux raisons pour son refus : son incapacité et sa répugnance, poussée jusqu'à faire des sottises, puisque tel était le plaisir d'Ottoboni. Il me remerciait. Le conclaviste d'Ottoboni survient. Albani n'avait pas voulu le recevoir. On me propose d'y aller pour le calmer. Je vais d'abord chez Charles Barbarini et lui raconte tout : il pleure comme un veau. Je le prie de se lever et d'aller faire entendre raison aux Français. J'avais déjà vu Grimani et Lamberg, qui approuvaient ma conduite et en donnaient connaissance au comte de Lamberg. Pour ma part, j'écris à Uzeda. A l'aube, je me dirige chez Albani. Je le trouve se promenant par les corridors comme un maniaque. Il me saute au cou et m'embrasse en s'écriant : « Medici, vous aussi, vous voulez me tourner en ridicule; vous serez satisfait; je m'y mettrai. Je vais dire la messe et prier Dieu qu'il me fasse commettre la moindre de toutes les bêtises qui grouillent dans ma tête. » Il ne veut pas me laisser parler, et exclame : « *Signor cardinale,* je ne veux pas me damner. »

« Je retourne chez Ottoboni pour lui communiquer le résultat de ma mission, et envoie le marquis Capponi chez mes cardinaux pour les renseigner. Puis je cours chez Barbarini et le lance à la chapelle, afin de calmer Albani. Revenu à ma cellule, le conclaviste de d'Estrées vient me dire que, tous les Français s'étant réunis, ils avaient cru que ce grand mouvement de la nuit avait été occasionné par la mauvaise foi de Cantelmi,

qui avait proposé cette négociation trois jours auparavant à d'Estrées, lequel avait répondu qu'il fallait attendre le retour du courrier dépêché à Paris pour soumettre au roi l'état du conclave. Le conclaviste ajouta que Forbin s'adressait à Ottoboni pour tâcher de retarder toute résolution jusqu'au retour du courrier expédié à l'ambassadeur, qui probablement consentait à l'élection ; mais que, si l'on passait outre le matin, les Français protesteraient. En effet, Forbin y va; mais Ottoboni réplique qu'il ne répond de rien, car il n'est pas le seul à proposer Albani, mais tout le collége tumultueusement. Ottoboni et moi cependant promettons que nous ferons surseoir pour ne pas infliger cette humiliation au roi Louis. Mes cardinaux étaient à mes ordres. Altieri parle aux siens, réunis chez Carpegna. Tandis que j'attends qu'Acciaioli ait achevé sa messe pour le tenir renseigné, Imperiali m'aborde, en se récriant contre la déférence que je montre aux Français. Je le calme en lui répondant, qu'Albani s'obstinerait davantage s'il savait que les Français s'opposaient. Surviennent Omodei, Cantelmi, Paolucci, Rubini, San Cesareo, pour me déclarer qu'ils veulent faire le pape dans le scrutin du matin. Je m'efforçais de les persuader, lorsque se présente le conclaviste d'Albani pour m'apprendre que son maître redoublait ses folies, frappait des pieds, pleurait, hurlait: il me priait d'aller le voir, tandis qu'il irait à la pharmacie et aux cuisines pour chercher un bouillon, son maître ayant ordonné de ne laisser approcher personne. J'y cours. En me voyant, Albani éclate — *da nelle furie* — d'une façon indicible. Il se lève à genoux sur son lit, prend un crucifix en ses mains et jure qu'il fera tout ce qui n'est pas un péché mortel pour se délivrer de cette vexation. Il me demande mes votes pour l'exclure.

Puis il se remet au lit et il est saisi d'un tremblement si violent, que je crains que la crise ne finisse en apoplexie (1).

« En sortant, je trouve Battelli qui sonnait le premier signal pour la chapelle. Je lui ordonne de ne pas sonner le second avant que je lui parle. Il répond : « Tous les cardinaux sont dehors et en petits rassemblements dans la salle royale et dans la salle ducale. » Je m'y rends. Trente cardinaux voulaient élire le pape le matin. Charles Barbarini et moi les engageons à attendre, d'autant plus que le conclaviste d'Albani courait le conclave à la recherche du médecin. Au scrutin, on décide que le 23 on nommerait le pape, que cela plût ou non aux Français. Albani apparaît au scrutin avec un air de cadavre. Le soir il se met au lit. Il s'écrie toujours qu'Ottoboni l'a cloué au pilori pour tout le reste de sa vie. La nuit, sa maladie s'aggrave. Giudice vient me prier de protéger son neveu auprès du nouveau pape. Astalli me prie pour son frère. Santa-Croce demande une légation ou une pension de 1,500 écus. J'avais déjà obtenu une pension pour Gabrielli de 2,000 écus, en Espagne. J'espère dormir cette nuit. Je n'ai plus ni jambes, ni gorge, ni tête. »

---

(1) Le comte Maurizio Graneri écrit cependant le 23 novembre, au duc de Savoie : « Albani fait beaucoup de grimaces. On sait que Son Éminence est fausse. On pense qu'il joue toute cette farce en vue des intrigues qui précèdent son pontificat, et ne sachant comment échapper à la bulle contre le népotisme, qu'il concourut à bâcler sous le pape défunt. Il a plusieurs neveux, puis une belle-sœur qu'il aime beaucoup, qu'il craint même, la sachant audacieuse, emportée et énergique. Peut-être aussi il simule jusqu'au retour du courrier envoyé à San-Quirico, pour se dérober aux obstacles et aux engagements des chefs de faction. »

Le 21. « On attend le courrier de San-Quirico. Albani persiste : il veut renoncer au moment du scrutin; il a même rédigé la formule de la renonciation. Ce soir cependant il est plus calme.

Le 22. « Si le cardinal de Lamberg ne m'avait pas aidé, le comte de Lamberg se serait cru mystifié. Il demande des ministres et autres choses. Je lui ai répondu qu'on ne propose pas de questions à qui refuse d'être pape. Uzeda est plus doux, — *bonino*, *bonino*, — il n'a plus d'haleine : il se jette dans mes bras. Malgré sa répugnance, Albani sera pape demain. Je l'ai trouvé ce matin plus sociable : nous avons ri au milieu de discours graves. Les Français crient, mais pas beaucoup ; ils ne comprennent point que l'on parle de pape sans parler en même temps des ministres. Je les ai tranquillisés. Barbarini et Ottoboni arrangeront cette besogne. Le courrier de San-Quirico est revenu, tandis que nous étions au scrutin. L'ambassadeur laisse la responsabilité de cette élection aux cardinaux. Monaco ne s'opposant point, les cardinaux français se décident, pas de bon gré, mais ne pouvant faire autrement. Albani ce soir est plus agité. Il m'a dit qu'il ne peut imiter sainte Thérèse et, comme elle, faire toujours mieux. Il croit pécher en acceptant, et il ne veut pas pécher. Non content de l'avis de Le Camus et de Colloredo, non content de l'avis du confesseur du conclave, qui assurent qu'il pèche s'il n'accepte point, il a demandé une consultation de théologiens. Il se décidera demain. Ce soir, il n'a pas voulu recevoir, et a tenu toujours la porte de sa chambre fermée (1).

---

(1) Graneri écrit, le 23 novembre : « La dissimulation d'Albani a duré toute la journée du 22 ; mais le charme de la tiare est trop

« Les trois consultations des théologiens du dehors sont arrivées : deux sont d'avis qu'Albani commet un péché en refusant ; un autre, non. Je me rends chez Albani. Il pleure ; enfin il s'écrie : « Puisqu'il ne m'a pas suffi de faire savoir aux Français que je n'étais point sûr de ne pas appeler au palais Mgr Casoni ; à Noailles, que j'estimais et aimais les jésuites ; à d'Estrées, que, si j'étais pape, il avait à espérer peu pour l'affaire du prince Vaini... j'accepte (1). » Je porte la nouvelle à Ottoboni encore au lit... Nous allons dans la cellule d'Albani... puis à la chapelle... Albani, après avoir pleuré encore, est maintenant Clément XI. Sa Sainteté vient à la cellule d'Ottoboni, y dîne, s'y rase. La reine de Pologne, après avoir-dîné dans la cellule de son père, va baiser la mule du pape. »

XI

Le comte Graneri ajoute : « Clément est gracieux ; quand il ne pourra pas rendre service par le fait, il s'en tirera par les paroles, son grand capital. Il sera ferme pour la justice et pour les droits de l'Église. Il déclare déjà ne plus tolérer aucune franchise et restreindre l'immunité des ambassadeurs à leur seul pa-

grand, la tentation irrésistible. Monaco ayant consenti, Albani sera pape en quelques heures. Si les Français n'avaient pas annoncé la mort du Catholique tout seul, si cette nouvelle fût arrivée en même temps que la déclaration du roi Louis en faveur du duc d'Anjou, on n'aurait pas précipité l'élection, on n'aurait pas jeté les yeux sur Albani, homme de tête et de courage. »

(2) Dépêche de del Bene au grand-duc, du 23 novembre.

lais. L'ambassadeur de Venise ne le goûte guère. Le gouverneur de Rome prétend à la prééminence sur les ambassadeurs dans les cérémonies publiques. Celui de France étant absent, ceux de l'Espagne et de l'Empire en *incognito*, celui de Venise s'adresse au pape pour trouver un biais. Clément répond qu'il devait défendre son ministre. L'ambassadeur de Venise arrive à la fin de la cérémonie, et se soustrait ainsi à la suprématie du gouverneur. En attendant, Sa Sainteté cherche déjà des échappatoires à la bulle du népotisme. Albani était ministre d'Innocent XII. Il naquit à Urbino. Il est âgé seulement de cinquante et un ans : tout entier à la maison Barbarini, où son père fut maître d'hôtel du cardinal Charles. Plusieurs parents; un frère pauvre; une belle-sœur qui rappelle dona Olympia, avide, orgueilleuse, faisant trembler le pontife. Clément a un esprit large, prudence et patience. »

Cette élection plut à Vienne. L'empereur demandait au pape de ne pas donner l'investiture de Naples et Sicile au duc d'Anjou, roi d'Espagne, mais d'en investir lui-même, l'empereur, ou l'archiduc Charles, pour scinder ainsi la monarchie espagnole et rassurer les princes italiens.

XII

Voici maintenant ce que Nicola Erizzo racontait au sénat de Venise sur le pape Clément XI, en octobre 1702.

Le revenu du pape est de 4 millions. Innocent XI, qui n'était ni homme de science, ni homme d'État, se connaissait en économie politique : il équilibra le

budget de la chambre apostolique... » Erizzo raconte ensuite le conclave, il parle des parents du pape, et continue : « Albani, après avoir joué la comédie du refus, accepta. La diplomatie accueillit mal cette élection : Clément voulait abaisser les princes, rehausser le pape. Il n'était jamais sorti de Rome ; ne connaissait pas les cours. Élevé au milieu des restrictions de la maison paternelle, il lui fallut apprendre les ruses de la cour, se montrant humble, gentil, facile, endurant, très-lent, dissimulé. Il y réussit, aidé par ses manières douces et sa littérature. Innocent XI le promut. Son grand-père, médecin du dernier duc d'Urbino, conseilla à ce duc de céder son État à Alexandre VIII. Urbain, pour ce service, nomma sénateur de Rome le grand-père, et donna la pourpre au petit-fils. Clément XI est rusé ; rusé et lent dans les négociations, mais avec un air serein, changeant de style et de façons pour tromper ceux qui traitent avec lui. Il avait dominé le soupçonneux Alexandre VIII : il séduisit tout le monde. Il ouvrit sa campagne contre les immunités des ambassadeurs et réussit. Encouragé, il s'entoura de pauvres ministres, tels que Paolucci, Olivieri et Sacripante. Il voulut faire et penser tout seul. Louis XIV refusa de retirer ses ordres contre le cardinal de Bouillon, de s'exiler en son abbaye ; Clément, par représailles, refusa l'investiture solennelle du royaume de Naples à Philippe V. La dissimulation du pape, quant à ses véritables intentions, est très-profonde. La première fois qu'il se déboutonna, ce fut avec Venise, se donnant comme très-décidé à s'opposer à l'invasion étrangère en Italie. Il se porta comme médiateur parmi les princes d'Europe : hâta une ligue défensive parmi les princes italiens. Ceux qui possédaient du pays ne voulurent rien changer ; l'empereur,

qui ne possédait rien, promit de ne pas envoyer des troupes en Italie, acceptant que Naples restât comme un dépôt en les mains du pape, Milan en celles d'un autre prince. Clément sut se faire croire favorable à tout le monde : il était si fin! Le cardinal Janson et le comte de Lamberg donnèrent l'éveil à l'ambassadeur de Venise. Cette illusion occulte occasionna la prise d'armes en Italie. Telle ruse fut fatale aux Italiens. Un cardinal la reprocha au pape, qui s'excusa de penser d'une façon et d'agir d'une autre, ajoutant qu'il avait su mieux conseiller d'autres pontifes que se conduire lui-même. Avec cette habileté, il tint les étrangers en respect, pénétra les intentions des princes italiens, et découvrit que Venise traitait en secret tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre. Clément XI entamait des négociations, et, à l'occasion, sacrifiait ses ministres après les avoir compromis ; et tout cela pour se faire respecter des ennemis qui se battaient à ses portes. L'Italie n'a rien à espérer de princes si changeants, faux, malicieux. Voilà pourquoi Clément négocie lentement, par des équivoques, et pourquoi on le trouve toujours neuf, divers ; dans le spirituel seulement sensé et constant. Il est poli, caressant, à manières douces et fines ; il paraît se soucier peu de son grade.

« J'ai vu les instructions de Philippe II à un de ses ambassadeurs à Rome. Il lui recommande surtout : de ne pas permettre qu'il sorte des conclaves d'autres papes que des vieillards faibles, de peu d'esprit, timides, attachés à leurs neveux et de maisons romaines. Maintenant, pour réussir aux mêmes fins, ils font choisir un pape enclin à bâtir, à se donner des troupes, lesquelles, n'éveillant la jalousie de personne, appauvrissent le trésor ; l'encouragent aux missions des Indes, afin de le détourner de l'Italie. Venise, voisine

redoutée, peu aimée, doit se soucier beaucoup plus des affaires de Rome. Mais Venise, par modération, ne se mêle pas suffisamment aux intrigues des conclaves.

« Venant aux ambassadeurs : Martinitz est le plus irrité, et partant le plus haï à Rome. Lamberg arriva tout plein de préventions favorables à cette cour ; puis, la connaissant mieux, il en conçut un immense dégoût. Uzeda lui devint ennemi et la méprisa. Le prince de Monaco en fut victime. Le cardinal de Bouillon finit en exil. Janson demanda à cor et à cris de cesser de servir. »

XIII

Clément XI arrivait au pontificat à une époque fort difficile, au moment où s'ouvrait la lutte pour la succession d'Espagne. Les princes italiens insistèrent auprès de lui pour qu'il conclût la ligue, dont son prédécesseur avait pris l'initiative, afin de faire respecter la neutralité de l'Italie. Clément hésita, peut-être pour ne pas donner par cette précaution défensive un prétexte à l'agression ; peut-être pour ne pas dépenser de l'argent pour rien. Il ne voulut même pas solder six mille Suisses, comme le lui proposait Marescotti. Au lieu de cela, Clément offrit sa médiation à Vienne, ouvertement, et, sous main, il fit négocier par le nonce Davia l'agrandissement de la maison d'Autriche : lui conseillant de s'emparer des Pays-Bas, de toutes les possessions de la Turquie en Europe, de l'hérédité de l'Empire germanique et des villes libres d'Allemagne. L'empereur Léopold repoussa ces propositions fantastiques et criminelles, et attesta ses droits à la cou-

ronne d'Espagne. Il consentait cependant à mettre en dépôt les États d'Italie, et à ne pas y envoyer des troupes, si la France et l'Espagne en faisaient autant : mais ces deux puissances n'agréèrent pas cette transaction. En même temps, les deux parties le sollicitaient de se déclarer ; et il le devait comme suzerain du royaume de Naples, dont on lui offrait même en libre possession deux provinces. Clément, déclinant le rôle dangereux de Pâris, repoussant la tentation d'augmenter ses États, répondait qu'il ne reconnaissait personne, qu'il ne demandait rien, tant que la succession restait contestée. Uzeda voulut le forcer à propos de la présentation de la haquenée, la veille de la Saint-Pierre. Et comme il craignait un refus, en fin espagnol, il la lui offrit par surprise. Le pape fit chasser la rosse de la cour du Vatican, et le peuple la hua par les rues de Rome. Mais la tempête approchait. Les Autrichiens s'amassaient vers les Alpes, tandis que la France avait déjà des armées dans le duché de Milan et à Naples. Clément propose alors à Venise cette ligue qu'il venait de repousser ; même plus, une ligue défensive. Venise, qui avait déclaré sa neutralité et se croyait menacée en Morée, ne peut accepter l'offre. Clément, qui avait déclaré aussi sa neutralité, tout en sachant qu'à Rome même on conspirait pour livrer Naples à l'Autriche, fait couper la tête à deux prêtres, qui commettaient des mauvais mots et des sonnets satyriques contre l'Espagne. En réalité, Venise et Clément inclinaient vers la France, mais ils craignaient l'Autriche. L'Autriche le savait, et ne se gênait point. Le sol de la République fut ravagé par les Allemands, sous prétexte de passage ; celui des États du pape ne fut guère mieux respecté.

Après la fameuse bataille de Turin, gagnée par le

prince Eugène, une partie des armées impériales avait porté ses quartiers dans le duché de Parme et de Plaisance. Les excès, que les soldats prussiens et autrichiens y commettaient, affligeaient le duc, qui crut d'abord s'en délivrer en hissant partout les écussons pontificaux, puis en se soumettant à une rançon. On conclut que la somme de 85,000 doublons, convenue à cet effet, serait payée à raison de 64,000 doublons par les laïques, et de 21,000 par les ecclésiastiques. Clément, qui avait déjà eu des querelles avec l'empereur, dont les bandes avaient visité la légation de Ferrare, se récria fort à la nouvelle de la convention de Parme, et ordonna aux prêtres de ne pas payer. L'empereur protestait que, le duché étant un fief impérial, il pouvait le courir à son gré. Le pape ripostait que le duché appartenait au saint-siége, qui en était suzerain. L'empereur contredit; le pape excommunie ; aux bulles du pape l'empereur oppose des édits qui les anéantissent... mais les habitants du duché payent, et l'Autriche grossit la voix.

Clément fut obligé d'accorder le passage aux troupes impériales, qui se rendaient à Naples par ses États, presque aux portes mêmes de Rome, heureux de s'en tirer par un consentement à ce que les Autrichiens étaient en train de se permettre même sans cette permission.

A Naples, l'empereur ne tint aucun compte des immunités ecclésiastiques, et déclara que les bénéfices du pays ne seraient donnés qu'à ceux du pays. Nouvelles réclamations de la part de Clément ; nouvelle résistance de la part de Joseph Ier. Et comme cette preuve d'énergie trouvait faveur auprès des peuples, l'empereur fait un pas en avant et s'empare de Comacchio.

Clément en est bouleversé. Joseph assure toujours

que c'est un fief impérial dont il reprend possession : le pape prouve que Comacchio est une possession du saint-siége. Le pape entrave l'administration ecclésiastique dans les provinces échues à l'Empire : l'empereur arrête à la frontière les décrets du pontife et l'argent qu'on porte à Rome. Clément met sur pied vingt-cinq mille hommes et déclare la guerre ; l'armée impériale occupe presque toutes les Romagnes et menace Rome. Le pape s'effraye ; on traite ; et le vaincu obtient des conditions de vainqueur — ce qui arrive toujours lorsque l'on négocie avec la cour du Vatican.

Pires encore furent les querelles avec le duc de Savoie. Victor-Amédée avait tenu ferme à ses droits dans plusieurs de ses provinces, sur lesquelles Clément prétendait exercer son autorité ecclésiastique. Le pape l'avait excommunié ; le duc avait déchiré les bulles et châtié ceux qui obéissaient à Rome et non pas à Turin. Nommé roi de Sicile, après le traité d'Utrecht, Victor ne devient pas plus souple. Clément pousse son audace jusqu'à l'impudence. Le roi de Sicile est pape dans son île, d'après une bulle d'Urbain II, — 1099, — et sa justice ecclésiastique est exercée par un tribunal spécial, dit *tribunal de la monarchie*. Clément conçoit le dessein d'abolir ce tribunal, en traitant la bulle d'apocryphe d'abord, puis en disant qu'un pape pouvait révoquer les priviléges accordés par un autre pape, — lui qui savait si bien faire valoir même des priviléges qu'il n'avait point ! Victor brave tout, bulles, brefs, excommunications, menaces; il chasse les jésuites ; exile les évêques qui s'avisent de se déclarer pour le pape ; met en prison moines, prêtres, cléricaux ; saisit revenus et propriétés ecclésiastiques ; abolit droits surannés et priviléges, et maintient ses droits, et surtout tient debout le fameux tribunal. Victor soutint

plus tard les mêmes querelles pour la Sardaigne, lorsqu'il eut cette île en échange de la Sicile. Clément voulait lui en donner l'investiture comme d'un fief du saint-siége ; Victor prétendait que la Sardaigne était libre ; et de nouveau, pour cela, excommunications, refus de reconnaître les évêques et désordres. Le roi ne faillit pas à sa dignité (1)....

Toute la vie de ce pape fut remplie de ces querelles. Il les couronna en les élevant presque à l'état de dogme par la bulle *Unigenitus*.

Quand on médite sur l'histoire de l'Église, il faut oublier la chronologie. C'est une histoire qui vague dans l'espace, qui existe toujours, toujours la même, qui se réalise quelquefois, qu'on atteste et qu'on invoque en tout temps. Vous croyez traverser un rêve d'airain. Cette pétrification de l'âme humaine, de la vie des peuples, du développement de l'esprit, effrayerait si la confiance dans le droit et l'éblouissement de la science ne relevaient les esprits. Qui dirait que Clément XI est un pape du dix-huitième siècle, contemporain de d'Alembert, de Diderot, de Rousseau, enfants; mort cinq ans avant Leibniz, trois ans avant la naissance de Kant; quand Voltaire avait vingt-sept ans? Clément évoque des spectres de suprématie religieuse qui n'ont plus de sens, que les générations nouvelles ne conjurent même plus, mais laissent passer comme des mascarades sans gaîté. Tous les attentats, toutes les résistances, les agressions, les prétentions de Clément XI n'eurent, en définitif, qu'un résultat : celui de grandir le pouvoir monarchique.

---

(1) Voir Botta, *Storia d'Italia;* Ranke, *les Papes de Rome; Histoire de Clément XI*, par Reboulet; *Vie de Clément XI*, par Lafitau, évêque de Sisteron.

Il appliqua, à San-Michele à Ripa, le système de la prison cellulaire, trouvé deux ans auparavant par le prêtre Philippe Franci, pour la prison de San-Filippo à Florence. Ce châtiment ne pouvait être inventé que par un prêtre. Clément fit en outre restaurer le Panthéon, « triomphe de la victoire du Christ sur les dieux », écrit le pieux Cantù ; et fit élever par Fontana la colonne Antonina.

II

SITUATION DE L'ITALIE A LA FIN DU XVIIe SIÈCLE

I. Filiation du mouvement italien. Géographie politique de l'Italie au dix-septième siècle. But de l'Espagne et de l'Allemagne. Coup d'œil général. Travail de cesiècle. Plan de Henri IV, faussé par Louis XIV. Substitution non délivrance. Deux courants politiques. — II. L'Empire. L'Espagne. Louis XIV. Son manque d'intelligence en Italie. Les armées. Le Piémont. L'Italie regarde aux ducs de Savoie. Politique inepte de la Toscane. — III. Caractère et extravagances du gouvernement espagnol en Italie. Ses gouverneurs et ses vice-rois, à Milan, en Sicile et à Naples. Le duc d'Ossune et ses visées. — IV. Ce qui empêcha la révolution de l'Italie contre l'étranger. Le mot république. Dépêche de Mazarin à Fontanay. Impuissance et intérêt des princes italiens. Guerre inutile en tout le siècle. — V. Caractère des autres États italiens. Venise. Modène. Mantoue. Parme. Les grands-ducs. Gênes. Lucques. — VI. Le peuple italien. Insurrections en permanence : à Naples, en Sicile, à Lucques. Fano. Mondovi. Les Vaudois. — VII. Caractère général de l'Italie au dix-septième siècle. Force armée. Grands hommes de guerre italiens à l'étranger. Esprit des classes sociales. Cours. Expression de ce siècle. — VIII. Résumé de la situation.

I

Le quatorzième siècle avait légué à l'Italie du siècle suivant le mandat de construire l'unité par l'indépendance.

Le quinzième siècle avait légué à l'Italie du seizième celui de construire l'indépendance par la liberté.

L'œuvre commencée au seizième siècle ne se ralentit pas dans le dix-septième. L'Italie, vaincue dans une redoute, se retrancha dans une autre. L'arène du combat avait changé ; le but, nullement.

A la *nation* du quatorzième siècle, le quinzième avait substitué l'*Etat*. Le seizième à l'État avait substitué la *patrie*. Au dix-septième siècle prévalut l'*homme ;*

mais cet homme devint collectif *par l'aspiration*, parce que collectif et commun était le malheur.

La géographie politique de l'Italie n'avait subi aucune modification. Quelques villes, voire quelques provinces, détachées d'un État et ajoutées à un autre, n'avaient pas affecté le dynamisme national. La division était administrative et diplomatique plus que politique. Car, Venise et la Savoie exceptées, tous les autres États, de gré ou de force, subissaient l'attraction de l'Espagne.

L'Espagne poursuivait le but de joindre ses possessions du Midi à celles du Nord, médiatisant, si elle pouvait, les États intermédiaires, ou se les assujettissant par la force, par la crainte, par la faveur, par la confiance, par les parentés. Bref, l'Espagne s'efforçait d'aplanir la résistance, d'effacer la dissemblance, en sorte que ces provinces, autonomes selon le droit public, ne fussent, de fait, que du pays espagnol.

Le but de l'Allemagne, ou plutôt de la maison d'Autriche, se bornait désormais à s'étendre jusqu'à la Méditerranée, passant sur le corps de l'Italie du nord, supprimant Gênes.

En sorte que, au dix-septième siècle, l'Italie parut une ferme menacée d'expropriation forcée pour utilité de l'étranger. Placés sous cette pompe monstrueuse et inexorable des deux branches de la maison d'Autriche, les États italiens accommodaient leur politique au but suprême de se conserver et de vivre. Le duc de Savoie seul songea à marcher. Aussi, tous ces États se résumaient plus ou moins en un prince transitoire, chez lequel on trouvait ici la cour, là le couvent, ailleurs un tripot de débauche, selon l'humeur du sire ; le Piémont seul paraissait une armée, et l'on s'y trouvait dans un campement permanent.

Tout ce siècle lutta pour empêcher l'absorption de l'Italie par l'Autriche et par l'Espagne : absorption qui aurait rompu l'équilibre continental de l'Europe. Abaisser la maison d'Autriche, — dont la signification historique est l'anéantissement des nations,—arracher cette puissance de l'Europe, avait été, nous l'avons déjà dit, la politique inaugurée par Henri IV. Il avait trouvé la formule de cette loi du progrès de l'histoire moderne, qui n'a pas encore achevé son cycle. On connaît le plan de ce roi, qui voulait s'approprier la Savoie, créer une monarchie piémontaise considérable au pied des Alpes, et faire du reste de l'Italie une république fédérative, sous le protectorat du pape, — tout étranger exclu du sol de la Péninsule. Richelieu travailla en ce sens, avec d'autres données. Louis XIV faussa cette politique à grandes vues, en lui donnant les petites proportions de sa personne. Il ne voulait pas abattre la maison d'Autriche, il ne voulait pas maintenir l'équilibre, mais opérer une substitution. Louis voulait prendre la place de la maison d'Autriche. L'Italie, par conséquent, n'envisagea pas la France comme un levier de délivrance, mais elle en fit son pôle d'opposition, tandis que l'Espagne était le pôle de la conservation et de l'immobilité.

De là deux courants politiques : celui de l'Europe qui considérait l'Italie comme *res nullius*, à la merci du plus fort occupant, disposant d'elle comme d'une marchandise pour accommoder les parties, lorsqu'on traitait, faisant d'elle une école d'instruction pour leurs troupes, un champ de bataille pour leurs guerres, une pépinière à soldats, un quartier d'hiver, un magasin à provisions, la caisse des armées, l'élément pour équilibrer les États, un apanage de princes mal pourvus, et trafiquant d'elle dans les traités comme d'une

ferme ou d'un bétail ; l'autre courant politique, celui de l'Italie, qui se résumait dans le mot *liberté*, — signifiant indépendance des princes, — par lequel tantôt ouvertement, tantôt en cachette, on visait à délivrer ces parties du sol national qui étaient provinces étrangères, à défendre et à conserver ces parties qui étaient des États reconnus.

II

Pris dans la guerre de Trente ans, resté affaibli et partagé après, menacé par les Turcs, qui l'attaquent jusque sous les murs de Vienne, l'Empire ne put avoir une part considérable dans les affaires de l'Italie. Il harcela un peu Venise, à propos des Uscoques; envoya quelques subsides à Victor-Amédée contre les Français ; fit quelques parades hostiles dans la lutte de la succession de Mantoue, et, prenant la ville, « y commit tout ce qu'il y a dans les précédents humains, dit Botta, de plus triste, de plus hideux et de plus horrible. » Puis l'Empire fit beaucoup de bruit pour ressusciter les anciens droits et priviléges du saint-empire romain, ensevelis depuis des siècles ; se démena beaucoup pour mettre la main dans les querelles de France, d'Espagne et de Piémont. Tout cela le faisait sentir encore arrogant et encore vivant, mais non plus fort ni dangereux pour l'Italie. En outre, le principe de sa force n'avait plus aucune valeur dans le siècle, et les éléments de sa puissance étaient passés en la maison d'Autriche — qui travaillait désormais pour son propre compte.

L'Espagne elle-même, quoique possédant environ la moitié de l'Italie et faisant marcher à sa guise le reste,

se sentait ébranlée. La Catalogne s'était révoltée; le Portugal séparé; les Pays-Bas s'étaient délivrés. Dans la guerre avec le Piémont, l'Espagne avait été malheureuse; et malhabile dans la conspiration éventée du marquis de Bedmar contre Venise. Haïe jusque par ses proconsuls, — le duc d'Ossuna qui avait conçu l'idée audacieuse de lui soustraire Naples et la Sicile, — l'Espagne assistait au déclin de sa puissance, et voyait les peuples commencer à la braver en s'insurgeant. Abhorrée par l'aristocratie à cause de son arrogance; abhorrée par le peuple à cause de son administration insensée et de ses guerres interminables; combattue par la France sur tous les points; mal secondée par les papes eux-mêmes; l'Espagne pouvait peut-être contenir le peuple et conserver encore pendant quelque temps les possessions acquises, mais elle ne devait plus songer à d'autres conquêtes. Sa voix n'avait plus de portée et n'eut jamais d'attraction. La France seule se montrait encore vivante, hautaine et entreprenante.

La main de Louis XIV pesait sur la Péninsule. Ce roi de théâtre a été de ceux qui ont le plus conspiré contre l'Italie. Mariage du duc de Savoie en Portugal, pour arracher à l'Italie le seul prince italien, le seul cœur haut qui lui restât; possession de Pinerolo; bombardement de Gênes; violence à Amédée II pour le pousser à écraser les Vaudois; querelles de Créqui et de Lavardin à Rome; guerre contre Amédée, qui avait ouvert le pays aux malheureux Vaudois; horreurs commises dans le pays italien par ses armées... il n'y a pas de brutalité, il n'y a pas de viol, il n'y a pas d'impertinence, il n'y a pas de crime que ce Bourbon n'ait commmis contre l'Italie. Mais, en définitive, Louis XIV, comme ses devanciers, comme les empereurs d'Allemagne, succomba. Le contact du sol italien

empoisonna sa fortune et le contraignit à s'humilier à Rome, à signer le traité de Vigevano, préliminaire de celui de Ryswick, qui clôt ce siècle, et de celui de Carlowitz, qui agrandit Venise en Orient et consacre la déchéance de la Turquie. Victor-Amédée traita pour la neutralité de l'Italie, hors de laquelle la France était rejetée de nouveau, après un demi-siècle de batailles.

Louis XIV était venu se heurter contre la seule province italienne, après Venise, qui eût encore un gouvernement italien. Il avait froissé ces vieux gardiens des Alpes, qui regardaient désormais devant eux et rêvaient de purger l'Italie de la souillure des deux branches de la maison d'Autriche. Ils faisaient parade de leur ambition, ces ducs de Savoie. Leur politique ne se déguisait plus comme un mystère pour personne; tous les moyens paraissaient bons, justes, loyaux, même la trahison, pour chasser de l'Italie l'Autriche et l'Espagne, et se mettre à leur place.

Si la France avait eu des hommes politiques à grandes vues, elle se serait attachée à tout prix ces ducs; mais les ministres de Louis XIV étaient de leur siècle. La cour de Rome, qui voyait plus loin ou était avertie par son instinct de conservation, redouta toujours les ducs de Savoie et fit de son mieux pour leur barrer le chemin. L'Espagne caressait la Savoie pour l'encourager à bien fermer les Alpes contre la France; et, sans la possession du Milanais, convoitée par le duc, l'Espagne l'eût aidé et comblé. Car si le Piémont ambitionnait les États possédés par les étrangers, ceux-ci passaient leur vie à convoiter des occasions et à préparer les moyens pour l'absorber.

Le Piémont semblait un désert, car il était constamment le théâtre des guerres pour l'indépendance

de l'Italie. Le duc Charles III écrivait, de son temps, à Charles V : « Par trois fois que l'armée de l'empereur y a été, ce Piémont a été mangé, pillé, composé et rançonné en toute extrémité, et non point en un seul lieu, mais généralement par tout le pays. » En mai 1613, le cardinal Maurice de Savoie annonçait à Charles-Emmanuel, son père, qu'avec une très-grande difficulté il avait pu emprunter 50 écus; que le prince Thomas de Carignan n'avait pas d'habits. Et, en septembre 1614, il lui mandait aussi qu'on n'avait pu trouver un peu d'or pour présenter une chaîne aux ambassadeurs suisses. Ce que firent de ce pays les armées françaises, espagnoles, tudesques, dans le reste de ce siècle, n'a pas de nom.

Ces armées se composaient d'un ramassis de galériens, pas payés, volés par les officiers, traités comme des goujats, ne se battant jamais pour une cause qui leur tînt personnellement à cœur, ne s'intéressant aucunement ni à l'œuvre, ni au succès. Ces armées donc, amies ou ennemies, partout où elles passaient, produisaient le vide.

Les ducs de Savoie étaient par conséquent les plus gueux des princes, tout en étant ceux qui avaient le plus besoin de ressources. Les yeux de l'Italie se fixaient sur eux comme sur le dernier espoir de la délivrance de la patrie. « Toute l'Italie, écrit Siri, éclatait en louanges pour Charles-Emmanuel, et se réjouissait, et applaudissait qu'il eût fait renaître l'antique valeur latine, en lui souhaitant la couronne pour qu'il devînt un jour le rédempteur de l'indépendance italienne et le restaurateur de sa vieille grandeur (1). » Marini engageait Venise à ne pas conclure la paix

(1) *Memorie recondite*, III, p. 367.

avec l'Espagne, mais à rester unie avec le duc, pour délivrer l'Italie du joug étranger. Tassoni, dans ses *Philippiques,* insultait la lâche aristocratie italienne, qui, par avidité, aurait servi le Turc, et l'engageait à se réunir à Charles-Emmanuel, afin de secouer la puissance espagnole, comme avaient fait les nobles des Pays-Bas et de l'Allemagne. « Les Espagnols, s'écrie-t-il, très-humbles lorsqu'ils sont inférieurs, très-hautains lorsqu'ils ont le dessus, ne règnent pas en Italie parce qu'ils valent mieux que nous, mais parce que nous avons désappris l'art du commandement; ils ne nous subjuguent point parce que nous sommes lâches, mais parce que nous sommes désunis; ils ne se maintiennent pas en Italie parce qu'ils sont meilleurs que les Français, mais parce qu'ils cachent mieux leurs passions et leurs desseins. Ils payent la noblesse italienne pour mieux la maltraiter et la railler; ils soldent des étrangers pour se raffermir dans les États d'autrui. Avares et avides, si les sujets sont riches; insolents, s'ils sont pauvres; insatiables toujours... Souverain-Pontife, république de Venise, grand-duc, vous seriez bien misérables si, après avoir vu le duc de Savoie tout seul tenir tête à ce colosse d'étoupes, vous ne vous releviez point! »

Dans tous les projets de délivrance de l'Italie, on comptait sur la maison de Savoie. Dans tous les plans de partage de la Péninsule, on lui faisait la part du lion et on lui imposait le rôle de soldat de la patrie. Dans toutes les trames de conspirations contre l'étranger, on l'appelait à l'aide. Lorsque Waldstein méditait la perte de la maison d'Autriche, il était d'accord avec Charles-Emmanuel. Lorsque la France voulut s'assurer l'entrée libre en Italie et convoita la Savoie, elle offrit au duc Naples et la Sicile, et au cardinal Maurice le

Piémont. « Le grand-duc Côme, dit Leo, ne pouvait pas apprécier les efforts que Charles-Emmanuel prétendait faire pour délivrer les États italiens de l'influence oppressive de l'Espagne... Charles-Emmanuel et Victor-Amédée se rendirent en personne à Lyon pour déterminer Louis XIII à s'opposer à l'Espagne.... Le cabinet français considéra comme opportune la mort de Victor-Amédée, qui, quoiqu'il eût accordé à la France la préférence sur l'Espagne et fait la guerre contre elle, avait néanmoins plusieurs fois, dans l'intérêt de la liberté de l'Italie, arrêté les mouvements des Français... »

Les princes italiens n'avaient pas de fibre pour sentir la honte, et ils retiraient assez de bénéfices de la domination étrangère pour en tolérer les outrages.

III

Et cependant cette domination espagnole était telle, qu'aujourd'hui, lorsque nous en lisons le récit dans l'histoire, nous croyons presque que les écrivains ont rêvé ou calomnié. On ne sait si le hideux l'emporte sur le ridicule, si l'avidité est plus grande que la bassesse. On aurait dit que laisser au peuple quelque chose, que le respecter en quelques sentiments, eût été un crime de lèse-majesté. Dévorer et salir, — feu et boue, — voilà l'Espagne et ses agents en Italie. Ses gouverneurs étaient des bandits bouffons.

Caracena défend aux femmes publiques d'aller en voiture. Juan Saldagna défend de danser après minuit, de se déguiser en carnaval avec les habits de l'autre sexe. Le duc d'Ossuna impose au conseil municipal de

Como de croire à l'Immaculée-Conception, dont les théologiens disputaient alors, et met en prison les chanoines de la cathédrale qui n'y croient point. Ces gouverneurs, dès 1610 à 1630, imposent, à l'État de Milan seulement, pour 1 milliard et 200 millions : l'impôt était plus grand que le revenu (1). On prohibait les brebis pour que le foin, dont Sa Majesté avait besoin, ne renchérît point. On défendait de faire le commerce avec les Français parce qu'ils étaient mauvais chrétiens. En 1654, le comte de Castrillo ordonne aux marchands, ruinés déjà, de donner du travail aux ouvriers, — sous peine de trois estrapades de corde et 200 écus d'or d'amende. Défendu de conserver du poisson et des poulets sous la glace, parce qu'ils sont alors moins bons; sous peine de la vie, d'exporter du blé: 1,000 écus d'amende au boulanger qui vend du pain à un propriétaire, et cependant, défendu de faire du pain à la maison : permis moyennant finance de débiter du pain d'une once au-dessous du poids : permis de délivrer un bandit à celui qui tue un contrebandier. Un homme est tué. Pons de Léon fait arrêter dans l'église un certain Landriani. L'archevêque menace le gouverneur de l'interdit; le gouverneur, de faire pendre l'archevêque devant le palais épiscopal. Une dame, dans une voiture à six chevaux, se présente et déclare que c'est elle qui a fait tuer l'homme. Landriani est renvoyé. La dame retourne chez elle. Laganes impose à Milan une taille de 100,000 écus pour que les soldats ne dévastent pas le pays.

Le fameux don Pedro de Toledo, père du fameux duc d'Alba, ordonne un jour que tout Naples mange du pain de ce tubercule dit topinambour. Et le lendemain

(1) Cantù, cap. CXLI.

il révoque l'ordre, donné uniquement pour voir jusqu'à quel point il pouvait commander. Il punit de mort ceux qui se battent en duel, ceux qui portent des armes deux heures après l'*Angelus*. Il défend de pleurer dans les funérailles. Il fait égorger par un sien laquais trois jeunes gens de la noblesse qui empêchent les sbires d'arrêter un pauvre, et il enlève d'un monastère la fille du prince de Stigliano, fiancée à son fils. En vingt ans de vice-royauté, don Pedro fit périr par la main du bourreau 80,000 personnes. On disait de ces vice-rois qu'ils suçaient en Sicile, mangeaient à Naples, dévoraient à Milan ; et que, des trois années qu'ils restaient d'ordinaire en fonctions, la première ils faisaient la justice; la seconde, de l'argent; la troisième, des amis pour être confirmés.

Philippe IV vendait le droit d'obtenir justice, « parce qu'il convenait à son service d'accumuler la plus grande quantité d'argent possible. » On vendait la liberté à une commune, le lendemain on revendait cette même commune comme fief, s'il se trouvait quelqu'un qui voulût l'acheter. Les barons avaient le droit du gibet, et plusieurs prélats aussi; en sorte qu'ils tenaient tous une potence toujours dressée devant leur maison. Le comte de Monterey condamne à un exil qui dure pendant trente-sept ans les conseillers nobles d'un quartier de la ville de Naples, parce qu'ils avaient envoyé un ambassadeur au roi à son insu. Le comte de Benavente, ayant fixé le prix du pain si bas, que la ville de Naples se ruinait à payer la différence de 2,000 ducats par jour aux boulangers, on lui envoie une députation de nobles. Le chef de cette députation avoue que, si n'eût été la circonstance de la naissance d'un Infant, ils seraient apparus tous en habits de deuil. Le comte répète : « Je ne sais qui me retient

que je ne vous fasse jeter par la fenêtre » ; et ordonne l'arrestation des commissaires. Le duc d'Alba, ayant su que l'on voulait envoyer une députation au roi afin de réclamer contre un impôt odieux, fit appeler les représentants municipaux et leur dit « qu'il leur ferait couper la tête à tous et les foulerait aux pieds. » Monterey, qui aimait la comédie et se montrait partout flanqué d'un Polichinelle et d'un Coviello fameux, retenait une partie de la solde aux employés afin de les obliger d'aller au spectacle, et une partie de la paye aux soldats pour défrayer ses comédiens.

Tous ces vice-rois pillaient nos chefs-d'œuvre, tableaux et statues. Le duc de Medina, qui avait volé la *Madonna del Pesce* de Raphaël, fit jeter aux frontières le prieur des Dominicains qui la réclamait. Pedro d'Aragon aurait enlevé la fontaine de d'Auria, à Sainte-Lucie, si les pêcheurs ne s'y fussent opposés. La femme de Monterey frappa de sa pantoufle une dame qui avait demandé à son mari, et non pas à elle, une place de juge.

On avait mis des impôts sur toute chose. Les pantoufles de la reine et les langes des nouveaux infants étaient des objets qui méritaient une taxe particulière. On avait imposé les souliers, les chapeaux, la coupe des cheveux, le feu. On avait vendu à quelques communes le privilége de *se reheller au nom du roi!* et, comme disait Campanella, on payait jusque pour garder sa tête sur le cou. En attendant, « nous mourons de la faim ici, écrivait le résident du duc d'Urbino en 1621 ; à midi on ne trouve plus de pain dans les boutiques. » Le duc de Medina tira du royaume un milliard en treize ans, — 1631-1644 ; et, en partant avec un bénéfice personnel de 30 millions, il se vantait d'avoir laissé le royaume en tel état, qu'il n'y avait pas

quatre familles qui pussent se donner un bon dîner, — *da cuocere una buona vivanda.* — Un autre vice-roi, Pons de Léon, disait : « Ils se plaignent de ne pas pouvoir payer; qu'ils vendent leurs femmes et leurs filles! » La Sicile paya 5 milliards de ducats pendant les deux cent vingt-sept ans qu'elle resta sous la domination espagnole.

Le duc d'Ossuna exile un Naselli, parce que celui-ci refuse de prendre la ferme d'une gabelle. Et parce que les fermiers d'une autre gabelle lui refusent 200,000 ducats d'anticipation, il leur en saisit 300,000. On défend de dorer des cadres et n'importe quoi, avant qu'on n'ait fini de dorer le nouveau galion. On défend d'acheter n'importe quelle denrée la nuit. La femme de Medina donne un bal, où elle paraît nue avec vingt-trois autres des plus belles dames de la cour. Les bandits étaient si nombreux dans le royaume, que les princes envoyaient en faire la traite. Urbain VIII, le grand-duc Ferdinand II, en recrutèrent une armée. Les repaires de ces brigands étaient les couvents, qui jouissaient du droit d'asile. Les remontrances à la cour ne valaient rien. Fuentès mit en prison les conseillers municipaux qui se plaignaient des nouvelles taxes. Le roi le blâma. Fuentes répondit : « Je veux faire à ma façon, et si l'on pense autrement, qu'on vienne prendre ma place. »

Le fameux duc d'Ossuna apprend qu'un nouveau vice-roi allait arriver pour le remplacer; il s'écrie : « Je le recevrai à la tête d'une armée de vingt mille hommes! » Ce même vice-roi ordonne un jour que *tous* les habitants de Palerme sortent masqués de chez eux. Tandis qu'en France un évêque, parlant à ses ouailles, les abordait par les mots : *Canaille chrétienne*, Ossuna met une amende sur les nobles qui donnent du ma-

roufle aux lazzaroni. Il ôte aussi une taxe que les jésuites prélevaient sur chaque livre de pain. Deux charlatans vendaient du contre-poison ; Ossuna ordonne qu'ils prennent du poison. Un d'eux meurt ; à celui qui survit Ossuna présente un collier d'or. Il envoie aux galères un dentiste qui lui casse une dent. Il menace du bagne les habitants de Reggio, qui viennent se plaindre d'un officier fort cruel dans la perception des taxes. Cet homme se rend à Naples à son tour avec un pécule de 80,000 ducats et une grande quantité de bijoux. Ossuna lui prend tout en disant : « Le roi en a besoin ! » et l'envoie ailleurs continuer son office. Ossuna donnait des fêtes splendides. Il en donna une aux vingt-cinq plus fameuses courtisanes de Naples et dîna avec elles. Son bouffon se mêlait à toutes les cérémonies, tançait ou tournait tout le monde en ridicule. Ossuna prêta la main à ce fameux Bedmar, nommé ensuite cardinal, qui ourdit la conspiration, qui porte son nom, contre Venise. Ossuna disait à Paul V que les Vénitiens n'étaient pas chrétiens. Il conspira à son tour avec le duc de Savoie et la France, afin d'enlever le royaume de Naples et de Sicile à l'Espagne. Un jour, il se met la couronne sur la tête et demande à la compagnie si elle sied bien : « Très-bien, répond le prince de Bisignano, mais sur la tête du roi ! » On connaît enfin l'histoire de cet homme, que l'agent du duc d'Urbin appelle « l'un des plus grands fous qui aient gouverné ce royaume. » Emprisonné à Madrid, il mourut de poison baptisé apoplexie.

La peste en 1656 envahit Naples ; on la laisse venir, les *nécessités de la guerre de Sa Majesté l'exigent !* La peste arrivait après la révolution. « Bref, disait le peuple napolitain dans la supplique présentée au roi en 1620, l'extravagance de ce gouvernement

est telle et si grande, que tout le monde n'attend autre chose que la fin de ce gouvernement même. »

IV

En effet, il aurait suffi de souffler sur une domination pareille pour la renverser. Il aurait suffi de la plus légère impulsion des princes italiens pour chasser les Espagnols. Le peuple était prêt; il attendait le signal; il attendait l'exemple. Mais deux choses effrayèrent ces princes et leur firent préférer l'opprobre de la domination la plus stupide : un mot et un fait.

Le mot était dans l'air : la République. « Je regrette fort, écrivait Mazarin, le 22 avril 1648, à Fontanay, qu'on ait imprimé les lettres où vous traitez ce peuple napolitain de république. Heureusement ils ont souscrit la leur des mots : *Votre très-humble servante, la république de Naples;* ce qui les a rendus ridicules; et c'est beaucoup. Ces imaginations de république seraient de tout point funestes, car on ne peut chasser les Espagnols tant que la noblesse tiendra pour eux, ou que la république pourra mettre le pouvoir aux mains du peuple. Ainsi, point de république; beaucoup de promesses générales... et puis du temps, du temps surtout. » Voilà le mot.

Le fait, le voici. « Urbain VIII, écrit Leo, et les autres princes italiens, voyant dans la France la garantie de leur liberté, recommencèrent contre l'Espagne le vieux jeu de bascule de la politique italienne, comme à l'époque de la chute de l'empire carlovingien. » Ces princes se considéraient comme rien; ils étaient des objets opaques qui avaient besoin d'une lumière pour

briller, des corps qui avaient besoin d'un souffle pour exister.

Le pape, environné d'Espagnols et de princes inféodés à l'Espagne, par instinct de prince, aurait penché vers la France ; par instinct de pape, par intérêt, par pression immédiate, il s'aplatissait devant les souverains catholiques. Mantoue était tombée dans les mains d'un prince français, mais sous la suzeraineté de la maison d'Autriche. Venise, ainsi que la Savoie, s'étaient alliées souvent à la France, quand la France mit une borne à sa convoitise exagérée. Partout où le mécontentement éclatait, la France supplantait l'Espagne. Un monarque moins infatué de lui-même, moins despotique que Louis XIV, se serait attaché toute la Péninsule. Le mari de la Maintenon la désola de guerres sans renommée et sans profit; car, pendant tout le siècle, l'Italie, le nord principalement, fut bouleversée par une guerre presque en permanence, qui ne profita à personne, tous voulant conserver le *statu quo* de la division territoriale. Ces interminables et sauvages guerres se réduisaient donc à l'occupation de quelques places, que le lendemain, les fortifications détruites, on rendait au vaincu; à ravager la propriété; à imposer des taxes formidables. Et cependant, guerre pour la Valteline; guerre pour le duché de Mantoue; guerre parce que Olivarès ne plaît point à Richelieu et celui-ci à l'autre; guerre parce qu'Urbain VIII, fatigué de discuter de vers avec Édouard de Parme, a la fantaisie de lui voler ses États; guerre pour décider qui doit être le tuteur du duc de Savoie enfant, la mère ou les oncles. Puis les dragonnades, par ordre de Louis XIV, de Charles-Emmanuel contre les Vaudois, afin de les soumettre au joug de l'Église de Rome; guerre entre la France et l'Espagne, à cause de Messine qui, trouvant

la domination du Roi Catholique dure, veut goûter de celle du Roi Très-Chrétien; assassinat de Gênes par Louis XIV, « parce que son ambassadeur, dit Botta, n'avait pas le privilége d'aller en chaise à porteurs là où allait l'ambassadeur d'Espagne, parce qu'on avait renvoyé de Gênes le confesseur de l'ambassadrice et exilé un moine, son confident » ; guerre de la France contre l'Autriche, appuyée par la Hollande et l'Angleterre, à cause de l'arrogance théâtrale de Louis XIV, qui blesse tout le monde; guerre pour la succession d'Espagne... Et en toutes ces guerres, toujours la France, l'Espagne et quelquefois l'Empire qui foulent aux pieds la Péninsule, la dévorent, la bouleversent; et puis s'en retournent chez eux avec quelque butin peut-être, mais en laissant le pays dans l'état antérieur à la guerre.

On sent la rougeur monter au visage et les larmes venir aux yeux, en voyant toute cette extermination se clore par l'immobilité et le néant, ou par des changements tels, que l'histoire dédaigne de les rappeler. Que de guerres, en effet, pour la possession d'une ville, Casale! Elle reste aux Français, mais les Français n'en sont pas plus forts pour cela; on en rase les fortifications, mais les Espagnols n'en sont pas plus faibles. Puis la paix de Monson, la paix de Ratisbonne, la paix des Pyrénées, la paix de Nimègue, la paix de Ryswick, la paix de Vigevano, et je ne sais combien d'autres paix et traités moins célèbres, qui venaient corriger ces excès. Mais la politique de l'Europe ne changeait pas pour cela : ces paix, ces alliances, n'étaient pas sincères. Personne n'agissait de bonne foi : les princes d'Europe, parce qu'ils n'abandonnaient pas la convoitise d'ajouter des nouvelles provinces à leurs vieux et misérables États; les princes italiens, parce qu'ils se voyaient placés entre deux forces également ter-

ribles, et qu'il ne leur restait de choix « qu'entre l'épée française, dit Pierre Nores, et la lime espagnole. » Peu de résistance alors, mais aussi peu de foi, et haine indomptable.

V

La Savoie seulement fait la guerre pour l'Italie, en définitive. Venise seule reste pure d'intrigues.

L'Espagne avait ourdi contre Venise la conspiration de Bedmar ; l'Autriche favorisé la rébellion des Uscoques, parce que la République ne sévissait pas assez contre la réforme et avait des tendances au respect de la liberté de conscience. Tournée vers le Levant, Venise, pour assurer ses derrières, ne plongeait pas dans ce tonneau des Danaïdes des affaires de l'Italie. Elle regardait avec fierté, mais ne mordait pas l'Espagne. Prise au cou par la maison d'Autriche, Venise relevait la tête, mais ne pouvait pas toujours relever le bras. Le cardinal de Gambara disait à l'orateur vénitien, au nom du pape, en 1569, « que Sa Sainteté savait que la République était le boulevard de la liberté de l'Italie et sa gloire ; que, sans la République, l'Italie eût été depuis longtemps la proie des ultramontains ; que tous les princes la haïssaient, parce que la République n'en aimait, n'en estimait, n'en gratifiait aucun : les princes italiens, parce qu'ils l'enviaient ; les étrangers, parce qu'ils la trouvaient toujours comme un obstacle à leur dessein en Italie (1). » Venise, en ce siècle, resta tou-

(1) Dépêche de l'orateur vénitien, du 18 décembre 1569.

jours debout et presque toujours seule contre le Turc, vaincue quelquefois, plus souvent victorieuse dans des batailles qui étaient des poëmes. Elle perdit Candie, elle acquit la Morée, une grande étendue de pays dans la Dalmatie. Elle contribua à museler définitivement le Turc, et conserva la tradition glorieuse des armes italiennes.

Des autres petites cours de l'Italie, Modène flotta toujours, passant d'un étranger à l'autre, tantôt à la France, tantôt à l'Espagne, tantôt à l'Empire — siége étrange de bigotisme, de débauches infâmes, de cruautés, de culture des lettres et des beaux-arts.

Le duché de Mantoue jouit d'un carnaval perpétuel, interrompu tantôt par la peste, tantôt par la guerre, souillé par les lansquenets et les moines, égayé par les courtisanes, les castrats, les musiciens, les bouffons et les prédicateurs les plus renommés de l'Italie. Les jésuites régalèrent ce duché d'un saint, — Louis de Gonzague, — la famille la plus débauchée de l'Italie.

Parme subit moins que la Toscane l'attraction invincible de l'Espagne. Elle la suivit dans ses évolutions de guerre et de paix, selon ses moyens et sa prudence; se plongeant, du reste, dans les luxures, dans l'anéantissement de la bassesse, favorisant tantôt les spectacles, tantôt les lettres légères, toujours l'immoralité, quelquefois les sciences naturelles; accablant le peuple d'humiliation et d'impôts. Ranuccio Farnese fabriqua des conspirations pour dépouiller la noblesse la plus opulente de son État, et fit décapiter un grand nombre de complices, entre autres sa maîtresse, la jolie Barbara Sanvitale, écraser un des enfants de celle-ci entre deux pierres, châtrer un autre. Ranuccio envoya au grand-duc Côme une copie du procès; et le grand-duc, au retour de l'ambassadeur, lui fit remettre un procès

contre celui-ci, l'accusant d'avoir commis un assassinat à Livourne, où l'ambassadeur n'avait mis le pied de sa vie. La réponse était accablante! Nous avons parlé d'Édouard qui suivit le sort de la France, fut lettré, bizarre, querelleur, et non moins immoral. Ranuccio II perdit Castro. Cruel et crapuleux, il fit égorger, sans trop se gêner, ministres, favoris et évêques.

Les grands-ducs avaient complété leur État en avalant en partie les républiques environnantes, en achetant ensuite pièce à pièce le reste de leur établissement (1). Ces princes, tantôt politiques, tantôt théologiens, mélange bizarre de dévotion et d'athéisme, quelques-uns infâmes, tous scélérats, fastueux par vanité, mesquins par instinct de leur sang de marchands, furent en même temps les moins ignorants des princes italiens, — le pape compris.

Côme II trompait sa goutte au milieu de nains et de bouffons; traitait tous les mariages des princes d'Europe. Il imagina une ligue contre le Turc, et mourut en recommandant, dans son testament, à ses successeurs : de ne pas permettre la résidence à Florence à aucun ambassadeur étranger, de ne pas avoir d'autres confesseurs que les Franciscains. La Régence, qui lui succéda, fût l'âge d'or des moines, des intrigues, de la profusion, des roturiers qui voulurent se transformer en marquis et en ducs. Ferdinand II fut large avec les hommes de lettres; il dépensa beaucoup pour les collections scientifiques, pour fabriquer des produits chimiques, pour créer Livourne, qu'il appelait *sa dame;* il vendit sa petite flotte à la France; ne put jamais s'entendre avec sa femme Vittoria d'Urbino; vécut dans la déprava-

---

(1) Cantù, cap. CLIV.

tion; laissa la main libre à l'inquisition; fit disparaître les dernières traces des traditions de la république, et brisa, pour toujours, le caractère toscan.

Côme III fut un capucin crapuleux, pesant, morose, sournois; c'est celui-là même qui se fit nommer chanoine de Saint-Pierre, le mari de la fameuse Louise d'Orléans, laquelle se sépara de lui, et, renfermée dans le couvent de Montmartre, lui écrivait : « Ce que je regrette, c'est que nous irons ensemble en l'enfer, et j'aurai le chagrin de vous voir même en ce lieu.... Je vous jure, par tout ce que je hais le plus en ce monde, vous-même, que je m'entendrai avec le diable pour vous faire enrager et pour me soustraire à vos folies... A quoi vous sert la dévotion? Faites ce que vous voudrez, vous ne serez toujours qu'un vaurien, dont Dieu ne veut point et que le diable rejette. »

Dans les républiques de Gênes et de Lucques, le peuple lutta quelquefois contre la bourgeoisie, et celle-ci contre l'aristocratie, sans qu'aucun arrivât à établir sa prépondérance ; mettant tous en danger cette larve de liberté qui leur restait encore au milieu des piéges, des soupçons, des agressions des princes voisins. Gênes avait acheté son État morceau par morceau de l'empereur. Environnée d'États italiens, convoitée par tout le monde, Gênes était travaillée par sa noblesse même, qui se faisait l'instrument des princes ennemis qui lui pesaient sur le cou.

Naples et la Sicile, nous l'avons vu, se débattaient entre les griffes de l'Espagne, ainsi que Milan; et, certes, ces provinces auraient échappé à la tyrannie étrangère, si la politique française eût eu plus de consistance, de fidélité, de loyauté, de liberté; et si la victoire remportée par le peuple en maintes circonstances n'eût été redoutée par la noblesse, qui préféra

s'arranger avec l'oppresseur plutôt que de s'unir au peuple.

VI

Car le peuple, en ce siècle, paya largement sa dette. L'esprit de l'indigénat fut toujours debout. La protestation prit le nom de *pain*. Mais la question du pain est toujours et fut partout et en tout temps doublée de la question politique. Le pain est le coin qui s'enfonce dans le cœur des vieux et mauvais gouvernements et les brise. Quelle est la révolution qui n'ait commencé par ce mot magique, plein de douleurs, plein d'angoisses, et plein de foudres : du pain ! De cette agonie, on monte à la liberté. La faim, c'est l'école où l'on apprend les droits de l'homme. Il faut passer par cette purification pour s'élever à la grandeur du citoyen. Et pour nous, les martyrs du pain sont aussi saints que les martyrs de la science, plus saints que ceux de la foi, — qui souvent furent des hypocrites, et que ceux qui en firent trafic falsifièrent non rarement.

« Le peuple s'est soulevé trois fois cette semaine, à cause de la faim, écrivait le résident d'Urbino, en date de 1622, de Naples : demain on fera justice d'un grand nombre de ces rebelles, et plusieurs seront roués, — tourment épouvantable, — *troppo spaventoso.* » Le cardinal Borgia était alors vice-roi.

Un peu plus tard, était vice-roi le cardinal Zapata. Son Éminence se promenant, un homme s'approche, et lui montrant quelque chose d'horrible, qui paraissait de la boue pétrie et durcie, lui dit :

— Excellence, voyez quel pain nous mangeons.

— *Vaga con dios, capo popolo,* répond le cardinal.

— Je ne suis pas chef du peuple, reprend l'homme, mais un pauvre qui demande miséricorde pour le peuple.

Zapata ordonne qu'on l'arrête. L'homme crie. La foule accourt. On commence à insulter le vice-roi, en l'appelant *zannettero, cornuto,* — faux monnayeur, cocu. Le cardinal se sauve. Le lendemain, trois cents personnes sont arrêtées, dont dix tenaillées d'abord sur des charrettes par toute la ville, puis écartelées à la roue, et leurs membres cloués sur les murs dans les différents quartiers de la ville. Seize, condamnées aux galères; toutes, horriblement torturées. « Mais cette année 1623, continue le résident d'Urbino, la révolution resta en permanence, et si les Espagnols ne se fussent tenus barricadés en leurs casernes, on aurait renouvelé les Vêpres siciliennes. » Morts et condamnés par milliers! maisons brûlées et démolies! Le marquis d'Acaja était d'intelligence avec Mazarin pour faire surprendre Naples et en chasser les Espagnols. Le marquis, découvert, fut mis à la torture et pendu. En 1644, Saint-Chaumont, ambassadeur à Rome, écrivait longuement à Mazarin sur une trame qu'un seigneur italien préparait contre le royaume pour y écraser les Français. Puis, le long matyrologe des patriotes de la Sicile et de Naples: Nino de la Pelosa, Francesco Ventimiglia, Giuseppe d'Alessi, Antonio del Giudice. Tumultes à Catane, à Messine, à Agrigento. On envoya comme vice-roi le cardinal Trivulzio. Le peuple l'applaudit, *parce que Italien,* et lui crie : *Pace e libro nuovo!*

Et voilà Masaniello, dont l'histoire est devenue légende. La voix de Naples a son écho à Cassano, à Salerno, à Avellino, à Serracapriola, à Procida, à Ischia, à Eboli, à Celano, à Carniola, à Nardo; toutes les

Calabres, toutes les Abbruzzes, le royaume entier, s'insurgent ; des armes partout, des supplices partout, des victimes dont on ne compte plus le nombre. *Nuovi tormenti, e nuovi tormentati!* Le comte d'Acquaviva, à Nardo, fit pendre, entre autres, un vieillard de soixante-dix ans par un pied, et fusiller vingt-quatre chanoines, dont les têtes coupées et coiffées de la barette furent exposées dans les stalles du chœur de la cathédrale.

Masaniello tué, Naples ne se soumet point. Suivent le prince de Massa, Toraldo, Gennaro Annese, Henri de Guise par deux fois... Et la rigueur de la répression est si grande, que la cour de Madrid, elle-même effrayée, rappelle le vice-roi, comte d'Onate.

La peste qui survint sembla un adoucissement.

Pendant tout le siècle, le peuple tint la tête levée, malgré le bourreau qui l'abattait sans relâche. Les artistes furent des héros. Aniello Falcone avait formé la compagnie de la mort, dont étaient ses collègues et ses élèves: Coppola, Porpora, Micco Spadaro, Po, Mastuzzo, les deux Fracanzano, Cadagora, les deux Vacari, Salvator Rosa, Spartaro. Thomas Campanella eut son tour. « Il voulait soulever les Calabres, dit Botta, les enlever à l'Espagne, les séparer du royaume et y proclamer la république. » Puis se présente Vocchero à Gênes, infâme comme homme, mais, comme expression de la situation du peuple, vrai. Lucques eut son essai de conspiration pour démocratiser la république. Fermo s'insurgea contre la spoliation des légats pontificaux. A Mondovi, on se révolta contre les taxes : les Vaudois éclatèrent pour la liberté de conscience.

Leo, en donnant le tableau de la haute Italie dit « qu'elle était encombrée de troupes allemandes et espagnoles, écrasée par les collecteurs des nouveaux

impôts, que les princes italiens semblaient autoriser aux plus dures vexations, en sorte que, en plusieurs endroits, le peuple s'insurgea... que ces taxes et le logement des troupes augmentaient les maux d'un pays consumé déjà et ruiné par la prodigalité des princes, des monopoles, des abus monstrueux des administrations, et enfin par des bandes sans nombre de bandits, et que, comme les Français avaient saccagé aussi les marais, la désolation était arrivée à son extrême limite. »

VII

Le dix-septième siècle avait été pour le peuple italien aussi calamiteux que le seizième. Pas une année de paix, pas un jour sans oppression ; mais ces guerres, dont le pays était le théâtre, n'étaient pas pour la nation ; cette oppression implacable lui venait de l'étranger, par l'étranger, pour l'étranger. Ce qui fait frémir surtout et rougir en même temps, c'est la situation militaire de l'Italie donnée par Grégoire Leti (1). Vers la moitié du seizième siècle, selon cet auteur, l'Italie aurait eu, sur une population de 16 millions :

Hommes propres aux armes, 1,972,000.

Au service et sous les drapeaux, 369,000 fantassins, 32,200 chevaux.

Garnisons ou présides à pied et à cheval, 27,400.

Milices que l'on peut solder sans aggraver les sujets, (sur un nombre de 401,700), 149,500 fantassins, 16,000 chevaux.

(1) Leti, *Italia regnante*, vol. II.

En mer, 100 galères et 14 navires à voile bien armés.

L'Espagne puisait le plus clair de ses armées et de ses matelots dans les États italiens. Le marquis de Monterey, en six ans, tira, seulement des provinces continentales du royaume de Naples, 48,000 fantassins et 3,500 chevaux, 200 canons, 20,000 fusils et un grand nombre de navires. Wallenstein, qui avait étudié l'astrologie à Padoue, sous Argoli, avait combattu en Hongrie sous Giorgio Basta, de Mantoue, en Bohême et dans le Frioul sous Gerolamo Caraffa, Napolitain, et avait eu sous ses ordres, dans la guerre de Trente ans, un grand nombre d'Italiens tous célèbres, tels que Conti, Belgiojoso, Savelli, Diodati, Collalto, Aldobrandini, les deux Montecuccoli, Piccolomini, Strozzi, Serbelloni, Colloredo, Galasso, Isolani, et les Napolitains Orsini, Caraffa, Avalos, Caracciolo, Toraldo, Tuttovilla, Liguori. Puis Borgo, Alberto Caprara, Francesco Antonelli d'Ascoli, Giuseppe Spada, Francesco Tensini, un des créateurs de l'architecture militaire, Roberto Dattilo, Marulli de Barletta, qui devint maréchal d'Autriche, le marquis de Montenero, qui se trouva à Amiens contre Henri IV, Carlo Spinelli, Andrea Entelmi, le marquis de Torrecusa, le duc de Nocera, le prince d'Avellino, Bella, Maddaloni, le marquis de Treviso, trois Brancacci, Carlo della Gatta, Marzio Origlia, Santa Severina, Laurino, Strongoli, Trigiano, Zani, Veterani, Solaro, Ceraglio, le prince Eugène, Visconti, Albergotti, Marsigli... et d'autres, — tous capitaines fameux, des noms historiques, qui auraient illustré leur patrie s'ils en avaient eu une, et qui servirent les maîtres et les oppresseurs de leurs pays. Ces enfants, ne voulant pas d'une marâtre, désertèrent la famille.

Les classes sociales s'étaient de plus en plus mor-

celées, brisant de fait la nation en brisant la société qui n'était plus une. On avait visé à la force collective, et abouti à la force individuelle, voire la principauté, la noblesse, le clergé, la bourgeoisie, la plèbe, — la prépondérance des castes. L'activité collective, l'activité d'association manqua. Il y eut l'instinct, l'intuition, la nécessité; mais on avait anéanti la liberté, laquelle seule pouvait développer et organiser ces forces. Et partant, des émeutes, partout et toujours, et pas de révolution; tous ayant le même désir, le même besoin, le même but, et tous restant impuissants. L'arrogance et la vacuité de l'aristocratie étaient augmentées. L'aristocratie était descendue à l'état de noblesse. Elle, qui jadis se battait et administrait, maintenant flattait et servait. Cette noblesse n'était rien dans l'État, mais une simple classe dans la société. Elle n'était pas un corps politique, mais un corps d'étiquette et un meuble de parade. Puis l'avidité bourgeoise s'étant développée sur une échelle immense, l'inimitié entre les deux classes s'était accrue et raffermie. La puissance était finie pour tous, l'étiquette avait commencé : la force brisée, naissaient le dévouement et l'impertinence. Plus de liberté, et aussi plus de moralité, plus d'honneur et de sentiment de la patrie, et aussi plus de religion. L'inquisition de la religion avait été appliquée également à la législation.

Les cours primaient et donnaient le ton des luxures, de l'impudence, de l'infamie, de la lâcheté, du gaspillage. Les cardinaux et la cour du pape ne restaient pas en arrière. Partout le crime faisait pâlir l'orgie. Nous avons déjà nommé Vincenzo de Mantoue, Ranuccio Farnese, Federico d'Urbino, le cardinal Giovan Carlo des Médicis, Margherita Luisa de Toscane, Ferdinando Carlo de Gonzaga, les Cosimo et Ferdinando

de Médicis, le cardinal Ludovisio... Il est inutile d'insister. Équilibrer, conserver : voilà toute la sanglante et boueuse bascule de ce siècle. Pas d'initiative, pas une idée d'avenir; négation et immobilité pour tout. La politique elle-même, dont la vie devrait être le progrès, avait pris la cristallisation fossile de la foi. Cé siècle est un vide stérile et immense. Non-seulement l'Italie, mais les nations de toute l'Europe s'arrêtent, prises dans le marais de la monarchie-homme.

Le dix-septième siècle n'exprime rien. Il n'y a pas un point lumineux où l'œil puisse se reposer sans frayeur, sans dégoût. Rien ne vous prend ni ne vous arrête, — l'Angleterre exceptée. La nation italienne a disparu, les princes ont disparu. Le pouvoir lui-même n'est plus l'expression de l'État, commun à tous, par tous, pour tous, l'addition de toutes les forces sociales, mais l'élément de la prépondérance d'un parti. Les personnalités absorbantes, les faits féconds, les volontés efficaces, tout a sombré, —jusqu'aux crimes hardis et splendides, jusqu'aux grandes douleurs, jusqu'à Dieu ! Le siècle entier serait une vaste solitude, si l'on ne voyait s'y élever haut de cent coudées le bûcher et le gibet de l'inquisition, — et puis la peste, les bandits, les bravi, les seigneurs ; — car le pouvoir, n'étant plus la société, devait transiger avec toutes ces excroissances du mal. Quel État, quel pape, quelle guerre, quel traité a laissé son empreinte sur la nation ? Le dix-septième siècle n'a pas de nom. Et je dirais qu'il n'eut pas de vie, s'il n'eût pas eu assez de vitalité catholique pour s'occuper encore de disputes théologiques, de jésuites et de dominicains.

VIII

Résumons-nous. Le dix-septième siècle fut pour l'Italie un siècle sans mouvement politique, sans progrès matériel. L'Autriche, la France, l'Espagne se paralysèrent réciproquement, à force de s'équilibrer. Le seul Piémont eut une initiative, agit, devint agresseur, grandit. Venise se défendit contre l'Orient et sauva l'honneur italien. Rome, comme Saturne, dévora ses propres enfants. Florence se corrompit et s'amollit. Les autres États se traînèrent dans une existence étranglée. Le peuple ne bougea que poussé par la faim. A cause de la faim il s'insurgea, vainquit; puis, effrayé de sa victoire, recula en sa vie latente de préparation par la douleur, par la haine, par la foi. Les guerres continuelles n'eurent ni but, ni gloire; elles ne profitèrent même pas aux seigneurs de l'Italie. Les classes sociales se séparèrent par des enclaves de rancunes, par des rivalités ridicules d'étiquette, se méprisèrent et se craignirent réciproquement. L'aristocratie jouit de la fête; la bourgeoisie eut les reliefs; le peuple paya. L'ordre économique fut inique, imprévoyant; les taxes, mal partagées, levées toutes sur le peuple, sur la consommation. La justice lente, vénale, partielle; l'administration, monopole et routine stérile. Pas de liberté. Quelques débris de franchises municipales, seulement pour les riches, les nobles et le clergé, comme un privilége. Ni religion, ni morale. La population diminuée, à cause de la famine, de la peste, des guerres et de l'esclavage Le pouvoir, absolu, contre tout le monde, en face de toutes les classes sociales. L'idée mère de

ce siècle fut : s'éclipser pour se reposer ; se résigner par impuissance de résister. On manqua de foi, d'honneur, de personnalité, de courage ; on oublia tout, on oublia toujours. Personne ne sembla s'appartenir, personne n'osa. Le remuement de la surface ne pénétra pas jusqu'au peuple ; ces petits tonnerres ne réveillèrent pas le lion endormi. L'Italie fut une plage où déferla une mer orageuse.

III

OPPOSITION

I. La patrie de l'Italien est l'esprit. Antithèse de l'Italie politique et de l'Italie intellectuelle. Celle-ci ne manque pas à sa mission. Quatre sommets du dix-septième siècle. — II. Penseurs anticatholiques. Prédicateurs. Les reliques de saint Giovanni Cala. Mercantonio de Dominis brûlé. Ferrante Pallavicino, ses aventures, ses écrits : décapité. Mystiques. Aventures de Borri : ce qui le sauve. — III. Campanella. Sa torture, ses doctrines, sa fin. — IV. Autres philosophes anticatholiques. Domenico Moni et ses ressources. L'académie des *Investiganti*. Tommaso Cornelio. Aventures d'Antonio Oliva. Astrologues et alchimistes. Juristes : Alberico Gentile, Farinaccio, Gravina. — V. Cesare Vanini. Son supplice, ses doctrines. — VI. Historiens. Nores. Siri. Priorato. Carreri qui fait le tour du monde. Sassetti. Bianchini et la mythologie. Pascoli. Histoire de Bisaccioni. Boccalini. Botero. Publicistes. Magalotti et ses manies. Gregorio Leti : ses pamphlets et ses histoires. Bizarreries de Magliabecchi. Tassoni et son esprit. — VII. Torquato Tasso : le sens de sa poésie ; ses doutes, ses spectres. — VIII. Autres poëtes. Comédies. Satires. Marini. Ses aventures. Sa lettre de Paris. *Adone*. — IX. Mouvement scientifique en Italie : son cachet. Sciences naturelles. Médecins. Acquapendente. Matioli. Malpighi. Puits artésiens en Italie dès 1478. Redi. Premier théâtre anatomique. Premier traité d'anatomie comparée. Santori. Borelli. Condamnation de Bellini. Baglivi. Ghirardelli précède Gall ; Zamora di Galatina précède Mesmer. Ponzio. Ramazzini. Vincenzo Casciarolo découvre le phosphore deux siècles avant Brandt. Mathématiciens. Astronomes. Viviani. De Dominis découvre la cause des couleurs de l'iris. Lana Terzi, son semoir et sa barque aérienne. Giovanni Branca et sa chaudière à vapeur, en 1629. Montanari et la chaleur de la lumière de la lune. Cassini. Foscarini. — X. Galilée. Ses découvertes. — XI Galilée et l'Eglise. — XII. Les beaux-arts en, Italie au dix-septième siècle. Leur caractère. Jésuitisme de l'art. Bernini. Borromini. Autres sculpteurs et architectes. Peintres. Caravaggio. Mattia Preti. Caractère de l'école napolitaine. Caractères et peintres des autres écoles italiennes. — XIII. Coup d'œil général sur la philosophie de l'histoire. Observations générales sur l'histoire de l'Italie au dix-septième siècle. Causes générales du développement historique de cette époque ; explication des phénomènes antithétiques entre l'Italie morale, intellectuelle et politique.

I

Si en ce siècle tout paraît mort, il y a quelque chose cependant qui en Italie ne peut pas s'éteindre : l'intelligence. La patrie de l'Italien est l'esprit (1). Lorsque les hommes lui refusent un autre asile, il s'y retranche, puis attaque. La ruine politique avait été immense; immense aussi fut l'opposition de l'esprit, — immense plus par le nombre que par l'éclat. On avait pu enchaîner les hommes, mais non pas combattre la phalange divine. L'inquisition n'était pas arrivée à fossiliser l'intelligence italienne, comme elle avait atrophié les cœurs. Penser, c'était un attentat contre Dieu; malgré cela, la pensée débordait de tous les coins de l'Italie et brisait les mailles de ce réseau infernal dont le catholicisme, organisé en police, l'avait environnée. Tout s'insurgeait dans les régions de l'âme; et pourvu que l'on insultât quelque principe proclamé par Rome, — fût-il la morale, fût-il Dieu, — toutes les armes parurent bonnes et toutes les formes dignes. On n'aurait pas dit que ce fût le même peuple, qui se prosternait dans la rue et qui pensait dans le cabinet. Le citoyen était lâche, l'homme encore grand; le citoyen était vassal de quelqu'un, l'homme libre et Italien.

L'histoire politique et l'histoire intellectuelle n'appartiennent point à la même nation; elles peignent deux formations de l'Italie : l'indigénat, resté pur au

---

(1) « *In mentem ergo, in mentem, Itale, revocato te a tua patria, honestis tuis rationibus atque studiis pro veritate exulem, hic civem; ibi goulæ et voracitate lupi romani expositum, hic liberum.* — Jordani Bruno, *Oratio consolatoria*.

fond, retiré, persécuté, un anachronisme parce qu'il est éternel; et cette superposition d'étrangers et de complices de l'étranger, de métis catholiques, espagnols, autrichiens, de toutes les classes, vivant de la vie et de l'opprobre du jour, de la spécialité de l'État créé par la politique; l'indigénat, audacieux; les cosmopolites, infames; ceux-ci pourris par le contact de la mort, l'autre déployant toutes les ailes de la liberté. La philosophie donc, la théologie, les beaux-arts, la science, la poésie les unes franchement, les autres en gazant, l'une de front, l'autre de flanc, toutes mordirent à la machine catholique, devenue aussi un moyen de gouvernement, une raison d'État. En attaquant Rome, on attaquait par ricochet la monarchie et l'étranger; et en combattant ceux-ci, on battait Rome en brèche.

Le dix-septième siècle aboutit à quatre sommets : dans les sciences morales, à Campanella, — c'est-à-dire au communisme; dans la poésie, à Marini, — c'est-à-dire à l'immoralité et au matérialisme; dans la philosophie, à Vanini, — c'est-à-dire à l'athéisme; dans les sciences naturelles, à Galilée, — c'est-à-dire au panthéisme. Les beaux-arts, plus que jamais, conservèrent leur caractère plastique.

II

Ne pouvant parler de tous, nous en effleurerons quelques-uns, — suffisamment pour stimuler le goût de ceux qui veulent en savoir davantage et éclaircir notre pensée. Nous indiquerons donc le livre sur l'*Eucharistie*, de Chiaretta; — l'*Apologie de la morale des saints Pères*, par Ciaffoni; — *la Thébaïde sacrée*, par

Bozi; — *des Immunités ecclésiastiques*, par Pietro Gambacorta, qui attaque les constitutions de Grégoire XIV; — le livre sur les *Bénéfices*, par Giovanni Garrido; — celui *de l'Homme, du Pape et du Roi*, par Romolo Gortaguerra; — et celui *de l'Anxiété de l'âme*, par Giovanni Grillinzoni; — le *Traité de l'origine des hérésies*, par Scipione Calandrini, qui qualifie d'hérésie la papauté; — et le livre sur la *Juridiction ecclésiastique*, de Feliciano Oliva; tous mis à l'index, ainsi que la traduction et les commentaires du *Coran*, par Luigi Maracci; — le livre sur la *Prédestination*, de Francesco Brancati, accusé de jansénisme; — *la Concorde entre le travail et le repos*, par le jésuite Segnari; — les *Discours sur les défauts des hommes et des femmes*, par Giuseppe Passi de Ravenne, lequel, pour se tirer d'embarras, entra aux Camaldules; — et les livres contre les jésuites de Giulio Clemente Scotti, qui prouva que cette société tue le christianisme en élevant la papauté. Sforza Pallavicino, jésuite, cardinal et auteur fameux de l'histoire du concile de Trente et de la suprématie pontificale, prit la plume pour réfuter, et ne réfuta point, les livres de son adversaire : *de Monarchia solipsorum; de Potestate pontificia in Societatem Jesu*. Nous indiquerons aussi, sans nous arrêter, les ouvrages de Pietro de Perugia, — de Giovanni Alberto Fabricio, — de Peregrino Polletta, — de Carlo Guadagni, — de Piermatteo Petrucci, — de Tommaso Menchini, — de Bonaventura Mini, — de Vincenzo Nerio, moralistes, théologiens éthérodoxes, frappés par l'inquisition. — Carlo Antonio Muratore fut condamné comme protestant.

Cantù, — gourmet en ces matières, — raconte ce que les prédicateurs de ce siècle avaient de ridicule, de scandaleux et d'impie. Dans le *Diario romano* de 1640

à 1650 on lit : « Avec le carême, la comédie finit dans les maisons et dans les salles, et commence dans les églises et dans les chaires; on flatte, on enseigne une métaphysique que les prédicateurs entendent peu, les auditeurs point. » Cantù cite le fameux Panigarola, qui débuta dans le monde en distribuant force coups d'épée et coups de fusil, et fut appelé à Paris pour prêcher devant Catherine de Médicis; Emmanuele Orchi, Cesare Battaglia, Mario di Bignoni, Tommaso Caracciolo, les jésuites del Vio, Annibale Adami....

Ajoutons encore : Bonini de Chiavari, qui, dans *l'Athéiste convaincu*, assaillit avec esprit la cour du pape et les tribunaux ecclésiastiques; — le cardinal Noris, qui dans ses ouvrages théologiques, principalement les *Histoires du Pélagianisme; des Donatistes; des Investitures*, vivement attaquées par les jésuites, se montre partisan de Jansénius et de Bajus; — Carlo Cala, pour son livre sur la *Contrebande des prêtres* dans le royaume de Naples. Ce Carlo Cala inventa aussi les reliques de Giovanni Cala, capitaine général de l'empereur Henri VI, et saint. Les reliques furent adorées sur l'autel; mais son complice, en mourant, découvrit que les os du saint n'étaient autre chose que les débris d'une carcasse d'âne. Suivent : le médecin Lionardo de Capua, qui fit la guerre aux miracles et aux *Agnus Dei* pour guérir les malades, ainsi qu'aux prières, aux messes, aux pèlerinages aux sanctuaires; — Thomas Léonardo, qui prouve que saint Thomas est luthérien; — le *Libelle politique*, qui pèse les maximes de la cour de Rome; et un grand nombre de brochures anonymes qui discutent les doctrines de l'Église et les mœurs des ecclésiastiques, telles que : *De la nécessité du mariage pour les prêtres; la Narration vraie du massacre fait par les papistes en la Valteline; le Né-*

potisme des papes, attribué à Leti; *le Pape et sa primauté; Origine, progrès et mort de la papauté;* — en latin : *Précipices du siége apostolique; les Secrets d'État des princes révélés par les confesseurs...*

J'ajoute encore : le P. Mazzarini, qui eut à subir des procès à cause de ses opinions hétérodoxes : l'*Histoire des hérésies* de Bernini : *les Principes de la vie chrétienne* du cardinal Bona, accusés de sévérité protestante. Marcantonio de Dominis, archevêque de Spalatro, « voulait ramener l'Église à la ferveur des temps apostoliques, dit Tiraboschi, et renouveler les exemples des anciens évêques. Il publia, par conséquent, son traité *de Republica ecclesiastica*, où il combat la suprématie du pape. » Enfermé dans le château Saint-Ange, il y mourut, mais son corps fut brûlé comme hérétique. Plus malheureux fut Ferrante Pallavicini, chanoine, qui quitta la soutane, se plongea dans les amours mondains, écrivit des romans lascifs, des traités théologiques anticatholiques, des livres politiques contre les princes et les étrangers, entre autres le *Divorzio celeste*, et le *Corriere svaligiato*, contre la cour de Rome et les jésuites. Les Dix à Venise le firent emprisonner. Sorti de la geôle, Ferrante écrivit contre Clément VIII, Urbain VIII, puis la *Rettorica delle p....* Sa maîtresse révéla à son confesseur l'auteur de ces écrits. Un certain de Breche, Français, mouchard des Barbarini, persuada à Ferrante d'aller en France, où il pourrait écrire tout ce qu'il voudrait. Pallavicini avait vingt-six ans: il croit l'agent provocateur, passe en France par Avignon, pays du pape alors, et est arrêté. Quatorze mois plus tard, en 1644, Urbain VIII lui fait couper la tête.

Deux mois après, Loredano publie l'*Anima di Ferrante Pallavicino*, où il déchire le pape, sa cour et son

collége. Les ouvrages de Michele Cicogna, mystique plus que sainte Thérèse, furent mis à l'index. Moins heureux furent : Giulia di Marco, religieuse de Saint-François, le P. Agnello Arcieri, et le docteur de Vicari, qui, sous les formes du mysticisme, s'abandonnaient aux obscénités. Le saint office les condamna à la prison perpétuelle. Le procès de Pandolfo Ricasoli et de la Mainarda, à Florence, est resté fameux. Leurs infâmes impudicités furent jugées en public, comme un spectacle, devant la cour de Côme III. Les coupables furent condamnés à être murés vivants ; et Rome trouva l'inquisiteur trop doux. Arcangela Tarabotti passa des écrits impudiques, — l'*Inferno monacale,* — aux mystiques, — la *Luce monacale,* — en vieillissant.

Francesco Borri courut d'étranges péripéties. Il entra à la cour de Paul V en qualité de médecin ; mais ayant été chassé pour immoralité, il se donna alors comme inspiré de Dieu, révélateur d'une nouvelle religion, réformateur du monde. Borri bâcla une religion, où la Vierge joue un grand rôle, — comme quatrième personne de la Trinité, présente en l'Eucharistie ; — maltraita ce pauvre Satan, maltraité déjà tant par les dévots; donna la création comme nécessaire, non pas comme un acte de la volonté libre de Dieu.... Alexandre VIII ne voulant pas entendre à ces jolies choses, Borri dut quitter Milan et se réfugier à Strasbourg. A Amsterdam, il fut fêté comme une victime de l'inquition. Mais l'argent ayant manqué, le messie se change en charlatan, et fait de l'astrologie et de l'alchimie. Il publie la *Chiave del gabinetto....* où il étonne par la merveille de sa puissance magique et hermétique. Il révèle les secrets du grand art. Christine de Suède et Frédéric III de Danemark y sont pris : ils donnent de l'or pour lui faire accoucher de l'or. Borri avait poussé

en Italie à la révolte contre les Espagnols; en Danemark, il écrivit des instructions politiques, que le successeur de Frédéric n'agréa point. Borri se sauve en Turquie. L'empereur le fait arrêter en Hongrie, comme complice des patriotes hongrois, et le consigne entre les mains du nonce. L'ambassadeur de France obtient que du saint office Borri soit transféré au château Saint-Ange; et le pape Innocent XII, qui voulait goûter, lui aussi, de l'or de Borri, lui ouvre un laboratoire chimique. Borri mourut en prison; ses prosélytes furent durement traités par l'inquisition; et Brusoni, qui parle de ses doctrines, dit que « dans aucun hérésiarque, on ne lit tant et d'aussi extravagantes folies en matière de foi. »

III

Exalté par ses connaissances astrologiques, par les prophéties de sainte Brigide, de l'abbé Joachim, de l'Apocalypse, de Savonarola, de saint Vincent Ferreri, Tommaso Campanella avait rêvé que 1600 devait être une année de révolution, fatale aux Espagnols. Il avait prêché cette croyance. La foi commune avait réuni trois cents moines et quatre évêques, qui, s'aidant de dix-huit cents brigands, devaient commencer en Calabre la révolution, et faire ce que le cardinal Ruffo fit plus tard : marcher sur Naples en ramassant en leur course mécontents et patriotes. Le pacha Cicala devait les aider par une diversion sur les côtes du golfe. La conspiration vint à la connaissance du viceroi, et fut écrasée. Campanella, arrêté à Roncella par Fabrizio Caraffa, est jeté dans un cachot du château

de l'Œuf, — plus heureux que ses complices, presque tous brûlés ou écartelés, pendus ou jetés aux galères. Campanella resta vingt-sept ans en prison. Il raconte « avoir passé par cinquante geôles, plus ou moins horribles, avoir subi sept fois la question la plus atroce, dont la dernière se prolongea pendant quarante heures, les bras liés à l'envers par des petites cordes qui lui pénétraient jusqu'aux os, appuyé à un bois pointu et coupant, qui lui enleva d'un coup une livre de chair du derrière, — supplice suivi d'un traitement de six mois, qui lui dévora le sixième de sa chair et seize livres de sang. » Puis, plongé dans une fosse. Accusé en outre d'hérésie et de magie, il passa par quinze jugements. Un inquisiteur espagnol lui fait même un crime de trop savoir; à quoi Campanella riposte : « Si je sais quelque chose, c'est parce que j'ai consumé plus d'huile à l'étude que Votre Révérence n'a bu de vin! » Paul V, qui croyait à l'astrologie, réclame Campanella à Rome. Le roi Philippe reste inexorable : il consent seulement que le rebelle ait de quoi écrire et la permission d'entretenir une correspondance au dehors. Clément VIII, poëte, libre penseur, croyant comme Campanella à la magie, est plus heureux : il obtient que le prisonnier soit jugé par le saint office. On le lui livre. Mais, arrivé à Rome, les jésuites provoquent contre lui une émeute. L'ambassadeur de France le sauve. Voyant cependant qu'en Italie il ne serait pas en sûreté, Campanella accepte l'invitation du cardinal de Richelieu, qui l'appelle en France pour tirer l'horoscope du dauphin, et se rend à Paris. Et Michelet, après avoir appelé Campanella une sorte de Robespierre moine, un Babœuf ecclésiastique, ajoute « que lorsque le terrible cardinal se sentait mollir et risquait d'être homme, il venait en ce couvent où fut depuis le club des Jacobins,

et reprenait près du Calabrais farouche quelque chose du bronze italien. »

Ce fort dominicain, sans avoir le génie de Bruno, de Telesio, de Cisalpini, fut un des grands précurseurs de la science basée sur l'expérience, et de la philosophie basée sur le criterium du sens commun. Il fut encyclopédique : malheur pour lui, car il éparpilla la puissance de son esprit. Campanella passe même pour poëte, et pas des derniers. En ses livres on trouve les germes ou l'intuition de maintes vérités de la science moderne. Je n'ai pas assez de place ici pour circuler en tous les replis de ses doctrines, qui du reste, n'ont désormais qu'une valeur de curiosité, d'érudition, une valeur historique et chronologique. Avant Descartes, il trouva le *cogito, ergo sum*. Avant Campanella, Occhino l'avait déjà trouvé; et, en même temps que Campanella, Galilée le trouvait aussi. Avant Vico, il trouva les cycles du développement historique de l'humanité; et, avant Bossuet, l'intervention de la Providence dans le développement humain. Avant les saint-simoniens, Campanella proclama la théorie de la capacité, et même le *père suprême*. Il ébaucha aussi la théorie des spécialités des races nordiques et méridionales, et celle des croisements. Campanella demanda la confédération italienne et la suprématie du pape avant Gioberti, qui en a été l'apôtre le plus fameux et le plus impardonnable. Dans les ténèbres de son cachot, Campanella devine et calcule la déchéance de la monarchie espagnole et en esquisse les causes. Il devine plus loin encore : l'histoire du dix-huitième siècle. « La réforme de la société achevée, dit-il, destruction d'abord, puis reconstruction, puis une monarchie nouvelle et un changement complet des lois. » N'était-ce pas prévoir 89, 93 et l'Empire? Il croit en la fatalité

du progrès, car « comment arrêterait-on la marche libre du genre humain, si quarante-huit heures de question ne peuvent plier la volonté d'un pauvre philosophe et lui arracher un mot qu'il ne veut dire ? » Il presse l'Italie d'oublier les rêves de la domination universelle, — et le conseil est pour le pape; — « car l'Italie a déjà montré ses fruits; aucune nation ne reprend l'empire après l'avoir perdu, et d'autant moins l'Italie, qui a contre elle les étoiles, la peur de tout le monde, le peu de résolution pour le salut commun, et rien pour reprendre le commandement, les princes ne désirant autre chose que de se conserver. » Il trouve que l'or n'est pas la richesse des nations, sans l'agriculture, l'industrie, le commerce. Il ébauche le système des taxes directes et indirectes, légères sur les objets de première nécessité, et condamne celles par capitation. Il propose un asile pour les invalides; une école de matelots; un asile avec dot pour les filles des soldats; des monts-de-piété gratuits. Il veut que l'Italie n'ait qu'une bonne flotte, « car la clef de la mer est la clef du monde ». Que l'on n'imite point pour les conquêtes et les colonies les Français, *qui, cum multa acquisiverint, nihil servaverunt,* à cause de leur manque de modération, tantôt violents, tantôt trop faibles. Il recommande de laisser de côté l'étude de la théologie pour celle des sciences historiques, sociales, naturelles; un seul code; les emplois aux habiles; l'uniformité des monnaies; l'encouragement aux manufactures...

Le P. Niceron, à propos de l'*Ateismo trionfato* dit : « On prétend que Campanella, en faisant semblant de combattre les athées, a voulu les favoriser, en leur prêtant des arguments auxquels ils n'ont jamais pensé, et en y répondant trop faiblement; ce qui a fait dire à Hermann Coringius qu'on aurait dû intituler ce livre :

Atheismus triumphans... Dans le livre *de Prædestinatione*, Campanella abandonne les sentiments de saint Augustin et de saint Thomas pour suivre ceux d'Origène. Ceux des molinistes ne lui plaisent pas plus que ceux des augustiniens. Il rejette la science moyenne comme une chose inutile et sujette à bien des inconvénients. Il veut que l'homme, par les seules forces de la nature, puisse se mettre en état de recevoir la grâce; que les enfants morts sans baptême soyent sauvés par la foi de leurs parents... » (1). Campanella disait que le dogme de la prédestination « fait les princes mauvais, les peuples séditieux et les théologiens traîtres... La religion qui contredit la politique naturelle ne doit pas être respectée. Celles de Luther et de Calvin qui nient le libre arbitre ne sont pas admissibles, car les peuples peuvent répondre qu'ils pèchent par destinée. » Campanella proclame la religion de la nature et fait fi de la révélation et des autorités de la Bible et des saints Pères.

En métaphysique, il pensait que *sentire est scire :* que la connaissance des choses divines ne s'acquiert pas par syllogisme, et encore moins par l'autorité d'autrui, mais seulement *per tactum intrinsecum;* que dans la nature il y a unité de vie; que *mundum est Dei vivam statuam*, et que, par conséquent, tous les objets de la nature sont doués de sensibilité; que l'origine du mal, en outre du péché originel, est dans l'influence des astres; que le *néant* et l'*être* sont éternels, et que la nature est un rapport entre l'être et le néant; que Dieu a marqué à l'homme une fin, sur laquelle il le juge; que nous ne savons pas par conséquent ce que

---

(1) Mémoires pour l'histoire des hommes illustres, t. VIII.

nous faisons, et que, n'étant que de simples instruments dans les mains de Dieu, nous sommes irresponsables. « Il est assez difficile, dit-il dans la *Cité du Soleil*, de décider si le monde a été créé du néant ou formé de débris échappés à la destruction d'autres mondes, ou tirés du chaos; mais il est vraisemblable qu'il n'ait pas existé éternellement. Campanella ajoute que l'on contemple Dieu sous la figure du soleil; que les anges vivent dans les étoiles... que le monde est un animal immense... que le péché n'existe réellement que dans l'absence de la volonté, car celui qui connaît et peut, doit vouloir le bien... que le christianisme s'est établi par la force de Jupiter et du soleil, qui influent sur les choses divines et humaines... »

La base de son organisation sociale est l'égalité; ses moyens, l'élection et le mérite. Campanella établit la communauté complète, même des femmes, s'appuyant sur l'autorité de saint Augustin, un peu de Tertullien, de Socrate, de Platon, de saint Clément de Rome, des nicolaïtes et des premiers chrétiens. Il abolit la propriété et la famille; il coordonne tout sur le type du couvent, et aussi sur celui de Platon et de Thomas Morus, sous l'inspiration d'un catholicisme assez vague, dans lequel l'astrologie prédomine.

Campanella, écrivant en prison, sous les yeux de l'Inquisition et de ses geôliers politiques, ne pouvait pas expliquer entièrement sa pensée. Il ne pouvait briser la monarchie et le christianisme sans se briser; et partant on les voit entrer toujours pour quelque chose dans ses rêveries et dans ses théories. Voilà pourquoi il n'est pas très-dur envers l'Espagne, ni envers le pape, et pourquoi il met ses idées sous ces deux drapeaux pour les faire passer. Quand on songe qu'il avait d'un côté un moine et de l'autre un sbire qui suivaient

des yeux sa plume courant sur le papier, on est encore étonné qu'il ait osé en dire autant. Cela explique le vague, les contradictions, l'embrouillé de ses systèmes. Dans le fond, il attaque la grâce; il attaque la Trinité; il matérialise l'âme; il subordonne la révélation à la raison; il change la nature du péché originel; il sensualise tout; il anéantit l'autorité d'où découle le dogme chrétien. Disciple de Telesio et de Bruno, avec Descartes et Bacon il fonde la vérité scientifique sur l'expérience, et jette à la discussion des idées politiques, sociales et économiques neuves, les gazant sous une forme quelquefois même puérile pour se les faire pardonner comme une plaisanterie. Il avait besoin de déguiser la philosophie en pastorales, la religion en romans. Il base tout son édifice sur le sens commun; il parle de tout, excepté du christianisme. Il fonde une société, embellit une philosophie, crée une religion qui ont de tout, excepté du catholicisme. Il dit de lui :

> Io nacqui a debellar tre mali estremi :
> Tirannide, sofismi, ipocrisia.

Campanella trouva en France des amis, des protecteurs, des admirateurs, 150 livres de pension par mois. Il assistait à la Sorbonne, à l'Académie, et même au conseil d'État. Il avait prédit que l'éclipse du mois de juin 1639 lui serait fatale : le 21 mai, il mourut, âgé de soixante-dix ans.

IV

Il faut ajouter à Campanella : Antonio Serra, qui, étant en prison comme son complice, écrivit le traité des *Causes qui produisent les richesses des nations*, dans

lequel il préfère l'industrie illimitée à l'agriculture naturellement bornée ; puis Gianbattista Clario et Ottavio Longo, arrêtés aussi avec Campanella ; Giovanni Aventino ; Luca Belli, à cause de son commentaire sur le *Convito* de Platon ; Vincenzo Bianchi, à cause de ses *Leçons sur les Dialogues de Platon*, d'ailleurs si bien accueilli en France, subordonnant tout à l'influence des astres. Domenico Moni quitta les Chartreux pour épouser une jeune fille, et s'adonna à la philosophie. La métaphysique ne lui produisant pas de quoi vivre, il se fit médecin. Cette *riche imposture* ne lui plaisant guère plus que les *pauvres vérités*, il s'appliqua au droit. Mais le droit ne lui convenant guère mieux, l'ex-chartreux se fait peintre. Sur ces entrefaites sa femme meurt. Moni en est si vivement frappé de douleur, qu'un abbé romain l'ayant heurté par hasard, il le perce de part en part de son épée et se sauve à Modène, où il exerce toute espèce de métiers.

Les académiciens des *Investiganti*, à Naples, professaient les doctrines d'Épicure et de Lucrèce. Tommaso Cornelio les enrôle sous le drapeau de Descartes. Le jésuite de Benedictis les dénonce, et l'Inquisition veut leur mettre la main au collet : l'autorité politique l'arrête, et sauve ainsi Cornelio, en outre de Da Capra et d'Andrea. — Elie Astorini, carme, passe de la philosophie péripatéticienne à celle de Descartes : on l'accuse comme magicien et hérétique, et il se réfugie à Zurich. Michelangelo Faldella, de l'*analyse divine* de Descartes, tombe dans le panthéisme. Les ouvrages philosophiques de Giovanbattista Comazzi furent condamnés comme hérétiques.

Antonio Oliva, théologien du cardinal Barbarini, expulsé comme immoral, se fait chef de bandits. Arrêté, puis délivré, il devient professeur de médecine à Pise,

et un des neufs de cette Académie du *Cimento*, si fameuse. Contraint de quitter la Toscane à cause de certains scandales, Oliva va à Rome et devient médecin du pape et des cardinaux; fait de l'alchimie, de la chimie, de l'astrologie. Découvert enfin comme un des fondateurs d'une société de Bianchi, à laquelle on impute des réunions obscènes, parce qu'on s'y livre au magnétisme, Alexandre VIII le fait arrêter. Oliva se précipite d'une fenêtre pour ne pas subir une seconde fois la torture.

Joignons à ceux-ci : Montanari, savant astronome et physicien, qui écrivit aussi sur la monnaie; Ferdinando Stocchi, astrologue, cabaliste, magicien ; Corte, qui dicta un livre sur l'âme du fœtus; Antonio Pellegrini qui, par les *Signes de la nature de l'homme*, condamne la Providence; l'astrologue Cavarini; Andrea Pissini qui, dans le *Naturalium doctrina*, se montre matérialiste et athée; Giovanni Ursino, qui écrit sur les sciences hermétiques, — très-anticatholiques ou antichrétiennes. Je note enfin, avant de parler de Vanini, les noms d'Alberico Gentile, protestant, qui essaya de baser le droit civil sur le droit naturel, condamna les juridictions autres que celle de l'État, et fonda l'école du droit public en dehors du droit canonique; Alexandre Turamini, qui demanda l'abolition du saint office et de la question, avant Beccaria; Farinacio, dont l'habileté extraordinaire trouva grâce aux yeux de Clément VIII, qui lui pardonna les fautes et les crimes qu'il avait commis; Francesco d'Andrea, qui commença la jurisprudence historique; et Gian Vicenzio Gravina, qui l'éleva à la hauteur de la science. Un historien italien, clérical, lui reproche « de ne pas s'être assez aperçu de combien la jurisprudence romaine s'aida de l'approche du christianisme, et de

n'avoir pas assez tenu compte du droit canon. » Mais c'est ce qui fait précisément la grandeur de la valeur scientifique de l'auteur de l'*Origine et progrès du droit civil*.

V

Généralement, Vanini est synonyme d'athée. Ce hardi remueur d'idées fut accusé comme tel par les jésuites Garasse et Marsenne, et comme tel condamné par le parlement de Toulouse à avoir la langue coupée et à être brûlé vif. L'arrêt fut exécuté, et *le Mercure français* de l'année 1619 dit « qu'il mourut, après avoir refusé, — cet ex-prêtre napolitain, — toute espèce de contact avec les ministres catholiques, avec autant de constance, de patience et de volonté, qu'aucun autre homme que l'on ait vu ; car sortant de la conciergerie fort joyeux et allègre, il prononça ces mots en italien : *Andiamo, andiamo allegramente a morir da filosofi.* »

Vanini était-il athée ?

M. Rousselot, qui a traduit en français quelques-unes des œuvres du philosophe italien, le croit simplement sceptique, hostile au catholicisme, « annonçant une certaine tendance au panthéisme, et semblant quelquefois confondre Dieu avec la nature. » Nous sommes plus francs ; et, en considérant l'ensemble de ses doctrines, nous disons : ou qu'il ne croyait pas en Dieu, ou qu'il croyait à un dieu de sa fabrique.

« Vous me demandez qu'est-ce que Dieu ? dit-il dans l'*Amphitheatrum æternæ providentiæ :* si je le savais, je serais Dieu moi-même. Personne ne le connaît, et il n'y a que Dieu qui sache qui il est. » Et ailleurs, dans le même ouvrage : « Nous sommes forcés d'admettre

un Être éternel, source de tous les autres, n'eût-il été au commencement que quelque chose d'informe. » Puis, dans les *Dialogues*, après avoir examiné toutes les opinions sur Dieu, et fait semblant de combattre même celles de Platon, qui l'identifient avec le monde, il conclut : « Puisqu'il n'y a aucune distance entre le sujet qui connaît et l'objet connu, qu'ils sont égaux entre eux, qu'ils ont tous les deux une même volonté, un seul esprit, qu'ils ne font qu'un... Dieu est la nature, — laquelle est le principe du mouvement. » (Liv. IV.)

Du reste, son système, ainsi que celui de Campanella, est d'exposer avec des arguments solides l'opinion qu'il suit, en se montrant peu habile à la réfuter. Et la raison, il nous la laisse entendre lui-même lorsque, à propos de l'immortalité de l'âme, il assure que, niée par Pomponaccio, Aristote, Senèque, Cardano... « d'autres, *craignant l'Inquisition* d'Espagne et d'Italie, proclament l'immortalité avec la bouche, tandis qu'ils ne se feraient pas de scrupule de la rejeter dans leurs écrits (1). » Cette précaution lui était imposée par une expérience toute personnelle. Voyageant par l'Europe, discutant avec les savants qui, par orgueil blessé, se changeaient souvent en espions, en dénonciateurs, en spadassins, Vanini avait essuyé, du fait des réformés et des catholiques, des persécutions en Allemagne, en Bohême, en Hollande même et à Genève, d'où, menacé, il se rendit à Lyon. Mais voilà que là encore on l'effraye du bûcher. Il se sauve à Londres, où on le garde quarante-huit jours en prison, et où on lui fait entrevoir le martyre. Il retourne en Italie. A Gênes, il enseigne dans la chaire ses doctrines, qui scanda-

(1) *Amphithéâtre* : Excer. XXVI.

lisent les autorités et les moines, et l'obligent à se sauver de nouveau à Lyon. Il se déguise alors en capucin, et prêche et confesse en Gascogne, comme le plus orthodoxe jésuite. Mais on le découvre, et il se retire à Paris. Le nonce Ubaldini, le même que nous avons rencontré cardinal, le protége, lui ouvre sa bibliothèque. Vanini continue sa propagande au milieu de la jeunesse : médecins, poëtes, soldats, artistes ; en sorte que, dit Marsenne, on comptait à Paris à cette époque plus de cinquante mille athées. La Sorbonne condamne ses *Dialogues sur la nature*. Le nonce, effrayé, le renvoie, et Vanini se réfugie à Toulouse, qui le tue.

Voilà pourquoi, averti par cette expérience de persécution, toutes les fois qu'il annonce une proposition assez claire pour le compromettre, comme lorsqu'il dit « que l'acte dépend entièrement de notre volonté, en sorte que nous sommes responsables du mérite ou du démérite », lorsqu'il nie la grâce et la prédestination, il se hâte d'ajouter « sauf l'approbation de l'Église romaine » ; et lorsqu'il dit, toujours dans l'*Amphitheatrum* : « Dieu agit en dehors de lui pour produire des faits simultanément contraires, » il ajoute également : « Mais je me soumets en cette matière, comme en toute autre, au jugement infaillible de l'Église de Rome. » Était-ce hypocrisie ou ironie? Je ne sais : je crois que c'était ruse ou prudence.

Ce qui est sûr, c'est qu'il appelle les martyrs « gens d'imagination exaltée, inspirés par l'humeur hypocondriaque ; » il dénonce le Christ comme un hypocrite; il traite Moïse d'imposteur; se moque des prophéties... et conclut : « Mais laissons de côté ces niaiseries et ces fables. » Vanini nie ensuite la création du monde; nie les cultes, en les traitant « de mensonges et d'épouvantail inventés par les princes pour éduquer les su-

jets, et par les prêtres pour capter des honneurs et des richesses, confirmés ensuite par la Bible, dont nulle part personne ne vit l'original, laquelle cite des miracles, promet des récompenses et des châtiments dans la vie future, afin que la foi n'en souffre, personne n'étant revenu d'outre-tombe ; et ainsi, par la peur de Dieu, on tient le peuple en esclavage. » Vanini enseigne, en outre, que la religion est uniquement pour la plèbe, un moyen pour conserver et étendre l'empire ; que tous les miracles sont des phénomènes naturels, « phénomènes et effets que des misérables effrontés repoussent, ayant dans la bouche le mot *sainteté*, vivant dans l'oisiveté et dans le vice, méprisant la science comme une affaire de curiosité. » Puis il ajoute, d'après Cardano, Aristote, Platon... que les religions sont une œuvre des étoiles, lesquelles religions, « lors même qu'elles sont fausses, sont toujours bonnes lorsqu'on les croit vraies, et soumettent les sujets aux princes » ; que, à leur naissance et à leur mort, toutes les religions font des miracles ; que les possédés étaient des gens tourmentés d'humeurs tristes, « sauf l'avis de l'Église romaine » ; que le pouvoir du diable vainc celui de Dieu, ayant, en effet, fait pécher Adam, tourmenté Job, perdu les trois quarts du genre humain et dominé sur les quatre cinquièmes de la terre, contre la volonté de Dieu qui doit désirer le bien et le salut ; qu'il a promis à Dieu « de s'occuper de la question de l'immortalité de l'âme lorsqu'il sera vieux, riche ou Tudesque » (1). En général, ou il bafoue, ou il nie, ou il attribue toute espèce de miracles et les choses proclamées surnaturelles par l'Église, à des causes natu-

(1) *Dialog.* lib. IV.

relles. Il pétrit toutes les idées des philosophes anti-catholiques, en forme un bloc qu'il attaque faiblement, et muni des écrits d'Averroës, d'Aristote, de Cardano, de Pomponaccio, il nie la Providence et se jette tête baissée dans le *naturalisme*, ce qui le fait passer pour athée.

Contemporain de Campanella et de Galilée, agité par l'esprit d'analyse de son époque, « il se propose d'expliquer et d'éclaircir les mystères de la Providence, non par la déclamation à la manière de Cicéron, non par les rêves des platoniciens, et encore moins par les niaises impertinences des scolastiques, mais en puisant aux sources les plus cachées de la philosophie (1). » Vanini ne fait pas école, il brode sur les autres; il est érudit, homme d'esprit et de bon sens plutôt que philosophe. Il rirait de tout sans le fantôme de l'Inquisition, qui plane longtemps sur sa tête avant de le saisir. Il est rationaliste, même dans ses fantaisies. Sa philosophie peut se résumer donc ainsi : s'il y a un Dieu, c'est la nature, d'où partent et à laquelle retournent tous les phénomènes du monde physique aussi bien que du monde moral. L'homme n'est ni entièrement libre, ni entièrement subordonné à la force divine. La relation entre ces deux êtres est circonstancielle, presque en lutte, selon la prépondérance de la volonté de Dieu ou de l'organisation de l'homme. La lutte du libre arbitre et de la prédestination se résout par l'influence des astres. Tout est éternel : rien de créé; quelque chose d'arrangé; car, à partir de Dieu, tout est perfectible et se perfectionne.

Vanini n'a pas de doctrines nouvelles. Son instinct est

---

(1) Dédicace de l'Amphithéâtre.

de démolir, de nier, de mépriser, à cause de son excessif amour-propre. « Ou vous êtes Dieu ou Vanini, » se fait-il dire par Alexandre dans les *Dialogues;* et il répond modestement : « Je suis Vanini! » Esprit turbulent, altéré du vrai, il fouille en toutes les sciences, se heurte à tous les penseurs; et mécontent de tout, peut-être de lui-même, il fuit son pays, s'éloigne de toutes les opinions arrêtées, trouve fausses toutes les théories et petits tous les savants, tâtonne, s'égare, se contredit, devient sceptique, *irrisor temporis acti:* un Lucien posthume, un petit Voltaire précoce. Il est l'expression excessive de la réaction contre l'Église: raisonne quelquefois, berne toujours. Il fut brûlé vif à trente-quatre ans!

VI

Historiens, politiques, poëtes, tinrent flamberge au vent également avec vaillance. Les *Annales* des capucins du frère Boverio de Salluzzo furent mises à l'index, comme infectées d'hérésie. Hostiles à la cour de Rome et à ses principes sont : la *Guerre des Espagnols contre Paul IV* de Pietro Nores; l'*Histoire de Naples* de Sumonte, dont le premier volume fut brûlé, le second expurgé, et l'auteur emprisonné; le *Discours sur les lois*, par Tutini; les *Histoires de Venise* de Nani; le *Memorie Recondite* et le *Mercurio politico* de Siri; et le *Mercurio veridico* de Birago Avogadro; *l'Espion turc*, publié à Paris par le Génois Gianpaolo Marana, ainsi que l'*Histoire de France* de Davila; puis encore l'*Histoire générale des Conciles* de Battaglini; le *Mappamondo istorico* du jésuite Foresti, qui est le premier

essai d'histoire universelle; l'*Histoire de Pologne*, par Guagnini; les *Histoires* de Gualdo Priorato, et celle *de Bello Sicambrico*, par Falletti; les *Mémoires* du cardinal Bentivoglio; les *Relations* de Gemelli Carreri, qui fit le tour du monde par terre, en 1698, accusées alors de fabuleuses, vérifiées ensuite par Humboldt; les *Relations des Indes*, de Filippo Sassetti, qui fut le premier en Europe à parler de sanscrit. Francesco Bianchino essaya une histoire universelle par les monuments, afin d'assurer la chronologie. Bianchino explique la mythologie par les faits naturels. Ainsi, à propos de la guerre de Troie, il dit qu'Hélène était la liberté du commerce qui avait occasionné la guerre.

Les *Troubles de France sous Henri IV*, par Campiglia; les *Dissertations* et l'*Histoire du moyen âge*, par Cellario, sont proscrits, ainsi que le livre de Gabriello Pascoli, qui commence par une description de la bataille de Lépante, et finit par un roman, où il décrit la cour de Madrid; *la Balance* et l'*Histoire de la guerre d'Allemagne*, par Bisaccioni de Ferrare, qui passa sa vie l'épée à la main, dans les duels et sur les champs de bataille, puis en prison, distribuant toujours des coups de fusil et de pistolet. Il défendit Vienne au siége de 1618, servit le duc de Savoie, eut un autre duel, une autre prison, des missions diplomatiques, des titres et des honneurs de la France; et toujours pauvre, vicieux, composant vers, drames, comédies, histoires, romans, sermons, écrivant sur *l'Art de la guerre*, et des pamphlets. Par ironie du sort, Bisaccioni mourut de la goutte.

Trajano Boccalini fut un des esprits les plus originaux du siècle. Dans sa *Pietra di paragone politico*, dans ses *Commentaires sur Tacite*, il enseigne les moyens « de raccourcir la chaîne que les Espagnols

fabriquent pour la servitude de l'Italie, et combien il serait facile de les chasser, car ils ne réussiront jamais à se naturaliser. » Boccalini discute avec verve, avec entrain, avec ironie; il dit les choses les plus profondes et les plus hardies dans une saillie. Épris de la liberté, de la nationalité, il bat en brèche les ennemis de l'Italie, loue Venise, « laquelle sait ensevelir vivante toute ébauche de César et de Pompée qui menace d'éclore. » Mais il ne flatte ni les patriciens, ni la plèbe, ni le clergé, ni les vanités, ni la sottise, ni personne : en sorte que, une nuit, il tombe dans un guet-apens où on le rosse si fort qu'il en meurt.

Un autre admirateur de Venise, Giovanni Botero, est aussi un des esprits politiques les plus neufs et les plus chercheurs du siècle. Il touche à toutes les questions politiques, sociales, économiques, et porte partout ces idées, qui ont prévalu depuis. Son livre sur la *Raison d'État* fut un texte pour les hommes d'État du dix-septième siècle. Reifenberg puisa le livre de la *Politia regia* dans ses *Relazioni universali;* Bossuet, le livre de *la Politique tirée de la Bible*, dans sa *Regia sapientia*. Botero portait dans la théorie l'expérience des faits, les observations recueillies par lui-même dans les cours. Contraire aux grandes monarchies, rêveur de cet équilibre européen, fixé depuis à Munster, trouvant la loi de la population, la théorie de l'impôt, il attaque la féodalité et la peine de mort. « A quel propos surcharger les gibets de pendus, s'écrie-t-il, et faire une boucherie d'hommes sans fin? La fréquence de la potence rend la peine de mort moins honteuse et moins détestée. » Botero condamne le système des impôts excessifs; le clergé, dont l'orgueil et la puissance perdent la religion; la guerre, plus commune sous les gouvernements démocratiques, qui la proclament plus

qu'ils ne la payent, tandis que les gouvernements aristocratiques l'apprêtent, la payent et la font. Il recommande les milices citoyennes.

Moins profond, mais plus oseur, fut Lorenzo Magalotti, l'historien fameux de l'académie du *Cimento*, qui toucha à toutes les questions des sciences physiques, mathématiques et naturelles, et les passa au crible de l'expérience. Incrédule par science, spirituel, ayant hanté les cours, ambassadeur à Vienne, dandy, poëte à riche palette, il trancha dans le vif. Contrarié dans ses désirs, dans un moment de dépit, Magalotti se fait prêtre de l'Oratoire ; puis en rougit, retourne au monde, se cache dans sa villa, où la cour va le chercher. Ses *Relations de l'Académie* restent encore un modèle.

Je cite enfin les pamphlets : *le Trésor politique ; Sur la raison d'État*. Puis Gregorio Leti.

Celui-ci est, parmi les écrivains, le plus acharné contre l'Église. Il se fit protestant. Il enseigna à Genève, et y fut naturalisé ; mais peu après, à cause de ses ouvrages, persécuté. Il passa en France, et fut bien accueilli par Louis XIV qu'il flatta ; ensuite en Angleterre, où Charles II le chargea d'une histoire de la Grande-Bretagne, avec une pension de 1,000 écus. Mais, n'ayant pas satisfait l'attente du roi, Leti quitte l'Angleterre pour la Hollande. Le Clerc, amouraché de sa fille, lui fait obtenir la commission d'écrire l'histoire des Pays-Bas ; mais la mort le surprend subitement à Amsterdam. Leti a touché à toutes les histoires d'Europe et à plusieurs grandes biographies ; il a écrit plusieurs brochures obscènes, — qu'il désignait du mot : *Delicta juventutis meæ*. Ses ouvrages les plus considérables sont : l'*Histoire de Sixte V*, l'*Italia regnante* et les biographies de Cromwell, du duc d'Ossuna, de Philippe II,

d'Élisabeth, de Charles V et de dona Olimpia Maidachini. Il n'y a jamais eu rien de plus vif contre la cour de Rome que les écrits de Leti, pleins de faits, d'anecdotes, d'autorité. On l'accuse d'inexactitude quelquefois : quoi d'étonnant? Grégorio Leti a écrit plus de cent ouvrages, courant l'Europe, persécuté partout, sans livres, sans repos, harcelé par la faim et pressé par les libraires : les inexactitudes devenaient inévitables. Mais il reste encore comme un historien à consulter, en s'aidant de la critique, surtout sur les affaires de son siècle, ou peu avant.

Alessandro Tassoni pose comme un intermédiaire entre les politiques et les poëtes, ainsi que Magliabecchi entre les écrivains et les érudits.

Ce bizarre bibliomane débuta comme orfèvre. Sa passion pour les livres le désigna au cardinal Leopoldo de Medici, — savant et bibliophile lui-même. Côme III lui confia la bibliothèque fondée par lui. Magliabecchi était un prodige de mémoire plastique : tout ce qu'il lisait ou voyait se burinait dans son cerveau. Horriblement laid, petit, boiteux, bossu, rustre, mal élevé, plongé dans le désordre, excessivement sale, en toute saison frileux, fort médisant, mais très-flatteur en face, Magliabecchi ne respectait rien, n'estimait rien; avait son franc parler, quand il le pouvait sans se compromettre; écrivait au grand-duc des lettres où il disait, sans se cacher, son opinion sur les hommes et les choses, mais en le priant, *per le viscere di Gesù Cristo*, de les brûler. Il passa sa vie enfoui au milieu des livres, couchant, mangeant, conversant, jouant, oubliant toute espèce de toilette, toujours sur ses volumes, pêle-mêle, en montagnes, encombrant tout. Sa tête était le siége du savoir humain. Il connaissait tout, ou connaissait où se trouvait ce que l'on demandait. Les savants

de l'Europe le consultaient, et il donnait des indications précises. Il n'eut pas le temps d'écrire. Il apprêta les armes à ceux qui se battaient. « Je charge les fusils pour tuer la bêtise, disait-il; heureux si je trouve un bon tireur et non pas des ânes, comme Viviani et Coccapani. » Il portait un réchaud dans ses mains, même au mois de juillet, et même en allant à la cour : sa maîtresse était un chat.

On connaît Tassoni comme poëte, comme le joyeux et licencieux auteur de la *Secchia rapita*, qui lui attira l'amitié d'Urbain VIII. Mais son ouvrage le plus méritoire ce sont *les Philippiques* contre les Espagnols. Penseur original, caractère indépendant, cœur sans préjugés, sans lâcheté, il s'attacha au duc de Savoie, dont il croyait la mission toute italienne. Ravisé, il s'éloigna. Le cardinal Maurice de Savoie l'amena à Rome avec lui, puis le sacrifia aux égards qu'il crut devoir à l'Espagne, à laquelle l'auteur des *Philippiques* était fort disgracieux. Tassoni maudit et méprisa les cours, tout en vivant dans celles du cardinal Ludovisio et du duc de Modène; il fit peindre son portrait ayant dans ses mains une figue, — pour indiquer que tout ce qu'il avait retiré de sa fréquentation des cours, c'était une moquerie. « Je m'aperçus qu'il ne faut se fier ni aux pilules dorées ni aux belles paroles des princes, qui ont toujours les mains longues, rarement larges. »

Mais ce fut ce pauvre Tasse qui, plus que tout autre, eut à apprendre ce que c'étaient que les cours.

VII

Le Tasse avait le cœur poétique, l'esprit pédant. Le cœur gémissait et rêvait, l'esprit imitait. Ce manque d'équilibre moral perce à chaque instant dans son poëme. Le modèle le domine; les réminiscences l'accablent. Ce n'est que lorsqu'il pleure qu'il est poëte : lorsque Virgile et Homère s'éclipsent, il brille et nous touche. Son poëme a l'intention, le mouvement chrétiens; mais forme, couleur, tintement, passion, action, instinct, cri, tout y est païen. C'est une voix grecque à l'accent catholique; une Muse déguisée en carmélite. La fatalité y règne. Dieu y est un comparse et le Christ un décor. Jérusalem est un prétexte à ses chevaliers qui vont prendre Troie. Ces païens revêtent lès armures de chevaliers, parce qu'elles étaient plus à la mode, parce que celui qui les mettait au monde savait mieux ce qu'il faisait, — lui qui avait toujours l'épée à la main et trouait cottes et pourpoints en duel et hors de duel! Ce mondain avait la foi d'occasion pour s'en servir, s'en parer quelquefois; point dans son cœur. Dans son esprit même elle faisait chaos, et quelquefois rage, avec les autres spectres qui le peuplaient. La foi n'était pas son souffle. Il s'accusa même à l'inquisiteur de Bologne de ses doutes sur l'incarnation et sur d'autres points : et l'inquisiteur le renvoya avec le *vade in pace*. Tasse revient à la charge, parce que son investigation philosophique l'éloignait de plus en plus de ce que l'Église lui imposait de croire, et, trouvant de nouveau les inquisiteurs honteux de mettre la main sur lui, il s'adresse à Dieu :

« Je m'accuse, Seigneur, dit-il, d'avoir pensé de toi ce que je pensais des idées de Platon et des atomes de Démocrite, — rêveries de l'imagination... Je doutais si tu avais créé le monde et s'il dépendait de toi; si tu avais doué l'homme d'une âme immortelle; si tu étais venu prendre les dépouilles humaines... Comment pouvais-je croire aux sacrements, à l'autorité du pontife, si je doutais de l'incarnation et de l'essence de l'âme humaine? Cependant j'aurais voulu croire en l'Église, non pas pour ton amour, Seigneur, mais par cette crainte servile que j'avais de l'enfer, parce que j'entendais souvent les trompettes du jugement dernier et que j'entendais crier : « *Allez, maudits, dans le feu éternel!* » Cette peur me ramenait à l'Église, aux sacrements. Mais, en exposant mes doutes au confesseur, je les amoindrissais, tandis que souvent je frisais l'incrédulité... (1). » Tasse ne pouvait donc concevoir un ouvrage catholique, ayant l'esprit bourrelé de doutes, ayant le cœur plein d'amour, la raison déjà offusquée.

Quelles furent les raisons qui troublèrent cet esprit? « Ami, écrivait-il, ne sais-tu pas qu'Ariston jugeait que le pire de tous les vents c'est celui qui nous ôte le manteau? Or tu dois entendre que la prudence a pour manteau le secret... » Tasse ne veut pas que l'on cherche les causes, mais il ne dissimule point les effets. Il avoue ses hallucinations, il révèle « qu'il voit des ombres et des esprits follets; qu'il a des épouvantes nocturnes, entend des bruits horribles, et qu'au milieu de tant de terreurs et de douleur, il voit planer en l'air la Vierge avec son enfant... *Io sono frenetico*, toujours troublé par les fantômes, accablé d'une mélancolie in-

(1) Lettre à Scipione Gonzaga de 1579.

finie... Ma frénésie fut occasionnée par certaines confitures que je mangeai il y a trois ans... Depuis, l'enchantement, —*malia*,—fut renouvelé une autre fois... Mais la nature de mon mal est si merveilleuse qu'elle trompe les médecins : c'est l'attentat d'un magicien, et ce serait une œuvre de charité que de me tirer d'ici, où l'enchanteur peut tout contre moi... Mon follet prend mon peu d'argent, bouleverse mes livres, ouvre mes caisses... (1) » Tasse demande des consultations de médecins « qui ne coûtent rien; » il se purge; il n'étudie plus, n'écrit plus pour ne pas désobéir aux médecins (2). Mais le follet qui le surveillait, le médecin qui lui avait ordonné de ne plus écrire était le duc Alphonse d'Este, et il s'écrie : « Donner pour châtiment à un artiste de ne pas s'exercer dans son art, c'est inouï! Le prince voulut m'humilier, m'éprouver... Mais je fus peu endurant; je ne sus pas étouffer mes plaintes, je partis et quittai Ferrare, où j'étais ressuscité ; et où je retourne maintenant, poussé par le besoin (3). »

Ce besoin était matériel et moral. Sans patrie, sans famille, sans maison paternelle, sans toit, aimant la femme, le luxe, la gloire, la distinction, aristocrate dans le goût, dans les manières, dans les besoins, le Tasse était pauvre. Il ne peut pas publier ses ouvrages, n'ayant que 100 écus, — *perchè non ho molti scudi oltre i cento* — ne trouvant pas un ami qui voulût lui faire cette *avance;* et les libraires n'ayant *ni discrétion, ni patrie, ni conscience.* Or ces 100 écus ne lui suffisaient pas pour manger et s'habiller dans l'année... et

(1) Lettre à Maurizo Cattaneo du 25 décembre 1585.
(2) Lettre à Sersale, de 1585.
(3) Lettre à Scipione Gonzaga.

à peine s'il avait pu, dans l'été, brûlé de soif et de désir, s'acheter pour son plaisir deux melons ; il devait se nourrir de bœuf et non pas de poulet, quoique infirme, et un potage de laitue lui paraissait un délice, — *quando ho potuto averne*. Il vendait pour 20 écus un rubis qui en valait 70 ; les cadeaux qu'il recevait ; et mettait en gage, — à Paris, — chez Abraham Lévi, l'épée de son père, six chemises, quatre draps et deux serviettes pour 25 livres (1). A Paris, il dut se faire prêter 1 écu. Gênes la marchande offrait au *poëte* 800 écus d'or pour enseigner la *philosophie !*

Ses besoins moraux cependant étaient plus grands encore que son dénûment matériel. L'atmosphère respirable pour lui était la cour. Sa lumière était le regard de cette sotte femme qui ne comprit point à quelle hauteur l'amour de ce poëte l'élevait. Leonora était dévote. Tasse erra longtemps en Italie, bien accueilli, festoyé, désiré partout, dans les villes, dans les cours, qui se le disputaient ; admiré à Paris même ; consolé chez sa sœur. Mais son destin l'attirait toujours à Ferrare, d'où tout le chassait, — même le souvenir de ses souffrances ! Enfin, dernière ironie, on l'appelle à Rome, ce mendiant, ce mourant, pour le couronner *de la couronne de Pétrarque !* Sept ans d'agonie pour aboutir à une insulte, à une dérision. Le chantre de Godefroy n'aurait que la couronne de cet insipide et ennuyeux chantre de Laure, et encore, cette couronne d'autrui poserait sur un cercueil ! Tasse se traîna à Rome et chercha un abri dans un couvent. « Le monde a voulu la victoire de me pousser à la

---

(1) Lettre à Constantini ; à Ardizio ; et reçu du Tasse, du 2 mars 1570.

tombe comme un mendiant, écrit-il, lorsque je me flattais de recevoir une récompense de la gloire que ce siècle, malgré ceux qui ne le veulent point, aura de mes écrits. Je me suis fait conduire en ce couvent... pour commencer ma conversation avec le ciel. »

On ne connaît du Tasse que la *Gerusalemme*. On a tort d'oublier sa tragédie de *Torrismondo*, que Shakespeare n'aurait pas répudiée. Quelques pédants et une femme prude l'avaient tué.

VIII

Les Nouvelles amoureuses de Loredani; celles de Celio Malespini; les *Avis du Parnasse* de Nali; *l'Ecu et l'Aste du soldat Manferrino* de Colennuccio Niccoleonte, avaient été mis à l'index comme impies. Les *Commentaires* de Girolamo Gigli sur les Œuvres de sainte Catherine furent mis à l'index et brûlés par le bourreau. Ce Gigli est l'auteur de la comédie *don Pirlone*, l'ancêtre très-joyeux de *Tartufe*. Admirables aussi sont les comédies de Michel-Ange Buonarroti jeune, la *Tancia* et la *Fiera*, en vingt-cinq actes, joués en cinq jours en 1611. Je cite les poésies lubriques et *impies* de Tommaso Stigliani; la traduction de *Lucrèce*, de Marchetti; les poëmes de Bracciolini de Pistoia, qui, sous prétexte d'attaquer les dieux, dont personne ne se souciait, ridiculisa Dieu; l'*Enrico*, de Malmignati de Lendinara, connu peut-être par Voltaire, qui termine sa *Henriade* exactement de la même façon; les poëmes joyeux de Lippi, — le *Malmantile:* — et de Lalli da Norcia, *Domiziano moschicida; il Mal francese;* — le *Ricciardetto* de Forteguerra, écrit, sur pari, un chant tous les jours, plein de bouffonneries,

de sarcasmes contre les moines, d'allusions contre les doctrines catholiques. Ajoutez à cela les poésies de Fulvio Testi, celles de Magi et ses comédies; plusieurs comédies de Martelli et de Fagiuoli; les satires du jésuite Lodovico Sergardi, de Menzini, de Salvator Rosa, de Lodovico Adimari; le *Bertoldo*, petit bijou de Cesare della Croce, maréchal ferrant; et les œuvres du batailleur Paolo Beni, et de Guidotto Borghesi de Lucques, qui exerça quatorze professions, chacune desquelles aurait dû l'enrichir, et mourut sur la paille! Enfin le poëte qui fut pour ainsi dire le chef d'orchestre de ce siècle, le chevalier Marini.

Ce Gascon napolitain quitta le barreau pour la poésie. Sa première jetée de *poésies amoureuses, lugubres, maritimes, polyphémiques, risées, sifflets, baisers, larmes, dévotions*... éblouit : personne ne sut résister à ce feu roulant de cliquetis, à ce chatoyement d'oripeaux. Le voilà donc à la mode. La manière, du reste, était déjà en vogue ailleurs. Inventée par d'autres, en Allemagne, en Espagne, en Angleterre, elle trônait à l'hôtel Rambouillet, entourait Marie de Médicis. Marini se rend à Rome, où il se lie avec Poussin. Le cardinal Aldobrandini le mène avec lui, se rendant à sa légation, en Savoie. Pour avoir confondu le lion de Némée avec l'hydre de Lerne, Murtola le berne; Marini répond. C'était le temps où les querelles littéraires étaient ardentes et finissaient, souvent, à coups de poings, comme entre le jésuite Sergardi et Gravina, et quelques fois à coup de pistolet et d'épée. Murtola tire un coup d'arquebuse à son rival, qui, en revanche, supplie le duc de ne pas le faire pendre. Murtola, pour le remercier, révèle à ce duc, Charles-Emmanuel Ier, que Marini l'avait attaqué dans la *Cuccagna*. Le duc met en prison Marini; mais, quelques mois après, le

laisse en liberté, lui rend ses bonnes grâces et lui donne la commission d'un poëme sur *Adonis*. Marini s'y attelle, et ouvre la fabrique où il forgea les quarante-cinq mille vers de ce poëme.

En attendant, il se rend à Paris, appelé par Marie de Médicis. On le comble. Il devient la coqueluche de la société de Rambouillet. La reine lui fait une pension de 2,000 écus pour les six cents vers par lesquels il décrit ses beautés, — *delle chiome sottil la massa bionda,* — le nez qui *est le mur mitoyen entre deux prairies* de blanc vermeil et de neige pourprée, — *de candidi ostro e di purpurea neve,* — des paupières, — *dove è scritto in bruno : il sole è qui!* — et la gorge, — *valle di gigli ove passeggia amore* — vallée de lis où Amour se promène! La reine Marie, qui était passablement laide et entièrement commune, enchantée de ces révélations du poëte, arrêtait sa voiture quand elle le rencontrait; et Concini lui dit d'aller se faire payer 500 écus d'or. Marini se présente et en demande 1,000.

— Diable! s'écrie le fermier général, vous êtes bien Napolitain.

— Excellence, vous êtes bien heureuse que je n'aie pas compris 3,000 : j'entends si peu votre français!

En ce temps, il écrivait de Paris cette lettre si singulière, que je ne puis résister à la tentation de la traduire :

« Je me suis mis tout à la langue française. Je n'ai appris jusqu'ici que *huy* et *neny;* mais cela ne me paraît pas peu, si l'on pense que tout ce que l'on dit dans ce monde se réduit à une affirmation ou à une négation. Que voulez-vous que je vous dise de ce pays? C'est un monde. Je dis un monde, non pas tant pour la grandeur, la population et la variété, que par sa merveilleuse étrangeté. L'extravagance rend le monde

agréable; elle est l'antithèse. La France est toute pleine de contrastes et de manque de proportions, lesquels cependant constituent le désaccord harmonique qui la conserve. Des mœurs bizarres, des furies terribles, un changement perpétuel, des guerres civiles sans fin, des désordres sans bornes, des extrémités sans milieu, des troubles, des grabuges, des chocs, une confusion infernale, une foule de choses enfin qui devraient la détruire, et cependant la tiennent debout par miracle; un monde vraiment, et encore un diable de monde, — *un mondaccio,* — plus étrange que le monde même. Commençons par la manière de vivre.

Tout y va au rebours : les femmes sont hommes, entendez-moi sans équivoque, je veux dire que les femmes ont le soin de la maison, tandis que les hommes usurpent toutes leurs broderies et dentelles et toutes les pompes. Les femmes chérissent la pâleur : on les dirait toutes saisies de fièvre; puis, pour sembler plus jolies, elles se couvrent le visage d'emplâtres et de mouches, se saupoudrent les cheveux d'une certaine poudre de Zanni, qui les blanchit tellement, qu'au commencement je croyais qu'elles étaient toutes vieilles. Quant à l'habillement, elles ont l'usage de s'entourer de certains cerceaux de tonneaux, comme une treille, que l'on appelle vertugadin; cela pour les femmes. Les hommes, dans les plus grands froids, vont en chemise. Mais il y a une autre étrangeté plus grande encore, c'est que quelques-uns au-dessous de la chemise portent le pourpoint — hypocrisie de courtisan. Ils portent le dos ouvert de haut en bas, à l'instar des tanches que l'on ouvre par l'échine; les manchettes sont plus longues que les manches, et en les retroussant sur les bras, la chemise couvre la casaque. Puis, toujours bottés et éperonnés, — même ceux qui n'ont

pas un cheval et n'en montèrent jamais un de leur vie; — et cela probablement parce qu'ils sont appelés coqs — *galli* — et que les petits coqs sont toujours en éperons. Quant à moi, plutôt que *galli*, je les appelerais *pappagalli*,— perroquets; — car, quoique la plus grande partie, quant aux bas et au manteau, adopte la couleur écarlate, le reste a plus de couleurs qu'une palette de peintre. Puis des panaches longs comme une queue de renard, et sur la tête une seconde tête factice, avec des cheveux fabriqués, que l'on appelle perruque.

« Moi aussi, pour ne pas violer la coutume, je me suis habillé des mêmes habits; et, mon Dieu, si vous me voyiez embrouillé en ces vêtements de mameluck, vous ririez comme un fou. D'abord, la pointe du ventre de ma tunique s'envole vers les fesses; Euclide lui-même ne trouverait pas le diamètre de la largeur et de la profondeur de mes braies, fortifiées ensuite avec des aiguillettes à quatre doubles. J'ai employé deux pièces de rubans pour me faire des jarretières, qui descendent jusqu'à la moitié de la jambe, en se balançant et me battant les mollets avec la musique du *tif taf*. L'inventeur de ces collets eut l'imagination plus fine que celui qui inventa le trou de l'aiguille : ils sont bâtis à architecture dorique, ayant contrefort et demi-lune tout autour, serrés, tendus, tirés à niveau; mais il faut se considérer comme ayant la tête dans un plat de majolique et d'avoir toujours le cou collé comme s'il était de *stucco*. Je porte des souliers qui ressemblent à ceux d'Énée, ainsi que je les vis dessinés dans mon vieux Virgile; et il ne faut pas battre beaucoup le pied à terre, ni s'efforcer pour l'y faire entrer, car ils ont les ouvertures des deux côtés si béantes, que je traîne mes escarpins dans la rue et quelquefois je cours après eux. Pour rubans, ils portent certaines rosaces, que je di-

rais choux, qui font paraître mes pieds torses et dodus comme les pigeons casaniers; ce sont souliers et sabots en même temps, et les semelles ont un petit escabeau sous les talons, par lesquels on peut prétendre à l'altesse. Je ressemble à Cybèle avec ma tête à tours; car je porte un grand chapeau *lion brunesco*, qui ferait de l'ombre au Maroc, plus pointu que la flèche de San Maguto. Enfin, toutes les choses ici ont des pointes, les chapeaux, les casaques, les souliers, les barbes, les cerveaux, et jusqu'aux toits des maisons.

« Les chevaliers se promènent la nuit et le jour; et pour une mouche qui vole, défis et duels tombent à verse. Il y a tant de cérémonies ordinaires entre amis, de tels compliments que, pour arriver à savoir faire une révérence, il faut aller à l'école de danse et apprendre les soubresauts, car il y a à exécuter un ballet avant que de commencer à parler. Les dames n'ont aucun scrupule de se laisser embrasser en public; et l'on se traite avec tant de liberté, que chaque berger peut conter commodément son affaire à sa nymphe. Quant au reste, on ne voit que jeux, dîners, fêtes, et, entre ballets et banquets continuels, on y passe la vie. On vend l'eau. Les pharmaciens, — *speziali,* — tiennent boutique de châtaignes, de câpres, de fromage et de sardines. Il y a plus de fruits que de bienséance, à table. On fait un grand gaspillage de vins, et à tous les coins, à tous les moments, on voit la bouteille danser. La noblesse est splendide : la plèbe épuisée. Il faut surtout se garer de la furie de messieurs les laquais, créatures elles aussi étranges et insolentes comme les sept diables.... Mais j'oubliais l'ennui des mendiants. Dieu ! quels moustiques ! pour les chasser il faut bien autre chose que l'éventail et l'eau bouillante. On en est accablé partout, dans les rues et dans

l'église. Mais le plus fantasque est le climat : comme les habitants, il est volage et changeant. Le soleil toujours en masque, comme les demoiselles. Et cependant le meilleur temps c'est quand il pleut, parce qu'alors les rues se lavent : autrement, la fange et l'ordure vous baisent les mains : et c'est une diablesse de boue qui s'attache plus que le mal de ses bord....

« Voulez-vous autre chose? Même le langage est singulier. L'or s'appelle *argent :* le premier repas *digiunare*, — (jeûner en italien) ; la cité, *villas;* les médecins, *medicini* (petits médecins); les femmes publiques, *ganze* (amante); les ruffians, *maccheroni* (maccaronis); le bouillon, Bouillon comme s'il était de la famille de Godefroy : un morceau de bois c'est un *buso* (imbécille) et avoir une *botta* (coup) sur la jambe, c'est y avoir des brodequins.... »

Cette lettre est de 1665.

Marini publia son *Adonis*. Ce fut un événement dans le monde littéraire. On n'avait jamais vu jusqu'alors une pareille éruption de lueurs, de *concetti*, de paillettes d'or, de sable, de bitume, d'iris, de boue, de peintures admirables, inutiles, grotesques, lubriques, — un carnaval de l'esprit. Le duc de Savoie le nomma chevalier. A Naples on lui fit une ovation, comme au Saint-Sacrement le jour de la Fête-Dieu. Achillini le proclama le premier poëte du monde; ce même Achillini, à qui Louis XIII avait donné 14;000 écus pour la fameuse chanson où il disait : *a' bronzi tuoi serve di palla il mondo*, le monde est le boulet de tes canons; et pour le sonnet : *sudate, o fuochi, a preparar metalli;* — le même, qui avait appelé le soleil, *le bourreau qui coupe le cou aux ténèbres*, et les poux de la tête de sa maîtresse, *chevaliers d'argent sur un champ d'or, — cavalieri d'argento in campo d'oro.*

IX

L'histoire du mouvement scientifique en Italie est éclatante. Les savants italiens furent quelquefois les premiers, presque toujours parmi les premiers de l'Europe. Si le cadre de ce livre me permettait de les relever un à un, dans toutes les branches des sciences physiques, mathématiques, naturelles, j'étonnerais par le spectacle grandiose du courage de ces penseurs, qui, devant le bûcher et la roue du saint office, confessèrent la vérité. Je me borne à une nomenclature imparfaite, laquelle rappelle aux hommes spéciaux le progrès continu de l'esprit humain. Car chacun de ces noms est une marche montée dans la science, et quelquefois le sommet atteint d'un coup. Pour l'Église, chacun de ces noms est une blessure ou un reproche.

Acquapendente discuta sur le langage des bêtes, et sur les valvules des veines : Olina de Ortona sur les oiseaux, principalement ceux qui chantent : Matioli, sur la botanique, d'une façon à fixer l'attention de l'Europe. Les patriciens de Venise s'adonnèrent beaucoup à la culture des fleurs et des plantes exotiques. Fabio Colonna distingua le premier, ou un des premiers, les genres en botanique. Micheli consolida l'assertion de de La Porta sur la semence des champignons. Le grand Malpighi éleva la botanique à la hauteur d'une science. Cesi donna les *Tables philosophiques de la botanique*, qui furent une merveille pour l'époque. Le fameux Ramazzini traita de l'action atmosphérique sur la santé, et rappela, en parlant des

fontaines de Modène, que les puits artésiens étaient connus à Bologne, à Plaisance, dès l'année 1478, selon les chroniques de Gasparo Nardi et de Giovanni Agazzari, — *repertus est novus modus fodendi fontes vivos et salientes super terram per quosdam Parmenses*, dit ce dernier. Redi découvrit le siége du venin de la vipère et fit d'autres observations sur les œufs, les vers, les insectes, la putréfaction, et fut des premiers à abolir la polypharmacie dans le traitement des maladies: Il recommandait la médecine expectante. Benedetti di Legnago fonda le premier théâtre anatomique, parla le premier d'anatomie pathologique et de lithotritie. Les noms de Vasalio et Fallopio, du seizième siècle du reste, sont restés dans la science anatomique, ainsi que les noms d'Eustachio, de Liceti et de Carcano Leone; qui suivit au microscope l'anastomose des artères et des veines, et le passage du sang des unes aux autres. Berengario da Carpi étudia la rétine. On lui attribuait aussi le traitement de la syphilis par le mercure ; mais, dans les *Chroniques de Pérouse*, Matarazzo avait dit le siècle précédent que, contre cette maladie, on appliquait déjà « *due oncie di ariento vivo.* » Marcaurelio Sanseverino donna le premier traité d'anatomie comparée.

Dans l'application des mathématiques à la médecine on remarque plusieurs grands noms. Au-dessus de tous s'élèvent Santorio Santori, qui passa trente ans sur une balance, et le grand Borelli, qui traita du mouvement des animaux d'une façon si profonde et si neuve. Lorenzo Bellini s'occupa principalement des rognons, de la langue, et fit des observations innombrables sur les sciences naturelles, si saisissantes, que « le duc Come III, dit Tiraboschi, l'obligea à passer les dernières années de sa vie renfermé dans

sa maison, à cause de ses maximes criminelles et irréligieuses. » Giorgio Baglivi traita des maladies contagieuses, et fut des premiers à constater l'action de la force vitale en médecine. Giovanni Argentieri soustrait à la volonté de l'âme la force médicatrice de la nature. Cornelio Ghirardelli, avant Gall, localisa les facultés; et, longtemps avant Mesmer et Kirker, Zamara di Galatina avait publié à Francfort un livre dont le titre, très-long, commence par ces mots : *Antrum magicò-medicum in quo arcanorum magico-physicorum.... sympathiæ et antipathiæ rerum in plantis....* Puis une longue série de médecins qui appliquaient à la guérison des maladies et à l'explication des phénomènes naturels l'alchimie et l'astrologie. Grégoire XIV avait bu pour 15,000 écus d'or pour se guérir. Tous les papes et les princes du seizième et dix-septième siècle raffolèrent d'astrologie et d'alchimie. Orazio Monti et Lucantonio Ponzio s'occupèrent de la médecine militaire et de l'hygiène du soldat en campagne : Ramazzini, des maladies des artisans; Fedeli, et surtout Paolo Zacchia, qui fait encore autorité aujourd'hui, traitèrent de la médecine légale.

Presque tous les hommes les plus éminents de l'Europe, en médecine et dans les sciences naturelles, au dix-septième siècle, sortirent des universités italiennes.

Vincenso Casciarolo de Bologne découvrit, en 1602, *la pietra solare*, qu'un demi-siècle plus tard Brandt appelait phosphore.

Parmi les mathématiciens priment les noms de Danti, Tartaglia, Bombelli, Cataldi, Barozzi, persécuté par l'Inquisition comme magicien; Peverone, qui calcula les probabilités; Campi de Pesaro, qui inventa une machine pour relever du fond de la mer le galion

de Venise, — ce qui précède l'invention des Anglais; Alfonso Borelli, déjà nommé, qui fut aussi astronome.

Parmi les astronomes éminents il faut noter le jésuite Grossi, outre Ignazio Danti déjà indiqué, et Angeli. Dans l'hydraulique, se distinguèrent Nicolo Cabei, Guglielmini, mais surtout Castelli et Torricelli. Ce dernier a attaché son nom au baromètre. Le cardinal Léopold de Médicis et le grand-duc Ferdinand II, eux aussi, travaillaient avec les académiciens du *Cimento*, et faisaient des observations en science naturelle. Viviani fut un des plus illustres de ce corps illustre qui vécut si peu. Il ajouta le cinquième livre aux sections coniques d'Apollonius, et lorsqu'on trouva le livre perdu de celui-ci, on constata que Viviani l'avait deviné et dépassé. Viéta perfectionna le langage algébrique. Cavalieri fit *la géométrie des indivisibles*. Le jésuite Grimaldi étudia plusieurs phénomènes d'optique. Ce de Dominis, que nous avons déjà signalé comme victime de l'inquisition, découvrit la cause des couleurs de l'iris. Le P. Lana Terzi inventa un semoir avant Tull, trouva un moyen d'enseigner aux sourds-muets, et une barque aérienne portée par quatre ballons. Giovanni Branca, en 1629, inventa une chaudière à l'eau bouillante, dont la vapeur met en mouvement une roue, qui en fait tourner deux autres. Et Zonca de Padoue inventait un tourne-broche à air raréfié. Le jésuite Riccioli fit des découvertes astronomiques. Montanari se douta le premier de la chaleur de la lumière lunaire, prouvée maintenant par Melloni. Le traité sur le *Gemme* de Lodovico Dolci, et l'anatomie de Liberto Fromondo furent mis à l'index. Le nom de Cassini est européen. Puis Moraldi ; puis Paolantonio Foscarini, qui, comme Galilée, soutint le mouvement de la terre, et Galilée lui-même.

X

Galilée est le cauchemar de l'Église. Les siècles n'ont qu'un mot : la géométrie, éternelle comme Dieu et Dieu elle-même, — *ante rerum ortum menti divinæ coæterna, Deus ipse* (1), — avait trouvé les lois de l'univers, et son Dante du ciel les avait révélées ; l'Église romaine brisa cette voix. Cette Église est donc jugée. Elle n'appartient désormais qu'aux débris pathologiques de l'esprit humain. Ses docteurs, ses prophètes, ses livres sacrés sont étrangers à la religion de l'intelligence. Galilée, Descartes, Newton, Kant, Képler sont les nouveaux Moïses ; la science est Dieu : *venite, adoremus!* L'Église romaine a beau nier son crime de lèse-humanité, commis contre le Colomb de l'empyrée : l'histoire est inexorable.

Galilée était né le même jour que mourait Michel-Ange, deux heures après ; celui-là étant né à Pise, le 18 février 1564, à vingt et une heures, l'autre décédé à Rome à vingt-trois heures. Galilée s'adonna dans sa première jeunesse à la musique, au dessin, à la poésie ; et il commençait déjà à étudier la médecine, lorsque la lumière divine des mathématiques le frappa. Il quitta alors une science pour l'autre. A vingt ans, il était un géomètre puissant. A vingt-cinq, il était professeur et réformateur. Depuis ce moment, la vie de cet homme est une révélation en permanence. Il se promène dans l'infini. Il fixe son regard sur la créa-

(1) Kepler, *Harmoniæ mundi*, lib. IV, p. 119.

tion, et pour lui tout est un mot de cet hymne divin. Une plume qui tombe et une lampe qui oscille, phénomènes inaperçus ou muets pour tout le monde, sont phénomènes de lois éternelles pour lui : et le monde apprend, sans interruption, — car il n'y a pas de jour de repos pour ce Jéhova, — la loi de l'isochronisme du pendule, la loi de la chute des corps graves, la science de la dynamique et de l'hydrostatique, la composition du télescope, le constitution de la voie lactée, le mouvement de rotation du soleil, la génération des comètes, les quatre satellites de Jupiter, l'application des lois des corps célestes à la mesure des longitudes... Il égrène son gigantesque collier d'étoiles sans y regarder, sans s'arrêter; il puise dans le ciel sans obstacles et sans mesure, et chaque révélation de ses veilles est un monde qui tombe ou un monde qui surgit. Astronomie, mathématiques, physique, architecture militaire, géographie... partout il découvre de nouveaux horizons, une théorie nouvelle, une nouvelle loi, des rapports nouveaux; il trouve des raisons, des preuves.

Il commence la philosophie expérimentale. Il porte l'éternel dans la science, l'infaillible dans le travail de l'homme. Chacun de ses mots est le germe d'un nouvel ordre de lois organiques dans l'univers. Il ferme le vieux monde scientifique. Il sent le besoin « d'élargir démesurément l'orbe étoilé » ; et il s'y lance, et il atteint les limites de l'infini, et entasse des mondes sur des mondes que la science émerveillée adore, que l'Église épouvantée renie. Comme l'Éternel de Michel-Ange et de Raphaël, il ouvre ses bras et sème les firmaments. Galilée ne reconnaît ni espace ni temps : le livre de la création n'a pas d'hiéroglyphes pour lui. Comme s'il eût assisté à la constitution des mondes, il

en décrit les bases et la mécanique. Et, avec cela, calme, serein, plein d'harmonie intérieure ; on dirait qu'il sait tout, qu'il décrit non pas qu'il trouve ; qu'il enseigne non pas qu'il crée. Jamais des pensées plus immenses ne furent exprimées avec des phrases plus simples. Il ne s'émerveille de rien : il respire la pensée de Dieu comme un parfum.

L'étonnement redouble lorsqu'on réfléchit de quels instruments il se servait et comment il put, dix mois après avoir trouvé son télescope, publier son *Nuntius sidereus*. Il déduit de l'aspérité de la surface de la lune la hauteur de ses montagnes ; la lumière cinéréenne de sa partie obscure, par la répercussion de la lumière du soleil de la terre. Il compte quarante étoiles dans les pléiades, et un nombre infini dans la voie lactée ; il voit la nébuleuse d'Orion. Galilée nota les phases de Vénus, et n'osant pas les publier, il en consacra la nouvelle dans une anagramme très-obscure, qu'il traduisit ensuite en celle-ci plus claire, à la demande de l'empereur : *Cinthyæ figuras emulatur mater amorum*. Il découvrit que Saturne avait *des ailes*, que l'on reconnut depuis pour l'anneau. *Nescio quo fato ductus*, dit-il, il découvrit les lunes de Jupiter et le système de ce petit monde qui reproduit le système solaire. Le monde resta comme stupéfié à cette révélation de la création, si rapetissée par l'Église. Galilée proclame « le doute comme le père de la science ; » l'expérience comme l'unique criterium de la vérité ; et comme autorité infaillible le livre de la nature, « laquelle agit avec peu, et toutes ses opérations sont merveilleuses. »

Il avait offert au roi d'Espagne l'application des évolutions des satellites de Jupiter à la détermination des longitudes. Le grand-duc Côme écrivit à Philippe :

qu'il ne laisserait partir Galilée s'il ne lui accordait de pouvoir envoyer tous les ans deux navires de Livourne aux Indes espagnoles sans entraves.

XI

Cette révolution de l'esprit humain ne pouvait passer inaperçue pour l'Église. Le jésuite Clavius avait dit : que, pour voir les satellites de Jupiter, il fallait d'abord apprêter un instrument pour les fabriquer. Les savants de la veille, qui se trouvaient les ignorants du lendemain, se rebellaient de tous les côtés, de telle façon, qu'après les expériences des corps graves dans la tour de Pise, Galilée avait dû quitter l'Université de cette ville et se rendre à Padoue. Fabroni ajoute que, quelqu'un ayant dénoncé au sénat de Venise que Galilée vivait en adultère avec Marina Gamba, le sénat, qui lui avait auparavant offert 100 florins, augmenta le traitement à 320, en disant que ce savant devait avoir plus de besoins. Cette réaction des maîtres, cette alarme de l'Église saisit Galilée. Il s'adresse à la duchesse de Toscane, et, dans une lettre, il tâche de poser les bornes où la foi finit et où la science commence. Il dit que l'autorité de la Bible doit se limiter à ces vérités qui ne peuvent pas être démontrées par la science humaine et qui ont besoin de la révélation du Saint-Esprit. Il ne se résigne point à croire que Dieu nous ait donné les sens et l'intelligence pour ne pas nous en servir, et à accepter comme prouvé ce que la raison peut chercher par elle-même. « Il me paraît, continue-t-il, que, dans la dispute des problèmes naturels, on ne doit pas commencer par l'autorité de la Bible,

mais par l'expérience et la démonstration... et ce que la nature et l'expérience nous prouvent ne peut être ni mis en doute, ni condamné, parce que quelque passage de l'Écriture en donne une explication différente ; car les mots de l'Écriture ne sont pas si exacts, — *e legati da oblighi cosi severi*, — que les effets de la nature. » Mais l'Église ne l'entendait pas ainsi. Le jésuite Grimaldi avait été puni parce que, ayant porté à trois cent cinquante le catalogue des étoiles de Képler, il avait préféré ce calcul à la version des Septante ; et le jésuite Fabre, grand pénitentier, avait été condamné par le saint office, parce qu'il avait publié, que la théorie du mouvement de la terre établie, l'Église devait mettre d'accord la Bible avec la doctrine. Ce manteau de plomb de l'Église pesait si lourdement, que les jésuites eux-mêmes s'en sentaient suffoqués. *Inter hos judices vivendum, moriendum, et quod est durius, tacendum* (1) ! écrivait le P. Castelli à Galilée, arrêté, en lui annonçant l'arrestation de son propre frère condamné à Brescia.

Se taire ! et que de fois Galilée se tut. « *Multas conscripsi et rationes et argumentorum in contrarium eversiones*, écrivait-il à Képler en 1597, que jusqu'ici je n'ai pas osé, — *non sum ausus*, — publier, épouvanté du sort échu aussi à notre maître Copernic, lequel, bien qu'il ait acquis près de quelques-uns une renommée immortelle, éveilla l'hilarité d'un nombre infini d'autres. » Galilée avait déjà trouvé la théorie de la rotation de la lune et la cachait, voyant se dresser devant ses yeux le spectre de l'Inquisition, armée d'un

---

(1) Lettre du 23 juillet 1633. *Opere di Galileo Galilei*, t. IX. Firenze.

redoutable texte de la Bible. Enfin il reprit courage : il caressa un espoir. Nicolas de Cusa, bien qu'il eût cru à l'immobilité du soleil, avait été fait cardinal. Albert Widmanstadt avait défendu devant Clément VII et deux cardinaux le système de Pythagore, et en avait reçu pour cadeau le manuscrit *Des sens et du sensible*, en grec, par Alexandre Aphrodisée. Copernic avait dédié à Paul III son ouvrage *Des révolutions des orbites célestes*, où il traite d'absurde l'immobilité de la terre, en disant en cette dédicace : « Si quelques hableurs, ignorants en mathématiques, prétendent condamner mon livre moyennant quelque texte de la Bible mal appliqué, je les méprise... Lactance n'a dit que des sottises sur la forme de la terre : en mathématiques, on écrit pour des mathématiciens. » Celio Calcagnini avait soutenu *quod cœlum stet, terra autem moveatur*. Ces considérations l'enhardirent. Galilée publia sa découverte.

Jusqu'alors le mouvement de la terre avait été une hypothèse ; l'Église avait eu la prudence de rester sur la réserve, mais sur le qui-vive. Galilée se présente et en fait une vérité. En face d'une vérité mathématique, qui venait donner un démenti si public, si éclatant à une vérité biblique, l'Église ne pouvait garder le silence. Les zélés sots, d'autre part, criaient haut au scandale. A Florence, le dominicain Caccini avait prêché contre la théorie, en prenant pour texte : *Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum?* Toute la théologie se révoltait. L'Inquisition déféra l'analyse du système aux *qualificatori*, experts; et quatre jésuites, dont le P. Clavius, déclarèrent que cette doctrine « était fausse et contraire aux saintes Écritures. » Le cardinal Bellarmino alors, sans demander et sans obtenir aucune abjuration, ordonna à Galilée « de ne plus défendre et

soutenir une théorie que la Bible condamne (1). » Galilée, très-pénétré de ce premier avertissement, mit la sourdine à ses lèvres, et, jusqu'à 1624, se tint dans une grande réserve. Il voyait que chacune de ses pensées se heurtait contre les doctrines de Rome et que, s'il eût persisté dans sa carrière de révélations, il eût été inévitablement brisé. Qui pouvait le protéger? Certes, non pas ces Médicis, qui avaient laissé saisir Carnesecchi à leur table même, à côté de la duchesse. En 1624 cependant, Galilée démontra dans une lettre la théorie du mouvement par des raisons mathématiques; puis il resta tranquille encore huit ans. Seize ans! condamner au silence seize ans l'homme qui, en dix mois, avait livré au monde ébloui le *Nuntius sidereus!* L'esprit humain n'aura jamais assez d'exécration contre l'Église, qui a volé l'humanité de l'héritage de tant de science. Enfin, en 1632, persuadé peut-être par l'amitié que lui avait montrée Urbain VIII, cardinal, jusqu'à écrire des poésies à sa louange, Galilée publie le *Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo, Tolemaico e Copernicano*. L'Église éclate. « La doctrine de Galilée, disait Urbain VIII à l'ambassadeur Nicolini, est perverse au suprême degré. » On avait donné à entendre au vaniteux pape, que Galilée l'avait turlupiné sous le nom du grossier Simplicio du dialogue. « Ce fut le premier moteur de tous mes malheurs, » écrivait Galilée à Fra Micanzio. Le saint office le somme de se rendre à Rome.

« Ce qui rendit public mes sentiments sur le mouvement de la terre, écrivait Galilée lui-même au P. Raneri, fut un assez long discours au cardinal Orsini. On m'accusa alors comme auteur scandaleux et témé-

(1) Déclaration du cardinal Bellarmino, du 26 mai 1616.

raire. Après la publication de mes *Dialogues*, je fus appelé à Rome pour être soumis à la clémence souveraine du tribunal de l'Inquisition, où j'ai été considéré comme un peu moins qu'hérétique, parce que je suis raisonnable, et du pape Urbain VIII, lequel me croyait digne d'estime, bien que je ne susse faire l'épigramme et le petit sonnet... On montra du zèle pour me pousser à réparer le scandale que j'avais donné à l'Italie, en soutenant l'opinion du mouvement de la terre. Toutes les raisons mathématiques que je pus produire ne furent pas écoutées ; je m'éreintai à les persuader, je ne réussis point. Pleins de zèle, ils sortaient avec des digressions pour me convaincre du scandale, et l'on m'accablait par le texte de la Bible : « *Terra autem in æternum stabit, quia terra autem in æternum stat*. Voilà mon crime capital. A tous mes arguments, même bibliques, on répondait en haussant les épaules ; logique ordinaire de celui qui est persuadé par préjugé et par opinion arrêtée. »

En arrivant à Rome, Galilée ne fut pas renfermé immédiatement dans les cachots du saint office, comme l'exige la procédure. L'ambassadeur Nicolini avait obtenu de le garder dans son palais, avec la liberté de se promener jusque dans la cour. Après le premier interrogatoire, il fut *sostenuto*, c'est-à-dire arrêté. Dans les interrogatoires successifs, Galilée resta ferme ; il raisonna, il espéra convaincre ses juges. Naïf vieillard! Briser les dents du tigre qui a faim et qui a léché les premières gouttes de sang ! On le condamna au *rigoroso esame*, c'est-à-dire à la torture.

Les cléricaux nient que la torture ait été donnée à ce vieillard malheureux. Rien ne dément, rien ne prouve leur assertion. Dans la correspondance de Nicolini, il y a une lacune. Je crois cependant que les

cléricaux ont raison. On ne disloqua pas les membres à Galilée, on ne dévora pas le sixième de sa chair, comme à Campanella; mais on le brisa autrement. Les cachots obscurs et ruisselants d'humidité, les veilles prolongées, les jeûnes jusqu'à l'épuisement, la soif qui ronge comme une lotion de vitriol, que sais-je encore? tout ce qui tue sans laisser trace, tout ce qui corrode au dedans et ne peut pas être indiqué comme une dénonciation, tout cet arsenal de l'enfer que possédait l'Inquisition, pire encore que le déchirement de la peau et la brisure des os, tout a dû être employé. Galilée abjura! La géométrie cria dans le hoquet de l'agonie : Je me trompe! Galilée sortit de là brisé, trituré.

« Sept cardinaux, écrit Bailly (1), jugèrent et écrasèrent de l'autorité de l'Église ce vieillard qui, le premier, avait observé les chefs-d'œuvre de Dieu dans un nouvel univers. Ils décidèrent souverainement sur les propositions fondamentales du système, et, le 23 juin 1633, prononcèrent l'arrêt suivant, qui frappait plus la vérité que Galilée : « Soutenir que le « soleil, immobile et sans mouvement local, occupe le « centre du monde est une proposition absurde, fausse « en philosophie et hérétique, parce qu'elle est contraire « au témoignage des Écritures. Il est également absurde « et faux en philosophie de dire, que la terre n'est pas « immobile dans le centre du monde, et cette propo- « sition, considérée théologiquement, est tout au « moins erronée en fait de foi. » Puis on osa lui dicter une formule d'abjuration, un mensonge, qu'on le força de signer : « Moi, Galilée, à l'âge de soixante-dix ans,

---

(1) *Histoire de l'astronomie moderne*, liv. III, ch. XXXII.

« constitué personnellement devant la justice, à ge-
« noux devant vous, Eminentissimes cardinaux, en
« chemise et pieds nus, et ayant devant les yeux les
« saints Evangiles, que je touche de mes mains, avec
« un cœur et une foi sincères, j'abjure, maudis et dé-
« teste les absurdités, les erreurs et les hérésies... »
Et c'est un spectacle navrant que celui d'un vieillard couvert de cheveux blanchis par l'étude, par ses veilles, par ses bienfaits envers les hommes, à genoux, abjurant la vérité aux yeux de l'Italie qu'il avait éclairée, malgré le témoignage de sa propre conscience et contre la nature entière, qui manifeste cette vérité. »

Galilée fut condamné à la prison « pour tout le temps qu'on voudrait, — *per quanto tempo piacesse.* » Mais, en l'état où le jugement l'avait réduit, la prison eût été une œuvre de clémence; elle l'aurait tué vite! On voulut le faire vivre pour le compromettre toujours plus, pour l'entraîner toujours mieux dans le giron des doctrines de l'Église. On changea le cachot en relégation au jardin Medici, sur le Pincio, puis au palais de l'archevêque de Sienne, puis à Bellosguardo, près de Florence, enfin dans sa propre villa d'Arcetri, qu'il appelle *suo carcere*. Ici, vaincu « *da tristezza e melancolia immensa,* » écrit-il, il devint aveugle et mourut.

Les écrits de Galilée furent enterrés en partie et jamais plus retrouvés; le reste brûlé par un héritier dévot. Le saint office lui avait ordonné de ne plus faire entendre sa voix aux hommes, pas même par un *Gloria in excelsis Deo*. La voix de Galilée ne retentit plus sur la terre que pour réciter les sept psaumes de la pénitence, auxquels on l'avait condamné, bien que sa fille, sœur Maria Céleste, eût pris sur elle cette partie du châtiment de son père. L'inquisiteur de Florence allait de temps à autre à Arcetri, afin de s'assurer du progrès

de cet assassinat. Enfin l'holocauste à l'infaillibilité scientifique de l'Église fut consommé; mais l'*historiette de Galilée*, comme l'appelle de Maistre, restera éternellement, pour éternellement s'adresser au dogme catholique et lui dire : — Tu mens; il n'y a d'infaillible et de divin que la géométrie!

Les livres de Galilée, de Copernic, d'Astunica, de Kepler et de Foscarini sont encore à l'index aujourd'hui; et seulement en 1820 l'Église permit de parler de la rotation de la terre.

XII

Les beaux-arts, au dix-septième siècle, ont un cachet. Dans les siècles précédents, la peinture avait imité la sculpture; en celui-ci, la sculpture imite la peinture. Plus la pensée philosophique s'impreignait de naturalisme, plus la pensée artistique rêvait le vol de l'idéal. En philosophie, Dieu se confond avec la nature; dans les beaux-arts, la nature, avec ses révélations mythologiques et plastiques, se spiritualise.

Michel-Ange, d'un coup de son front puissant, avait ouvert un empyrée, où il resta seul; malgré cela, de cet empyrée se dégagea une attraction qui fit tourbillonner tout le siècle. La littérature avait subi la même tendance. Cette ébullition de l'image et des *concetti*, qui caractérisa l'expression de la pensée au dix-septième siècle, était une antithèse avec la pensée même, que l'on travaillait à rendre plus précise, plus vraie, plus conforme à la nature des choses. Géométrie dans le fond, clinquant dans la forme. Cette étrangeté avait une raison.

L'artiste, dans les siècles passés, bien ou mal, avait

un dieu, un ciel, une patrie, un homme en face de lui qu'il respectait. Il croyait en tout cela. Maintenant l'étranger lui avait ravi la patrie; la science, Dieu; l'homme en face de lui était un maître qu'il haïssait ou un laquais qu'il méprisait. Ne pouvant plus croire, il pataugeait, il rampait dans le vide, il se perdait dans le néant. Mais on lui ordonnait, sous peine de la vie, d'adorer ce Dieu, de choyer cette hôtellerie qu'on appelait la patrie, de respecter cet homme, de croire à ce ciel.

L'art devint ainsi jésuite. Le jésuitisme, c'est le matérialisme affublé d'ailes de chérubin. Philosophie, morale, religion, tout est forme pour ces curieux sondeurs de la Compagnie. Mais cette forme prend les allures de l'esprit. On la tourmente, on la tord, on la grime jusqu'à lui donner les apparences de l'idéal. Et de là ce jésuitisme à l'essence sensuelle, ces beaux-arts au fond lourd et massif, cette littérature plastique, futile ou bourbeuse, dont le déguisement est une parure, et aboutissant à Sanchez, à Bernini, à Marini, et pire encore, à Escobar, à Borromini, à Achillini. Michel-Ange avait essayé de christianiser l'art, païen à cette époque et avant. L'art au dix-septième siècle baptisa ce païen et le masqua d'une robe de cathécumène. Les papes n'avaient-ils pas fait une Santa-Maria della Rotonda du Panthéon? Michel-Ange avait trouvé le type d'une peinture religieuse; le dix-septième siècle fit une religion pittoresque. L'art cependant ne se prêta pas à ce viol. On gaspilla même du génie pour accoucher de produits étranges, de mauvais goût, prétencieux, agaçants, tourmentés; la violence devint une mascarade; les beaux-arts, une mimique.

J'ai déjà parlé de ceux qui échappèrent à ce vertige, comme Albani, Reni, Domenichino, Caracci, Guercino,

et de ceux qui le frisèrent seulement, Michel-Angelo de Caravaggio, Rosa, Ribera. Je rappelle les autres noms fameux de ce siècle.

Bernini, architecte, sculpteur, peintre, poëte, bel esprit, faiseur de comédies, remplit la Rome du dix-septième siècle des productions de son intelligence. S'il n'eût fait que la colonnade de Saint-Pierre, il aurait déjà assuré sa renommée. Comme architecte, il avait du génie. Comme sculpteur, il eût des concetti et du trait. Qui voit ses fontaines des places de Spagna, Barbarini et Navona, le noviciat des jésuites à Monte-cavallo, le grand autel à San-Pietro, et ses autres travaux d'architecte, l'admire pour l'harmonie, pour le pittoresque, pour l'habileté; qui voit d'ailleurs ses tombeaux d'Urbain VIII et d'Alexandre VII, la chaire de Saint-Pierre, dans lesquels les statues symboliques sont des paysannes dodues ou des religieuses hystériques; sa sainte Thérèse, les Docteurs et autres sculptures, — sainte Bibiana exceptée, — le plaint. La vie, le sentiment, qu'il vise à imprimer à ces morceaux lourds et plastiques, sont aussi peu réels que la vieillesse qu'une fraîche fille d'Albano aurait cru se donner moyennant un œil de poudre. Les minauderies d'une Goton de trente ans, telles que celles de sa Justice et de sa Charité, sont des simagrées qui nous touchent médiocrement. Christine de Suède loua beaucoup les mâles proportions de sa Vérité, toute nue.

— Vous êtes la première tête couronnée à qui plaise la vérité, lui dit Bernini, fin courtisan toujours.

— Oui, répondit Christine, mais les vérités ne sont pas toutes de marbre.

On trouve la main de Bernini en tous les coins de San-Pietro, après que l'on eût osé changer le plan de Michel-Ange pour celui de Maderno, plâtrier de Bis-

sone. Bernini corrigea maintes fautes, harmonisa par mille détails les contre-sens qu'une succession si variée d'architectes avait commis en ce pâté architectonique de San-Pietro, qui a coûté près d'un milliard, et qui n'est pas même bon à être transformé en chambre des députés du royaume d'Italie. Bernini était poëte, mais il manquait de goût.

L'ornementation qu'il avait trouvée, les grimaces qu'il avait mises à la mode, les contorsions qu'il avait données à ses blocs, les poses bizarres, les raccourcis curieux, la difficulté vaincue qu'il avait fait passer comme preuve de génie, furent exagérés encore par Borromini, qui toucha le sommet du baroque. Borromini fut l'expression finale d'une architecture chiffonnée, dont le mérite consistait dans la complication, la surcharge des ornementations, des arabesques et des fouillis; et le but, dans la domination des difficultés, en se jouant, ou plutôt en les masquant. Borromini faisait de l'art une charade, tantôt aussi un problème à résoudre, ou un jouet de fantaisie. L'innovation se résolvait en une inversion; on caressait le mélange, le bizarre, la surprise plus que le beau. On admire le rococo, on peut s'en amuser même comme d'un joujou, mais on ne l'estime point. Borromini, qui avait amplifié, exagéré, croyait avoir créé et avoir bien mérité de l'art. Se voyant désapprouvé par les gens de goût pur et par Bernini lui-même, il se passa l'épée au travers du corps. Son école resta et encombra le dix-septième siècle, sous la protection des jésuites et des parvenus. C'est un cauchemar d'où souvent le beau est absent et où l'étrangeté domine.

Marigliano, à Gênes, habillait de marbre coloré ses statues. Le groupe se substituait à la statue, la pose et l'intention à la simplicité. Ambrogio Bonvicini,

dans la chapelle de Paul V à Santa-Maria-Maggiore, se livre à des tours d'acrobate à faire rester ébahi par ses raccourcis, par ses absences apparentes d'équilibre, par ses enchevêtrements; ainsi qu'Algardi, par son Attila du Vatican; Camillo Rusconi, par ses tombeaux de Grégoire XIII et d'Alexandre VIII; Casimo Fonzega, en plusieurs monuments à Naples; San Martino, Guccirolo, Corradini, Queiroli, dans la fameuse chapelle de San-Severo à Naples; et Guerino Guerini, qui travailla à Turin; Longhena et Alessandro Vittoria à Venise; et le jésuite Andrea Pozzo surtout.

En peinture, il faut rappeler, en ce siècle, Baroccio, qui marcha sur les brisées d'Andrea del Sarto; les madones de Schedone, si bien senties; les idylles d'Albani; les gâchis antithétiques de formes et de couleurs de Solimene. J'ai déjà touché un mot de Michel-Angelo de Caravaggio, ce bohémien de l'art, qui sentait si puissamment. Il avait débuté par être maçon; son instinct l'éleva dans les plus hautes régions de l'art de son temps. Nature sauvage, robuste, dramatique, il ne comprenait que la force. Il choisit donc des sujets tragiques et surhumains, passions en tumulte, lumières accentuées puissamment, antithèse d'ensemble, et en tout un ton fantastique qui lui venait peut-être d'un atelier peint en noir, éclairé par une petite lucarne en haut. Caravaggio peint d'après la nature, la galvanise, et lui donne sa suprême expression. Rude de sa personne, lazzarone de la vie artistique, ayant son stylet plus souvent qu'un morceau de pain dans les mains, querelleur, il assassine à Rome, se bat à Malte, est blessé par des assassins en Sicile. Emprisonné à Rome, où il était retourné, il quitte ce pays avec dédain, à pied, par un soleil de juillet qui lui donne une fièvre cérébrale et le tue à quarante ans. Après Buonarotti, Cara-

vaggio a l'instinct le plus puissant de l'art catholique en Italie. Lionello Spada, domestique de Caracci, suit l'école, les manières, la vie même de Caravaggio ; il a les mêmes fortes inspirations et sa rude touche.

Caractère aventureux, passions véhémentes eut aussi Mattia Preti, dit le Calabrais, chevalier de Malte. Il a toujours l'épée à la main et la main malheureuse, car il tue ou estropie toujours ses rivaux, et se bat à tout propos et partout. Il imite le Guercino, mais avec plus d'énergie dans la touche, moins de fini, plus tragique dans la conception, plus singulier dans la pose. C'est, du reste, le caractère de l'école napolitaine, matérialiste à visées psychologiques, dominée par l'imagination qui exagère couleurs, attitudes, expression, ombres, académie, mais en conservant l'harmonie de l'ensemble. Salvator Rosa, Ribera, Caracciolo, Gaudenzio Ferrari, Falcone, Lo Zingaro, le terrible Bélisaire Correnzio, Micco Spadaro, les Fracanzano, Luca Giordano excepté qui penchait plutôt vers l'école de Bologne,— Cosimi, Porpora... sont les représentants les plus accentués de cette école, dont le cachet est la force plus que le goût, l'harmonie plus que le choix des éléments, la vigueur du ton plus que la noblesse de la pose et de l'expression, — mélange exubérant de l'école vénitienne et de l'école romaine.

Lanfranco visait aux grands effets plus qu'aux détails. Toujours pressé, comme Luca Giordano, — mais moins que Cambiaso, qui peignait des deux mains, — Lanfranco ébauchait plutôt qu'il ne peignait ; il aime les effets de distance et d'ombres remuées. Petro de Cortona, plus fini, mais moins imagé, arrange avec habileté et groupe avec moins d'audace, mais plus de goût. Le chevalier d'Arpino chargea le maniérisme. Carlo Maratta, Cigoli, Carlin Dolci, Sassoferrato,

Matteo Rosselli, le Poccetti, Lorenzo Lippi, penchent tous vers l'école de Raphaël ou du Dominiquin, mais ayant pour point de départ la nature plus que l'idéal, la forçant pour lui arracher une révélation de l'âme. Les madones de Maratta, de Dolci et de Sassoferrato sont fort belles. Lippi est naturaliste, mais de cette nature que faisaient dans les jardins Giacomo della Porta, Maderno, Algardi, Merchionne, Annibale Lippi, à Rome, à Gênes, à Vérone, à Turin, aux îles Borromées sur le lac Majeur, ainsi que Lenôtre en France.

Parmi les moins connus, il en est encore des fort remarquables, surtout si on les juge non pas sur l'ensemble, mais sur un choix judicieux de leurs œuvres. Car il ne faut ni condamner ni admirer en bloc le baroque. Il blesse quelquefois le goût, mais souvent aussi il frappe par la beauté de l'effet, par la splendeur de la fantaisie, par le délicat du caprice, par le fantasque de l'idéalisme, par le bizarre du naturalisme, par une harmonie délicieuse dans l'ensemble de ces arabesques, de ces rêves, de ce grotesque si pittoresque, si expressif, de cette entente si profonde des secrets de l'art, de cette véhémence d'exécution, de ce grandiose de l'idée. Je rappelle donc, pêle-mêle, les Fangini, Spinazzi, qui exécuta cette magnifique Foi voilée à Santa-Maria-Maddalena à Florence, et la statue sur le tombeau de Macchiavelli; ce bizarre et ingénieux Cosimo Lotti, et Buontalenti, qui inventèrent des machines si curieuses; ce dernier perfectionnant la pyrotechnie. Puis Boccapani, Nigetti, Alfonso Parigi et Silvani, qui ont rempli Florence d'œuvres souvent admirables. A Naples, se distinguèrent aussi Celebrano, Paolo Persico, surtout Massimo Stanzioni et Paolo del Duca. En Lombardie, les Campi, Nuvolone, Trotti, et Sofonisba Anguissola, si recherchée pour les portraits; les Pro-

caccini, surtout ce San-Rocco de Camillo qui impressionna si vivement Annibale Caracci. Puis Salmeggia, les Crespi, Bianchi, Croce, Foppone, qui travaillèrent au Duomo, et les Lunghi. A Gênes, on admire encore les travaux des Calvi, de Semini, de Bergamasco, de Paggi, surtout de Luca Cambiaso, qui travailla aussi à l'Escurial; de Carlone, du capucin Bernardo Strozzi, des paysagistes Antonio Travi et Sinibaldo Scorza, et de Benedetto Castiglione, qui pour les animaux vaut autant que Bassano... En Piémont, tient la première place Moncalvo. En Piémont on se battait plutôt qu'on ne peignait; et plût à Dieu que toute l'Italie en eût fait autant. Pour une nation, il vaut mieux avoir moins d'artistes et plus d'hommes, moins de génie et plus de caractère.

Curti Dentone avait fait faire un immense progrès au relief. Antonio Conti avait inventé le moyen de transporter sur la toile la peinture murale. A la peinture et aux machines de théâtre donnèrent une perfection éclatante Michel-Angelo Colonna, Mitelli, les Galli de Bibiena et Giacomo Torelli, qui travailla même à Paris.

A Venise primèrent aussi Jacopo Palma le jeune, Forabosco, pour les portraits; Sébastiano Ricci, qui eut un talent merveilleux d'imitation; le Padovano, Carlo Ridolfi, qui écrivit aussi sur les peintres de l'école italienne; Camillo Mazza, qui exécuta de si beaux bas-reliefs en bronze; Brustolon, incomparable pour ses sculptures en bois; Alessandro Vittoria, sculpteur et architecte poussant jusqu'à la charge et presqu'à la caricature, qui remplit Venise de ses œuvres, ainsi que Longhena; Benoni, qui travailla aux digues des lagunes; Ligozzi de Verone, pour les fresques. Puis Sante Bartoli; parmi les graveurs, Giacomo Lauro, Chingi; puis Soldani.

Les artistes italiens travaillèrent beaucoup à l'étranger, et beacoup d'étrangers illustres sortirent des ateliers italiens.

XIII

Maintenant, un dernier regard sur tout le siècle. On est frappé de deux choses : du désaccord entre l'Italie morale et l'Italie politique, de l'infériorité de celle-ci, de l'inanité de celle-là; puis dans l'Italie intellectuelle, de la supériorité des sciences exactes sur les sciences philosophiques, les beaux-arts et les lettres. Ce résultat était fatal, et l'indication des causes l'explique.

Nous n'appartenons point à cette école de philosophie de l'histoire qui attribue l'impulsion de l'humanité à une puissance extérieure, s'appelât-elle providence, fatalité, ou grands hommes, que l'érudit historien de César a cru devoir introduire parmi les forces surhumaines. Nous croyons à la génération spontanée, pour le monde moral comme dans le monde physique. Nous croyons que le développement de l'humanité s'opère par l'impulsion de sa force intime, propre, inhérente, particulière aux différents peuples, avec les caractères généraux des races; et non pas que quelque chose en dehors pétrisse cette masse inerte, l'anime, la fasse mouvoir, la mène. Pour nous, l'homme se dresse sur l'homme, et ils forment l'échelle céleste du progrès; une génération s'aide de la précédente, et elles composent la pléiade de la civilisation. Nous ne savons pas comprendre qu'il y ait en dehors de l'humanité une pompe qui l'élève selon la force motrice

qu'elle veut se donner, ici beaucoup, là point; ni que l'humanité tout entière soit destituée de force vitale, et subisse l'attraction de quelques piles voltaïques, placées çà et là, qui la galvanisent à leur gré, — les grands hommes. La pâte humaine est vivante en toutes ses molécules, pas inerte, mais active et agissant sans cesse. La loi qui la gouverne est celle des affinités, — l'attraction et la répulsion de ses éléments primogènes. La toute-puissance de Dieu, qui ne peut changer les lois mathématiques et chimiques, ne peu changer non plus les lois d'attraction morales, les propriétés caractéristiques des races et les instincts des peuples : les grands hommes sont un produit et non pas une cause. La dictature perpétuelle sur l'humanité des forces extérieures,—Dieu,fatalité ou grands hommes — est immorale; elle est illogique et insensée. *Cogito, ergo sum*. L'humanité est; donc elle accomplit toute seule son mouvement, selon ses lois spéciales; diverses, selon les différents peuples.

Je n'insiste pas sur ces théories. L'évolution spontanée de l'humanité peut être contestée par les papes et les empereurs, pour donner l'appui du ciel à une cause sous laquelle la terre s'affaisse; mais elle n'est plus sérieuse, désormais, que pour les théologiens. Les phénomènes historiques s'expliquent uniquement par la logique du libre arbitre.

Quant aux antithèses du mouvement social en Italie au dix-septième siècle, leur explication est toute simple et normale. La masse du peuple italien étant composée, ses éléments étant en fermentation permanente, celui de ses éléments qui prime, c'est celui qui prédomine, et il imprime son cachet à la vie nationale. Mais on ne prédomine guère sans user une partie de ses forces, sans s'assimiler une partie du mouvement

contraire. Or cette transaction en permanence forme le progrès et change les minorités d'aujourd'hui en majorités de demain. C'est cette corrosion d'un côté, cet épuisement de l'autre, qui ont transformé la face du monde et l'état social.

Maintenant, qu'arrivait-il dans l'Italie du dix-septième siècle?

L'indigénat et l'étranger se trouvaient en présence. Dans la lutte, l'indigénat avait succombé, mais il restait toujours vivant et hostile; l'étranger avait vaincu, mais en perdant sa séve, en subissant les lois du contact. Il dévorait sa vie déterminée, tandis que la vie infinie, que l'indigénat puisait du sol et du ciel, se renouvelait et rajeunissait sans cesse. Les Espagnols, l'aristocratie, vivant d'une vie factice, hors de leurs éléments naturels, comprimant, luttant, résistant, s'affaiblissant, se dénationalisaient; et lors même que l'indigénat semblait perdre de la force, parce qu'il était dompté, il acquérait, en réalité, la force qu'il soustrayait à son ennemi, et avançait d'autant qu'il limait la croûte cristallisée sur lui. L'Espagne, la papauté, l'aristocratie du dix-septième siècle, ne sont plus celles du seizième. Cette veille d'armes de tout un siècle les avait décomposées. L'Italie politique était l'Italie étrangère; elle gouvernait et administrait parce qu'elle était la force, et prédominait. L'Italie morale se personnifiait en l'indigénat, parce que la pensée est en protestation permanente contre le fait, ne fût-ce que par la loi du progrès. Pas d'unité, pas d'indépendance : l'indigénat luttait maintenant pour son droit à la vie, — la liberté, — exprimée par les libertés naturelles de la pensée, de la conscience, du domicile, de la personne, de la famille...: Avec quelle arme pouvait-il lutter pour l'obtenir? Il n'avait que la pensée. Un autre que l'indigénat pouvait-il se

servir de cette arme révolutionnaire? Non, certes. L'étranger avait la force; il résistait pour conserver.

De la prépondérance donc de l'Italie étrangère sur l'indigène suit la nullité de l'Italie politique; de la résistance de celle-ci à l'autre, la persistance de l'Italie morale. D'ailleurs, au point de vue de l'histoire générale de l'humanité, la politique est toujours le *statu quo* relatif, tandis que l'action de l'intelligence, c'est l'avenir. Quel point de contact l'indigène avait-il avec la politique de cette époque? Une négation et l'insurrection. Il s'insurgea et il pensa. Et pourquoi ne triompha-t-il point? pourquoi ne brisa-t-il pas cet Espagnol si haïssable et si haï par tout le monde, — le pape lui-même, la noblesse elle-même? Par la même raison que les unitaires de jadis étaient gibelins; que les rêveurs de l'indépendance, de plus tard, choyèrent la ligue des États indigènes. L'Espagne représentait l'unité de l'autorité civile et politique : chaque classe voyait en elle une garantie contre l'absorption d'une autre, l'aristocratie contre le peuple, celui-ci contre le pape et la féodalité. Puis on visait au changement de la constitution sociale comme point de départ, de laquelle constitution l'Espagne était dehors, bien qu'elle pesât sur l'ensemble. Campanella, Vanini, Galilée, les émeutes quotidiennes sur tous les points de l'Italie, ces synthèses de l'âme du peuple, qu'expriment-elles? Elles expriment république, égalité, liberté, point de pape et un autre Dieu que celui de l'Église. A tout cela l'Espagne ne touchait que par un angle. Enfin on sentait derrière l'Espagne, l'Empire; derrière celui-ci, la France; et que l'on n'écraserait un maître que pour se trouver à la merci d'un autre et recommencer la lutte. Toute l'Europe avait appétit de l'Italie. Cela ébranlait l'Espagne, mais la sauvait.

L'Italie morale donc l'emportait sur l'Italie politique, parce que celle-là était l'indigène, celle-ci l'étrangère. Puis, dans l'Italie morale, tout concourut à donner la primauté à l'Italie de l'intelligence et, en celle-ci, aux sciences exactes. L'inquisition, lors même qu'elle les eût comprises, s'inquiétait moins d'une théorie scientifique, qui s'adressait à l'aristocratie des esprits, que des doctrines philosophiques ou des lettres; et si elle persécuta Galilée, ce fut parce que celui-ci, le premier, attacha le grelot théologique à ses découvertes, donnant ainsi l'éveil au saint office qu'il voulait étourdir. Les beaux-arts étaient commandités par les papes, par les jésuites, par l'aristocratie: une transaction devenait donc inévitable. On ne reconnaissait pas à la poésie une mission sérieuse. L'esprit cependant, par l'éducation expérimentale des sciences, s'habituait à la sévérité, à la justesse, qui se changeaient bientôt en justice et en droit; et la suprématie de Galilée sur Vanini et Campanella, et celle relative de ceux-ci sur Marini et Bernini, prépara cette société sérieuse du dix-huitième siècle, qui ouvrit la brèche des réformes pour laisser passer la révolution. On discuta les problèmes que les siècles précédents avaient tâché de trancher, on chercha et on trouva la genèse des droits; et il n'y eut plus de droit que pour le peuple.

En résumé, la cause générale qui anima le dix-septième siècle en Italie, — et peut-être ailleurs, — fut l'instinct d'un changement radical dans la constitution de la société, moyennant le système de pondération appliqué aux évolutions des nations et des États par le congrès de Munster. Plus de royauté absolue, plus d'aristocraties privilégiées, plus de suprématie de l'étranger sur un peuple, plus de papauté sans discussion, plus de franchises pour aucune classe,

pour aucune personne, fût-ce le roi, fût-ce le pape, fût-ce l'Empire, fût-ce l'Église. Cet instinct préside au développement de l'histoire du dix-septième siècle, explique tout, crée l'exactitude de l'analyse des principes et des droits par l'expérience, la science, les mathématiques, le sens commun, et prépare cette rectification, entamée par le dix-huitième siècle, qui devait se couronner par le jugement final de 89 en France, les républiques en Italie, la fuite du pape, la sécularisation de Rome, la chute du pouvoir temporel et de la féodalité, la proclamation des droits de l'homme. La génération spontanée de la liberté, par l'anéantissement successif de l'autorité, s'accomplissait.

NOTE

Voici la traduction, par extrait, de la bulle : *Decet romanum pontificem*, de Grégoire XV, exécutée sur la traduction italienne du savant abbé Auriani, de Florence :

« Les cardinaux, après la mort du pontife, prêteront serment d'observer la constitution actuelle sur la réforme du conclave, et les autres qui, selon l'usage, furent lues et jurées jusqu'au temps présent ; puis ils célébreront pendant neuf jours les funérailles pour l'âme du défunt. Si dans les neuf jours échoit une fête plus ou moins solennelle, les cérémonies pour le mort sont interrompues, mais le jour compte avec les autres : la dépense qui devait se faire pour les funérailles sera distribuée aux pauvres selon la constitution de Pie V. (Suit un article sur la dépense.)

« Les funérailles terminées, un conclave opportun préparé, les cardinaux se réunissent dans la basilique de Saint-Pierre, ou ailleurs, selon la convenance du lieu et des temps. Le doyen, ou le plus ancien parmi les cardinaux, celèbre la messe du Saint-Esprit; puis un prélat, ou un homme savant quelconque, fait un sermon pour engager le collége à oublier les affections privées et se hâter de donner à l'Église universelle un pasteur digne d'elle, selon les constitutions apostoliques et les conciles. Cela accompli, le clerc des cérémonies prend la croix pontificale et se met en marche, suivi par les cardinaux-évêques, puis les cardinaux-prêtres et les diacres, avec leurs chappes cramoisies, précédé par les domestiques des cardinaux et les chantres, qui chantent le *Veni Creator*. Les prélats suivent les cardinaux, et en procession ils entrent tous en conclave. Rendus à la chapelle, le doyen dit à l'autel l'oraison *Deus qui corda fidelium*, puis on lit et jure les constitutions sur l'élection du pape, celle-ci comprise. Le doyen fait ensuite une exhortation aux cardinaux d'accomplir saintement et avec justice leur devoir, et tout le monde se rend dans la cellule que le sort lui destine, selon la constitution de Pie IV. Après le dîner, tout le monde se réunit de nouveau, et les officiers du conclave et les autres prêtent le serment d'usage au collége.

« Il n'est pas permis aux cardinaux entrés en conclave de sortir pour rentrer le soir. A une heure de la nuit, par ordre du doyen, on donne le premier signal avec la petite cloche; à

deux heures le second, et à trois heures le troisième pour la clôture. Tous ceux qui ne doivent pas rester sortent; on ferme au dedans et au dehors, et les clefs, selon l'usage, sont données au camerlingue, au maître de cérémonies et aux gardiens du conclave. Ensuite les trois cardinaux chefs d'ordre, le camerlingue et le maître des cérémonies visitent tous les coins du conclave, afin de s'assurer qu'aucun étranger n'y est resté, excepté les domestiques des cardinaux et les autres officiers nommés dans la bulle de Pie IV, en y ajoutant un domestique pour le maître des cérémonies et un autre pour le secrétaire du collége, à condition que ces individus les servent réellement et que, pendant six mois auparavant, ils aient été leurs commensaux. Dans l'après-dînée du lendemain, on passe en revue l'un après l'autre, dans la chapelle, ces conclavistes.

« Tous les règlements de la bulle de Pie IV sur les conversations, les lettres, les comestibles, les cardinaux présents et absents, seront observés. Les cardinaux seront habillés en violet en toutes les fonctions d'office. Les statuts que l'on fait d'ordinaire avant l'élection, et que les cardinaux signent, peuvent être présentés, au gré des conclavistes, avant ou après l'entrée en conclave, pourvu que cela ne dérange en rien la clôture et l'élection. Avant de commencer l'opération des scrutins, on vérifie, selon la bulle de Pie IV, si tous les cardinaux sont au moins diacres, et si ceux qui ne le sont pas ont été autorisés à voter par un bref spécial. Le doute quant aux cardinaux auxquels avait été fermée la bouche avant la mort du pape, a été résolu par le décret du 26 janvier 1571, de Pie V, qui caractérise ce fait par un appel à la modération des expressions dans les consistoires et les congrégations, mais qui ne regarde point l'exercice du droit de voter dans l'élection. Puis, comme, d'après les constitutions, l'élection serait nulle si le conclave n'est pas fermé, on fera dresser, par le maître des cérémonies, après inspection, un acte public de cette clôture, qu'elle soit réellement complète ou non, et l'élection sera valide tant que, par vote secret, deux tiers des cardinaux présents s'accordent à déclarer que le conclave n'était pas ouvert. Cette déclaration, toutefois, ne peut annuler une élection déjà accomplie.

« Le lendemain de la clôture, au son de la cloche, les cardinaux se rassemblent dans la chapelle Pauline, excepté les infirmes, et après la messe et la communion, ils commencent les opérations de l'élection.

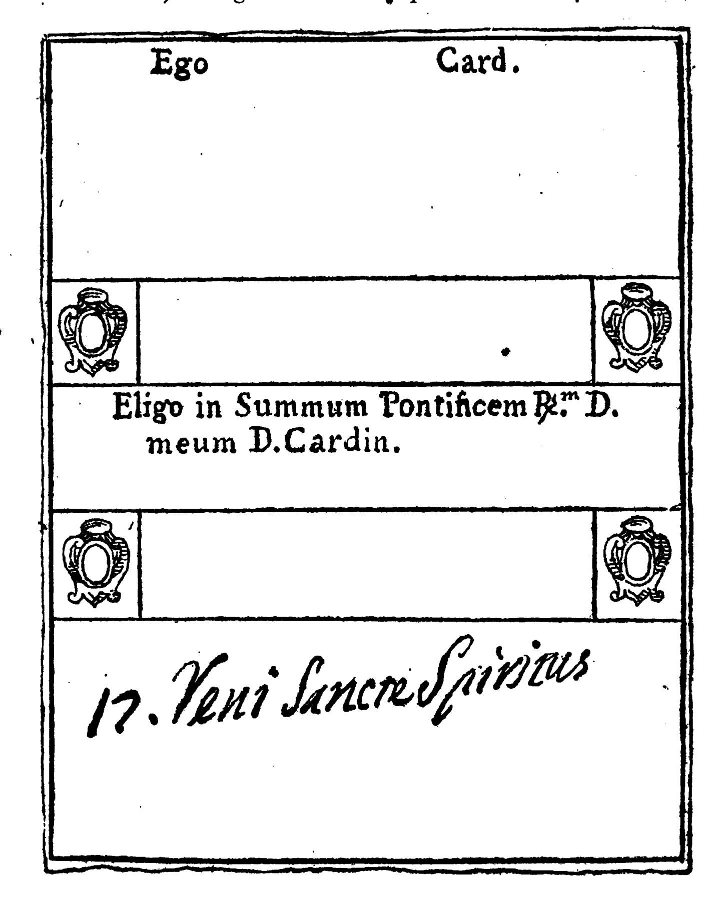
« Toute élection exécutée en dehors des trois formes suivantes est nulle :

« Le premier moyen, qu'on appelle *presque par inspiration*, c'est celui par lequel les cardinaux, presque inspirés par le Saint-Esprit, proclament un pape, de vive voix et unanimement. Il faut cependant noter ceci : 1° que cette élection ait lieu seulement en conclave et lorsque celui-ci a été fermé ; 2° que cette élection soit faite par tous les cardinaux présents en conclave ; 3° qu'elle soit accomplie par tous ensemble, pas un discordant ; 4° qu'elle ne soit précédée d'aucun accord sur la personne, et soit accomplie par le mot *eligo* prononcé à haute voix ou écrit, si on ne peut pas le prononcer. Voilà un exemple. Si, après la clôture, sans aucune négociation préalable, un des Pères disait : « Très-révérends Seigneurs, ayant une complète connaissance de la vertu singulière et de la bonté du révérendissime N. N., je pense qu'il doit être nommé pape, et, en ce même moment, je l'élis pape ; » si, après cette déclaration, les autres Pères, pas un excepté, suivent l'exemple, et par le même mot *eligo*, à claire voix ou par écrit, tous ensemble, nomment le même cardinal désigné, pour lequel on n'aurait pas traité auparavant, ce choix serait canonique...

« Le second moyen est par compromis, c'est-à-dire lorsque, voulant accomplir l'élection par cette forme, les Pères investissent quelques-uns d'entre eux de la faculté d'élire et de donner au nom de tous un pasteur à l'Église. Voici la pratique de cette formule d'élection : 1° Tous les cardinaux réunis, aucun excepté, donnent le mandat suivant : *In nomine Domini. Amen*, etc., etc. Nous, cardinaux soussignés (on les nomme tous), avons choisi pour procéder au compromis les cardinaux N., N., auxquels donnons le pouvoir de nommer le pasteur de l'Église par le moyen suivant (et ici on désigne la méthode et on limite le temps pour l'accomplissement et la validité de l'élection, puis on ajoute :) et nous promettons d'élire pape celui que les seigneurs compromissaires auront désigné. 2° Cela fait, les mandataires se réunissent en un endroit séparé et, après avoir déclaré qu'aucun consentement ne sera autrement valable que par écrit, ils discutent. 3° Toutes ces formalités observées, l'élection est canonique.

« Enfin, la troisième forme de l'élection est celle par scrutin, ou scrutin et accès secrets ; laquelle forme se compose de trois actes : 1° l'avant-scrutin ; 2° le scrutin ; 3° le post-scrutin. Les actes de l'avant-scrutin sont cinq : la préparation des bulletins,

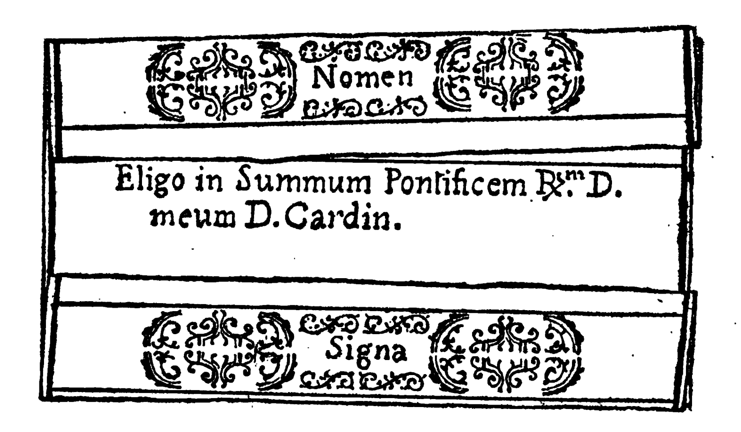
l'extraction au sort des collecteurs des votes et des infirmiers, l'écriture du bulletin, le pli de ce bulletin, le cachet. Le maître des cérémonies apprête les bulletins, lesquels seront imprimés ou écrits par une seule main, en la forme ci-après, en les plaçant tous en une coupe dite *bacile*, qui sera posée sur une table devant l'autel, à la portée des cardinaux. La forme du bulletin sera plus longue que large; la longueur d'environ un *palmo* (vingt centimètres) la largeur d'un demi-*palmo*. Voici le *fac-simile* :


Ego Card.

Eligo in Summum Pontificem R.mum D. meum D. Cardin.

17. Veni Sancte Spiritus

« Le bulletin de l'accès a la même forme; seulement où est le mot *eligo* on écrit *accedo*. Le revers du bulletin a les mêmes compartiments ; seulement sur ceux où est écrit le nom de l'électeur et de l'élu, il y a des arabesques pour empêcher de lire au travers. Voici la forme du bulletin plié et cacheté :



« Pour le second acte, on met tous les noms des cardinaux présents dans une bourse, et le dernier diacre tire au sort les trois scrutateurs et les trois infirmiers, c'est-à-dire ceux qui vont prendre les votes des infirmes dans leurs cellules. Pour le troisième acte, c'est-à-dire l'écriture du bulletin, les cardinaux, par ordre, commençant par le doyen, se rendent à deux ou trois petites tables placées dans la chapelle, ayant ce qu'il faut pour écrire, s'asseyent et remplissent le bulletin du nom de l'électeur, de l'élu, du numéro et du mot laissé en blanc par l'impression. On plie ensuite et l'on cachette ce bulletin, non pas avec le cachet ordinaire du cardinal, mais par un petit cachet particulier, simple, n'ayant qu'une ou plusieurs lettres, un nombre, un mot seul, un signe.

« La préparation des bulletins terminée, le scrutin commence.

« Cette opération se compose de huit actes : porter le bulletin, prêter le serment, déposer le bulletin dans le calice, remuer les bulletins, les compter, publier les noms des condidats,

passer au fil les bulletins, les mettre de côté. Aussitôt que le cardinal a écrit, plié et scellé son bulletin, il le prend entre deux doigts, et, à main levée, le porte à l'autel près duquel se tiennent les scrutateurs. Sur l'autel est un grand calice couvert d'une patène. Le cardinal s'agenouille devant l'autel, il prie un peu, puis il se lève, et, à voix haute et claire, il lit ce qui suit, écrit sur une tablette posée sur l'autel : « J'appelle à témoin le Christ Notre-Seigneur, qui devra me juger, que j'élis celui que je juge digne d'être élu selon Dieu, et que je ferai la même chose dans l'accès. » Il place ensuite son bulletin dans la patène, le glisse dans le calice, fait une révérence à l'autel et retourne à sa place. Si le cardinal ne peut pas bouger de sa place, à cause d'infirmités, le dernier des scrutateurs va à lui, lui présente les bulletins, et dès que le malade aura écrit, plié, scellé, juré, mis le bulletin dans une soucoupe, le scrutateur va le glisser dans le calice. Si l'infirme est en sa cellule, les trois infirmiers portent chez lui une petite boîte, ayant une ouverture dessus pour y glisser le bulletin. Cette boîte est consignée aux infirmiers par les scrutateurs, en présence de tout le monde, après l'avoir ouverte, montrée vide, refermée et mis la clef sur l'autel. Les infirmiers portent la boîte fermée et autant de bulletins qu'il y a d'infirmes, et chacun de ceux-ci écrit, plie et cachette dans sa cellule son vote, en secret, et le glisse dans la boîte, après avoir prêté serment. S'il ne peut pas écrire, il choisit la personne qui doit écrire pour lui, et celle-ci prêtera serment de conserver le secret sous peine de l'excommunication, *latæ sententiæ*.

« Recueillis les votes, les infirmiers retournent à la chapelle. Les scrutateurs ouvrent la boîte en présence de tout le monde, comptent les bulletins, et après avoir constaté qu'ils répondent au nombre des infirmes, ils les mettent l'un après l'autre sur la patène et de là tous ensemble dans le calice, à la vue de tout le monde. Les infirmiers peuvent voter immédiatement après le doyen, afin de ne pas prolonger le scrutin. Le premier scrutateur remue les bulletins dans le calice, en les agitant. Le dernier les compte, en les prenant un à un du calice et en les mettant dans un autre calice vide. Si le nombre des bulletins ne répond pas à celui des cardinaux, on les brûle immédiatement. Si le nombre est exact, on procède à la publication des noms. Le premier scrutateur prend un bulletin, le déplie, lit le nom de l'élu et passe le bulletin au second scrutateur, qui en fait autant. Le troisième scrutateur prononce le nom à voix

haute, et chaque cardinal le signe sur un papier imprimé portant tous les noms des cardinaux, et ainsi jusqu'à l'épuisement des bulletins. S'il y en a deux, qui paraissent aux scrutateurs avoir été donnés par le même individu, on n'en comptera qu'un, s'ils ont le même nom de l'élu; si ce nom est autre, aucun n'est valide et le scrutin est nul. Après le scrutin, on additionne les votes donnés à chaque candidat. Au fur et à mesure que le dernier scrutateur lit le bulletin, il le passe à une aiguille, à l'endroit où est le mot *eligo*, et les enfile ainsi tous, après quoi il lie les deux bouts du fil et, réunis les bulletins ensemble, les met en un calice ou dans une table ouverte.

« Suit la troisième partie du scrutin. Si l'élection a eu lieu, on compte les bulletins, on reconnaît les votes et on brûle ces papiers. Si l'élection a manqué, on procède à l'accès et aux opérations qui le constituent. Les cardinaux suivent la même méthode que pour le scrutin, excepté ceci : si un cardinal ne veut pas donner son vote d'accès, après la parole *eligo*, il écrit *nemini*; les bulletins d'accès doivent être signés et scellés avec le même cachet, nombre et signe du bulletin de scrutin, sous peine de nullité; on ne peut pas accéder à un cardinal qui n'a pas reçu au moins un vote dans le scrutin, et non pas au même pour lequel le cardinal a voté dans ce même scrutin, car les deux votes du scrutin et de l'accès s'additionnent. Cette seconde votation terminée, si l'élection a eu lieu par scrutin et accès, on passe à l'ouverture des cachets, des contre-signes et à la vérification des votes. Le premier scrutateur ouvre les bulletins de l'accès obtenus par l'élu, seulement en cette partie où est le numéro et le mot de signe. Il les examine, sans les retirer du fil où le troisième scrutateur les avait passés après les avoir lus, et les communique au second scrutateur, qui les vérifie à son tour et les donne au troisième. Celui-ci indique à haute voix l'empreinte du cachet, le numéro et le signe du bulletin, et tout le monde en prend note. On confronte ensuite les bulletins du scrutin et de l'accès, pour s'assurer que le même cardinal n'ait pas voté deux fois pour le même individu, en collationnant les signes. Les scrutateurs comptent alors les votes du suffrage. Si l'élection n'a pas réussi, ils le déclarent; si quelqu'un des candidats a réuni deux tiers des votes des cardinaux en conclave, on ouvre son bulletin, même à l'endroit où est le nom de l'électeur; s'il a voté pour lui-même, l'élection est nulle. Si plusieurs ont réuni les deux tiers des votes, le pape sera celui qui en aura le plus; si tous en réunissent le

même nombre, l'élection est nulle. Après le scrutin et l'accès, on tire au sort les noms des contrôleurs qui vérifient les bulletins et les notes des scrutateurs; après quoi, en présence de tout le monde, les scrutateurs brûlent ces bulletins, le matin aussi bien que le soir. »

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME

LA PAPAUTÉ ET LA LIBERTÉ

Pages

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

PARIS. — IMP. POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

